

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01877252 5

ŒUVRES

DE

AUGUSTE NICOLAS

TROISIÈME PARTIE

LA

VIERGE MARIE

D'APRÈS L'ÉVANGILE

> Les peintres hasardent tous les jours des images de la Sainte Vierge qui ressemblent à leurs idées, et non à elle. Le tableau que je trace aujourd'hui, et que je vous invite, messieurs, et vous principalement, mesdames, de copier dans votre vie, est tiré sur l'Évangile; et il est fait, si je l'ose dire, d'après le Saint-Esprit lui-même.
>
> BOSSUET.

Tous les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits.



Paris.— Imp. de P.-A. Bourdier, Capiomont fils et Cᵉ, rue des Poitevins, 6.

LA

VIERGE MARIE

ET

LE PLAN DIVIN

NOUVELLES

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES SUR LE CHRISTIANISME

PAR

AUGUSTE NICOLAS

SEPTIÈME ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE APPROBATION DE FEU MONSEIGNEUR DANIEL

TOME DEUXIÈME

LA VIERGE MARIE

D'APRÈS L'ÉVANGILE

PARIS

VATON FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

75, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 75

1869

APPRÉCIATION

DE CES NOUVELLES ÉTUDES

PAR

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

L'auteur des *Études philosophiques sur le Christianisme* vient de donner au public la suite de son beau livre sur *La Vierge Marie*, l'un des ouvrages les plus remarquables et les plus complets qui ait jamais été écrits sur ce magnifique et difficile sujet.

La première Partie, publiée il y a un an environ, a été accueillie par un public d'élite, qui en a dignement apprécié le mérite. Plus de six mille exemplaires se sont rapidement écoulés. Un succès semblable, et supérieur peut-être, semble réservé au second volume, qui vient de paraître.

Le premier volume présente la synthèse, le second présente l'analyse de la doctrine catholique sur le mystère de la Sainte Vierge. Dans la première Partie, l'auteur traite, avec autant de largeur que de précision, les grandes données de la philosophie chrétienne sur le mystère de

l'Incarnation, montrant l'union intime et nécessaire qui existe entre l'Incarnation de Dieu et la Maternité divine, entre Jésus et Marie. Dans la seconde, le docte et lumineux écrivain étudie dans le détail ce qu'auparavant il n'a contemplé que dans l'ensemble. Il pose d'abord les grandes idées chrétiennes qui sont comme le fondement des grandeurs incomparables de la Vierge Marie; puis il scrute l'Évangile, et trouve dans la parole même de Dieu la confirmation détaillée de ce qu'il a exposé précédemment.

Ces deux livres, *La Vierge Marie dans le Plan divin*, et *La Vierge Marie d'après l'Évangile*, sont un résumé de tout ce qui a été écrit de plus beau, de plus touchant, de plus instructif sur la Sainte Vierge. L'auteur leur conserve avec raison le nom d'*Études philosophiques;* ce ne sont pas, en effet, des livres de piété, mais plutôt de haute philosophie chrétienne, pleine de lumière et de vie. Dans les livres de philosophie mondaine, une métaphysique aussi creuse que fatigante nous est présentée sous le pompeux vêtement de grands mots inintelligibles. Dans la métaphysique chrétienne, et en particulier dans tous les ouvrages de M. Auguste Nicolas, la vérité, quelque élevée, quelque profonde qu'elle soit, est toujours, au contraire, vivante, pratique, consolante, autant que simple et accessible. Les penseurs y trouveront mille traits de lumière, et un tout complet dont l'ensemble relève le détail, et dont chaque détail prouve à son tour l'ensemble. Ils apprendront à aimer de plus en plus la vérité chrétienne, et à chercher, dans l'approfondissement des données de la foi, la philosophie seule féconde, seule digne de ce nom.

En un sens, cependant, ce double ouvrage de M. Ni-

colas est un grand livre de piété; j'entends de piété forte et profonde. La vérité enfante, en effet, la sainteté, comme le rayon du soleil nous porte, avec la lumière, la chaleur de la vie. Après avoir lu les Études sur la Vierge Marie, on se sent meilleur, on se sent plus chrétien, plus catholique, plus uni à Notre-Seigneur Jésus-Christ, à sa sainte Mère et à son Église. Souvent l'émotion de la vérité ébranle le cœur, et de douces larmes roulent dans les yeux. Heureux le chrétien qui a reçu de Dieu le don d'écrire de telles pages!

La doctrine philosophique et religieuse de M. Nicolas est toujours sûre. Outre l'examen préalable auquel, non moins modeste que savant, il livre tous ses ouvrages avant de les donner au public, il appuie ses dires sur l'Écriture Sainte, qu'il possède admirablement, et sur les monuments les plus authentiques de la tradition catholique. Sa science cependant reste toujours dans le domaine du chrétien laïque. A l'exemple de M. de Maistre, il trouve dans l'amour de sa foi et dans son obéissance à l'Église le moyen de parler des choses divines sans prêcher, de rester toujours fils sans empiéter sur le droit incommunicable du père.

Les périodes de M. Nicolas ont un défaut, trop rare de nos jours, celui de contenir trop d'idées. Nulle part on n'y trouve de lieux communs. Ces belles pages sont remplies d'aperçus profonds, d'exposés lumineux, de comparaisons charmantes. Tout y respire la grandeur chrétienne, et l'on sent que chaque page, chaque ligne est le jet d'une conviction intime et d'un tendre amour pour la vérité.

Tout le monde lira cet excellent livre avec profit et bonheur, et nous croyons rendre un véritable service, non

pas à M. Nicolas, mais à toutes les personnes sous les yeux desquelles pourront tomber ces quelques lignes, en les engageant à lire, à méditer et à propager autour d'elles ces *Nouvelles Études philosophiques sur la Vierge Marie.*

Dans un temps comme le nôtre, où l'impiété s'insurge avec plus de fureur que jamais contre le culte de la Vierge Immaculée, et lui donne à Genève, à Paris et ailleurs la qualification haineuse de *mariolâtrie*, il est non-seulement utile, mais nécessaire de se former sur la Sainte Vierge et sur son culte des idées nettes, élevées et sûres. Nous croyons le livre de M. Nicolas de nature à contribuer puissamment à ce résultat.

L.-G. de Ségur.

Une autre appréciation plus développée, émanant d'un prêtre pieux et éclairé, bienveillant écho de maîtres savants et vénérables, a semblé devoir intéresser le lecteur, en l'initiant à la pensée du livre. Nous la reproduisons telle qu'elle a été déjà publiée par son auteur.

I

C'est le privilége de quelques livres de révéler à ceux qui les lisent leurs propres pensées. A peine le lecteur a-t-il pu saisir l'idée qui a fait ce livre qu'il la reconnaît et qu'il y applaudit. Il semble que l'auteur lui ait emprunté ses conceptions, mais pour leur donner une clarté et une précision qui leur avaient jusque-là fait défaut. C'est bien ce que nous avions entrevu, mais ce que nous n'avions pas encore su définir; c'est ce dont nous avions le soupçon, mais nous n'aurions pu fournir nos preuves. — L'auteur est pour nous ce qu'est un habile avocat pour un pauvre plaideur : il ne parle pas seulement en sa faveur, il parle en sa place.

Ce genre de succès, le plus vrai et le plus honorable qu'un livre puisse obtenir, nous paraît réservé aux *Nouvelles Études philosophiques* de M. Aug. Nicolas, et en particulier à la seconde Partie de ces Études, *La Vierge Marie d'après l'Évangile*.

Ce livre raconte la vie de la très-Sainte Vierge; mais pour bien comprendre la pensée qu'a eue l'auteur en l'écrivant, et pour en saisir toute la portée, il faut avant tout se rappeler quelle est la situation dans laquelle se trouvent placés tous les historiens de la Mère de Dieu lorsqu'ils vont se mettre à l'œuvre. — La voix de toutes les générations, l'amour de tous les enfants de l'Église élèvent la Vierge Marie au-dessus de toutes les autres créatures. C'est sur la terre et aux yeux de tous une grandeur qui n'a pas de rivale; c'est dans le ciel et auprès de Dieu une puissance qui n'a pas de limites. D'autre part, c'est la loi de toutes les grandes existences que leurs actions ont quelque proportion avec le renom qu'elles laissent après elles dans le monde; et le nom de Marie étant le plus illustre et le plus grand que les siècles puissent répéter, il s'ensuit que sa vie a dû être la plus fertile en grandes actions, la plus riche en faits merveilleux et publics. Le culte de la très-Sainte Vierge est inséparable de l'adoration due à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Il faut donc que la très-Sainte Vierge ait été pendant toute sa vie associée à toutes les actions et à tous les mystères de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Or, ces actions d'éclat, cette participation constante aux mystères de la vie de l'Homme-Dieu ne se trouvent point dans l'Évangile. Non-seulement l'Évangile n'éclaire point d'une auréole divine la Mère de Dieu, mais il la tient, au contraire, obscure et cachée; on sent qu'elle est présente, mais elle demeure voilée. Ainsi, d'une part, une gloire au-dessus de toutes les gloires; d'autre part, et comme prémisses de cette gloire, l'obscurité, l'inactivité et le silence.

En présence de ce phénomène historique, il n'y a que

deux partis à prendre : ou l'on dira que le récit évangélique a laissé des vides, et ces vides, on se mettra en devoir de les combler; — ou bien on reconnaîtra que l'Évangile a tout dit, que la vie de la Sainte Vierge a été de tous points telle qu'il nous la présente, et l'on expliquera la singularité de sa vie par la singularité même de ses destinées. La plupart des historiens modernes ont suivi la première de ces deux voies. Les uns ont groupé toutes les traditions de l'Orient et tous les détails de mœurs privées qui peuvent nous apprendre quelle était la vie des jeunes filles et des femmes juives au temps de Notre-Seigneur, et, à l'aide de ces indications, ils reproduisent la vie extérieure de Marie. D'autres, laissant de côté la physionomie extérieure, veulent retrouver le drame intime de la vie de la Sainte Vierge; ses joies et ses douleurs sont pour eux comme des données sur lesquelles ils travaillent; ils font l'histoire du cœur de Marie en lui prêtant des paroles, des attitudes, des actions. Enfin, il en est d'autres qui écrivent la vie de la Sainte Vierge comme s'ils avaient été ses contemporains; on nous décrit ses traits, son costume, on compte toutes ses démarches, on lui donne une place, on lui crée un rôle dans tous les actes importants, dans toutes les grandes scènes de la vie de Notre-Seigneur.

Tous, nous avons lu quelques-unes des études sur la Sainte Vierge qui ont été poursuivies d'après cette méthode, et elles ont reçu de nous un accueil respectueux et bienveillant. Car, indépendamment du charme qu'offre la forme dramatique du récit, nous subissions volontiers l'ascendant de la vertu et de la piété de leurs auteurs, et le portrait d'une mère est toujours accepté avec un joyeux empressement quand il a été dessiné par une

main amie et vénérée. Mais, après un regard plus attentif, ce portrait, l'avons-nous trouvé ressemblant? Sont-ce bien là les traits de notre mère? n'est-il pas vrai que tous nous avons éprouvé quelque malaise après avoir lu ces sortes de supplément du saint Évangile? S'il ne nous restait d'une personne chère qu'une image qui, reproduisant ses traits, ne ferait pas revivre cependant la physionomie propre de son visage, nous éviterions de considérer cette image, nous aurions la crainte qu'elle ne se substituât dans notre cœur au souvenir de l'expression vraie et vivante de ce visage aimé. Une impression toute semblable nous détache, ce me semble, des méditations diverses sur la vie de la Sainte Vierge; tous ces livres nous font regretter l'Évangile; ils nous offrent, s'il se peut dire, une autre vierge que la Vierge des vierges, une autre mère que la Mère de Dieu. Nous sommes donc revenus souvent et avec bonheur à la simplicité du récit évangélique; nous sentions qu'il nous montrait la Mère de Jésus plus grande, plus sainte, plus aimable. A cette impression venait se joindre chez un grand nombre une sorte de pressentiment des véritables raisons qui font du silence même des Évangiles un des plus beaux titres de la gloire de Marie. Ces raisons, M. Nicolas les a mises en lumière; de notre pressentiment il a fait une conviction, et c'est en cela qu'il aura personnellement obligé un grand nombre de ceux qui liront son nouvel ouvrage.

La Vierge Marie a été créée pour une destinée singulière, unique, exceptionnelle; ne doit-on pas penser que sa vie a été singulière, unique, exceptionnelle? et lorsque l'Évangile nous offre une vie vraiment singulière par son effacement, exceptionnelle par le défaut de proportion entre la base et le couronnement, unique par la

simplicité et la grandeur de ses traits, n'est-ce pas se méprendre sur le caractère de cette existence que de la vouloir compléter, que d'y vouloir distribuer les couleurs et les ombres? Telle est la pensée de M. Nicolas, et pour nous faire connaître la sainte Vierge, il a suivi une marche tout opposée à celle des auteurs dont nous venons de parler; il s'en tient aux faits rapportés dans le saint Évangile, il pense que ces faits sont les seuls qui aient marqué dans la vie de la Sainte Vierge, et il trouve dans cette sobriété le vrai caractère de sa grandeur. Nous voudrions donner une idée de sa démonstration.

II

La lecture de ces *Nouvelles Études philosophiques* nous a plus d'une fois rappelé l'apologie de la religion chrétienne, écrite au second siècle par Minutius Félix. Peu de temps après sa conversion au Christianisme, il se promenait, un jour d'automne, sur le rivage d'Ostie, avec deux de ses amis, Octavius, chrétien, et à qui Minutius devait de l'être lui-même devenu, et Cécilius, encore païen. Une statue du dieu Sérapis s'élevait à l'entrée du port. Cécilius la salua, en lui envoyant de la main un baiser. Cet acte d'idolâtrie devient pour les trois amis le signal de ce qu'on appellerait aujourd'hui une discussion religieuse. Provoqué par Octavius, qui déplore l'aveuglement d'un esprit aussi distingué, Cécilius ne reste pas longtemps sur la défensive. Il déclare d'abord que, dans l'incertitude où se trouve l'esprit humain sur les choses divines, le plus sage est d'honorer les dieux, qui ont su

donner à Rome l'empire du monde; puis il se plaint de ce que des hommes, la plupart pauvres et ignorants, affirment sur la vie présente et sur la vie future des choses jusqu'alors inconnues; il reproduit les calomnies répandues dans le peuple contre la morale des chrétiens, et fait de leurs plus admirables vertus, la pauvreté et la chasteté, autant de chefs de son accusation. — Octavius ne s'attache pas, dans sa réponse, à détruire un par un tous les griefs de son ami. Il montre en quelques mots seulement toute la folie du culte rendu aux idoles; puis, sans entrer dans l'explication d'aucun des mystères, il fait cependant connaître l'esprit de la foi des chrétiens; il dit comment chez eux la pauvreté des biens de fortune et la bassesse de la naissance peuvent devenir un titre de gloire et ne sont jamais une cause d'ignominie. Cette conversation achevée, Cécilius n'est pas encore chrétien, mais il veut l'être; il a découvert une pensée généreuse là où il n'avait vu jusqu'à ce jour que crime et ineptie; — il demande à être instruit dans les mystères, et ses deux amis le conduisent à l'évêque de Rome.

Les divers ouvrages de M. Nicolas, et en particulier *La Vierge Marie d'après l'Évangile*, ont une origine assez semblable à celle de l'apologie de Minutius, et nous les croyons appelés à conduire un grand nombre de leurs lecteurs au même dénoûment.

Ses écrits sont, comme les apologies des premiers siècles, une réponse à toutes les voix de la foule et aux préjugés de son temps. Il a recueilli toutes ses impressions; il connaît toutes les nuances de son langage; il a pu provoquer les confidences, les questions, les murmures. On comprendra sa pensée, parce qu'il a d'abord compris et analysé la pensée des autres, parce qu'il a

causé avant que d'écrire, parce qu'en écrivant il se sentait au milieu d'un auditoire connu et dans lequel il pouvait suivre l'effet produit par ses paroles. C'est là un des avantages que possède sur le prêtre l'écrivain laïque dans la communication de la vérité chrétienne : le prêtre ne connaît, à proprement parler, que les âmes chrétiennes qui vivent selon l'esprit chrétien et qui composent son propre troupeau. Entre lui et les autres hommes il y a une distance que sa voix, comme les leurs, ne peuvent franchir; il n'entend point et n'est point entendu ; il ne peut que malaisément discerner quelle est l'erreur première qui les entretient dans leur aversion pour notre sainte foi, quelle est la forme qu'une influence éphémère a donnée à l'erreur dans leurs esprits; — et si parfois il parvient à les attirer pour un moment parmi les vrais fidèles et à leur faire écouter sa parole, cette parole n'est pas comprise : ils ignorent l'esprit de sa doctrine et les données fondamentales dont le prédicateur expose les conséquences ; ils repoussent ses conclusions, parce qu'ils n'ont jamais entendu ses prémisses. Ce sont ces avantages de position qui créent pour les chrétiens capables de rendre raison de leur foi une sorte de ministère et leur confèrent une mission. S'ils savent parler, agir, écrire selon l'esprit chrétien, leur attitude et leur langage étonnent et arrêtent leurs parents, leurs amis, leurs lecteurs; ils inspirent le désir de pénétrer dans le secret de leur conduite et de leurs sentiments; — ils répondent à un désir en découvrant quelqu'une des pensées qui ravissent leur intelligence, quelqu'une des émotions qui font la joie de leur cœur; et, comme Octavius et Minutius, ils conduisent enfin au prêtre l'ami qui veut devenir leur frère.

Bien que la vérité, depuis sa manifestation dans le monde, ait toujours été suivie par le même ensemble d'erreurs et de mensonges, il est cependant vrai de dire qu'une erreur entre toutes les autres affecte presque toujours un siècle ou une génération. Le sujet du scandale et des réclamations des païens, c'était la croix et la vénération dont l'entouraient les chrétiens : le sujet de l'étonnement de beaucoup d'hommes de notre temps, c'est le culte rendu par l'Église à la Mère de Dieu.

Voici, en effet, une dizaine d'années que la vénération singulière et l'amour si tendre des enfants de l'Église pour la Vierge Marie sont devenus des faits publics et attirent l'attention de tous les esprits cultivés. L'annonce de la définition dogmatique touchant l'Immaculée Conception a tenu longtemps le monde en suspens : ce grand acte, au moment qu'il a été accompli, a remué dans toutes les âmes la joie ou la colère; le retentissement qu'il a eu chez tous les peuples va se prolongeant sans s'affaiblir, et le jour où l'on couronne dans une ville un monument destiné à perpétuer le souvenir de ce triomphe et des acclamations de toute l'Église, on ouvre le sol d'une autre ville pour y sceller la première pierre d'un nouveau mémorial. Toutes les préoccupations se sont donc dirigées de ce côté, et c'est le point de notre foi qui fait le plus souvent le sujet des objections et des controverses. Tous les hommes qui, méconnaissant l'esprit de la grandeur de Marie, accusent l'Église d'excès dans le culte qu'elle se plaît à lui rendre, peuvent se diviser en trois classes : les uns appartiennent aux diverses fractions du protestantisme; — les autres, chrétiens par le baptême, sont en réalité étrangers à la foi chrétienne; — les troisièmes tiennent à honneur de

passer pour catholiques, mais soit ignorance, soit calcul, distinguent dans les dogmes ce qu'il faut croire et ce qu'on peut exclure, comme ils distinguent dans les préceptes de la morale ceux qu'on peut enfreindre sans péril d'âme d'avec ceux qu'on ne peut s'exposer à violer. C'est à ces trois groupes d'hommes que s'adresse aujourd'hui M. Nicolas. Il fait à tous une même réponse, parce qu'il les a entendus tenir à peu près le même langage.

L'Évangile, disent-ils, ne donne pas à Marie la place que vous lui donnez dans l'œuvre de la Réparation de l'homme. Le Sauveur ne se l'associe point, il l'écarte, au contraire; il n'a donc pas voulu le rôle que vous créez pour sa mère. Marie est pour les catholiques un idéal de la vierge, de la mère, de la femme, dans ce qu'elle a de plus pur et de plus noble; Marie est une création du mysticisme, création si récente qu'une définition nouvelle vient à peine de l'achever.

Vous connaissez les faits rapportés par l'Évangile, répond M. Nicolas, mais vous ne connaissez pas l'esprit de l'Évangile; vous donnez donc à ces faits une signification et une valeur égale à celle qu'ils pourraient avoir s'ils se passaient dans le monde où vous vivez, et c'est en cela qu'est votre erreur. L'esprit de l'Évangile n'est pas le nôtre; les appréciations de l'Évangile sont précisément à l'inverse des nôtres; de telle sorte que la doctrine de l'Évangile nous apprend à mépriser ce que vous estimez, et nous fait trouver estimable, grand, sublime, ce que vous dédaignez. Cette distinction entre les deux esprits, les deux valeurs des choses, les deux mondes, une fois établie, — il va de soi que la vie et le caractère de la Vierge Marie doivent être jugés selon l'esprit du monde évangélique dans lequel elle a vécu et pour lequel elle a

été créée. Elle sera grande, si elle a quelqu'un des caractères de grandeur que reconnaît et que proclame la doctrine chrétienne; elle aura une excellence incomparable, si, au titre de Mère de Dieu, elle joint tous les titres de grandeur créés dans le monde par la doctrine chrétienne. Nous voici donc amenés à poser cette question : Quel est l'esprit de l'Évangile? Évidemment, c'est celui du Dieu fait homme, qui sauve les hommes par la petitesse, l'humiliation et la souffrance. Or, la gloire du disciple étant de se rendre semblable au maître, les titres de noblesse pour celui qui vit sous la loi évangélique sont donc dans la petitesse, l'humiliation et la souffrance; d'où il suit que partout où nous trouverons dans la vie de la très-Sainte Vierge petitesse, humiliation et souffrance, nous aurons trouvé une nouvelle raison de sa grandeur, un nouveau motif pour nous de la vénérer, de l'aimer et de l'invoquer.

Telle est la pensée de ce livre. Son auteur n'a point voulu, en l'écrivant, marquer dans le mysticisme comme un inventeur, et instituer une doctrine originale. Si son point de vue est autre que celui où on nous oblige d'ordinaire à nous placer, il n'est pas pour cela nouveau : c'est le sentiment des Pères de l'Église, c'est leur théologie de la Mère de Dieu qui nous est rendue. Il sera, je crois, facile de justifier cette assertion en achevant de mettre en lumière la pensée de M. Nicolas.

III

M. Nicolas a eu, comme beaucoup d'autres chercheurs, cette fortune de dépasser le but qu'il avait d'abord mar-

qué à son ambition, et de voir s'ouvrir devant lui, quand il croyait avoir atteint le terme, une mine plus riche encore que celle qu'il venait d'exploiter.

Sa première pensée, on se le rappelle, était de rechercher dans le saint Évangile la raison des grandeurs de la très-Sainte Vierge et du culte qui lui a toujours été rendu par l'Église. Pour atteindre ce but, il lui a suffi d'écouter la tradition. Tous les saints Pères, et, entre tous, les Pères de l'Église d'Orient, ne parlent de la Mère de Dieu qu'avec une magnificence de langage et une hardiesse d'expression qui étonneraient dans un auteur moderne ; cependant ils ne donnent d'autre raison de leurs louanges et ne reconnaissent d'autre titre de sa gloire que les faits rapportés dans l'Évangile. M. Nicolas se fait l'écho de toute la tradition, lorsqu'il affirme, et c'est là le premier résultat de ses recherches, que la vie de la Vierge Marie, telle que la présente l'Évangile, est complète, et que la sobriété et le silence de cette vie sont précisément la véritable raison de sa grandeur. Il n'y a de grand, en effet, que ce qui est selon l'esprit de l'Évangile, c'est-à-dire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or, la Vierge Marie a possédé cet esprit dans sa plénitude. Qu'on joigne à sa qualité de Mère de Dieu cette autre qualité d'être la première des âmes chrétiennes, le modèle accompli, le type de l'âme que le Verbe fait chair s'est rendu conforme, et l'on comprendra pourquoi sur les lèvres, comme dans le cœur des enfants de l'Église, le nom de Marie vient toujours s'ajouter au nom de Jésus.

Mais on ne pouvait arriver à cette conclusion sans une étude attentive, sans une analyse exacte de l'esprit de l'Évangile, c'est-à-dire de cet ensemble de pensées, d'appréciations, de sentiments qui font une âme

chrétienne. Il fallait saisir et déterminer ce qui fait le caractère essentiel et incommunicable de l'esprit chrétien. C'est la seconde œuvre et le second mérite de ce livre. Il nous rend la pureté du sens chrétien, comme il nous a rendu la pureté des traits de notre Mère. Il avait premièrement dégagé l'image de Marie des ornements empruntés sous lesquels elle perdait chaque jour davantage de sa grandeur et de sa beauté ; il a de même écarté de l'idée chrétienne tout ce qui lui était étranger, tout ce qui lui appartenait peut-être sans être pourtant elle-même, et il a pu dire : Le Christianisme, c'est la réparation par la pénitence, par l'abaissement volontaire ou généreusement accepté, c'est le sacrifice.

Il y a longtemps qu'on n'avait ainsi donné, dans sa formule la plus simple et la plus vraie, ce qui constitue l'esprit du Christianisme. Depuis soixante ans, les nombreux apologistes de la religion se sont tenus presque constamment sur la défensive et sur la réserve. Ils repoussent les attaques, nient les griefs, affirment peu et semblent ne pas vouloir se mettre à découvert. On leur dit : Le Christianisme met des entraves à l'esprit humain, et ils s'attachent à prouver que la raison n'abdique pas en se soumettant à la foi. On accuse le Christianisme d'étouffer la nature, de dessécher les sources de l'inspiration du poëte et de l'artiste, et ils attestent l'existence d'une poésie chrétienne et d'un art chrétien. On dit encore que la religion catholique se trouve mal à l'aise avec ce rapide mouvement de la pensée, des institutions et des arts que l'on appelle le progrès, et ils s'efforcent d'établir que la religion accepte le progrès et qu'elle en sert même les intérêts.

Une telle méthode a eu sa raison d'être ; ce qui le

prouve, c'est son adoption par un si grand nombre d'esprits distingués et d'âmes généreuses. Mais si elle a pu être la meilleure, ou si l'on veut, la seule possible, il est aujourd'hui permis de la considérer comme insuffisante. Le besoin qu'éprouvent les âmes, c'est d'être arrachées à elles-mêmes, à l'habitude de vivre, de juger et de jouir par les impressions sensibles. Ce qu'elles demandent, ce ne sont pas des émotions nouvelles provoquées par d'autres objets, mais bien leur dégagement de cette vie des sens qui domine toutes leurs facultés et qui produit tous leurs actes. Le bon moyen de guérir les âmes du sensualisme ne saurait être l'adoption de ses procédés et de son propre langage. L'art chrétien et la poésie chrétienne sont les fleurs et non les racines de la vie chrétienne; ils sont des conséquences et non des prémices de l'esprit chrétien. Pour ramener les âmes de l'indifférence à la foi, il faut aujourd'hui un langage plus ferme et plus vrai, et nous sommes convaincu que beaucoup d'hommes attendent cette parole, la sollicitent et s'étonnent de ne la point entendre. Il faut, pour les sauver, produire au grand jour une vérité dogmatique qui a pour conséquence immédiate l'obligation des plus grands sacrifices; il faut donner aux âmes ce heurt vigoureux qui étonna, souleva, mais convertit enfin le premier monde païen, celui d'il y a dix-huit cents ans; il faut dire au nôtre : l'esprit chrétien, c'est l'humilité, la pauvreté, la chasteté, c'est la réparation par la pénitence. Cet esprit de l'Évangile est le patrimoine de l'Église; elle seule a le droit et la volonté de faire entendre aux hommes une telle parole. D'autres travaillent à se persuader qu'ils sont chrétiens, en citant à tout moment la lettre de l'Évangile, lorsque leur doctrine n'est qu'une protestation ouverte contre

l'esprit de l'Évangile. Mais l'Église seule comprend, estime, possède cet esprit d'humilité, de pénitence, de renoncement qui constitue l'idée chrétienne. Cet esprit qu'elle seule possède, elle l'a répandu dans toutes ses institutions, et les plus importantes d'entre elles, les ordres religieux, ont pour mission de le conserver, de le développer, de l'élever à sa plus haute puissance. Cet esprit fait le caractère inimitable de ses Saints, et en les couronnant, ce sont les vertus d'humilité, de pauvreté, de chasteté, qu'elle couronne et qu'elle exalte.

C'est cette réapparition du véritable esprit chrétien qui nous a fait trouver un grand charme dans la lecture du dernier livre de M. Nicolas, et qui achève de lui donner à nos yeux une singulière valeur. L'effet qu'il produit est d'autant plus sûr qu'il a été moins calculé. Son auteur marchait devant soi sans une conclusion préconçue, sans le désir de faire triompher un système, et ç'a été pour lui-même une surprise, comme la plus douce des récompenses, de pouvoir s'écrier en achevant son œuvre : Par Marie, Dieu a donné Jésus au monde; par Marie, Dieu manifeste au monde l'esprit de Jésus. Aussi l'a-t-il écrit avec un accent de conviction, avec un amour de son sujet et un bonheur de sa foi qui console et fortifie le lecteur.

On pourra lui reprocher, nous le savons, d'avoir laissé parfois échapper l'expression exacte pour rendre une vérité théologique; on dira peut-être que, dans son désir de montrer comment les auteurs de la prétendue réforme, Luther et Calvin, saluaient eux-mêmes en Marie des prérogatives éminentes et une gloire sans rivale, il a trop souvent écrit leur triste nom auprès du nom à jamais glorieux des Pères de l'Église; on dira encore que ce

livre eût pu être plus court sans être moins solide et moins complet. Ces défauts, qui peuvent entièrement disparaître, s'effacent déjà devant le mérite de la pensée et la piété soutenue du langage; et nous ne craignons pas de le dire, après des hommes dont le jugement a une tout autre autorité que ne peut en avoir le nôtre, ce livre est une bonne œuvre, et ce sera s'associer à cette bonne œuvre, que de le répandre, de le faire apprécier, et d'en soutenir la doctrine.

L'abbé E. Isoard.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Nous donnons au public la seconde Partie de notre œuvre sur la Vierge Marie. Nous devions lui donner en même temps la troisième[1], mais la grandeur de la matière a dévoré l'espace que nous avions réservé à ce dessein, et nous oblige à reporter plus loin la borne de notre travail. Le titre de ce nouveau volume, *La Vierge Marie d'après l'Évangile*, en fait connaître exactement l'objet : c'est la contre-épreuve de *La Vierge Marie dans le Plan divin*. Ceux à qui ces matières sont nouvelles, et qui y apportent les préjugés d'un christianisme qui croit être plus pur, parce qu'il est moins complet, auront sans doute trouvé que les vues théologiques exposées dans cette première Partie sont exces-

[1] *La Vierge Marie vivant dans l'Église*. Cette troisième Partie a paru depuis en deux volumes, et compose maintenant avec les deux autres l'ensemble de nos *Nouvelles Études* en quatre volumes.

sives, et qu'il y a fort à rabattre de la part qu'elles font à la Vierge Marie dans le Plan divin; ils auront opposé secrètement à cette doctrine le peu d'état qui est fait de Marie dans l'Évangile; ils se seront retranchés avec un zèle primitif, dans ce Livre sacré, contre les empiétements de la dévotion catholique. C'est ce terrain que nous avons voulu revendiquer, que nous avons voulu occuper nous-même : c'est là, c'est sur l'Évangile, que nous avons voulu fonder le culte de la Vierge à toute sa profondeur, et appeler à le confesser tous les cœurs vraiment *évangéliques*. Y sommes-nous parvenu? Ce livre répondra. Il s'adresse, comme on le voit, aux Protestants, et à tous les opposants au culte de la Mère de Dieu, tel que l'Église le professe et le déploie dans le monde. Pour mieux nous faire accepter des uns et des autres, nous nous sommes fait accompagner d'autorités protestantes; nous marchons appuyé, pour ainsi dire, sur leurs témoignages et sur leurs aveux; et nous réservons à nos lecteurs la surprise et l'admiration de la plus belle apologie peut-être de la Vierge Marie et de son culte, tracée d'une main de laquelle ils sont loin de l'attendre. En nous proposant d'édifier les fidèles et de convaincre les Protestants, nous n'avons pas perdu de vue ceux qui ont toujours été l'objet de nos plus chères préoccupations : les sceptiques et les aveugles;

et nous avons envoyé, à l'adresse de leur conscience et de leur raison, tous ces traits de lumière et de divinité que projette la simplicité calme et infaillible de l'Évangile. La trame de notre travail est ainsi toujours apologétique. Ce ne sont pas des méditations ou des élévations sur les mystères : il y faudrait une plume autrement consacrée que la nôtre; et, d'ailleurs, celle de Bossuet a rempli à jamais ce grand dessein : ce sont toujours des *Études philosophiques sur le Christianisme.* Nous ne savons pas porter d'autre fruit, et nous croyons que la saison n'en est pas encore passée. Grâce à l'intérêt accoutumé et cependant toujours nouveau que réveillent les inimitables récits de l'Évangile, *La Vierge Marie d'après l'Évangile* ira sans doute à d'autres lecteurs que *La Vierge Marie dans le Plan divin;* néanmoins le procédé n'est pas changé ; sa marche seulement est inverse, et nous ramène, par une route plus battue et plus amie, au Plan divin. Alors que dans le Plan divin nous allions de la doctrine à l'Évangile, nous nous élevons aujourd'hui de l'Évangile à la doctrine ; nous retournons du concret à l'abstrait. En se pénétrant ainsi par une justification réciproque, et en se confirmant l'une l'autre, ces deux parties de notre travail se complètent, et forment une œuvre qui se tient debout.

Par elle, nous avons cherché à initier les âmes de ce

temps à la connaissance et au culte de la Maternité divine. Mais ce n'est là que l'objet médiat, non le but de notre travail. Ce but est celui de cette auguste Maternité elle-même : le règne du Christ, sa renaissance sur la terre. Comme c'est par la Vierge que Dieu a voulu que la LUMIÈRE parût dans le monde, c'est par elle qu'elle y resplendira. Sur cette forte conviction, un saint des derniers temps s'appuyait, en face de l'impiété montante et qui allait bientôt tout submerger : « Si donc, « comme il est certain, écrivait-il, le règne de Jésus-« Christ arrive dans le monde, ce ne sera qu'une suite « nécessaire de la connaissance et du règne de la très-« Sainte Vierge Marie, qui l'a mis au monde la pre-« mière fois, et le fera éclater la seconde[1]. » A l'époque où remontent ces paroles, perdues dans l'orage, elles avaient toute la valeur d'une prédiction. Aujourd'hui, elles ont reçu l'hommage de l'événement ; et, quelque dédain qu'il rencontre ou quelque fureur qu'il soulève, cet événement transforme le monde. Il nous a paru bon d'y coopérer selon nos moyens. L'accueil que nous

[1] Le vénérable serviteur de Dieu, Louis-Marie Grignon de Montfort, *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, 4e édit., p. 7. — En lisant ce petit Traité, on ne peut s'empêcher de sentir l'Esprit de Dieu, le souffle et la flamme d'en Haut, et d'y remarquer, par intervalles, des passages qui touchent le mystère et la prophétie. Cet écrit aura son poids, sans doute, dans la cause de la canonisation du vénérable auteur qui s'instruit en ce moment.

avons reçu encourage notre confiance. Plusieurs cependant n'ont gas goûté notre dessein; ils l'ont taxé de mysticisme : nous ne sommes pas, disent-ils, de notre temps, et nous nous trompons de siècle. Nous n'avons pas le droit d'accepter ce reproche ; car ce n'est pas à nous, proprement, c'est à notre sujet, c'est au Christianisme qu'il s'adresse. Nous avons exposé ce grand objet de nos *Études ;* nous nous sommes appliqué à le rendre accessible : mais nous ne saurions en humilier les exigences devant celles du lecteur. La Vérité divine souffre violence. Elle ne s'accorde pas avec le tumulte de la rue, ni même avec le murmure du salon : elle demande une sphère d'attention plus écartée, plus élevée au-dessus de tous ces faux bruits de la terre qui empêchent d'entendre les concerts du Ciel : elle veut de ces âmes intérieures, de ces esprits recueillis pour qui sa vue est une fête, et qui, dans la joie de sa contemplation, disent comme l'Apôtre : « Seigneur, il nous est bon d'être « ici ! » Les autres ne sauraient de prime abord la goûter..Ils sont encore pour elle comme ces disciples d'Emmaüs, auxquels le Christ ressuscité vint se joindre dans le voyage, et qui le traitèrent en *étranger ne sachant pas les événements*[1]. Ils ne le reconnurent pas, dit l'Évangile, parce que leurs yeux étaient *retenus*[2]. Com-

[1] Luc, XXIV, 18.
[2] *Ibid.*

bien dont les yeux sont ainsi retenus ; retenus par les illusions de l'esprit, par les enchantements de la vie ! Dans cette disposition, ils ne sauraient, eux non plus, reconnaître la Vérité, ni être sympathiques à son apologiste. Ils le prennent pour un voyageur attardé, pour un revenant d'un autre âge : ils se trompent : c'est un éclaireur de l'âge qui vient.

LA VIERGE MARIE

D'APRÈS L'ÉVANGILE

NOUVELLES

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES SUR LE CHRISTIANISME

CHAPITRE PREMIER

RAPPORT DES TROIS PARTIES DE CET OUVRAGE. — CARACTÈRE DE LA SECONDE PARTIE. — PROBLÈME DE L'OBSCURITÉ ÉVANGÉLIQUE DE LA SAINTE VIERGE.

Le Christianisme est connaissance, imitation et vie de Jésus-Christ dans le monde.

Les trois parties de nos *Nouvelles Études* répondent à ces trois caractères du Christianisme : elles ont pour objet d'inspirer la connaissance, l'imitation et la vie de Jésus-Christ, par la connaissance, l'imitation et la vie de la Sainte Vierge : sa connaissance, dans le Plan divin ; son imitation, d'après l'Évangile ; sa vie, dans l'Église.

On a déjà pu juger, par la première partie de cet ouvrage, comment la connaissance de la Vierge Marie opère la connaissance de Jésus-Christ.

Pour connaître la Vierge Marie, nous avons dû étudier Jésus-Christ et tout le Plan divin dont il est le centre ;

puisqu'elle n'est tout ce qu'elle est, la *Mère de Dieu*, que par son rapport à ce divin Fils et à ce Plan sublime. Pour bien connaître Jésus-Christ, il faut pareillement étudier la Vierge Marie; puisque lui-même n'est ce qu'il est, le *Verbe incarné*, que par son rapport avec elle.

Ainsi, sous un double et réciproque rapport, soit parce que pour connaître la Mère il faut étudier le Fils, soit parce que pour connaître le Fils il faut étudier la Mère : la Vierge Marie est le champ d'étude de Jésus-Christ, le *criterium* de sa connaissance et de celle du Plan divin. Ce Plan magnifique de nos destinées, consistant dans l'abaissement de Dieu jusqu'à nous, pour nous élever jusqu'à lui, ne laisse voir toute l'unité, comme tout le déploiement de son économie, qu'en venant se rapporter à ce Sein Virginal qui est le terme d'arrivée et le point de retour de ce vaste mouvement de la Religion qui embrasse le ciel et la terre, et qui nous emporte des extrémités de la création dans les profondeurs de Dieu.

Quelque imparfait qu'ait été notre travail sur ce premier point, nous osons croire qu'il a produit l'étonnement, l'admiration même de tant de grandeur en un sujet qu'on croyait impropre à l'exercice de l'intelligence, et qu'il a relevé le culte de la Maternité divine du mépris de ses adversaires, en les opprimant de sa majesté. C'est si beau, doit-on dire, que ce ne peut être que vrai.

Notre insuffisance même a dû concourir à cet effet; car on ne saurait supposer que notre esprit ait été capable de créer une conception si merveilleuse. L'inventeur serait plus étonnant que le système; et la divinité du Plan chrétien ressort ainsi de la faiblesse même de son apologiste.

Poursuivant maintenant notre dessein, après avoir considéré Marie dans le Plan chrétien, nous devons l'étudier d'abord en elle-même, telle qu'elle nous apparaît dans l'Évangile, comme le plus parfait modèle d'imitation de Jésus-Christ; puis vivant et coopérant à la vie de Jésus-Christ dans l'humanité.

Après avoir étudié cette céleste fleur dans ses racines, nous voudrions considérer sa tige et son calice.

Telles sont les deux parties qui nous restent à traiter.

Nous consacrons ce volume à la *Vierge Marie d'après l'Évangile.*

Nous changeons ici de terrain. Jusqu'à présent, nous nous sommes mû dans une région purement métaphysique et dogmatique, rigoureuse sans doute dans ses termes, mais vaste et infinie dans ses espaces, jusqu'à nous imposer plus d'efforts pour nous y contenir que pour nous y déployer. Maintenant, nous descendons sur le terrain resserré du fait, du récit évangélique, d'une biographie de la Sainte Vierge toute tracée en caractères sacrés, qui sont sous l'œil de tous, qui sont gravés, scellés dans l'attention universelle, et sous lesquels nous sommes enfermés comme sous les grilles et sous les verrous d'une prison.

Et toutefois, nous nous y sentons à l'aise, comme si le miracle de l'Ange qui fit tomber les liens de saint Pierre, ouvrit devant lui les portes de fer, et lui fit franchir la double garde qui le retenait, dût se renouveler pour la Vierge Marie, et des chaînes de son obscurité, lui faire un vêtement de gloire.

L'ange qui opérera cette délivrance sera l'ange de l'interprétation.

L'interprétation n'est pas seulement autorisée, mais

elle est obligée en ce qui touche l'Évangile. C'est un récit historique assurément. Les faits qu'il raconte se sont réellement accomplis sur cette terre, tels, absolument tels qu'ils sont racontés : et même, l'Évangile étant d'une véracité inspirée se trouve être le plus naïf, le plus fidèle, le plus *historique* des récits. Mais ces mêmes faits de l'Évangile, historiques au plus haut degré, diffèrent de tous les autres faits de l'histoire en ce que ce sont des Mystères. Des *Mystères* non des *Mythes*. Un Mythe est une vérité cachée sous une *fable;* un Mystère est une vérité cachée sous un *fait*. Les faits évangéliques revêtent, enserrent ainsi sous leur réalité historique un esprit qui les transfigure sans les dénaturer. C'est une incarnation de vérités de la même nature que l'Incarnation du Verbe, puisque c'en est le rayonnement ; et, de la lettre de l'Évangile, on peut dire ce que saint Augustin dit de la chair de Jésus-Christ : *Caro vas fuit quod habebat : attende non quod erat*[1]. « C'est le vase qu'il avait : mais, faites atten-« tion, ce n'est pas ce qu'il était. »

Ce serait donc être infidèle à l'Évangile et se tromper assurément à son égard, que de s'arrêter à la lettre, au vase des faits, que de ne pas en dégager l'esprit ; et, pour cette raison, la nécessité d'une Institution d'interprétation est établie.

Cette interprétation, soit qu'elle émane directement de cette Institution, soit qu'elle se produise sous sa sauvegarde, trouve dans le sens catholique, chrétien, rationnel de ceux auxquels elle s'adresse une communauté d'esprit qui leur en fait reconnaître la vérité, et qui, sous ce rapport, les en constitue juges.

[1] Tract. in Joan., 27.

C'est dans cet esprit de concert avec nos lecteurs, que nous allons aborder une épreuve qui n'a pas été tentée complétement, ce nous semble, jusqu'à ce jour : celle de retrouver, sous le récit de l'Évangile, sans y rien ajouter ni retrancher, la figure de la très-Sainte Vierge, dans toute la grandeur et la magnificence qu'elle a au Plan divin, et le rapport de sa vie sur la terre avec son culte dans l'Église, avec sa puissance et sa gloire dans le ciel.

Nous allons nous attaquer en cela au préjugé le plus répandu contre la Vierge Marie, et qui vaut à son culte une multitude de censeurs.

Combien de cœurs, d'ailleurs chrétiens, à l'épreuve de l'obscurité de Jésus-Christ, et qui fléchissent à l'obscurité de sa sainte Mère; qui, mesurant secrètement la gloire et la puissance que l'Église attribue à la très-Sainte Vierge, et les honneurs qu'elle lui rend, à cette obscurité, à cet ensevelissement de sa vie; à la réserve, à la sévérité même apparente de Jésus-Christ à son égard, proscrivent tout ce qui élève Marie au-dessus de cet état d'infériorité, comme une superfétation réprouvée par l'Évangile.

Ce préjugé est moderne; il accuse un appauvrissement du Christianisme dans les âmes. Comme il s'autorise du *fait* de l'Évangile, il est spécieux; mais il l'est grossièrement. Il heurte le sens catholique, le sens chrétien, le sens moral, et cet Évangile lui-même dont il s'autorise si abusivement; et, par tout ce qu'il renverse, tout ce qu'il blesse pour atteindre le culte de la Vierge Marie, il montre tout ce que ce culte maintient et entretient de vie et de vérité dans le monde.

Ce qui le favorise, c'est que, d'un autre côté, on ne

tient pas assez compte du problème de l'obscurité évangélique de la Sainte Vierge ; et comme, pour être négligé ou dissimulé, ce problème n'en existe pas moins, il devient, faute de solution, une pierre d'achoppement contre laquelle vont donner les *esprits pesants*, comme Bossuet appelle les censeurs du culte de Marie.

C'est pourquoi nous estimons devoir, avant tout, traiter à fond cette capitale question, en dégager une fois le champ de notre étude, et faire de sa solution le portique de ce nouveau travail.

Commençons d'abord par bien poser le problème.

Ce problème, ou, pour parler plus exactement, ce *Mystère* dont il nous faut trouver la clef, avant d'entrer dans le cours de la vie de la Sainte Vierge, parce qu'il enveloppe cette vie tout entière, c'est donc l'obscurité, le silence, l'effacement profond de cette figure de Marie dans l'Évangile, comparée, je ne dis pas à Jésus-Christ, mais aux Apôtres, aux disciples, aux autres simples femmes dont il y est fait mention. Sans doute Marie est en lumière dans la première partie de l'Évangile, et les mystères de l'Annonciation, de la Visitation, de la Nativité, de la Purification, de la fuite en Égypte, de la vie commune à Nazareth, et de la soumission de Jésus adolescent, sont, nous le verrons, des mystères glorieux de la Maternité divine. Mais ce premier éclat, venant tout à Marie de Jésus qui lui était alors comme inhérent, disparaît sans retour, pour elle, dès que ce Jésus prend possession de sa vie évangélique et se présente à notre admiration par les merveilles de sa puissance et de sa parole. A partir de ce moment, où la personnalité du Christ se dégage pour notre salut et notre instruction,

où *il commence à agir et à enseigner*, comme disent les Actes [1], où il rend les oracles de sa sagesse, où il accomplit les prodiges de sa puissance, où il répand les bienfaits de sa miséricorde, où il s'associe des apôtres, se fait des disciples et des amis des plus vils pêcheurs, se crée une famille de tout ce qu'il ramasse sur son chemin, et s'incorpore l'humanité par les brûlantes ardeurs de sa Charité divine, une seule créature reste en dehors de ces familières et glorieuses communications; une seule est mise à l'écart, rejetée dans l'ombre, et ne reparaît deux ou trois fois que pour être effacée plus profondément : et c'est Marie! la Mère de Jésus! la Mère de Dieu! celle que nous honorons de tant d'hommages! Ce Fils bien-aimé de ses entrailles distribue des titres et des éloges qui vaudront à ceux qui en sont l'objet un renom universel : de Jean-Baptiste il dira *qu'il est plus qu'un Prophète et qu'il n'en a pas surgi de plus grand entre ceux qui sont nés de femmes;* à Simon il dira : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église;* du Centenier : *Je n'ai point trouvé tant de foi même dans Israël;* à la Chananéenne : *O femme, votre foi est grande!* de Marie, sœur de Marthe : *Elle a choisi la meilleure part;* de Madeleine la pécheresse : *Partout ou sera prêché l'Evangile, c'est-à-dire dans le monde entier, on racontera à la louange de cette femme ce qu'elle vient de faire en ce moment.* Il s'assoira pour converser avec la Samaritaine; il se fera le défenseur de la femme adultère; il préconisera le denier de la veuve; il sera touché de compassion pour la veuve de Naïm; sous le faix de sa croix, objet de la rage de ses bourreaux et de la pitié de l'univers, il rendra aux femmes de Jérusalem les larmes

[1] Act. apost., c. I, v. 1.

que cette pitié leur fera verser. Nul n'échappera aux traits de sa bonté : les publicains et les malfaiteurs, les étrangères et les prostituées, la multitude qui doit demander sa mort, ses bourreaux mêmes et jusqu'aux pierres de Jérusalem, tous en auront leur part : pour sa Mère, rien. Je me trompe : *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?* Comme par un exprès démenti de la double parole qui la salua au commencement : *Bénie entre toutes les femmes,* elle est méconnue, ce semble, entre toutes les femmes. C'est là son privilége de Mère. L'Évangile ne nous fait connaître qu'elle suivait son Fils, que pour nous apprendre qu'elle n'était pas remarquée de lui. Elle n'est admise que dans la multitude; et si, de cette multitude, une voix, anticipant celles des siècles futurs, s'élève pour la féliciter, Jésus détourne cette voix à la généralité des élus, comme pour priver sa Mère de ce témoignage. Aussi, lorsque la situation devient intime, par un privilége de gloire ou d'amour, comme sur le Thabor ou à la Cène, Marie est absente : il n'est pas question d'elle. Au Calvaire seulement elle reparaît pour être admise au partage de l'ignominie et des souffrances de la croix, et elle n'est alors l'objet d'une suprême attention de son divin Fils, que pour être donnée à un autre.

Ce n'est pas assez. La mort du Christ, qui consomme toutes choses, ne met pas un terme à l'obscurité de Marie. Cette obscurité se prolonge à travers les gloires et les joies de la résurrection et s'en augmente. Jésus-Christ est enseveli; Jésus-Christ est ressuscité : quelle situation pour une mère, et pour une mère comme Marie! Qui sera au premier plan de ce tableau? Qui sera la dernière à quitter ce corps défiguré? Qui sera la première à le revoir triomphant, si ce n'est elle? Associée à toutes

les épreuves de sa mortalité, de ses humiliations et de ses souffrances, depuis la crèche jusqu'à la croix, elle le sera sans doute à l'aurore de son éternelle splendeur, elle sera favorisée de ses mystérieuses apparitions, et nous sera montrée au grand événement de l'Ascension, recevant les dernières bénédictions de Jésus et le suivant dans la nuée qui le dérobe à tous les yeux, mais non encore à ceux d'une mère? Non. L'Évangile ne fait pas la plus petite mention d'elle dans toutes ces mémorables circonstances. Effacement d'autant plus profond que, sur le fond lumineux de la gloire du Christ, tous les événements, toutes les figures se comptent et se détachent. Heureuse Madeleine, qui le vit seule la première fois! Heureuses Jeanne, Marie mère de Jacques et leurs compagnes, qui le virent, l'adorèrent et lui baisèrent les pieds la seconde fois! Heureux les disciples d'Emmaüs, auxquels il se joignit dans le voyage, et qui le reconnurent à la fraction du pain! Heureux les disciples assemblés qui le virent apparaître au milieu d'eux, les portes closes! Heureux Thomas, qui fut appelé à mettre son doigt et sa main dans ses sacrées plaies! Heureux vous tous, qui l'avez vu sur la terre comme nous le verrons dans le ciel! Celle que toutes les générations doivent appeler bienheureuse et à qui l'Église doit adresser ce chant : *Reine du ciel, réjouis-toi, parce que Celui que tu as mérité de porter dans tes flancs est ressuscité comme il l'avait annoncé!* Marie ne figure à aucune de ces scènes de gloire et de bonheur dans l'Évangile ; et nous croirions qu'elle n'était plus de ce monde, tant on l'y comptait peu, si, par une mention qui étonne, après tant d'oubli, elle n'était nommée dans les *Actes* parmi les apôtres et les saintes femmes réunies au cénacle de Jérusalem, et la dernière.

Tel est le caractère général de la vie de la très-Sainte Vierge : l'obscurité. Caractère d'autant plus profond que nul dans l'Évangile n'en fait la remarque, que cette obscurité même est obscure, pour ainsi parler, et que Marie elle-même, comme d'intelligence avec tout ce qui l'efface, ne se produit par aucune action, par aucune parole qui la fasse remarquer, et justifie en quelque sorte l'inattention de tout ce qui l'entoure.

Nous n'avons pas craint d'exposer ce problème dans tout son jour, dût-il alarmer d'abord quelques âmes pieuses, dans l'intime conviction où nous sommes que la vérité, portant toujours en soi sa propre justification, n'a rien tant à redouter que ces ménagements et ces demi-jours qui laissent voir les difficultés et ne cachent que les solutions, qu'une franche exposition de la vérité en fait sortir comme d'elles-mêmes.

Ainsi, après l'exposition qui précède, le sens moral, le sens commun le plus vulgaire peuvent-ils admettre que la Mère du Christ, annoncée de loin par tant de prophéties et de figures, objet de l'ambassade d'un Ange et de ses hommages, *pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes;* appelée à donner et à discuter son libre consentement d'alliance avec le Très-Haut, rendue Mère, sans préjudice pour sa virginité; Mère, Épouse, Temple vivant de Dieu lui-même; saluée si profondément par Élisabeth dans la plénitude de l'inspiration de l'Esprit Saint; proclamant elle-même, sous la double inspiration du même Esprit et du Verbe qu'elle porte dans ses flancs, sa grandeur et sa gloire éternelles, dans ce cantique de son humilité et de sa reconnaissance auquel tous les siècles passés ont préludé et tous les siècles futurs doivent répondre ; que la Mère du Christ, dis-je, qui, après l'être

devenue si glorieusement par le grand mystère de l'Incarnation, l'a été si souverainement par trente ans de soumission du Christ, et si fidèlement, si douloureusement par toute une vie de contemplation et de martyre, ne mérite que l'obscurité, que l'oubli, que l'humiliation dont elle est l'objet dans la seconde partie de l'Évangile, de la part d'un Fils qui est la Justice, la Vérité, la Bonté mêmes? Cette obscurité ne serait-elle pas trop injurieuse à Jésus-Christ lui-même pour admettre qu'elle le soit à Marie? Si elle n'est pas injurieuse, étant si intentionnelle, n'est-elle pas plutôt glorieuse? N'est-elle pas tout au moins un *mystère*, c'est-à-dire un fait extraordinaire, ne s'expliquant pas naturellement par lui-même, supposant un grand dessein, une loi cachée, une vérité profonde qui provoque notre investigation, pour exercer notre volonté et notre intelligence, autant que notre foi?

On en sera convaincu lorsque nous aurons dégagé cette vérité. On la reconnaîtra et on la goûtera d'autant plus qu'elle aura été plus méconnue et plus négligée, et l'on conviendra que, de toutes les leçons du Christianisme après celle de la croix il n'en est pas de plus éloquente, que de tous les reflets de Jésus-Christ il n'en est pas de plus lumineux, que ce silence et cette obscurité qui enveloppent la Vierge Marie.

Dans cette initiation à la vie générale de la très-Sainte Vierge, nous allons être assisté par un de ses panégyristes qui a le mieux compris ce glorieux mystère de son obscurité, et dont le témoignage, en un tel sujet, est bien fait pour éveiller l'attention et stimuler la pesanteur de tant de catholiques tardifs à croire et à honorer la grandeur de Marie. Ce panégyriste de la *Divine Vierge Marie*,

comme il se nomme lui-même, n'est pas Bossuet, n'est pas saint Bernard, n'est pas Gerson, grands noms trop catholiques pour faire impression sur certains chrétiens : c'est un protestant ; c'est Luther.

CHAPITRE II

SOLUTION DU PROBLÈME DE L'OBSCURITÉ ÉVANGÉLIQUE DE LA SAINTE VIERGE

I

On raconte de l'*Iliade*, qu'un amateur de singularités avait écrit ce vaste poëme en caractères si fins, et sur du papyrus si mince, qu'il avait pu le renfermer tout entier dans la coque d'une noix.

S'il est permis de comparer aux choses frivoles les choses saintes, toutes les grandeurs, toutes les gloires que nous révérons en Marie, toutes celles qu'on peut imaginer et par delà, sont ainsi renfermées dans ce seul petit mot : *Deipara,* Mère de Dieu, Mère de Jésus, que nous lisons dans tout le cours de l'Évangile.

Ce seul mot, *Mère de Jésus,* contient tout un poëme, et un poëme que tous les chœurs des Anges ne pourraient entièrement dérouler.

Si nous ne le sentons pas, ce n'est pas sur Marie, c'est sur Jésus, sur Dieu, au fond, que porte notre insensibilité; puisque c'est sur Jésus, sur Dieu que porte cette grandeur de Marie : ce n'est pas le sens catholique, c'est le sens chrétien, le sens religieux qui sont affaiblis en nous.

C'est de Luther que nous méritons de l'apprendre :

« Être *Mère de Dieu*, dit-il, est une prérogative si « haute, si immense, qu'elle surpasse tout entendement. « Nul honneur, nulle béatitude ne saurait approcher « d'une élévation telle que d'être, dans l'universalité « du genre humain, l'unique personne, supérieure à

« toutes, qui n'ait pas d'égale dans cette prérogative « d'avoir avec le Père céleste un commun Fils... Dans « cet *unique mot*, donc, tout honneur est contenu pour « Marie, et personne ne pourrait publier à sa louange « des choses plus magnifiques, eût-il autant de langues « qu'il y a de fleurs et de brins d'herbe sur la terre, « d'étoiles dans le ciel, et de grains de sable dans la « mer[1]. »

L'Évangile, en nous disant que Marie est *Mère de Jésus*, épuise donc, par ce seul mot, si nous le comprenons, tout ce qu'on peut dire de plus grand à la gloire de Marie. Il la pose à une hauteur que tous les hommages de l'univers ne peuvent atteindre, que ses adorations seules peuvent dépasser.

Et la manière dont l'Évangile signale ainsi Marie est remarquable. Ordinairement il fait connaître la parenté immédiate de ses personnages, ou leur état dans la vie; il détache leur personnalité de leur ministère ou de leur rôle. A l'égard de Marie, il agit tout autrement. Elle est toujours présentée dans un mystérieux isolement de

[1] Qua re (quod Dei Mater facta est) tam præclara et ingentia bona eæ data sunt, ut superent captum cujuscumque; hinc enim omnis honos ac beatitudo provenit, ut in universo humano genere unica sit persona, superior cunctis, cui nemo sit par, quod cum cœlesti Patre Filium tantum habeat communem... Ergo propterea unico verbo totus ejus honos concluditur, si Parentis Dei insignitur nomenclatura, quandoquidem nemo majora, vel de illa prædicare, vel illi nuntiare possit, etiamsi tot linguas habeat quot flores terra herbulasque, cœlum stellas, ac mare sustinet arenas.

Martini Lutheri super Magnificat, *seu Divæ Virginis Mariæ cantici Commentarius.* Tomus quintus omnium operum, p. 85, recto. Witebergæ, 1554. — Cet écrit de Luther est de 1521, l'année qui suivit sa révolte : c'est le 15 décembre 1520, en effet, qu'il brûla la bulle du Pape sur la place de Wittemberg.

tout ce qui l'entoure, qui fait ressortir son unique adhérence à Jésus. On ne connaît ni son lever ni son coucher; elle paraît et disparaît sous le seul nom de *Mère de Jésus;* sa divine Maternité, c'est elle-même.

Et cette Maternité n'est pas seulement nominale : elle nous est montrée en exercice pendant les trente premières années de la vie du Christ, c'est-à-dire trois fois plus longtemps que les maternités ordinaires.

Enfin, les honneurs divins ayant été surtout rendus à Jésus enfant, par les envoyés du ciel et de la terre, dans les bras de Marie, ç'a été, comme l'observe très-judicieusement le cardinal de Bérulle, une des grandeurs et une des bénédictions de la Sainte Mère de Dieu, que son Fils ait voulu se manifester à un âge et en un état où il était obligé de la manifester avec elle.

La gloire incomparable de Marie, sa Maternité divine, trouve donc son plus large fondement, son plus grand éclat dans l'Évangile.

Maintenant, cette Maternité, active durant toute la vie privée de Jésus-Christ, a été passive pendant sa vie publique. Marie disparaît alors; elle est effacée, effacée profondément : cela est très-vrai, et nous tenons nous-même à le bien faire observer.

Mais d'abord, qu'importe à la grandeur de Marie, puisque toute cette grandeur consiste dans cette divine Maternité qui lui est inhérente? Comme Jésus-Christ est toujours Dieu à travers toutes les humiliations de sa vie et les ignominies de sa mort, Marie est toujours *Mère de Dieu* sous cette obscurité qui nous la dérobe.

Il y a même, entre l'obscurité de Marie et celle de Jésus-Christ, un rapport de réciprocité aussi intéressant que concluant.

La divinité de Jésus-Christ a été passive pendant toute sa vie privée, qui a été le règne de la Maternité de Marie; et cette Maternité est devenue passive à son tour quand Jésus-Christ est entré dans la vie publique.

De sorte que la vie passive de Jésus-Christ répond à la vie active de Marie, et la vie passive de Marie à la vie active de Jésus-Christ. Et maintenant, tirez la conclusion : La divinité de Jésus-Christ a été obscurcie et comme anéantie par trente ans de soumission à Marie; Marie a effacé Jésus-Christ pendant trente ans, et vous ne vous en scandalisez pas : comment donc vous scandalisez-vous de ce que Jésus-Christ a effacé Marie pendant les trois dernières années de sa vie évangélique? Comment tirez-vous de cette obscurité, contre la grandeur de la Mère, un argument que vous ne tirez pas contre la divinité du Fils? C'est intentionnellement sans doute que Jésus-Christ a effacé Marie; mais c'est intentionnellement aussi qu'il a voulu être effacé par elle; et si cette intention ne vous choque pas dans ce dernier cas, comment vous choquerait-elle dans le premier? Ce sont deux mystères, dont le plus grand, auquel vous acquiescez, doit vous faire accepter le moindre et vous tenir lieu de son explication, sinon encore vous la donner.

Disons seulement, quant à présent, que, dans cette réciproque obscurité, Marie reçoit cent fois plus de gloire de l'obscurité de Jésus qu'elle n'en perd dans la sienne; et que tout au moins, comme dans la première Jésus garde toute sa Divinité, dans la seconde Marie garde toute sa Maternité, et par conséquent toute sa grandeur.

Cette grandeur est telle, que rien ne peut la diminuer ni l'augmenter. L'Évangile ne dit rien de Marie; Marie elle-même ne dit rien, ne fait rien durant la grande ma-

nisfestation de Jésus-Christ et alors que tout autour de lui y participe. Mais qu'aurait pu dire l'Évangile de plus sur Marie que ce qu'il a dit toujours, qu'elle était *Mère de Jésus?* Et Marie elle-même, quelle parole pouvait-elle dire après avoir enfanté la Parole même? Quelle action, quel miracle pouvait-elle faire après avoir opéré ce miracle des miracles? « Marie, dit excellement saint Tho- « mas, nous a épanché le Verbe de sa plénitude de « grâce, comme le Père céleste l'a fait jaillir de la pléni- « tude de sa connaissance. » *Ex plenitudine scientiæ eructat Pater et ex plenitudine gratiæ Mater effundit Verbum.* « Marie, dit encore l'Ange de l'École, est le som- « maire de tous les miracles; elle est elle-même le sou- « verain miracle. » *Maria est miraculorum compendium, et summum ipsa miraculum.* Demandez-nous maintenant ce qu'elle a dit et ce qu'elle a fait! Elle a émis le Verbe : elle a fait chair le Créateur. « Le Verbe a dit, et tout a « été fait; Marie a dit, et le Verbe a été fait chair. » *Dixit Verbum, et omnia facta sunt; dixit Maria, et Verbum caro factum est.*

Après cela, toute parole, toute action eussent fait descendre Marie. Le silence et l'obscurité convenaient seuls à une telle grandeur, et la faisaient ressortir en la laissant parler, en la laissant briller seule. Qui ne comprend pas cela ne connaît pas la plus haute, la plus profonde de toutes les valeurs d'expression dans les grandes situations de l'âme : le silence! l'ombre! Il n'a pas le sens du sublime.

De même qu'après avoir enfanté vierge le Fils de Dieu, Marie devait rester et est restée vierge de tout autre enfantement; de même, après avoir dit son *Fiat Verbum* et exhalé le cantique de sa reconnaissance, elle

devait rester vierge de toute autre parole, de toute autre opération. Son silence, son obscurité, c'est sa Virginité même.

C'est surtout sa Maternité, de se taire ainsi et d'être effacée; puisque elle l'est par son Fils. C'est continuer à le *mettre au jour*. Saint Thomas dit, quelque part, que le grand Précurseur saint Jean-Baptiste et que la très-Sainte Vierge n'ont point fait de miracles, afin que les attentions des peuples ne fussent point partagées à plusieurs, et qu'ils n'eussent tous des yeux et des oreilles que pour Jésus-Christ : *Ut omnes Christo intenderent.* Comme ce mot est vrai de la très-Sainte Vierge! et qu'elle devait se plaire dans ce silence et dans cette ombre qui faisaient ressortir la divine figure de son Fils! La gloire de ce Fils n'était-elle pas d'ailleurs celle de la Mère? Marie se tait, mais Jésus parle; Marie s'efface, mais Jésus paraît; et par tout ce que dit et fait Jésus, la *Mère de Jésus* reçoit plus d'honneur et de bonheur que par tout ce qu'elle pourrait dire et faire elle-même. Tout ce qui démontrait au monde ce qu'il était, démontrait ce qu'elle était; chaque œuvre qui le manisfestait *Fils de Dieu* la manifestait incontestablement *Mère de Dieu*. Chaque flot nouveau de cette mer montante de divinité, qui devait purifier l'univers, la soulevait et l'élevait comme une arche de sainteté sur ce miséricordieux déluge. Aussi, entendez cette voix qui sort de la foule à la vue des merveilles de Jésus-Christ : « Bienheureux le « sein qui t'a porté! bienheureuses les mamelles que tu « as sucées! » Voix glorieuse pour Marie, et que Jésus ne réprime, nous le verrons, que par une raison plus glorieuse encore. Dans l'union incomparable où elle était avec ce divin Fils, et par la nature et par la grâce, et

par sa Virginité et par sa Maternité, ne faisant avec lui qu'un seul cœur que le même glaive de douleur doit traverser, qu'avait-elle donc à faire, après avoir produit et élevé son Fils comme homme, que de l'*admirer* en silence comme Dieu, et de *conserver dans son cœur toutes ces choses?* Qu'elle est Vierge! qu'elle est Mère! qu'elle est la digne Mère de Jésus dans cette silencieuse obscurité où nous la cache, où nous la montre d'autant mieux l'Évangile!

Le paganisme lui-même aurait senti la beauté morale de ce dénûment de la Mère parée de son seul Fils, et dépouillée de toute autre distinction pour être mieux signalée par celle-là; il nous en offre même une ombre.

La fille du grand Scipion et la mère des Gracques, Cornélie, femme héroïque, digne de cette double illustration, admirable surtout comme mère, recevait un jour la visite d'une dame campanienne très-riche et encore plus fastueuse. Celle-ci se complut à étaler à ses yeux ses diamants, ses perles, ses bijoux les plus précieux, puis la pria instamment de lui montrer aussi les siens. Cornélie ne répondit pas à cette jalouse incitation et parut le céder en richesse à son interlocutrice. Elle détourna la conversation sur une autre matière, pour attendre le retour de ses fils qui étaient au forum. Ceux-ci revenus et entrant dans l'appartement de leur mère : « *Voilà*, dit-elle à la dame campanienne, en les lui montrant de la main, *voilà mes bijoux et mes ornements.* »

Voilà, dirons-nous aussi en montrant Jésus dans les bras de Marie, voilà ses grandeurs et ses gloires : et l'Évangile, en ne nous la recommandant par aucun autre titre que celui de *Mère de Jésus*, ne fait que la consacrer davantage.

L'opinion des Romains, mue de ce sentiment à l'égard de Cornélie, lui avait élevé, de son vivant, une statue avec cette unique inscription : *Mater Gracchorum.* — Et nous lisons aussi dans l'histoire du Christianisme primitif que les Grecs, si dévoués au culte de la Sainte Vierge, ne mettaient jamais aucune couronne, ni d'or ni de perles, ni de pierres précieuses, sur ses images, mais ils écrivaient sur le front en lettres d'or cette seule parole : Θεοτόκος, Mère de Dieu.

Mais cette première considération ne répond pas à toute la difficulté. Elle laisse en dehors la partie la plus obscure du mystère, à savoir, la conduite de Jésus-Christ à l'égard de la Sainte Vierge. Que la conduite de la Sainte Vierge à l'égard de Jésus-Christ ait été de s'effacer pour ne recevoir de gloire que de lui seul ; que celle des Évangélistes mêmes, peintres naïfs et fidèles de ce qu'ils avaient sous les yeux, soit de nous la représenter telle qu'elle était, on le comprend après les explications qui précèdent ; mais comment expliquer que ce Fils, ce Jésus, prive en quelque sorte de lui-même cette Mère qui se prive de tout pour lui, alors surtout qu'il se donne et se prodigue à tout ce qui l'entoure ? Quelle est la raison de cette unique exception de défaveur apparente pour Marie ?

C'est cela qu'il faut expliquer.

II

Nous entrons ici dans la région du surnaturel ; mais, cette région nous étant ouverte par la foi, la raison s'y

retrouve, s'y déploie, s'y enrichit d'un monde nouveau.

Avant même d'y être introduite par la foi, elle en approche par le raisonnement.

En effet :

De toutes les explications qu'il faut d'abord écarter, s'il y en a une que la raison repousse par delà toute autre, c'est celle qui voudrait voir dans l'*indignité* de la Sainte Vierge la cause de cette défaveur apparente dont elle est l'objet ; car, une fois entré dans la voie de cette explication, il faudrait aller logiquement jusqu'à dire que la Sainte Vierge était non-seulement plus indigne que les Apôtres, que les disciples, mais que la Chananéenne, que la Samaritaine, que la pécheresse publique, que la femme adultère, que le larron, qui tous ont été gratifiés par Jésus-Christ de faveurs et d'égards qu'il n'a pas témoignés pour elle. Et une fois arrivé au bout de cette monstruosité, on n'aurait rien expliqué, on serait même encore plus engagé dans la difficulté ; car, la miséricorde de Jésus étant en raison de la misère humaine, comme toute sa conduite et toutes ses paroles nous le font voir, cette plus grande indignité de Marie aurait dû lui attirer une plus grande miséricorde de la part de Jésus-Christ.

Il faut donc abandonner cette raison d'indignité.

Avant d'en chercher une autre, la raison veut que la vérité du *fait* soit d'abord bien établie.

Or, le fait évangélique est, d'une part, que la Sainte Vierge est la plus sainte des créatures ; et, d'autre part, qu'elle a été la moins favorisée du témoignage et des attentions de Jésus-Christ.

Cette seconde partie du fait n'est pas contestée, puisque c'est celle qu'on oppose.

Nous n'avons donc à établir que la première, l'éminente sainteté de Marie.

Or, qu'avons-nous à faire à cet égard, si ce n'est de lire ce qui est écrit dans l'Évangile, que Marie est *pleine de grâce* et qu'elle est *bénie entre toutes les femmes :* témoignage d'autant plus souverain, d'autant plus décisif, qu'il est apporté du ciel par un Ange, qu'il est inspiré par le Saint-Esprit, et que rien d'ailleurs dans l'Évangile ne le dément, que toute la conduite de la très-Sainte Vierge le justifie.

Une induction puissante, irréfragable, parce qu'elle résulte de le conduite générale de Jésus-Christ dans l'Évangile, vient en outre le confirmer. Elle est tirée de ce que le rang de sainteté des instruments qui ont servi à la manifestation évangélique du Fils de Dieu dans le monde est toujours en raison de la grandeur de leur ministère. C'est un fait dont l'explication se laisse voir dans cette vérité, que Dieu ne donne jamais un état, dans l'ordre de sa religion, sans en donner la grâce, et que, plus cet état est grand, plus est grande la grâce de cet état, plus est élevé le mérite qu'elle engendre, quand on ne dégénère pas.

C'est par cette raison que nous assignons aux Apôtres leur place dans la hiérarchie céleste selon celle qu'ils ont occupée dans leur rapport avec le Sauveur sur la terre. Nous ne comparons pas leurs actions avec celles des autres saints, pour leur accorder, d'après elles, un mérite relatif; mais, leur sainteté étant d'ailleurs établie, nous augurons de leur mérite par les dons qu'ils ont reçus, et de ces dons par le ministère qu'ils ont rempli. Ainsi l'apôtre saint Jean, auquel il n'a pas été donné de mourir pour Jésus-Christ, est néanmoins mis au-dessus

de tous les martyrs. Parmi les Apôtres mêmes, saint Pierre, qui a renié Jésus-Christ, est néanmoins mis au-dessus de saint Jean, qui a été fidèle. Pourquoi? Parce que Notre-Seigneur, par le seul fait du choix des douze pour être ses compagnons, et, parmi eux, de saint Pierre pour les conduire, par la haute investiture et les insignes pouvoirs qu'il leur donna, leur a assigné une position proportionnelle à leur charge et supérieure à toute autre classe de saints.

L'Évangile nous fait même assister à l'opération de Dieu façonnant en quelque sorte ses instruments et leur donnant une valeur relative à leur ministère. Ainsi, à l'égard de saint Pierre : « Simon! Simon! voici que Sa-« tan a demandé de vous cribler tous ; mais *j'ai prié pour « toi en particulier*, afin que ta foi ne défaille point : lors « donc que tu auras été converti, aie soin d'affermir tes « frères[1]. » Ainsi de Saul, terrassé sur le chemin de Damas, et tourné de vase d'iniquité en « *vase d'élection*, « pour porter le nom de Jésus-Christ devant les Gentils « et devant les rois. » Ainsi de Jean-Baptiste *présanctifié* dès le sein de sa mère pour son grand ministère de Précurseur.

Cette règle établie, il en résulte que Marie, ayant eu avec Jésus-Christ le rapport incomparablement le plus élevé et le plus immédiat, ayant été choisie pour le manifester avant tout autre dans le monde, pour *le mettre au monde*, a dû être d'une sainteté qui dépasse tout idéal de comparaison ; et quand nous lisons dans l'Évangile qu'elle est *pleine de grâce; bénie entre toutes les femmes ;* que *le Saint-Esprit est survenu en elle;* que *la*

[1] Luc, XXII, 31.

majesté du Très-Haut l'a couverte de son ombre; que *le Seigneur est avec elle;* qu'*il lui a fait de grandes choses,* etc.: toutes ces expressions, si vastes qu'elles soient, sont trop étroites pour contenir l'idée de tout ce qui a dû être versé de grâce et de sainteté dans Celle qui a conçu, porté, enfanté l'Auteur de la grâce, le Saint des Saints.

Il est donc vrai, sans nul doute, et par les déclarations si solennelles de l'Évangile, et par l'induction analogique tirée de l'incomparable grandeur de son ministère, que la Mère de Dieu est la plus digne, la plus pure, la plus sainte de toutes les créatures.

Il n'est pas moins vrai, nous l'avons vu, qu'elle a été la moins favorisée du témoignage et des égards de Jésus-Christ.

Ce sont deux faits aussi considérables et aussi certains l'un que l'autre. Ce serait vainement qu'on chercherait à faire prédominer celui-ci, plutôt que celui-là : ils coexistent, ils sont même conjoints, comme la face et le revers d'une médaille.

Il faut nécessairement qu'il y ait une loi qui les relie.

On entrevoit même qu'ils doivent se pénétrer et être la raison l'un de l'autre : c'est-à-dire que la très-Sainte Vierge a été effacée et oubliée en raison de sa sainteté ; et que sa sainteté est en raison de ce qu'elle a été effacée et oubliée.

Le suprême effort de la raison est d'aller jusqu'à pressentir ce rapport sans le comprendre. C'est à la foi maintenant à le lui expliquer. Cela doit être ; mais comment cela est-il?

Le voici ; cette solution est aussi simple qu'admirable : elle éclaire tout le côté moral du Christianisme, comme

le rapport de Marie avec le Plan divin en a éclairé tout le côté dogmatique.

Appliquons-nous d'abord à la première vérité, que la très-Sainte Vierge a été effacée et oubliée en raison de sa sainteté.

Le Fils de Dieu s'est fait homme pour venir sauver et guérir les hommes. C'est là son unique mission ; aussi s'appelle-t-il d'un nom qui la caractérise : *Jésus*, qui veut dire *Sauveur :* il est LE SAUVEUR. C'est là son titre. Lui-même l'a publié : « Le Fils de l'homme est venu « sauver ce qui était perdu [1]. » — « Je ne suis pas venu « appeler les justes, mais les pécheurs [2]. » — « Je n'ai « été envoyé qu'aux brebis perdues [3]. » Tout l'Évangile est plein de cette miséricordieuse proclamation ; et par combien de figures et de paraboles le *Sauveur* s'attache-t-il à nous persuader cette consolante vérité? et avec quelle force? La grande et douce image sous laquelle il s'est peint, d'un Pasteur laissant quatre-vingt-dix-neuf brebis dans le désert pour courir après la centième qui s'est égarée, et de la joie plus grande qu'il ressent d'avoir retrouvé cette unique brebis que de la conservation de toutes les autres [4], fait vivement ressortir cet exclusif caractère de la mission du Fils de Dieu. Il ne lui suffit pas de dire qu'il court après la brebis perdue ; il faut qu'il dise qu'il en laisse pour elle quatre-vingt-dix-neuf dans le désert. Il n'a pas assez exprimé sa joie de l'avoir retrouvée, s'il n'ajoute que cette joie est *plus grande*,

[1] Math., XVIII, 11.
[2] *Ibid.*, IX, 13.
[3] *Ibid.*, XV, 24.
[4] *Ibid.*, XVIII, 12. — Luc, XV, 6.

GAUDET MAGIS, que celle que lui donne la conservation de tout le reste du troupeau.

Cette opposition, dans la conduite du Sauveur, entre les pécheurs et les justes, est exprimée plus vivement encore dans la célèbre parabole de l'enfant prodigue : « Un homme avait *deux fils...* » l'un prodigue, l'autre fidèle. On sait la conduite du père de famille à l'égard du prodigue revenu de son égarement : « Apportez vite « sa première robe, et l'en revêtez : mettez à son doigt « l'anneau, à ses pieds des chaussures, allez chercher « le veau gras et tuez-le : livrons-nous aux joies du fes- « tin ; car mon fils que voici était mort, et il est ressus- « cité ; il était perdu, et il est retrouvé. Et ils se mirent « à table[1]. »

Ils se mirent à table! et le fils aîné, le bon fils, n'y était pas. Oublié dans les champs qu'il avait arrosés tout le jour de ses fidèles sueurs, il en revenait, lorsqu'il entendit de loin le concert et la danse, *symphoniam et chorum*. Demandant à un des serviteurs ce que c'était : C'est votre frère qui est de retour, lui dit-on, et votre père a fait tuer le veau gras, parce qu'il a retrouvé son fils. *Il fut indigné*, dit l'Évangile, et ne voulait pas entrer. Son père sortit pour l'en prier. Il lui répondit : « Quoi ! il y « a tant d'années que je vous sers, je n'ai jamais trans- « gressé vos ordres, vous ne m'avez jamais donné un « chevreau pour me réjouir avec mes amis ; et dès que « votre fils, qui a mangé tout son bien avec des courti- « sanes, est venu, vous avez tué pour lui le veau gras ! » N'aurait-il pas pu ajouter : Et vous ne m'avez pas même convié au festin ! vous m'avez oublié dans mon travail, dans ma fidélité ! !

[1] Luc, XV, 11-32.

Que répondit le père : réponse admirable ! « Mon fils, « *vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à* « *vous;* mais il fallait bien faire un festin et se réjouir, « parce que votre frère que voici était mort, et il est res- « suscité ; il était perdu, et il est retrouvé. »

Et le Sauveur, tirant la vérité de ces paraboles, disait : « Je vous le dis, il y aura de même plus de joie dans le « ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour « quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de « pénitence. »

Et ce que disait le Sauveur, il le faisait. Toujours environné de pécheurs et de publicains, il s'asseyait à leurs festins ; et les Pharisiens s'en scandalisant, il répondait : « Ce ne sont pas les sains qui ont besoin de médecin, « mais les malades : je ne suis pas venu pour les justes, « mais pour les pécheurs [1], » parce que, quoiqu'ils soient les plus estimables et les plus dignes de mon amitié, ma mission ne les a pas pour objet. Comme Sauveur, je dois chercher ceux qui sont perdus ; comme médecin, ceux qui sont malades ; comme rédempteur, ceux qui sont captifs : c'est pourquoi Jésus n'aime que leur compagnie, parce qu'il n'est au monde que pour eux seuls.

De là son choix et ses préférences dans l'Évangile. Il prépose à la conduite de tout son troupeau un Pierre, qui a été infidèle ; il met à la tête des Évangélistes un Matthieu, qui a été publicain ; il fait le premier de ses prédicateurs un Paul, qui a été le premier des persécuteurs ; il honore d'une conversation privée sur ses plus hauts mystères la Samaritaine ; il préconise la Pécheresse et l'admet aux plus intimes communications ; il fait d'un malfaiteur public le premier des prédestinés.

[1] Marc, II, 17. — Luc, V, 31.

Qu'ai-je à dire maintenant pour expliquer l'obscurité et l'oubli où il laisse, où il refoule, où il plonge la très-Sainte Vierge, et quel est celui de mes lecteurs qui n'en a pas déjà compris le mystère, à cette simple exposition de la mission et de la conduite évangélique du Sauveur ?

C'est l'innocence, c'est la pureté immaculée de la très-Sainte Vierge qui lui valent cette défaveur. La froideur apparente de son Fils pour elle est le plus haut témoignage qu'il pût rendre à sa sainteté. Le scandale dès lors fait place à l'édification, et le mépris se tourne en gloire. Il ne fait pas attention à la Sainte Vierge, comme un médecin qui vient guérir des malades ne fait pas attention à ceux qui sont en santé ; comme ceux de la maison sont oubliés quand on y reçoit des hôtes, et en deviennent même les serviteurs.

Aussi Marie, qui avait au plus haut degré l'intelligence et le sens de cette conduite de Jésus-Christ, ne s'en plaint jamais dans l'Évangile : elle sait qu'elle est la *fille aînée*, qui doit être oubliée, qui doit s'oublier elle-même pour ses frères les pêcheurs, jusqu'à devenir leur Mère. Cet oubli est son plus glorieux privilége. Elle s'y associe avec joie comme à l'objet même de sa divine Maternité, n'ayant été Mère de Dieu que pour devenir Mère des hommes.

Si elle eût réclamé, Jésus-Christ lui eût répondu ce qu'il répond par la bouche du père de famille au *fils aîné* qui s'indignait d'être oublié pour le *prodigue* : « Vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi « est à vous ; » mais il faut bien faire un festin de miséricorde et se réjouir, parce que vos frères de la race humaine étaient morts, et je suis venu les ressusciter; ils étaient perdus, et je suis venu les racheter.

D'après cette dispensation, la sainteté de la Sainte Vierge devait donc lui attirer les délaissements de son divin Fils, pour qu'il témoignât par ces délaissements, non-seulement de l'universalité de sa mission de *Sauveur*, sans acception de personne, mais même de sa *plus* grande sympathie pour les pécheurs, de sa *plus* grande joie de leur retour, conformément aux paraboles.

Conclure toutefois de là que les pécheurs pénitents l'emportent en réalité sur les justes fidèles, et la Madeleine sur la Vierge Marie, serait une grave erreur. Il n'est pas permis de douter que l'innocence ne soit toujours privilégiée. Et pour ne pas parler maintenant de toutes ses autres prérogatives, c'est assez dire à sa gloire que Jésus-Christ l'a choisie pour lui-même et pour sa Mère. Que si donc il caresse plus tendrement les pécheurs récemment convertis, qui sont sa nouvelle conquête, croyons qu'il aime toujours avec plus d'ardeur les justes qui sont ses anciens amis. Et pour nous élever avec Bossuet à des principes plus hauts, empruntons-lui cette belle distinction, qu'autres sont les sentiments de Jésus, selon sa nature divine et en qualité de Fils de Dieu, autres sont les sentiments du même Jésus, selon sa dispensation en la chair et en qualité de Sauveur des hommes.

« Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, étant la sainteté « essentielle, quoiqu'il se plaise à voir à ses pieds un « pécheur qui retourne à la bonne voie, il aime toutefois « d'un amour plus fort l'innocence qui ne s'est jamais « démentie : comme elle s'approche de plus près de sa « sainteté infinie, et qu'elle l'imite plus parfaitement, il « l'honore d'une familiarité plus étroite; et quelque « grâce qu'aient à ses yeux les larmes d'un pénitent,

« elles ne peuvent égaler les chastes agréments d'une « sainteté toujours fidèle. Tels sont les sentiments de « Jésus selon sa nature divine. *Mais il en a pris d'au-« tres* pour l'amour de nous quand il s'est fait notre « Sauveur... Ce Sauveur miséricordieux étant venu cher-« cher les coupables, ne vit que pour eux, parce que « pour eux seul il a été envoyé... Les Anges, qui ont « toujours été justes, peuvent s'approcher de lui comme « Fils de Dieu : ô innocence, voilà ta prérogative ; mais « en qualité de Sauveur, il donne la préférence aux « hommes pécheurs. De la même manière qu'un méde-« cin, comme homme, aime mieux converser avec les « sains, et néanmoins, comme médecin, aime mieux « soulager les malades : ainsi ce médecin charitable, « certainement comme Fils de Dieu il préfère les inno-« cents; mais en qualité de Sauveur, il recherchera « plutôt les criminels; voilà donc tout le mystère éclairci « par une doctrine sainte et *évangélique*[1]. »

De là nous pouvons tirer une dernière conclusion bien propre à concilier les divers sentiments que nous inspire la lecture de l'Évangile touchant la très-Sainte Vierge : c'est que Jésus-Christ avait deux conduites, deux procédés à son égard : l'un comme Fils de Dieu, et l'autre comme Sauveur; l'un à l'intérieur, l'autre à l'extérieur. Comme Fils de Dieu, il la comblait de grâces à l'intérieur et voyait en elle le plus digne objet de ses complaisances; comme Sauveur, il la délaissait à l'extérieur et lui préférait des brebis perdues. Lors donc que nous nous sentons étonnés et éprouvés à la vue de ces mystérieux délaissements, deux réflexions doivent rasseoir

[1] **Bossuet. Premier sermon sur la Nativité de la Sainte Vierge.**

notre foi et satisfaire pleinement notre intelligence :

La première, c'est que ce délaissement de la très-Sainte Vierge est un magnifique témoignage de son incomparable sainteté. Préservée de toute tache comme les Anges, dont elle était la Reine, elle avait reçu à l'avance, et d'une manière insigne, le bénéfice de la Rédemption, et n'avait pas à y prendre part comme les hommes. Le même mouvement qui avait porté le Fils de Dieu à quitter le ciel pour la terre lui faisait délaisser Marie pour les pécheurs, parce que, par son innocence immaculée, Marie était en quelque sorte du ciel.

La seconde réflexion, c'est que dans cet abandon, dans cet oubli où Jésus-Christ plongeait la Sainte Vierge comme Sauveur, il la comblait de grâces comme Fils de Dieu ; il la bénissait entre toutes les créatures ; il l'élevait aux plus célestes communications.

Ainsi se trouve expliquée, sous son premier rapport, l'alliance de la haute sainteté avec la profonde obscurité de Marie.

Quand le soleil se lève sur l'horizon, il transfigure tous les corps qui sont dans la nature, jusqu'aux plus lointains et aux plus bas. Une seule chose est effacée par lui à mesure qu'il illumine tout le reste, et ce sont les corps célestes les plus voisins de sa splendeur, la lune et les étoiles attachées au même firmament.

Ainsi l'effacement de Marie était en raison de son approximation, pour ainsi parler, de Jésus-Christ ; en raison de sa sainteté.

Il faut voir maintenant comment sa sainteté était en raison de son obscurité.

Ici nous pénétrons au cœur du mystère

III [1]

Comme la profondeur des fondements d'un édifice doit être en proportion de la charge d'élévation qu'il doit avoir, ainsi la mesure de l'humilité pour chacun, dit saint Augustin, doit être celle de sa grandeur même :

[1] Dans les trois premières éditions de cet ouvrage, nous présentions ici un aperçu qui nous avait été suggéré par le cardinal Maury, et qui nous a été signalé comme contestable, sinon comme erroné. — Nous disions que les humiliations et les abaissements dont la très-Sainte Vierge est l'objet dans l'Évangile ont été l'effet d'un dessein de *précaution* et de préservation contre le vertige de l'orgueil auquel l'exposaient ses éblouissantes prérogatives. — Aujourd'hui, nous reconnaissons que cette doctrine sonne faux, en ne tenant pas compte de cette plénitude de grâce qui constituait Marie au-dessus du danger de l'orgueil par une humilité si profonde que la tentation ne devait pouvoir en approcher.

La supposition, même hypothétique, que la Mère du Sauveur, que la nouvelle Ève ait pu devenir la proie de l'Ennemi dont elle venait écraser la tête est inadmissible, parce qu'elle est rationnellement incompatible avec cette destinée elle-même. De sorte qu'on peut dire que le danger même portait avec lui sa préservation, c'est-à-dire qu'il n'existait pas.

On peut et on doit dire, sans doute, que Marie était exposée, et même soumise par la nature au péché originel, et qu'elle a dû en être *préservée*. Mais après cette grâce, après toute celle dont elle a été comblée depuis, et dans laquelle on doit croire qu'elle a *été* confirmée, on ne saurait dire qu'elle ait été *en péril* de tomber, sans faire injure à cette même grâce autant qu'à la sainteté qui en a été le fruit, et sans blesser la sagesse de cette règle d'appréciation, qui est comme le *criterium* de la Doctrine en cette matière : *Quand il s'agit de la très-Sainte Vierge, pour rencontrer la vérité, il faut aller au plus parfait.*

Maintenant, ces humiliations, qui ne peuvent être considérées comme une précaution, peuvent l'être comme une épreuve, destinée non à former, mais à exercer, à développer et à manifester la sainteté de Marie.

C'est ce que nous allons exposer.

Mensura humilitatis cuique ex mensura ipsius magnitudinis data est.

D'après cette règle, Marie étant la plus élevée des créatures, il devait lui être donné d'en être la plus humble.

Une loi particulière faisait de cette humilité la condition spéciale de son élévation : c'est que celle-ci avait pour but de réparer la chute de l'orgueil.

Quand on embrasse le plan général de la Religion; quand on rapproche la destinée de Marie de celle de l'Ange apostat qu'elle devait terrasser, de celle d'Ève qu'elle devait relever; quand on considère qu'elle était portée d'un état infiniment plus bas à un rang infiniment plus haut que celui de ces grandes victimes de l'orgueil; qu'elle était élevée de la condition de pauvre fille obscure de la Judée à la céleste dignité de Reine des Anges, à l'incommensurable hauteur de *Mère de Dieu :* quand on se la représente précédée des Patriarches, des Prophètes et des Justes de l'ancienne Loi qui l'avaient préconisée avec son Fils; suivie de toutes les générations futures jusqu'à nos jours et par delà, qui devaient la publier Bienheureuse; menant enchaînés et vaincus, par sa virginale Maternité, l'Ennemi du genre humain, l'Enfer et ses puissances frémissantes; chantant elle-même dans un merveilleux cantique leur défaite et son triomphe, et allant ainsi, sur les pas de son Fils, Mère, Épouse, Fille chérie du Très-Haut, recevoir, sur le trône le plus voisin de celui de Dieu dans le ciel, la couronne qui lui était prédestinée de toute éternité, on se perd à mesurer l'abîme d'humilité que réclamait cet abîme de gloire.

Or, pour avoir lieu d'être ainsi la plus humble, Marie

devait être la plus humiliée; et, pour être à ce point humiliée, il fallait qu'elle le fût dans ce qui faisait son élévation, dans sa dignité de Mère de Dieu; car on ne peut être humilié qu'en ce en quoi on est grand. Cette observation est importante et décisive.

Si la Sainte Vierge n'eût fait que partager les humiliations de son Fils, elle n'eût pas eu d'humiliation qui lui fût propre, et son humilité n'eût pas été mise à l'épreuve. Les humiliations d'une simple créature, en effet, ne peuvent être les mêmes que celles d'un Dieu. Fille obscure de parents obscurs, épouse d'un pauvre artisan, en quoi y avait-il humiliation pour elle à être mère d'un ouvrier, d'un crucifié même, ce crucifié d'ailleurs étant Dieu? Pour ce Dieu, il y avait un abaissement infini à avoir Marie pour mère, eût-elle été reine : pour Marie, il n'y en avait aucun à l'avoir pour Fils, même crucifié. Sa communauté avec son Fils ne lui apportait donc aucune humiliation, tandis qu'elle lui apportait des grandeurs.

Pour qu'elle fût humiliée d'une humiliation réelle et propre, il fallait donc qu'elle le fût dans ces grandeurs mêmes de Mère de Dieu, et qu'elle le fût de la main de son Fils. Outre que toute autre humiliation n'eût pas eu de prise sur l'infériorité de sa naturelle condition, sa divine Maternité l'en eût consolée, elle se fut même glorifiée et réjouie de cette communauté de fortune avec le Fils de Dieu. Mais voir cette communauté se rompre au moment de la manifestation personnelle de la divinité de ce Fils; se voir méconnue et désavouée en quelque sorte après trente ans de vie intime, et alors que tous, même les étrangers et les plus vils pécheurs, sont conviés aux embrassements qui lui sont refusés; n'avoir de

sa divine Maternité que l'opprobre et non la gloire, que le Calvaire et non le Thabor, et être délaissée, oubliée, ensevelie dans l'obscurité la plus muette et la plus profonde à mesure que monte sur l'horizon la gloire de ce Fils de ses entrailles : voilà sans doute la plus sensible, et par conséquent la plus salutaire épreuve de l'humilité, de la foi, de la sainteté de Marie; et c'est la clef de la conduite de Jésus à son égard.

Cette vérité nous apparaît comme en raccourci dans un fait particulier de l'Évangile : c'est la conduite du Sauveur à l'égard de la Chananéenne. La sévérité, la dureté même avec laquelle ce Jésus, si bon, rebute cette malheureuse étrangère, qui lui demandait la guérison de sa fille, n'étaient qu'apparentes : au fond, et dans le même temps, il était ému de compassion pour elle; il était touché de sa confiance, de sa persévérance; il voulait seulement l'éprouver. Et plus il l'éprouvait, plus grandissait, avec le mérite de cette femme, l'admiration de Jésus, qui se fait jour à la fin par cette consolante parole : *O femme, votre foi est grande! à cause de cela, ce que vous souhaitez va s'accomplir.*

Ainsi, les oublis et les délaissements si intentionnellement réservés à la très-Sainte Vierge, à partir de la manifestation évangélique du Sauveur, n'étaient qu'une épreuve, couvrant pour elle, comme pour la Chananéenne, un dessein d'amour. Seulement, ici, l'épreuve est à la dimension de la grandeur du sujet : au lieu d'être d'un moment, elle est de toute la vie et ne se termine qu'à l'Assomption; au lieu d'être imposée à une étrangère, elle l'est à une mère, à la Mère même de Jésus, à la Mère de Dieu, à la plus élevée des créatures; mais qui, pour cela même, devait être la plus humiliée, et être

humiliée dans cette dignité même de Mère de Dieu qui faisait sa grandeur, et qui, consacrée par son humilité, devait faire à jamais sa gloire.

La destinée de la très-Sainte Vierge, en cela, était d'ailleurs commandée par celle de son divin Fils, qui avait commencé par descendre avant de monter, et qui, à ses disciples qui se scandalisaient de ses humiliations, disait : *O cœurs pesants et tardifs à croire ! ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses et qu'il entrât ainsi dans sa gloire?* C'est là le dessein général du Christianisme, dont Marie, ayant été le premier instrument, devait être le plus parfait exemplaire. Celle qui devait enfanter l'Humble de cœur, dit saint Ambroise, devait elle-même, la première, professer l'humilité. *Humilem corde paritura, humilitatem debebat ipsa præferre.*

Si le sort de Jésus eût été gloire, pompe, éclat sur la terre, l'obscurité où il aurait plongé sa sainte Mère eût été un désaveu. Mais le sort qu'il a choisi étant humiliation, abaissement, mépris, il ne pouvait pas l'avouer, la distinguer plus hautement qu'en la tenant dans l'obscurité la plus profonde.

Cette obscurité, qui aurait à jamais confondu toute autre femme, distingue éminemment la très-Sainte Vierge, par opposition à sa dignité de Mère de Dieu qui devait lui valoir tous les honneurs, si elle n'eût dû lui valoir encore plus toutes les humiliations. Ce Dieu étant anéanti, la dignité de sa Mère consistait à l'être, même à ne consulter que les sentiments humains. Qu'est-ce donc lorsqu'on observe que c'est cet anéantissement même de Dieu qui avait valu à Marie l'honneur de devenir sa Mère ! Comment aurait-elle pu tirer

avantage de cette éminente dignité, quand elle se représentait que l'obscure naissance de Jésus-Christ en était la cause? Aussi, bien loin que la vue de ses propres grandeurs diminuât son humilité, elle ne servait qu'à l'accroître : plus elle voit de grandeurs pour elle dans sa Maternité, plus elle y voit d'abaissement pour Dieu, et, dans cette vue, elle est plutôt atterrée qu'exaltée par une dignité qui coûte en quelque sorte à son Fils toute sa majesté et toute sa gloire.

Tels étaient les sentiments de la très-Sainte Vierge, tels doivent être par conséquent les nôtres à son égard.

Il est enfin une remarque des plus importantes tirée de l'Évangile même, qui dissipe jusqu'aux derniers vestiges du préjugé qu'on tire de l'obscurité de Marie contre ses grandeurs : c'est que, en fait, cette obscurité de Marie n'était pas seulement conforme à l'obscurité de Jésus-Christ; mais était nécessaire à cette obscurité, était cette obscurité même. Je m'explique :

Par un dessein admirable, qui perce dans toute la conduite du Christ, et se retrouve dans l'économie de sa religion et de son Église, depuis l'origine des temps jusqu'à nos jours, tout n'est pas lumière et tout n'est pas obscurité, mais un jeu changeant de lumière et d'obscurité dans les rapports de Dieu avec les hommes, pour que ceux-ci aient toujours de quoi être éclairés ou aveuglés, selon leurs dispositions bonnes ou mauvaises, et que la liberté de l'âme humaine, qui en fait la grandeur, soit toujours ménagée et exercée dans sa plus noble fin.

D'après ce dessein, le Christ, dans tout le cours de l'Évangile, cache autant sa divinité qu'il la montre. Il la

cache même, ce semble, plus qu'il ne la montre, puisqu'il l'anéantit par sa naissance dans une crèche et par sa mort sur une croix, pour ne la faire éclater que lorsque du fond de cet anéantissement il devait tirer à soi tout l'univers, par un prodige qu'il a su encore tempérer, pour que, si grand qu'il soit, il y ait encore moyen, pour certains esprits, de s'aveugler jusqu'à le méconnaître.

Ce qui est évident, c'est l'intention, et, si j'ose ainsi dire, la préoccupation constante qu'a Jésus-Christ, dans tout le cours de sa vie évangélique, de se dérober à l'éclat que ses œuvres lui attirent. Partout nous le voyons, après qu'il a fait un miracle, recommander à ceux qui en ont été l'objet de ne le pas divulguer. Il contient et modère, comme sous des nuages, les rayons de sa Divinité, qu'il fait paraître et disparaître tour à tour, pour en réserver la communication à la foi qui le pénètre et à la fidélité qui le suit, en même temps qu'il en fait une énigme désespérante pour l'orgueil et la fausse sagesse qui le discutent.

Or, de tous les nuages dont se couvrait Jésus-Christ aux yeux des Juifs, et qui faisaient ombre à sa divinité, le mieux disposé à ce dessein était Marie. C'est ce que nous voyons dans ce passage de l'Évangile : « Plusieurs « l'entendant s'étonnaient de sa doctrine, et disaient : « D'où lui viennent toutes ces choses? Quelle est cette « doctrine qui lui a été donnée? D'où vient que tant de « merveilles se font par ses mains? N'est-ce pas ce char- « pentier fils de Marie ?... Et ils se scandalisaient de « lui [1]. »

Marc, v, 2-3.

Après l'avoir éclipsé pendant trente ans de vie domestique, Marie projetait encore sur la vie publique de Jésus l'obscurité de sa maternité, par un dessein, et, si j'ose ainsi dire, par un concert manifeste dont elle était l'instrument et la complice.

Par conséquent, Jésus ne pouvait pas glorifier cette maternité sans aller contre ce dessein. Il devait la laisser, la plonger dans l'obscurité dont il voulait se couvrir lui-même en elle.

Aussi, remarquez bien que ce qui glorifie surtout cette maternité, ce qui lui vaut tout le culte que nous lui rendons : la divine conception du fils de Dieu dans le sein de Marie, *le mystère de l'Incarnation,* était complétement ignoré de tous les contemporains de Jésus-Christ : c'était un secret entre Jésus et Marie : secret qui ne devait être révélé que plus tard par Marie aux Évangélistes, qui nous le racontent dans l'ordre des événements. il est vrai, mais non dans l'ordre de la connaissance qu'ils en ont eue : ce qui donne à Marie, nous le verrons, une importance considérable, autant par l'humble et profonde discrétion qui lui a fait *garder dans son cœur* ce grand et glorieux mystère, que par le témoignage qu'elle en a rendu à la terre, dans le temps voulu par Dieu.

Comprenez maintenant l'une des plus belles raisons de l'obscurité de Marie dans l'Évangile, qui est de servir à l'obscurité de Jésus-Christ, et de pouvoir faire dire de lui : « N'est-ce pas là le fils du charpentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie[1]?... »

Aux générations futures seules, à nous, il était ré-

[1] Marc, XIII.

servé de savoir de plus en plus ouvertement, par dix-huit siècles de bienfaits et de miracles, que le fils du charpentier était le *Fils du Très-Haut*, et que celle *qui s'appelait Marie* était l'Épouse du Saint-Esprit, la *Mère de Dieu*.

Rappelant maintenant le principal aperçu qui a fait l'objet de ce paragraphe, savoir que cette grandeur de Mère de Dieu devait avoir un fondement d'humilité et cette humilité une épreuve d'abaissement et d'humiliation correspondante, toutes les humiliations, tous les effacements, tous les délaissements qui ravalent Marie dans l'Évangile, la relèvent et l'exaltent justement dans l'Église et dans le Ciel. Marie n'est pas digne de tous les honneurs, *quoiqu*'elle ait été humiliée, mais *parce qu*'elle a été humiliée, EX HOC *beatam me dicent omnes generationes;* et de même que nous adorons, avec saint Paul, non-seulement Jésus-Christ, mais Jésus-Christ crucifié, et *hunc crucifixum :* de même nous n'honorons pas seulement Marie, mais Marie dans l'humilité.

Qu'on ne perde pas de vue surtout cette considération déjà présentée, qui est comme le trait de lumière venant frapper le point culminant de l'objection et la transfigurer en preuve, que, pour que Marie fût humiliée réellement et efficacement, il fallait qu'elle le fût dans ce qui faisait sa grandeur, *comme Mère*; par conséquent par celui de qui venait cette grandeur, *Jésus*, et dans les circonstances les plus propres à faire ressortir cette humiliation : aux noces de Cana, devant la foule, dans les joies et le triomphe de la résurrection. Pour être conformée à l'image de son Fils, il fallait qu'elle fût humiliée comme lui ; et pour être humiliée comme lui, il fal-

lait qu'elle le fût autrement que lui, d'une manière assortie à la grandeur qui lui était propre.

La suprême humiliation du Fils de Dieu ne fut pas d'être méconnu par les hommes; ce fut lorsque, dans le plus fort de son anéantissement, il s'écria : *Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné?* — La suprême humiliation de la Mère de Dieu devait être autre, mais analogue; c'est-à-dire qu'elle devait être délaissée par son Fils, comme le Fils était délaissé par son Père; mais délaissée comme lui sur la terre, pour être élevée à la plus glorieuse société avec lui dans le ciel.

Voilà encore une fois le mystère expliqué, voilà la difficulté résolue.

Mais, une dernière explication, plus riche encore, plus philosophique, et nous faisant pénétrer plus intimement au cœur du mystère chrétien de l'obscurité de Marie, va faire surabonder en nous l'intelligence de cette grande vérité.

Cette explication est très-simple, comme tout ce qui est très-vrai; elle consiste en ceci : que la suprême grandeur de Marie n'est pas seulement en raison de son abaissement, n'est pas seulement adéquate à son abaissement, mais est son abaissement même. Sa grandeur est d'être Mère de Dieu; mais ce n'est pas là sa suprême grandeur. Sa suprême grandeur est, qu'étant Mère de Dieu, elle acquiesce à être la plus abaissée des créatures; car dans cet abaissement elle devient, de Mère de Dieu, la digne Mère de Dieu.

Appliquons-nous à cette importante considération; je n'en connais pas où la raison et la foi, la philosophie et la religion soient dans une plus belle harmonie.

IV

Le génie de l'adulation a fait concevoir à un païen, voulant passer toutes les bornes de l'éloge dans le panégyrique d'un empereur, la plus philosophique de toutes les vérités morales, et l'a fait toucher, sans qu'il le sût, aux rivages du Christianisme.

« A celui, — dit Pline le Jeune, dans son *Panégyrique* « *de Trajan*, — à celui qui est parvenu au faîte de l'élé« vation, il reste un seul moyen de s'élever encore, c'est « de s'abaisser lui-même, sans rien craindre pour sa « véritable grandeur ; car, de tous les risques que court « la fortune des grands, celui qu'ils ont le moins à re« douter, c'est de s'avilir en s'abaissant. » *Cui nihil ad augendum fastigium superest, hic uno modo crescere potest, si se ipse submittat, securus magnitudinis suæ. Neque enim ab ullo periculo fortuna principum longius abest, quam ab humilitate*[1].

Cette belle vérité en contient plusieurs dont il faut nous rendre compte.

Dans la pensée de Pline, elle veut dire que c'est se montrer au-dessus de la grandeur que d'en être maître au point de pouvoir la déposer et la reprendre sans crainte de la perdre; que c'est aussi témoigner qu'on porte cette grandeur en soi, dans une valeur personnelle qui brille de sa propre lumière, et qui est à l'épreuve de l'obscurité. Une meilleure pensée respire encore dans cette parole : c'est que, de toutes les grandeurs, la bonté étant la plus éminente, puisqu'elle est celle qui déborde

[1] *Panegyr. Traj.*, LXXI.

en quelque sorte et qui se répand, et le propre de la bonté étant de descendre, c'est faire acte de grandeur au plus haut point que de descendre ainsi. Enfin, nous n'osons dire, quoique le mot s'y trouve, qu'il y ait une pensée d'*humilité* dans cette parole de Pline; cette divine vertu était trop inconnue aux anciens; mais il y a du moins une pensée de modestie, vertu humaine qui, en se refusant la supériorité à laquelle on a droit, en provoque la concession de la part des autres. Voilà tout ce que contient cette belle parole de Pline.

Mais elle se prête admirablement à une vraie pensée d'humilité, et elle en reçoit une plénitude, et, si je peux ainsi parler, une rondeur complète.

L'humilité, dont nous avons déjà essayé de tracer la physiologie dans la première partie de cet ouvrage, est une vertu si riche, qu'elle peut se passer de la grandeur, et que la véritable grandeur ne peut s'en passer; qu'elle lui emprunte son plus beau relief.

« L'humilité dans l'honneur, dit un philosophe chré-« tien, est l'honneur de l'honneur lui-même et de la « dignité, et toute dignité est indigne de ce nom si elle « dédaigne ce qui est humble. » — *Humilitas in honore, honor est ipsius honoris et dignitatis: et omnis dignitas eo ipso dignitatis nomine indigna est, si humilia dedignetur.* — « Car, ajoute-t-il, l'humilité sans honneur suffit elle-« même pour l'honneur, et l'honneur sans l'humilité « s'achemine à la confusion. » — *Humilitas autem sine honore ipsa sufficit ad honorem, honor vero sine humilitate se perducit ad confusionem*[1].

La raison de cette belle et essentielle vérité, c'est que

[1] Balduinus in Catena Tilmanni Godefridi.

la vertu est la plus haute de toutes les grandeurs, et l'humilité la plus haute de toutes les vertus. De sorte que, se soustraire par l'humilité à quelque grandeur que ce soit, c'est atteindre à une grandeur plus éminente, qui est celle de la plus éminente vertu. De là cette parole de saint Ambroise : « Où se trouve la plus profonde « humilité, se trouve la plus haute dignité ; parce que, « là où de vous même vous vous portez en bas, cette « vertu vous porte en haut [1]. »

Chose admirable et vraiment divine, qu'il était bien juste de réserver aux humbles qui s'y soumettent, et de refuser aux superbes qui la méprisent ! L'humilité, cette vertu qu'on renvoie aux petits, est la vertu des grands ; et doublement la vertu des grands : d'abord, parce qu'il n'y a que ce qui est grand qui puisse s'humilier ; ensuite, parce qu'il n'y a que ce qui s'humilie qui soit vraiment grand.

Qu'on ne s'y méprenne pas, tout le monde n'a pas le droit d'être humble, tout le monde ne peut pas descendre, mais seulement et relativement ce qui est grand, ce qui est élevé ; et, comme dit Pline, pour s'élever par là davantage. *Hoc uno modo crescere potest, si se ipse submittat.*

Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

Aussi n'y a-t-il qu'un seul être qui puisse être parfaitement humble et qui l'ait été, et c'est l'ÊTRE SUPRÊME, c'est LE SEUL GRAND, c'est DIEU.

Et nous ne pouvons être humbles que par sa grâce, qui

[1] Ubi profunda humilitas, ibi excelsa dignitas...; ubi ex teipso dejectio magna, ibi ex virtute dignificatio maxima.

nous élève assez pour que nous puissions descendre en nous-mêmes sous l'impression de sa grandeur, et la revêtir, en nous dépouillant de notre misère.

Dieu lui-même a *aspiré* à descendre ; il est descendu, et par là il est monté : il a en quelque sorte acquis une nouvelle grandeur qu'il n'avait pas. Cette proposition a lieu de paraître étrange ; Bossuet va nous l'expliquer :

« C'est une vérité assez surprenante, et néanmoins « très-indubitable, dit Bossuet, que dans les moyens in- « finis que Dieu a d'établir sa gloire, le plus efficace de « tous se trouve joint nécessairement avec la bassesse. « Il peut renverser toute la nature, il peut faire voir sa « puissance aux hommes par mille nouveaux miracles ; « mais, par un secret merveilleux, il ne peut jamais « porter sa grandeur plus haut que lorsqu'il s'abaisse et « s'humilie. Voici une nouveauté bien étrange : je ne « sais si tout le monde entend ma pensée ; mais la « preuve de ce que j'avance paraît bien évidemment en « ceci, que Dieu, dans toute l'étendue de sa puissance « qui n'a point de bornes, ne pouvait rien faire de plus « relevé que de donner au monde un Dieu-homme, un « Dieu incarné. « *Domine, Opus tuum*[1], c'est là, Seigneur, « votre grand ouvrage ; » et par conséquent c'est sa plus « grande gloire, parce que Dieu ne se glorifie que dans « ses œuvres. — Disons donc avec le prophète : Dieu a « fait une *nouveauté*. Quelle nouveauté a-t-il faite ? Il a « voulu porter sa grandeur en son plus haut point ; pour « cela, il s'est rabaissé : il a voulu nous montrer sa « gloire dans sa plus grande lumière : *Vidimus gloriam* « *ejus ;* et pour cela, il s'est revêtu de notre faiblesse :

[1] Habac., III, 2.

3.

« *Habitavit in nobis et vidimus gloriam ejus*[1]. Jamais il ne « s'est vu plus de gloire, parce qu'il ne s'est jamais vu « plus de bassesse. »

La pensée de Bossuet, dans ce morceau, est un peu à côté de celle que nous avons émise ; mais, dans ce qui suit, elle nous apporte plus directement le secours de son autorité.

« Ne croyez pas, mes Frères, que je vous prêche au-« jourd'hui cette nouveauté pour repaître seulement vos « esprits par une méditation vaine et curieuse : loin de « cette chaire de tels sentiments. Ce que je prétends par « tout ce discours, c'est de vous faire aimer l'humilité « sainte, cette vertu fondamentale du Christianisme : je « prétends, dis-je, vous la faire aimer, en vous montrant « l'amour que Dieu a pour elle. Il ne peut pas trouver « l'humilité en lui-même ; car sa souveraine grandeur « ne lui permet pas de s'abaisser, demeurant en sa pro-« pre nature : il faut qu'il agisse toujours en Dieu, et « par conséquent qu'il soit toujours grand. Mais ce qu'il « ne peut pas trouver en lui-même, il le cherche dans « une nature étrangère. Cette nature infiniment abon-« dante ne refuse point d'aller à l'emprunt : pourquoi ? « Pour s'enrichir par l'humilité. C'est ce que le Fils de « Dieu vient chercher au monde ; c'est pour cette raison « qu'il se fait homme, afin que son Père voie en sa per-« sonne un Dieu soumis et obéissant[2]. »

Dieu a toute grandeur puisqu'il est infini. Mais cette grandeur, par son infinité même, ne lui permet pas de descendre dans la lice de l'humilité, de la patience, de

[1] Joan., I, 14.

[2] Troisième sermon pour la fête de l'Annonciation.

la résignation, de l'obéissance, de l'expiation, de la *vertu*, en un mot, aux prises avec les épreuves et les adversités; parce que sa nature, absolument grande, impassible, indépendante, souveraine et heureuse, le tient, si j'ose ainsi dire, hors de combat. En ce sens la créature tire de son infirmité même une forme de grandeur qui n'est pas en Dieu, quoique Dieu lui-même l'inspire, la grandeur du mérite et de la vertu; et l'on conçoit, par suite, l'illusion des stoïciens qui mettaient le sage au-dessus de Jupiter, et qui opposaient Caton aux dieux.

Dans les rapports d'amour et de condescendance qu'il a plu à Dieu d'avoir avec nous, il lui manquait donc, à nos yeux, une grandeur : et c'est la nôtre, celle de la vertu. Il était puissant, sage, bon, saint; mais il ne s'était pas fait voir *vertueux*. Il était Dieu; il n'était pas *le Juste*.

C'est cette grandeur qu'il a voulu acquérir, pour partager avec nous le prix infini qu'il lui donnait en se l'appropriant. A cet effet, il est descendu, il s'est fait homme, pour pouvoir obéir, souffrir, mériter, vaincre comme nous, et, remontant au ciel, y triompher à jamais de cette gloire nouvelle de la vertu et du sacrifice, que sa nature de Dieu ne comportait pas, et que tous les chœurs célestes lui décernent à l'envi par ces accents unanimes : « L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir puis-« sance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire, béné-« diction à jamais[1]. »

Par là a été fondée la grandeur chrétienne, de laquelle saint Paul a si bien dit en la montrant dans son divin

[1] Apocal., v, 11.

fondateur, Jésus-Christ : « Pourquoi est-il monté, sinon « parce qu'il était auparavant descendu. Celui qui est « descendu est le même qui est monté au-dessus de tous « les cieux pour emplir toutes choses[1]. »

C'est cette grandeur que la très-Sainte Vierge a acquise, elle aussi, en descendant, et qu'elle a acquise, par conséquent, plus qu'aucune autre créature, parce que, plus haute étant son élévation, plus profond a été son abaissement; et plus profond a été son abaissement, plus éminente a été sa grandeur, en devenant la grandeur de l'humilité, de la foi, de la patience, de la constance, du sacrifice et de l'amour; de la sainteté, en un mot, dans la plus grande épreuve qui fût jamais.

Voilà ce que renferme, quand on sait le pénétrer, ce mystère de l'effacement et de l'obscurité de Marie dans l'Évangile.

Ceux pour qui cet état de la Sainte Vierge ne présente rien à l'admiration, et qui ne savent où se prendre à ce silence, à cette obscurité, à cette simplicité uniforme et commune de la vie de la très-Sainte Vierge, n'oublient qu'un point : c'est de tenir compte de l'éminente dignité de Mère de Dieu dans cette simplicité de vie. Si Marie n'était qu'une femme ordinaire, il n'y aurait rien que d'ordinaire dans cet état obscur et méconnu. Mais étant pleine de grâce, bénie entre toutes les femmes, Mère de Dieu, on ne saurait rien concevoir de plus extraordinaire et de plus merveilleux que cette obscurité, que cet oubli où elle consent à être plongée. Ce qui l'abaisse dès lors l'élève, même au-dessus de sa grandeur; ce qui l'obscurcit devient sa plus belle auréole.

[1] Ad. Ephes, IV, 9.

L'Évangile, ayant à raconter la scène du lavement des pieds, l'a fait précéder de cette réflexion sublime : « Jésus, « *sachant que son Père lui avait mis en main toutes choses,* « *et que, sorti de Dieu, il allait retourner à Dieu,* se leva « de table, ôta ses vêtements, se ceignit d'un linge; « puis ayant versé de l'eau dans un bassin, il se prit « à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer, etc. » *Sciens quia omnia dedit ei Pater in manus, et quia a Deo et ad Deum vadit : surgit a cœna,* etc.

« C'est-à-dire, observe Grotius justement ravi d'admiration à ce passage, que, loin de s'oublier dans cet humble office, le Fils de Dieu s'y est abaissé *dans la pleine conscience de sa dignité;* et combien dès lors cet acte bas devient-il sublime, celui qui l'a fait étant tel et si grand que, Maître de l'univers, descendu de Dieu jusque-là, il va remonter à Dieu, et partager son trône et son empire[1] ! »

Après ce divin exemple, et bien au-dessus de tout autre, celui de la très Sainte Vierge s'offre à notre admiration, comme sa plus parfaite image.

Sachant, elle aussi, — le cantique de sa reconnaissance en fait foi, — que Dieu avait fait en elle de *grandes choses* et que tous les siècles futurs devaient l'*appeler bienheureuse*, ayant la pleine conscience de sa dignité d'Épouse du Saint-Esprit, de *Mère de Dieu*, elle se laisse mettre et se met elle-même plus profondément au-dessous de toutes les créatures. Élevée de la poussière au-dessus de toutes les Vertus des cieux par sa Maternité divine, puis replongée de cette hauteur céleste dans le plus profond oubli par ses humiliations, elle ne s'exalte

[1] Grotius, *Annot. in Joan. Oper. Theol.*, tom II, vol. 1, p. 541.

ni ne s'abat un seul instant dans de si étourdissantes vicissitudes : elle se dit *servante*, quand le ciel et la terre l'appellent Mère de Dieu; et elle agit en Mère, quand son divin Fils l'appelle *femme*. La simplicité, l'uniformité, l'impassibilité extérieure de cette figure incomparable entre toutes celles qui apparaissent dans l'Évangile, n'en font-elles pas une figure vraiment sublime quand on considère que c'est celle qui devait le plus s'émouvoir, en qui la nature et la grâce devaient livrer le plus d'assauts; qui devait éprouver les plus grandes joies, les plus grandes craintes, les plus grandes déceptions, les plus grandes douleurs, les plus grandes consolations qui aient été jamais ressenties par une âme humaine! Quel cœur que celui qui *conservait toutes ces choses*, et qui en contenait toutes les agitations, comme un Océan contiendrait ses flots sans les laisser jamais déborder! Quelle humilité! quelle foi! quel amour! quelle soumission! quelle modestie! quelle fidélité! quelle simplicité! quelle discrétion! quelle union merveilleuse avec Dieu! quelles grâces et quelles vertus que celles qui étaient aux prises avec les orages d'une telle destinée, et qui y faisaient un calme si profond, une paix si grande, une sérénité si haute qu'elles échappent à notre attention et à notre intérêt, et que nous passons sans les regarder!

Luther, qui avait l'âme grande, car les plus grands maux, pas plus que les plus grands biens, ne sortent jamais d'un naturel médiocre, Luther, malgré ses préjugés, ne peut retenir l'accent de son enthousiasme à la vue de ce spectacle.

« N'estimez-vous pas, dit-il éloquemment, que ce « soit-là un cœur merveilleux que celui de Marie, *Pu-* « *tasne hoc mirificum esse cor?* Elle se sait MÈRE DE

« DIEU, exaltée au-dessus de tous les hommes, et su-
« perexaltée au-dessus de toutes les femmes, et pour-
« tant elle se maintient toujours dans cette simplicité,
« cette ingénuité, cette candeur, cette résignation de ne
« pas admettre qu'une plus infime servante puisse être
« mise au-dessous d'elle... Oh ! que sont loin de ce Cœur
« nos cœurs misérables, qui s'enflent ou se désenflent
« au gré de la fortune, superbes ou vils selon qu'elle
« tourne... Tandis que le cœur de Marie, inébranlable,
« ne perd jamais rien de son égalité, laissant Dieu opé-
« rer en elle à son gré, sans en ressentir autre chose
« qu'une haute et forte consolation de joie et de confiance
« en lui!... Plongée dans un gouffre de calamité et d'a-
« mertume, n'ayant en partage que le malheur et l'af-
« fliction, elle ne quête aucune consolation ; elle se sa-
« ture de cette seule confiance que Dieu est bon, alors
« même qu'il ne le fait pas sentir ; elle persévère, uni-
« forme dans la vicissitude, aimant et louant également
« la bonté de Dieu, qu'elle la ressente ou qu'elle ne la
« ressente pas ; ne s'appuyant pas sur les biens quand
« ils viennent, et n'étant pas ébranlée quand ils se reti-
« rent ; se montrant en cela la véritable épouse du Christ,
« qui ne s'attache pas à ses dons, mais à lui-même, qui
« ne le trouve pas plus aimable quand les choses lui suc-
« cèdent, ni moins gracieux quand elles lui sont con-
« traires... O simplicité ! ô pureté de ce cœur ! ô Vierge
« admirable ! que cette humilité couvre de grandes
« choses ! *O simplex ac purum cor ! ô admirabilem Virgi-*
« *nem ! quam ingentia sub humili delitescunt*[1] *!!!* »

[1] *Lutheri super* Magnificat *comment.*, p. 79, recto.

Tel est le caractère général de la très-Sainte Vierge : tel il ressort de l'obscurité même qui l'enveloppe.

Entrons maintenant dans l'étude des mystères et des événements successifs qui composent cette grande destinée.

CHAPITRE III.

PRÉDESTINATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Saint Augustin et Gerson ont posé deux règles d'interprétation extrêmement judicieuses pour les mystères de la Sainte Vierge dont il n'est pas *explicitement* parlé dans l'Évangile, et qui cependant s'y trouvent contenus, tels que ceux de sa prédestination, de sa conception, de sa nativité et de son assomption.

La règle posée par saint Augustin est celle-ci : « Là « où la sainte Écriture ne nous donne aucun éclaircis- « sement touchant la Sainte Vierge, il faut rechercher « ce qui est conforme à la raison, et que la raison nous « tienne lieu d'autorité, puisque l'autorité elle-même ne « peut se passer de raison [1]. »

La seconde règle, posée par Gerson, est plus spéciale. « Nous tirons, dit-il, un principe de foi des paroles de « saint Matthieu : savoir, que Jésus-Christ est né de « Marie, et qu'elle est par conséquent Mère de Dieu, « puisque Jésus-Christ est Dieu. De ce premier principe, « continue-t-il, nous en tirons un second : savoir, qu'il « fallait que la pureté de cette admirable créature fût « si grande, qu'il ne pût pas s'en rencontrer une plus « excellente après celle de Dieu. Or, c'est de ce double « principe, comme d'une semence féconde et inépui-

[1] Ubi Scriptura divina nihil de Virgine commemorat, inquirendum est quid conveniat rationi, fiatque ipsa ratio auctoritas, sine qua neque est neque valet auctoritas. *Serm. de Assumpt. Virg.*

« sable, que l'esprit contemplatif pourra tirer les plus « sublimes louanges que la raison soutenue par la foi « lui suggérera à la gloire de Marie, et qui puissent par- « faitement expliquer ce seul mot qu'elle a mis dans son « cantique : *Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes* « *choses*, MAGNA[1]. »

Ces règles sont d'un grand sens et d'une belle lumière. Il n'est personne qui ne doive y souscrire. Elles ne supposent rien dans l'Évangile qui n'y soit; car il est bien certain que, d'une manière ou d'une autre, la très-Sainte Vierge a été prédestinée, qu'elle a été conçue, qu'elle est née, etc. Maintenant, quelles ont été sa prédestination, sa conception, sa naissance? L'Évangile ne nous permet pas encore d'ignorer qu'elles ont été telles qu'il convenait à la *Mère de Dieu*, à celle qu'il appelle *Pleine de grâce*, — *Bénie entre toutes les femmes*, — *en qui le Tout-Puissant a fait de grandes choses*, — *que toutes les générations appelleront Bienheureuse*, etc., etc. Ce sont là des données *évangéliques* que, non-seulement nous pouvons, mais que nous devons développer, par le plus noble exercice de notre intelligence en commerce avec la foi, et d'où nous arrivons, par le chemin le plus rationnel et le plus lumineux, à la science certaine de ces mystères implicitement contenus dans l'Évangile.

Commençons cette exploration évangélique des mystères de la Sainte Vierge, par le mystère de sa prédestination. La seconde partie de notre travail va s'enchaîner ici à la première, au Plan divin.

[1] Ex hoc autem duplici principio, veluti copiosissimo et amplissimo laudum seminario, habet devoti contemplantis animus, unde faciliter assurgat ad laudes quantaslibet Mariæ. *Serm. de Nativit. Virg. Mariæ.*

A la manière dont l'Évangile commence à parler de la très-Sainte Vierge, il semble qu'il n'y ait rien de moins préparé et de plus fortuit que sa destinée : « L'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu à UNE VIERGE [1]. »

UNE VIERGE : quelle vierge? Qu'avait-elle été jusque-là? Pourquoi cette vierge plutôt que toute autre femme? Comment est-elle l'objet de ce choix insigne? L'Ange, il est vrai, va la saluer *pleine de grâce* et *bénie entre toutes les femmes;* mais c'est là, peut-on dire, la condition immédiate du ministère qu'elle va remplir : ce n'est pas la raison antérieure, le dessein primordial de sa destinée. Cette destinée commence-t-elle seulement à ce moment, sans préméditation, sans prédilection de la part de Dieu à l'égard de Marie? N'est-elle séparée des autres femmes que par l'événement de sa maternité? En un mot, *devient*-elle Mère de Dieu, ou bien est-elle de *fondation,* si je peux ainsi dire, Mère de Dieu?

« La Vierge ne s'est pas rencontrée aventureusement « et par hasard; mais elle a été choisie et connue de « tout temps par le Très-Haut, qui se l'est préparée pour « être un jour sa Mère. » *Virgo non leviter fortuito inventa, sed a sæculo electa ab Altissimo, præcognita, et sibi præparata* [2].

Telle est la croyance chrétienne professée sous le nom de *Prédestination de la très-Sainte Vierge.*

Nous devions remonter jusque-là pour prendre l'histoire de la Sainte Vierge à son plus haut point, et à son vrai commencement.

L'Évangile et la raison s'accordent parfaitement avec cette doctrine.

[1] Luc, I.

[2] S. Bernard, *de Nativ. Virg.*

L'Évangile lui-même, en effet, qui enveloppe Marie d'une obscurité immédiate, nous ouvre un jour sur les siècles antérieurs, et nous y fait voir cette Vierge appelée dès lors à enfanter le Fils de Dieu : « Tout ceci s'est « fait, dit l'Ange à Joseph, afin que fût accompli ce que « le Seigneur avait annoncé par le Prophète, disant : « *Voici que* LA VIERGE *concevra et elle enfantera un Fils à* « *qui on donnera le nom d'Emmanuel, qui signifie Dieu* « *avec nous* [1]. »

Or, cette prophétie, nous le verrons dans le chapitre suivant, n'est qu'un anneau de la chaîne des prophéties qui rattache le berceau du Sauveur au berceau du monde, et qui y fait remonter par conséquent la vocation de sa Mère.

Cette vocation de Marie doit remonter plus haut encore : elle doit précéder la création du monde.

Dieu a annoncé dès l'origine du monde l'Incarnation du Verbe dans le sein de Marie, devant s'opérer au milieu des temps, comme étant l'Œuvre de ses œuvres. « Seigneur, dit le Prophète, c'est là votre Œuvre, vous « le ferez paraître au milieu des ans [2]. »

L'Incarnation, nous l'avons vu, est en effet l'Œuvre de Dieu, dont tous les autres ouvrages ne sont que le prélude et le cortége. Le ciel et la terre, les plantes, les animaux, l'homme : voilà la marche ascendante de la création, voilà *les œuvres* de Dieu, se tenant successivement, s'élevant de plus en plus du néant à la vie, et se rapprochant de leur Auteur et de leur Principe qui peut seul en être la fin. Mais ce n'est pas là L'ŒUVRE de Dieu;

[1] Matth., I, 22-33.

[2] Domine Opus tuum in medio annorum notum facies. — Habacuc, III, 2.

j'entends ce que Dieu pouvait faire de plus grand, de plus consommé, de plus en rapport avec Lui-même. Dans l'homme, toute la création sensible vient se terminer et se nouer à la création intellectuelle. Mais celle-ci n'y est qu'à son premier degré, et quel espace infini la sépare encore de sa fin qui est la suprême Intelligence! Cet espace infini est la place préparée et réservée pour l'Œuvre de Dieu : l'Homme-Dieu : l'Homme-Dieu, qui remplit si exactement cette place, que, comme il est fait pour elle, elle est manifestement faite pour lui, comme pour l'Œuvre des œuvres de Dieu, celui qu'il a dû se proposer en créant les autres; non-seulement parce qu'il est le plus excellent de ses ouvrages, mais parce qu'il les achève et les consomme tous en unité avec leur Principe et leur Auteur.

J'en conclus que le dessein de cet Œuvre remonte avant l'origine du monde, comme étant le capital dessein en vue duquel le monde a été créé.

Et ce dessein de l'Incarnation comprenant nécessairement la très-Sainte Vierge, en qui et par qui il devait s'opérer, la recommande à notre contemplation au même titre que le dessein général du monde.

La fin de ce dessein étant au-dessus et au delà de ce monde, nous ne pouvons pas naturellement la voir : il y faut la foi. Mais si nous n'en voyons pas la fin, nous en voyons la marche.

En effet, chaque objet qui nous apparaît dans la nature, la fleur, l'abeille, l'oiseau, les grands ou gracieux spectacles de la terre, des mers et des cieux, et, le plus grand de tous, le spectateur, l'homme; toute la création dans son ensemble, comme dans ses moindres détails, porte l'empreinte d'un *dessein* merveilleux, et révèle une Providence qui ravit le naturaliste et qui confond

l'athée : une *Providence*, c'st-à-dire une sagesse souveraine qui a tout préordonné, qui soutient tout. qui pourvoit à tout, qui conduit tout par un ensemble de fins particulières à une fin suprême que nous devons affirmer sur la foi de tout ce que nous voyons; parce qu'il ne se peut pas que cet ensemble merveilleux de fins particulières soit lui-même sans une fin.

De cette Providence universelle qui s'étend à tout ce qui existe, allons à la considération d'une Providence plus haute et plus spéciale, que nous proclamons tous les jours, et dont notre époque ressent et atteste plus particulièrement l'action : celle qui se propose l'homme, l'humanité et ses destinées historiques ; qui conduit les événements moraux de ce monde, élève ou précipite les sociétés, et tient du plus haut des cieux les rênes de tous les empires. Cette Providence n'est qu'une partie de la Providence universelle [1] ; mais c'en est la partie principale, autant que l'homme, qui en est l'objet, est le principal ouvrage de la création. Elle a, de plus, ce caractère qui la distingue éminemment de la Providence qui se voit dans la nature, qu'un élément étranger vient s'y combiner avec l'action divine qui agit seule dans celle-ci, et c'est la liberté humaine.

Enfin, il est une Providence, ou, si vous voulez, une partie de la Providence universelle plus spéciale encore et plus haute, et c'est celle qui se propose la fin suprême et dernière de la création : les destinées surnaturelles du monde, son union éternellement glorieuse avec son Auteur. Cette Providence diffère de la *Providence* pro-

[1] L'événement d'une bataille et le saut d'une puce, dit Montaigne, s'inclinent, sans inégalité d'efforts, sous la main toute-puissante de Dieu.

prement dite, en ce qu'elle n'agit pas directement par des voies naturelles, ni même simplement morales, mais par une action de Dieu plus éminente et plus intime qu'on appelle la Grâce, et en ce qu'elle termine et consomme l'œuvre de Dieu.

Elle a un nom qui la distingue des deux autres : elle s'appelle *Prédestination.*

Sous ce nom de *Prédestination*, que bien des oreilles repoussent comme théologique, il faut donc voir la Providence appliquée à sa dernière fin; *cette même Providence* qui, dans l'ordre purement naturel, nourrit les petits oiseaux et vêt la fleur des champs; qui, dans l'ordre moral, mène les choses humaines à travers les agitations que leur imprime notre liberté; et qui, dans l'ordre religieux, ne fait qu'accomplir finalement, par sa grâce, son capital dessein, pour lequel elle a fait et elle meut tout le reste : la sanctification de son nom, et notre avénement à son Royaume.

Ce mot de *Prédestination* diffère de celui de destination, en ce qu'il emporte avec lui une idée supérieure d'antériorité. C'est là un sens profond sur lequel il ne faut pas se méprendre. Il ne veut pas dire que, quoi que nous fassions, notre destin étant *déjà* arrêté par un décret antérieur, il s'accomplira quand même. Car il n'y a rien d'antérieur ou de postérieur pour Dieu. Tout ce qui doit arriver dans le cours particulier de notre vie, comme dans le cours général des siècles, arrive pour lui dans un même instant, qui est toujours. Pour nous, il y a succession, parce que nous passons; pour lui, il n'y en a pas, parce qu'il demeure; et que, immense et éternel, il est à la fois et en même temps sur tous les points de l'espace et de la durée. Si donc Dieu nous prédestine à la vie

éternelle, c'est sans doute par son bon plaisir, mais non sans notre fidélité ; c'est par conséquent en vue de ce que nous ferons, qui est pour lui *ce que nous faisons.*

Pourquoi donc ce mot de prédestination, au lieu de celui de destination? C'est que pour nous, qui sommes dans le temps, l'acte éternel de Dieu doit paraître antérieur; de telle sorte que pour nous donner l'idée d'un acte éternel, il faut nous le représenter comme un acte antérieur.

C'est en outre et plus réellement que, par cette préposition d'antériorité, *avant*, on entend une priorité non de *temps*, mais d'*ordre :* une *préexcellence* de l'objet, en considération de laquelle Dieu s'y complaît *plus* que dans une autre. C'est un *choix;* d'où le mot *élu* comme synonyme de *prédestiné.* Dieu voit tout à la fois ; mais non du même œil : chaque chose selon sa valeur par rapport à lui ; et c'est cette différence de vue qui fait en Dieu l'élection des uns et la réprobation des autres à divers degrés. De là ces locutions énergiques des Livres saints : *Dieu détourne sa face,* ou *montre sa face*, pour exprimer l'inimitié de Dieu ou sa complaisance ; et, comme il est la Vie, nous ne sommes vivants qu'à proportion qu'il nous *illumine de sa face* [1].

Par cette illumination, les élus sont vivants en Dieu qui les conçoit dans son éternité tels qu'ils sont dans le temps; et c'est là la Prédestination. « Le sein qui opère « cet engendrement, dit saint Grégoire, est le conseil « éternel de Dieu en qui nous sommes conçus par la pré- « destination, avant le temps, pour que, créés, nous « soyons produits dans le temps [2]. »

Les élus préexistent ainsi en Dieu, avant, ou plutôt

[1] Ps. CXVIII, 135 ; etc.

[2] Quid ergo uterum Dei nisi ejus consilium debemus accipere, in

au-dessus et *en dehors* du temps, à proportion que, par sa grâce et leur fidélité, ils participent de son être, ils vivent de sa vie, et sont par là l'objet de sa complaisance et de son amour. Le temps ne fait alors que les éprouver et les justifier, pour la gloire de l'éternité et du conseil de Dieu qui les y appelle : comme un magnifique objet d'art, destiné à la gloire d'un monarque, est conçu et exécuté par le génie d'un grand artiste dans le mystère de l'atelier, puis est exposé quelque temps au jugement du vulgaire, avant de se rendre pour toujours à sa glorieuse destination.

L'Œuvre par excellence que Dieu a ainsi conçu avant le temps pour être produit dans le temps, et pour l'accompagnement duquel il a fait tout cet univers comme le théâtre de sa production et de sa venue, est Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, né de Marie et *prédestiné Fils de Dieu*[1]. *Il était avant qu'Abraham fût*, il naissait en quelque sorte de toute éternité dans le temps, par la prédestination, qui est l'anticipation, en Dieu, de ce qui doit arriver dans le cours des âges. Aussi Dieu le faisait-il entrevoir aux patriarches dès l'origine du monde, et aux anges avant la création, de cette vue dont il le voyait et le contemplait pleinement lui-même comme existant déjà : *c'était là*, dès lors, *son Œuvre* qu'il devait FAIRE PARAÎTRE *au milieu des ans*.

En lui, dit l'Apôtre, *nous sommes prédestinés* pareillement *avant la constitution du monde pour être conformés à son image*[2]. En lui nous préexistons, par conséquent,

quo ante sæcula per prædestinationem concepti sumus, ut, creati, per sæcula producamur. *Moral.*, l. XIV, cap. XXII.

[1] Ad Rom., I, 4.

[2] *Ibid.*, VIII, 29; Ad Ephes., I, 4.

comme l'appartenance et les membres de ce divin Chef, et notre génération, notre issue est, comme la sienne, dès l'éternité.

C'est de cette prédestination, de cette génération que préexiste, que sort au plus haut degré la très-Sainte Vierge Marie, comme la plus parfaite image de son Fils, et la plus prédestinée de toutes les créatures, à une incommensurable distance de tous les élus. Sur elle, immédiatement après Jésus, et bien avant tous ses frères, Dieu a arrêté le regard éternel de sa complaisance : ce tout-puissant regard, qui crée tout ce qu'il regarde, comme le soleil fait saillir les corps qu'il revêt et qu'il colore de sa lumière.

Mais c'est d'une prédestination bien autre encore que préexiste la très-Sainte Vierge ; d'une prédestination spéciale, unique entre toutes, non-seulement par le degré, mais par le genre.

Si elle est, en effet, *la première* créature prédestinée, comme la plus parfaite image de son Fils, à un autre titre elle est *la seule* prédestinée : et c'est comme sa *Mère*.

Et admirez dès l'abord le caractère unique de cette prédestination et combien il sépare Marie de tous les élus de la terre et du ciel, des hommes et des anges, sans aucune exception, et lui fait une destinée hors de pair avec toutes les créatures!

On peut absolument concevoir Jésus-Christ sans les élus : on ne peut le concevoir sans Marie ; puisqu'il est son Fils, et qu'il ne serait pas sans elle. Le Dieu sans elle ne serait pas homme, et par la même raison l'homme ne serait pas Dieu. C'est en elle et par elle que le Christ est par conséquent prédestiné Fils de Dieu.

Car, encore une fois, il est prédestiné Fils de Dieu, comme homme, et non-seulement comme homme, mais comme *Fils de l'homme*, ce qu'il n'est que par sa *Mère*, que par Marie.

La prédestination de Jésus à la filiation de Dieu implique donc la prédestination de Marie à la Maternité divine. Ces deux prédestinations sont nécessairement connexes et corrélatives; elles s'entrelacent dans un même décret.

Ai-je besoin maintenant de faire ressortir quelle gloire, quelle auréole fait rayonner autour de Marie cette commune prédestination avec son Fils?

J'en laisse au lecteur la contemplation, et je m'attache seulement à lui en dévoiler la magnificence.

J'ajoute à cet effet que si, d'après cette corrélation, Jésus devait être conçu de Marie, Marie devait être conçue pour Jésus; et conçue telle, que ni la sainteté du Fils ni la majesté du Père n'eussent à souffrir d'une Maternité qui devait être leur tabernacle; que, loin par conséquent d'être prise dans la masse des pécheurs, elle devait être formée à une plus noble fin que le genre humain ne l'avait été, même dans l'état d'innocence.

Ce qui fait dire justement à saint Bernard que « Celui « qui a fait les hommes, voulant, pour se faire homme « lui-même, naître de l'homme, a dû se choisir, *plus que* « *cela, se construire* à lui-même une Mère telle qu'il savait « devoir lui convenir et lui plaire[1]. »

C'est ce que fait entendre cette parole des divins Proverbes : « La Sagesse s'est bâti pour elle-même une de-

[1] Proinde factor hominum, ut homo fieret, nasciturus de homine, talem sibi de omnibus debuit eligere, imo condere Matrem, qualem et se decere sciebat, et sibi noverat placituram. Homil., I, *in* Missus est.

« meure, » *Sapientia œdificavit sibi domum.* La très-Sainte Vierge, que nous honorons comme le *reposoir de* la Sagesse, Sedes sapientiæ, n'est donc pas seulement la plus digne des demeures de la terre, choisie entre toutes les filles d'Ève, et purifiée, appropriée à cette divine destination ; mais elle est fondée et édifiée tout exprès, *ad hoc*, pour être le Temple du Très-Haut.

A cette vérité vient s'enchaîner une autre vérité non moins solide et non moins glorieuse pour la très-Sainte Vierge : c'est que le Fils de Dieu, ne s'étant prédestiné Marie que pour devenir en elle le *Premier né* des prédestinés, Marie est la première prédestinée, non-seulement comme sa Mère, mais comme la Mère de tous les prédestinés ; comme la cause instrumentale de tous les biens apportés à la création par l'Incarnation du Verbe. Sa prédestination embrasse toutes les prédestinations, elle les a pour fin ; et, les moyens devant être en rapport avec la fin, elle en contient dès lors tous les dons, tous les biens, toutes les grâces.

Quelle idée aussi rigoureuse que magnifique cela ne nous donne-t-il pas de la dotation de Marie, et de la richesse de sa prédestination !

Voici à ce sujet la belle parole d'un saint Docteur :

« Entre toutes les œuvres de l'éternel Artiste, après « celle par laquelle il a uni votre Fils à notre nature, vous « avez été un ouvrage tout spécial, ô bienheureuse Vierge « Marie! vous qu'il a faite à cette fin expresse, *qui* ad « hoc *te fecit,* que ce qui avait été déformé de sa première « perfection, par vous fût réformé. Ce suprême Ouvrier « avait constitué en premier lieu la nature Angélique,

« qui en partie s'était abattue ; la nature humaine, qui « s'était corrompue ; et la création inférieure, que ce « péché de l'homme avait déshonorée ; mais Dieu vous a « faite Très-Sainte à toutes ces fins, ô Vierge Marie ! que, « par votre Fruit trois fois béni, la nature Angélique « fût réparée, la nature humaine relevée, et la nature « inférieure affranchie de la malédiction[1]. »

A ces glorieuses fins, la Vierge Marie a dû être comblée de toutes les perfections qui devaient être rendues par elle à la création tout entière, depuis la base jusqu'au faîte : par elle, dis-je, par sa coopération active et volontaire, qui la rend en un sens le principe de toutes ces perfections ; car j'entends de la plus haute antiquité venir à nous cette parole du grand saint Irénée, contre les hérétiques contempteurs de la Mère de Dieu : « Pourquoi le mystère de l'Incarnation ne s'accomplit-« il pas sans le consentement de Marie ? — C'est assu-« rément parce que Dieu a voulu qu'elle fût le principe « de tous les biens. » *Quid est, quod sine consensu Mariæ non perficitur mysterium Incarnationis? Quia nempe vult illam Deus* OMNIUM BONORUM ESSE PRINCIPIUM[2].

Pour être, donc, le principe coopérant de tous les biens, de tous les dons, de toutes les grâces, de toutes les perfections qui devaient être rendues aux ouvrages de Dieu ravagés par le péché des intelligences, elle devait en être comblée ; comblée jusqu'à sanctifier la création, régénérer la nature humaine, réparer les brèches faites aux chœurs des Anges, donner de son sang et de son souffle à un Dieu.

[1] Idiota, *in Contempl. de B. Virgine*, cap. II.

[2] *Adversus Valentinum*, lib. III, cap. XXXII.

Quelle merveille n'est donc pas la très-Sainte Vierge Marie ! et quel sens profond ont ces paroles de l'Ange s'inclinant devant elle . « Je vous salue, ô pleine de « grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre « toutes les femmes ! »

Ce que nous supposions au commencement de cette étude, pour engager la question que nous y traitons, que ces prérogatives saluées par l'Ange. dans la Vierge Marie, n'étaient que les conditions immédiates et accidentelles du ministère qu'elle allait remplir, est inadmissible. D'une part, en effet, des perfections si éminentes, des puissances de coopération si considérables que celles qui élèvent Marie, au-dessus des hommes et des Anges, au ministère de Mère de Dieu, demandent, comme fonds et comme racine, une âme autant à part de toutes les autres âmes que ces puissances et ces perfections le sont de toutes les puissances et de toutes les perfections créées ; d'autre part, rien n'arrivant dans le temps qui n'ait été prédestiné et préordonné dans l'éternelle prescience et opération de Dieu, c'est à cette éternelle prescience et opération de Dieu qu'il faut faire remonter la formation de cette âme de la très-Sainte Vierge, en vue du ministère qu'elle devait remplir, et conjointement avec l'humanité du Fils de Dieu dont elle devait être l'auguste Mère.

Marie a été jetée dans un moule à part, unique comme sa destination ; le moule de cette destination même de Mère de Dieu sur la terre ; devant être elle-même, par cette divine Maternité, la forme de l'humanité du Verbe.

Aussi est-il permis, est-il même nécessaire en quelque sorte de dire que, comme tout ouvrage parfait, elle est

tellement faite pour sa destination, que c'est là sa raison d'être, sa cause finale ; qu'elle ne serait pas si elle n'était pas Mère de Dieu[1] ; qu'elle est ainsi de fondation et de création Mère de Dieu. Sa divine Maternité n'est pas un événement et une qualité ; c'est sa constitution et son être même. Elle *est* Mère de Dieu, comme *sont* les hommes, les Anges, les Chérubins, les Séraphins. Elle fait à elle seule une hiérarchie, un ordre à part, et qui surpasse tous les autres.

Sans doute, elle appartient à notre nature humaine, elle est notre Sœur : Dieu nous garde de le méconnaître ou de l'oublier ; mais elle appartient à notre nature comme cette nature appartient au limon de la terre dont Dieu forma le premier Adam : autant élevée par l'opération de Dieu au-dessus de la chair et du sang de l'homme, que l'homme innocent l'était au-dessus de ce limon d'où Dieu le tira ; pour être elle-même la terre vierge et sainte dont Dieu devait former le corps sacré de son divin Fils.

Ce n'est pas, qu'on le remarque bien, ce n'est pas la foi immédiate qui nous dicte ces considérations ; c'est le raisonnement le plus solide et le plus rigoureux, c'est l'induction la plus logique qui les tire comme conséquences des seules prémisses de la foi au dogme de la Maternité divine de Marie, foi sans laquelle on n'est pas chrétien.

La plus haute et la dernière de ces conséquences, c'est que, selon que nous l'avons vu dans nos études sur le *Plan divin*, le moins noble devant toujours être rapporté

[1] Ipsam fabricavit Filius Dei in cœlis, ut esset Mater ejus in terris. — Sess. 36, du concile de Bâle. — *Ad hoc solum*, dit saint Bernard.

au plus excellent, et, pour cette raison, le monde devant être rapporté aux élus, les élus au Christ, et le Christ à Dieu ; la très-Sainte Vierge après le Christ, Marie après Jésus, se trouve être la cause finale de tout ce qui existe. En créant, en coordonnant et en mouvant toutes choses en vue du Christ, son Œuvre par excellence, d'où il tire sa suprême gloire *ad extra,* Dieu a compris la Vierge Marie dans cette même vue par la relation nécessaire que sa Maternité lui donne avec son Fils, et par toutes les perfections qui font d'elle, après Lui, le plus excellent des ouvrages de Dieu, celui qui le glorifie davantage.

Ce sentiment n'est pas nouveau ni hasardé. Il est antique comme le monde. C'était une opinion traditionnelle des anciens Hébreux, nous dit un savant qui s'est attaché à l'étude des institutions judaïques, que le Messie et la Vierge de laquelle il devait naître, ont été l'unique cause finale de l'univers[1]. Ils appuyaient ce sentiment sur un passage de Jérémie (c. XXXIII, v. 20) qu'ils rendaient ainsi : *Nisi pactum meum esset, diem ac noctem, leges terræ ac cœli non posuissem.* Si ce n'eût été en vue de l'union personnelle que je me proposais de contracter avec mon ouvrage, je ne l'eusse pas tiré du néant, je n'eusse pas fait la nuit et le jour, et posé les lois du ciel et de la terre.

Dieu avec nous, *Emmanuel,* est donc la fin de notre existence et de tout cet univers qui n'en est que le théâtre : *Emmanuel*, et par conséquent la *Vierge* qui devait *nous l'enfanter ;* JÉSUS, et par conséquent MARIE.

[1] Galatinus, *De Arcanis,* lib. VII, cap. II.

Qu'on imagine un but plus digne de la grandeur et de la bonté de Dieu, plus déterminant de la création, que de s'unir personnellement à son ouvrage, que de le déifier et de l'élever à sa félicité infinie; et, si on ne le peut, qu'on reconnaisse, par la raison autant que par la foi, que Jésus et Marie en qui et par qui cette merveilleuse union s'opère, sont la raison de la création, en sont les premiers nés dans l'intention divine, comme la fin glorieuse à laquelle tout le reste devait venir se subordonner et se rapporter.

Comme un peintre, ayant à faire un magnifique tableau, en conçoit d'abord les principaux personnages; puis dispose tout le reste de son œuvre, les lumières et les ombres, les plans et les arrière-plans, les fonds et les perspectives, les figures immédiates ou reculées, les paysages, les ciels, les mers, et jusqu'aux détails les plus oubliés et les plus perdus, dans l'unique vue de faire valoir, d'orner et d'accompagner ses héros : ainsi Dieu a conçu, voulu, fait tout ce qui existe en vue de Jésus et de Marie, par un seul acte de sa complaisance qui exclut en lui la succession et le travail, mais non l'ordre, et cette *sagesse qui atteint son but avec puissance et qui dispose tout avec douceur*.

Tout ce qu'il a fait a eu pour but de glorifier le Verbe, par qui il a tout fait, et cette Vierge, par qui il a fait et introduit ce Verbe lui-même parmi ses ouvrages, pour qu'il en fût l'auteur et le consommateur, le principe et la fin. Ce que saint Paul dit du Christ, que tout a été fait pour lui, *propter quem omnia*, peut s'appliquer, après le Christ, disent Albert le Grand et saint Bernard, à la Vierge Marie, qui, seule, a été faite d'abord pour le Christ, et pour laquelle a été fait ensuite tout le reste :

Propter hanc totus mundus factus est[1]. Sans doute, *dans l'exécution*, le Christ et Marie sont pour le salut du monde; mais, *dans l'intention*, le salut du monde est pour la plus grande gloire du Christ et de Marie, qui sont eux-mêmes, avec tous les élus de la terre et du ciel, pour la plus grande gloire de Dieu. L'ordre de la nature a été créé et institué pour l'ordre de la grâce, qui l'a été lui-même pour l'ordre de la gloire. Tout pour nous; nous pour le Christ; le Christ pour Dieu. Le Christ rédempteur est ainsi le premier-né dans l'intention divine, et, par rapport au Christ, Marie, qui doit l'enfanter. Pour le Christ et Marie, tous les chœurs des Anges dans le ciel; Adam et toute la race humaine sur la terre. La chute permise pour donner lieu à la rédemption : et toutes les vicissitudes historiques de l'humanité pour l'épreuve et le salut des élus, postérité du Christ et de Marie. Enfin, comme champ du combat, comme théâtre et décoration de cette grande scène, l'Univers et toutes les créatures de la terre, des mers et des cieux, instruments solidaires de l'action, déshonorés ou sanctifiés par elle, et finalement consacrés, par la grâce du Fils de Marie, à la gloire du Père qui les a créés pour cette fin. Tout a eu ainsi pour fin de glorifier Dieu dans l'Œuvre de ses œuvres, le Christ et Marie, l'Homme-Dieu et la Vierge-Mère; de les préparer, de les annoncer, de les justifier, de les glorifier; tout, jusqu'à la noire malice de Satan et à sa ténébreuse puissance, permises comme pour faire ombre à ce grand tableau, et faire ressortir la miséricordieuse splendeur de ces deux grandes figures

[1] Saint Bernard, *Serm.* 1, in *Salve.*

de JÉSUS et de MARIE, qui écrasent la tête de l'Ennemi, et nous affranchissent de sa tyrannie.

Ceux qui ne comprennent pas ces choses voient tout au rebours. Ils mettent sans doute l'univers avant l'homme, et le corps de l'homme avant son esprit. S'ils comprenaient bien une fois que, par la pensée, par l'âme, l'homme, tout faible qu'il est, est plus noble que l'univers, ils seraient en voie de comprendre que dans cette âme humaine, image de Dieu, ce qu'il y a de plus excellent, c'est la sainteté, qui est cette effigie de Dieu en nous, la grâce de Dieu qui l'opère, et sa gloire qui la couronne; et ils reconnaîtraient que JÉSUS, auteur de cette grâce et conquérant de cette gloire, et MARIE, pleine de grâce et de sainteté, et couronnée de gloire entre toutes les créatures, sont, avant toutes choses, dans l'intention divine, comme la cause finale et l'exemplaire de toute la création.

Dans les fêtes de la très-Sainte Vierge, l'Église lui fait application de ces belles paroles de la Sagesse au livre des *Proverbes :*

« Le Seigneur m'a engendrée au commencement de « ses voies; avant qu'il créât aucune chose, j'étais dès « lors. — J'étais préordonnée dès l'éternité, et dès les « temps les plus reculés, avant que la terre fût fondée. « — Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais « conçue. Les fontaines n'avaient pas encore jailli, la « pesante masse des montagnes n'était pas encore assise; « avant les premières collines même, il m'enfantait; « avant qu'il eût encore créé le globe et affermi le monde « sur ses pôles. — Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais « présente; quand, posant une loi fixe aux abîmes, d'un « tour il circonscrivait leurs gouffres; lorsqu'il conden-

« sait l'air au-dessus de la terre, et qu'il dispensait dans « leur équilibre les eaux; quand il environnait la mer « de son bord, mettait un frein à ses flots, et balançait « les fondements de la terre; j'étais avec lui réglant « toutes choses, et, chaque jour dans les délices, je me « jouais incessamment devant lui, me jouant dans l'orbe « du monde; et mes délices sont d'être avec les enfants « des hommes [1]. »

Ces magnifiques paroles n'ont pas un rapport direct à la très-Sainte Vierge, mais elles n'en sont que plus glorieuses pour elle, et n'en sont pas moins justes dans l'application que l'Église lui en fait.

C'est la Sagesse de Dieu qui en est le sujet. Mais cette sagesse, qu'est-elle dans son origine, que « le Verbe de « Dieu au plus haut des cieux. » *Fons sapientiæ Verbum Dei in excelsis*, comme la définit l'Ecclésiastique [2], le Verbe incréé dont saint Jean dit au début de son Évangile : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe « était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au « commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites « par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans « lui? » Et du Verbe incréé, ces paroles ne s'étendent-elles pas au Verbe incarné, à Jésus-Christ, qui est le même Verbe dont saint Jean, continuant à parler, dit : « Et le Verbe a été fait chair? » Et ne comprennent-elles pas dès lors la Vierge Marie, en qui et par qui le Verbe s'est fait chair, et qui est ainsi le siége vivant de ce Verbe incarné, de cette sagesse qui a été engendrée de Dieu avant toutes choses?

[1] Proverbes, VIII, 22 à 31.
[2] Eccli., I, 5.

Ainsi, les destinées de Marie se lient à celles de son divin Fils; et comme il était prédestiné à être Fils de Dieu, elle était prédestinée à être Mère de Dieu.

Nous lisons dans l'Évangile qu'aux noces de Cana, où était Jésus, la Mère de Jésus y était aussi : *Et erat Mater Jesu ibi.* Partout et toujours il est également vrai de dire que là où est Jésus, là est aussi Marie. Et comme il était avant toutes choses dans la conception du Créateur, la Mère de Jésus y était aussi, *et erat Mater Jesu ibi.*

La généalogie céleste et la généalogie terrestre du Fils de Dieu se nouant dans l'unité de sa personne, Marie est élevée de celle-ci à celle-là, par la même grâce qui abaisse son Fils de celle-là à celle-ci. Et de même que, de ce Verbe qui *au commencement était en Dieu*, il est vrai de dire que : *et le Verbe s'est fait chair;* de même de Marie, en qui il s'est fait chair, il est vrai de dire : *au commencement elle était en Dieu.*

Telle est la Genèse de la très-Sainte Vierge.

CHAPITRE IV

PRÉCONISATION PROPHÉTIQUE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Bien que nous ayons établi, par le raisonnement, en la déduisant des premiers principes de la foi chrétienne, la vérité de la prédestination de la très-Sainte Vierge, nombre d'esprits la considéreront encore comme mystique; c'est-à-dire, selon le sens qu'on attache aujourd'hui à ce mot, pieusement chimérique.

L'inclination de l'esprit vers les choses sensibles a tellement appesanti l'intelligence, que ce n'est plus seulement la foi qui lui est inaccessible, mais la logique, le raisonnement, pour peu qu'il quitte terre, quelque rigoureuses et enchaînées qu'en soient les déductions.

Il faut aujourd'hui des faits. Il faut même des faits immédiats et qu'on n'ait pas besoin de déduire. Car la prédestination de la très-Sainte Vierge est un fait : seulement il est déduit du fait de l'Incarnation du Verbe, du nœud qui lie la destinée de la Vierge-Mère à celle de son divin Fils, et de la prééminence que cette divine association lui fait contracter au-dessus de toutes les destinées de la création.

Que faut-il de plus que la prééminence de la destination pour conclure la prédestination?

Eh bien! vous allez être dispensé de tirer cette simple conclusion. L'Ouvrier ne vous laissera pas augurer de son opération par son ouvrage : il va vous y faire assister; et vous allez voir, sous ses ordres, les siècles

travailler à ce merveilleux ouvrage pour les siècles, et le temps pour l'éternité.

« Marie, » pour revenir à l'expression de saint Bernard et la compléter, « élue de toute éternité, connue et « préparée par le Très-Haut, préservée par les Anges, a « été *préfigurée par les Patriarches, et préconisée par les « Prophètes.* » Elle n'est pas seulement l'œuvre de l'éternel conseil, *Opus æterni consilii*, elle est encore l'affaire des siècles, *Negotium sæculorum*[1].

Les prophéties, cette grande preuve, si palpable et si colossale, de la vérité du Christianisme, prouvent l'incomparable grandeur de la Vierge, et justifient le culte que nous lui rendons, de la même force dont elles prouvent la divinité de Jésus-Christ et justifient toute notre foi. Elles unissent et entrelacent si étroitement les destinées de la Mère et celles du Fils, qu'elles obligent à les accepter ou à les rejeter ensemble, et que c'est retirer leur témoignage au Fils que de le retirer à la Mère.

Mais, avant de déployer ce grand argument des prophéties, qu'on nous permette une réflexion générale sur sa valeur tirée de son admirable convenance avec la Religion.

La Religion est une prophétie, la prophétie d'une autre vie et des destinées que nous y aurons. Il était déjà parfaitement convenable que des prophéties accomplies dans le temps nous fussent données en gage de cette grande prophétie qui ne doit s'accomplir que dans l'éternité.

Les prophéties ont, en outre, avec les miracles, une

[1] Saint Bernard.

autre relation de convenance qu'il faut aussi remarquer.

Comme nous l'avons déjà exposé dans le précédent chapitre, la Religion, qui régit nos destinées pour l'autre vie, est une action suréminente de la même Providence qui conduit les choses humaines dans celle-ci, et aussi de celle qui pourvoit à l'ordre inférieur et universel de la création. Dans cet ordre inférieur et universel, elle s'appelle la *Nature;* dans l'ordre humain, la *Providence;* dans l'ordre divin, la *Religion*. Mais sous ces noms de Nature, de Providence et dè Religion, il faut voir, dans des conditions différentes, l'action de plus en plus éminente et finale du même Dieu.

D'après cela, quelles preuves plus pertinentes, plus philosophiquement convenables l'Auteur de la Religion pouvait-il donner au monde de la divinité de son action dans cet ordre religieux, que les miracles et les prophéties, par lesquels il manifeste sa souveraineté dans les deux autres ordres de la Nature et de la Providence? Apparaissant Maître de la nature par les miracles, Maître des événements humains par les prophéties, quels gages plus formels pouvait-il nous donner de la foi qu'il réclame comme Maître de nos destinées religieuses?

Les prophéties, surtout, ont une valeur absolue qui confondra à jamais l'incrédulité de tous les temps. Elles l'emportent sur les miracles en ce qu'elles sont elles-mêmes un miracle, mais continuel et même croissant. La résurrection de Lazare est un grand miracle, sans doute; mais il n'a eu qu'un petit nombre de témoins immédiats; tandis que l'accomplissement de cette prophétie : *Quand je serai élevé en croix, j'attirerai tout à moi*, et de celle-ci : *Pécheurs de poissons, soyez désormais*

pêcheurs d'hommes : allez, enseignez toutes les nations; soyez mes témoins en Jérusalem, dans toute la Judée, en Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre, et jusqu'à la fin du monde; l'accomplissement de ces prophéties, dis-je, est un miracle de l'ordre providentiel, non moins grand en soi que la résurrection de Lazare, et qui, de plus, a pour témoins tout l'univers et tous les siècles; et, chose admirable! les plus reculés plus encore que les plus proches, lesquels, pour cette raison, ont eu besoin de miracles.

Les prophéties, donc, sur lesquelles nous allons asseoir la grandeur de la très-Sainte Vierge, sont le plus puissant, le plus large, le plus souverain des arguments qu'on puisse concevoir. On peut, par un prodige d'aveuglement, avoir le malheur d'y être insensible; mais c'est une insensibilité sans parole comme sans raison, avec laquelle on ne discute pas.

Elles s'offrent à notre étude sous trois aspects : 1° les Prophéties proprement dites; 2° les Figures; 3° les Femmes de la Bible dans leur rapport prophétique avec la très-Sainte Vierge.

I

I. — La Bible, ce livre reconnu par la science moderne le plus antique, le plus prodigieusement vrai de tous les livres, en même temps que le plus conservé et le mieux garanti par l'aveugle jalousie de ses gardiens; ce livre, dicté par le ciel à la terre, et dont le nom, *la Bible*, ou LE LIVRE, exclut toute comparaison et commande tout respect, ouvre la scène du genre humain

tombé, dans le premier couple d'où il est sorti, par une grande prophétie :

« Le Seigneur Dieu dit à la Femme : « Pourquoi avez-« vous fait cela? » Elle répondit : « Le serpent m'a trom-« pée ; et j'ai mangé du fruit. »

« Alors le Seigneur Dieu dit au serpent : « JE POSERAI « DES INIMITIÉS ENTRE TOI ET LA FEMME, ENTRE TA SEMENCE « ET SA SEMENCE. CELLE-CI T'ÉCRASERA LA TÊTE, ET TU TE « REPLIERAS CONTRE SON TALON[1]. »

Voilà l'Oracle des oracles : voilà tout le Nouveau Testament dans l'Ancien : voilà toute l'histoire du monde dans un verset.

Admirons-y, avant tout, avec Bossuet, « ce trait mer-« veilleux de miséricorde, que la promesse de notre « salut se trouve aussi ancienne que la sentence de « notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la « chute de notre nature et du rétablissement de notre « espérance [2]. » Et voyons dans cette simultanéité l'exécution de ce Plan divin, par nous exposé, où la chute n'est permise que pour donner lieu à une réparation plus glorieuse encore que le premier état, par *la Femme*, qui est MARIE, dans *sa Semence*, qui est JÉSUS.

Jésus et Marie nous apparaissent ainsi, sur le seuil du Paradis terrestre, parmi les ombres du péché et de la mort, comme le point du jour de la grâce et de la vie.

Marie peut dire, comme Jésus : « En tête du Livre il « est question de moi, » *In capite Libri scriptum est de me* [3].

C'est incontestablement de Marie, en effet, qu'il est

[1] Genèse, III, 15.

[2] Sermon pour la fête du Rosaire.

[3] Hebr., X, 7.

question dans cet antique verset. Il n'y a pas moyen d'en douter.

Cette *Semence*, qui doit écraser la tête de l'auteur de notre chute, pour prendre la version la plus large[1], c'est le Messie : ce Messie que nous allons voir appeler, dans les prophéties subséquentes, de ce même nom de *Semence*, et dont le propre est tellement d'être semence, germe, c'est-à-dire *Fils*, que c'est le nom qui le caractérise, d'après le sentiment commun des anciens Hébreux, qui, dans la paraphrase de Jonathan-ben-Uzzel, s'expliquant sur l'oracle que nous étudions, disent : « A la vérité, il y aura un remède pour eux (Adam et « Ève), mais pas pour toi (le Tentateur) ; car ils t'écra- « seront au talon, à la fin des jours, *aux jours du Roi-* « *Messie*[2]. »

Or, la semence dont il est ici question étant le Messie, le Christ, il est évident que la Femme de qui est cette semence est Marie. C'est ce que saint Paul, si versé dans les traditions hébraïques, fait entendre, lorsqu'il dit : « Lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé « son Fils fait de la Femme[3]. »

Enfin ces expressions : *la Femme et sa semence*, par elles-mêmes ne signifient rien, si elles ne signifient une Femme et son fruit produit sans la participation de

[1] Il y a doute sur la question de savoir si le pronom qui sert de sujet au verbe *écrasera* se rapporte à la femme ou sa semence, si c'est *ipsa* ou *ipse*. Nous adoptons ce dernier sens.

[2] *Traduction polyglotte des paraphrases chaldaïques*, par Walton. — *Dissertations sur le Messie*, par Jacquelot, p. 79. — *Première lettre d'un rabbin converti*, p. 57 ; — et la note sur les paraphrases chaldaïques qui se trouve dans nos premières *Études*, au chapitre des *Prophéties*.

[3] Galat., IV, 4.

l'homme, une maternité virginale qui n'est autre encore que celle de Marie.

Toutes ces justifications, déjà si pleines, trouveront de surabondantes confirmations dans les autres prophéties.

Elles nous autorisent, quant à présent, à conclure la grandeur de la prédestination de Marie, LA FEMME entre toutes les femmes, en nous la montrant, non pas réduite au rôle passif de mère quelconque d'un enfant divin que la nature aurait formé aveuglément dans ses flancs, mais coopératrice prédestinée de la grâce qui a fécondé sa Virginité, pour être coopératrice de cette même grâce qui nous rend la vie; ayant à la réparation la même part qu'Ève a eue à la ruine; étant cette Ève elle-même, *la Femme*, mais non séduite par les suggestions de Satan, en inimitié déclarée contre lui, et, au lieu d'en recevoir le fruit de mort, le foulant aux pieds par le fruit de vie.

Remarquez à ce sujet, dans le texte, l'importance qui est donnée à la Femme par la solidarité de combat et de triomphe qui l'unit à sa Semence : solidarité que les paraphrases chaldaïques traduisent par ce seul pronom qui réunit les deux versions du IPSA et du IPSE *conteret* : ILS T'ÉCRASERONT LA TÊTE.

Cet oracle biblique, déposé sur le berceau du genre humain, fut emporté par lui dans ses migrations et ses dispersions sur la terre, mais divisé et altéré comme lui, de manière à ne nous offrir plus, hors du peuple hébreu, que des lambeaux de vérité cousus de fables.

Or, dans ces lambeaux, ce qui est le plus conservé, c'est ce rôle considérable donné à la Femme qui doit mettre au jour le Libérateur.

Nous avons établi surabondamment cette vérité dans le chapitre de nos *Études* intitulé : *Traditions sur l'attente*

du Libérateur, auquel nous nous permettons de renvoyer ceux qui nous lisent.

Nous rappellerons seulement ce passage frappant de l'*Isis et Osiris* de Plutarque, où, après avoir dit du serpent Typhon qu'ayant *mis, par son envie et sa malignité, tout en combustion, il remplit de maux et de misères le ciel et la terre*, il ajoute : ET PUIS EN FUT PUNI, ET LA FEMME *et sœur d'Osiris* EN FAIT LA VENGEANCE, ESTEIGNANT ET AMORTISSANT SA RAGE ET SA FUREUR... Puis revenant, dans le même traité, sur cette tradition, il nous donne la dernière version du *ipse conteret*, où ce n'est pas la Femme elle-même qui surmonte Typhon, mais son descendant : *Non celui de la première génération*, dit-il, *que les Égyptiens appellent l'ancien Orus, mais l'Orus déterminé, définy et parfaict, qui ne tua point du tout entièrement Typhon, mais lui osta la force et la puissance de pouvoir plus rien faire... Typhon*, en effet, *fust bien surmonté, mais non pas tué pour ce que la* DAME DE LA TERRE *ne voulut pas permettre que sa puissance fust du tout anéantie, mais seulement la lascha et la diminua, voulant que ce combat demeurast* [1]. De là ces innombrables représentations d'Isis avec son enfant Orus, que nous exhumons tous les jours de la terre des Pharaons, comme de prophétiques hiéroglyphes de la grandeur de Marie.

Nous rappellerons encore la tradition non moins frappante, recueillie dans le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, où la même *Isis* des Égyptiens devient l'*Io* des Grecs, et apprend de Prométhée qu'elle doit donner le jour au Libérateur de l'homme enchaîné : *Qui donc*, dit-elle, *pourra te délivrer ? — Ce doit être un de tes descendants.*—

[1] *De Isis et Osiris*, ch. XXIV, XXV, XLIV.

Que dis-tu? ton libérateur serait un de mes enfants? — Oui, à la troisième génération, après dix autres générations... Prométhée lui explique ensuite comment elle deviendra mère : *Jupiter posera sur ton front sa main caressante, son toucher suffira. Et de toi un fils naîtra, dont le nom rappellera l'origine, Epaphus* (qui veut dire *touché légèrement*).

Peut-on ne pas reconnaître, sous des voiles aussi transparents, LA FEMME de la Prophétie biblique et *sa virginale* SEMENCE *libératrice de l'humanité?* d'autant que, dans la tradition grecque comme dans la tradition égyptienne, ce descendant de la CHASTE VIERGE, comme l'appelle Eschyle, doit affranchir l'homme en terrassant son ennemi, *en le faisant tomber*, dit Eschyle, *d'une chute ignominieuse*[1]...

Ajoutons enfin ce que nous trouvons dans l'excellent ouvrage sur *les traditions du genre humain ou sur la révélation primitive de Dieu chez les Païens*, que le savant professeur Lüken vient de donner à l'Allemagne : « Les « traditions païennes représentent leur Ève, leur femme « primitive, sous deux faces parfaitement distinctes. « D'abord, elle est pure, elles la nomment *Adita* aux « Indes; puis elle est souillée, elle a donné le jour à une « race maudite de géants, et elles ne l'appellent plus « que *Dita*. Ces traditions disent que la femme primitive « brisera la tête du Serpent, sera la Mère du Libérateur, « et apparaîtra elle-même à la fin des temps. Or, quand « elles parlent d'elle sous ce point de vue, *toujours* elles « nomment l'Ève pure et intacte : c'est l'*Adita* qui est la « Mère du Messie et jamais *Dita*, l'Ève déchue et cou-

[1] Voir nos premières *Études*.

« pable. Cette tradition est frappante dans toutes les « traditions indiennes, persanes et chinoises... »

C'est ainsi que, de tous les points de l'humanité, des échos de la Parole première se font entendre, et confirment la grande voix du Seigneur Dieu.

II. — Avançons dans le saint Livre. Ne nous arrêtons aux mémorables prophéties faites à Abraham, à Isaac et à Jacob, que pour faire remarquer, relativement aux deux premières de ces prophéties : *Benedicentur* IN SEMINE TUO *omnes gentes* [1] : « Toutes les nations seront bénies EN TA SEMENCE ; » que cette semence, que saint Paul dit ne pouvoir s'entendre que d'un seul, qui est le Christ [2], est évidemment la SEMENCE de cette Femme que nous avons déjà reconnue, de Marie; de Marie qui le déclare du reste elle-même dans ces paroles de son cantique : *Sicut locutus est ad Abraham*; et, relativement à la prophétie de Jacob : *Non auferetur sceptrum de Juda, donec veniat* SCHILO IPSIUS, *et ipse erit exspectatio gentium :* « Le sceptre « ne sera point ôté à Juda jusqu'à ce que vienne l'Envoyé « de Dieu, lequel sera l'attente des nations, » remarquons encore que, par ces mots *Schilo ipsius*, un ancien et célèbre rabbin veut qu'on entende : *Le Fils de la Femme* [3].

Allons droit maintenant à la prophétie célèbre entre toutes par sa clarté, clarté qui illumine toutes les autres prophéties antérieures et postérieures, et qui va se confondre avec l'accomplissement lui-même, dont elle semble être le récit.

[1] Genèse, XXVI, 4, et XXVIII, 14.

[2] Galat., III, 6.

[3] Canisius, *de Maria Deipara Virgine,* lib. II, cap.

« Demandez au Seigneur votre Dieu, dit Isaïe, qu'il « opère pour vous un prodige ou du fond de la terre, ou « du plus haut du ciel. — Je ne le demanderai pas et « ne tenterai point le Seigneur, dit Achaz. — Et Isaïe « dit :

« Écoutez, Maison de David, ne vous suffit-il pas de « lasser la patience des hommes, sans lasser encore celle « de mon Dieu? C'est pourquoi Dieu lui-même vous don- « nera un prodige : Voici : LA VIERGE concevra et « elle enfantera un Fils qui sera appelé du nom d'Em- « manuel [1]. »

« Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une « grande lumière, et le jour s'est levé pour ceux qui ha- « bitaient dans la région de l'ombre de la mort. Car « le petit enfant nous est né et LE FILS nous a été « donné. Sa Principauté est sur ses épaules, on l'appel- « lera l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père « du siècle à venir, le Prince de la paix. Son empire « s'étendra de plus en plus, sa paix n'aura point de « borne, il s'assoira sur le trône de David, et sur son « royaume qu'il confirmera et fortifiera, dans l'équité et « dans la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais [2]. »

Cette prophétie était célèbre dans tout l'Orient. Les plus anciennes traditions rabbiniques [3] y voyaient le Messie; et l'application s'en fait comme d'elle-même, sous la plume de l'Évangéliste, à la naissance de Jésus : « Tout cela advint, dit saint Mathieu, pour accomplir ce

[1] Isaïe, ch. VII, v. 14.

[2] *Ibid.*, ch. IX, 6.

[3] Telles que la *Paraphrase chaldaïque* de Jonathan-ben-Uzzel; — la *Medraschrabba*, sect. *Debarim*, fol. 287, col. 3; — le livre *Ben-Cira*, fol. 41, verso, édit. d'Amsterdam, 1760.

« qu'avait dit le Seigneur par le Prophète : *La Vierge* « *concevra et enfantera un Fils, et on le nommera Emma-* « *nuel*, c'est-à-dire Dieu avec nous. »

Que manque-t-il au prodige de ce témoignage en faveur de la Vierge Marie, soit en grandeur, soit en clarté ; et qui est-ce qui est raisonnable et conséquent, de nous, Catholiques, qui, sur la foi d'une telle preuve, honorons LA VIERGE-MÈRE, ou de ceux qui opposent leur vaine critique à un culte qui a pour base comme pour objet *le Prodige* le plus signalé que le Ciel pût donner à la terre?

Examinons rapidement les principaux traits de cette prophétie, et admirons-en tout à la fois la force et la précision.

Dieu veut confondre l'incrédulité de tous les temps : des Juifs qui devaient renier leur Sauveur dans son apparition mortelle, et des chrétiens plus coupables qui devaient le méconnaître après dix-huit siècles de bienfaits. Il s'y prend 800 ans à l'avance. Il veut faire un prodige et un double prodige : le prodige de l'événement et le prodige de sa prédiction. Il laisse à l'Incrédulité elle-même, représentée par le roi Achaz, le choix de ce prodige, lui disant de le demander *ou du fond de la terre ou du plus haut du ciel*. Effrayée de cette délégation, l'Incrédulité se récuse, et alors le Prophète reprend : *Dieu lui-même vous donnera un prodige, écoutez.*

Quel solennel début! et quelle grandeur il donne à ce qu'il annonce! N'est-il pas permis d'en voir l'impression dans ce proverbe qui avait cours dans l'antiquité : *Quand une Vierge enfantera*, pour signifier une chose qui ne peut pas arriver? Proverbe, qu'au dire de plusieurs, Rome, dont la fondation est contemporaine de notre prophétie, appliquait à sa destinée, pour en exprimer

la perpétuité; ne pensant pas qu'elle en signalait le terme.

Mais écoutons la prophétie, et pesons-en chaque mot :

Ecce, VOICI : — Ce premier mot avertit encore de quelque chose de grand et de prophétique; nous le retrouvons dans toutes les grandes prophéties, particulièrement dans celles-ci du Christ et de Marie : ECCE *ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*; — ECCE *beatam me dicent omnes generationes.* « VOICI : Je suis avec « vous jusqu'à la fin des siècles; — VOICI : Toutes les « générations m'appelleront bienheureuse. »

Virgo : nous avons traduit *La Vierge*, et non pas *une Vierge*; parce que c'est là le sens du texte des Septante, ἡ Παρθένος, sens que le latin, qui ne connaît pas d'article, ne pouvait exprimer. Qui ne voit la majesté et la portée que cette manière de dire imprime à cette désignation ? *La Vierge;* c'est-à-dire l'unique, l'incomparable, celle que les prophéties antérieures ont déjà signalée, qui est le sujet et le siége du prodige, le prodige lui-même; et dont le propre a toujours été et sera toujours d'être LA VIERGE.

ECCE *Virgo* CONCIPIET ET PARIET FILIUM, ET VOCABITUR NOMEN EJUS... dit la prophétie. ECCE CONCIPIES ET PARIES FILIUM, ET VOCABIS NOMEN EJUS... dit l'Ange à la Vierge dans le récit de l'Evangile. Admirable similitude de termes entre la prédiction et l'événement, qui les confond à travers huit siècles de distance, et où l'Ange de l'Annonciation montre visiblement du doigt, — comme dit Grotius, — le passage de la prophétie d'Isaïe qui va s'accomplir [1]! Oserait-on y voir un calcul ou même une

[1] Aperte satis angelus digitum intendit ad illa Isaïæ quæ ita se habent : *Ecce Virgo concipiet,* etc. — *Annotat. ad Lucam*, *Oper. Theol.*, tom. II, vol. I, p. 339.

préoccupation qu'attesterait le rappel que l'Évangile lui-même fait de la prophétie? Un calcul! cette supposition tombe devant l'ingénuité évangélique, qui ne songe pas même à la repousser. Une préoccupation! Mais voici que précisément l'Évangéliste qui rappelle la prophétie d'Isaïe n'est pas le même que celui qui raconte l'Annonciation : le premier est saint Matthieu, et le second est saint Luc. Que faut-il donc voir dans cette similitude littérale entre la prophétie et l'événement, sinon, porté à son comble, le Prodige prophétique sur lequel repose notre foi?

Et vocabitur nomen ejus Emmanuel, poursuit la prophétie; *et vocabis nomen ejus* Jesum, poursuit l'Evangile. Si l'on avait pu douter de la véracité évangélique, on ne pourrait s'empêcher de la voir éclater dans cette dissemblance sur le nom du Fils de la Vierge dans la prophétie et dans l'événement; dissemblance qui se trouve sous la plume du même Évangéliste, et qui, en faisant ressortir la similitude sur tout le reste, en prouve, s'il était besoin, la sincérité. — Mais alors cette dissemblance elle-même ne fait-elle pas mentir la prophétie? Nullement. Emmanuel, nous dit l'Évangile, veut dire Dieu avec nous, *quod est interpretatum Nobiscum Deus;* et que veut dire Dieu avec nous sinon *notre Sauveur*, Dieu avec l'homme, unis ensemble dans la personne de ce divin enfant de la Vierge; de la Vierge que l'Ange salue tout d'abord par cette parole, application vivante du nom d'*Emmanuel :* « Le Seigneur est avec vous, » Dominus tecum?

Enfin la dernière partie de la prophétie : Le petit enfant nous est né, *le Fils nous a été donné*, *il sera appelé l'Admirable*, *Dieu, le Fort*, etc. ; *il s'assoira sur le trône de David et sur son royaume à jamais*, — trouve aussi son ap-

plication *littérale* dans cette parole de l'Ange aux Bergers : *Voici que je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple un sujet de joie*; *car* IL VOUS EST NÉ AUJOURD'HUI UN SAUVEUR; et dans cette autre parole de l'Ange à Marie : *Il sera grand et s'appellera le Fils du Très-Haut*; *et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, il règnera dans la maison de Jacob éternellement*, *et son règne n'aura point de fin :* prophétie redoublée dont nous voyons l'accomplissement depuis dix-huit siècles, par le règne de la foi chrétienne, qui n'est autre que la foi de David et d'Abraham en Jésus-Christ, leur Fils et notre Dieu.

Telle est la grande prophétie d'Isaïe, l'une des colonnes de notre foi.

On y a fait des objections. Mais qu'est-ce que cela prouve si elles ne sont pas fondées? Cela prouve, pour les esprits qui veulent tergiverser avec la vérité, qu'elle est contestable. Cela prouve, pour les esprits droits, qu'elle est invincible. Tout ce qui est contesté est-il contestable? Et n'y a-t-il pas des vérités à la fois si obligatoires et si souveraines, que c'est leur gloire et leur démonstration d'être à la fois toujours attaquées et toujours triomphantes; de voir se reproduire et se heurter éternellement contre elles des objections pareilles à ces pierres que l'Arabe jette en passant contre la grande pyramide du désert, et qui retombent au pied du monument où l'Arabe qui suit les ramasse, pour en faire de nouveau l'instrument d'une aussi vaine insulte?

Les objections jetées ainsi par les Juifs modernes et ramassées par les mauvais chrétiens contre la prophétie d'Isaïe se réduisent à deux : la première consiste à prétendre que dans le texte hébreu le mot que nous rendons

par *la Vierge* veut aussi bien dire la *jeune fille*, et n'emporte pas nécessairement l'idée d'un enfantement virginal et merveilleux; — la seconde, c'est que, d'après le sens général de la prophétie, il s'agirait, soit de l'épouse d'Achaz, soit de l'épouse du prophète d'Isaïe.

Nous ne perdrons pas notre temps à discuter longuement ces deux objections, et cela n'est pas nécessaire.

Quant à la première, relative au sens du mot hébreu que nous traduisons par *Vierge*, nous allons d'abord laisser parler une grande autorité, non suspecte, Grotius :

« Vainement les Juifs nient-ils que la signification du « mot העלמ soit une Vierge intacte; car la plus par- « faite origine de cette signification se tire de la racine « עלמ, qui signifie *abscondere*, principalement parce que « chez les Hébreux, non moins que chez les Grecs, il « était de mœurs, que les jeunes filles vierges furent soi- « gneusement recluses. » A l'appui de ce sentiment, Grotius cite des exemples grammaticaux tirés de toutes les littératures, latine, grecque, hébraïque, qui ne laissent pas subsister la moindre hésitation [1].

Mais cette savante autorité est superflue. Une raison péremptoire vient trancher la question. Cette raison est que ce sont les Juifs modernes, plus prévenus et moins

[1] Hug. Grotii *Opera Theol.*, *Annot. in Matthæum*, p. 14.

Nous avons déjà cité, et nous citerons maintes fois encore Grotius dans tout le cours de ce volume. Par le caractère, le jugement et l'érudition, on ne peut invoquer aucune autorité plus imposante. Son *Annotation des Évangiles* est surtout, par l'étendue et la sobriété de la science qui y est mise à contribution, un des plus solides monuments de l'esprit humain. Grotius était protestant de naissance et catholique de raison, comme Leibnitz.

instruits que les anciens, qui l'ont soulevée. Les anciens Hébreux, et notamment les Septante, docteurs choisis dans toutes les tribus par le roi Ptolémée, plus de deux siècles avant Jésus-Christ, pour traduire en grec les Livres saints, et dont l'œuvre est considérée par les Juifs modernes eux-mêmes comme presque inspirée, ont traduit *Vierge*, et même LA VIERGE.

Ajoutons que l'Évangéliste saint Matthieu, qui a écrit en hébreu, n'aurait pas fait aussi simplement application de cette prophétie à l'enfantement virginal de Marie, si le sens hébreu ne s'y fût prêté notoirement.

Ainsi tombe la première objection, qui, du reste, va recevoir encore une réfutation surabondante dans la réponse que nous allons faire à la seconde.

Quant à cette seconde objection, à savoir que, d'après le sens général de la prophétie, il s'agirait, soit de l'épouse d'Achaz, soit de celle du Prophète, une raison péremptoire vient également nous dispenser d'entrer dans un débat qui, en admettant même qu'il pût être question d'un autre enfantement quelconque (sur lequel on n'est pas d'accord), laisserait subsister et dominer, comme objet final de la prophétie, l'enfantement divin, dont cet autre enfantement ordinaire ne serait que la figure : cette raison péremptoire, c'est qu'un enfantement virginal et divin peut seul justifier la solennité du prélude de la prophétie, qui annonce un prodige inouï, et peut seul soutenir la vérité, remplir toute l'énergie de ces titres accumulés sur la tête de *l'Enfant qui nous est né :* L'ADMIRABLE, LE CONSEILLER, DIEU, LE FORT, LE PÈRE DU SIÈCLE A VENIR, LE PRINCE DE LA PAIX.

Calvin, non suspect assurément de ferveur pour la virginité de Marie, a, dans son *Commentaire sur l'harmonie*

des Évangélistes [1], une forte et convaincante discussion, où il établit qu'il ne peut être question dans la prophétie d'aucun autre enfantement, même figuratif, que de celui de la Vierge, Mère du Sauveur, et il termine ainsi : « Le « propos dont il est question montre évidemment et con- « traint un chacun de professer que le Prophète parle « d'un enfantement miraculeux et non accoutumé. Il « proteste qu'il leur apporte un *Signe* de par le Seigneur, « voire un signe qui ne sera point de la façon commune, « mais qui sera excellent et admirable par-dessus tous « autres. S'il disait seulement qu'une femme enfantera, « n'eût-ce pas été une grande moquerie de faire un « préambule si magnifique? Davantage, on peut tirer du « texte même un argument qui n'est pas de conséquence « *Une Vierge sera enceinte*. Pourquoi n'est-il pas fait « mention d'homme? Certes, le Prophète veut montrer « que ce ne sera point une chose accoutumée..... Par « quoi, tenons cela pour résolu, que le Prophète com- « prend sous ces mots un miracle excellent de Dieu : le- « quel tous les fidèles doivent considérer diligemment « et en toute révérence : et lequel les Juifs profanent « vilainement, transférant à la façon commune de con- « cevoir ce qui s'entend de la vertu occulte et secrète du « Saint-Esprit. »

Les raisons de bon sens se réunissent donc à celles de la science et au poids des autorités antiques et modernes, pour repousser les objections judaïques tentées après coup contre notre prophétie, à raison même de son importance et de son accord avec l'événement.

N'oublions pas, d'ailleurs, que cette prophétie n'est

[1] Page 40, Genève, 1563.

pas isolée, qu'elle est, parmi celles qui précèdent et qui suivent, comme un pic plus élevé dans une chaîne de montagnes qui s'appuient les unes sur les autres, et forment une configuration solidaire.

Ainsi, dans cette Vierge qui doit enfanter un Fils, *Dieu, le Fort, Dieu avec nous*, qui peut méconnaître *la Femme dont la Semence* doit écraser l'auteur de notre ruine? qui ne voit que c'est la même prophétie plus éclairée?

Pareillement nous allons la reconnaître dans celles qui suivent.

III. — Ainsi le même Isaïe ouvre son chapitre XI, sur le règne futur du Messie, par cette image où les Juifs sont unanimes à reconnaître l'envoyé de Dieu qu'ils attendaient : « Il sortira une Tige de la racine de Jessé, et la « Fleur montera de sa racine. Et l'Esprit du Seigneur se « reposera sur lui; l'Esprit de sagesse et d'intelligence, « l'Esprit de *conseil* et de *force*, etc. »

Voilà encore le *Conseiller*, le *Fort*, sortant de la Vierge, comme la *fleur* de la *tige*, et par elle de la *racine* de Jessé. c'est-à-dire de l'humanité dans la maison de David. « En ce jour-là, » dit Isaïe, plongeant la vue dans une perspective de vingt-cinq siècles, « *ce Rejeton de Jessé sera « exposé comme un étendard devant tous les peuples; les na- « tions viendront lui offrir leurs prières*, *et son Sépulcre « sera glorieux.* »

Et comment la Vierge, qui lui a donné si merveilleusement la vie, n'aurait-elle pas été *glorieuse* plus encore que le sépulcre où il la reprend?

IV. — Mais voici une autre prophétie non moins frappante et trop peu considérée dans le trait qui nous la fait citer. C'est celle qui célèbre le berceau du Sauveur, comme la précédente vient de glorifier son sépulcre :

« Et toi, Bethléhem, dit le prophète Michée, tu es petite entre les mille villes de Juda; mais de toi sortira « le Dominateur en Israël, *dont l'issue est dès le commen-« cement, dès l'éternité.* » — Écoutez la suite, elle est d'une éblouissante clarté : — « Pour cela, Dieu aban-« donnera les siens jusqu'au temps où CELLE QUI DOIT EN-« FANTER AIT ENFANTÉ, et le reste de ses frères se conver-« tiront aux enfants d'Israël. Et il sera ferme; et il « paîtra son troupeau dans la force du Seigneur, dans « la sublimité de la majesté du Seigneur son Dieu; et « ils se convertiront à lui, parce que sa grandeur écla-« tera jusqu'aux extrémités de la terre. Et il en sera la « paix. »

Que les incrédules sont donc aveugles et malheureux de ne pas considérer des preuves aussi éclatantes ou d'y rester froids! quel autre que Dieu a pu faire une telle prophétie? Quel autre que Dieu a pu la remplir? Qu'y trouve-t-on qui ne soit clair et historique, on peut le dire, plutôt que prophétique? — La ville de Bethléhem, signalée dans son obscurité comme celle d'où doit sortir sur la terre le Dominateur dont la sortie est de l'Éternité ; l'*enfantement de* CELLE QUI DOIT ENFANTER, donné comme le signe de cette grande révolution qui doit remplir les antiques promesses faites aux Juifs, convertir à leur foi tout le reste de la race humaine, et ne faire de tous qu'un troupeau que le Pasteur divin régira avec une majesté qui éclatera jusqu'aux extrémités de la terre

dont il sera la paix; *Et erit iste Pax :* — quelle prophétie[1]!

On n'y remarque généralement pas assez le trait en vue duquel nous l'avons citée : *jusqu'au temps où* CELLE QUI DOIT ENFANTER ENFANTERA : c'est ainsi que Sacy traduit *usque ad hoc tempus* QUO PARTURIENS PARIET. Il a suivi l'hébreu qui, au lieu de PARTURIENS porte PARIENS, légère différence qui autorise néanmoins sa traduction *Celle qui doit enfanter*, dont le propre est d'enfanter.

Comment ne pas voir, dans ce trait du tableau, la Maternité de Marie? Remarquez comme tous les autres traits concourent à lui donner cette signification : d'abord *Bethléhem* signalé comme le lieu d'où SORTIRA *Celui qui doit régner dans Israël*, premier trait qui, en marquant le lieu de la naissance, approche de la naissance même. — Ensuite la naissance éternelle vivement caractérisée par ce second trait : *Dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité.* — Puis la naissance temporelle immédiatement après : *Dieu laissera les siens jusqu'au temps où Celle qui doit enfanter ait enfanté.* — Enfin cet enfantement posé comme le point d'intersection des temps anciens et des temps nouveaux, de ce *ressouvenir* des antiques miséricordes pour les *siens*, RECORDATUS *misericordiæ suæ*, que Marie chante dans son cantique, et de la vocation des Gentils dont elle voit les prémices apportés par les Mages aux pieds de la crèche de *Bethléhem*. — Que peut-on voir de plus indiqué que le rapport de tous ces traits, et par conséquent de plus justifié que l'application que nous faisons à Marie

[1] C'est assurément à cette prophétie et à celle d'Isaïe que remontent ces oracles sibyllins dont Virgile a si poétiquement fait résonner le souffle dans son églogue : *Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.*

de celui ci : *Jusqu'au temps où Celle qui doit enfanter ait enfanté?*

Enfin le rapport tout particulier de cette prophétie avec la grande prophétie d'Isaïe : *Ecce Virgo concipiet*, vient mettre le comble à la certitude de cette conclusion. Pour apprécier toute la force de ce rapport, il faut savoir que Michée est l'abréviateur d'Isaïe, comme saint Marc l'est de saint Matthieu; qu'il marche sur ses traces jusqu'à le répéter mot à mot, comme on le voit dans tout le chapitre qui précède cette prophétie; et dès lors, dans ces paroles : *Jusqu'à ce que Celle qui doit enfanter ait enfanté*, il n'est pas possible de ne pas voir une allusion à celles-ci : *Voici : la Vierge concevra et enfantera;* allusion complétée par les qualifications extraordinaires et synonymiques données de part et d'autre au fruit merveilleux de cet enfantement, appelé *Dieu avec nous* dans Isaïe; *Issu de l'éternité* et *notre frère*, dans Michée.

Tel est au surplus le sentiment des plus grands maîtres dans la science de l'interprétation biblique, notamment de saint Jérôme et d'Eusèbe.

Nous avons dû insister sur cette prophétie de Michée, parce que généralement on ne l'invoque que pour son trait le plus éclatant, la désignation de *Bethléhem*, négligeant trop ce qui vient après et qui n'est pas moins remarquable : et puis parce que, indépendamment de sa valeur propre, elle donne à la prophétie d'Isaïe, autant qu'elle en reçoit, une force de confirmation irrésistible.

C'est surtout ce rapport, cet enchaînement des prophéties entre elles qui, en les complétant et les confirmant les unes par les autres, en fait un ensemble puis-

sant à l'épreuve de toutes les arguties qu'on pourrait tenter contre chacune d'elles en particulier.

V. — Voici une cinquième prophétie, qui, par le rapport manifeste qu'elle a avec celles que nous avons vues jusqu'ici, vient accroître cette force d'ensemble et en profiter.

Comme Isaïe, Jérémie annonce à la terre que Dieu lui prépare un Signe, un Prodige inouï, plus encore : « Le « Seigneur, dit-il, a *Créé* une *Nouveauté* sur la terre. » *Creavit Dominus novum super terram...*

Avant de poursuivre, remarquons la profonde énergie de ces expressions. Dieu, qui a créé le ciel et la terre, peut y faire des prodiges en suspendant les lois de la création; mais ce qu'annonce le prophète est plus que cela, c'est une création même, CREAVIT. Ce mot *Créer*, qui, à la différence de celui de faire, emporte avec lui l'idée, non pas d'une opération seulement, mais d'un principe à part, et qui n'apparaît que trois fois dans la Genèse : 1° lorsque Dieu *crée* la matière première, d'où il tire ensuite l'univers: 2° lorsqu'il y ajoute le sentiment en *créant* les animaux; 3° lorsqu'il y inspire l'intelligence en *créant* l'homme à son image; ce grand mot donc qui emporte toujours avec lui l'idée d'un ordre nouveau, reparaît ici pour exprimer sans doute quelque chose de supérieur à la création première. C'est ce que confirment les expressions qui suivent : NOVUM SUPER TERRAM, « une Nouveauté sur la terre : » non pas un miracle, suspension passagère des lois de la nature qui reprend ensuite son cours; mais une création nouvelle et permanente *sur la terre*, comme celles qui ont précédé,

et qui doit leur être supérieure, par cela même qu'elle est nouvelle.

Or, quelle est cette nouvelle création?

La voici : FEMINA CIRCUMDABIT VIRUM, « une Femme « enceindra un homme[1]. »

Disons tout d'abord que les plus anciens et les plus vénérés interprètes juifs, tel que le rabbin Haccados, que les Juifs appelaient notre saint Maître, et d'autres, ont confessé qu'il s'agissait là du Messie, l'*Homme* par excellence, l'HOMME-DIEU, *fait de la Femme*, dans la plénitude des temps[2], comme la femme a été faite de l'homme à leur origine; non par une génération ordinaire, mais par un acte créateur, où Dieu seul emploie sa toute-puissance, sans le secours d'aucune créature : *Creavit Dominus.*

Deux caractères, dans l'événement annoncé, justifient cette grande expression de *Création* qui lui est appliquée : le premier, c'est que c'est un enfantement virginal, la *Femme* seule étant montrée comme le sujet de l'action, *Femina circumdabit* : le second, c'est que c'est un enfantement divin, l'objet de cet enfantement n'étant pas un enfant, mais un homme, et un homme dans sa force (*vir* et non *homo*), un enfant-homme; ce qui s'explique si c'est un Enfant-Dieu. — C'est là cette grande Nouveauté créée de Dieu sur la terre : *Novum super terram.*

Et maintenant, comment ne pas reconnaître dans cette femme qui doit enceindre l'homme nouveau, la *Femme* dont il a été dit au commencement, que, *dans*

[1] Jérémie, XXXI, 22.

[2] Galat., 4, IV.

sa Semence, elle écraserait la tête du serpent; — la *Vierge* qui doit concevoir celui qu'Isaïe appelle le *Fort;* — *Celle qui doit enfanter*, selon Michée, le *Dominateur?* Création incomparable, qui précède toutes les autres dans l'éternité du divin conseil, et que pour cela le Prophète considère comme déjà faite, *crea*VIT; mais qui n'apparaîtra que dans l'avenir, *circumda*BIT; conformément à cette autre parole d'un Prophète : « Seigneur, « c'est là votre Œuvre, vous le ferez PARAITRE au milieu « des ans[1]. »

VI. — Enchaînement merveilleux de nos prophéties! voici qu'un autre Prophète vient, par une prophétie nouvelle, confirmer, en lui donnant un nouveau tour, cette signification de la prophétie de Jérémie, et nous montrer *cet Homme* que la Femme seule, la Femme vierge doit enceindre et enfanter.

« Le Seigneur des armées a parlé, dit Zacharie, et il « a dit : VOILA L'HOMME, ECCE VIR. GERME EST SON NOM; « IL SOURDRA DE LUI-MÊME... Il sera couronné de gloire, il « s'assiéra sur son trône, et il dominera[2]. » Le même Prophète vient de dire, dans un chapitre précédent : « Écoute, grand-prêtre, toi et tes amis, car *ce sont des « hommes qui regardent les prodiges de loin.* VOICI, EN « EFFET, MOI-MÊME[3], JE VAIS FAIRE VENIR MON SERVITEUR « GERME[4]. » — Jérémie avait dit pareillement : « *En*

[1] Habacuc, III, 2.

[2] Zacharie, VI, 12, 13.

[3] *Ecce enim ego.* Même début solennel que nous avons déjà remarqué dans d'autres prophéties.

[4] Zacharie, III, 8.

« *ces jours-là et en ce temps-là*[1], *je ferai* GERMER *à David* « *un* GERME *de justice, et il exercera son jugement et sa* « *justice sur la terre*[2]. » — Isaïe avait dit encore : « *En* « *ce temps-là*, LE GERME *du Seigneur sera dans la magni-* « *ficence et dans la gloire, le* REJETON DE LA TERRE *sera* « *exalté*[3]. » — Enfin le même Prophète, aspirant après la réalisation des antiques promesses, s'écrie : « *Cieux,* « *distillez d'en haut votre rosée, et que les nues pleu-* « *vent le Juste :* QUE LA TERRE S'OUVRE ET QU'ELLE GERME LE « SAUVEUR[4]. »

Avons-nous besoin de dire que tout le monde est d'accord pour voir dans ce *Germe* sans semence le Messie, c'est-à-dire pour lire ce qui est écrit en caractères si saillants et si concordants? C'est là l'homme, *Ecce vir*, dont il est dit qu'une femme l'enceindra; et c'est ce que confirme ce caractère de GERME qui lui est donné partout, pour signifier qu'il devait naître de la femme seule, de la Vierge, fécondée par la vertu du Très-Haut, de même que l'herbe des champs germe et pousse de la terre arrosée des cieux, sans le travail des hommes.

L'impression répétée et achevée qui résulte de toutes ces prophéties, c'est que toutes les fois qu'il est question de la procréation du Messie dans l'Ancien Testament, il n'est jamais parlé de la participation de l'homme, mais toujours d'une Femme seule, le produisant dans sa virginité, par une opération divine qui fait d'elle le plus glorieux instrument de Dieu, en union avec son ouvrage,

[1] Il faut remarquer la force de ces répétitions exprimant un temps définitif, fond de la perspective prophétique.

[2] Jérémie, XXXIII, 15.

[3] Isaïe, IV, 2.

[4] Isaïe, XLV, 8.

et la présente à l'admiration du ciel et de la terre comme la merveille de sa puissance appliquée au salut du genre humain. Cette impression, disons-nous, est constante.

Il serait donc inutile de relever d'autres prophéties, qui n'ajouteraient rien à cette conviction.

VII. — Je ne puis cependant passer sous silence la prophétie peut-être la plus personnelle et la plus expressive, concernant Marie, d'autant qu'elle n'est pas généralement assez remarquée. C'est celle tirée du magnifique Psaume *Eructavit cor meum Verbum bonum, dico ego opera mea Regi*, où le royal ancêtre de Marie, David, préconise sa fille en des traits qui ne permettent pas d'hésiter à la reconnaître.

David y chante d'abord le Messie, qu'il appelle le Roi: il célèbre en lui *le plus beau des enfants des hommes*, ses combats, sa victoire, son règne *par la vérité, la douceur et la justice*. — Qu'il s'agisse là du Messie, du Fils de Dieu, Dieu lui-même, cela est écrit en toutes lettres dans ces paroles où il lui dit : « Votre trône, *ô mon Dieu*, est « un trône éternel : le sceptre de votre royauté est un « sceptre d'équité. — Vous aimez la justice et vous « haïssez l'iniquité : c'est pour cela, *ô Dieu*, que *votre* « *Dieu* a répandu sur vous l'onction de sa joie, et vous « a élevé au-dessus de tous ceux qui doivent participer « à votre gloire. » *Sedes tua, Deus, in sæculum sæculi : virga directionis, virga regni tui. Dilexisti justitiam, et odisti iniquitatem ; propterea unxit te Deus, Deus tuus oleo lætitiæ præ consortibus tuis*. Évidemment, c'est là, non un Roi quelconque, puisqu'il lui dit *ô Dieu:* ce n'est pas non plus le Dieu Souverain, puisqu'il a un Dieu, un Dieu qui l'a *oint* et l'a *élevé* au-dessus de tous ceux qui doivent

partager sa destinée : ce qui désigne manifestement le *Oint*, le *Christ*, chef des élus, *consorts* de sa gloire.

Maintenant, le Prophète continuant, dit : « La Reine « est assise à votre droite, vêtue d'or et ornée avec une « riche variété. »

Quelle est la Reine, quelle est la femme qui est ainsi auprès du Christ la première dans l'honneur de cette glorieuse approximation? C'est celle que David appelle *sa fille* et à laquelle, s'adressant, il dit : — « Écoutez, « *ma fille*, et voyez et prêtez l'oreille; oubliez votre « peuple et la maison de votre père. Et le Roi sera épris « de votre beauté; car *il est le Seigneur, votre Dieu, et les* « *peuples l'adoreront.* » Paroles qui ne peuvent signifier encore que le Christ, Roi et Dieu que les peuples adorent, et la Vierge incomparable qui l'a attiré par sa beauté, qui est auprès de lui la médiatrice invoquée par les puissances de la terre; la Fille du Roi, dont la gloire est tout intérieure, sous la richesse du culte dont on l'environne; la Reine des Vierges, qui marchent à sa suite et qui, sous son Patronage, se consacrent au divin Époux. C'est là, en effet, ce que dit textuellement le Prophète lorsque, continuant à parler de cette Reine, il ajoute : « Et les filles de Tyr vous offriront des présents, « et tous les puissants de la terre imploreront votre « visage. Toute la gloire de cette Fille du Roi lui vient « du dedans sous les franges d'or et les ornements divers « qui la revêtent. A sa suite, les vierges seront amenées « au Roi, ses compagnes seront offertes et consacrées « dans la joie et l'allégresse, et introduites dans le tem- « ple du Roi. »

Enfin, David achève le portrait de Marie, qui, de sa fille et de fille des Patriarches qu'elle était, est devenue

la Mère des chrétiens et des saints de la Loi nouvelle, qu'elle élève aux prérogatives de sa principauté par toute la terre, et dont elle est bénie de génération en génération : celle que les peuples préconisent à l'envi dans la succession des siècles : « A la place de vos pères, « — dit-il, — des fils vous sont nés : vous les établirez « princes par toute la terre. — Ils feront mémoire de « votre nom dans toutes les générations qui se succéde- « ront. C'est pourquoi les peuples vous glorifieront à « jamais et dans la suite des siècles : » paroles qui vont jusqu'à se confondre avec celles du cantique de Marie elle-même, prophétisant que toutes les générations la publieront bienheureuse.

Quelle éclatante prophétie! quelle large, quelle glorieuse part elle fait à Marie dans le culte des chrétiens! et qu'il faut être prévenu ou mal instruit pour accuser d'exagération et de nouveauté le culte de la *Fille du Roi*, que ce Roi, que Dieu lui-même faisait ainsi annoncer tant de siècles avant par ses Prophètes!

Voyons maintenant le second ordre de témoignage que nous avons indiqué après les prophéties : les Figures.

II

L'Ancien Testament est figuratif du nouveau. Non-seulement les paroles, mais les actes, les événements, le peuple juif et son histoire, toutes ces choses ont été, dit saint Paul, en figure de nous : *Hæc autem in figura facta sunt nostri*[1]. Au surplus, cette manière de considérer le

[1] Corinth., x, 6.

peuple juif, les Juifs eux-mêmes la partagent avec les Chrétiens, malgré l'abîme qui les sépare. Et, chose admirable! Chrétiens et Juifs sont également d'accord sur toutes les figures en particulier comme regardant le Messie, et ne diffèrent que sur leur application à Jésus-Christ; mais application dont chacun peut-être juge.

Qui peut hésiter, par exemple, sur celle-ci :

Tout le monde connaît la grande prophétie de Daniel en explication du songe de Nabuchodonosor et de la statue de divers métaux aux pieds d'argile qui apparut à ce roi. Prophétie qui est l'histoire universelle du genre humain exposée à l'avance par Daniel, comme elle l'a été depuis par Bossuet; où le Prophète fait paraître et passer successivement, sous les traits les plus frappants, les Mèdes et les Perses, les Grecs, Alexandre et ses successeurs, l'Empire romain, puis arrête nos regards sur l'établissement et le développement du Christianisme à jamais. Or, comment tout le monde ancien, sous le *règne de fer* des Romains, fait-il place au Christianisme, dans cette prodigieuse prophétie?

Le voici : « Une pierre se détacha d'elle-même, *sans « la main d'aucun homme*, de la montagne, et frappant « la statue dans ses pieds de fer et d'argile, elle les mit « en pièces; — et la pierre qui avait frappé la statue « devint une grande montagne qui remplit toute la « terre[1]. » Ce que Daniel lui-même explique ainsi : « Dans le temps de ces royaumes, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui les réduira en poudre, et qui « subsistera éternellement, selon que vous avez vu que

[1] Daniel, II, 34, 35.

« la pierre, qui avait été détachée de la montagne *sans* « *la main d'aucun homme*, a tout brisé [1]. »

Quelle est cette *pierre*, si ce n'est, les Juifs eux-mêmes en conviennent, le Messie, qui n'est lui-même, manifestement, que le Christ, cette *pierre angulaire* du monde nouveau dont lui-même a dit si prophétiquement : CELUI QUI TOMBERA SUR CETTE PIERRE S'Y BRISERA, ET CELUI SUR QUI ELLE TOMBERA EN SERA BRISÉ [2]?

Et que signifie dès lors cette *Montagne* de laquelle, SANS LA MAIN D'AUCUN HOMME, devait se détacher la pierre, si ce n'est Marie, bénie, élevée entre toutes les femmes, au-dessus des hommes et des anges comme une montagne de grâce et de sainteté, et de laquelle seule, sans le secours de l'homme, s'est détachée la pierre qui a tout brisé, qui a tout fondé, le Christ?

Accord admirablement soutenu entre tant de prophétiques témoignages de la virginale grandeur de Marie! Évidence palpable qui convainc d'aveuglement ceux qu'elle ne frappe pas!

Il est une multitude d'autres figures par lesquelles l'Esprit-Saint s'est complu à profiler, pour ainsi dire, le long des siècles l'ombre de son Épouse, et à la présenter de loin aux hommages de l'univers. Ainsi :

C'est cette *Terre vierge* du paradis qui produit sans germe la première végétation, et, au milieu, l'Arbre de vie; mais qui, plus merveilleuse, doit germer d'elle-même le rejeton de Jessé, le Verbe de vie, le Créateur lui-même du paradis;

C'est l'*Arche* formée d'un *bois incorruptible et poli*, *enduite au dedans et au dehors d'un bitume* significatif de la

[1] Daniel, 44, 45.

[2] Matth., XXI, 42, 44.

grâce, pour sauver en elle, non-seulement huit personnes mais tous les justes, de ce vaste déluge qui engloutit non les corps mais les âmes, dans un naufrage non temporel mais éternel; Arche vivante dont Jésus-Christ, nouveau Noé, est tout à la fois l'architecte et l'hôte, où il a voulu se renfermer et d'où il a voulu sortir, pour être l'auteur d'un monde nouveau;

C'est la mystérieuse *Échelle de Jacob*, dont le pied pose sur la terre et dont le haut touche le ciel; sur le sommet de laquelle le Père céleste est appuyé avec complaisance, et par où son Fils éternel est descendu vers nous, afin que par elle nous puissions monter à lui, recevoir ses grâces et lui faire parvenir nos vœux, de même que les Anges de Dieu montaient et descendaient dans le songe du Patriarche;

C'est le *Buisson ardent*, où le Seigneur apparut à Moïse dans la flamme d'un feu qui sortait de ce buisson sans le consumer, buisson virginal que n'a point consumé le feu d'un enfantement divin, et d'où se sont élancées ces flammes du céleste amour qui ont embrasé et purifié la terre;

C'est le *Tabernacle*, où reposait l'Arche d'alliance, et d'où le souverain Pontife rapportait aux peuples les oracles de l'Éternel; revêtu tout entier de lames d'or et de draperies merveilleuses : *Mais tabernacle*, dit saint Paul, *plus auguste et plus parfait*, *par où le Christ*, *Pontife des biens futurs*, *est venu, qui n'a pas été fait de main d'homme*, *et qui n'est pas de notre création* [1];

C'est *la blanche Toison de Gédéon*, qui, la première, reçoit seule la rosée du ciel, dont tout le reste de la terre autour d'elle est encore privé; rosée, dont le Prophète

[1] Hebr., IX, 11.

disait : *Cieux, distillez le Juste*, et dont David chantait : *Il descendra comme la rosée sur la toison des troupeaux*[1], sans retentissement, sans rejaillissement, recueilli et retenu tout entier par la douce consistance de cette toison, dont la souple ténuité n'oppose aucune résistance, et dont la chaste intégrité ne souffre aucune déperdition;

Enfin, pour terminer en abrégeant, c'est cette *Fontaine scellée*[2], ce *Jardin clos*[3], cette *Porte* du sanctuaire qui regarde l'Orient, et qui n'a jamais été ouverte; de laquelle le Seigneur dit à son Prophète : « Cette Porte « demeurera fermée; elle ne sera point ouverte, et nul « homme n'y passera, parce que le Seigneur Dieu d'Is« raël est entré par cette Porte, et elle demeurera fermée « au prince[4]. » Grande et expressive figure de cette virginale et divine Maternité de Marie que toutes les prophéties exaltent à l'envi!

Dans cette rapide et insuffisante exposition des figures emblématiques de la Vierge Mère du Sauveur, il faut considérer, outre la justesse de chacune d'elles, la force collective qu'elles reçoivent de leur harmonie, soit entre elles, soit avec les éclatantes prophéties que nous avons montrées en premier lieu, et dont elles sont comme les reflets. L'interprétation que nous leur donnons s'appuie d'ailleurs sur l'autorité de tous les grands génies du Christianisme, sur les traditions rabbiniques elles-mêmes, et forme à elle seule, par cet accord de tant d'esprits, sur une matière libre, un glorieux et imposant témoignage en faveur de la Vierge qui en est l'objet.

[1] Ps. LXXI, 6.
[2] Cant., IV, 12.
[3] *Ibid.*
[4] Ézech., XLIV, 2.

III

Enfin, il est un troisième ordre de témoignage qui, avec les prophéties et les figures, vient encore occuper tous les siècles antérieurs de la venue de cette Femme bénie qui doit les clore, et enfanter les temps nouveaux : c'est le témoignage des femmes de la Bible, des héroïnes du peuple de Dieu.

Il n'est personne qui ne doive être frappé de ce caractère profond entre tant d'autres, qui fait du peuple juif un peuple à part, parmi tous les peuples anciens, comme il l'est à un autre titre parmi tous les peuples modernes : je veux parler de l'action considérable de la femme dans les destinées anciennes de ce peuple, du rôle historique qu'elle n'a cessé d'y avoir depuis l'origine du monde jusqu'au Christianisme, depuis Ève jusqu'à Marie.

Et, chose déjà concluante : si vous recherchez la cause, la source de cette importance historique de la femme chez le peuple hébreu, vous ne la trouverez pas ailleurs que dans cette foi, dans ce sentiment traditionnel et prophétique, qui faisait considérer la maternité comme glorieuse en vue du Messie libérateur et dominateur que ce peuple se flattait de donner au genre humain ; foi, tradition qui a son point de départ dans le rôle si important que la Genèse donne à la première femme, Ève, et dans celui qu'elle réserve dès lors à *la femme* qui, par sa *Semence*, doit réparer la faute de cette première mère du genre humain.

Cette croyance commune à tous les peuples, mais nulle part aussi arrêtée que chez le peuple hébreu, con-

tracte, à mesure que ce peuple se forme, un caractère historique; et, de générale qu'elle est originairement dans le récit de la Genèse, elle devient nationale dès la fondation de la nation juive par la vocation d'Abraham son premier auteur. Les termes de cette vocation s'expliquent clairement : « Je ferai sortir de toi un grand « peuple, dit le Seigneur à Abraham, et tous les peuples « de la terre seront bénis dans *ta semence*... dans Celui « qui sortira de toi... dans Celui qui doit être envoyé, » le Messie, qui est dès lors l'attente énergique d'Israël, et plus vaguement l'attente des nations.

Faut-il s'étonner qu'un peuple dont la fondation et la constante destinée a pour objet de porter, comme son fruit, ce Régénérateur du genre humain, d'être *la semence* d'un monde nouveau, ait tenu si grand compte de la fécondité, de la maternité, et par conséquent de la femme?

De là tant de scènes naïves, touchantes ou héroïques dont la femme est le nœud dans l'Ancien Testament : scènes, remarquez-le bien, qui, même quand elles sont privées, ont une portée générale qui intéresse directement ou indirectement la destinée du peuple de Dieu.

Ces préliminaires posés, n'est-il pas naturel de voir, et ne doit-on pas s'attendre à trouver dans les femmes de la Bible, qui ont plus particulièrement perpétué par leur maternité, ou sauvé par leur héroïsme, les destinées d'Israël, des préludes et des ébauches de celle par qui devaient se consommer ces destinées; qui devait être définitivement pour le monde ce que ces illustres femmes qui l'ont précédée avaient été passagèrement pour le peuple de Dieu?

N'en doutons point; toutes les études que nous ferions

sur ce sujet confirmeraient cette belle vérité : Marie a été préfigurée dans toutes les saintes femmes de l'Ancien Testament, comme elle a été reproduite dans toutes celles du Nouveau, étant *la Femme* bénie entre toutes les femmes, et en qui toute femme bénie l'a été.

Nous regrettons encore de ne pouvoir que rappeler ces saintes héroïnes de l'ancienne Loi qui font cortége à Marie, et qui se partagent entre elles les traits de grâce, de force, de sagesse, de simplicité, de chasteté, de fidélité, de courage, de foi et de sainteté, dont Marie offre la réunion et la concentration suréminente :

C'est Ève, mais Ève sans la chute, Ève victorieuse, Ève dominatrice, dans toute la grâce de sa première création, quand elle sortit des mains de Dieu, et charma le paradis; charmant le ciel, dont elle est la Reine, charmant Dieu lui-même, et l'attirant à prendre notre vie dans son sein, pour nous y donner la sienne ; pour la rendre véritablement *Ève*, la Mère des vivants ;

C'est Sara, stérile, et par la nature et par l'âge, qui reçoit la vertu de concevoir Isaac en vue de Jésus-Christ et en figure de Marie, et qui devient, par cet unique fils, la mère d'une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que les sables de la mer ;

C'est Rébecca, *jeune fille d'une grâce insigne, vierge de toute beauté, qu'aucun homme n'a jamais connue* [1], ornée et préparée pour le Fils d'Abraham, comme Marie pour le Fils de Dieu, et dont l'inépuisable charité abreuve le serviteur qui l'invoque, et jusqu'aux animaux qui le suivent, de l'eau qu'elle puise à la fontaine, image de cette eau du Sauveur qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, et dont Marie est le miséricordieux abreuvoir ;

[1] Genes., XXIV, 10.

C'est la fille de Laban, la bergère Rachel, si aimable, que, pour l'obtenir, Jacob servit deux fois sept ans, et qui, après une stérilité qui semblait devoir être éternelle, donne le jour à Joseph, sauveur de l'Égypte, comme Marie à Jésus, Sauveur du monde;

C'est Débora, la Prophétesse; c'est Jahel, la femme forte, qui met un terme au triomphe de l'ennemi que rien n'arrêtait, *jusqu'à ce qu'une Mère se levât en Israël*[1]: comme le débordement de l'erreur et de la corruption allait engloutissant le genre humain, jusqu'à ce que la Mère des vivants se levât dans le monde;

C'est Ruth, aïeule de Jésus, douce et humble figure de Marie, qui *trouve grâce* devant Booz, comme Marie devant Dieu, en se proclamant la *servante de son Seigneur*[2]; qui, se mettant à ses pieds, est couverte de son manteau, comme la vertu du Très-Haut couvre Marie de son ombre, et qui glane dans les champs du patriarche les épis laissés à ce dessein, comme Marie glane et relève dans le champ de la divine miséricorde les âmes tombées et laissées en arrière de la moisson;

C'est Anne, mère du prophète Samuël, qui le conçoit dans sa stérilité, comme Marie conçoit Jésus dans sa virginité, qui, comme elle, monte au temple présenter son fils au Seigneur, et entonne un cantique de reconnaissance, qui est le prélude et comme l'intention de celui de la très-Sainte Vierge[3];

C'est Judith, la femme intègre et forte, qui abat la tête de l'ennemi d'Israël, sans préjudice de sa chasteté, comme Marie a écrasé celle de l'Ennemi du genre hu-

[1] Judic., v, 7.
[2] Ruth, III, 9.
[3] Samuel, II, 1-10.

main, sans préjudice de sa virginité, et qui est *bénie entre toutes les femmes*, et saluée *la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de sa nation; parce qu'elle a aimé la pureté, et que, pour cela, la main du Seigneur l'a fortifiée*[1];

C'est Esther, autre libératrice de son peuple, *gracieuse et aimable à tous les yeux, qui, par sa pudique beauté, trouve grâce et miséricorde auprès d'Assuérus, au-dessus de toutes les femmes*, à la place de Vasthi, comme Marie à la place d'Ève; qui, *seule exempte d'une loi qui s'étend à tous les autres*[2], est reçue en présence de son Seigneur, par son souverain crédit sauve tous ses frères de la mort, et fait tomber d'une chute ignominieuse leur sacrilége ennemi, dont l'audace était montée jusqu'à usurper les honneurs divins en se faisant adorer;

C'est la mère des Machabées, qui, debout au pied de l'échafaud de ses fils, comme Marie au pied de la croix, *Mère admirable, unissant un cœur d'homme à une tendresse de femme*[3], supporte le poids d'une douleur vaste comme la mer; et, dans le martyre de leurs saintes morts, les enfante à l'éternelle vie;

Enfin, pour abréger l'énumération de ce merveilleux cortége, c'est Élisabeth, mère du Précurseur, remplissant auprès de Marie le même office que Jean-Baptiste auprès de Jésus, qui, la dernière de toutes les saintes femmes de l'ancienne Loi, et la première de la nouvelle, *élevant la voix* au nom de tout son sexe, a l'honneur de recevoir et de saluer dans le profond sentiment de son indignité LA MÈRE DE SON SEIGNEUR, la *Bénie entre toutes les femmes*, la Vierge-Mère que tant de prophéties, tant

1 Judith, XV, 10.
2 Esther, IV, 11; V. 2.
3 II Mach., VII, 20.

de figures, tant de saintes femmes ont annoncée; et de figurer, elle aussi, une dernière fois, la Maternité divine, par une stérilité miraculeusement féconde qui, comme celle d'Anne, de Rachel, de Sara, était l'indice et comme l'essai de ce virginal enfantement de Marie, en qui le Tout-Puissant a déployé la force de son bras.

Ainsi, tous les vieux temps ont prophétisé, préfiguré, pressenti Marie en union avec Jésus. Tout un peuple, dans l'antiquité, a eu pour origine et pour fin d'annoncer la Vierge introductrice du Fils de Dieu dans le monde.

Chez les nations païennes elles-mêmes, où, par un contraste frappant, la femme, qui avait si peu de part dans la réalité de la vie humaine, en avait une si grande dans les fables mythologiques, n'est-on pas obligé de voir dans ces impudiques fables, dont l'uniformité trahit la leçon, quelque chose de plus que l'immoralité des passions humaines divinisées; et n'y retrouve-t-on pas, corrompue seulement par cette immoralité, cette leçon prophétique d'un enfantement divin, où le Maître des dieux fait concevoir à de simples mortelles des Apollons, des Bacchus, des Hercules, libérateurs de l'humanité, figures grossières du vrai Libérateur Jésus-Christ, comme celles qui leur donnent le jour sont les figures souillées de Marie.

Arrière toutes ces impures et grossières images, s'écrie Tertullien, arrière toutes ces impudiques supercheries des mystères d'*Isis*, de *Cérès*, de *Mithra!* Le rayon de Dieu, Fils de l'éternité, devait se détacher lui-même des célestes hauteurs, comme il avait été prédit. Il est enfin descendu, s'est reposé sur un front virginal; et le Verbe s'est fait chair, et le grand mystère du genre humain s'est accompli : nous adorons un Homme-Dieu, nous révérons une Vierge-Mère.

CHAPITRE V

CONCEPTION IMMACULÉE DE MARIE

Jusqu'ici nous n'avons vu que le dessein, l'annonce et les présages de l'Œuvre de Dieu. Par la conception de Marie commence son exécution.

L'Œuvre de l'Incarnation commence, en un sens, à la création du monde ; puisque Dieu a créé le monde à cette fin. On en suit la trace à la formation de l'homme, à sa chute, à la sentence de répararation qui dès lors est prononcée, à la vocation d'Abraham, aux destinées du peuple de Dieu, à l'égarement même du genre humain, dont la misère attirait de plus en plus son Sauveur : et cependant il est vrai de dire que ce grand ouvrage ne commence qu'à la conception de Marie.

Jusque-là, en effet, Dieu a laissé aller les choses, pour ainsi parler, à leur cours naturel, interrompu seulement par quelques miracles, pour attester et réserver son opération ultérieure. Mais cette opération proprement dite, où commence-t-elle? Cette question équivaut à celle-ci : en quoi consiste-t-elle?

Dieu lui-même a répondu, il a exposé son programme plusieurs siècles à l'avance aux yeux de l'Univers : JE METTRAI LA GUERRE ENTRE TOI ET LA FEMME, ENTRE TA SEMENCE ET SA SEMENCE, ET ELLE T'ÉCRASERA LA TÊTE. — *Je ferai moi-même un prodige. Voici :* LA VIERGE CONCEVRA ET ENFANTERA UN FILS; — *Dieu a créé une nouveauté sur la terre :* UNE FEMME ENCEINDRA UN HOMME, etc...

Partout, comme vous le voyez, la Femme, la Vierge, est comprise dans l'Œuvre de l'Incarnation. Cette Œuvre commence par elle : elle en est le sujet actif.

L'événement confirme l'annonce. L'Incarnation a été suspendue au consentement de Marie, et déterminée par sa correspondance à l'opération de l'Esprit-Saint. Elle a conçu le Verbe par son âme non moins que dans son corps, par sa virginité, par son humilité, par son obéissance, par toutes les grâces et toutes les vertus dont elle avait été comblée à cette glorieuse fin, et qui constituaient son être, sa personne. — Elle est, en un mot, partie active dans cette divine opération. Plus que cela, elle en est la substance. C'est sa chair même qui est devenue la chair du Verbe, c'est sa chair animée, fécondée par les vertus de son âme qui a été le siége vivant de l'opération.

Il est donc vrai que l'Œuvre de l'Incarnation comprend Marie, commence à son âme, à sa personne, et par conséquent à sa Conception.

II.— J'en conclus que cette Conception est Immaculée.

La foi chrétienne étant posée, l'Immaculée Conception de Marie n'est plus qu'une question de bon sens.

Il n'est chrétien qui ne s'y rende, il n'est homme raisonnable qui ne reconnaisse, qui n'admire la belle logique de la doctrine catholique à ce sujet.

Seulement il faut être éclairé sur la question, et ne pas la trancher dans l'ignorance de ces premiers éléments; conduite qui paraîtrait absurde en toute autre matière, et qu'on se passe avec une facilité dérisoire en celle-ci.

Et d'abord qu'entend-on par l'*Immaculée Conception?*

Nombre de personnes se sont déclarées contre ce

dogme, dans l'idée qu'on entendait par là que Marie avait été conçue, comme elle avait conçu elle-même Jésus-Christ : par l'opération de l'Esprit-Saint. Elles éprouvaient une répugnance légitime à admettre que Marie ait été l'objet d'une conception divine comme Jésus-Christ; et qu'Anne, sa mère, ait été le siége d'une telle conception comme Marie elle-même. Dès qu'on leur expliquait qu'il n'en était rien, que c'était tout autre chose, ces personnes, confuses de leur erreur, devenaient aussi empressées à croire l'Immaculée Conception de Marie qu'elles l'avaient été à la repousser.

Voici cette explication.

Le premier homme, Adam, était comme l'homme universel, parce qu'il renfermait en soi toute la nature humaine. Par suite, toute cette nature a été infectée de son péché. Un pécheur engendra des pécheurs, et, par une succession funeste, une race de criminels naquit de cette tige criminelle. « Adam vécut, et il engendra à son « image et à sa ressemblance[1]. »

Cette vérité a pour témoin le patient lui-même : je veux dire le monde adamique, tout le genre humain. Il faut rompre avec lui pour rompre avec elle, et encore en rompant avec le genre humain, Proudhon n'a pu s'empêcher de déclarer que « le dogme de la chute n'est pas « seulement l'expression d'un état particulier et transi- « toire de la raison et de la moralité humaine : c'est la « confession spontanée, en style symbolique, de *ce fait* « aussi étonnant qu'indestructible, sa culpabilité *ab ovo*, « l'inclination au mal de notre espèce. Malheur à moi, « pécheresse, s'écrie de toutes parts et en toute langue

[1] Genèse, v. 3.

« la conscience du genre humain! *Væ nobis, quia pecca-*
« *vimus*[1] ! »

Maintenant, ce fait, *aussi étonnant qu'indestructible*, comment se passe-t-il organiquement? D'où vient, à l'enfant conçu dans le sein de sa mère, la tache dont il est dès lors souillé? Est-ce de son âme? Est-ce de son corps? Ce ne peut être de son âme, puisque cette âme sort immédiatement des mains de Dieu, et que par conséquent elle est toute pure; ce n'est pas non plus de son corps, parce qu'il n'est pas capable de péché, n'étant pas encore animé. Si donc le corps et l'âme, qui sont les deux parties dont cet enfant va être composé par suite de sa conception, sont innocentes, comment le tout qu'elles vont composer ne le sera-t-il pas? Il faut dire que ce n'est ni le corps, ni l'âme séparément qui rendent cet enfant criminel, puisque aucune de ces deux parties n'est coupable. Voici la cause de son malheur : à l'instant même qu'elles s'unissent, elles produisent par leur union un enfant d'Adam; et c'est assez qu'il soit enfant d'Adam pour être enveloppé dans le désordre de son père. L'acte de la conception, de la part d'êtres viciés par le péché originel, en opère la contagion pour l'enfant qui en est le fruit, absolument comme il en est pour bien des maladies du corps, et même pour des vices du caractère et de l'âme.

C'est une relation de cause à effet; de sorte que, de cela seul que la cause existe : la conception de la part d'êtres viciés; l'effet est produit : la contagion du mal à l'être qui en reçoit une vie empoisonnée. Ce qui faisait

[1] Proudhon, *Système des contradictions économiques.*

dire à David, pour exprimer sa misère : « Voici que j'ai « été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans « le péché. »

Cela posé, on peut imaginer, pour la toute-puissance divine, deux sortes de dérogation à cette loi, deux sortes de conception immaculée : l'une par la suppression de la cause ; l'autre par la suppression de l'effet : l'une, en faisant que la conception soit pure dans ses auteurs, et par conséquent dans son fruit ; l'autre, en la laissant ce qu'elle est dans ses auteurs, et en retenant seulement son effet pour qu'il n'atteigne pas son fruit.

C'est ce second genre de conception qui est la Conception Immaculée de la très-Sainte Vierge.

Le premier genre de conception est la conception de Jésus-Christ, où tout est béni, et le fruit et la mère ; conception pure, sainte, divine dans son opération même, à la différence de celle qui a donné le jour à la Sainte Vierge, et qui n'a été immaculée que dans son fruit.

Marie a été ainsi le fruit non contagié d'une génération contagieuse, *propagantium et non propagatæ prolis fuit*, comme dit saint Anselme. Car, ajoute très-ingénieusement ce savant esprit, si Dieu a donné à la châtaigne cette propriété que, dans une enveloppe épineuse, elle soit à l'abri de toute piqûre, logée, nourrie, formée ; n'a-t-il pas pu accorder à ce temple humain, qu'il s'était préparé pour l'habiter corporellement, que, quoique conçu sous des épines de pécheurs, il fût rendu totalement préservé de leur piqûre? Assurément il l'a pu et voulu ; et, le voulant, il l'a fait[1].

[1] Nam si Dominus castaneæ confert, ut inter spinas remota compunctione recipiatur, alatur, et formetur, non potuit hoc dare humano quod sibi parabat templo, in quo corporaliter habitaret, ut licet inter

III. — Ces explications, en faisant comprendre la distinction qui existe entre la conception *divine* de Jésus-Christ et la conception *immaculée* de Marie, font voir déjà la relation qui unit ces deux conceptions. Car, pour que la conception de Jésus-Christ fût parfaitement pure, sainte, divine, dans son opération même, il convenait que Marie, siége et instrument de cette opération, n'y apportât aucune souillure, et par conséquent qu'elle n'en eût contracté aucune dans sa propre conception. De sorte qu'on peut dire que la conception immaculée de Marie est comme la conception de Jésus-Christ au premier degré.

Que maintenant on ne nous demande pas comment Dieu a pu faire que la conception de Marie, semblable à toutes les autres conceptions dans ses auteurs, ait été immaculée dans son fruit. On ne pose pas plus de questions que de bornes à la Toute-Puissance. Il suffit qu'il n'y ait pas contradiction dans les termes. Or, il n'y a pas contradiction dans les termes. Je pourrais d'ailleurs vous demander de m'expliquer vous-même la règle, plus mystérieuse encore que l'exception. Expliquez-moi la transmission du péché originel, et je vous expliquerai l'exemption de Marie.

Cette exemption s'est faite par la grâce de Jésus-Christ. Cette même grâce, qui a racheté le genre humain tout entier du péché originel, a bien pu en prémunir Marie. Elle a bien pu lui appliquer comme antidote ce qu'elle nous a administré comme remède.

On peut dire qu'elle l'a dû.

spinas peccatorum conciperetur, ab ipsis tamen spinarum aculeis, omnimodè exors redderetur? Plane potuit et voluit; quod si voluit et fecit. *De Conceptione Beatæ Mariæ*, liber, cap. IV.

Dieu devait à la gloire de Jésus-Christ de manifester cette efficacité *préservatrice* de ses mérites. On ne peut admettre que la vertu du sang divin ait une limite. Sans doute, par une économie dont la sagesse a été exposée plusieurs fois, cette vertu a voulu se borner à nous purifier de la souillure que nous apportons en naissant. Dans des personnages illustres, comme Jérémie et Jean-Baptiste, elle est remontée plus haut : elle les a sanctifiés avant leur naissance et dès ce sein même de leur mère où ils avaient été conçus dans le péché. Mais le Mal avait encore comme une forteresse d'où il pouvait protester contre l'efficacité souveraine du sang de Jésus-Christ ; c'est cette conception même, où il s'attaque à la vie humaine par l'acte qui la transmet, et où il imprime son sceau sur notre origine. Il convenait donc que ce dernier retranchement lui fût enlevé dans une conception *immaculée* qui témoignât, par un exemple solennel et décisif, de la toute-puissance absolue des mérites de Jésus-Christ. « Son sang, qui a tant de puissance pour « nous délivrer du mal, dit Bossuet, n'en aura-t-il point « pour nous préserver? Et s'il a cette vertu, restera-t-elle « éternellement inutile? N'y aura-t-il pas au moins une « créature où elle paraisse? Et quelle sera cette créature, « si ce n'est Marie? »

Ce sang divin ne se devra-t-il pas encore à lui-même de purifier la conception de Marie, qui a été sa première origine. « C'est en effet de là, dit encore excellemment « Bossuet, que ce beau fleuve commence à se répandre, « ce fleuve de grâces qui coule dans nos veines par les « sacrements, et qui porte l'esprit de vie dans tout le « corps de l'Église. Et de même que les fontaines, se « souvenant toujours de leurs sources, portent leurs

« eaux en rejaillissant jusqu'à leur hauteur, qu'elles « vont chercher au milieu de l'air; ainsi, ne craignons « pas d'assurer que le sang de notre Sauveur fera re- « monter sa vertu jusqu'à la conception de sa Mère, pour « honorer le lieu dont il est sorti[1]. »

IV. — La Virginale Maternité de Marie implique d'ailleurs son Immaculée Conception. La même raison qui a fait naître Jésus d'une Mère *Vierge*, a dû le faire naître d'une Mère *Immaculée*. Cet argument nous paraît d'une grande force.

Pourquoi, en effet, Dieu a-t-il voulu naître d'une Mère Vierge, si ce n'est parce qu'il a voulu que la sainteté que devait avoir son humanité fût prise de plus haut que sa naissance immédiate; qu'elle se trouvât déjà dans sa Mère comme par reflux, d'où elle s'épancherait ensuite, sous le souffle de l'Esprit-Saint, à cette humanité même. Évidemment la Virginité de Marie n'a été la condition de sa Maternité que pour ce motif. Aussi cette Virginité était-elle retenue en quelque sorte à l'avance par Dieu, à qui Marie l'avait vouée, jusque dans les liens du mariage, comme devant être l'habitacle du Saint des saints. Marie était dès lors *pleine de grâces*, *bénie entre toutes les femmes*, *et avec elle était le Seigneur*.

Mais, si cette Virginité, cette plénitude de grâce, cette bénédiction étaient la condition *antérieure* et préparatoire de la Maternité de Marie, qui ne voit que cette antériorité devait remonter jusqu'à sa conception, pour que d'une Vierge sans péché naquît sans péché celui qui venait effacer les péchés du monde, comme dit excel-

[1] Premier Sermon pour la fête de la Conception.

lemment saint Bernard[1]? Quel motif, en effet, y aurait-il eu de vouloir en Marie cette virginale sainteté avant la conception de Jésus-Christ, qui ne soit assez fort pour la faire remonter à la conception de Marie elle-même? La sainteté du Fils de Dieu étant ce motif de la sainteté antérieure de Marie, ne pouvait être satisfaite à demi, elle réclamait Marie tout entière, elle devait l'occuper dès son origine, et on peut lui appliquer cette belle parole de Montaigne : « L'heur et la béatitude qui « reluit en la vertu remplit toutes ses appartenances et « advenues, jusques à la première entrée et extrême « barrière. »

Ce qu'était Marie, quand elle a conçu Jésus-Christ, elle devait donc l'être dès qu'elle a été conçue elle-même. Sa personnalité est identifiée à sa virginité sainte, à sa pureté immaculée : elle en est *revêtue comme du soleil;* et le prodige qui lui a fait garder cette virginité et cette pureté dans la conception et l'enfantement de son Fils nous répond de celui qui l'en a investie dès sa conception propre.

La parole de saint Paul vient illuminer cet argument et le consacrer :

« Il convenait, dit-il, que nous eussions un tel Pontife, « saint, innocent, immaculé, séparé des pécheurs, et « plus élevé que les cieux. »

Pour cela, « ce Pontife des biens futurs, Jésus-Christ, est « entré par un tabernacle plus grand et plus excellent « que l'ancien tabernacle, qui n'a point été fait de main « d'homme, et *qui n'est pas de cette création*[2]. »

[1] Voluit itaque esse Virginem, de qua Immaculata immaculatus procederet, omnium maculas purgaturus. — *Super Missus est*, homilia 2.

[2] Hebr., IX, 11.

Parole qui regarde évidemment la très-Sainte Vierge, comme l'a si bien exprimé saint Clément d'Alexandrie[1], et qui vient se relier à la parole du Prophète : Dieu *a « créé une nouveauté* sur la terre : une Femme enceindra « un homme. »

Marie, tabernacle par où le Fils de Dieu est entré dans le monde, est donc une Création à part, qui n'a pas été faite de main d'homme, une Nouveauté : Dieu est intervenu d'une manière particulière dans sa formation.

V. — Nous venons nous rattacher ici au Plan divin et à la Prédestination de la très-Sainte Vierge.

Nous avons vu, en effet, dans le Plan divin, que le Christ est la fin de la création ; qu'il l'a précédée et déterminée dans l'intention divine; et, dans notre étude sur la Prédestination de la très-Sainte Vierge, nous avons reconnu que cette Prédestination, étant nécessairement connexe à celle de Jésus-Christ, se trouvait précéder et dominer avec celle-ci la création tout entière dans les desseins du Créateur. Maintenant nous devons en tirer cette conséquence, que Marie est moins l'effet de la création naturelle que la *fin* de cette création, et l'origine d'une création plus excellente, celle de la grâce; moins la fille d'Adam que la Mère de Jésus; moins l'ancienne Ève que la nouvelle : et c'est ce que veulent dire saint Paul et le Prophète, lorsqu'ils disent qu'elle *n'est pas de*

[1] « Il a en effet été formé par le Saint-Esprit et revêtu de la vertu du Très-Haut, — disait au deuxième siècle ce grand Docteur, — ce tabernacle à jamais digne de louange, *qui est Marie*, Mère de Dieu et Vierge, en qui notre Roi, Roi de gloire, s'est fait Pontife, et dont l'entrée virginale a été scellée, intègre, incorruptible, inviolée. » *Ep. adv. Samosat.*, ep. 5 et 7.

cette création; qu'elle *est une nouveauté créée par Dieu sur la terre.*

Sans doute, Marie est la fille d'Adam; mais elle est la Mère de Jésus. Comme fille d'Adam, elle est sujette au péché originel; comme Mère de Jésus, elle doit en être exempte. Ces deux conditions sont en lutte et tiennent en suspens la destinée de Marie. Quelle des deux l'emportera? Voici la solution :

Marie n'étant pas *devenue*, de fille d'Adam, Mère de Jésus; mais n'ayant été fille d'Adam *que pour* être Mère de Jésus, la fin doit commander le moyen : la Maternité divine doit régir la filiation humaine : la souillure de celle-ci doit reculer devant la sainteté de celle-là : Marie doit être Immaculée.

La Mère est, dans son mode, telle qu'est le Fils dans le sien; elle est par grâce ce qu'il est par nature : *Talis suo modo Mater qualis est Filius*, et comme il est saint et immaculé, elle est sainte et immaculée. La nouvelle Ève doit être de la même condition que le nouvel Adam; car le nouvel Adam a été tiré de la nouvelle Ève, comme la première Ève avait été tirée du premier Adam : *ils sont deux dans une seule chair;* ils commencent ensemble un monde nouveau.

C'est à cette expresse fin que Marie a été faite par Celui même qui a voulu être fait d'elle, et, par conséquent, il l'a faite *comme* il a voulu être fait : sans souillure.

Saint Augustin, répondant aux Manichéens, qui rejetaient comme impure la naissance du Fils de Dieu du sein d'une femme, leur adressait, en faisant parler Jésus-Christ, ces belles paroles, qui s'accordent avec celles de saint Paul : « Qui est-ce qui vous offusque donc tant

« dans ma nativité? Je n'ai pas été conçu dans la concu-« piscence. Moi-même je me suis fait la Mère de laquelle « je devais naître. Moi-même j'ai préparé et purifié la « voie de mon entrée. Celle-là que vous méprisez, Mani-« chéens, celle-là même est ma Mère, *mais* formée de ma « propre main. Si j'ai pu être souillé quand je la faisais, « j'ai pu en être souillé quand je suis né d'elle. » *Si potui inquinari cum eam facerem, potui in illa inquinari cum ex ea nascerer* [1].

Cet argument est victorieux pour la sainte humanité de Jésus-Christ; mais il n'est victorieux pour la sainte humanité de Jésus-Christ que parce qu'il l'est pour la sainteté originelle de Marie. S'il y a eu souillure dans la formation de Marie, il y en a eu dans celle de Jésus-Christ. Mais il n'y a pas eu souillure dans la formation de Marie, parce qu'*elle n'a pas été faite de main d'homme* [2]. Jésus-Christ l'a *formée de sa propre main.* Il l'a prévenue dès la première entrée de ses voies. Dieu lui-même s'est fait sa Mère.

Elle est dès lors doublement Immaculée : et comme tout ouvrage immédiatement fait par Dieu lui-même; et comme étant sa mère, celle de laquelle il devait être fait lui-même dans son humanité, le suprême objet de sa complaisance et de son amour, en qui il a déployé son bras : le *nec plus ultrà* de sa Toute-Puissance.

Non, entendez-le bien, que cette divine puissance ait une borne; mais elle a une règle, qui est la divine Sagesse, selon laquelle, comme il n'y a rien de plus grand que Dieu, il ne saurait convenablement y avoir rien

[1] S. Aug., *De quinque hæresibus*, c. l.

[2] Hebr., ix, 11.

de plus grand, dans l'ordre créé, que la Mère de Dieu.

Cette Maternité dont la grandeur est *en quelque sorte infinie par l'infinité de son objet*, disent Albert le Grand et saint Thomas[1], et qui, pour cette raison, est appelée *divine*, emporte nécessairement toutes les grandeurs moindres que Dieu a dû faire à Marie, et qu'elle proclame elle-même dans le transport de son humilité quand elle dit : « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. » Elle emporte, par conséquent, parmi ces *grandes choses*, sa conception immaculée.

On regarde comme excessif ce privilége d'une conception immaculée en Marie; mais Dieu ne l'a-t-il pas élevée à un honneur infiniment plus grand en la faisant sa Mère? Par son immaculée conception elle n'est élevée qu'au-dessus des hommes pécheurs; mais par sa Maternité elle est élevée au-dessus des Anges! Quel est l'Ange, en effet, qui puisse dire à Dieu : *Vous êtes mon Fils?* Et comment, élevant Marie infiniment au-dessus de la nature angélique par sa Maternité, ne l'aurait-il pas élevée au-dessus de la simple nature humaine déchue par sa conception immaculée?

On ne cesse de dire que, pour croire, il faut sacrifier sa raison : c'est bien plutôt pour ne pas croire. C'est la raison, en effet, qui vous dit : Si Dieu l'a pu et l'a voulu, il l'a fait. Or, nier qu'il l'ait pu serait une absurdité autant qu'un blasphème contre sa puissance; dire qu'il ne l'a pas voulu, ce serait faire tort à la bonté et à l'amour d'un tel Fils pour une telle Mère; dire, enfin,

[1] Filius infinitat Matris bonitatem; omnis enim arbor ex fructu cognoscitur. ALBERT. MAGN., *Marial*, cap. CCXXX. — Beata Virgo ex hoc, quod est Mater Dei, habet quamdam infinitatem ex bono infinito quod est Deus. S. THOM., 1ª *part., quæst.* 25, *art.* 6, ad. 4.

qu'il ne l'a pu ni voulu, lorsqu'il a pu et voulu infiniment plus en la faisant sa Mère, serait bannir de la notion de Dieu toute sagesse et toute raison, comme toute bonté et toute puissance.

Ainsi les vues les plus élevées, comme le raisonnement le plus rigoureux et le sens commun le plus vulgaire, assurent le dogme de l'Immaculée Conception de Marie.

Quelle admirable logique! quel merveilleux enchaînement! quel harmonieux concert de raison à tous les degrés nous offre le Catholicisme!

Et encore n'avons-nous pas touché un argument considérable sur cette belle vérité ; c'est celui tiré du *but* de l'Incarnation.

VI. — L'Incarnation, *en elle-même*, implique l'Immaculée conception de Marie, comme nous venons de le voir. Mais l'Incarnation, *dans son but*, ne l'implique pas moins.

Le but de l'Incarnation est de nous racheter du péché originel. L'Incarnation et le péché originel s'excluent par conséquent. Comment, dès lors, Marie, qui est comprise dans l'œuvre de l'Incarnation comme le siége, l'instrument et la substance même de ce divin mystère, aurait-elle été soumise à l'œuvre du péché originel? Comment celle par qui, non-seulement la malédiction d'Ève a été conjurée, mais toute bénédiction est venue au monde, aurait-elle payé le tribut dont elle apportait la rançon?... Il ne faut que du bon sens pour en décider.

Le dogme de l'Immaculée Conception est taxé de nouveauté. Mais y pense-t-on? C'est le plus ancien de tous

les dogmes révélés au monde : il est plus ancien que l'Église, plus ancien que l'Évangile; il était avec Jésus-Christ *avant qu'Abraham fût :* c'est par lui que s'ouvrent les saintes Écritures. N'est-ce pas lui, en effet, qui est exprimé dans cet Oracle du Seigneur Dieu : *Je mettrai des inimitiés entre toi et la Femme?* PONAM INIMICITIAS. Que peut-on voir de plus formel? Par le péché originel, Ève, et par Ève, Adam et toute sa postérité ont été assujettis au Génie du mal, au Démon. Il n'y a pas eu *guerre*, mais *empire* du Démon sur la race humaine. Et voici que, annonçant, de l'aveu de tous, la Femme dont la semence est le Christ, la Vierge Marie, le divin Oracle dit : Je mettrai, j'établirai, *ponam*, des inimitiés, *inimicitias*, entre le Démon et la Femme. Quelle manière plus énergique d'exprimer que le Démon n'aura pas d'empire sur cette Femme? qu'entre lui et elle il y aura opposition radicale, inimitié de race?

Car l'Oracle ajoute, *entre sa semence et ta semence*, ET SEMEN TUUM ET SEMEN ILLIUS; et ceci est absolument décisif. Il résulte, en effet, de cette addition que les inimitiés qui doivent avoir lieu entre le Serpent et la Femme, INTER TE ET MULIEREM, sont les mêmes, INIMICITIAS, que celles qui auront lieu entre le Serpent et le fruit de la Femme, INTER SEMEN TUUM ET SEMEN ILLIUS; c'est-à-dire bien évidemment qu'il en sera de la Femme comme de sa Semence, de Marie comme de son divin Fils, par rapport au Démon; que, par conséquent, elle sera conçue comme elle le concevra : dans l'*inimitié* du mal; sans péché.

Aussi applique-t-on également à la Femme et à sa Semence la fin de la sentence, *elle t'écrasera la tête, et tu chercheras à la mordre au talon :* ce qui n'est autre chose

que les inimitiés dont il vient d'être parlé ; ce qui, par conséquent, regarde autant la Femme que sa Semence : par où nous voyons que le Serpent, dont nous recevons tous la morsure dans notre conception, ne pourra que chercher à l'imprimer à ce talon qui doit, non-seulement lui échapper, mais l'écraser : *insidiaberis calcaneo ejus.*

En un mot, il résulte de l'ensemble de l'Oracle que l'empire du Démon sur le genre humain, dans Adam et Ève, aura sa contre-partie dans l'affranchissement du genre humain par l'Empire de la Femme et de sa Semence sur le Démon; et que de même qu'Ève a été comme Adam, sa proie, de même Marie, comme Jésus. le terrassera : *Ipsa conteret.*

Nous ne faisons pas plier le texte saint à notre cause. C'en est là le sens droit; c'en est aussi le sens antique et universel. Toutes les traditions le confirment, comme nous l'avons vu.

Ainsi, dans les traductions hébraïques, la Femme et sa Semence sont réunies dans un seul pronom, sujet de l'action libératrice ILS *t'écraseront la tête;* — dans les traditions égyptiennes, c'est la *Femme qui fait la vengeance du Serpent, éteignant et amortissant sa rage et sa fureur;* — dans les traditions de l'Inde, c'est *Adita*, l'Ève pure et intacte avant le péché, qui doit reparaître elle-même à la fin des temps pour être la mère du Libérateur, et non *Dita*, l'Ève déchue et coupable. Il n'y a qu'une voix dans le monde à ce sujet.

Et cette voix est en même temps la voix du bon sens, qui disait au concile d'Éphèse, par la bouche de saint Cyrille :

« Quel est l'homme de bon sens qui peut croire que « le Fils de Dieu se soit choisi, édifié à lui-même un

« temple vivant, un trône animé, où il devait être reçu « en sa propre personne, et qu'il ait été contraint d'en « céder le droit et le premier usage au Démon, son « mortel ennemi? Cette pensée pourrait-elle entrer dans « un être capable de raison?... »

Telle est, dans ses raisons propres, et dans ses relations avec tout le divin système du Christianisme, le dogme de l'*Immaculée Conception de Marie.*

II

Ce dogme vient d'être décrété de nos jours. Mais il a été cru de tout temps ; car l'Église ne fait que *définir* ce qu'on a toujours cru dans l'Église, et qu'y imprimer un caractère obligatoire qui n'était pas auparavant ; de telle sorte que c'est la croyance elle-même qui fait le décret, et non le décret qui fait la croyance.

Le Pape a eu la pleine initiative de cette définition comme Chef, mais il en a puisé tous les éléments dans le Corps de l'Église. Il a accédé, dans sa sagesse, à L'ARDENT DÉSIR DE TOUT L'UNIVERS CATHOLIQUE, *de voir enfin décréter, par un jugement solennel du Saint-Siége, que la Très-Sainte Mère de Dieu a été conçue sans la tache originelle ;* et alors qu'*un grand nombre d'hommes éminents par le génie, la piété et la doctrine, dans leurs savants et laborieux écrits, ont eu jeté une lumière si éclatante sur ce sujet, et sur ce très-pieux sentiment*, QU'ON S'ÉTONNAIT *que l'Église et le Siége Apostolique n'eussent pas encore décerné à la Très-Sainte Vierge cet honneur que* LA COMMUNE PIÉTÉ DES FIDÈLES *dé-*

sirait SI ARDEMMENT *lui voir attribuer par un solennel jugement*[1].

Le Vicaire de Jésus-Christ ne s'est pas encore déterminé sur ce vœu universel, aussi pieux dans les multitudes, qu'éclairé par les savants travaux des Docteurs ; il s'est adressé à tous ses *vénérables frères Patriarches, Primats, Archevêques et Évêques de tout l'Univers Catholique, pour qu'ils lui fissent connaître, chacun pour sa province, de quelle dévotion le clergé et le peuple fidèle sont animés envers la Conception de la Vierge immaculée, et quel est leur désir de voir le Siége Apostolique porter un décret sur cette matière*[2].

Et c'est lorsque de tous les points de l'Univers Catholique, de l'Italie, de la France, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la Hongrie, de l'Angleterre, de toute l'Europe, et aussi de Constantinople, de la Chaldée, de la Perse, de l'Abyssinie, des Philippines, des Indes orientales, de la Cochinchine, de l'Australie, des États-Unis, de l'Amérique du Sud, de l'Océanie, et enfin des points les plus reculés et les plus opposés du globe terrestre, des réponses *Unanimes* sont venues confirmer la croyance de toutes les Églises qui sont sous le ciel touchant la Conception Immaculée de la Vierge Marie, et faire instance auprès du Saint-Siége pour obtenir enfin la définition d'un dogme si universellement professé, que le Successeur de saint Pierre, environné de cinquante-trois cardinaux, de quarante-trois archevêques, et de cent évêques, venus de tous les points du monde pour recueillir au nom de leurs troupeaux la joie de cette mémo-

[1] *Encyclique* de Notre Saint-Père le Pape Pie IX du 2 février 1849.
[2] *Ibid.*

rable solennité, s'est levé dans la plénitude de cette Autorité infaillible pour laquelle *Jésus-Christ lui-même a prié en particulier*[1], et *a prononcé et défini* « que la doc-« trine qui tient que la Bienheureuse Vierge Marie, dans « le premier instant de sa conception, a été, par une « grâce et un privilége spécial du Dieu tout-puissant, en « vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du Genre « humain, préservée et exempte de toute tache du péché « originel, est révélée de Dieu, et par conséquent qu'elle « doit être crue fermement et inviolablement par tous « les fidèles. »

Ce qu'on ne saurait trop faire remarquer, c'est que Pie IX n'a fait usage de son autorité, en cela, que pour reconnaître la croyance universelle, juger l'opportunité de sa définition, et prononcer que ce qui avait été toujours cru *devait* être cru, touchant l'Immaculée Conception de Marie. Lui-même le déclare dans ses Lettres Apostoliques. Le Souverain Pontife n'a fait que formuler la foi de l'Univers et de l'Antiquité.

Je dis de l'Univers et de l'Antiquité. Que ce soit la foi de l'Univers, c'est, en effet, ce qu'ont attesté les réponses de toutes les Églises : réponses ABSOLUMENT UNANIMES, et d'une admirable énergie, en tant que *témoignage :* même de la part des Pasteurs qui, personnellement, hésitaient sur la question d'opportunité. Que ce soit la foi de l'Antiquité, c'est ce qui résulte de ces mêmes réponses; car non-seulement les Pasteurs ont fait connaître la croyance des générations présentes ; mais, après avoir évoqué les générations éteintes, par la recherche des témoignages et des monuments qu'elles nous

[1] Luc, XXII, 5.

ont laissés, ils ont tous constaté, par les renseignements les plus curieux et les plus précis, qu'il n'y avait d'autre origine à cette croyance que celle de la foi chrétienne dans le monde. De sorte que c'est la voix, non-seulement du ciel, mais de tous les temps comme de tous les lieux qui a parlé par la bouche de Pie IX ; et on peut appliquer à ce grand événement ce qui est dit dans l'Apocalypse : « J'entendis, de tous les points de la Création, des « voix innombrables, partant du ciel, de la terre, de « dessous la terre, de la mer et de tout ce qui existe dans « leurs espaces, et qui toutes, d'une grande voix, dirent : « Elle est pure, elle est Immaculée dès sa Conception, « la Vierge Mère du Sauveur. »

De tous ces témoignages, un vénérable évêque, en transmettant le sien, tirait cette conclusion pleine de sens et de justesse : « Donc il est prouvé, non par de « vaines conjectures, mais par des monuments qu'on ne « peut contester, que le sentiment qui est pour l'Im- « maculée Conception de la Vierge Marie a été commun, « dès les temps les plus anciens, tant au Peuple Chré- « tien qu'aux Pasteurs des Églises. *Or, comme il n'y a pas « d'effet sans une cause proportionnelle, il est nécessaire que « cette persuasion universelle dans l'Église ait une origine « commune;* et comme il s'agit d'un fait qui n'a pu être « connu que par une révélation divine, on conclut né- « cessairement qu'il y a toujours eu partout dans l'É- « glise une tradition constatant la révélation de ce fait, « soit qu'il nous ait été transmis explicitement, soit que « l'on admette qu'il soit implicitement contenu dans « d'autres vérités de la foi, surtout dans celles qui ap- « partiennent au Mystère de l'Incarnation et à la Mater- « nité Divine. Quelque parti que l'on choisisse, nous au-

« rons toujours la même conclusion, savoir, que cette « croyance de l'Église, que cette vérité, qui exempte de « la tache du péché originel la Conception de la Vierge « Marie, remonte aux temps les plus reculés, et qu'elle « est contenue dans le dépôt de la foi révélée [1]. »

On a très-sensément répondu à ceux qui demandaient dans quel livre était écrite la loi Salique, *qu'elle était écrite* ÈS-CŒURS DES FRANÇAIS. On peut pareillement répondre à ceux qui nous demanderaient où se trouvait écrit le dogme de l'Immaculée Conception avant sa récente promulgation : ÈS-CŒURS DES CHRÉTIENS. Il est contenu dans *cette Lettre de Jésus-Christ* dont parle saint Paul, *qui est écrite*, NON AVEC DE L'ENCRE, *mais avec* L'ESPRIT *du Dieu vivant*, *non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair*, QUI SONT NOS CŒURS [2]. — Il est renfermé, comme a dit très-bien l'Évêque de Gand, *dans ce fonds de doctrine que le Saint-Esprit communiqua aux Apôtres le jour de la Pentecôte, lorsqu'il leur enseigna toutes choses.* — Il est *insinué* par toute l'Écriture et la tradition, comme l'a encore très-bien dit l'Archevêque de Rouen ; — il a été *révélé* au sein de l'Église par l'unanime persuasion des fidèles et les travaux des Docteurs, selon l'expression empruntée par le Père Péteau à saint Augustin [3] ; — il transpire de toute la doctrine chrétienne, il circule dans tout le Plan divin, il reluit surtout dans le dogme de la Maternité divine, comme nous l'avons vu nous-même. On le trouve en outre exprimé dans le passage de saint Paul que nous avons cité et interprété d'après saint Clément d'Alexandrie, sur *ce Tabernacle qui n'est pas de*

[1] Réponse de Mgr Ferentino.

[2] II Corinth., III, 2-3.

[3] *De Incarn.*, lib. XIV, cap. II.

cette création, par lequel *il convenait que le Pontife des biens futurs*, *Jésus-Christ, saint et immaculé, entrât dans le monde.* On le voit professé ouvertement par l'Apôtre saint André, selon les lettres de son martyre, visées par saint Augustin, par saint Grégoire le Grand, le *Ménologe des Grecs*, et un grand nombre d'autres garants de leur authenticité[1]. Tous les Pères, qui viennent après les Apôtres, saint Irénée, saint Justin, Tertullien, Origène, saint Denis d'Alexandrie, saint Hippolyte de Porto, saint Méthodius, font retentir la primitive Église des accents de la même croyance. On la trouve non moins énergique dans tous les Pères qui viennent ensuite, saint Éphrem, saint Épiphane, saint Ambroise, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, saint Augustin, qui tous disent à l'envi de Marie, qu'elle est *immaculée, très-immaculée*, *entièrement intacte*, *pour être le siége de toute pureté de la Majesté divine*, *le prix de la rançon d'Ève*, *la fontaine de grâce et d'immortalité* (saint Éphrem) ; qu'elle est *pure*, *intègre, sans tache*, *immaculée* (saint Ambroise) ; qu'*elle est exempte par grâce de toute tache de péché*, *et* que, *brebis immaculée*, *mère de l'agneau sans tache, elle est plus belle que toute l'armée des Anges* (saint Épiphane), etc. [2].

[1] Voici les paroles de saint André, confessant la foi devant le proconsul Égée : « Le premier homme a amené la mort par le bois de la « prévarication ; il fallait que, par le bois de la Passion, la mort fût « expulsée du séjour qu'elle avait usurpé. Le premier homme ayant « donc été formé *de la terre encore immaculée*, il fallait que *d'une « Vierge immaculée* naquît l'homme parfait par lequel le Fils de Dieu, « qui d'abord avait créé l'homme, réparerait la vie éternelle que les « hommes avaient perdue en Adam. »

[2] Voir le savant résumé de la croyance chrétienne touchant l'Immaculée Conception de Marie, qui termine le précieux recueil publié sur ce sujet par S. E. le cardinal Gousset.

La croyance à l'Immaculée Conception de Marie n'a pas cessé depuis cette origine d'être *ès-cœurs des Chrétiens*. Et à quel point fallait-il qu'elle y fût profondément gravée pour n'avoir pu être effacée ni par le schisme, ni par l'hérésie, et pour se retrouver jusque chez les infidèles?

Toute l'Église grecque, en effet, depuis plus de dix siècles séparée du tronc catholique, rend à cette antique foi un témoignage d'autant plus fort qu'il n'a rien que de traditionnel. On peut en voir un monument singulier, entre autres, dans une cloche de Sébastopol exposée au Musée d'Artillerie de Paris, sur laquelle est gravée l'image de la Vierge Immaculée, expression de la foi dont ce religieux métal sonnait les fêtes, et dont son silence parmi nous témoigne l'universalité.

Dans une autre partie du monde, où le schisme et l'hérésie ont fait des ravages plus profonds, parce qu'ils sont venus s'y allier à l'infidélité, en Abyssinie, l'Évêque de Nicopolis, dans sa réponse au Saint-Père, rapporte qu'il a *découvert avec une bien grande joie que les schismatiques et les hérétiques de l'Éthiopie sont presque unanimes à professer que la Bienheureuse Vierge Marie a été conçue entièrement exempte de toute tache originelle*[1].

Dans la grande hérésie qui a bouleversé l'Europe, son fougueux auteur, Luther, au plus fort de ses outrages contre les plus saintes croyances de l'Église, a rendu à celle de l'Immaculée Conception cet hommage aussi formel que judicieux : « Il était juste et convenable que la « personne de Marie *fût préservée du péché originel*, puis-

[1] Voir le *Recueil* de S. E. le cardinal Gousset.

« que le Fils de Dieu devait prendre d'elle la chair qui « devait surmonter tous les péchés [1]. »

Enfin, chose bien faite pour confondre la froideur ou l'opposition des faux chrétiens à l'égard de la promulgation de ce dogme qu'ils ne craignent pas de taxer d'exagération et de nouveauté, nous le retrouvons dans les débris de la foi chrétienne que Mahomet a confondus, pêle-mêle, avec ceux du judaïsme, du sabéisme, du sadducéisme, et ses propres inventions, dans le Coran.

Au chapitre III, verset 37 de ce livre, nous lisons : « Les Anges dirent à Marie : Dieu t'a choisie, il *t'a ren-* « *due exempte de toute souillure*, il t'a élue parmi toutes « les femmes de l'Univers [2]. »

Et dans sa réponse au Saint-Père, le Patriarche de Babylone faisant connaître les traditions de la Chaldée sur le dogme de l'Immaculée Conception de Marie, dit : « Nous avons beaucoup d'autres documents soit parmi « nous, soit chez les infidèles de ces contrés. Nous les « omettons pour ne pas être long. Nous n'en citerons « qu'un témoignage du docteur musulman Nuai, qui a « dit : *Dans tout le genre humain, il n'y a pas une créa-* « *ture qui n'ait été blessée par le démon, à l'exception de* « *Marie et de son Fils* [3]. »

[1] Luther, *In Portil. Maj. circa Evang. festi Concept. Mariæ.*

[2] *Livres sacrés de l'Orient.* Collection du Panthéon littéraire, par Didot.

[3] *Recueil des lettres et actes des évêques sur l'Immaculée Conception de Marie*, par le cardinal Gousset, p. 109. — Nous lisons encore dans la *Biographie universelle* de Michaud, au mot *Marie* : « Hossain-Vaez « enseigne, d'après le *Coran*, qu'il ne vient point d'enfant au monde « que le diable ne touche et ne manie jusqu'à le faire crier, et qu'il n'y

La conservation de cette croyance chrétienne dans la religion musulmane est un témoignage d'autant plus concluant de sa force et de son crédit dans le monde, qu'elle ne s'y trouve en harmonie avec aucune autre croyance de cette religion. Ainsi, le mépris qu'on y professe pour les femmes, et qui va jusqu'à les exclure du Paradis pour y substituer des êtres d'une autre nature, fait ressortir, bien plus encore que dans nos mœurs, ce sentiment si exquis de l'angélique pureté de Marie parmi toutes les femmes de l'univers. Ce qui ne témoigne pas moins de la force propre de ce sentiment, c'est qu'il ne vient pas s'appuyer, comme dans le Christianisme, sur le dogme de la Maternité divine, et ne peut pas en être considéré comme une pieuse surérogation. Nous lisons, en effet, à chaque page du Coran : « Infidèle est « celui qui dit : Dieu c'est le Messie, Fils de Marie. » « Le Messie, Fils de Marie, n'est qu'un apôtre. » etc. Si donc, malgré ce double anathème contre la divinité de Jésus-Christ et contre la femme, qui aurait dû ne laisser à Marie aucun titre au respect des Musulmans, l'Islamisme a réservé un culte de croyance et d'honneur à sa pureté immaculée entre toutes les femmes, entre toutes les créatures du genre humain, cela prouve la force de la croyance générale à ce dogme à l'époque où l'Islamisme s'est formé.

Une seule explication reste à donner, et elle est rendue même plus nécessaire par tout ce que nous venons de dire.

Comment donc des controverses ont-elles pu s'élever

« a eu que Marie et que son Fils Jésus qui aient été garantis et pré- « servés de cet attouchement. Par où l'on voit déjà l'opinion de l'*Im-* « *maculée Conception.* »

sur cette croyance, au sein même du Catholicisme, dans des temps postérieurs? Comment l'Église ne les a-t-elle pas tranchées dès lors, et a-t-elle retardé jusqu'à ce jour à promulguer un dogme aussi anciennement et aussi universellement reçu?

III

Le Christianisme diffère des religions ou conceptions humaines, en ce qu'il n'a pas été donné au monde, par son divin Auteur, comme un système spéculatif rigoureusement coordonné et exposé dans des formules invariables, ainsi que le ferait un philosophe qui va mourir, et qui ne pourrait revenir s'expliquer après sa mort. Sa doctrine forme, dès sa révélation, un ensemble de religion parfaitement lié dans toutes ses parties, mais en soi, d'une manière interne, dont il a réservé à l'Esprit-Saint de donner l'intelligence et de dispenser la manifestation au monde par son Église, dans la succession des temps. Animée de cet esprit, l'Église remplit cette grande mission par un double ministère qu'on ne saurait trop distinguer et associer en elle : le ministère de *dépositaire*, et le ministère de *dispensatrice*.

Comme dépositaire, elle ne doit pas pouvoir changer le dépôt, en rien retrancher, y rien ajouter. Mais comme dispensatrice, elle doit pouvoir tirer du dépôt les vérités qui y sont contenues, les éditer, les décréter, les convertir en dogmes obligatoires, selon l'opportunité, dont l'appréciation est le propre de sa mission dispensatrice.

L'Église n'est pas une institution morte et immobile, ou qui n'a qu'une vie mutilée et impuissante comme celle de ces esclaves gardiens des trésors des rois de l'Orient. C'est une économe, une tutrice, une Mère chargée de distribuer à ses enfants, au fur et à mesure que l'âge et les circonstances les en font capables, la substance de son divin Époux.

Il résulte de cette manière d'être et d'agir de l'Église, que les vérités qui composent sa doctrine n'ont pas été connues et crues seulement au fur et à mesure qu'elles ont été formulées et décrétées : elles l'étaient toutes avant et dès le commencement; et on peut dire de chacune d'elles ce que Cicéron dit de la raison : « Elle ne « commence point à être du jour seulement qu'elle est « écrite, mais du jour qu'elle est née; or, elle est con- « temporaine de l'Intelligence divine : *Orta autem simul* « *est cum mente divina*[1]. » Elles n'ont été promulguées le plus souvent que pour affirmer, à l'occasion des attaques dont elles ont été l'objet, leur antiquité apostolique, raison décisive de leur définition.

Cette définition, par conséquent, peut ne pas avoir lieu, ou être suspendue et retardée, par des raisons qui tiennent à la mission *dispensatrice* de l'Église, sans que cela préjuge le moins du monde contre la croyance qui en est l'objet.

C'est ce qui a eu lieu pour celle de l'Immaculée Conception.

Elle était reçue et professée, comme nous l'avons vu, dès les temps Apostoliques, d'une manière implicite, non articulée, mais positive; comme une vérité dont on

[1] *De Legibus*, lib. II.

a le sentiment, par le rapport nécessaire qu'elle a avec d'autres vérités dont on a la connaissance plus distincte.

Il en était, à cet égard, du dogme de l'Immaculée Conception par rapport au dogme de la Maternité divine, comme du dogme de la Maternité divine par rapport à celui de la Divinité de Jésus-Christ. La vérité de la Maternité divine était assurément crue et professée avant le concile d'Éphèse, qui statua sur la Divinité de Jésus-Christ; mais la définition plus solennelle de la Divinité de Jésus-Christ mit davantage en lumière la Maternité de Marie.

Et la définition de la Maternité divine de Marie mit à son tour plus en lumière son Immaculée Conception.

Cette dernière croyance venant ensuite à être contestée, comme il est dans le sort de toute vérité de l'être, la contestation la fit encore plus ressortir, en donna l'intelligence, en excita l'amour.

L'Église aurait pu dès lors trancher la discussion par une définition qui aurait rendu cette croyance obligatoire. Elle ne le fit pas. Elle jugea avec une sagesse exquise devoir suspendre son jugement, laisser à la discussion elle-même de le préparer, et à la foi, à l'amour de ses enfants de le solliciter, de le devancer, de le forcer en quelque sorte par la plénitude de leur piété envers Marie, à une époque où la manifestation et la satisfaction de cette piété auraient une opportunité providentielle.

Qu'on ne voie pas dans cette explication de la conduite de l'Église une justification après coup et de circonstance; car cette explication a été donnée il y a plus de cinq siècles dans les célèbres révélations de sainte

Brigitte, où nous lisons ces paroles prophétiques mises dans la bouche de la Vierge Marie : « Il a plu à Dieu « que quelques-uns de ses amis doutassent pieusement « de ma Conception, pour que chacun montrât son zèle « à la défendre, jusqu'à ce que la vérité éclatât dans « tout son jour au TEMPS PRÉORDONNÉ pour sa manifesta- « tion. » *Placuit Deo, quod amici sui piè dubitarent de Conceptione mea; ut quilibet ostenderet zelum suum, donec veritas clauresceret* IN TEMPORE PRÆORDINATO [1].

C'est ce qu'on a vu. Cette temporisation de l'Église n'avait aucun inconvénient et devait avoir de touchants avantages. Elle n'avait aucun inconvénient; parce que, bien que la vérité de la Conception Immaculée de Marie se lie, comme nous l'avons vu, à toute la dogmatique chrétienne, elle n'est pas une de ces vérités de fondement auxquelles on ne peut toucher sans ébranler l'édifice : c'est plutôt une vérité de couronnement dont on pouvait suspendre la pose ; et puis, ceux qui la mettaient en doute le faisaient *pieusement*, comme disait sainte Brigitte, ne tardaient pas à revenir souvent d'eux-mêmes à sa profession formelle, et, dans tous les cas, protestaient de leur soumission sans réserve à l'autorité de l'Église, croyant à l'avance tout ce qu'elle déciderait. L'ajournement de cette décision n'avait donc aucun inconvénient. Elle avait en outre de touchants avantages : celui de laisser, comme il convenait, la piété, le cœur des fidèles se porter de son propre mouvement à la profession d'une croyance si éminemment filiale envers Marie, en prévenir la décision plutôt que la suivre, et la faire plus que la recevoir. C'est ce qui a eu lieu.

[1] S. BIRGITTÆ REVEL., lib. VI, cap. LV.

Au fur et à mesure que cette piété s'est prononcée, l'Église l'a satisfaite, lui laissant toujours le mérite de son développement et de son expansion : d'abord par la permission de fêter annuellement l'Immaculée Conception de Marie, fête qui remonte au moins au sixième siècle dans l'Église d'Orient; que nous trouvons mentionnée dans un calendrier gravé sur marbre de l'Église de Naples au neuvième siècle; que Mabillon nous dit être célébrée au dixième siècle par les églises d'Espagne; que saint Anselme introduisit à la même époque en Angleterre; que Jean de Bayeux, archevêque de Rouen, établit en 1070 en Normandie; et qui était ainsi déjà généralement usitée depuis plus de quatre siècles en Orient, et depuis un, deux et trois siècles en Occident, lorsque saint Bernard, dans un scrupule qu'il avoue, *scrupulosius fateor*, improuva l'Église de Lyon d'avoir pris les devants sur la décision de l'Église, en établissant, elle aussi, cette fête. Saint Bernard terminait toutefois sa lettre par ces paroles si fidèles et si prudentes : « Que ce que j'ai dit soit sans préjudice d'un sentiment « plus sage que le mien. Surtout je réserve tout ceci, et « universellement toutes choses de cette sorte, à l'auto- « rité et à l'examen de l'Église romaine : si mon senti- « ment diffère du sien, je suis prêt à le réformer [1]. »

La manifestation de l'Immaculée Conception de Marie ne pouvait être soumise à une plus forte épreuve; et on ne peut pas dire qu'elle ait eu lieu sans critique, lorsqu'on voit une âme aussi dévouée à la Sainte Verge que

[1] Quæ autem dixi, absque præjudicio sane dicta sint sanius sapientis. Romanæ præsertim Ecclesiæ auctoritati atque examini totum hoc, sicut et cætera quæ ejusmodi sunt, universa reservo : ipsius, si quid aliter sapio, paratus judicio emendare. *Epist. ad canonic. Lugd.*

celle de saint Bernard, la passer en quelque sorte au creuset de son scrupule.

Elle ne s'y arrêta pas. Nous voyons sa célébration prendre de siècle en siècle plus d'extension et de consistance. De permise elle devient favorisée, puis enfin prescrite dans plusieurs Églises. Dès 1310, les statuts synodaux de l'Église de Cambray l'*ordonnaient sous peine d'excommunication;* le synode diocésain de Soissons la prescrivait en 1344, suivant l'usage anciennement reçu par cette Église, *secundum morem antiquitus observatum;* dans le même temps, l'Église d'Avignon, très-anciennement aussi en possession de cette fête, voyait toute la cour romaine prendre part à sa solennité; et, s'autorisant de l'*ancienne et louable coutume suivant laquelle elle était célébrée par l'Eglise romaine et les autres Eglises,* le concile de Bâle, en 1439, en *ordonnait* la célébration.

Les plus célèbres universités, celles de Paris, d'Oxford, de Cambridge, lumières du monde, l'honoraient dès lors d'un culte public; et le chancelier Gerson, avec l'élévation et la justesse de vues qui lui étaient propres, aplanissait le chemin à cette doctrine en faisant remarquer : que certaines autorités graves, comme celles de saint Augustin, de saint Anselme et de saint Thomas, qui faisaient toute la chaleur du débat, parce qu'elles paraissaient s'être prononcées pour et contre, et que chacun les tirait à son sens, se conciliaient parfaitement, par cette simple explication que, lorsque ces Docteurs parlaient de l'exemption du péché originel *sans privilége spécial et selon les causes générales*, leur sentiment était que la Sainte Vierge était soumise à la *loi* de ce péché comme tout autre, ne faisant par là que poser la différence qu'il faut toujours voir entre Jésus-Christ et Marie :

parce que Jésus-Christ n'a jamais eu besoin de privilége et n'a pas eu à être *exempté* du péché originel comme Marie. Ce qui s'accorde parfaitement avec les autres passages où ces illustres Docteurs professent que la Vierge Marie *a été exemptée* du péché originel par un *privilége* tout spécial; s'exprimant à ce sujet en des termes et, comme saint Anselme, par des traités *in extenso*, et par l'établissement de fêtes en l'honneur de ce glorieux privilége qui ne permettent pas de douter de la véracité et de la ferveur de leur sentiment. Quant au dissentiment de saint Bernard, Gerson, rappelant la fin de la lettre aux chanoines de Lyon, où ce grand Saint déclare s'en remettre à ce que l'Église voudrait ordonner, observait que la vérité s'était fait jour depuis ce temps par la célébration de l'Immaculée Conception de Marie dans presque toute l'Église romaine et ailleurs, c'est-à-dire dans l'Église grecque [1].

Dans une circonstance des plus solennelles, au célèbre concile de Constance, dont il fut l'âme, Gerson honorait encore l'Immaculée Conception de Marie par une profession de foi qui peut être considérée comme étant celle du Concile lui-même au sein duquel il la fit entendre. « Le discours en serait long, disait-il, si nous voulions « explorer toute la matière. Nous la remettons à la fête « de cette Conception Bienheureuse, laissant seulement « paraître ici ce religieux et pur enseignement, dont « on ne saurait trop pieusement et trop fréquemment « occuper la chaire [2]. »

Cette croyance, consacrée ainsi par la solennité d'un

[1] Joan. Gers. *Serm. de Concept. B. Mar. Virg.*

[2] *Serm. de Nativ. Glor. Virg. Mar. in consilio Constantiensi.*

concile œcuménique, devait se développer encore, et, 150 ans après, venir s'inscrire dans les décrets du concile de Trente. Ce concile, comme on le sait, ne définit pas formellement ce dogme; mais il en approche singulièrement. Après avoir, dans un décret sur le péché originel, traité tout ce qui s'y rapporte, il déclare *qu'il n'est pas dans son intention d'y comprendre la Bienheureuse et* IMMACULÉE *Mère de Dieu*[1]; expressions d'une délicatesse exquise, qui laissent bien voir la pensée du concile : qui vont jusqu'à la qualification, mais non encore jusqu'à la définition.

Nous avons déjà la clef de cette réserve : elle nous a été donnée par sainte Brigitte. L'Esprit-Saint a voulu que ce ne fût pas la contrainte, mais l'amour qui posât la couronne sur le front de Marie; que ce fussent ses enfants eux-mêmes, les fidèles, qui préparassent le décret de son Immaculée Conception; qu'une sainte émulation leur fût permise à ce sujet jusqu'à les laisser agiter la question pendant des siècles, avec la seule ardeur de la vérité, la mûrissant, la résolvant de plus en plus, et ne voyant cette liberté leur être retirée que dans la mesure du progrès de la solution, et lorsque, ne pouvant plus profiter, elle n'aurait plus été qu'un scandale. Ç'a été comme un concile permanent et public tenu par les fidèles eux-mêmes sous la présidence de l'Église, qui n'est intervenue que pour régler la discussion, en marquer les phases, en consacrer et sanctionner les résultats, avec une sagesse, une longanimité, une tolérance, une opportunité admirables. Conduite bien plus glorieuse pour la

[1] Declarat hæc sancta synodus non esse suæ intentionis comprehendere in hoc decreto, ubi de peccato originali agitur, beatam immaculatam Dei genitricem.

très-Sainte Vierge, plus convenable à son caractère miséricordieux et maternel, et à la piété filiale qui inspire son culte, que ne l'eût été une décision prise dès l'origine de la question.

Telle a été la conduite de l'Église depuis cette origine jusqu'au concile de Trente; telle elle a été depuis le concile de Trente jusqu'à nos jours.

Cette différence si imperceptible en apparence, entre la déclaration de ce concile et la définition de l'Immaculée Conception, a fourni encore trois cents ans de progrès à la manifestation de cette croyance.

Nous n'entrerons pas dans le détail de tous les actes successifs de cette manifestation; nous mentionnerons seulement la défense faite par Paul V en 1616 d'attaquer l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge dans les prédications, lectures et autres actes publics; — l'extension de cette défense aux écrits et aux entretiens privés, par Grégoire XV; — la condamnation prononcée par Urbain VIII contre la soixante-troisième proposition de Baïus contraire à cette croyance; — l'institution par Innocent XIII, pour l'Église universelle, de l'Octave de l'Immaculée Conception, qui jusque-là n'avait eu lieu que dans quelques royaumes; — l'*obligation* décrétée par Clément XI de célébrer aussi dans toute l'Église cette fête qui jusque-là n'avait été prescrite que dans quelques diocèses; — l'érection de cette fête au rang des plus solennelles, par Benoît XIV; — l'approbation donnée à la consécration de la France, des Espagnes, de l'Amérique du Sud, des États-Unis à *Marie Immaculée*, par les souverains ou évêques de ces régions du monde catholique.

Satisfaisant ainsi successivement la croyance à l'Im-

maculée Conception, et en décrétant les témoignages au fur et à mesure qu'ils étaient acquis, l'Église avait épuisé toute réserve, toute temporisation. L'Univers entier la pressait de faire le dernier pas. Ce fruit si longtemps porté, formé, mûri dans la conscience catholique, était à son terme. *Le temps préordonné* pour une définition si longtemps désirée avait atteint sa plénitude. Rien n'est touchant comme les instances faites au Saint-Siége par la Catholicité à ce sujet : — « Dans les jours mauvais où « nous vivons, écrivait l'évêque d'Acérenza, la divine Pro- « vidence a permis que le Peuple Chrétien, ayant les « Pasteurs à sa tête, s'adressât lui-même à la Chaire su- « prême de Pierre, en suppliant le Souverain Pontife de « définir enfin cette question, de rendre la vérité plus « manifeste encore par un oracle infaillible, d'annoncer « au monde catholique la Conception Immaculée de la « Mère de Dieu, qui est aussi notre Mère par adoption, « et de nous procurer ainsi une joie ineffable. » — « Oh! « si le Saint-Siége fait ce pas en avant, s'écrie l'évêque « du Cap-Vert, comme tous les peuples accourront pour « baiser la main du premier Père et Pasteur qui leur « accordera cette faveur, objet de leurs désirs! Comme « cet Événement sera gravé dans leur cœur en carac- « tères ineffaçables, hors des atteintes de la main du « temps! » Ne nous engageons pas dans de plus longues citations de ces touchantes instances : elles forment un volume; et, chose remarquable! ce qu'il y a de plus fort en faveur de l'opportunité de la définition se tire des trois ou quatre oppositions qu'elle a rencontrées. Elles se fondent, en effet, sur quoi? Sur ce que « l'Imma- « culée Conception est admise *sans contestation aucune* « *par tous les Catholiques*, et que la fin principale de cette

« définition existait déjà, puisque la dévotion envers « Marie conçue sans péché était telle dans toutes les « parties du monde, qu'elle ne paraissait pas avoir besoin « de nouveaux accroissements [1]. » C'est-à-dire que le temps de la définition n'était pas venu, parce qu'il était plus que venu.

Il était au contraire admirablement déterminé par la situation du monde, de l'Église et de son Chef suprême. Toute la terre en convulsion ne pouvait plus sentir le joug d'aucune autorité. Le sol manquait à tous les trônes, et n'était plus que le champ d'expérience des plus antisociales, des plus subversives erreurs. La société politique ne tenait plus qu'à quelques restes de principes chrétiens auxquels elle cherchait à se reprendre, et que les barbares qui la menaçaient avaient juré d'exterminer dans leur foyer, Rome; de frapper dans leur représentant, le Pape. Ils touchaient à leur fin sacrilége : leur poignard avait déjà fait rejaillir sur Pie IX le sang de son généreux Ministre, et le Vicaire de Jésus-Christ, contraint à leur laisser la Ville éternelle comme une proie, n'avait plus, dans l'étroit exil de Gaëte, que cette dernière majesté du malheur qui semble le consommer en le consacrant, et dont les grandeurs de la terre ont tant de peine à se relever.

C'était là, pour le successeur de Pierre, le temps préordonné d'entreprendre le plus grand acte d'autorité qui ait été fait dans le monde : celui de décréter, seul, la foi de l'univers à l'Immaculée Conception de Marie, et de donner enfin cette définition à laquelle ont aspiré tant de siècles antérieurs, et que tous les siècles futurs hono-

[1] Tels sont les termes d'une opposition et le sens des autres.

reront de leur pieuse obéissance. Pie IX a senti que le moment de sa plus profonde détresse devait être celui de sa plus haute puissance : *Cum infirmor, tunc potens sum.* Tandis que tout s'émeut autour de lui, que son sacré Collége est dispersé, que les armées sont en mouvement, que les machines de guerre se dressent, que le canon tonne, que ses États s'écroulent, il se recueille dans cette toute-puissance qui de Jésus-Christ lui a été transmise par ses prédécesseurs, et de ce *Siége spirituel* qui doit voir à jamais toutes les fureurs de l'Enfer expirer à ses pieds, il écrit à toutes les Églises de l'univers cette fameuse Encyclique *datée de Gaëte le deuxième jour de février de l'année* 1849, où, « se confiant surtout dans cette espérance « que la Bienheureuse Vierge Marie, qui a été élevée « *par la grandeur de ses mérites au-dessus de tous les chœurs* « *des Anges jusqu'au trône de Dieu* [1], qui a brisé sous le « pied de sa vertu la tête de l'Antique Serpent, et qui, « placée entre le Christ et l'Église, a toujours arraché le « Peuple Chrétien aux plus grandes calamités, daignera « dissiper les effroyables tempêtes dont l'Église est as- « saillie de toutes parts, » il interroge une dernière fois la croyance universelle à l'Immaculée Conception de Marie, le désir des peuples et de leurs Pasteurs de voir le Siége Apostolique porter un décret sur cette matière, et prescrit des prières publiques, pour obtenir que le Père Miséricordieux des lumières daigne l'éclairer de la clarté supérieure de son divin Esprit, et l'inspirer du Souffle d'en haut, pour que, dans une affaire d'une si grande importance, Il puisse prendre la résolution qui doit le plus contribuer tant à la gloire de Dieu qu'à la louange

[1] S. Gregor. Pap., *De Exposit. in Libros Regum.*

de la bienheureuse Vierge Marie, et au profit de l'Église militante.

C'est de cette situation qu'est sorti le décret de l'Immaculée Conception, publié le 8 décembre 1854, mais conçu le 2 février 1849 : date d'angoisse trop oubliée dans la guerre qu'on n'a pas craint de faire à cette Vierge Immaculée qui, bien au-dessus des bras de chair, *a arraché le Peuple Chrétien aux plus grandes calamités.*

Cette guerre, dont l'impuissance rend sans doute aujourd'hui à ceux qui l'ont faite le souvenir importun, aura été, parmi les acclamations des peuples qui l'ont étouffée, un témoignage de plus de l'importance de cette grande définition.

Si l'Immaculée Conception de Marie n'avait été qu'une vaine surérogation, elle n'aurait rencontré que le sourire des mécréants; on ne lui aurait pas fait les honneurs d'une compendieuse discussion dans des publications qui, comme elles affectent de le dire aujourd'hui, ne *s'occupent pas de ces sortes de choses.*

Si donc elles s'en sont tant occupées et préoccupées, c'est que ce dogme, c'est que le décret qui l'a défini ont une plus grande portée.

Cette portée la voici :

L'Immaculée Conception implique deux choses qui sont les fondements du Christianisme : 1° la croyance au péché originel par l'exemption *unique* qui en a eu lieu en Marie; 2° la croyance à la divinité de Jésus-Christ Sauveur du monde, qui a valu à sa très-Sainte Mère ce glorieux privilége. Professer l'Immaculée Conception de Marie, c'est donc professer tout le Christianisme; la décréter, c'est le raviver dans le monde.

C'est en outre professer, raviver le Catholicisme. Le

décret du 8 décembre 1854, rendu *par l'inspiration de l'Esprit-Saint, par l'Autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des Bienheureux Apôtres Pierre et Paul, et de Pie IX*[1], organe infaillible de cette divine Autorité, est le plus grand acte de Catholicisme qui ait peut être jamais été fait depuis dix-huit siècles, soit dans son mode, soit dans son objet, soit enfin dans l'unanimité des vœux qui l'ont sollicité et de l'obéissance qu'il a rencontrée dans l'Église.

Et on ne saurait trop admirer l'opportunité de ce grand Événement, réservé, depuis tant de siècles, dans les trésors de la Divine Providence, à nos temps refroidis, *pour la gloire et l'ornement de la Vierge Mère de Dieu, pour l'Exaltation de la foi catholique, et l'accroissement de la Religion chrétienne*[2].

[1] *Lettres apostoliques touchant la définition.*
[2] *Ibid.*

CHAPITRE VI

NATIVITÉ DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

Nous avons parcouru trois degrés de la destinée de la très-Sainte Vierge : — sa Prédestination; — sa Préconisation prophétique; sa Conception Immaculée.

Il faut considérer maintenant sa Nativité.

L'Évangile ne fait connaître rien de particulier touchant la Nativité et l'enfance de la très-Sainte Vierge : il se contente de dire qu'elle s'appelait Marie, qu'elle était femme de Joseph, et que c'est d'elle que Jésus-Christ est né. *Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ, de qua natus est* Jesus *qui vocatur Christus*[1].

Il y a même ceci d'extraordinaire, dans le silence de l'Évangile à ce sujet, que les deux généalogies qui y sont données de Jésus-Christ procèdent, soit en remontant, soit en descendant, par Joseph, père putatif de Jésus-Christ, et *évitent* de mentionner la parenté propre de la Sainte Vierge. Ainsi, nous savons, par l'Évangile, quels étaient les auteurs et les ancêtres de Joseph, et nous ne savons pas, directement du moins, quels étaient ceux de la Sainte Vierge. Ce qui est d'autant moins naturel, dans des généalogies de Jésus-Christ, que Jésus-Christ n'a reçu le sang de ses aïeux que par Marie.

D'un autre côté, autant l'Évangile met dans l'ombre la filiation de Marie, autant il met en lumière sa Mater-

[1] Matth., I, 16.

nité. Franchissant tout ce qui a rapport à sa naissance et à son éducation, aussitôt qu'il nous dit qu'elle est, il nous dit qu'elle est Mère. C'est le même moment qui produit la Mère et le Fils à notre attention, et nous n'entendons pas le nom de Marie sans entendre aussitôt celui de Jésus : *Maria de quâ natus est Jesus.*

Tout cela n'est pas sans raison, et parle à qui sait l'entendre.

Cela signifie, ce que nous avons déjà reconnu par aperçu rationnel, dans le chapitre précédent, que Marie est moins la fille d'Adam que la Mère de Jésus; qu'elle ne tire pas sa noblesse de ses parents, mais que, tout au contraire, ses parents sont ennoblis par elle, et non-seulement ses parents immédiats, mais la maison de David, la tribu de Juda, le peuple juif, le genre humain, la création tout entière : ennoblissement qu'elle tire elle-même de Jésus-Christ.

Conformément à ce que nous avons dit, que Marie est prédestinée pour être Mère de Dieu, et non-seulement prédestinée, mais créée à cette unique fin par ce Dieu lui-même qui a voulu être fait d'elle, il est vrai de dire, non d'une manière générale, mais d'une façon toute particulière, qu'elle est la Fille de ce Jésus dont elle est la Mère; la Fille du Dieu et la Mère de l'homme; la Fille et la Mère de l'Homme-Dieu : et qu'ainsi, comme l'a dit heureusement un Père, sa généalogie commence par la *Divinité* et finit par l'*Humanité* de son Fils.

Dès lors l'Évangile ne pouvait pas nous parler plus convenablement de Marie qu'en ne tenant aucun compte de sa filiation naturelle et en ne parlant que de sa Maternité divine, en nous laissant ignorer quel était son père, pour faire ressortir seulement quel était son fils : *Marie,*

de qui est né Jésus, qui est appelé Christ[1], Marie de Jésus, comme l'appelaient les Apôtres[2].

Si tout le Christianisme consiste dans cette vérité, écrite au sublime début de l'Évangile de saint Jean, que le Verbe « a donné le pouvoir de devenir enfants de « Dieu à tous ceux qui *l'ont reçu*, qui ne sont point nés « du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté « de l'homme, mais de Dieu même; et que pour cela le « Verbe a été fait chair et a habité parmi nous, » combien est *née de Dieu* cette Vierge, qui, la première, la seule d'une manière si ineffable, a *reçu* en personne le Verbe lui-même, et par qui nous l'avons tous reçu; en qui et par qui ce Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous!

Elle n'a pas eu à *renaître*, comme nous, par une action de la grâce, postérieure à sa naissance naturelle. Cette grâce a prévenu en elle la nature; elle s'en est emparée; elle l'a pénétrée, façonnée, élevée dès l'instant de sa Conception jusqu'à faire d'elle sa Fille, en vue de la rendre propre à être la Mère de Jésus.

Elle la faisait dès lors avec toutes les qualités physiques et morales qu'elle devait, comme Mère, communiquer plus tard à l'humanité de son Fils.

C'est là un aperçu aussi solide que touchant et glorieux pour la très-Sainte Vierge. Éprouvons-le par quelques réflexions :

Il est dans la nature que les fils tiennent de leur mère, *filii matrizant*, comme dit le proverbe latin; mais combien plus d'une Mère Vierge! Le sang, le lait dont la très-Sainte Vierge a formé et nourri Jésus, ont dû pro-

[1] Matth., I, 16.

[2] D'après une lettre de saint Ignace, martyr, leur disciple.

duire en lui ce que nous leur voyons produire naturellement dans les enfants par rapport à leur mère : *la ressemblance*, la transmission du tempérament, de la complexion, des mœurs, du caractère, de la physionomie, mais à un degré incomparablement plus parfait que dans les filiations ordinaires; parce que Marie seule y a eu part, et que, dans le calme profond et virginal de sa nature immaculée, aucun trouble, aucun souffle impur du dehors n'est venu détourner et altérer cette sainte transmission.

Saint Paul dit du Fils de Dieu : « Il s'est anéanti soi-« même, prenant la forme de serviteur, fait à la ressem-« blance des hommes, et, par tout ce qui a paru de lui « au dehors, il a passé pour un homme, » *et habitu inventus ut homo*[1]. Et le même saint Paul fait observer ailleurs que le Fils de Dieu a été fait tel, d'une femme, *factum ex muliere :* non pas né, mais *fait :* expression énergique, qui montre que le Fils de Dieu n'a pas emprunté le sein de Marie pour paraître seulement Fils de l'homme, mais que c'est d'elle-même qu'il a voulu être fait, d'elle qu'il a voulu tirer cette ressemblance, cette *physionomie* d'homme. D'où l'on peut conclure qu'il avait la physionomie de Marie, *habitu inventus ut Maria*, comme chacun de nous est fait à la ressemblance de sa mère, et bien plus encore, par les raisons que nous avons touchées ci-dessus.

En un mot Jésus-Christ est aussi parfaitement homme qu'il est parfaitement Dieu : c'est une vérité incontestable. La nature humaine a donc dû produire en lui ses plus purs effets; d'autant plus purs qu'elle a été perfec-

[1] Philip., II, 7.

tionnée par la grâce dans toute sa plénitude en Marie. Or, l'effet de la nature humaine étant que les enfants soient l'image de leurs parents, Jésus-Christ ne devait pas moins être l'image de Marie comme homme, qu'il n'était l'image du Père céleste comme Dieu. C'est l'enseignement de saint Thomas d'Aquin : *Filius non minus Matris quam Patris imago est.*

Au physique comme au moral, Jésus, fait de Marie, devait en être *humainement* le portrait; on devait pouvoir lui appliquer le vers du poëte :

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

Et c'est sans doute ce qui faisait dire aux peuples de la Judée en le voyant : « *N'est-ce pas là le fils de Marie*[1]? »

Mais il n'en était ainsi que parce que Marie était elle-même préalablement le portrait de Jésus; que parce que, comme nous l'avons dit, elle avait reçu elle-même, la première, de son Dieu, ces qualités, ces mœurs, ces traits, pour les lui transmettre; que parce qu'elle avait été faite de lui en tant que Dieu, comme il avait voulu être fait d'elle en tant qu'homme.

Le Verbe Créateur, par qui tout a été fait, s'est ainsi préparé lui-même son humanité dans sa Mère. Il a voulu, dit saint Bernard, qu'elle fût Vierge, pour que d'elle sans tache il fût produit sans tache; il a voulu, qu'elle fût humble, pour que doux et humble de cœur il naquît d'elle. *Voluit itaque esse Virginem, de qua immaculata immaculatus procederet : voluit et humilem, de qua mitis et humilis corde prodiret.* Ainsi de toutes les autres

[1] Matth., XIII, 55.

qualités, de tous les autres traits que devait avoir son humanité, et dont il avait mis comme *la provision* en Marie.

Comme un artiste commence d'abord par faire en petit modèle la figure qu'il se propose d'exécuter en grand, ainsi Dieu « fait déjà paraître, en la Nativité de « Marie, dit Bossuet, un Jésus-Christ ébauché, si je puis « parler de la sorte, un Jésus-Christ commencé, par « une expression vive et naturelle de ses perfections « infinies[1]. »

Rappelant cette magnifique pensée de Tertullien que quand Jéhovah modelait le premier homme, il ne s'affectionnait si sérieusement à cette formation que parce que, « dans cette boue qu'il façonnait, il avait en vue le « Christ qui se devait faire homme : » *Quodcumque limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus*, Bossuet fait encore cette réflexion qu'il prie ses auditeurs de peser attentivement : « S'il est ainsi que, dès l'origine du « monde, Dieu en créant le premier Adam, pensât à « tracer en lui le second; si c'est en vue du Sauveur « Jésus qu'il forme notre premier père avec tant de « soin; parce que son Fils en devait sortir, après une si « longue suite de siècles et de générations interposées; « aujourd'hui que je vois naître l'heureuse Marie qui le « doit porter dans ses entrailles, n'ai-je pas plus raison « de conclure, que Dieu, en créant ce divin enfant, avait « sa pensée en Jésus-Christ, et qu'il ne travaillait que « pour lui? *Christus cogitabatur*[2]. »

Isaïe, rappelant au peuple juif son élection dans la

[1] Premier Sermon sur la Nativité de la Sainte Vierge.

[2] *Ibid.*

personne d'Abraham, disait : « Regardez le bloc d'où « vous avez été taillés, et la carrière de laquelle vous « êtes extraits[1], » Or, ce bloc, c'est d'abord le genre humain créé par Dieu en vue de la divine figure de Jésus-Christ qu'il doit en extraire. Mais, entre cette première et cette dernière opération, Dieu lui en fait subir plusieurs autres qui le rapprochent successivement de sa glorieuse fin. Il le dégrossit, pour ainsi parler, il en dégage d'abord le peuple Juif, puis la tribu de Juda, puis la maison de David; et chacune de ces ébauches étant en vue de Jésus-Christ *naît* pour ainsi dire de ce type divin, en même temps qu'il le réalise. Mais, jusque-là, il n'y a eu rien que de *collectif* dans l'œuvre de Dieu : ç'a été un peuple, une tribu, une famille. Entre ce dernier état de l'Œuvre et sa fin, n'y aura-t-il aucun intermédiaire *individuel*, qui soit comme *la mise à point* de ce grand ouvrage; qui en naisse pour le réaliser immédiatement, et en qui le grand Ouvrier n'ait plus qu'à mettre la dernière main; que dis-je? qu'à se mettre Lui-même?

C'est là la glorieuse destinée de Marie. C'est là ce qui la distingue de tous ses ancêtres, de tout le genre humain, de toute la création, pour la mettre avec le Fils de Dieu dans un rapport unique, incomparable et ineffable, en ce qu'il est individuel, immédiat, virginal, maternel, divin; le plus avancé de tous les rapports de l'humanité avec Dieu, après celui de l'union hypostatique de l'humanité avec la divinité du Verbe.

Et de même, dit un saint Docteur, qu'à cause de cette union personnelle à sa divinité, l'humanité de Jésus-Christ a dû resplendir de toutes les perfections de la na-

[1] Isaïe, LI, 1.

ture et de la grâce à leur plus haut point d'excellence : de même convenait-il, qu'après sa propre humanité, Dieu ornât de ces perfections la personne de sa Mère, comme étant avec lui dans le rapport le plus voisin qui se puisse concevoir, puisqu'on peut dire, en quelque sorte, que la maternité de Marie est à l'humanité de Jésus-Christ, ce que cette humanité est à la divinité qui se l'est unie.

C'est pourquoi, dit le même Docteur, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'a dû rien se rencontrer en Marie qui fût inconvenant, défectueux, choquant : tout a dû être fait au tour de la divine Sagesse, admirablement exempt de toute superfluité, ouvré en perfection, et avec une délicatesse exquise. Et c'est ce que dit excellemment l'Évangile lorsqu'il appelle Marie *Pleine de grâce*, parole qui, dans sa brièveté, épuise tout panégyrique, surtout lorsqu'on considère que ce n'est pas de la bouche d'un mortel, mais des lèvres d'un Ange, ambassadeur de la Cour céleste, qu'elle sort, comme expression de son admiration et de son hommage : AVE, MARIA, GRATIA PLENA.

Pour faire comprendre toute la réunion de grâces et de beautés spirituelles que renferme cette expression, et qui devaient se trouver en Marie, Gerson a recours à l'allégorie de Pandore, sous laquelle l'antiquité païenne avait peint la perfection de la première femme *d'où est venu tout le mal*, ne se doutant pas qu'elle peignait bien mieux la seconde *d'où est venu tout le bien*, Marie, la vraie *Pan-dore*, que les Personnes divines ont douée à l'envi de tous les dons, de toutes les grâces, *gratia plena*[1].

[1] La signification de *Pandore* équivaut à celle de *pleine de grâce*.

Pour faire ressortir la richesse de cette céleste dotation, Gerson anime donc toutes les grâces, toutes les vertus, et les fait venir à l'envi combler de leurs présents cette Vierge prédestinée, Fille du Père, Mère du Fils, Épouse du Saint-Esprit. La Pureté en personne s'avance pour étendre de ses mains la matière qui doit former son corps; la Providence pour l'organiser, la Grâce pour l'animer. Puis chaque partie est revendiquée par chaque vertu. La Charité forme son cœur; la Prudence s'applique à disposer son cerveau; la Pudeur arrondit son front; l'Affabilité verse la suavité sur ses lèvres; la Décence fait de ses joues son siége de prédilection; la Modestie et la Virginité épanchent sur tout son corps la grâce et le charme : enfin, toutes les Vertus concourent si heureusement à composer cette Vierge insigne, qu'elles-mêmes, étonnées de leur ouvrage, peuvent à peine le reconnaître dans cette perfection produite par un concert si unanime, que ce que toutes ont fait dépasse infiniment chacune d'elles.

Cette allégorie ne fait que traduire la beauté de la très-Sainte Vierge en langage humain. La tradition orientale et locale en a gardé l'impression, et des témoignages Apostoliques nous l'ont transmise. Nous ne rapporterons pas ici ces témoignages, pour être fidèles à la loi que nous nous sommes faite de ne pas sortir de l'Évangile. Cela d'ailleurs serait superflu; l'Évangile dit tout ce qu'il faut savoir, à qui sait le lire sur les genoux de l'Église. Quel qu'ait été l'extérieur de la très-Sainte Vierge, une chose ne saurait être douteuse, c'est que l'âme qui informait son corps, devait lui communiquer les grâces de sainteté dont l'Évangile nous dit qu'elle était remplie, et réaliser au plus haut degré cette parole

de l'Ecclésiastique : *Gratia super gratiam mulier sancta et pudorata.* Ses paroles, sa démarche, ses gestes, ses mouvements, ses traits, montés, pour ainsi parler, au ton de son âme, comme les cordes d'une lyre touchée par l'Esprit-Saint, devaient rendre les mélodieux accords de ses vertus, de sa modestie, de sa virginité, de son humilité, de sa douceur, de sa patience, de sa discrétion, de sa foi, de sa charité, de sa dignité, enfin de son union incomparable avec Dieu, la plus intime après celle de l'Homme-Dieu. Toute sa personne devait révéler la vérité de cette parole de l'Ange : « Le Seigneur « est avec vous. » *Dominus tecum.* « Parole qu'on peut « entendre, dit Nicole, non-seulement de l'Incarnation « qui allait s'accomplir, mais de l'habitation de Dieu « dans la Vierge, comme dans son temple et sur son « trône; car il y habitait d'une manière très-particu- « lière, remplissant tout son entendement et toute sa « volonté, étant le principe de toutes ses pensées, de « tous les mouvements de son cœur et de toutes ses « actions, et ne souffrant pas qu'il s'y mêlât la moindre « tache qui pût en ternir la pureté. De sorte que ces « termes, *Dominus tecum*, le Seigneur est avec vous, « peuvent être regardés comme la source de cette plé- « nitude de grâce que l'Ange lui avait attribuée[1]. »

De là ce type si distinct qui nous est resté de la très-Sainte Vierge, d'après l'Évangile, qui ressort du silence même et du recueillement de cette figure virginale au milieu du bruit et de l'agitation de toutes ces scènes divines qui ébranlaient le ciel et la terre, et qui la laissaient si calme, ayant le rôle le plus grand auprès de

[1] Instruction sur la *Salutation angélique.*

son Fils et le plus réservé, le moins étonné, le plus naturel dans le surnaturel, le plus initié aux mystères d'en haut, dont elle gardait le secret dans son cœur avec une foi qui ne s'émouvait de rien, et une fidélité qui ne se démentait jamais. Type unique de *la Vierge* que les grands maîtres de l'art ont tenté à l'envi, sans jamais pouvoir en épuiser la Grâce et la Majesté profondes, et que saint Ambroise esquissait ainsi : « Rien de haut « dans le regard, rien d'inconsidéré dans les paroles, « de heurté dans le geste, d'abandonné dans la dé- « marche, de précipité dans la voix, mais tout l'aspect « de son corps était comme le simulacre de son âme et « la figure de sa sainteté. Aussi, nulle meilleure escorte « ne pouvait la faire respecter qu'elle-même, que son « port, son air si vénérable qu'en marchant elle sem- « blait moins s'appuyer sur la terre que la quitter de sa « vertu [1]... »

Telle est l'impression que réveille encore et que réveillera toujours le nom si doux, si pur, si saintement gracieux de *Marie :* le plus répandu et le moins commun de tous les noms ; qui se prête et ne se donne jamais à celles qui le portent, tant il est resté propre à la Vierge qui l'a sanctifié, et à laquelle il remonte toujours, pur de ses applications, comme le rayon remonte à son étoile.

Et telle est la signification de ce nom ineffable de

[1] Nihil torvum in oculis, nihil in verbis procax, non gestus fractior, non incessus solutior, non vox petulantior ; ut ipsa corporis species simulachrum fuerit mentis, figura probitatis... Nullo meliore custode sui, quam seipsa, quæ, incessu affatuque venerabilis, non tam vestigium pedis tolleret, quam gradum virtutis attolleret... S. AMBROSIUS, lib. II, *De Virginibus.*

Marie : *Etoile;* Étoile de la mer, Étoile du matin, image délicate de la venue de Marie dans le monde. C'est cette Étoile dont, quinze siècles avant, Balaam prédisait le lever, lorsque, prophétisant la domination universelle du Messie, il disait : « Je le verrai, mais non point « maintenant; je le regarderai, mais non de près : UNE « ÉTOILE SE LÈVERA DE JACOB, *un Sceptre se dressera d'Is-« rael;* il frappera les princes de Moab, et il régnera *sur « tous les fils de Seth.* » Prophétie que les anciens Hébreux entendaient unanimement du Messie; qui, au rapport de Josèphe, faisait la préoccupation universelle de sa nation à l'époque de la venue de Jésus-Christ, et qui, selon le même historien et le Talmud, favorisa le succès passager du faux messie *Barkochébas*, par la signification de ce nom, qui signifie FILS DE L'ÉTOILE.

L'Étoile, dont le vrai Fils règne depuis dix-huit cents ans *sur tous les fils de Seth*[1], Marie, en se levant sur l'horizon de ce monde, a été comme l'aube du matin de la Vérité, comme le point du jour de la Foi, *qui a épandu dans le monde Jésus-Christ, lumière éternelle,* comme le chante l'Eglise, QUÆ LUMEN ÆTERNUM MUNDO EFFUDIT JESUM CHRISTUM[2]. Elle a été comme l'Aurore du Soleil de Justice, écartant les ombres de la Loi, et teignant le ciel des premiers feux de la Grâce, ainsi que l'Église la salue encore : *Quæ progreditur quasi Aurora consurgens.* Image heureuse, qui, bien mieux que par toutes les fades applications qu'en ont faites les poëtes, trouve en Marie toute sa vérité, toute sa pureté. De même, en effet, que, bientôt après qu'on a aperçu l'Au-

[1] C'est-à-dire sur la race humaine, Seth étant le fils d'Adam.

[2] *Préfaces* de la Sainte Vierge.

rore, on voit naître comme de son sein le corps du Soleil, ainsi Marie ne paraît dans l'Évangile que dans un rapport prochain avec Jésus, *Lumière du monde*, qui naît d'elle : *Maria de qua natus est Jesus*. Semblable encore, par sa virginité, à l'idée que donne l'Aurore qui ne perd rien ni de sa pureté ni de son intégrité pour enfanter le Roi des astres, et pour être la mère du Jour. Mais surtout ce symbolisme de l'Aurore convient à Marie, comme expression de la vérité qui domine dans cette étude, que Marie est la fille de la Grâce dont elle enfante l'Auteur, comme cette première clarté du matin qu'on appelle l'Aurore est produite par le Soleil avant qu'il paraisse, produit lui-même du milieu, du sein de l'Aurore.

CHAPITRE VII

DE LA CONDITION ET DE L'ÉDUCATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE. DE SON MARIAGE ET DE SA PERPÉTUELLE VIRGINITÉ.

Nous avons réuni, dans cette étude, plusieurs mystères de la vie de la Sainte Vierge qui constituent ce qu'on pourrait appeler SON ÉTAT; et qui, par ce rapport commun, nous ont paru devoir être présentés ensemble. Nous nous proposons moins d'en épuiser le sens que de le préciser.

I

Considérons, en premier lieu, l'obscurité de la condition où était tombée la famille de Marie, et d'où cette humble fille a ennobli tout le genre humain.

D'après la double généalogie qui nous est donnée de Jésus-Christ, dans l'Évangile, et qui, par Joseph, nous fait connaître les ancêtres de Marie, nous voyons qu'elle était fille de David, et de ce Salomon dont la splendeur royale avait ébloui la reine de Saba, sous le règne duquel l'argent, effacé par l'or, n'avait plus de prix, et dont il est dit qu'*il surpassa tous les rois du monde en richesses et en sagesse, et que toute la terre désirait voir son visage* [1].

C'est de cette souche royale, si longtemps glorieuse, que devaient sortir, sur le tard, Marie et Jésus, la tige et la fleur dont le prophète Isaïe nous a dit : « Il sortira

[1] III Reg., x.

« une Tige de la souche de Jessé, et une fleur s'élèvera « de sa racine : ce rejeton de Jessé sera exposé comme « un étendard devant tous les peuples ; les nations de- « vront lui offrir leurs prières, et son sépulcre sera glo- « rieux [1]. »

Or, — et c'est là le mystère que nous avons à signaler, — la Providence, qui avait élevé David, de la condition de berger, fils de Jessé, au trône d'Israël, et qui avait porté si haut la gloire de son fils Salomon, devait laisser retomber son arrière-postérité dans cette obscurité de sa première condition où nous la retrouvons en Marie, non-seulement à cause du *choix* que le Fils de Dieu devait faire de la pauvreté et de l'humilité qu'il venait préconiser et enseigner sur la terre, mais pour faire éclater divinement la toute-puissance qui, de cette obscurité, de cette bassesse, devait produire ce glorieux *Rejeton que toutes les nations sont venues adorer*, et à qui elles *offrent* aujourd'hui *leurs prières*.

C'est ce que le même prophète avait encore annoncé en ces termes prodigieux : « Il montera comme une *frêle* « plante, et comme une *languissante* tige d'une terre « *desséchée*... Il paraîtra *sans gloire* parmi les hommes, « et *sans éclat* parmi les enfants des hommes. Celui-là, « néanmoins, arrosera beaucoup de nations, et les rois « se tiendront devant lui dans le silence : parce que « ceux auxquels il n'avait pas été annoncé le verront, « et ceux qui n'avaient point entendu parler de lui l'ont « contemplé [2]. »

C'est pourquoi, comme la terre desséchée, comme

[1] Isaïe, xi, 1-10.
[2] Isaïe, lii, 2; liii, 14, 15.

la racine morte, d'où devait monter *frêle* et *languissant* ce Rejeton de Jessé, inconnu d'abord, puis contemplé des nations les plus lointaines, la fille des rois, Marie, était tombée dans l'obscurité de la plus pauvre condition, réduite aux offices les plus vulgaires, les plus humbles, les plus bas; et, dans cette condition même, déjà si flétrie, elle avait fait vœu encore, ce semble, de stérilité, en faisant celui de virginité.

C'était là, c'était dans cette BASSESSE DE SA SERVANTE, que *le Seigneur devait déployer la force de son bras*, que *le Tout-Puissant* devait *faire de grandes choses*, *déposant les puissants de leur trône, et élevant les petits, remplissant de biens les dépourvus, et renvoyant les riches vides, se ressouvenant enfin de sa miséricorde, et relevant Israël son serviteur* [1].

Luther a écrit sur ce mystère des réflexions admirables, dont nous regrettons de ne pouvoir donner qu'un extrait :

« Conformément, dit-il, à l'opinion générale, et
« même à ce qui est de foi, que d'une souche, d'une
« racine aride et poudreuse devait pousser et s'élever la
« Tige et la Fleur de Jessé, on n'aurait pu croire que,
« contre toute apparence, LA DIVINE VIERGE MARIE serait
« appelée à être la Mère d'un tel Fils; car, selon moi,
« elle n'a pas été appelée de ce nom de souche et de
« racine pour cela seul que, surnaturellement, elle est
« devenue mère sans atteinte à la fleur de sa virginité,
« de même qu'il n'est pas dans la nature que d'un tronc
« mort un jet puisse pousser; mais aussi parce que la
« souche royale et la lignée de David, autrefois féconde

[1] Cantique de la très-Sainte Vierge.

« et florissante, au comble de la gloire, de la puissance, « de la richesse, du bonheur, et dans les jours de Sa-« lomon la plus illustre qui ait paru aux regards des « hommes, avait vu sur la fin, lorsqu'on approchait de « la venue du Christ, son honneur et ses pouvoirs passer « aux souverains pontifes, et sa royale postérité, réduite « à la plus infime pauvreté, gisant méprisée, ainsi « qu'un tronc coupé et desséché, tellement que nul « espoir ne pouvait rester que de cette souche sortirait « jamais un rejeton destiné aux plus prodigieux hon-« neurs. Voici cependant qu'au plus fort de cet abandon « et de ce mépris, et dans le plus extrême anéantisse-« ment où elle pût parvenir, le Christ est produit de « cette humble souche; il naît d'une frêle et chétive « servante; la Tige et la Fleur se font jour en une « pauvre créature que les filles des Princes des prêtres, « Anne et Caïphe, n'eussent pas jugée digne de leur « rendre les soins les plus vils. Ainsi les œuvres et les « vues de Dieu s'acheminent par les abîmes, et les « œuvres et vues de l'homme par les hauteurs. » *Sic Dei opera et respectus inambulant in abyssis, hominum tum opera, tum respectus in sola altitudine*[1].

Tel est le mystère de la *condition* de la très-Sainte Vierge.

II

Dans cette abjecte condition, Marie avait une âme plus que royale, une âme angélique. Jamais princesse,

[1] *Commentarii super* MAGNIFICAT, Lutheri operum tomus V, p. 77. Witeb, 1554.

jamais fille née dans les palais des plus puissants monarques n'a reçu une éducation si haute et n'en a porté de plus dignes fruits. Marie, en effet, comme nous l'avons montré déjà, avait pour institutrice LA GRACE, et pour précepteur le VERBE : le Verbe, qui élevait lui-même sa Mère, et la formait à cette divine destination.

La Grâce est une éducation infuse qui ne détruit pas la nature, mais l'*élève* et l'enrichit. Qui n'a vu de ces élèves de la Grâce, offrant, dans les conditions les plus vulgaires de la société, toute la fleur de sentiment, toute la noblesse de caractère, toute la distinction de conduite et même de manières qu'on trouve à peine dans les rangs les plus élevés? Quelle devait donc être Marie, *Pleine de Grâce* dès sa conception; formée par l'heureux concert de toutes les Vertus bien mieux qu'elle ne l'eût été par les Muses ; enrichie de tous les dons du Saint-Esprit pour être son Temple; douée de toutes les inspirations de la Sagesse éternelle pour être son Siége; éclairée enfin de tous les rayons d'en haut par le Père des lumières pour être sa Fille et la Mère de son Fils? « Ainsi, dit l'Ange « de l'École, la jeune Marie grandissait de grâce plus « que de corps, et autant de moments s'ajoutaient à sa « vie, autant de grâces lui venaient en accroissement. » *Crescebat enim puella gratia magis quam substantia. Totidem momenta, totidem erant gratiarum crementa.*

L'Évangile nous laisse ignorer dans quelles circonstances se fit cette céleste éducation de Marie; mais une respectable et très-ancienne tradition orientale, qui a laissé sa trace dans le Coran [1], qui a donné lieu à une

[1] On lit dans le Coran, ch. XIX, v. 16 : « Parle dans le Coran de « Marie, comme elle se retira de sa famille et alla du côté de l'est du « Temple, et se couvrit d'un voile qui la déroba à leurs regards. »

fête remontant au moins, chez les Grecs, au douzième siècle[1], et que l'Église romaine célèbre le 21 novembre, nous apprend que la Sainte Vierge fut PRÉSENTÉE AU TEMPLE pour y être élevée dans la retraite et y vivre dans la piété, conformément à ce qui se voyait quelquefois chez les Juifs[2].

C'est au sortir de cette sainte retraite, dans la fleur de cette chaste vie, si obscure aux yeux des hommes, mais *radieuse comme le soleil*[3] aux yeux de Dieu, que Marie s'unit en mariage avec un humble artisan, Joseph. Et c'est là le troisième mystère que nous avons à présenter.

III

« Dans la ville de Galilée, appelée Nazareth, nous dit « l'Évangile, était une Vierge épouse d'un homme juste « de la maison de David, nommé Joseph, et Marie était « le nom de la Vierge. »

L'Évangile dit encore, qu'ainsi mariée à Joseph, et habitant avec lui, Marie, répondant à l'Ange qui lui annonçait sa Maternité, dit : « Comment se fera ceci, *car je ne connais point d'homme*[4]? »

Il résulte de ces paroles que, dans son mariage avec

[1] L'empereur Emmanuel Comnène en parle dans une lettre rapportée par Balsamon.

[2] On l'entrevoit dans ce qui est rapporté au deuxième livre des Machabées, ch. III, que, quand Héliodore voulut enlever par violence les trésors du Temple, *les Vierges enfermées couraient vers le grand prêtre Ozias.*

[3] *Electa ut sol.* Cant., VI, 9.

[4] Luc, I, 34.

Joseph, la Vierge avait fait *vœu de virginité.* Il n'est pas possible de les interpréter autrement. Calvin s'est chargé de le prouver en voulant éviter cette interprétation. Celle à laquelle il a recours, en effet, qui est la meilleure qu'il ait pu trouver, est tellement inadmissible, qu'elle ramène à la véritable. Voici son interprétation : « Quand « Marie entend dire par l'Ange que le Fils de Dieu « naîtra, soudain elle imagine bien que ce sera quelque « chef-d'œuvre : et *voilà pourquoi* elle *exclut* la compagnie « d'homme; et étant tout étonnée, elle s'écrie, disant : « *Comment se fera ceci*[1] *?* » Cette interprétation serait plausible si Calvin n'omettait pas les seules paroles de la Sainte Vierge qui sont le sujet de la question et qui la tranchent. Après avoir dit : *Comment se fera ceci?* Marie ajoute: CAR JE NE CONNAIS POINT D'HOMME. Marie, loin d'*exclure*, dans sa pensée, la compagnie d'un homme, croyait donc que c'était par la *connaissance* d'un homme que devait être conçu le Fils de Dieu, puisque la seule difficulté qu'elle oppose à cette conception porte sur ce qu'*elle ne connaît point d'homme.* Ainsi, l'interprétation de Calvin ne peut se soutenir, et ne témoigne que son aveugle antipathie contre une des plus saintes vérités de l'Évangile : l'honneur rendu à la Virginité par Marie, et par Dieu dans Marie. Pouvant connaître un homme, puisqu'elle était mariée, Marie avait fait *vœu de virginité* dans le mariage même : vœu si cher à son cœur, qu'il l'emporte sur l'honneur même de devenir *Mère de Dieu ;* vœu si cher au cœur de Dieu, qu'il l'attire à devenir le *Fils de Marie.*

[1] *Commentaires* de Jean Calvin *sur les harmonies des trois Évangélistes*. Genève, 1563.

Maintenant, un mariage avec un tel vœu est-il un vrai mariage? et pourquoi, à quelle fin a-t-il eu lieu?

C'est là le mystère que nous devons pénétrer.

L'union de la très-Sainte Vierge avec saint Joseph a été incontestablement un vrai et parfait mariage. Dans le passage de l'Évangile que nous avons cité, on peut douter entre le sens d'*épousée* ou de *fiancée*, le mot DESPONSATA pouvant avoir ces deux sens; mais lorsqu'il est dit que Joseph, ignorant d'abord que ce que portait Marie était du Saint-Esprit, *résolut de la* RENVOYER *secrètement*, *pour ne pas la diffamer*, on voit qu'il y avait entre Marie et Joseph une cohabitation qui ne se prête pas à l'idée de simples fiançailles; et enfin ces paroles de l'Ange: « Joseph, fils de David, ne crains point de *recevoir Marie ton* ÉPOUSE, » font voir que, dans tous les cas, le mariage ne tarda pas à se contracter. En fait, cela ne saurait être douteux.

Mais, en droit, le vœu de virginité auquel les saints époux furent, comme nous le verrons, constamment fidèles, n'était-il pas virtuellement incompatible avec la perfection de leur mariage?

Nullement.

Sans aucun doute, le mariage implique le don corporel des époux l'un à l'autre, le pouvoir de le réclamer, le devoir de l'acquitter, en vue d'avoir et d'élever des enfants. C'est là le propre du mariage, ce qui en fait le caractère et l'honneur. Par conséquent, toute condition qui irait contre, même sainte, même réciproque, lui porterait atteinte, lui ferait injure.

Mais on peut très-bien ne pas user de son droit, sans en être moins maître. On peut avoir le *domaine* du mariage, sans l'exercer. Il en est à cet égard des droits et

du domaine du mariage comme de tous les autres. Le mariage existe alors complétement en *puissance*, indépendamment de sa mise en acte. Cette mise en acte est un *fait* qui a lieu ou qui n'a pas lieu sans que le mariage proprement dit en soit affecté ; sans quoi le mariage n'existerait qu'*à proportion* de son usage, et combien de raisons physiques et morales viennent suspendre et entraver cet usage qui détruiraient alors le mariage, s'il en dépendait !

Le mariage, donc, subsistant, son usage peut dépendre entre les époux de telle ou telle raison. Or, parmi toutes ces raisons, quelle plus souveraine et plus parfaite que celle-ci : *s'il plaît à Dieu!* Peut-on même, moralement parlant, faire un acte quelconque dans la vie, qui ne doive être subordonné à cette sainte et raisonnable condition ? Loin d'en être affaibli, cet acte n'en est que plus validé, que plus consacré. Marie et Joseph ont donc pu et dû soumettre l'exercice de leur mariage à la volonté souveraine de Dieu. Le mariage en lui-même subsistait parfaitement, nonobstant cette condition ; parce que cette condition étant d'un autre ordre, d'un ordre de religion, n'avait pas de force conventionnelle qui invalidât le contrat. Cela est si vrai que si, en violation de la volonté de Dieu clairement manifestée, ils eussent usé du mariage, ils eussent péché contre l'obéissance à Dieu, contre la religion ; mais nullement contre la justice et contre le droit du mariage.

Cela posé, il reste évident que, dans une connaissance commune de la volonté de Dieu qui le leur demandait, et dans une confiance réciproque qu'ils y seraient fidèles, Marie et Joseph ont pu tout à la fois contracter un parfait mariage, et faire vœu de virginité ; se promettre

qu'ils seraient tout entiers l'un à l'autre, et promettre à Dieu qu'ils n'en useraient pas.

Ainsi se trouvent conciliés la vérité de ce saint mariage et le vœu de virginité des deux époux.

Maintenant, quelles ont été les raisons d'un tel mariage ?

Elles sont multiples. Si Marie fût devenue Mère de Jésus en dehors du mariage, dans la condition de fille, alors le plus auguste de tous les mystères chrétiens, le mystère de la pureté par excellence, eût été exposé à la profanation. La réputation de la Vierge des vierges et du Saint des saints eût été la dérision des impies et le scandale des faibles. Le sentiment qui avait déjà fait concevoir à Joseph le dessein de *renvoyer secrètement Marie, pour ne pas la diffamer*, eût été un sentiment public, moins cette délicate discrétion. Et la sainteté du fond n'aurait pu, en elle-même, justifier les apparences, parce que les apparences eussent été mauvaises et que Dieu ne fait rien de mauvais. La honte de ces apparences, n'aurait pas pu être rangée parmi les hontes dont il a plu au Fils de Dieu de se couvrir comme victime des péchés du genre humain, parce qu'elle ne serait pas venue des faux jugements des hommes, comme celles de la pauvreté, de la persécution, de la condamnation et du supplice, mais d'un juste sentiment d'honnêteté et de vertu qui se serait élevé contre les enseignements du Sauveur. Aussi, autant Jésus-Christ a embrassé les fausses hontes, autant il a été jaloux et soigneux de ne pas laisser approcher de lui les véritables, de maintenir sa réputation de sainteté, jusqu'à jeter au monde ce divin défi que le monde ne relèvera jamais : *Qui de vous me convaincra de péché?*

Sans doute, Dieu aurait bien pu faire évanouir la honte de la naissance de Jésus, en dehors du mariage, en révélant au monde, d'une manière éclatante, le mystère de l'Incarnation, comme il l'a fait pour dissiper les soupçons de Joseph ; mais alors le dessein capital de Dieu, de ne dévoiler ce mystère qu'avec réserve, pour en faire l'objet de la foi et de la fidélité des chrétiens, eût été renversé. L'accomplissement de ce dessein est donc une seconde raison du mariage de la Sainte Vierge. Calvin, qui, par une contradiction singulière, n'admet pas le *vœu* de virginité, et admet la virginité et la virginité perpétuelle de Marie dans le mariage, expose très-bien cette seconde raison : « Quant à ce que Dieu a choisi en cette « affaire une Vierge, ayant promesse de mariage avec « un homme, il l'a fait pour cette cause que le mariage « *servît de couverture devant les yeux du monde, afin que* « *celui qu'on tenait communément pour fils de Joseph, fût* « *avec le temps reconnu des fidèles pour Fils de Dieu*. Vray « est que Christ naissant au monde n'a point été si fort « dénué de los et honneur que la gloire de sa Divinité « n'ait été dès le commencement descouverte par le Père « céleste aux Pasteurs et aux Mages ; tant y a toutes fois « que nous voyons comme Dieu a tenu son fils caché et « quasi inconnu, jusques à ce que le temps de la mani- « festation d'icelui fust venu : car alors il lui a comme « dressé un échafaud, afin qu'il fust en veue à chacun[1]. » Nous verrons plus tard, avec l'aide encore de Calvin, la grande, l'incomparable importance que cette même raison donne à la Sainte Virege dans le plan chrétien,

[1] *Commentaires* de Jean Calvin *sur les harmonies des trois Évangélistes*, p. 13.

importance décisive pour le culte que nous lui rendons, et que les protestants ne peuvent méconnaitre sans méconnaître tout le Christianisme. Bornons-nous, en ce moment, à n'y voir que la raison du mariage de la très-Sainte Vierge, qui a été de couvrir à la fois et son honneur et le dessein de Dieu, d'empêcher qu'on ne vît en elle, ou la plus indigne des créatures, selon les apparences, ou la plus glorieuse, en réalité; une fille perdue ou la Mère de Dieu, avant qu'il plût à Dieu de manifester au monde ce grand mystère.

A ces raisons principales du mariage de la Sainte Vierge viennent se joindre d'autres raisons secondaires, mais non moins vraies, telles que celles de donner un protecteur, un aide et un ami à Marie, et un tuteur, un père, un contemplateur à Jésus, dans la personne de saint Joseph, dont nous étudierons plus tard la vénérable et belle figure; de placer le Fils de Dieu, comme il a voulu et comme il a dû l'être, dans toute la situation de *Fils de l'homme*, ayant un père et une mère, vivant longtemps avec eux, partageant leurs travaux et leur étant soumis, offrant enfin dans cette humble condition de sa vie, le modèle et la sanctification de la famille, de l'époux et de l'épouse, du père et de la mère, de l'enfant qui en est le nœud : *la Sainte Famille*, dont nous aurons à contempler le suave tableau.

Nous bornant ici à considérer la formation, et non encore l'*intérieur* de ce céleste ménage, admirons le sublime contraste de la divine grandeur de la chose et de la simplicité de sa représentation. Marie, sous la couverture de son mariage avec saint Joseph est l'Épouse de Dieu lui-même, pour être la mère de son Fils. Comme un Roi, dit très-heureusement Dargentan, envoie son

ambassadeur dans un autre royaume pour épouser une Princesse en son nom : il l'épouse en effet, et la Princesse qui s'était promise au Roi se donne à son ambassadeur qui représente sa personne. Mais si elle contracte un vrai mariage avec lui, c'est pourtant en sorte qu'elle ne sera possédée que par le Roi lui-même. Cet époux de cérémonie et de commission reçoit celle qu'il épouse avec un grand respect, et la conserve avec une fidélité inviolable, comme le propre bien de son maître, où il ne prétend rien que l'honneur de la remettre avec la même intégrité qu'il l'a reçue, entre les mains du Roi son époux. Il en est ainsi à peu près du mariage de saint Joseph. Quand la sainte Vierge contracte avec lui, elle met en sa possession son très-chaste corps qu'elle avait consacré à Dieu par son vœu de virginité; mais elle sait bien que ce n'est pas pour lui, elle ne l'épouse que comme l'ambassadeur du souverain Monarque, auquel elle s'était promise dès son enfance. C'est, il est vrai, saint Joseph qui l'épouse, et qui sera extérieurement son mari; mais, dans la vérité, elle ne sera jamais possédée que par le Saint-Esprit qui sera éternellement son divin Époux. C'est de lui seul qu'elle concevra son Fils unique; c'est par lui qu'elle deviendra Mère du Fils de Dieu; c'est par sa vertu qu'elle nous produira le Sauveur du monde[1].

O heureux Mariage, dont la pudeur a été le lien, et dont la grâce de l'Esprit-Saint a été le voile, couvrant et ombrageant l'un et l'autre époux; dont la fin a été la tutelle du Christ et l'honneur de Marie, dont les vertus ont été le traizain et les grâces spirituelles le mobilier;

[1] Dargentan, *Grandeurs de la Sainte Vierge*, t. I, p. 252.

dont le nœud a été l'amour chaste dont brûlent les Anges dans les cieux, et dont sont embrasées en Dieu les Personnes divines! « C'est du cœur et non de la chair, dit « suavement saint Thomas, que se joignent ces saints « époux; ainsi se fait la conjonction des astres, non par « le corps, mais par la lumière; ainsi les palmiers ma- « rient non leur racine, mais leur tête, non leurs tiges « mais leurs rameaux. » *Innupti sunt conjuges corde non carne. Sic conjunguntur astra et planetæ non corpore, sed lumine*; *sic nubent palmæ non radice, sed vertice.*

IV

Avons-nous besoin de dire maintenant qu'un tel mariage est resté fidèle à son institution, et que, Vierge quand elle est devenue l'épouse de Joseph, plus Vierge encore quand elle est devenue la Mère de Jésus, Marie est restée toujours la Vierge des vierges?

Nous ne devons pas dédaigner les préoccupations que les grossières attaques de l'impiété et de l'hérésie auraient pu laisser dans quelques esprits à ce sujet. On repousse sans doute ces attaques par un vif instinct moral qui fait dire : *Je l'ignore, mais je l'affirme.* Mais ce n'est pas assez de pouvoir affirmer la Virginité perpétuelle de la Mère de Dieu : il faut aussi ne pas l'ignorer, et convaincre d'ignorance autant que d'impiété ceux qui la discutent.

Mettons à nu leurs objections. Elles ont une apparence qui ne peut tromper que ceux qui veulent l'être.

Elles sont tirées de ces passages de l'Évangile selon saint Matthieu :

— « Et la naissance du Christ arriva ainsi : Marie, sa Mère, étant fiancée (ou mariée) à Joseph, il se trouva « que, *avant qu'ils eussent été ensemble*, un fruit fut formé « dans son sein [1].

— « Joseph fit ce que l'Ange du Seigneur lui avait « commandé, et reçut son épouse. Et *il ne la connut « point* JUSQU'A *ce qu'elle eût enfanté* son Fils *premier-« né* [2]. »

— « Les Juifs disaient : N'est-ce pas le fils du char-« pentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, *et ses « frères* Jacques et Joseph, et Simon et Judas? et *ses « sœurs* ne sont-elles pas toutes parmi nous [3] ? »

Maintenant on voit l'argument : Il est dit de Marie et de Joseph : *avant qu'ils eussent été ensemble :* Ils ont donc été ensemble. — Il est dit encore : *Et il ne la connut point* JUSQU'A *ce qu'elle eût enfanté* : Il la connut donc après qu'elle eut enfanté. — Jésus est appelé *Premier-né :* Il a donc eu des frères puînés. — Enfin l'Évangile mentionne formellement *ses frères et ses sœurs* : Il est donc indubitable que Marie à donné le jour à d'autres enfants.

Voilà l'objection dans toute sa crudité.

Disons tout d'abord que tout cela n'a pu faire que la Virginité perpétuelle de la très-sainte Vierge fût en question, ni même que le plus léger nuage pût en ternir l'éclat, non-seulement aux yeux des catholiques pieux, mais des indifférents, des hérétiques, des incrédules même, pour peu qu'ils aient craint de passer pour igno-

[1] Matth., I, 18.
[2] *Ibid.*, I, 25.
[3] Matth., XIII, 55, 56.

rants. Ce n'est pas, en un mot, une matière de foi ou de respect, mais de grammaire et de lecture.

Sur la fin du quatrième siècle, un certain Helvidius leva l'étendard d'une hérésie à ce sujet : il fut réfuté par saint Jérôme, si bien que les plus fougueux hérétiques qui, depuis, se sont déclarés contre le culte de la Vierge Marie, auraient eu honte de relever cette attaque PAR TROP IGNORANTE, comme dit Calvin.

Pour peu, en effet, qu'on ait ouvert les saintes Écritures, et même les auteurs païens, on sait que toutes ces locutions, par lesquelles on exprime l'antériorité d'une chose par rapport à une autre, ne signifient pas, dans le génie éminemment simple des langues anciennes, que cette dernière chose ait eu lieu après, mais simplement qu'elle n'avait pas eu lieu avant. Ainsi ces mots : « Il se « trouva *qu'avant qu'ils eussent été ensemble*, un fruit fut « formé, » ainsi que ceux-ci : « *et il ne la connut point* « *jusqu'à ce qu'elle eût enfanté*, » sont une manière ancienne de dire que Joseph et Marie ne s'étaient pas connus avant l'enfantement ; sans que cela veuille dire le moins du monde qu'ils se connurent après. C'est le sentiment de tous les interprètes. Je n'en citerai que deux, mais dont la science ne sera pas suspecte de prévention : Grotius et Calvin.

« La négation que Joseph eût connu Marie avant l'en- « fantement n'emporte nullement l'affirmation pour le « temps qui est venu après, dit Grotius : une multitude « d'exemples viennent démontrer que c'était là, chez « les Juifs, une manière notoire et usuelle de s'expri- « mer, d'après les interprétations que leurs plus savants « Docteurs ont données à des passages analogues, tels

« que ceux de la Genèse, XLIX, 10, et XXVIII, 5 ; du « Psaume CIII, 2 ; de Samuel, I, XV, 35 ; de Job, XXVII 5 ; « d'Isaïe, XXII, 14 ; de Samuel, II, VI, 23. La propre in- « tention de l'écrivain Évangéliste, ajoute Grotius, avec « un sens parfait, nous fait une loi de nous arrêter à ce « temps de l'enfantement dont il parle, n'étant question « dans son esprit d'autre chose que de bien faire con- « naître que Joseph y avait été étranger. Ce à quoi n'a- « vait aucun trait la mention de ce qui appartenait à un « temps postérieur. »

Quant à la qualification de *premier-né* donnée à Jésus, l'interprétation est la même. « L'expression *premier*, dit « encore Grotius, veut dire qu'aucun n'a précédé, mais « non que quelque autre a suivi, ainsi que les grammai- « riens en ont fait la remarque sur ce vers de Virgile :

Hic mihi responsum *primus* dedit ille petenti,

« et sur cet autre de l'*Énéide*, I :

Trojæ qui *primus* ab oris.

« Servius sur Froldensius dit aussi : *primus post quem « nullus;* et dans le droit civil *proximus* s'entend aussi « de celui qui est seul. Et la chose même d'ailleurs « dit, contre Helvidius, que tel est le sens de l'expres- « sion. Elle a en vue, en effet, la dignité et les préroga- « tives qui, de tout temps, et même avant la loi de « Moïse, étaient attribuées aux enfants mâles, qu'ils fus- « sent uniques ou qu'ils eussent des puînés; et aujour- « d'hui même on ne s'exprime pas autrement, comme « on le voit dans toutes les lois qui traitent des succes- « sions féodales[1]. »

[1] Grotius, *Annot. in Matth. Oper. Theol.*, t. II, vol. I, p. 15.

Calvin ne répudie pas moins énergiquement la succession d'Helvidius. « Sous couleur de ce passage : *Et il ne « la connut point jusqu'à ce qu'elle eût enfanté*, Helvidius. « dit-il, a, de son temps, ému de grands troubles en « l'Église, parce que, par iceluy, il voulait maintenir que « Marie n'avait été vierge, sinon jusqu'à l'enfantement, « et que, depuis, elle avait eu d'autres enfants de « son mari. Saint Jérôme a fort et ferme soutenu la « Virginité perpétuelle de Marie, et en a écrit amplement. Or, il nous suffit de dire que *cela ne vient point « au propos de l'Évangéliste*, et que c'est une folie de « vouloir recueillir de ce passage ce qui en a été après « la naissance du Christ[1]. Il est nommé *premier-né*, mais « non pour autre raison, sinon afin que nous sachions « qu'il est né d'une mère Vierge, et qui jamais n'avait « eu enfant. Il est dit que Joseph ne l'avait point connue « jusqu'à ce qu'elle enfantât : cela se doit aussi restreindre au même temps. Touchant ce qui a été dit « depuis l'enfantement, l'Évangéliste n'en dit mot. *On « sait bien que selon l'usage commun* de l'Écriture, ces manières de parler se doivent ainsi entendre. Certes, « c'est un point duquel jamais homme n'esmouvra dispute, si ce n'est quelque *opiniâtre* et *raillard*[2]. »

Reste maintenant la mention des *frères* de Jésus, dans l'Évangile. Eh bien, cet argument tombe encore dès lors

[1] Ce n'est pas seulement une folie, c'est aussi un crime de *lèse-intention :* car, comme l'a dit Grotius, la *propre intention* de l'Évangile nous fait une loi de ne pas étendre ses paroles à ce à quoi il n'a nullement pensé; et l'on peut appliquer ici cette sentence juridique d'interprétation : Iniquum est *perimi pacto id de quo cogitatum non est.*

[2] Calvin, *Comm. sur l'harm. évang.*, p. 41.

qu'on sait que, selon la manière de parler, non-seulement des Juifs, mais aussi des Grecs et des Romains, comme l'observe encore Grotius, le mot *frère* veut aussi bien dire *cousin : Quem Jesu* FRATREM, *id est* CONSOBRINUM, *loquendi genere etiam Græcis et Romanis noto*[1]. C'est à quoi se range encore avec empressement Calvin : « Nous avons déjà dit, en un autre lieu, dit-il, que, selon « la coutume des Hébreux, on appelle *Frères* tous pa- « rents. Et pourtant Helvidius s'est montré par trop « ignorant de dire que Marie a eu plusieurs fils, parce « qu'il est en quelques endroits fait mention des frères « du Christ[2]. »

Il s'est montré d'autant plus ignorant, que le *texte* même de l'Évangile fournit la démonstration que les *frères* de Jésus-Christ n'étaient que ses *cousins*. Cette démonstration est des plus simples :

1° Dans la mention qui est faite par saint Matthieu des frères de Jésus, leurs noms sont donnés par différents groupes, dont l'un est *Jacques et Joseph*. (Matthieu, XIII, 55.)

2° Il est fait mention ailleurs de ceux-ci, *Jacques et Joseph*, comme fils d'une autre Marie que la Sainte Vierge, de Marie de Cléophas. (Marc, XV, 40.)

3° Enfin cette Marie est appelée encore ailleurs *sœur de la Mère de Jésus*. (Jean, XIX, 25.)

Donc les *frères* de Jésus, Jacques et Joseph, étant les fils de la sœur de sa Mère, étaient ses *cousins*, sous la désignation de frères.

Cette démonstration ne serait contestable que s'il pou-

[1] GROTIUS, *Annot. in Matth.*, p. 145.

[2] CALVIN, *Comm. sur l'harm. évang.*, p. 285.

vait y avoir quelque doute sur l'identité de Marie, sœur de la Sainte Vierge, et de Marie, mère de *Jacques et Joseph;* mais ce doute n'est pas possible : tous les commentateurs, en effet, sont d'accord pour reconnaître qu'il n'est fait mention que de trois Marie dans les Évangiles : la Mère de Jésus, Marie Madeleine, et *l'autre Marie* comme l'appelle saint Matthieu, que saint Jean nous dit être la sœur de la Mère de Jésus, et saint Marc la mère de Jacques et de Joseph, ainsi *frères-cousins* de Jésus[1].

Cette démonstration sans réplique se recommande de la simplicité du récit évangélique, qui ne nous en donne les éléments que çà et là comme au hasard, et de la savante appréciation de Suarez et de Grotius, qui en tirent la conclusion que nous venons d'émettre[2].

Ainsi s'évanouit, au jour de la science non moins qu'à celui de la foi, le nuage qu'on a tenté d'élever sur la perpétuelle Virginité de la Mère de Dieu.

Une grande parole sortie de la bouche de Jésus mourant aurait dû, seule, prévenir toute injurieuse méprise à ce sujet ; la parole qu'il adressa à sa Mère et à saint Jean : *Femme, voilà votre Fils! Fils, voilà votre Mère!* car elle témoigne d'une manière solennelle que Marie n'avait d'autre Fils que Jésus, puisque, pour ne pas la laisser veuve d'enfants, après qu'il aura quitté la terre, il lui donne un fils *qui la prit chez lui*, dit l'Évangile, et, dans ce fils, tous les chrétiens, seuls véritables FRÈRES *de Jésus*.

[1] *Negari enim videtur non posse*, dit Grotius, *quin eadem quæ infra Matthæo et similiter Marco dicitur* MARIA MATER JACOBI ET JOSEPH *Johanni dicatur* MARIA SOROR MATRIS DOMINI.

[2] Suarez, *Quæst.* XXVIII, *Disp.* V, *sect.* III. — Grotius, *Annot. in Matth.*, p. 145.

Que le nom de Mère de Jésus, seul nom dont l'Évangile ne cesse d'appeler la très-Sainte Vierge, vienne aussi témoigner qu'elle n'a jamais démérité de cette glorieuse Maternité en la partageant à d'autres; que ce nom lui reste à jamais, avec celui de *Marie*, comme équivalant l'un et l'autre à celui de *Vierge, la Vierge Marie, la Vierge Mère de Jésus!*

Admirons, même au delà de tout ce que nous pourrions concevoir, une Virginité si entière, si inviolable, qu'elle résiste dans le cœur de Marie à l'honneur de devenir Mère de Dieu, et qu'elle se fait respecter, si j'ose ainsi parler, par Dieu lui-même : *Comment cela se fera-t-il; car je ne connais point d'homme?*

Contemplons enfin tout l'accroissement que cette Virginité, déjà si sublime, a dû acquérir, en recevant du Ciel, en enfantant au monde la Fleur même de toute virginité, Celui qui *germe les vierges*, Dieu, de qui Philon a dit si bien : *Dans le commerce de l'homme, les vierges deviennent femmes; dans le commerce de l'âme avec Dieu, la femme redevient vierge*[1]. Qu'est-ce donc de la Vierge Épouse de Dieu, Mère de Dieu !

La très-Sainte Vierge a levé la première dans le monde l'étendard de la Virginité ; la première elle a semé dans l'Église les lis de cette angélique vertu. Reine des Anges, elle en a peuplé la terre et repeuplé le ciel. Je dis des Anges; car, comme les esprits angéliques sont les vierges du ciel, les vierges sacrées sont les anges de la terre.

C'est ce que nous apprend l'Évangile en mille endroits : c'est ce que le monde ignorait avant l'Évangile. Qui donc

[1] Apud homines quæ sobolis quærendæ causâ fit congressio, eas quæ virgines fuerant, mulieres facit : at Deus, ubi cum anima sociare se cœpit, eam quæ mulier erat rursus virginem facit.

l'avait appris, qui donc l'avait inspiré à Marie jusqu'à faire d'elle, sous l'ancienne Loi, la Vierge des vierges de la Loi nouvelle? « O Vierge prudente! ô Vierge fidèle! « s'écrie saint Bernard, qui vous a appris que la virginité « plaisait à Dieu? Quelle loi, quelle morale, quel texte « de l'Ancien Testament vous a prescrit ou simplement « conseillé et exhorté à ne pas vivre charnellement dans « la chair, et à mener, sur terre, la vie des Anges? Où « aviez-vous lu, Bienheureuse Vierge, ce que dit le bien-« aimé Disciple, que *les vierges chantent dans le ciel un « cantique nouveau, que personne autre ne peut chanter; « qu'elles suivent l'Agneau partout où il va*[1]*?* Où aviez-vous « lu cet éloge donné par votre divin Fils à ceux qui *se « font vierges pour le royaume du ciel*[2]*?* Où aviez-vous « entendu cette parole de l'Apôtre : *Celui qui s'unit en « mariage fait bien; celui qui ne le fait pas fait mieux*[3]*?* et « tant d'autres paroles par lesquelles il montre la sainte « Virginité comme le sommet de la perfection chrétienne? « Aucun précepte, aucun conseil, aucun exemple de cette « sorte ne vous avait été donné : si ce n'est que l'Onction « divine vous instruisait de toutes choses, et que la Pa-« role de Dieu, vivante et efficace, se faisant votre Maître « avant de se faire votre Fils, a illuminé votre esprit « avant de revêtir votre chair. Vous vous dévouez au « Christ pour lui être Vierge : et vous vous désignez par « là, sans le savoir, pour lui être Mère. Vous choisissez « un état méprisable en Israël, et, pour plaire à Celui à « qui vous vous consacrez, vous encourez la malédiction

[1] Apocal. XIV, 4.
[2] Matth., XIX, 12.
[3] Corinth., VII, 38.

« portée contre les stériles : et voici que cette malédic-
« tion est changée pour vous en bénédiction, et que la
« stérilité humaine est récompensée par la fécondité di-
« vine [1]. »

[1] Super *Missus est*, homilia III.

CHAPITRE VIII.

L'ANNONCIATION.

Nous voici parvenus au faîte des mystères de la vie de la Sainte Vierge, au grand mystère de sa Maternité. Tout ce qui a précédé tendait à cette fin, tout ce qui a suivi en sort comme de sa plénitude. C'est là le centre des conseils éternels touchant cette destinée incomparable. Et ce qui, d'un mot, en fait mesurer toute la grandeur, c'est que ce même mystère de la Maternité de Marie est le souverain mystère de la Réparation du genre humain et de l'union de Dieu avec son ouvrage, le couronnement de la création, l'Œuvre des œuvres du Tout-Puissant, le centre autour duquel se meuvent les destinées du ciel et de la terre.

L'Annonciation et l'Incarnation sont un même mystère dont l'Église ne fait qu'une seule célébration. « Nous ne « pouvons reconnaître la bénédiction que Jésus-Christ « nous a apportée, dit Calvin lui-même, que nous ne re- « connaissions en même temps combien Dieu a honoré « et enrichi Marie, d'avoir voulu qu'elle fût Mère de son « Fils unique[1]. »

Et non-seulement d'avoir voulu qu'elle fût Mère de son fils unique, mais, gloire prodigieuse pour elle, *de ne l'avoir voulu qu'autant qu'*ELLE LE VOUDRAIT, qu'elle y consentirait pleinement, librement ; de le lui avoir proposé ;

[1] *Commentaire* de Jean Calvin *sur les harmonies des trois Évangélistes*, p. 20.

d'avoir permis qu'elle le discutât ; d'avoir fait dépendre, en un mot, ce capital dessein de son *fiat*.

C'est là ce qui caractérise le mystère de l'*Annonciation*. Ce qui ne le caractérise pas moins, c'est que Marie nous y apparaît comme digne, par les grâces qui lui ont été préalablement départies, et par les mérites qui en ont été le fruit, de cette élévation et de cette gloire insignes.

Un si grand et si adorable mystère ne pouvait être accompli, ne pouvait être raconté qu'avec la seule pompe qui convienne à ce qui est, par soi, essentiellement grand : une ineffable simplicité.

A ce ton de simplicité divine, qui porte la conviction et l'émotion dans l'âme avant qu'elle ait cherché à s'en défendre, reconnaissez, révérez, adorez la vérité chrétienne dans sa première révélation, et, pour ainsi dire, à son aurore.

« Au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu « dans la ville de Galilée appelée Nazareth,

« A une vierge mariée à un homme de la maison de « David nommé Joseph ; et Marie était le nom de la « vierge ;

« Et l'Ange, étant entré où elle était, lui dit : Je vous « salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous : vous « êtes bénie entre les femmes.

« Elle, l'ayant entendu, fut troublée de ses paroles, et « elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette sa- « lutation.

« Et l'Ange lui dit : Ne craignez point, Marie : vous « avez trouvé grâce près de Dieu.

« Voilà que vous concevrez dans votre sein, et vous « enfanterez un Fils, et vous lui donnerez le nom de « Jésus.

« Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut, et « le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son « père; et il régnera éternellement sur la maison de « Jacob.

« Et son règne n'aura point de fin.

« Marie dit à l'Ange : Comment cela se fera-t-il; car je « ne connais point d'homme?

« Et l'Ange lui répondit : L'Esprit-Saint surviendra « en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son « ombre. C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera « appelé le Fils de Dieu.

« Et voilà qu'Élisabeth, votre parente, a conçu, elle « aussi, un fils dans sa vieillesse; et ce mois est le « sixième de la grossesse de celle qu'on appelait stérile.

« Car rien n'est impossible à Dieu.

« Et Marie dit : Voici la servante du Seigneur : qu'il « me soit fait selon votre parole.

« Et l'Ange se retira. »

Quelle scène! quel dialogue! quel dénoûment! Un tel récit respire la vérité qu'il expose. C'est l'événement lui-même qui se raconte dans son style. L'homme n'y est pour rien : pas un mot donné à la légende, à l'amplification : c'est l'Ange même, et c'est Marie traitant du mystère de l'Incarnation, consommant les destinées de l'univers, avec une sobriété de conduite et de discours qui ne laisse place à aucun autre sentiment qu'à celui de la grandeur du mystère qui s'accomplit et qui se suffit à lui-même.

Chacun de ces mots si simples et si mesurés recouvre des vérités sublimes, des grandeurs immenses.

Appliquons-nous à les pénétrer :

« Au sixième mois.» Ce sixième mois de la grossesse d'Élisabeth, époque déterminée pour l'Incarnation du Verbe dans le sein de Marie, et qui tombe le vingt-cinquième jour de mars, marque cette *Plénitude des temps*, si célébrée dans les saintes Écritures, échéance de toutes les promesses de Dieu, de tous les vœux des Patriarches, de toutes les prédictions des Prophètes, de tous les soupirs des justes de l'ancienne Loi; et point de départ des temps nouveaux, des *grands mois* de la Loi de grâce: solennelle intersection des deux Testaments, des deux Ages du monde, ancien et moderne, que le paganisme, sur la foi des traditions antiques, saluait dans les termes les plus abondants et les plus pompeux de sa poésie[1], et qui est devenue la grande loi chronologique de l'histoire. Et comme l'événement qui détermine cette grande époque, l'Incarnation du Verbe, joint en lui l'homme et Dieu, ce n'est pas seulement les siècles anciens et les siècles modernes qui viennent s'y rapporter : c'est le temps et l'éternité; de sorte qu'autour de cet instant divin toute durée se concentre et se déroule. Tel est le sens et la valeur de ces simples mots : « Au sixième « mois. »

Le rapport particulier de la grossesse d'Élisabeth avec l'instant de la venue du Fils de Dieu dans le sein de Marie avait été signalé par la dernière de toutes les prophéties, distante encore de quatre cents ans de l'évé-

[1] — *Ultima* Cumæi venit jam carminis *ætas;*
— *Magnus* ab integro *sæclorum* nascitur *ordo.*
— ..... Incipient MAGNI procedere MENSES.
— *Talia sæcla* suis dixerunt, currite, fusis.
— Adspice, *venturo* lætentur ut omnia *sæclo.*

VIRGILE, — *Pollio.*

nement. « Je vais vous envoyer mon ange qui *préparera « ma voie* devant ma face, » dit Dieu par son prophète Malachie, « et AUSSITÔT, le Dominateur que vous cher- « chez, l'Ange de l'Alliance si désiré de vous, viendra « dans son temple : le voici qui vient[1]. » Et en effet, à la distance de *six mois*, le fruit de la grossesse d'Élisabeth, Jean-Baptiste, a précédé le Dominateur attendu, criant dans le désert : *Rendez droite la voie du Seigneur :* et AUSSITÔT, ce Dominateur si désiré est venu en Marie comme *dans son temple.* — Les mathématiques n'ont rien de plus exact que le rapport de nos prophéties avec l'événement.

« L'ANGE GABRIEL FUT ENVOYÉ DE Dieu, etc., etc. » Voici enfin le ciel qui s'ouvre et qui envoie l'un de ses plus grands Messagers pour porter à la terre la première parole de l'Évangile, le premier éclair de la Loi de grâce et de vérité. Tout n'a été que promesse et prélude jusque-là : l'exécution commence. Il faut remarquer la convenance du choix de cet Ange envoyé de Dieu, à ce grand dessein. C'est l'Ange *Gabriel.* Il n'est pas nouveau dans ce ministère. Outre que c'est lui qui, six mois avant, avait été envoyé à Zacharie pour lui annoncer la grossesse miraculeuse d'Élisabeth et la naissance du Précurseur, une intervention plus ancienne, un rapport plus merveilleux nous le recommandent.

Parmi les prophéties, celles de Daniel ont un caractère saisissant de précision historique et chronologique. C'est la succession des royaumes : ce sont les révolutions des empires ; c'est la venue, la mort, et le règne éternel

[1] Malachie, III, 1.

du Christ, centre de tout ce grand mouvement, présentés en traits si vifs et si conformes à l'événement, qu'ils pourraient tenir lieu de l'histoire, et que Polybe et Bossuet n'ont pu en quelque sorte que les retracer.

La vision du Fils de Marie est surtout étonnante :

« Je considérais ces choses dans une vision de nuit, « dit le Prophète, et je vis, comme le *Fils de l'Homme* qui « venait avec les nuées du ciel, qui s'avança jusqu'à « l'Ancien des jours. Ils le présentèrent devant lui. Et « il lui donna la puissance, l'honneur et le royaume, et « tous les peuples et toutes les tribus; disant que toutes « les langues le serviront, que sa puissance est une « puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et que « son royaume ne sera jamais détruit. »

Sur quoi Daniel ajoute : « Mon esprit fut saisi d'éton« nement; moi Daniel, je fus épouvanté par ces visions... « Je m'approchai *d'un de ceux qui étaient assistants*, et « je lui demandai la vérité de toutes ces choses; et il « m'interpréta ce qui se passait et me l'enseigna [1]. »

Cet Esprit assistant devant l'Ancien des jours auquel Daniel s'adressa pour avoir l'explication de cette vision du *Fils de l'homme*, ne nous est pas nommé en cet endroit; mais il va l'être dans les chapitres suivants.

«Lorsque j'avais cette vision (la vision des royaumes), « reprend le Prophète, et que j'en cherchais l'intelli« gence, j'entendis la voix d'Ulaï qui cria, et qui dit : « GABRIEL, *fais-lui entendre cette vision*. En même temps « GABRIEL *vint*, et se tint au lieu où j'étais; et lorsqu'il « fut venu à moi, je tombai le visage contre terre tout « tremblant de crainte, et il me dit : Comprends bien

[1] Daniel, VII, 13-16.

« ceci, parce que cette vision s'accomplira à la fin des « temps. »

Enfin, dans le chapitre suivant : « Je n'avais pas en-« core achevé les paroles de ma prière, dit Daniel, lors-« que GABRIEL, que j'avais vu au commencement dans la « vision, vola tout d'un coup à moi, et me toucha au « temps du sacrifice du soir, disant : Dès le commence-« ment de ta prière, j'ai reçu l'ordre de venir et je suis « venu pour te découvrir toutes choses; sois donc atten-« tif à ce que je vais te dire. » Et Gabriel déroule alors à Daniel la célèbre prophétie des soixante-dix semaines, depuis ce temps jusqu'au Christ dont il annonce la venue, la mort, l'alliance et le jugement contre les Juifs exécuté par le bras de Titus.

C'est ce même Gabriel, ce même Ange de la prophétie qui est envoyé comme l'Ange de l'accomplissement. Il vient traiter de la venue de ce *Fils de l'Homme* dont il avait expliqué cinq cents ans avant, à Daniel, la glorieuse vision; et, par cette continuité d'office, il nous fait voir la continuité de l'œuvre de Dieu à travers les âges, et de quel conseil antérieur et profond sort le message qu'il vient remplir.

Il est donc envoyé de Dieu, ayant en sa main la plus grande mission qui sera jamais émanée du ciel à la terre, de Dieu aux hommes. Suivons-le, et considérons comment il va, non à Rome la triomphante, ni à Athènes la savante, ni à Babylone la superbe, ni même à Jérusalem la sainte. Il va en un coin de la Galilée, à une bourgade inconnue appelée *Nazareth :* Nazareth dont il était dit proverbialement : *que peut-il sortir de bon de Nazareth*[1]?

[1] Joan., I, 46.

Mais dans ce Nazareth, il y a une pauvre maison, une petite chambre, qui renferme le trésor du ciel et de la terre, le secret amour du Père éternel; dans ce petit lieu, il y a une Vierge qui a plus de lumière et de grandeur qu'il n'y en a à Rome, ni à Athènes, ni entre les hommes, ni entre les Anges; une Vierge d'où la *Lumière éternelle doit se répandre sur le monde*[1]. C'est à cette Vierge, *nommée Marie,* que l'Ange Gabriel est envoyé de Dieu, c'est dans cet humble réduit que va se traiter, à l'insu du monde entier, le mystère qui doit en renouveler la face.

Qui n'admirera dans cette conduite de Dieu le parfait renversement de la vanité de l'homme, et le digne début de ce Christianisme par lequel il a confondu la sagesse des sages et la prudence des prudents! Qui n'admirera le jeu de cette Toute-Puissance qui signale sa force, en faisant ce qu'il y a de plus grand de ce qu'il y a de moindre et de plus humble[2]! — Qui faisait cas de Marie alors dans le monde? A quels mépris son obscurité ne la dérobait-elle pas? Qui aurait prisé ce trésor de grandeur morale, de virginité, d'humilité, de candeur, de simplicité? Inconnue de la terre entière, elle était d'autant plus digne des regards du ciel; nul homme ne l'eût comprise : un Ange seul pouvait l'aborder.

« ET ÉTANT ENTRÉ OU ELLE ÉTAIT, IL LUI DIT : JE VOUS « SALUE, PLEINE DE GRACE, LE SEIGNEUR EST AVEC VOUS : « VOUS ÊTES BÉNIE ENTRE LES FEMMES. »

Quelle attitude et quel langage de la part d'un Ange à l'égard d'une mortelle! Quelques jours avant, le même

[1] *Préface* pour les fêtes de la Sainte Vierge.

[2] Cantique de la Sainte Vierge.

Ange, dépêché auprès du grand prêtre Zacharie, s'était annoncé à lui en des termes d'autorité et de commandement, qui font singulièrement ressortir la différence des situations et des personnages. « Je suis Gabriel, lui « avait-il dit, qui me tiens devant Dieu, et j'ai été en- « voyé pour te parler et t'annoncer ces choses, et voilà « que tu seras muet, parce que tu n'as point cru à mes « paroles, jusqu'au jour où elles s'accompliront. » Voilà bien le langage d'un ambassadeur de Dieu auprès de l'homme, même revêtu de la dignité de Grand Prêtre!

La même supériorité, la même impression se fait sentir dans le rapport plus ancien du même Ange avec le prophète Daniel. « Gabriel vint, dit le Prophète, et se « tint au lieu où j'étais, et lorsqu'il fut venu à moi, je « tombai le visage contre terre, tout tremblant de « crainte, et il me dit : Comprends bien ceci, etc. »

Et voici que ce même Esprit céleste envoyé, non plus à un Prophète, non plus à un Grand Prêtre, mais à une simple fille que rien ne recommande encore au respect des hommes, l'aborde avec cette Salutation qui est restée la formule des hommages de l'univers envers elle : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec « vous : vous êtes bénie entre les femmes. »

Ce n'est pas la Vierge qui se prosterne, comme le fit Daniel, c'est l'Ange qui s'incline, et qui ne parle que pour l'honorer. On ne sait qui est l'Ange, de Marie ou de Gabriel. C'est qu'en effet, si l'Ange est vierge, la Vierge est ange. Mais la Vierge n'est pas seulement ange dans un corps, elle est reine des Anges, étant prédestinée Mère de Dieu. C'est pourquoi Gabriel ne lui parle pas comme à une sujette, ni même comme à une égale, mais comme à une Reine. Il l'aborde comme un Ambas-

sadeur auprès d'une Puissance, dans laquelle il voit encore la Puissance qui l'a envoyé.

C'est, en effet, ce que veulent dire les paroles d'hommage dont il accompagne sa salutation, et qui sont les titres qui la motivent, *pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes*, paroles qui épuisent tout panégyrique, surtout dans la bouche d'un Ange, et d'un Ange envoyé de Dieu.

Pesons-en toute la valeur.

Pleine de grace. La Grâce, écoulement de la nature divine, qui rend la créature qui en est douée *participante* de la Divinité, la porte à la *perfection même de Dieu*, et permet de dire de ceux en qui elle règne qu'ils sont des *Dieux*, pour parler le langage unanime des saintes Écritures, de Jésus-Christ et de son Église; la Grâce, qui fait les Saints, qui a fait les Anges, était en Marie avec une abondance telle qu'elle n'avait d'autre expression que celle de *plénitude*. Ce que les autres ont avec mesure, elle l'avait sans mesure : c'était un Océan de grâce, contenant à lui seul ce qui est distribué entre tous les Anges et les Saints.

La raison de cette plénitude de grâce en Marie en fera sentir davantage encore l'immensité. Cette raison, c'est qu'elle était appelée à produire celui qui est le Chef de la grâce, Jésus-Christ, et à le produire de sa substance. Car Jésus-Christ n'est pas moins Fils de Marie que du Père céleste, ni d'une autre façon, si ce n'est que c'est naturellement qu'il est engendré du Père, et surnaturellement engendré de Marie : mais des deux parts *engendré*, c'est-à-dire tiré de la substance. C'est ce qu'exprime admirablement cette parole mise par le Saint-Esprit dans la bouche d'Élisabeth saluant Marie,

selon que nous le verrons plus loin : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre ventre est béni.* Comme le fruit est produit de la substance de l'arbre, Jésus est le fruit de Marie, et il est béni de la bénédiction dont elle a été comblée pour l'enfanter.

Or, par elle-même, et de son propre fonds, Marie n'avait pas, comme le Père céleste, de quoi produire un Dieu. Il a fallu suppléer par la grâce, ce qui lui manquait par la nature. Et c'est pour cela, c'est par conséquent dans la mesure convenable à cette divine fécondité, qu'elle a été remplie de grâce, par ce Dieu lui-même qui a voulu être produit de son sein.

Qu'on juge maintenant de la séve par le fruit, et de la plénitude par l'écoulement!

Il ne faut pas s'imaginer toutefois que ç'ait été là le terme et le comble de la grâce dans la Sainte Vierge ; et que, pleine de grâce avant d'être Mère de Dieu, elle n'en ait pas reçu davantage en recevant ce Dieu lui-même, en l'enfantant, en recueillant seule, dans son cœur, pendant trente ans, les impressions de la Sagesse éternelle, en partageant les travaux, les douleurs, la passion de l'Homme-Dieu, en étant enfin consommée dans la fidélité, dans la patience et dans l'amour pendant tout le temps qu'elle lui a survécu sur la terre, jusqu'au grand jour où elle a été portée par les Anges dans son sein : non, elle n'a cessé, comme nous le verrons à la fin, de recevoir de nouvelles grâces, de croître en perfection et en sainteté ; et cependant d'être incessamment *pleine de grâce.* Comment cela? Il n'y a qu'une sorte de plénitude dans les vases corporels, et un vase plein ne saurait plus rien recevoir ; mais une âme pleine de grâces peut recevoir toujours de nouvelles plénitudes, parce qu'elle

reçoit de nouvelles capacités. La grâce de Dieu agrandit l'âme en la remplissant, et la remplit en l'agrandissant; et chaque chrétien fait ou peut faire, à cet égard, l'expérience de cette merveilleuse opération de la grâce dont Marie a offert la perfection.

Au moment où l'Ange la salua pleine de grâce, elle avait sans doute la plénitude qu'elle pouvait avoir, n'étant pas encore Mère de Dieu, et qu'elle devait avoir pour le devenir. Cette plénitude confond déjà la pensée, car elle dépasse la sainteté de tous les Saints et de tous les Anges, de toute la distance que mettait entre elle et eux sa prédestination unique de Mère de Dieu sur le point de s'accomplir.

Une vérité très-importante ne doit pas être oubliée à ce sujet; car elle intéresse, avec la gloire de Marie, toute la doctrine chrétienne; elle fait voir la solidarité qui existe entre elle et nous, et nous donne le secret de l'aversion de l'hérésie pour son culte :

Quelque grande que fût la grâce en Marie, elle ne la dispensait pas de tout effort personnel. Marie était, comme nous, soumise à l'épreuve, elle grandit en grâce de la même manière que nous, et, comme nous, elle *mérita* cet accroissement.

Marie n'était pas, comme les œuvres inanimées du Créateur, belle et glorieuse par quelque loi de sa nature; car elle finit, mais ne commença pas par avoir toute la perfection à laquelle elle était appelée. Elle obtint une première grâce, puis une autre, et elle mérita celle-ci par le bon usage qu'elle fit de la première ; elle marcha comme les Saints, de grâce en grâce, de mérite en mérite, jusqu'à mériter un jour la grâce d'être élevée à la dignité de Mère de Dieu; et c'est ce *mérite*, non moins

que cette grâce, qui est l'objet du culte que nous lui rendons : *Regina cœli lætare*, *quia quem* MERUISTI *portare*, etc., etc.

Sans doute, nous ne voulons pas établir une équation, ni même la *moindre proportion essentielle* entre les mérites de Marie, quelque grands qu'ils soient, et la dignité de Mère de Dieu, en ce sens que ces mérites lui *aient constitué un droit* à cette dignité; non, et il en est à cet égard de Marie comme de chacun de nous. Il n'y a aucune comparaison possible entre la nature de l'homme et les récompenses de Dieu, puisqu'elles ne sont autres que Dieu lui-même. Dieu nous permet seulement de mériter ce qui n'est jamais de sa part qu'une grâce. Il nous promet le ciel pour nos bonnes œuvres en cette vie ; et, *à la faveur de cette promesse* par laquelle il se lie envers nous, nous pouvons nous regarder comme tout à fait dignes du ciel, quoique le ciel soit un bien infini et que nous soyons des créatures finies.

Cette proportion que Dieu veut bien mettre entre nos mérites et ses récompenses, étant admise, il est vrai de dire que Marie a été digne de porter Dieu; que sa sainteté a été tellement souveraine et transcendante qu'elle a attiré le Fils de Dieu sur la terre, qu'elle lui a mérité de le concevoir dans son sein.

Pour peu que l'on connaisse la doctrine protestante, on doit s'expliquer maintenant son antipathie contre le culte que nous rendons à la Sainte Vierge: c'est la même antipathie qu'elle professe contre le culte que nous rendons aux Saints, contre le dogme du purgatoire, contre la prière pour les morts, en un mot contre la doctrine du mérite, du libre arbitre, de la moralité surnaturelle des actions humaines.

Dans son beau commentaire sur le *Magnificat*, où il loue cependant si hautement la très-Sainte Vierge, Luther rompt tout à coup avec ce qu'il vient de dire par la plus contradictoire et la plus singulière réflexion; mais la plus conforme à sa doctrine générale. « Le mé-« rite, dit-il, ou la valeur du *bois* de la croix ne fut pas « autre que d'avoir été apte à être tel, et d'avoir été « tourné par Dieu à cet office. *Ainsi* la dignité qu'a eue la « Vierge, de devenir Mère de Dieu, *n'était pas autre* que « d'avoir été assortie et appropriée à cette destination[1]. »

Tout le Protestantisme est dans cette réflexion. Cette raison qu'il donne de n'honorer aucun mérite dans la Sainte Vierge est tout un système, qui ne regarde pas seulement cette Vierge sainte, mais qui s'étend à chacun de nous. C'est nier que l'homme soit un agent moral, libre, responsable, méritant; c'est faire l'application de ce que dit ailleurs le même Luther, d'une manière générale: « De même que la *scie* ne contribue en rien « au mouvement qui la fait agir, de même ma volonté ne « coopère nullement à ma direction morale et spirituelle. « Dans les choses qui concernent le salut, l'homme est « comme une *statue*, comme *un tronc de bois*, comme une « *pierre*[2]. »

Telle est la raison de l'impiété protestante à l'égard de la Sainte Vierge. Il n'est pas un être, je ne dis pas chrétien, mais moral et sensé, qui la partage, dès qu'il s'en

[1] Ligni vel meritum vel pretiositas alia non fuit, præter quam quod apta esset cruci, et in hunc usum definita a Deo. Sic et Virginis dignitas, ad id ut Mater Dei fieret, alia non erat, nisi quod idonea et prædefinita fuerat ad hoc ipsum.

[2] Voir *Exposé de la doctrine protestante*, chap. IV, livre II de notre *Protestantisme dans ses rapports avec le Socialisme*.

est rendu compte. Si l'homme est créé à l'image de Dieu, s'il est plus qu'un *tronc de bois*, s'il est capable de mérite, si ses mérites en religion sont en raison de sa fidélité aux grâces qu'il a reçues, Marie est pleine de mérites comme elle est pleine de grâces; plénitude immense et incommensurable, vraiment digne de nos admirations et de nos hommages, puisqu'elle est dans la proportion qui convenait à la dignité presque infinie de Mère de Dieu[1].

C'est ce que signifie la Salutation angélique : « *Je vous salue, pleine de grâce,* » salutation qu'après l'Ange l'homme aurait bien mauvaise grâce à refuser.

Qu'elle soit donc saluée comme vraiment pleine de grâce Celle qui est gracieuse à tous : à Dieu, aux Anges et aux hommes : aux hommes, par sa Maternité ; aux Anges, par sa Virginité ; à Dieu, par son humilité.

L'Ange ajoute : LE SEIGNEUR EST AVEC VOUS, et il salue ainsi le Dieu lui-même qui l'a envoyé, qui l'avait prévenu auprès de Marie, et qui était déjà *avec elle* avant d'être en elle. « Dieu en effet, dit saint Bernard, qui est également tout entier partout, par la simplicité de sa substance, est cependant différemment dans les créatures raisonnables qu'avec les autres, et différemment encore dans les bons que dans les méchants, et différemment enfin avec la très-Sainte Vierge. Il est assurément avec les créatures irraisonnables, mais cependant sans pouvoir être possédé par elles. Toutes les créatures raisonnables peuvent, à la vérité, le posséder par la con-

[1] La doctrine générale du *serf arbitre* étant admise, Luther était encore dans le faux en déniant tout mérite à la très-Sainte Vierge; car le *serf arbitre* est, selon lui, l'effet du péché originel, et il professe que Marie n'en a pas été atteinte.

naissance, mais les bons seuls le possèdent en outre par l'amour. En eux seuls il est de telle sorte qu'il soit avec eux par l'accord même de la volonté. Car, assujettissant toutes leurs volontés à la justice, par cette conformité de leur volonté à la sienne, ils se le joignent d'une manière toute spéciale. Mais, quelque uni qu'il soit ainsi à tous les Saints, plus spécialement l'est-il avec Marie ; car son union avec elle ira jusqu'à joindre à Lui, non-seulement la volonté, mais la chair même de cette Vierge sainte; à faire, ou plutôt à devenir un seul Christ de sa substance et de la sienne. C'est pourquoi l'Ange dit: *Je vous salue, pleine de grâce*, LE SEIGNEUR EST AVEC VOUS; non-seulement le Seigneur Fils de Dieu que vous allez revêtir de votre chair; mais le Seigneur Esprit saint, de qui vous le concevez; et le Seigneur Père céleste, qui engendre ce fruit de votre conception. Le Père, dis-je, est avec vous, faisant de son Fils le vôtre : le Fils est avec vous, constituant le merveilleux Sacrement de son amour dans le secret de votre sein : le Saint-Esprit est avec vous, sanctifiant, avec le Père et le Fils, ce sein virginal : LE SEIGNEUR EST AVEC VOUS[1] ! » — Bientôt, selon la prophétie, vous enfanterez le Fils de Dieu, et il aura alors le nom de *Dieu avec nous*, NOBISCUM DEUS : Dieu avec le genre humain, Dieu avec le monde. Mais, glorieuse prérogative! il est, en cette façon, avec vous seule, la première, avant de l'être avec nous tous : seule vous avez le Seigneur de l'univers, DOMINUS TECUM !

VOUS ÊTES BÉNIE ENTRE TOUTES LES FEMMES. Quel dernier éloge, et qu'il convient bien à Marie! qu'il est bien justement placé dans la bouche de l'Ange! La malédic-

[1] Super *Missus est*, Homilia III.

tion s'est attachée à toute femme, parce que de la femme est venu tout le mal. Mais la bénédiction est le partage de Marie, pour que de Marie vienne toute réparation. Cette bénédiction a donc pour mesure toute l'immensité de la malédiction originelle dont la femme a porté en tout temps et en tout lieu le joug pesant. Réunissez toutes les femmes qui ont été et qui seront dans le monde; choisissez les plus éminentes, les plus saintes, les plus dignes de fixer l'attention et la bénédiction de Dieu : une seule, dans ce concours universel, aura le don de toucher le grand Roi, et c'est l'humble Marie, nouvelle Esther, libératrice de son peuple, de laquelle on peut dire comme de la première : « Et le Roi « l'aima plus que toutes les autres femmes, et elle trouva « grâce et faveur devant lui au-dessus de toutes les « femmes, et il lui mit sur la tête le diadème royal et elle « fut Reine à la place de Vasthi[1]. »

Ainsi Marie est mise à la place d'Ève pour être la Reine et la Mère du genre humain; et c'est pourquoi il convenait que l'installation, pour ainsi parler, de Marie, fût la contre-partie de la déposition d'Ève. Un Ange de lumière devait annoncer le Verbe à Marie, comme un Ange de ténèbres avait annoncé la fausse science à Ève. Des deux parts, une proposition de l'Ange à la femme : des deux parts, un colloque, un consentement, un fruit reçu et transmis au genre humain. Mais Femme bénie, Fruit béni en Marie : *Benedicta tu in mulieribus et benedictus fructus ventris tui Jesu*. O merveilles des secrets de Dieu! O convenances de notre foi!

Avançons dans le commentaire de cette grande scène.

[1] Esther, II, 17.

« ELLE, L'AYANT ENTENDU, FUT TROUBLÉE DE SES PAROLES, « ET ELLE PENSAIT EN ELLE-MÊME QUELLE POUVAIT ÊTRE « CETTE SALUTATION. »

Marie, comme le fait remarquer Grotius, avec la généralité des commentateurs, n'est pas troublée de la *vue* de l'Ange, mais de *ses paroles*, ne comprenant pas ce que pouvait être cette célébrité que l'Ange lui décerne et qui l'élève, elle, pauvre fille, au-dessus de toutes les femmes du genre humain[1]. N'avez-vous jamais vu quelque âme d'un mérite qui s'ignore, exposée soudain à un concert d'éloges auquel elle ne s'attend pas, et qu'elle est la seule à ne pas comprendre? Quelle surprise, quelle décontenance, quel trouble charmant cet assaut ne fait-il pas éprouver à sa modestie! Figurez-vous maintenant Marie, qui se croit la dernière des créatures, saluée tout à coup comme pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes, par un Ange. Quel trouble! quel renversement dans tout son être! Les injures troublent le commun des hommes, parce qu'ils se cachent leurs défauts, qu'ils ne les regardent que le moins qu'ils peuvent, qu'ils sont pleins de leurs prétendus mérites et qu'ils s'en entretiennent souvent; mais Marie, toujours occupée devant Dieu de son néant, ne pouvait être troublée que par des éloges. Son humilité était une humilité si simple, qu'elle n'avait pas eu l'orgueil à combattre; et c'est pourquoi cette idée de grandeur que les paroles de l'Ange présentaient à son esprit lui paraît si extraordinaire et si surprenante. Ah! si cet épithalame avait été apporté à la fille d'Hérode, elle n'aurait pas longtemps pensé, en elle-même, ce que

[1] Præcipue obstupuit non intelligens quæ illa esset supra omne genus muliebre celebritas quam ipsi Angelus ominabatur. GROTIUS.

pouvait être cette salutation; incontinent elle en eût accepté l'honneur, et elle s'en serait enivrée.

« Et l'Ange lui dit : Ne craignez point, Marie, vous « avez trouvé grace près de Dieu. — Voila que vous « concevrez et enfanterez un Fils et vous lui donnerez « le nom de JÉSUS. — Il sera grand, et sera appelé le « Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le « trone de David son père, et il régnera éternellement « sur la maison de Jacob. — Et son règne n'aura point « de fin. »

Voilà la *bonne nouvelle*, voilà l'Évangile, qui devra se répandre par toute la terre, et qui est apporté d'abord à Marie seule. Ce nom adorable de JÉSUS auquel tout genou fléchira au ciel, sur la terre et dans les enfers ; qui sera gravé dans tant de cœurs, qui sera le premier et le dernier sur tant de lèvres, que tant de martys écriront de leur sang, qui usera tant de blasphèmes : ce nom si doux et si fort, si secourable et si formidable, est entendu pour la première fois, et ses grandes destinées sont déroulées à Marie. Le Christianisme n'aurait-il d'autre prophétie que celle-là, qu'elle devrait convaincre de sa divinité les esprits les plus difficiles ; et peut-être le ferait-il si cette prophétie était l'unique, parce qu'elle frapperait d'avantage par sa singularité. Mais comme elle vient se rapporter à un grand nombre d'autres prophéties antérieures, elle trouve l'esprit habitué à ce genre de preuve, qui produit d'autant moins d'effet qu'il est plus prodigué ; c'est-à-dire plus certain, plus enchaîné, et plus prodigieux : de sorte que, par un juste châtiment du mépris qu'elle en fait, l'aveuglement de l'Incrédulité lui vient de l'abondance et de la suite même des lumières. L'Ange, en effet,

comme l'observe Grotius, « dresse ses paroles prophéti-« ques, en sorte qu'il les rapporte premièrement à la « prophétie d'Isaïe et puis aux autres passages des pro-« phètes, afin que par un si grand accord et si bien ex-« primé entre les prophéties anciennes et le dire de « l'Ange, parlant de la manifestation de Jésus-Christ, « nous reconnaissions que le tout a été ainsi dressé et « conduit par le conseil évident de Dieu[1]. »

Dans ces prophéties, l'Empire futur du Christ est représenté par le *trône de David*, soit parce qu'il devait être descendant de David, soit parce que le règne de David est pris comme le type et la figure de celui du Messie. Les paroles mêmes de l'Ange et des prophètes le prouvent : car les caractères d'éternité et d'universalité qu'ils donnent unanimement et avec tant de redoublement à ce règne du Christ, débordent le trône proprement dit de David, et le réduisent évidemment à n'être qu'une figure : c'est ce qui ressort de plusieurs passages des prophètes, relevés par Grotius, et de l'interprétation que les rabbins leur ont toujours donnée. Nous signalerons notamment la sublime vision du *Fils de l'Homme*, expliquée à Daniel par le même ange Gabriel qui fait l'annonce de son accomplissement à Marie. Les paroles de l'Annonciation ne font que rappeler à la lettre toutes ces merveilleuses prophéties sur le point de se réaliser, pour montrer, comme du doigt, leur enchaînement et leur aboutissement au Fils de Marie.

A cette annonce, que va répondre, que va faire Marie ? Dans l'acablement d'une si grande destinée, qui, de pauvre fille inconnue, l'élève tout à coup à la majesté de

[1] Annot. in Evangelium ; — voir aussi Calvin, *Harm. Év.*, p. 15.

Mère du *Fils du Très-Haut*, elle va demeurer sans voix, ou n'ouvrira la bouche que pour céder à cette glorieuse destinée, que pour dire *ecce fiat :* la crainte, la soumission, si ce n'est la joie d'être cette Femme bienheureuse entre toutes les femmes, par qui doivent se réaliser les antiques espérances d'Israël et le salut du monde, vont précipiter son acquiescement? Non. Marie, qui n'a laissé voir jusqu'ici que le trouble de son humilité, va répondre avec calme, répondre à un Ange, répondre à Dieu, et répondre par une question :

« Marie dit a l'Ange : Comment cela se fera-t-il ? « car je ne connais point d'homme. »

Réponse héroïque. dictée par une virginité si inviolable, qu'elle n'admet pas même la pensée que l'honneur de devenir Mère de Dieu, si infini qu'il soit, puisse être payé de son sacrifice; qu'elle est disposée à tout entendre, en fait de moyen prodigieux de devenir mère, plutôt que le seul moyen naturel, dont elle fait une impossibilité ; et qu'elle se croit en droit de demander l'explication de ce grand mystère, avant d'y consentir, pour pouvoir y coopérer librement et dignement.

Cette réponse de Marie est aussi d'une foi sublime. Remarquez en effet que, dans tout ce que vient de lui dire l'Ange de la grandeur de son Fils, qui sera le Fils du Très-Haut, de ce Trône de David qu'il doit occuper, et de ce Règne éternel qui lui est promis, rien ne l'étonne. Troublée d'abord par les louanges de l'Ange, elle ne l'est pas du dessein de la manifestation de Dieu, dont la grandeur, si contraire aux apparences, devait soulever au moins son étonnement. Elle y croit simplement ; et si elle s'enquiert comment la chose se fera, ce n'est pas par défiance ni curiosité, mais par nécessité et par

prudence. « Comment cela se fera-t-il? *car* je ne connais « point d'homme. » Elle ne met pas en doute la possibilité du fait; elle ne dit pas : Comment cela se *pourra*-t-il faire? mais : *Comment cela se fera-t-il?* Elle s'informe seulement du mode; et ce mode étant plus incroyable encore, s'il est possible, que le fait, puisque sa profession de virginité en fait un prodige, sa question même est une question de foi autant que de virginité, comme son aquiescement définitif, après l'explication, le fera clairement paraître.

Et par là, chose admirable! Marie fait briller, dans la plus grande épreuve, les vertus mêmes qui doivent attirer le Fils de Dieu dans son sein : elle détermine sa grandeur par la manière dont elle la reçoit.

La réponse, en effet, que l'Ange va faire à sa question, en satisfaisant sa pureté, va accroître l'épreuve de sa foi :

« Et l'Ange lui répondit : L'Esprit-Saint surviendra « en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de « son ombre. C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous « sera appelé le Fils de Dieu, » etc., etc.

Avec quelle céleste convenance cette explication est donnée par l'Ange et reçue par Marie! de quel voile divin elle enveloppe déjà la Vierge! et quelle sublime satisfaction elle donne à cette virginité qui s'est fait préférer en elle à la maternité, même divine! Soyez sans crainte, Marie, vous resterez vierge en devenant mère, et même ce qui fera votre maternité consommera votre virginité; l'Auteur même de la virginité, Celui à qui vous l'avez vouée dans votre âme, Celui qui est Esprit, Celui dont la vertu créatrice opère immédiatement, Celui qui est Saint *surviendra* en vous, vous *couvrira* de son ombre,

naîtra de vous, et par cette triple action de la divinité fera de vous son Temple, son Épouse, sa Mère.

Jamais la Majesté de Dieu ne s'est dévoilée, communiquée à la terre aussi pleinement que dans ce grand mystère de la Maternité divine de Marie dont l'opération va suivre l'annonce. C'est là surtout, c'est en Marie que la divinité du Christ, son Fils, est manifestée et proclamée. Il fut donné autrefois à Moïse de voir Dieu en *passant et par derrière*, ou dans une flamme de feu du milieu d'un buisson qui n'en était pas consumé. Plus tard, l'Éternel descendit dans le bruit du tonnerre et le feu des éclairs sur le mont Sinaï; et enfin dans une nuée au-dessus du Tabernacle. Mais qu'étaient ces manifestations mystérieuses et redoutables auprès de la divine communication qui va s'opérer en Marie? L'Éternel, dit l'Écriture, touche le haut des monts et ils fument. Il va bien plus que toucher Marie : il va survenir en elle : il va la couvrir de son ombre : il va être conçu dans son sein..... Pour la première fois, la Trinité des Personnes divines va se manifester dans cette opération : l'Esprit-Saint, personnellement distinct du Très-Haut, et l'un et l'autre du Fils de Dieu, et tous trois de concert. Tous les termes les plus forts sous lesquels il soit possible de représenter la Divinité sont accumulés dans les paroles de l'Ange : cette expression d'*Esprit saint* n'avait jamais été employée dans une acception aussi personnelle : celle de *Très-Haut*, qui épuise toute sublimité, revient par deux fois; et celle de *Saint* pris substantivement, appliqué au Fils de Dieu et de Marie, met le sceau à cette divine pénétration : C'est pourquoi LE SAINT *qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu* : non pas le fruit saint, l'homme saint, le saint enfant, mais LE SAINT, indéfiniment. Et, pour que nous n'en doutions

pas, Marie elle-même va le proclamer bientôt dans ce chant de sa reconnaissance : *Celui qui est le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et* SON NOM EST SAINT.

Quels doivent donc être nos sentiments de vénération pour cette Vierge si prodigieusement consacrée par ces grandes choses que Dieu a faites en elle ! Si Dieu dit à Moïse du milieu du buisson ardent : *N'approche point d'ici : ôte les souliers de tes pieds ; car le lieu où tu es arrêté est une terre sainte*, quelle religion de respect ne devons-nous pas professer avec l'Ange pour cette *Femme revêtue du Soleil* de justice et de sainteté dont le buisson ardent n'était que la figure !

Mais le Mystère n'est pas encore consommé. Il y faut l'acquiescement de Marie.

Aussi l'Ange, qui a tout dit, attend une parole, après laquelle seulement il s'en ira. Il attend que Marie se prononce, honorant par cette silencieuse attitude la liberté du consentement de Marie, après l'avoir honorée par son explication. Il attend, et Marie délibère.

C'est là un trait du tableau évangélique qu'on ne saurait trop contempler, et la plus solennelle de toutes les situations divines et humaines. « Il en a été ainsi, dit « saint Thomas, pour montrer que c'est comme un ma- « riage spirituel que le Fils de Dieu a voulu contracter « avec l'humanité, et à cet effet, par l'Annonciation, *le « consentement de la Vierge a été sollicité au lieu et place « de toute la nature humaine*[1]. »

Comme on disait autrefois pour le mariage d'Isaac :

[1] Ut ostenderetur esse quoddam spirituale matrimonium inter Filium Dei et humanam naturam, et ideo per Annuntiationem exspectabatur consensus Virginis loco totius humanæ naturæ. *Tert. p. quæst.*, XXX, *artic.* I.

Vocemus puellam, et quæramus ejus voluntatem, « appelons « la jeune fille, et demandons-lui son consentement, » ainsi, pour marier le Verbe divin avec la nature humaine, le Père céleste a voulu avoir le consentement de celle-ci dans la personne de Marie. A cet effet, il a député auprès de la Vierge, son Éliézer, son Ange; et la manière respectueuse avec laquelle ce négociateur a abordé Marie, l'a saluée, l'a louée, lui a étalé les grandeurs du Fils qu'elle concevra, si elle y veut consentir, a écouté ses questions, y a satisfait par ses réponses, et attend enfin son acquiescement, toute cette conduite de l'Ange témoigne manifestement que Dieu a voulu que le Mystère de l'Incarnation relevât du consentement de Marie, et d'un consentement non d'esclave, non donné par déférence servile, non forcé ou surpris, mais d'un consentement tout à fait libre, et de bon plaisir, comme si elle n'était pas sujette et servante. « O Dieu immortel, s'écrie un pieux docteur, quel merveilleux égard vous avez eu pour Marie d'avoir voulu qu'un si grand ouvrage, conçu par vous avec une sagesse si admirable, l'objet de toutes les complaisances de votre Trinité sainte, et de l'avide attente de tous les mortels, fût soumis à sa délibération ! O incroyable Majesté de la Vierge dans cette délibération auguste! L'Époux, de toute éternité Fils de Dieu, avait déjà aspiré, avec quelle ardeur! à s'unir la nature humaine : déjà le temps des Noces était arrivé : le consentement de la Vierge doit être requis ; il l'est par une Légation dont le céleste cérémonial atteste l'importance. L'Ambassadeur expose la volonté de son Maître. La Vierge délibère si elle acceptera. Notre race misérable, opprimée sous mille maux, n'a cessé par tant de vœux, par tant de larmes, d'appeler sa Rédemption ! L'affaire est commise à la

Vierge pour qu'elle prononce sur cette grande alternative : ou notre délivrance, ou notre éternelle captivité[1]. »

Saint Augustin et saint Bernard, pour faire ressortir cette situation, supposant l'un et l'autre qu'ils sont au temps de cette célèbre ambassade et à la suite de l'Ange, mais plus intéressés et plus impatients que lui, s'adressent à la Vierge, la prient, la sollicitent, la pressent de donner ce consentement duquel dépendent la gloire de Dieu, la joie des Anges, le salut des hommes, la ruine de l'Enfer, et la divine grandeur de Marie elle-même. « Vierge sacrée, lui disent-ils, que tardez-vous à répondre? Pourquoi marchandez-vous la vie au monde, « *Vitam quid tricas mundo ?* L'Ange n'attend que votre « assentiment : Vous l'avez entendu : l'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, pour que vous enfantiez sans préjudice de votre virginité. L'Ange attend maintenant « votre réponse, et nous aussi une parole de compassion, misérablement pressés que nous sommes par la « sentence de notre damnation. Voilà qu'on vous offre « le prix de notre rançon. Nous serons délivrés sur « l'heure si vous consentez. Faits à l'origine par la parole éternelle de Dieu, nous nous sommes perdus : un « seul mot de votre bouche peut nous refaire et nous « rappeler à la vie. C'est ce qu'implore de vous le malheureux Adam avec sa déplorable postérité comme « lui exilée ; c'est ce qu'Abraham, c'est ce que David, « c'est ce que tout le genre humain, prosterné à vos « pieds, attendent avec l'Ange : puisqu'il est vrai que de « votre bouche dépendent la consolation des misérables,

[1] De los Rios, *de Hierarchia Mariana*, lib. II.

« la rédemption des captifs et le salut de l'univers. Dites « une parole et recevez le Fils de Dieu : donnez votre « foi et éprouvez la vertu du Très-Haut; votre foi qui « ouvre le ciel ou qui le ferme[1]..... »

« Voici la Servante du Seigneur, qu'il me soit fait « selon votre parole. »

« O Bienheureuse Vierge, reprend saint Augustin, « quelles actions de grâce, quels accents de louange « pouvons-nous vous adresser en retour de ce grand « Consentement par lequel vous délivrez le monde! Par « quels hommages l'humaine fragilité pourrait-elle ja- « mais assez reconnaître qu'elle doit le Ciel à votre pieux « commerce[2]! »

Toutes ces expressions, si enflammées qu'elles soient par le cœur de ces grands saints, si inspirées qu'elles soient par le génie de ces grands hommes, restent au-dessous de la simple réalité. La seule exposition de celle-ci les dépasse. Qu'on se représente, en effet, non plus seulement l'attente de l'Ange, mais l'attente du monde, depuis quatre mille ans, et son égarement croissant, plus déterminant encore que cette grande attente : les promesses de Dieu, les vœux des patriarches, les prédictions des prophètes, les soupirs des justes, les gémissements du genre humain : Qu'on se rappelle tous ces grands noms d'*Attente des nations*, de *Désiré des collines éternelles*, de *Prince du siècle futur*, de *Père de l'Éternité*, d'*Ange de la nouvelle Alliance*, de *Dominateur*, de *Justice*, de *Rédempteur*, de *Sauveur*, sous lesquels le Fils de Dieu est

[1] Saint Augustin, *Serm.* 17, *in Natali Domini*, et saint Bernard, *Hom.* 4, *super* Missus est.

[2] Sermon 18, *de Sanctis*.

incessamment promis et appelé dans tout le cours des saintes Écritures; et ces cris de sainte impatience : *Oh! si vous vouliez ouvrir les cieux et en descendre! — Envoyez donc, Seigneur, Celui que vous devez envoyer! — Cieux distillez votre rosée, et que la terre enfante son Sauveur!* et toutes ces figures, et tous ces préparatifs, et toute cette suite de la Religion, et toutes ces révolutions des empires, et tout ce mouvement universel calculé et dirigé depuis l'origine du monde, en vue de l'apparition de la Sagesse éternelle parmi les hommes et de son union avec son ouvrage : Qu'on se représente, d'autre part, tous les siècles futurs, devant sortir et dater de ce grand événement, le renouvellement du monde, la destruction de l'idolâtrie, la prédication apostolique, la formation de la Chrétienté et son progrès civilisateur sous le règne de l'Évangile et de l'Église depuis ce temps jusqu'à jamais : Ce n'est pas tout : en dehors de ces intérêts du temps, qu'on envisage ceux de l'éternité, la joie des Anges, la ruine des démons, la délivrance des justes, la conversion des pécheurs, le salut des élus, l'honneur de la création, la gloire de Dieu, la consommation de toutes choses dans son unité divine, les destinées du ciel et de la terre, le Plan divin : tout cela vient fondre, pour ainsi parler, sur Marie, sur son humilité, sur sa virginité, sur sa foi; tout cela se trouve arrêté par son *Quomodo fiet istud?* et déterminé par son *Fiat.*

Voilà la réalité, non pas amplifiée, mais resserrée dans des termes insuffisants à sa sublimité.

Et, comme il convenait à une telle sublimité, tout cela se dit et se fait avec une simplicité ineffable. « Et Marie « dit : Voici la Servante du Seigneur; qu'il me soit fait « selon votre parole. — Et l'Ange se retira. »

Admirez comme Marie, dans tout ce divin colloque, se place à la hauteur du mystère qui va s'accomplir en elle. L'Ange lui parle trois fois, et trois fois elle répond ; et, par chacune de ces réponses, elle s'élève à la foi et à l'intelligence de ce grand Mystère. « L'Ange d'abord la salue et la loue, et elle répond par son trouble, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu, par son humilité, fondement de toutes les opérations divines. — L'Ange lui annonce ensuite sa divine Maternité, et les grandes destinées du Fils qu'elle doit enfanter, et elle n'en est pas éblouie ; elle accueille cette annonce plus extraordinaire et plus accablante que le premier propos de l'Ange, avec un calme de foi qui fait ressortir le premier trouble de son humilité : foi raisonnable et intelligente, comme le témoigne l'explication qu'elle demande dans la mesure convenable au témoignage de sa virginité et au besoin de sa coopération. — L'Ange lui donne cette explication, plus prodigieuse encore que la chose annoncée ; et Marie n'en demande pas davantage : elle a immédiatement tout connu, tout admis ; elle donne son acquiescement avec une promptitude d'humilité et de foi égale à la hauteur du Mystère, et dont la seule question qu'elle a faite relève le prix. Si elle n'eût pas fait cette question, nous aurions pu douter de son intelligence du mystère ; si elle en eût fait d'autres, nous aurions pu douter de sa foi. Mais cette foi, en même temps qu'elle est éclairée par l'explication, est d'autant plus profonde par l'acquiescement, en raison même de la hauteur que cette explication donne au Mystère.

Et ce mystère s'accomplit aussitôt, et *le Verbe se fait chair*, par l'accès que le *fiat* de Marie lui donne dans son sein : ce qui est admirablement exprimé par ce dénoûment de la scène de l'Annonciation : et *l'Ange*

se retira; il se retira pour faire place à Dieu lui-même.

Il nous faudrait considérer maintenant la grandeur de Marie portée à son comble par cet événement de sa divine Maternité; mais cette matière ayant été déjà traitée au point de vue dogmatique, dans la première partie de cet ouvrage, nous ne lui consacrerons ici que quelques réflexions particulières dont l'importance, plus que l'étendue, veut un chapitre spécial.

CHAPITRE IX

MARIE MÈRE DE DIEU.

Les deux grands et admirables effets du consentement de Marie furent, d'un côté, la production de Jésus-Christ, Dieu et homme, chef-d'œuvre de la toute puissance divine; et d'un autre côté, cette sublime et incomparable dignité de Mère de Dieu acquise dès lors à Marie. Jusqu'à ce moment elle n'était que Vierge; par l'Incarnation, elle devient Vierge Mère, et Mère de Dieu.

Et qu'elle union, quelle intimité prodigieuse cette Maternité n'établit-elle pas entre Marie et Dieu, puisque c'est l'union de la mère avec son fruit, vivant dans son sein et de son sein, partie d'elle-même! Le même sang circulait en Marie pour elle et pour Jésus, le même cœur en faisait les pulsations, le même souffle en allumait la flamme; la même chair, enfin, dit saint Augustin, était la chair de Marie et de Jésus : *Caro Christi, caro Mariæ.*

Et ce qui est vrai de toutes les mères était porté dans Marie à un degré qui laisse encore bien loin cette union déjà si étonnante, soit parce que sa virginale substance ne partageait avec aucune autre cette union avec son Fruit, soit parce que l'opération et la vertu qui le lui avaient fait concevoir étaient aussi divines que ce Fruit lui-même.

Sans doute, cette union n'était pas aussi étroite que celle qui unissait la chair même de Jésus à sa divinité :

ce n'était pas une union hypostatique ou personnelle, sans quoi Marie eût été Dieu comme son Fils, ce qui est absolument inadmissible. Mais de quelle divinité ne devait pas être imprégnée, si j'ose ainsi dire, cette chair de Marie qu'arrosait, que parfumait le sang d'un Dieu !

Ne nous étonnons pas, ne nous alarmons pas de cette relation si étroite entre Marie et Dieu, nous, Catholiques, à qui il est donné de pouvoir nous assimiler par le sacrement de l'Eucharistie cette même chair divine, et de pouvoir dire avec l'Apôtre : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*

En Marie cette union était plus prodigieuse, puisqu'elle était naturelle autant que surnaturelle, et que Marie donnait la vie de la nature à cette chair du Verbe dont elle recevait la vie de la grâce.

Pour préciser cette merveilleuse relation, on peut dire, avec l'Ange de l'École, que Marie avait une *consanguinité* avec le Christ, en tant qu'homme ; une *affinité* avec le Christ, en tant que Dieu ; et que, par l'opération de cette Maternité bienheureuse, elle *confinait* à la Divinité. *Propria operatione attigit fines Divinitatis.*

Saint Bonaventure ne craint point d'avancer que la qualité de Mère de Dieu est le dernier effort de la toute-puissance divine, et par conséquent qu'elle est infinie, puisqu'elle épuise en quelque façon la puissance de Dieu. Et saint Thomas vient appuyer ce sentiment sur la parole même de l'Ange disant à Marie que la vertu du Très-Haut la couvrirait de son ombre, en l'expliquant ainsi : Chaque puissance a sa sphère, qui est le terme et la plus grande étendue de son opération, et *la Vertu* est le dernier effort d'une puissance. Ainsi l'Ange, disant que ce mystère serait l'ouvrage de *la Vertu du Très-Haut*, nous

fait entendre que Dieu y travaillerait de toute sa force, et, comme parle la Sainte-Vierge, de tout son bras[1].

Ce qui fait que nous ne sommes pas suffisamment pénétrés de cette vérité, c'est que, comparant Marie aux mères ordinaires, nous nous représentons cette qualité de Mère de Dieu en elle comme extérieure et accidentelle, et n'étant pas inhérente à sa personne même : tandis qu'en réalité elle a son siége dans son être moral, d'où elle a influé sur sa nature physique. Marie a conçu le Verbe dans son sein ; mais cette conception a été l'effet d'une plénitude de grâces et d'une opération du Saint-Esprit qui ont eu lieu dans son âme, et qui ont fait d'elle un tabernacle et un sanctuaire. On peut dire qu'une femme n'est pas plus recommandable en soi pour avoir mis au monde un grand personnage ; que cela ne porte en elle aucun accroissement de vertu et de vraie perfection ; que c'est un frêle honneur qui passe par sa mort et par celle du fils qu'elle a engendré ; mais la dignité de Mère de Dieu en Marie, c'est sa sanctification, c'est la grâce qui l'élève par-dessus tous les Anges, la grâce dans laquelle elle a été prédestinée, créée, conçue à cette glorieuse fin : c'est sa *Personne* même.

Marie doit être considérée dans sa dignité de Mère de Dieu comme tous les justes dans la qualité d'enfants de Dieu, puisque c'est cette qualité d'enfant de Dieu qui a été élevée en elle jusqu'à la grâce, jusqu'à la dignité sublime de Mère de Dieu. Or, la qualité d'enfant de Dieu ne résulte pas seulement, pour les justes, de la volonté qu'a Dieu de leur donner son royaume, sans rien mettre en eux ; cette dignité que la grâce d'adoption leur donne

[1] Saint Thomas, *Opusc.*, II, c. III.

est inhérente à leur âme. Par conséquent, la dignité et la grâce de Mère de Dieu est une chose personnelle et permanente en Marie; et l'unissant à Dieu du nœud le plus intime qui se puisse concevoir, elle fait en cette rare créature une divine et éternelle impression.

Lors donc que nous considérons Marie dans l'instant de sa Maternité, où, portant le Verbe dans son sein, elle est avec Dieu dans cette union prodigieuse qui va jusqu'à palpiter d'un même cœur et respirer d'un même souffle, il ne faut pas croire que cette union se soit relâchée quand elle l'a mis au monde, quand ce Dieu a vécu de sa vie propre, humaine, évangélique, glorieuse. Non : cette union est restée à jamais sur la terre et dans le ciel aussi étroite qu'elle l'avait été dans le sein de Marie; elle a été même en se resserrant, par l'accroissement de la grâce et du mérite en Marie, jusqu'au jour de son Assomption, qui l'a consommée et couronnée pour l'éternité.

On peut comparer l'état de Marie, en tant que Mère de Dieu, à celui du Sauveur en tant qu'Homme-Dieu. Comme Jésus, source et plénitude de la grâce, et la grâce même incarnée, en a été tellement rempli, selon son humanité, qu'il a toujours agi dans cet ordre sans en jamais sortir; de même Marie a été tellement possédée de la grâce de Mère de Dieu, qu'elle a toujours agi dans cet ordre sans en être jamais sortie; et comme toutes les actions et les affections humaines de Jésus ont été divines, étant d'une valeur égale au Dieu qui les faisait en lui, ainsi toutes celles de la Vierge ont été proportionnées à la grâce de Mère de Dieu, d'où elles prenaient leur origine et qui remplissait son âme.

Cette analogie, toute proportion gardée, est rigou-

reuse. Elle a son principe dans le lien de prédestination qui unit Marie à Jésus pour l'accomplissement du dessein de Dieu. Cet unique dessein, *grande affaire de tous les siècles*, NEGOTIUM SÆCULORUM OMNIUM, comme l'ont appelé les Pères, parce que ç'a été la pensée et le désir des siècles qui l'ont précédé et le bonheur de ceux qui le suivent, c'est l'Incarnation, c'est Jésus-Christ. Or, sans parler du Saint-Esprit qui a opéré ce mystère, on peut dire qu'il y a deux personnes qui entrent dans la formation de l'Homme-Dieu. Quoique en rigueur, il n'y ait que la personne du Verbe éternel qui, seule unie avec la nature humaine, forme l'idée et le concept d'un Homme-Dieu : néanmoins, comme le dessein de Dieu était de faire son Fils, non-seulement homme, mais fils de l'homme et enfant de la Vierge, il a voulu faire encore entrer cette sainte personne de Marie dans le décret de l'Incarnation. Et, comme il élevait la *nature* créée au plus haut point de communication que cette nature puisse avoir avec l'Être incréé, qui est de faire un Homme-Dieu, aussi voulait-il faire en Marie l'union la plus sublime où pût jamais monter une *personne* créée avec son Dieu, qui était de faire de cette personne créée une Mère de Dieu.

Nous devons donc voir en Marie, Mère de Dieu, un Objet sacré, que tous les siècles contemplent et révèrent comme le centre de bénédiction de la Loi ancienne et de la Loi nouvelle ; comme Celle où tendaient les anciens Patriarches par une fécondité fondée sur le conseil de Dieu ; et comme Celle à qui tous les Chrétiens remontent et appartiennent par le privilége dont ils jouissent d'être enfants de Dieu. Et il nous faut reconnaître que, comme les anciens ne sont parvenus en leur manière en Jésus-Christ que par sa très-Sainte Mère qui a seule porté ce

fruit béni de leur semence, nous ne pouvons aussi y parvenir, en notre manière, que par une dépendance toute particulière de sa divine Maternité ; puisque nous n'avons été faits enfants de Dieu que comme incorporés à l'humanité qu'elle a donnée à son Fils unique.

Telle est la vérité fondamentale qui doit lier d'un lien indissoluble notre culte envers Marie à celui que nous devons à Jésus, et nous dédier de tout notre pouvoir au Fils et à la Mère.

CHAPITRE X

LA VISITATION.

Cette grandeur de Mère de Dieu, le culte d'honneur et de reconnaissance que nous devons à la très-Sainte Vierge pour nous avoir donné Jésus-Christ, le culte d'intercession que nous sommes pressés à lui rendre pour qu'elle continue à nous le donner en nous obtenant ses grâces : toute la doctrine catholique sur la Vierge Marie est une doctrine *Évangélique* au plus haut point; car elle résulte, non-seulement du *fait* de sa Maternité divine, qui porte avec lui toutes ces conséquences, mais de la manière dont l'Evangile nous fait connaître ce grand Mystère, des hommages célestes qui ont accompagné son annonciation à Marie, de la liberté de consentement qui en a fait dépendre l'événement de sa volonté, de la sainteté avec laquelle elle y a correspondu, et de la divine opération par laquelle il s'est consommé en elle.

Si les préparatifs de ce divin mystère ont valu à Marie de tels hommages, de telles grâces et de telles bénédictions, de tels pouvoirs; quelle majesté, quelle grandeur, quelle puissance n'a pas dû lui apporter sa consommation! Si le Ciel saluait déjà Marie Vierge avec tant de respect, quel culte la terre ne doit-elle pas à Marie Mère! Si elle nous a attiré Jésus-Christ par la sainteté qui a précédé sa Maternité, combien ne doit-elle pas être puissante à nous l'obtenir par celle où l'a portée sa Maternité même!

N'aurions-nous donc que cette page de l'Évangile pour nous édifier sur ce que nous devons à Marie, que nous aurions le plus solide fondement *évangélique* du culte que nous lui rendons.

Mais, quelque puissant que soit cet argument, l'Évangile nous dispense de le tirer. Il a voulu, lui-même, être le premier à honorer Marie après sa Maternité, comme il l'avait honorée avant, par un témoignage manifestement ordonné pour nous frayer nos devoirs et notre confiance envers elle.

Cette page de l'Évangile est au revers de celle de l'Annonciation, avec laquelle elle a un rapport d'intention admirable pour Marie. Elle est si éclatante, si retentissante, que toutes les acclamations qui se sont élevées depuis, et qui s'élèveront à jamais à l'honneur de Marie, n'en sont que les échos.

Cette page, inédite pour les Protestants, et pour tous ceux qui se choquent des honneurs que nous rendons à la très-Sainte Vierge, la voici : avec quelle respectueuse émotion, avec quelle sainte curiosité ne doivent-ils pas la lire!

Après ces mots « et l'Ange se retira » qui terminent la scène de l'Annonciation, et sous-entendent l'événement de l'Incarnation, on lit :

« Marie, se levant, en ce même temps, s'en fut par « les montagnes, en toute hâte, en une ville de Juda. Et « entrant dans la maison de Zacharie, elle salua Élisa- « beth. Et il arriva que, dès que celle-ci entendit la salu- « tation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein. Et, « remplie aussitôt de l'Esprit-Saint, Élisabeth s'écria « d'une grande voix et dit : *Vous êtes bénie entre toutes*

« *les femmes et le fruit de votre ventre est béni.* Et d'où « peut me venir cet honneur que la mère de mon Seigneur « gneur daigne venir à moi? Voici, en effet, que dès que « la voix de votre salutation a frappé mon oreille, un « tressaillement de joie a agité l'enfant dans mon sein. « Et bienheureuse, vous qui avez cru, parce que les « choses qui vous ont été dites par le Seigneur, s'accom- « pliront.

Et Marie dit :

« Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille « d'allégresse en Dieu mon Sauveur;

« Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante : et « voilà que, désormais, toutes les générations me redi- « ront bienheureuse;

« Parce que le Tout-Puissant m'a fait de grandes « choses, Lui dont le nom est Saint;

« Et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui « le craignent;

« Il a déployé la force de son bras, il a dispersé les « superbes, en la pensée de leur cœur;

« Il a jeté bas de leur trône les puissants, et il a élevé « les petits;

« Il a rempli de biens les affamés, et renvoyé vides les « riches;

« Il a relevé Israël son serviteur, se souvenant de sa « miséricorde;

« Selon qu'il l'avait prédit à nos pères, à Abraham et « à sa postérité pour toujours. »

Voilà cette page.

Je ne crains pas de le dire : il faut la déchirer, il faut même rejeter l'Évangile tout entier dont elle est insépa-

rable, ou rendre à Marie l'honneur qu'elle lui rend, qu'elle nous appelle à lui rendre : honneur si grand que son expression est restée la plus haute de toutes celles qu'a revêtues le culte de la très-Sainte Vierge, et que ce n'est pas par un autre chant que celui de l'Évangile que nous la célébrons.

Mais ce n'est là que l'écorce : ouvrons la lettre, pénétrons le sens de ce glorieux mystère de la Visitation.

Il forme, avec celui de l'Annonciation, comme les deux aspects de la Maternité divine : l'Annonciation nous la fait envisager avant, et la Visitation après l'événement.

L'intention évangélique de ce rapport est manifeste : non-seulement par la continuité qui joint les deux récits, mais par les traits qui les font correspondre. Dans l'Annonciation, l'Ange demande le consentement de Marie : dans la Visitation Élisabeth la loue de l'avoir donné. Dans l'Annonciation, l'Ange annonce à la Vierge qu'elle sera Mère du Fils de Dieu : dans la Visitation, Élisabeth la salue telle. Dans l'Annonciation, les perfections divines semblent anéanties : dans la Visitation, le cantique de Marie les relève et les exalte.

De sorte que, indépendamment de la valeur de ces deux pages, prises isolément, nous avons celle qui résulte de la force réciproque qu'elles se donnent.

Apprécions plus en détail cette valeur; étudions de plus près ces belles concordances.

I

Ce qui est vraiment admirable dans le recit de la Visitation, ce qui y fait sentir en quelque sorte le souffle de

l'Esprit-Saint, c'est l'unité de mouvement qui y règne, et qui n'en fait qu'un seul trait depuis l'*Exsurgens*, « Marie se levant, » d'où il part, jusqu'à la fin du sublime cantique, où il se termine. Il n'est pas possible de s'arrêter dans le cours de ce récit, tant il est d'une seule portée et, comme nous le disions, d'un seul souffle. Souffle qui vient évidemment de la survenance de l'Esprit-Saint en Marie, de la présence du Verbe dans ses entrailles, et qui nous les y fait voir dans leur première impulsion, depuis le commencement jusqu'à la fin de cette histoire.

Marie donc se levant va en toute hâte par les montagnes vers la demeure d'Élisabeth.

Remarquons que c'est la seule fois, dans tout le cours de la vie de la Sainte Vierge, que cette précipitation se fait voir en elle. Elle contraste avec la réserve, le calme et la placidité virginale de son caractère. C'est que Marie est emportée par un mouvement divin, par le Verbe qu'elle porte en elle. Ce divin fardeau, loin de la retarder, la soulève, la fait voler, la transporte au-dessus des montagnes. Spectacle sublime que de voir cette jeune fille, à l'insu de toute la terre, portant en elle ce Verbe, ce Christ que toute la terre doit adorer; cette lumière, ce feu, qui doit éclairer, embraser le monde. Comme la toison de Gédéon, seule imbibée de la rosée du ciel dont toute l'aire autour d'elle est encore privée, Marie, dans ce trajet, nous apparaît riche de tout ce qui doit enrichir l'univers : elle était l'Église, elle était le Monde.

Bientôt elle arrive au but de son voyage, et *entrant dans la maison de Zacharie, elle salua Élisabeth.*

Salutation puissante! voix inspirée et inspiratrice! voix révélatrice du Verbe dont elle est comme l'émanation!

Dès qu'Élisabeth l'entendit, l'enfant tressaillit dans son sein, et remplie aussitôt de l'Esprit-Saint, elle s'écria d'une grande voix et dit.

Marie n'a rien révélé à Élisabeth : elle s'est bornée à la saluer ; mais sa voix seule a suffi : l'Esprit-Saint, dont elle est devenue comme le temple vivant, comme la bouche, au seul son, au seul souffle de sa voix remplit aussitôt Élisabeth et lui apprend tout le mystère. Quelle intelligence, quelle conscience Marie elle-même ne devait-elle donc pas en avoir !

Animée de ce souffle divin de l'Esprit de Dieu, Élisabeth éclata *d'une grande voix,* d'une voix si haute et si forte, qu'elle a résonné dans tous les siècles suivants, et qu'elle se fait entendre encore dans l'Évangile : *Et repleta est Spiritu sancto Elisabeth, et exclamavit voce magna.* Quelle plénitude, et quelle largeur d'expression ! quelle puissante et haute idée elle nous donne de la vérité que cette sainte inspiration, que cette grande voix va faire entendre !

VOUS ÊTES BÉNIE ENTRE TOUTES LES FEMMES ET LE FRUIT DE VOTRE VENTRE EST BÉNI.

Telle est cette vérité. L'Ange Gabriel en avait déjà promulgué la première partie dans l'Annonciation : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes*, avait-il dit à Marie ; mais cela ne suffisait pas : l'Esprit de Dieu fait entendre de nouveau cet hommage par la bouche d'Élisabeth dans la Visitation, et il le complète par cette addition que l'événement de l'Incarnation y enchaîne : *et le fruit de votre ventre est béni :* enchaînement glorieux pour Marie, qui justifie l'union que nous professons entre son culte et celui de Jésus-Christ, et qui est si naturel, si bien lié, que, de ces deux salutations de l'Ange et d'Élisabeth,

l'Église a composé une seule Salutation, dont l'unité ne laisse pas voir de suture, comme si une seule personne en eût été l'auteur. C'est qu'en effet ce n'est qu'une seule personne, la personne de l'Esprit-Saint. L'Archange envoyé de Dieu, Élisabeth inspirée de Dieu, l'Église assistée de Dieu, n'ont été que trois instruments différents, qui, sous l'influence d'un même souffle, devaient rendre un parfait accord de louange : louange admirable que le Ciel entonne, à laquelle la grande voix prophétique d'Élisabeth répond, et que tous les fidèles en chœur reprennent et vont redisant à travers les âges : « Je vous « salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec « vous : vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le « fruit de votre ventre est béni ! »

Élisabeth ajoute : Et d'ou peut me venir un tel honneur, que la Mère de mon Seigneur daigne venir a moi !

Quel sentiment accablant de la dignité de Marie nous est exprimé par ces paroles d'Élisabeth ! Supérieure à Marie par son âge et par le rang de Zacharie, son mari, Prêtre du Seigneur ; honorée dans celui-ci de la visite d'un Ange, et bénie du don miraculeux d'un enfant dans sa vieillesse, d'un Enfant annoncé de loin par les plus grands Prophètes, elle pouvait se considérer comme ennoblie par tous ces priviléges, sinon à l'égal, du moins à un rang voisin de celui de sa jeune parente, épouse d'un charpentier, et dont la visite quelques jours avant lui aurait été toute familière. Mais, telle est la position sublime où la Maternité divine a élevé Marie, qu'en venant aujourd'hui chez Élisabeth, elle paraît lui faire une visite royale dont celle-ci ne peut trop se croire indigne et qui la confond : *Unde hoc mihi!* « Qu'ai-je, qui suis-je, que je jouisse d'un tel honneur ! » Toute privilégiée et

singulièrement honorée que j'ai été par le choix et la bénédiction de Dieu, la distance entre vous et moi est si immense, que je ne puis nullement me rendre compte de cet acte de condescendance et de bonté. Et voyez le motif et comme il répond bien au sentiment : « Que la « mère de mon Seigneur vienne à moi ! » *Mon Seigneur!* expression dont David avait déjà appelé le Christ, et qui est la plus sublime dont Dieu se nomme dans les saintes Écritures. Marie est donc la *Mère du Seigneur*, et cette dignité lui est si personnelle que c'est sur elle que l'honneur que nous lui devons doit être mesuré. Cet honneur revêt dans la bouche d'Élisabeth une expression qui est le prélude, comme l'a heureusement relevé Grotius, de celle que l'enfant qu'elle porte dans son sein adressera un jour au Christ : *Et tu venis ad me!* « Et c'est vous qui « venez à moi[1] ! » Délicate analogie, qui fait entendre, sous la simplicité des Évangiles, une harmonie secrète que l'inspiration seule peut expliquer, et qui, en faisant venir, par des Évangélistes différents, la même expression de sentiment sur les lèvres d'Élisabeth recevant Marie, et de Jean-Baptiste recevant Jésus, montre, non-seulement la filiation morale de Jean-Baptiste et d'Élisabeth, mais celle de Jésus et de Marie associés par ce même sentiment dans leur hommages.

Et maintenant, je le demande, l'Évangile à la main, qui reçoit Marie, qui honore Marie, comme Élisabeth l'a reçue, comme Élisabeth l'a honorée, des Protestants ou des Catholiques? de ceux qui, ne la considérant que comme une simple femme, tout au plus une sainte femme, la distinguent à peine de tous les autres personnages de

[1] Matth., III, 14.

l'Évangile; ou de ceux qui l'exaltent au-dessus de tout autre ordre de grâce et de sainteté, font de cette supériorité, non un sujet d'opinion et de sentiment, mais de croyance universelle et de doctrine, fondée sur la même raison qui, dans la personne d'Élisabeth, faisait incliner si profondément devant Marie la triple majesté de l'âge, du sacerdoce et de la sainteté, sur le privilége incommunicable de la Maternité divine? *Et d'où peut me venir un tel honneur, que la* Mère de mon Seigneur *daigne venir à moi!*

Et qu'on ne cherche pas à réduire cette conduite d'Élisabeth aux proportions d'un événement privé qui ne tirerait pas à conséquence. Ce serait d'abord bien mal comprendre le caractère de l'Évangile que de supposer qu'il puisse y avoir dans ses récits rien de *privé* ou d'inutile. S'il en était ainsi, l'Évangile ne serait pas l'Évangile, la *bonne nouvelle*, la *promulgation* de ce que nous devons croire et professer. Tout dans ce saint Livre doit avoir un caractère public d'enseignement; et les plus simples traits y sont des oracles. En second lieu, le rapport que nous avons relevé entre ce qui se passe dans la Visitation et ce qui se passe dans l'Annonciation, entre les paroles de l'Ange et les paroles d'Élisabeth, rattache et suspend en quelque sorte celles-ci au Ciel lui-même, complétant les hommages de l'Ange par ceux d'Élisabeth, à raison du mystère survenu de la Maternité divine, pour nous en faire sentir toute la grandeur. Enfin, s'il était permis de distinguer dans l'Évangile une page de l'autre, comme force, comme valeur d'inspiration et de promulgation, celle de la *Visitation* aurait un rang exceptionnel d'Oracle. Ce n'est pas simplement Élisabeth, en effet, qui agit et qui parle dans ce mystère, Élisabeth,

la femme juste devant Dieu et sans reproche[1]; mais Élisabeth mue par le Saint-Esprit dont elle est *remplie*, et par le Saint-Esprit émanant du Verbe, secrètement présent et agissant dans ce mystère. Et ce n'est pas seulement pour n'être entendue que de Marie, qu'elle *éclate en une grande voix*, mais pour être entendue et suivie de tout l'univers et de tous les siècles.

Il n'est donc pas possible de méconnaître dans cette scène un des plus grands enseignements de l'Évangile, assignant à la Vierge Marie la position la plus élevée dans l'ordre de la grâce, et justifiant le culte d'honneur, de vénération et de louange que nous lui rendons, comme à la Mère de Notre-Seigneur.

II

Mais ce n'est pas tout.

Nous rendons en outre à Marie un culte d'*Intercession*, la considérant, non-seulement comme la plus élevée des créatures dans l'ordre de la grâce, mais comme le canal dispensateur de la grâce elle-même; c'est la doctrine de l'Église, la doctrine des Pères.

Cette doctrine, qui est la grande base de la dévotion envers Marie, offense plus qu'aucune autre l'esprit protestant : et cependant c'est l'Évangile encore, dans le mystère de la Visitation, qui nous en donne la leçon et l'exemple.

Observons d'abord que, le mystère de l'Incarnation étant admis, cette doctrine en découle comme une con-

[1] Luc, I, 6.

séquence toute naturelle. Quel droit aurait-on de s'étonner que Dieu ait voulu nous dispenser les grâces par Marie, lorsqu'on est obligé de reconnaître que c'est par Marie qu'il lui a plu de donner au monde la Grâce des grâces, Jésus-Christ? N'est-il pas rationnel d'admettre que Dieu dispense l'écoulement comme il a fait jaillir la source? Ne devons-nous pas même croire que, comme le dit Bossuet, « *les dons de Dieu sont sans repentance*, et que, « par conséquent, ayant une fois voulu que la volonté « de la Sainte Vierge coopérât efficacement à donner « Jésus-Christ aux hommes, ce premier dessein ne se « change plus, et que toujours nous recevons Jésus-Christ « par l'entremise de sa charité[1]? » La doctrine catholique, à cet égard, est donc admirablement rationnelle et logique.

Mais elle n'est pas moins *évangélique*. Dieu, Jésus-Christ, a encore voulu sur ce point nous frayer la voie et l'éclairer par une grande action, par la *première action* de sa vie.

Il arriva, dit notre récit, *que dès qu'Élisabeth entendit la Salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein.* C'est la tradition non interrompue de l'Église, dès son origine, que, dans cet instant, saint Jean-Baptiste fut lavé du péché originel, et sanctifié dans les entrailles de sa Mère. Il est certain, en effet, que ce tressaillement de Jean-Baptiste, concourant avec la salutation de Marie et l'impression du Saint-Esprit dans Élisabeth, nous est indiqué par cela même comme un fait du même ordre, c'est-à-dire *surnaturel*. Le Saint-Esprit le fait entendre, au reste, dans cette autre parole d'Élisabeth, lorsque, après avoir dit : « D'où peut me venir cet honneur que

[1] Quatrième sermon pour la fête de l'Annonciation.

« la Mère de mon Seigneur daigne venir à moi? » elle ajoute : *Voici*, EN EFFET, *que dès que la voix de votre Salutation a frappé mon oreille, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein.*

Remarquez bien l'économie de ce récit. L'Évangéliste commence par présenter comme premier effet de la rencontre de Marie et d'Élisabeth, *et factum est*, le tressaillement de Jean-Baptiste, suivi ou accompagné de l'inspiration d'Élisabeth. Puis Élisabeth, confirmant cette manière d'envisager l'événement, dit ensuite que c'est à ce tressaillement qu'elle a connu la *Mère de son Seigneur*, comme on connaît la cause à la production de son effet. Et puis, enfin, remarquez que c'est un tressaillement de joie, *exsultavit gaudio*, par conséquent d'intelligence et de sentiment de la présence du Sauveur, par conséquent encore de grâce et de sanctification : ce tressaillement de *joie*, sympathique à Jésus-Christ, n'ayant pu se faire dans une créature, si elle n'eût été déliée du péché et rendue amie de Dieu.

Et voici que, par une de ces harmonies secrètes que nous avons déjà remarquées dans les Évangiles, une exquise allusion à la vérité de cette interprétation nous arrive par un autre Évangéliste, saint Jean. Ce même enfant, Jean-Baptiste, qui ne fait encore connaître sa joie en Jésus-Christ que par ce tressaillement, devenu homme, va lui-même nous l'expliquer par cette délicieuse parole : « L'ami de l'époux, qui entend sa voix, s'éjouit « d'une grande joie, à cause de cette voix de l'Époux, et « je suis maintenant dans l'accomplissement de cette « joie[1], » de cette joie dont son tressaillement, dans le

[1] Jean, III, 29.

sein d'Élisabeth, à la voix de l'Époux, était ainsi le pressentiment admirable.

Je dis à la voix de l'Époux; car dans cette admirable scène de la Visitation, c'était, comme on l'a si bien dit, le Christ qui parlait par la bouche de Marie, et c'était Jean qui entendait par les oreilles d'Élisabeth : *Christus locutus est per os Matris, Joannes audivit per aures Matris.* Les deux enfants communiquaient à travers les deux Mères.

Combien d'ailleurs était-il convenable que le premier acte de la vie de Notre-Seigneur dans ce monde, où il ne venait que pour nous racheter, fût le rachat d'un pécheur; et combien convenable encore que ce premier acte de grâce fût opéré en faveur du *Précurseur!*

La figure de Jean-Baptiste est une des plus merveilleusement belles qui aient paru dans le monde, et justifie admirablement ce grand panégyrique qu'en a fait la Vérité même : « Qu'êtes-vous allé voir au désert? Est-ce « un roseau agité par le vent? Qu'êtes-vous allé voir? « Un Prophète? Oui, je vous le déclare, et plus qu'un « Prophète. Car c'est de lui qu'il a été écrit : Voici, j'en« voie mon Ange devant ta face, et il préparera la voie « devant toi. En vérité, je vous le dis, parmi tous ceux « qui sont nés de femmes, il n'en est pas surgi de plus « grand que Jean-Baptiste[1]. » Placé sur la limite des

[1] Matth., XI, 7. — Il ne faut cependant pas se méprendre sur la portée de cette parole. On traduit ordinairement : *il n'y en a pas* EU *de plus grand.* Le texte porte *non* SURREXIT, *il n'en est pas* SURGI; et il en résulte un sens tout différent. Le mot *surrexit* emporte toujours avec lui, dans les Livres saints, une acception *prophétique;* d'où suit que c'est *dans l'ordre des prophètes* que Jésus-Christ dit de Jean-Baptiste qu'il n'en a pas surgi de plus grand; ce qui s'accorde parfaitement avec ce qui précède : *un prophète, et plus qu'un prophète.*

temps anciens et des temps nouveaux, Jean-Baptiste appartient à l'un et à l'autre de ces deux âges. Le dernier des Prophètes et le premier des Apôtres, et en un sens le plus grand : le plus grand des Prophètes, parce que les autres ne faisaient que promettre le Sauveur au monde et que lui le montrait; le plus grand des Apôtres, ayant ouvert la porte pour introduire dans le monde l'Évangile que les autres ont porté au loin. En lui, dans cette austère et suave figure, on trouve un merveilleux concert de ces deux caractères mosaïque et évangélique, la liaison de la Loi et de la Grâce, la fin des ombres et le point du jour de la vérité, le nœud des deux Alliances, et comme l'agrafe de l'Ancien et du Nouveau Testament. Quelle sublime unité dans cette vie qui, éveillée dans le sein maternel à la voix de Marie, la Vierge des vierges, expire à la voix d'Hérodiade, l'impudique courtisane, martyre de son zèle pour cette angélique pureté qu'il avait comme sucée avec Jésus aux mêmes mamelles ! Quelle humble fidélité à sa mission de précurseur du Verbe ! Comme il le montre au monde, et comme il s'efface devant Lui ! Il ne suit pas Jésus, il ne se confond pas parmi ses apôtres et ses disciples, il le précède, isolé dans la voie qu'il lui ouvre, faisant retentir le désert de sa voix puissante, faisant revoir la majesté prophétique avec un éclat de sainteté si grand qu'on le prend lui-même pour le Messie, et avec une humilité si profonde qu'il se déclare indigne de dénouer les cordons de la chaussure de l'Homme-Dieu, qu'il est confondu de le voir venir à lui, disant que c'est

Tandis que, en traduisant, *il n'y en a pas* EU *de plus grand*, on donne à l'éloge un caractère absolu de généralité qui irait à déprimer tous les autres saints, et même la très-Sainte Vierge. Catholiques et protestants sont unanimes dans cette explication.

à ce véritable Époux de croître et à lui de diminuer, et le montrant, par cet effacement, plus peut-être encore que par ses oracles.

Tel devait être Jean-Baptiste.

C'est pourquoi, le premier, il devait recevoir la grâce que le premier il devait annoncer. Jésus va lui-même au devant de son Précurseur, lui apportant cette sainteté, cette grâce et ces vertus par lesquelles il doit en exercer le ministère. Et à peine Jean-Baptiste les a-t-il reçues que, impatient de les employer, il commence déjà son office, il dit déjà par un saint tressaillement d'expérience : *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde.*

C'est là l'objet essentiel et comme le fond du mystère de la Visitation.

Or, qui est-ce qui a servi d'instrument à ce premier acte de grâce, à cette première application du fruit de la Rédemption? Il aurait pu se faire en silence et à distance. Jérémie n'était pas averti, avant le commencement de sa mission, qu'il avait été consacré dès le sein de sa mère. Mais ici Dieu s'est plu à se servir d'un agent extérieur, et à nous le faire connaître : ça été la voix, la parole de sa Mère. *Aussitôt* que la voix de la Salutation de Marie retentit aux oreilles d'Élisabeth, l'acte de miséricorde s'opéra. Cette parole de Marie fut comme la sentence du pardon, Le pardon venait du Seigneur, de lui seul, mais la transmission appartenait à Marie. Ce fut Marie qui transmit le pardon, la grâce, l'amour à l'heureux prisonnier.

Nous voyons donc ici la place assignée par les premiers récits de la vie de Notre-Seigneur à sa Bienheureuse Mère dans l'ordre de la grâce. Nous la voyons dis-

pensatrice de la première grâce qu'il accorda après son Incarnation, grâce de l'ordre le plus sublime, en faveur du Saint qui lui était en un sens le plus cher, l'*ami de l'Époux.*

Ainsi verrons-nous plus tard Jésus-Christ, aux noces de Cana, accorder la première grâce temporelle à l'intercession de Marie, et avancer même à sa prière l'heure qu'il avait assignée à cet ordre de manifestation. Comment ne pas voir dans cette consonnance, dans ce parallélisme de l'influence de la Sainte Vierge sur la dispensation de la première grâce spirituelle et de la première grâce temporelle accordées par Jésus-Christ, une *Loi* de la conduite de Jésus-Christ dans la commune dispensation de ses grâces?

Vainement, en effet, chercherait-on encore à ne voir dans ces grandes circonstances que des faits isolés, dépourvus de tout caractère de généralité : autant vaudrait dire que le pardon accordé à l'amour pénitent de la Madeleine est un fait isolé d'où on ne saurait induire la miséricorde de Jésus-Christ pour tout pécheur qui se repent comme elle : autant vaudrait dire que la guérison accordée à la foi et à la persévérance de la Chananéenne est un fait isolé qui ne témoigne pas de la puissance générale de la prière : autant vaudrait enlever ainsi à tous les actes de Jésus-Christ leur caractère évangélique et législatif. Loin de nous cette erreur voisine de l'impiété! Les actions du divin Maître n'étaient jamais sans but. Elles n'ont été faites, elles n'ont été relatées que pour nous servir de règle. Elles nous donnent des principes, des analogies, et comme des *spécimens* de sa conduite constante envers les hommes. Un seul de ses actes suffit pour établir une loi, étant lui-

même la *Loi* vivante. Qu'est-ce donc d'un *premier acte* comme celui de la sanctification de saint Jean-Baptiste, et d'un acte qui revêt le caractère d'un *Mystère!*

Tel est le sentiment unanime des docteurs et des maîtres. Nous allons en citer un qui ne saurait être suspect d'exagération, Nicole :

« Saint Jean, dit-il, prévint Jésus-Christ dans l'ordre « du ministère, et Jésus-Christ prévint saint Jean dans « l'ordre de la grâce, qu'il lui conféra dans la visite de « la Vierge à Élisabeth. La première action de Jésus-« Christ a été de former son Précurseur. C'est pour cela « qu'il le va chercher, et qu'il le prévient dans sa visite, « afin de lui donner lieu de le prévenir et de le chercher « ensuite. Cherchez-nous, Seigneur, afin que nous vous « cherchions ; car si vous ne nous cherchez le premier, « nous ne vous chercherons jamais !

« Jésus-Christ associe la Vierge au dessein qu'il avait « de former un précurseur, en remplissant de grâce « l'âme de saint Jean. Il veut que cela s'exécute par son « ministère. Il lui donne part à la naissance spirituelle « de saint Jean, *comme* elle avait eu part au mystère « même de l'Incarnation. Et comme saint Jean représen-« tait l'Église et tous les élus, puisqu'il est dit de lui « qu'il *a été envoyé de Dieu, afin que tous crussent par « lui*, et qu'on ne peut parvenir au salut que par la voie « de la pénitence qu'il a enseignée aux hommes ; Jésus-« Christ nous a montré par là que la sainte Vierge coo-« père par sa charité à la naissance spirituelle de tous « les élus, comme dit saint Augustin, et que, lorsque « Jésus-Christ les visite par sa grâce, la Vierge les visite « par sa charité, en leur obtenant cette grâce par ses

« intercessions. Ainsi, elle est notre véritable Mère, et « nous la devons toujours regarder aussi unie à Jésus-« Christ dans les opérations de grâce qu'il fait sur nous, « comme elle l'était dans cette visite rendue à Élisabeth « et à saint Jean[1]. »

III

Telle est donc la vraie signification du mystère de *la Visitation*, et c'est ainsi de la plus haute source évangélique que s'épanche la doctrine catholique touchant le culte d'honneur et d'intercession envers la Mère de Dieu, et que nous vient, par la bouche de l'Église, cette prière que nous joignons à la Salutation : « Sainte « Marie, Mère de Dieu, PRIEZ POUR NOUS, pauvres pé-« cheurs. »

Les dernières paroles d'Élisabeth font surabonder en quelque sorte cette doctrine : elles prennent un caractère prophétique, qui est le prélude du Cantique que Marie elle-même va faire entendre : *Et bienheureuse êtes-vous, vous qui avez cru, parce que les promesses qui vous ont été faites par le Seigneur s'accompliront.*

Quelles sont ces promesses qui regardent l'avenir? Ce n'est pas l'Incarnation ; elle est opérée : ce n'est pas l'honneur en soi d'être Mère de Dieu, puisque Élisabeth salue en Marie cette dignité, comme lui étant déjà acquise. Qu'est-ce donc? Ce sont les suites et les effets de l'Incarnation, le règne du Christ, le salut du monde, en

[1] *Essais de Morale*, t. XIII, p. 298.

tant qu'imputables à Marie, et devant lui valoir ce culte de louange et d'intercession qu'Élisabeth est la première à lui décerner. Le motif qu'elle en donne est formel : *Bienheureuse* VOUS QUI AVEZ CRU. Ainsi, ce qui fait que Marie est Mère de Dieu, ce qui a opéré l'Incarnation du Verbe, et par suite, le salut du genre humain : c'est que *Marie a cru;* c'est la foi de Marie. Ce n'est pas seulement d'avoir reçu le Verbe dans son sein, et de l'avoir allaité de ses mamelles, comme la louait cette femme de l'Évangile dont Jésus-Christ rectifia le propos ; mais, comme Jésus-Christ le fit entendre dans cette circonstance, d'avoir reçu la parole de Dieu et de s'y être conformée. « Elle est nommée Bienheureuse, dit Calvin « lui-même, d'autant qu'en recevant par foi la Béné- « diction qui lui était offerte, ELLE A OUVERT LE CHEMIN « A DIEU pour accomplir son œuvre[1]. » C'est par cet acte essentiellement *méritoire* que Marie a conçu le Verbe, et qu'elle a droit à la reconnaissance du genre humain. Ce que Jésus-Christ disait aux malades qui obtenaient de lui leur guérison : *fides tua te salvum fecit*, doit être appliqué en grand à la guérison du Monde par la foi de Marie. C'est votre foi, ô Marie, qui nous a tous sauvés, *fides tua nos salvos fecit*. Comment, après cela, ne vous dirions-nous pas, avec Élisabeth, Bienheureuse... Bienheureuse, Vous qui avez cru !

C'est ce que nous fait entendre le Saint-Esprit par la prophétie d'Élisabeth.

C'est ce qu'il va faire ressortir d'une manière plus sublime par la bouche de Marie elle-même.

Mais avant d'entrer dans ce nouveau sujet de contem-

[1] CALVIN, *Comm. sur l'harm. évang.*, p. 21.

plation, rendons, s'il est possible, l'impression générale de la situation tracée par l'Évangile.

Quel admirable spectacle que celui de ces deux femmes, et, en ces deux femmes, que celui de ces deux enfants, dans cette visite d'ailleurs si simple, de Marie à Élisabeth ! Dieu a voulu que ce fût un enfant qui manifestât Dieu Enfant au monde, et une femme qui reconnût aussi et manifestât la première au monde la Mère de Dieu. Un enfant et une femme ! Ce qu'il y a de plus faible et de plus humble, mais aussi de plus conforme à l'état dans lequel Lui-même a voulu paraître, pour mieux faire éclater à la fois sa condescendance et sa grandeur. Et quelle merveille nous découvre la rencontre de ces deux enfants dans le sein de ces deux mères ! L'un dans le sein d'une mère ancienne et stérile : c'est l'image de la Loi ancienne, qui ne produisait pas la grâce, mais qui la promettait et l'attendait ; l'autre, dans le sein d'une mère jeune et vierge, mais féconde : c'est l'image de la Loi nouvelle, féconde en sainteté, et pleine de toute l'abondance des grâces. Les deux mères de ces deux enfants se joignent de près dans ce mystère, et la plus jeune vient trouver la plus ancienne, parce que la vérité survient à la figure, le don vient accomplir la promesse, et les richesses du second Adam se répandent sur toutes les misères du premier. Et comme leur conduite est à la hauteur de leur situation ! quels sentiments ! quel langage ! quelle humilité ! quelle majesté ! pas un mot qui soit donné à la nature, à la vanité, à la curiosité : tout y est grand, tout y est saint, tout y est divin, tout y est, dès le début, dans le caractère et dans la proportion du Christianisme. Loin d'être touchées du moindre sentiment de complaisance dans les grandes faveurs qui

leur ont été faites, elles ne se les disent même pas, elles n'en reçoivent la connaissance que de l'Esprit-Saint, et elles ne parlent que pour disputer entre elles à qui s'humiliera davantage : l'une se reconnaît indigne d'être visitée par la Mère de Dieu ; l'autre, quelque élevée qu'elle soit au-dessus d'Élisabeth par cette dignité, ne veut avoir d'autre avantage sur elle que celui d'être la plus humble. Non que la vérité perde rien à cette humilité : Marie, en effet, reçoit les hommages d'Élisabeth ; elle les déploie même, elle les proclame plus grandement dans son cantique ; mais elle les reçoit et les exalte pour en glorifier Dieu, pour s'en humilier d'autant plus, et elle en devient par cela même d'autant plus digne.

C'est ce qu'il nous faut maintenant admirer.

CHAPITRE XI

LE MAGNIFICAT.

Le *Magnificat* est de force à renverser un athée. Le témoignage qu'il rend à Marie va jusqu'à prouver, à lui seul, la divinité du Christianisme, l'existence même de Dieu. Comment des Chrétiens y sont-ils insensibles ?

Qu'on secoue un moment cette torpeur que produit en nous l'habitude des prodiges : qu'on se représente pour la première fois une jeune fille, de la plus pauvre condition, chez le plus méprisé des peuples, devenue l'objet sacré des hommages et de la confiance de l'univers depuis dix-huit siècles, à travers les plus grandes révolutions et parmi les plus profondes diversités que puisse offrir l'espèce humaine.

Qu'on se dise que cette humble fille ne s'est signalée par aucune action d'éclat, que rien n'a été plus simple, plus ordinaire, plus effacé que sa vie ; et que ses historiens mêmes et ses panégyristes, respectant religieusement cette humilité de son caractère, n'ont jamais cherché à le faire ressortir par aucune invention, par aucun artifice, par aucun ornement qui ait pu séduire les imaginations et allumer l'enthousiasme.

Voilà un fait ; un fait grand comme le monde qu'il remplit, et dont à chaque pas on heurte le témoignage.

Expliquez-le autrement que par la Divinité du Fils de Marie, que par l'action d'une Providence qui a voulu signaler en cette humble créature la puissance de son bras : je vous en défie !

Mais ce n'est là que le premier degré du prodige.

Cette pauvre fille, au plus profond de son obscurité, alors que sa destinée, aujourd'hui même naturellement inexplicable, était enfouie dans l'inconnu : un jour, dans les montagnes de la Judée, seule, avec une de ses compagnes, saluée par celle-ci comme l'ont saluée depuis, comme la salueront à jamais les siècles, accueille cette hommage avec toute la conscience de sa vérité ; et, éclatant elle-même en un saint transport, prévient, prédit, proclame toute sa grandeur future dans un Cantique qui est le plus sublime qui ait jamais été chanté à la Divinité, et qui est si explicite, si prophétique, si à la dimension de l'Événement, que, si on le composait aujourd'hui, il ne lui serait pas plus applicable ; que dis-je ? qu'il le dépasse de toute l'étendue des siècles futurs, dont chacun pourra y trouver place, et dont tous ne feront que le remplir.

Tel est le *Magnificat*.

Ce n'est pas là un prodige difficile à constater : chacun l'a sous la main. Ouvrez l'Évangile, et lisez au premier chapitre de saint Luc. La critique la plus savante a éprouvé saint Luc, et elle a déclaré que les temps anciens ne nous ont laissé que peu d'ouvrages dont l'authenticité soit aussi bien constatée que celle de ses écrits[1].

Et quant à sa véracité, je m'en rapporte à l'impression de sa lecture. Le mensonge, d'ailleurs, de sa part, n'eût pas été moins prophétique que la vérité. Et puis, le mensonge, pour qui ? Ce n'eût pu être que pour Marie. Mais remarquez d'abord que Marie, confiée par Jésus à saint Jean, avec qui elle demeura dans les rap-

[1] Voyez LARDNER'S, *Credibility of the Gospel's history*, part. 2.

ports de mère et de fils tout le reste de sa vie, aurait bien plutôt trouvé dans cet Évangéliste cette disposition à la louer, si on peut la supposer dans de si saints personnages ; et en second lieu, que saint Luc, comme les autres écrivains sacrés, renverse toute supposition de cette nature par la fidélité avec laquelle il rapporte maintes autres circonstances de l'Évangile où le caractère de Marie se trouve effacé ; tellement qu'on nous les oppose. Par exemple, lorsqu'il dit que la Sainte Vierge *ne comprit point* cette réponse que lui fit Jésus-Christ lorsqu'elle l'eut trouvé dans le temple et qu'elle lui représenta l'inquiétude avec laquelle elle l'avait cherché : « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois appliqué « à ce qui regarde mon Père ? » Une telle réponse n'a rien, ce semble, d'obscur ni de difficile ; et si elle cache quelque chose qui passe notre intelligence, il ne paraît pas digne de la lumière de la Sainte Vierge qu'elle l'ignorât. Le même Évangéliste, néanmoins, qui rapporte le *Magnificat*, nous assure qu'elle ne comprit pas cette réponse, et il se contente de nous le dire, sans prendre aucune précaution pour la Sainte Vierge ou pour nous, et sans se mettre en peine de nos réflexions qu'il pourrait arrêter par une des siennes. Quoi de plus capable, quand on l'entend bien, de montrer qu'il était un historien fidèle, puisqu'il écrivait ce qui était vrai, sans être vraisemblable ; et qu'il suivait une autre lumière que la nôtre, puisqu'il écrivait comme aucun de nous n'eût écrit[1].

Il est donc historiquement et moralement vrai que le

[1] Nous reviendrons en son lieu sur ce fait de la vie de la Sainte Vierge : il n'a rien qui doive nous embarrasser.

Magnificat est sorti des lèvres de la très-Sainte Vierge dans sa Visitation à Élisabeth ; et pour tout chrétien, nos réflexions à ce sujet étaient même superflues[1].

Or, c'est là, disons-nous, un prodige prophétique qui, seul, suffirait pour prouver, à tout esprit attentif, la divinité du Chistianisme, l'action surnaturelle d'une Providence dans le monde.

Comment donc ne suffirait-il pas pour justifier son objet direct, le culte de la très-Sainte-Vierge ?

Une étude plus particulière de ce sublime Cantique va nous en faire sentir, à ce point de vue, toute la puissance.

Il faut d'abord remarquer comme il jaillit de la situation où il se fait entendre : la force qu'il en reçoit et celle qu'il lui donne.

Le *Magnificat* n'est que l'épanouissement et comme l'explosion de la même Inspiration qui a emporté Marie à travers les montagnes de sa demeure à celle d'Élisabeth, qui a fait tressaillir Jean-Baptiste dans le sein maternel, qui a fait s'écrier Élisabeth d'une grande voix : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes !* et qui de la grande âme de Marie, qui en est le foyer, s'élance dans toute sa plénitude.

[1] C'est pourquoi nous ne ferons que mentionner ici cette autre observation, que le témoignage de saint Luc est fortifié de celui de saint Paul, dont il fut le disciple fidèle. Soit en effet, suivant le sentiment de Tertullien et de saint Athanase, que l'Évangile de saint Luc soit l'Évangile même de saint Paul, dicté par lui à saint Luc, et qu'il appelle *mon Évangile* dans son *Épître aux Romains* ; soit que, selon saint Irénée, saint Luc ait mis par écrit ce que saint Paul prêchait, ou, selon saint Grégoire de Nazianze, ait écrit, aidé du secours de saint Paul, qui ne cite l'Évangile que conformément au texte de saint Luc, il est certain que c'est d'accord avec le grand Apôtre que saint Luc a écrit son Évangile et nous a rapporté le *Magnificat*.

Le mouvement s'en retrouve tout entier dans le premier mot du récit de la Visitation, qui le relie à celui de l'Incarnation : EXSURGENS *Maria*. Aussi pourrait-on, sans qu'il y paraisse, supprimer la scène même de la Visitation, et lire : *Exsurgens Maria ait : Magnificat anima mea Dominum*[1].

Ce chant est donc le chant de la Maternité divine dans sa première effusion : l'épithalame du Saint-Esprit, l'hymne du Verbe à son entrée dans Marie, la louant par sa bouche, qui ne faisait que chanter au dehors cet hymne admirable qu'il composait lui-même en son cœur.

Les traits intermédiaires qui composent la Visitation ne font que marquer le trajet et le progrès de l'inspiration, et que lui servir de prélude : aussi les retrouve-t-on agrandis dans le cantique de Marie.

Ainsi, saint Jean tressaille de joie dans le sein d'Élisabeth : *Exultavit gaudio infans in utero;* et Marie tressaille de joie en Dieu son Sauveur : *Exultavit Spiritus meus in Deo salutari meo.* Élisabeth appelle Marie *Bienheureuse;* et Marie proclame que *toutes les générations l'appelleront Bienheureuse.* Élisabeth prophétise à Marie que les choses qui lui ont été dites s'accompliront ; et Marie, publiant ces *grandes choses*, déroule à nos yeux la prophétie d'Élisabeth et les merveilles du Christianisme à travers les âges.

C'est avec l'intelligence de ces préludes et de ces accompagnements qu'il faut entendre le divin Cantique :

[1] N'est-ce pas dans le sentiment de ce rapport que l'Église se *lève*, elle aussi, d'un mouvement unanime, toutes les fois qu'elle redit le *Magnificat*?

« Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille en Dieu, mon Sauveur ; parce qu'il a regardé « la bassesse de sa servante : et voilà que désormais « toutes les générations m'appelleront à cause de cela « Bienheureuse ; parce que le Tout-Puissant m'a fait de « grandes choses. »

Arrêtons-nous et divisons notre admiration.

Jamais l'inspiration n'a jailli avec plus de plénitude et de puissance que dans ce merveilleux Cantique auquel nos oreilles ne peuvent s'habituer, depuis dix-huit siècles qu'il retentit dans le monde, et dont nos bouches fidèles remplissent de plus en plus la prédiction. Tout le souffle prophétique qui respire dans les immortels psaumes de son royal ancêtre semble être passé dans l'âme de Marie, agrandi et réglé par la possession de son objet. Et ce qui fait ressortir la majesté et la puissance de ce chant divin, c'est l'humilité et la faiblesse de celle qui le profère. Que le cantique d'une Judith, d'une Débora ait ce caractère, on le conçoit, d'après la hardiesse qu'elles ont fait paraître dans leurs actions; mais Marie, l'humble Marie ; Marie, *la servante du Seigneur*, qui n'a d'autre sentiment que celui de sa *bassesse*, où a-t-elle pris tous ces transports, tous ces accents de gloire, de grandeur, de puissance, qui s'accumulent sur ses lèvres, qui louent le Tout-Puissant comme il ne l'a jamais été par aucune créature, et qui, l'enveloppant elle-même dans leur éclat, la font paraître à ses propres yeux l'objet de la vénération de l'univers, et le plus glorieux témoin de cette grandeur de Dieu qu'elle exalte ! Où a-t-elle pris ces accents ? Elle les a pris dans ce sentiment même de sa bassesse propre, joint à celui de la grandeur qu'elle a reçue de Dieu. Ces deux senti-

ments inspirés à Marie par la Vérité même, personnellement vivante dans son sein, étaient comme deux abîmes qui s'appelaient réciproquement : la vue de sa bassesse lui donnait le sentiment distinct de la grandeur qu'elle devait à Dieu, et la vue de celle-ci accroissait le sentiment de sa bassesse. Cette divine grandeur retentissait en quelque sorte dans l'abîme de son humilité comme dans un merveilleux instrument de musique dont la capacité sonore et harmonieuse était admirablement propre à faire résonner le nom du Seigneur. Elle pouvait s'avouer d'autant plus heureuse, d'autant plus grande, d'autant plus justement célébrée entre toutes les créatures, que la profonde humilité de son âme la rendait plus propre à témoigner que Dieu seul lui avait fait ces grandeurs et à lui en renvoyer la gloire.

Voilà, autant qu'il est possible à notre faiblesse d'interpréter ce chant divin, quel est son rapport avec le cœur de Marie. On ne saurait y voir un chant de louange à Dieu, n'impliquant aucun honneur pour la Vierge Marie. Marie loue Dieu en elle, et elle se loue en Dieu : deux louanges qui se pénètrent et ne peuvent se séparer. Ce sont les *grandes choses que Dieu lui a faites* qui sont le sujet de son cantique, qui témoignent la grandeur, la puissance, la miséricorde du Très-Haut.

Or ces grandes choses sont en Marie : sont Marie elle-même dans sa divine Maternité. Ne pas honorer Marie, c'est dès lors ne pas honorer Dieu dans son plus grand sujet créé de louange. Aussi Marie se loue-t-elle elle-même : elle accepte les hommages profonds d'Élisabeth ; elle se livre à des transports de triomphe ; elle appelle tous les siècles futurs à la célébrer. Mais elle se loue

comme *la servante* du Seigneur ; elle tressaille de joie *en Dieu* son Sauveur; elle nous invite à la célébrer, *parce qu'il a regardé sa bassesse.* L'honorer à d'autres titres serait sans doute un sacrilége abus; mais ne pas l'honorer ainsi serait un refus impie.

Et la mesure de cet honneur que nous lui devons étant celle des grandeurs qui la motivent (EX HOC *Beatam me dicent*), il faut la chercher dans les expressions de son cantique.

Or ces expressions épuisent toute mesure. Marie ne se contient pas : elle exalte le Seigneur, elle tressaille en Dieu son Sauveur, elle publie que le Tout-Puissant lui a fait de grandes choses : *Fecit mihi magna qui Potens est ;* c'est-à-dire que c'est Dieu en tant que Tout-Puissant qui lui a fait des choses si grandes, que tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'elles sont grandes infiniment : *Magna ;* expression qui, raprochée de *Potens*, ne donne pour mesure à ces grandes choses, dit saint Thomas, que la Toute-Puissance même du Dieu qui les lui a faites : *Mensura illius sola est Omnipotentia facientis.* C'est ce que Marie elle-même va proclamer par cet autre trait d'une admirable énergie : *Fecit potentiam in brachio suo;* c'est-à-dire que Dieu a fait en elle une œuvre si grande, qu'il a déployé toute sa force, tout son bras. Selon le langage des Livres saints, voulant exprimer les divers degrés d'efficacité divine, on dit que Dieu a mis le *doigt*, pour signifier une grande opération ; qu'il a mis sa *main*, pour signifier une plus grande ; qu'il a *déployé son bras*, pour exprimer la plus grande opération de sa puissance, comme est la Maternité divine de Marie, la virginale Conception du Fils de Dieu dans son sein. C'est ce que l'Ange avait annoncé à Marie en ces autres

termes dont nous avons pesé la valeur : LA VERTU *du Très-Haut vous couvrira de son ombre.*

Voilà ce que Dieu a fait en Marie ; voilà ce que nous devons honorer en elle, dans la même proportion ; voilà ce qui lui faisait dire à elle-même : *Ex hoc Beatam me dicent omnes generationes.*

Dieu n'a pas voulu nous laisser déduire cette obligation que nous avons d'honorer cette Merveille de sa grâce dans toute l'étendue de sa grandeur. Il appelle lui-même, par la bouche de Marie, toutes les générations à lui rendre cet honneur, en lui faisant prophétiser qu'elles le lui rendront. Le *Magnificat* est un gage éclatant en faveur de la dévotion universelle des peuples envers Marie. Il la consacre par un prodige de prophétie, et fait de cette dévotion elle-même un prodige d'accomplissement. Et quel prodige !

Quel oracle a jamais été plus formel ? quel accomplissement plus manifeste ? Inconnue de la terre entière, Marie proclame que toutes les générations humaines la béniront. Et ce n'est pas en termes douteux et équivoques, qui puissent se prêter à un double sens, à la manière des faux oracles, qu'elle fait cette prédiction : c'est à pleine bouche : DÉSORMAIS TOUTES LES GÉNÉRATIONS M'APPELLERONT BIENHEUREUSE. Et cet oracle si clair s'éclaire encore de la circonstance où il est proféré. Élisabeth vient de se confondre en hommage devant Marie : *D'où me vient cet honneur,* a-t-elle dit, *que la Mère de mon Seigneur daigne venir à moi !...* et BIENHEUREUSE *êtes-vous, vous qui avez cru, parce que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliront.* Et Marie dit : DÉSORMAIS, TOUTES LES GÉNÉRATIONS M'APPELLERONT BIENHEUREUSE. C'est-à-dire, bien

évidemment, que c'est avec le sentiment d'Élisabeth que tous les peuples la béatifieront, et que ce même culte que, la première, Élisabeth vient de lui rendre, deviendra désormais le culte de l'univers. — J'appelle ici tous les esprits sincères et qui n'ont pas peur de la vérité, et je leur demande : Qu'y a-t-il de plus formel que cet oracle? et, quand il a été prononcé, qu'y avait-il naturellement de plus impossible à soupçonner que son accomplissement ?

Et, maintenant, qu'y a-t-il de plus manifeste, de plus prodigieux que cet accomplissement ? Il y a bien des siècles déjà qu'un saint évêque le proposait à l'admiration de son peuple : « Considérez, je vous prie, lui disait-« il, toutes les régions que le soleil éclaire, et voyez « qu'il n'y a presque aucune nation, aucun peuple qui ne « croie au Christ, et que partout où le Christ est confessé « et adoré, la vénérable Marie, Mère de Dieu, est pro-« clamée BIENHEUREUSE. Par tout l'univers, en toute lan-« gue, dis-je, la Vierge Marie est béatifiée ; autant il y a « d'hommes, autant elle a de témoins : ce qu'elle seule « a prédit, tous l'accomplissent[1]. »

Et comme cet accomplissement a grandi avec les générations! comme il a été rendu plus prodigieux par les événements qui les ont agitées ! Nestorius essaye de soustraire à la foi des peuples la Maternité divine de Marie ; et il ne réussit qu'à la faire proclamer et béatifier aux acclamations enthousiastes de l'Orient. Photius rompt avec la Chaire apostolique ; il porte atteinte au dogme du Saint-Esprit, si étroitement lié à celui de la Bienheureuse Vierge qui en est le temple et l'épouse ; et

[1] Saint Ildefonse, au septième siècle.

il ne peut faire que les immenses régions qu'il a entraînées dans son schisme n'aient gardé pour Marie le culte le plus populaire et le plus solennel. Mahomet fonde un fanatisme nouveau sur la haine du Christianisme ; il blasphème la divinité du Fils de Marie ; il outrage la dignité de la femme ; et sa brutale main est forcée d'inscrire dans son *Coran* cette délicate expression de la foi des infidèles eux-mêmes : « Les Anges dirent à Marie : « Dieu t'a choisie, il t'a rendue exempte de toute souil-« lure, il t'a élue entre toutes les femmes de l'univers[1]. » Luther enfin arrache la moitié de l'Europe à la foi catholique ; il voue au mépris, à la haine et à la destruction le culte des Saints, le culte sensible de Dieu lui-même, et voici que de cette même main qui vient de brûler la sentence de sa condamnation, il écrit cet étonnant commentaire de la prophétie de Marie, qui en est peut-être le plus prodigieux accomplissement :

« La Vierge Marie a voulu dire que son culte dure-« rait de génération en génération, tellement qu'il n'y « aurait jamais aucun temps qui ne retentît de ses « louanges. C'est ce qu'elle exprime quand elle dit : « Voici que, DÉSORMAIS, toutes les *générations*. C'est-à-« dire : Dès ce moment commence ce cours de louanges « qui doit s'étendre à toutes les générations et à la pos-« térité.

« Quant à ces termes : *Beatam me dicent*, il est bon « d'observer qu'ils ont dans le texte grec un sens plus « large que *appeler Bienheureuse*, ils signifient FAIRE « *Bienheureux* ou *Béatifier ;* de telle sorte que ce n'est « pas SEULEMENT de la langue et en paroles que cet hon-

[1] Chap. III, verset 37.

« neur doit être rendu, ou par des génuflexions, par des « inclinations de tête, par des érections de statues et d'i- « mages, par des édifications de temples, toutes choses « que font MÊME les impies ; mais de toutes les forces de « notre être, en vérité, et du fond de l'âme. Ce culte re- « monte à l'instant où le cœur de Marie, comme nous « l'avons dit plus haut, par la considération de sa bas- « sesse et de la divine grâce, a commencé en lui-même « cette joie et ce transport.

« Devant Dieu et du fond du cœur, de pensée ou de « bouche, disons-lui donc : O BIENHEUREUSE VIERGE ! La « béatifier, c'est ainsi proprement la vénérer et l'hono- « rer en vérité[1]. »

Nous laissons aux protestants et aux censeurs du culte de Marie le soin de méditer cet oracle que la force seule de la vérité catholique fait sortir de la bouche de son plus violent agresseur. Il nous semble revoir dans ce zèle de Luther, trouvant *insuffisant* tout le culte sensible

[1] Virgo Maria non aliud voluit per sua præconia ex generatione in generationem durata, quam non fore, in quo non prædicentur laudes ejus, tempus. Atque hoc ipsum indicat, dum ait : Ecce ex hoc nunc omnes generationes. Id est, jam nunc exordium sumit, permansurum ad omnes usque generationes atque posteros. — Verbi μακαριοῦσι latior est significatio, quam ut per beatam dicent recte observari possit : significat autem beatum facere, aut beatificare, ut NON SOLA lingua, aut verbis id fiat, aut genuflexione, capitis inclinatione, galeri detectione, simulacrorum et imaginum exstructione, templorum ædificatione, Id quod ET impii faciunt, verum ex totis viribus, vereque, et ex animo. Id usu venit, ubi cor, ut antea dictum est, per humilitatis ejus et divinæ gratiæ adspectum, gaudium et voluptatem sibi ceperit. Erga Deum ac ex imo pectore, sic vel cogitet vel dicat : O Felicem hanc Virginem ! Hoc beatificare, propria est veneratio honosque verus, ut auditum est. — (MARTINI LUTHERI *Super Divæ Virginis Mariæ canticum commentarii*, *Oper.*, tom. V, p. 35. Witebergæ, 1554.)

de la dévotion catholique à la Sainte Vierge : les génuflexions. les prostrations, le culte des statues et des images, la consécration des temples à l'honneur de Marie, que *même* les impies, dit-il, ne peuvent lui refuser, et voulant animer tout ce culte du sentiment le plus vivant et le plus profond de vénération, d'honneur et de louange ; il nous semble, dis-je, revoir dans ce zèle véhément de Luther, le prodige de ce devin des Ammonites, de Balaam, forcé par l'Esprit de Dieu de bénir Israël qu'il était venu maudire, « parce que, dit-il, je ne peux pas changer « la parole du Seigneur pour dire plus ou moins qu'il ne « m'a dit [1]. »

Ainsi la parole que le Seigneur a fait entendre par la bouche de Marie : « *Toutes les générations m'appelleront Bienheureuse*, » ne peut être CHANGÉE ; et il faut croire que le même Esprit divin qui a inspiré cette prophétie inspire son accomplissement, et anime, de génération en génération, la dévotion universelle des peuples envers Marie.

Quelle preuve de la vérité de notre foi !

La Bienheureuse Vierge, après avoir exhalé sa reconnaissance, publié ses grandeurs, et prophétisé sa gloire, dans la première partie de son cantique, trace à grands traits, dans une seconde partie, la grande révolution opérée par le Christianisme dans le monde.

« Il a déployé la puissance de son bras ; il a dispersé « les superbes en la pensée de leur cœur ; il a jeté bas de « leur trône les puissants et il a exalté les humbles. Il a « rempli de biens les affamés et il a renvoyé les riches « vides. »

[1] Nomb., XXIV, 13.

Marie voit, dans ce que Dieu a fait en elle, ce qu'il fera dans le monde. Elle est le premier et le plus merveilleux témoignage de cette révolution qui doit abattre les faisceaux romains devant la Croix, et confondre la superbe humaine par la folie de l'Évangile. Tout le reste s'exécutera suivant le même plan. Elle le voit si bien que, pour elle, l'événement est déjà consommé, et qu'elle chante la chute et la confusion des grandeurs et des gloires de la terre, alors qu'elles sont encore dans toute leur puissance et dans tout leur éclat. Dieu les abattra si aisément, que c'est déjà fait : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles*. Et c'est déjà fait en réalité par l'événement de l'Incarnation, qui commence en Marie et par Marie ce grand renversement. Quelques années se seront à peine écoulées que le grand Apôtre s'écriera : « Où « sont les sages ? où sont les docteurs ? où sont les pro« fonds penseurs de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu « de folie la sagesse de ce monde ? Il a choisi ce qui est « réputé fou dans le monde pour confondre les sages, et « les faibles pour confondre les puissants ; il a choisi, « dis-je, ce qui paraît ignoble et méprisable, et ce qui « n'est pas, pour renverser ce qui est, afin qu'aucune « chair ne se glorifie en sa présence[1]. » C'est là évidemment le même motif qui se trouve dans le cantique de la Sainte Vierge ; mais, dans sa bouche, il est anticipé par la vue prophétique des événements, dans ce miroir de la Vérité qui est son Fils, où elle voit toutes les destinées de l'univers dans sa propre destinée.

Enfin Marie termine par un sublime résumé de tout le plan de la Religion, d'un bout à l'autre de son histoire :

[1] Corinth., I, 20-29.

« Il a relevé Israël son serviteur, se souvenant de sa « miséricorde. Ainsi qu'il l'avait annoncé à nos pères, « à Abraham et à sa postérité, pour toujours. »

Marie voit encore en elle l'accomplissement d'un dessein qui, d'un côté, remonte à Abraham et aux premiers auteurs de la race humaine, et qui, de l'autre, s'étend à toutes les générations futures jusqu'à la fin des temps, *in sæcula.* Placée entre les deux âges de l'humanité, elle les domine de toute sa hauteur prophétique : elle touche pour ainsi dire aux deux extrémités du temps, et elle les rapproche, elle les concentre dans le grand et glorieux Mystère qui en marque la plénitude et dont elle est le nœud.

Tel est le *Magnificat.* Marie nous y apparaît dans toute la conscience de ses grandeurs, sans préjudice de son humilité, qui consiste, non à les taire, mais à les publier, comme témoignage de la puissance et de la miséricorde de Dieu en elle. Elle y reçoit à l'avance tous les hommages que nous lui rendons; elle les suscite, elle les consacre. Quelque chose que nous fassions, que nous disions à sa louange, nous ne ferons que balbutier auprès de ce qu'elle en a dit elle-même ; ou plutôt auprès de ce qu'en a dit par sa bouche l'Esprit-Saint, dont elle était remplie, le Verbe, dont elle était la voix.

Et toutefois, l'Évangile nous fait paraître Marie sous un aspect plus grand encore. Le *Magnificat* nous la découvre bien digne de notre culte, sans doute; mais, après ce chant sublime, elle s'élève plus haut encore dans notre admiration, et c'est par le silence qu'elle a gardé tout le reste de sa vie. O merveilleux silence de

cette bouche qui savait si bien parler! ô humilité! ô patience! ô résignation! ô foi! ô fidélité! ô discrétion qui, à travers une vie si éprouvée, si cachée, si effacée, avez contenu tant de choses dans ce cœur qui savait si bien les sentir et les exprimer! Si Marie ne s'était pas trahie en quelque sorte par le *Magnificat*, nous croirions qu'elle n'avait ni l'intelligence ni le sentiment de ses grandeurs, et nous ne verrions dans le silence et l'obscure simplicité de sa vie que le témoignage de son infériorité. Mais quel jour cette révélation n'apporte-t-elle pas dans cette obscurité! quelle valeur ces accents ne donnent-ils pas à ce silence! Ils en font une hymne plus sublime encore que le *Magnificat;* parce que si, par celui-ci, Marie raconte ses grandeurs, dans l'humble et volontaire obscurité de sa vie elle nous fait voir ses grandeurs mêmes.

CHAPITRE XII

NAISSANCE DE JÉSUS. — ADORATION DES BERGERS ET DES MAGES.

L'Évangile, parfaitement d'accord avec le Plan divin, se propose principalement, à travers tous ses récits, dont la naïveté, ce semble indélibérée, couvre un dessein profond, de bien nous persuader, nous imprimer dans l'esprit que Jésus-Christ est réellement Dieu et homme tout ensemble.

S'il nous faisait voir trop séparément les témoignages de sa divinité, nous serions portés à croire que son humanité n'est que fantastique. S'il nous faisait voir aussi trop séparément les témoignages de son humanité, nous croirions que sa divinité n'est que métaphorique. C'est pourquoi Jésus-Christ, dans toutes ses actions, et les Évangélistes, dans leurs récits, tiennent toujours dans une sorte de pondération ces deux témoignages : montrant toujours l'homme au plus fort du caractère de sa divinité, et le Dieu dans les anéantissements qui prouvent le plus qu'il est homme. Par exemple, Jésus ressuscite Lazare : voilà le maître de la vie et de la mort, voilà le Dieu ; mais, avant de le ressusciter, il est dit : *Et Jésus pleura :* voilà l'homme. Par exemple encore, Jésus lui-même expire dans le plus ignominieux supplice, jouet de ses bourreaux : voilà le mortel, voilà l'homme ; mais, à ce dernier soupir, le soleil s'éclipse, la terre tremble, les morts ressuscitent : voilà le Dieu. Suivez ainsi tout l'Évangile, remarquez-y surtout le soin qu'a constam-

ment Jésus-Christ de tempérer l'éclat de ses merveilles en s'y dérobant par la discrétion ou par la retraite, et de mêler toujours ses abaissements à ses triomphes, comme dans cette entrée à Jérusalem, où il reçoit les adorations de la Judée, sur cette humble monture qui faisait dire à Bossuet : « Au lieu qu'un esclave criait aux triomphateurs romains : *Souviens-toi que tu es homme*, je suis tenté de rappeler à mon Sauveur qu'il est Dieu : » suivez, dis-je, ainsi tout l'Évangile, et vous serez frappé de tenir dans cet aperçu comme la clef de son économie.

D'après cela, il convenait que le Fils de Dieu, avant de se révéler de plus en plus comme tel par les trois dernières années de sa vie et par la transformation universelle qui suivit son Ascension, assît largement et profondément dans nos âmes la conviction de son humanité par trente ans de vie commune et domestique sur la terre, soit pour exciter notre confiance, soit pour corriger notre orgueil. Il importait surtout, pour nous paraître non-seulement homme, mais *fils de l'homme*, qu'il se fît voir, approcher, toucher, manier en quelque sorte comme *enfant*, et par conséquent sur le sein de sa mère, non sans donner alors des témoignages de divinité dont la grandeur balançât les abaissements si profonds de son humanité naissante.

De là tous les mystères évangéliques de la naissance et de l'enfance de Jésus-Christ; de là cette glorieuse part que devait y avoir sa très-Sainte Mère.

Et comme l'Évangile ne nous a si soigneusement exposé ces mystères que pour que nous les eussions toujours présents à l'esprit, dans le but de nous en faire porter et cultiver les fruits, il en ressort la justification

du culte de Marie *Mère de Jésus,* qui nous les représente, et qui est ainsi éminemment *évangélique.*

Nous l'avons déjà dit, rien n'est gratuit dans l'Évangile : tout y a une grande portée d'enseignement. Or, le Fils de Dieu pouvait assurément se passer de Marie : le miracle de sa conception et de sa naissance virginales, les prodiges célestes qui amenèrent à ses pieds les Bergers et les Mages, prouvent surabondamment que dès lors il était maître de la nature. Il pouvait encore nous laisser ignorer ce premier âge de son existence ; et c'était même naturel. Si donc il a voulu dépendre des soins de Marie, lui devoir ces soins si familiers, si intimes, si sacrés d'une mère ; s'il a voulu être montré à nous dans cet état, et y recevoir les premières adorations du ciel et de la terre, ce n'a pu être sans honorer Marie et sans vouloir que nous l'honorions. « Ç'a été, comme le « dit très-bien le cardinal de Bérulle, une des gran- « deurs et des bénédictions de la Sainte Mère de Dieu, « que son Fils se soit voulu manifester en un âge « et en un état qu'il était obligé de la manifester avec « lui. »

C'est ce qui ressort surtout du mystère de sa naissance, de celui de l'adoration des Bergers, et de celui de l'adoration des Mages.

Nous allons les étudier successivement.

I

« En ces jours, dit le sacré récit, parut un édit de « César Auguste, prescrivant le recensement de toute la

« terre. Ce premier recensement fut fait par Quirinus, « préfet de Syrie. Et comme tous allaient faire leur dé- « claration, chacun dans sa ville, Joseph partit de Naza- « reth, en Galilée, pour aller en Judée, dans la ville de « David, qui s'appelle Béthléhem, étant de la maison et « de la famille de David, pour y faire sa déclaration avec « Marie, son épouse, alors enceinte[1]. »

Admirons dès l'abord cette merveilleuse conduite de la Providence, qui, d'un côté, fait prédire plus de deux cents ans à l'avance, par son Prophète Michée, que le Sauveur naîtrait à *Bethléhem;* et, de l'autre, fait servir la politique de César Auguste à amener et à constater l'accomplissement de cette prophétie. Marie et Joseph habitant la Galilée ne seraient pas venus en Judée et à Bethléhem sans cet édit. Mais César même les y conduit par ce recensement, qui, obligeant chaque famille juive, quel que fût le lieu de sa résidence, à remonter à celui de son origine, amène ainsi Joseph à Bethléhem, *parce qu'il était de la maison et de la famille de David*, pour s'y faire enregistrer avec Marie son épouse. D'où il résulte aussi que Marie est de la même maison et de la même famille, autre constatation des prophéties qui annoncent toutes le Messie comme devant être Fils de David.

Le divin Enfant lui-même, venu à la vie sur ces entrefaites, dut pareillement être enregistré sur les tables de César, qui ne se doutait pas que, dans ce *recensement de l'Univers*, il inscrivait celui qui devait en être à jamais le Dieu, dans la personne de ce merveilleux Enfant, dont la muse de Virgile, sans le savoir aussi, pressait ainsi de ses vœux la virginale naissance :

[1] Luc, II, 1-5.

Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo,
Casta fave Lucina.....

Ainsi, mystérieuse suite des desseins de Dieu à travers les révolutions humaines! L'univers est conquis par la puissance romaine, pour passer sous la loi de Jésus-Christ, qui vient au monde au moment précis où cette universelle conquête est consommée; et César Auguste, qui en est le triomphateur apparent, inscrit de sa main le nom du Seigneur Jésus sur les Tables auxquelles en appelleront bientôt saint Justin et Tertullien, comme au témoignage public de cette divine naissance : « Vous pouvez « vous en assurer, dit le premier au monde païen, par « les Tables de recensement faites du temps de Qui-« rinus[1]. » « Vous pouvez connaître sa race, dit le « second, par le recensement d'Auguste, témoignage « fidèle de la divine naissance, gardé dans vos Ar-« chives[2]. »

Un autre sujet d'admiration s'offre à nous dans cet événement, et vient justifier ce que nous avons dit précédemment de cette économie évangélique, qui mêle l'éclat et l'obscurité dans la vie de Jésus-Christ, et, sans priver sa divinité de témoignages, en retarde la complète manifestation.

Le roi du ciel et de la terre ne devait pas venir au monde sans y donner des marques de son entrée, sans y être reconnu et adoré par les prémices des Juifs et des Gentils qu'il était venu sauver. Telle a été la raison de sa manifestation aux Pasteurs par les Anges, et aux

[1] *Apologétique* de saint Justin.
[2] *Apologétique* de Tertullien.

Mages par l'étoile miraculeuse. Mais cette double manifestation n'aurait pu se faire à Nazareth, patrie de Jésus-Christ, sans que l'obscurité dans laquelle il voulait rentrer en fût importunée. La mémoire de ces merveilles se serait conservée parmi les siens, et le bruit en aurait été préjudiciable à son ministère. Mais rien de cela n'arrive, par la conduite admirable de Dieu dans la naissance de son Fils. Il amène Marie et Joseph, par l'ordre de César, à Bethléhem, où ils étaient peu ou point connus. Il ne permet pas qu'ils trouvent de place dans une hôtellerie, où ils auraient été en évidence. Mais, réduits à se retirer dans une étable abandonnée, ils y trouvent la solitude et le silence nécessaires pour conserver le secret de Dieu. Les Pasteurs y vinrent adorer Jésus-Christ; mais ils ne connurent ni Joseph ni Marie, ou ce qu'ils purent en dire ne trouva pas de crédit et s'effaça de la mémoire des hommes; et, quant aux Mages, si Hérode sut qu'ils étaient venus à Bethléhem, il ne sut pas ce qu'ils y avaient trouvé, et leur retour par une autre voie, inspiré par Dieu lui-même, assura à Jésus-Christ l'obscurité dont il devait encore s'envelopper pendant tant d'années.

Et tout cela arrive par un concours naturel de circonstances dont la Providence couvre et compose l'accomplissement de ses desseins.

Suivons-en le fil :

« Pendant qu'ils étaient en ce lieu, il arriva que le « temps auquel elle devait accoucher fut révolu, et elle « enfanta son Fils premier-né, et l'ayant emmailloté, « elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait « point de place pour eux dans l'hôtellerie. »

Quelle admirable simplicité de récit! Ce n'est pas là

un mythe ni une légende : c'est un fait vrai, naïf, historique; on le croit, on le voit.

Que l'on rapproche cette naissance des magnifiques promesses des Prophètes concernant ce Jésus dont l'Ange disait naguère à Marie : « Que Dieu lui donnerait le « Trône de David son père, qu'il régnerait éternellement « sur la maison de Jacob, et que son Règne n'aurait « point de fin ; » et que l'on se demande si un inventeur aurait pu être aussi maladroit que de desservir ainsi la cause qu'il aurait embrassée en faisant naître son héros d'une manière aussi méprisable et aussi contraire à ses destins.

Sans doute le même narrateur va nous montrer les Anges célébrant cette vile naissance du haut du ciel. Mais le même intérêt, le même calcul qui aurait fait inventer cette seconde circonstance, aurait évidemment dû faire supprimer la première, et la sincérité qui a fait rapporter celle-ci nous répond ainsi de la vérité de celle-là : la crèche nous répond du Ciel; les animaux nous répondent des Anges.

L'Évangile nous dit que l'accouchement de la Sainte Vierge arriva au terme ordinaire de la nature; et il nous dit ensuite simplement qu'elle enfanta. Si nous n'avions que ce récit, nous devrions croire que cet enfantement fut naturel comme son terme. Mais l'Évangile nous a déjà édifiés tout autrement sur ce point; et, selon sa sobriété ordinaire, il n'avait pas à y revenir. Il nous a fait connaître, en effet, que Marie avait conçu le Verbe sans préjudice de sa Virginité; et par cela même, il nous a dit qu'elle l'enfanterait de même. Il eût été contradictoire d'admettre qu'elle eût dû perdre dans l'enfantement cette Virginité qu'elle avait en quelque sorte stipulée dans sa

conception. L'enfantement et la conception ont d'ailleurs un rapport étroit qui fait de celui-là le prix douloureux de celle-ci, et dont par conséquent Marie était affranchie. Enfin, dans le récit de l'Annonciation, il n'est pas dit seulement que Marie concevra, mais qu'elle *concevra et enfantera* un Fils, conformément à la prophétie : UNE VIERGE CONCEVRA ET ENFANTERA; et c'est l'Évangile même qui lui fait l'application de cette prophétie[1].

Disons donc avec l'Église, exprimant la foi universelle des Chrétiens : *Virgo prius ac posterius;* et, dans ce prodige de l'enfantement virginal de Marie, honorons la suite de ses grandeurs.

L'Évangile dit qu'elle enfanta son fils *premier-né*. Nous avons déjà péremptoirement confondu l'objection qui tire de cette dénomination de *premier-né* la conséquence que Marie aurait donné le jour à d'autres enfants que Jésus. Mais autant cette expression résiste à cette conséquence dans le sens charnel, autant elle s'y prête dans le sens spirituel. « Dieu, en effet, nous dit saint « Paul, nous a prédestinés pour être conformes à « l'image de son Fils, pour qu'il soit PREMIER-NÉ *entre « plusieurs frères*[2], et c'est pour cela qu'il a participé à « notre chair et à notre sang, devant être semblable à « ses frères pour en être le miséricordieux Pontife de- « vant Dieu. » Par là Marie a réellement enfanté un Fils PREMIER-NÉ, premier-né de tous les Chrétiens dont elle est ainsi véritablement la Mère. Il y a plus : comme en participant à notre nature le Fils de Dieu s'est approprié en elle toute la création dont l'homme est le sommaire,

[1] Matth., I, 23.
[2] Rom., VIII, 29.

il est devenu par son incarnation, dit encore saint Paul, *le premier-né de toute créature*, PRIMOGENITUS OMNIS CREATURÆ[1] : expression dont la sublimité n'ôte rien à l'exactitude, et qui reflète ainsi sur la Vierge Marie l'éclat le plus universel. Toutes les créatures, animées et inanimées, célestes et terrestres, régénérées, pacifiées, consacrées par le *Fils premier-né* de Marie, saluent en elle la Mère et la Dame de l'univers. Et tout cela sous ces simples expressions : *Elle enfanta son Fils premier-né!* Ne nous étonnons pas que de si simples paroles recèlent un sens aussi profond, lorsque ce petit Enfant qu'elles nous montrent recèle Dieu.

Marie, dit l'Évangile, *l'ayant enveloppé de langes, le coucha...* O anéantissement du Fils! ô grandeur de la Mère! La parole succombe sous le poids de ce mystère, que la simplicité de son exposition ne rend que plus sublime à nos yeux. Comme le Fils de Dieu a voulu bien véritablement être le Fils de l'homme! comme il l'est dans cet état d'un petit enfant *emmaillotté et couché* par sa mère! et comme la manière tout ordinaire dont cela nous est dit convient à la Toute-Puissance et au suprême Amour qui l'ont rendu facile!

Et combien aussi la simplicité avec laquelle Marie concourt à ce mystère l'élève à sa hauteur, lorsqu'on se rappelle surtout que, dans l'Annonciation et la Visitation, elle en a reçu et manifesté si grandement l'intelligence! « Elle couvait de ses yeux, dit suavement saint « Amédée, elle retournait de ses mains le Verbe de vie; « elle réchauffait de son haleine celui qui réchauffe et « qui inspire tout; elle portait celui qui porte l'Univers;

[1] Coloss., I, 15.

« elle allaitait un Fils qui versait lui-même le lait dans « ses mamelles et qui repaît toutes les créatures de ses « dons. A son cou pendait la Sagesse éternelle du Père ; « sur ses épaules s'appuyait Celui qui meut tous les êtres « de sa vertu ; dans ses bras, sur son sein reposait Celui « qui est le repos éternel des âmes saintes[1]. » Ces antithèses n'ont rien que d'exact. Elles sont la vérité même de notre foi, qui nous offre, dans l'Incarnation du Verbe, Dieu fait homme, pour que l'homme soit fait Dieu : antithèse qui est la thèse même du Christianisme.

Les grandeurs de Marie dans ce mystère se composent ainsi des abaissements de Jésus. Ce qu'elle en reçoit est dans la proportion de ce qu'elle y apporte. Tout ce qu'elle donne au Fils de l'homme lui est rendu par le Fils de Dieu. Elle le revêt de langes, et lui la revêt de grâce et de lumière : elle de sa Maternité, et lui de sa Divinité ; *et vestis illum et vestiris ab illo.*

Elle le coucha DANS UNE CRÈCHE *parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie.* C'est le hasard et la nécessité, ce semble, qui réduisent Marie à donner le jour à Jésus dans une étable et à le coucher dans une crèche. Mais, en réalité, c'est le choix, le choix de l'Amour éternel, de la Sagesse infinie, de la Toute-Puissance. Celui qui a *posé sa tente dans le Soleil*, comme dit le Roi-Prophète, pouvait assurément se faire faire une place dans l'hôtellerie d'une petite bourgade ; il pouvait naître dans le palais d'Hérode ou de César et se faire adorer par le Sénat au Capitole ; car toute la Terre est à Lui. Mais qu'aurait-il fait en cela de plus et de mieux que ces puissances du monde qu'il venait abattre ? Quel soulagement aurait-il apporté à l'humanité pauvre et

[1] Homilia quarta, *De partu Virginis.*

misérable qu'il voulait affranchir et consoler? Il était digne de Celui qui n'a rien à recevoir et qui venait tout apporter, de choisir ce qu'il y a de plus pauvre pour l'enrichir, ce qu'il y a de plus humble pour l'élever, ce qui n'est pas pour en faire ce qui est: et de manifester par là sa richesse et sa puissance, autant que sa miséricorde et son amour. Il était digne de l'éternelle Sagesse de démasquer les faux biens en les répudiant, et de manifester les biens véritables en les épousant. Il était digne du Réparateur de la nature humaine précipitée dans l'orgueil et dans la concupissence, de la redresser, en mettant le contre-poids et le charme de sa Divinité du côté de la pauvreté et de la souffrance : oui, il était digne du Dieu Bon, Tout-Puissant, infiniment Sage, de naître dans une étable et de mourir sur une croix. Ah ! si cette vile étable et si cette affreuse croix étaient restées ce qu'elles furent lorsqu'il en a épousé l'ignominie, je me tairais. Mais alors que je vois toute la terre enchantée quitter bientôt toutes ses idoles d'orgueil et de volupté pour venir les adorer : alors que je les vois transformées, l'étable en cathédrale, comme *Notre-Dame* de Chartres et de Paris; la croix en signe de gloire et en instrument de consolation : alors que je les vois devenues une source de douceur et de force, une école de sagesse et de sainteté, un foyer de lumière et de civilisation dont vingt siècles d'expérience et de progrès n'ont fait que tenter la plénitude; alors enfin que cette accablante merveille est doublée à mes yeux par celle de sa prédiction, et, si j'ose ainsi dire de sa gageure : alors, opprimé sous tant de preuves de la Toute-Puissance, de l'Infinie Sagesse et de la Suprême Bonté, je succombe et je crois.

Nous n'avons pu contenir ces réflexions, tant elles jaillissent du texte de l'Évangile. Ce texte cependant les recouvre d'une telle simplicité qu'on se demande, l'inspiration à part, si l'Écrivain sacré en a eu conscience, et que, pour ne pas en douter, il faut se rappeler que, disciple fidèle de saint Paul, saint Luc avait appris de lui la sublime sagesse des anéantissements du Verbe, et que lui-même, en nous rapportant dans la suite de son Évangile les divins oracles du Sauveur, nous a fait entendre celui-ci qui sort de la crèche : « Les renards ont « leur tanière, et les oiseaux du ciel ont leur nid, mais « le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête [1]. »

Saint Théodote d'Ancyre, parlant en présence du grand concile d'Éphèse assemblé dans la belle basilique que cette ville, jadis si païenne, avait élevée à la Mère de Dieu, disait à ce sujet, avec cette éloquence grecque dont les tours ingénieux et abondants avaient trouvé dans le Christianisme un digne objet de leur inspiration :

« Le Seigneur, n'ayant pas à se loger, est posé dans « une crèche : et cette indigence de son berceau devient « un signe merveilleux de prophétie. Il est posé en effet « dans une crèche comme pour indiquer qu'il venait être « la pâture de ceux même qui sont comme des animaux « privés de la raison ; car le Verbe de Dieu, dans cet « état, a attiré à Lui et les riches et les pauvres, et les « éloquents génies, et ceux à qui la parole n'arrive pas. « Cette crèche est devenue la mère de la Table sainte. « Il est posé dans celle-là pour être mangé sur celle-ci, « comme la nourriture des fidèles. Et de même que la

[1] Luc, IX, 58.

« crèche a désigné cette Table vénérée, la Vierge a germé « ces chœurs de vierges, la vile étable de Bethléhem a « érigé ces superbes basiliques; et les langes qui liaient « l'Enfant Dieu ont délié les péchés du monde. Tous les « insignes de sa misère sont devenus les merveilles que « vous admirez, et cette misère même a enfanté tous ces « trésors... Comment dès lors se choquer d'une courte « abjection qui a doté pour jamais l'univers de tant de « richesses? Pourquoi mettre en avant cette pauvreté « sans tenir compte de tous les gains qu'elle a valu au « monde! Pourquoi appeler indigne de Dieu un assujet-« tissement qui nous a déliés de l'infernale tyrannie? « Non, n'appelez pas indigne de Dieu une pauvreté par « qui l'Esprit de mensonge, riche de tant d'erreurs, a été « appauvri : cessez de rougir d'une croix qui a abattu « les idoles : ne méprisez plus des clous qui ont à ja-« mais fixé la piété du monde à l'unique et sainte reli-« gion du Christ[1]. »

En admirant cette splendide éloquence qui, sortie elle-même de la simplicité de l'Évangile, est un témoignage de plus de sa divinité, on se dira peut-être que l'humble Marie à Bethléhem était loin d'en pressentir les accents, elle qui, venant de mettre au monde le Sauveur, ne fait paraître aucun ravissement ni aucune extase, et ne dit rien que l'Évangéliste ait jugé digne de nous rapporter.

Le *Magnificat* répond à cette fausse vue. Toute l'éloquence chrétienne n'a pu que commenter ce chant de Marie, qui a gardé sur les plus beaux discours la supériorité d'être proféré avant l'événement et d'en être

[1] Labbe, *Concil.*, t. III, p. 104.

l'éclatante prophétie. Après cela, que Marie se taise aux pieds de Jésus naissant, elle n'en est que plus éloquente : et malheur à qui ne le comprendrait pas! Elle se tait, parce qu'elle est tellement à la hauteur du mystère, que sa sublimité ne la transporte plus ; et parce qu'elle y prend une telle part, qu'elle y est comme identifiée : elle se tait, parce qu'elle adore, parce qu'elle aime, parce qu'elle écoute ce merveilleux silence de la Parole éternelle qui se fait entendre à son cœur. Ah! si l'autre Marie avait choisi la meilleure part, en se tenant silencieuse aux pieds de Jésus et en écoutant sa parole, comment Marie, Mère de Jésus, aurait-elle parlé, quand Jésus se tait au dehors et parle au dedans, doublement digne d'être écouté, et dans son silence, et dans sa parole? Enfin Marie n'avait plus à parler dès lors qu'elle avait enfanté la Parole : ou plutôt elle parlait comme elle parle toujours cette Parole, ce Verbe qu'elle a mis au monde.

Voilà le sens du silence de Marie aux pieds de l'Enfant Dieu, et il n'y a qu'un récit éminemment vrai et divin qui ait pu le respecter, et nous laisser le soin de le comprendre.

II

Donnons maintenant notre attention au mystère de l'adoration des Bergers.

« Or, il y avait, aux environs, des bergers qui pas-
« saient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à
« la garde de leurs troupeaux. Et voici que l'Ange du
« Seigneur se présenta à eux, la clarté de Dieu les enve-
« loppa, et ils furent saisis d'une grande crainte. Et

« l'Ange leur dit : Ne craignez point, je viens vous « apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le « sujet d'une grande joie : C'est qu'aujourd'hui, dans la « ville de David, vous est né le Sauveur, qui est le « Christ, le Seigneur ; et voilà la marque à laquelle vous « le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé « de langes et couché dans une crèche. »

Jusqu'à présent tout ce qui s'est passé dans la naissance du Sauveur nous a fait voir en lui l'homme et le fils de l'homme. Un voyage de Marie et de Joseph, de Nazareth à Bethléhem, pour obéir à un édit de recensement ; le temps de l'enfantement de Marie arrivant à son terme dans cette bourgade ; l'encombrement de l'hôtellerie ne leur permettant d'y trouver aucune place ; la nécessité réduisant Jésus à n'avoir d'autre réceptacle qu'une étable et d'autre berceau qu'une crèche : assurément voilà bien l'homme dans ce qu'il a de plus dénué, c'est-à-dire de plus homme : Marie surtout donnant le jour à cet enfant, l'enveloppant de langes, et le couchant, témoigne bien par tous ces soins que celui qui les réclame est l'un de nous.

Toutefois, cet enfant n'est pas seulement homme : il est Dieu ; et autant Dieu qu'il est homme. Or, dans une si grande misère, qui est-ce qui témoignera de sa Divinité? Un hommage que les Césars, dans leur folle puissance, auraient vainement demandé aux basses adulations de l'univers : l'hommage du Ciel, la proclamation d'un Ange. Quelle preuve plus éclatante que l'étable de Bethléhem était un choix de Celui qui était ainsi proclamé? Lui-même, à trente-trois ans de là, allant à une mort aussi ignominieuse que sa naissance, dira à ses disciples qui voudront l'en garantir : « Pensez-vous que je

« ne puisse pas prier mon Père, et il m'enverrait douze « légions d'Anges? » La Toute-Puissance divine était ainsi contenue sous la faiblesse d'un Enfant-Dieu; et l'apparition de l'Ange aux bergers, enveloppés de la clarté divine, n'en était qu'un simple rayon.

Mais pourquoi des Bergers, hommes simples et rustiques, sont-ils les premiers favorisés de cette céleste convocation? Toujours en vertu de la même économie. Le même Ange pouvait aussi bien envelopper le monde entier que ces simples Bergers de la clarté de Dieu, et le monde entier eût été soudain aux pieds de Jésus-Christ. Mais Dieu, qui avait fait l'homme libre, voulait qu'il vînt à lui librement: aidé sans doute et attiré, mais non forcé; et, à cet effet, attiré par des moyens et des agents dont la faiblesse apparente cachât par son emploi et manifestât par ses effets la Toute-Puissance qui les mettait en usage. C'est pourquoi, observe Grotius, comme, dans la suite, ce seront des *pêcheurs*, ainsi ce sont maintenant des *pasteurs* qui sont choisis pour rendre témoignage au Christ, les plus innocents des hommes : *Ut piscatores postea, ita nunc pastores Christo testimonium præbere eliguntur, innocens imprimis hominum genus.*

Jésus-Christ, en cela, ne fait d'ailleurs que suivre son premier plan et son premier dessein. Car il se manifeste à ceux à qui les promesses ont été faites : à des pasteurs semblables à Abraham et à Jacob : à des bergers qui figuraient, par leur état et par leurs soins, sa mission vers les brebis d'Israël, son ministère de Pasteur, sa charité pour les agneaux commis à sa garde : enfin à des hommes petits et méprisables selon le siècle, tels que ceux à qui et par qui l'Evangile devait être prêché avec succès, pendant que tout ce qui est grand dans Israël,

ou par l'autorité, ou par le savoir, ou par les richesses, ignore ce qui leur est découvert. Dieu suivait ainsi, dans cette révélation aux Bergers, ce qu'il avait commencé dans les Patriarches et ce qu'il devait accomplir par les Apôtres. C'est donc toujours le même dessein admirablement soutenu dans tout son cours : *Sic Dei opera et respectus inambulant in abyssis, hominum tum opera, tum respectus in sola altitudine.*

Et que la parole de l'Ange est d'une sublime conformité à cette économie! « Aujourd'hui, dit-il aux Bergers, « dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui « est le Christ, le Seigneur ; et *la marque à laquelle vous « le reconnaîtrez*, c'est que vous trouverez *un enfant « emmaillotté et couché dans une crèche.* » Quelle opposition! et que la simplicité du langage sous lequel elle disparaît la rend divine! Il faut être bien accoutumé aux mystères et aux grandeurs de Dieu, pour parler ainsi du plus grand de tous, de l'Incarnation du Verbe, sans réflexions, sans préparation, sans aucun ornement de l'éloquence humaine! Il faut bien connaître la Majesté de celui qui s'est rendu enfant et qui est dans une crèche, pour joindre en même temps ces deux extrémités opposées, sans se mettre en peine de les concilier, et pour donner, comme une distinction digne de celui qui est LE SEIGNEUR par excellence, les langes dont il est emmaillotté et la crèche où il repose! Nous sommes faits à cela, depuis dix-huit siècles qu'à la suite des Bergers nous venons à cette crèche que le Seigneur a élevée au-dessus de tous les trônes en s'y abaissant; et le prodige de cette grandeur où il l'a portée nous cache le prodige de cet abaissement où il l'a prise; mais combien une telle nouvelle, dans le moment où l'Ange l'annonça aux Bergers,

et même où l'Évangile l'a proposée à la foi du monde, était-elle au rebours et au-dessus de toute invention humaine, manifestement divine dans son annonce, comme elle l'a été dans l'événement! Ce sont là de ces traits de divinité que l'Évangile lance infailliblement dans les âmes, et qui y portent la condamnation et la mort quand ils n'y portent pas la foi et la vie.

« Au même instant, se joignit à l'Ange une grande « troupe de l'Armée céleste, louant Dieu et disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la « terre aux hommes de bonne volonté. »

Qu'il est touchant de voir ainsi la *famille supérieure de Dieu* se réjouir du bonheur de la *famille inférieure;* de ce qu'un Sauveur *nous est né*, en conformité littérale de la prophétie[1] !

Le Prophète nous avait déjà montré ces mêmes Anges, « les Anges de la paix, pleurant amèrement » sur la misère des hommes et sur leur rupture avec la Bonté céleste : *Angeli pacis amare flebant*[2]; et maintenant ils chantent cette paix descendue sur la terre dans celui que le Prophète appelle de ce nom : *Et erit Iste Pax.*

Mais ils ne chantent pas seulement la paix aux hommes sur la terre; ils chantent aussi la gloire à Dieu au plus haut des cieux : c'est-à-dire, en deux mots, tout le Plan divin, embrassant le ciel et la terre, les Anges et les hommes, Dieu et toute la création, dans ce merveilleux Enfant sur qui ce chant se fait entendre. Vérités sublimes, que toute la terre ignorait, et que des Anges seuls pouvaient annoncer ainsi aux hommes. Qui savait, dans ce

[1] *Parvulus* NATUS EST VOBIS, dit Isaïe; NATUS EST VOBIS *hodie Salvator*, dit l'Ange aux Bergers dans l'Évangile.

[2] Isaïe, XXXIII, 7.

premier moment, qu'avant que Jésus-Christ, prenant notre chair, se fût rendu l'adorateur de son Père, Dieu n'avait pu recevoir une gloire digne de Lui? Qui connaissait même le divorce et l'inimitié qu'il y avait entre le ciel et la terre, avant que le Fils de Dieu fût descendu du ciel en terre pour en être le lien et la paix? Ces grandes choses, inconnues alors et cachées dans l'obscurité des prophéties, comprennent tout; et elles sont elles-mêmes comprises dans deux paroles, si claires et si simples qu'il faut être un Ange pour les avoir dites, et bien peu touché du merveilleux pour ne les pas sentir.

Eclairés sans doute au dedans de cette *clarté de Dieu qui les enveloppait* au dehors, « les Bergers passèrent en « toute hâte à Bethléhem. Ils trouvèrent Marie et Jo- « seph, et l'Enfant couché dans une crèche; et l'ayant « vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été « dit touchant cet Enfant. Et tous ceux qui l'entendi- « rent admirèrent ce qui leur avait été rapporté par les « Bergers. — Or, Marie conservait toutes ces choses en « elle-même, et les repassait dans son cœur. »

Ne cessons d'admirer la véracité du divin récit. Des Anges viennent d'apparaître à des Bergers dans les champs pour leur annoncer que LE SEIGNEUR vient de naître et les appeler à venir l'adorer. Qui ne s'attendrait à trouver autour du Seigneur lui-même ces mêmes Anges, et en plus grand nombre encore, toute la Cour céleste, rendant, la première, ces adorations auxquelles ont été conviés les Bergers? Comment Celui qui n'apporte pas seulement la paix aux hommes, mais aussi la gloire à Dieu au plus haut des cieux, n'est-il lui-même personnellement honoré d'aucune gloire? Comment des inven-

teurs qui auraient tant fait que d'imaginer à plaisir le merveilleux de l'apparition des Anges n'en auraient-ils pas usé dans l'objet même de cette apparition? Comment quelque lumière extraordinaire ne brille-t-elle pas sur l'étable? Comment le divin Enfant lui-même n'en est-il pas enveloppé? Comment enfin rien, absolument rien de surnaturel ne vient-il relever une bassesse qui n'avait par elle-même rien que de rebutant et de méprisable? Mais non : « Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans « une crèche : » voilà tout. Bien évidemment ce n'est pas ainsi qu'on invente! Les Évangélistes ont été modestes dans l'exposition de l'objet de notre foi, parce qu'ils étaient sincères. Ils ont cru l'humiliation de la crèche sans en rougir, et l'apparition des Anges sans y ajouter. Ils ont laissé à Jésus-Christ lui-même d'honorer sa crèche par ses abaissements plus qu'ils ne l'eussent honorée par tout le merveilleux de leurs inventions; et, par cette fidélité, ils ont fait ressortir le plus grand de tous les merveilleux : celui, non plus de quelques bergers convoqués par des Anges; mais de l'univers civilisé, convoqué par les Apôtres, adorant un simple enfant dans la bassesse de ce berceau.

Sans doute, dans cet humiliant état, ce divin Enfant n'était pas sans se révéler dès l'abord aux âmes simples, par des touches de grâce qui devaient les ravir autant et plus que toutes les apparitions célestes, et l'Évangile nous le fait connaître en nous disant que, « l'ayant vu, « les bergers *reconnurent* la vérité de ce qui leur avait « été dit touchant cet Enfant, » et communiquèrent leur *admiration* à ceux auxquels ils le rapportèrent. Mais qu'il y a donc d'ingénuité et de grandeur aux Évangélistes à nous avoir simplement donné à entendre ce mystère de

grâce sans le dévoiler, et que cette réserve est sainte et convaincante!

Mesurant sur elle ce qui est dit de la Sainte Vierge, nous trouverons de quoi nous édifier sur la glorieuse part qu'elle a dans ce mystère de l'adoration des Bergers.

Cette part est double : celle qu'elle y apporte, et celle qu'elle y prend. La première résulte de ces paroles : « Ils trouvèrent *Marie et l'Enfant;* » la seconde de celles-ci : « Or Marie conservait toutes ces choses en elle-« même et les repassait dans son cœur. »

Avant que Jésus-Christ n'entrât dans sa vie active, observe saint Bernard, trois apparitions principales avaient eu lieu de lui : la première, sur le sein de sa Mère, comme Fils de l'homme; la seconde, lorsqu'au baptême de Jean une voix du ciel le proclama Fils de Dieu; et la troisième, aux noces de Cana, lorsque, par le premier miracle qu'il y fit, il s'annonça lui-même comme vrai Dieu ayant tout pouvoir sur la nature.

Or, dans la première de ces apparitions, c'est de Marie que Jésus tire son principal témoignage.

Nous avons déjà développé cette vérité en elle-même. Nous devons nous borner à faire remarquer la justification qu'elle reçoit de tous les récits de l'Évangile qui concernent la première partie de la vie du Sauveur. On ne fait en général dater cette vie divine que de son apostolat public, la resserrant ainsi dans ses trois dernières années : comme s'il pouvait y avoir un seul instant dans une telle vie qui eût une moindre portée d'enseignement! Jésus-Christ a voulu nous prêcher par son silence et par son obscurité autant et même plus que par ses oracles et ses merveilles; et pour que nous ne puissions en douter, il a voulu appeler notre attention sur cette première

partie de sa vie par des mystères qui le manifestent d'autant plus qu'il y est passif.

Tel est, après le mystère de sa naissance, celui des premières adorations qu'il reçoit dans son berceau, dans l'état le plus propre à témoigner qu'il est fils de l'homme.

Nous devons attacher à ces mystères une importance d'autant plus grande, que nous voyons Jésus-Christ pendant tout le reste de sa vie, jusque dans les manifestations les plus éclatantes de sa divinité, et même dans la gloire céleste, retenir, entre toutes les qualifications que ses grandeurs lui permettent, cette qualification de *Fils de l'homme* qu'il a contractée dans le sein de Marie, manifestée dans ses bras.

C'est pour cela qu'il a voulu recevoir les premières adorations du genre humain dans cet état de *fils*, d'*enfant* d'une mère humaine, qu'il a voulu se montrer *fait de la femme*, comme dit saint Paul; c'est pour cela qu'il écarte de sa crèche tout ce qui pourrait trop faire voir qu'il est Dieu, et qu'il y place Marie et Joseph comme les deux témoins de son humanité, mais surtout Marie.

Marie nous apparaît ainsi comme l'ostensoir de Jésus aux Bergers, et en eux à tous les adorateurs qui viendront ensuite; car les mystères de Jésus-Christ sont perpétuels, et toujours nous *trouvons Jésus avec Marie.*

Telle est la part que Marie prête à ce mystère.

La part qu'elle y prend n'est pas moins grande.

C'est nous en donner une bien haute idée, dans un récit aussi sobre et aussi succinct que celui de l'adoration des Bergers, que de consacrer à Marie la seule réflexion qui y soit faite sur ce qui se passait au dedans des cœurs; d'autant que cette réflexion ne se présentait pas d'elle-

même dans le courant du récit, et qu'il a fallu s'y détourner comme par une intention expresse. Les Bergers viennent adorer l'Enfant-Dieu : ils le trouvent avec Marie et Joseph, reconnaissent ce qui leur avait été dit de lui, et s'en retournent émerveillés : voilà, ce semble, tout le mystère. Mais non. L'Évangéliste tient à nous faire connaître qu'un cœur entre tous les cœurs a été pénétré de toutes ces divines choses, les a gardées et pesées à toute leur valeur. Or *Marie conservait toutes ces choses et les repassait dans son cœur*. C'est-à-dire que Marie, et Marie seule de tous les assistants, était à la hauteur de ces mystères par sa fidélité à n'en rien perdre, et par son application à les méditer, à s'en nourrir, à en conférer tous les enseignements les uns avec les autres, à en thésauriser les lumières et les grâces dans son cœur. Voilà ce que veulent dire ces paroles si simples et si communes, mais qui contiennent l'éloge de la plus éminente vertu qui fût jamais. Elles nous entr'ouvrent ce grand cœur, ce saint cœur de Marie, et nous en donnent la plus vaste idée, en nous faisant connaître qu'ayant reçu des lumières et des grâces avec une plénitude singulière, elle les a conservées toutes, *conservabat omnia*, et non-seulement conservées, mais cultivées, fécondées, accrues par ce travail intérieur de sa fidélité, et portées jusqu'à la plus sublime perfection. Qu'on ne nous demande donc plus ce qu'a fait la très-Sainte Vierge : ces paroles nous l'apprennent plus exactement que toutes les histoires qu'on nous donne des actions des autres saints ne peuvent nous les faire connaître. Il n'était pas nécessaire qu'on fît de même un détail de celles de la très-Sainte Vierge. Sa vie a été toute égale et toute uniforme. Elle n'a fait qu'une seule chose ; mais la grande, l'unique chose : *elle a con-*

servé les actions et les paroles de la Sagesse éternelle en les repassant dans son cœur.

Ce trait termine dignement le récit du mystère de l'adoration des Bergers, dans l'Évangile ; il en est comme *la moralité;* et il semble aussi nous dire, comme nous l'avons jugé ailleurs, qu'en conservant ainsi toutes ces choses dans son cœur pour elle-même, Marie les conservait pour nous, pour l'Église et pour le monde, comme la digne dépositaire de ces mystères dont elle devait être plus tard la révélatrice, et pour ainsi dire l'Évangéliste.

III

Enfin, le troisième mystère de l'adoration des Mages vient compléter, avec celui des Bergers, le grand mystère de la naissance du Fils de Dieu.

L'enseignement qu'il nous apporte fait double emploi, ce semble, avec celui que nous venons de recueillir. C'est encore Jésus enfant adoré dans les bras de Marie. Mais cette représentation du même mystère, par un autre Évangéliste que celui qui nous a tracé le récit des Bergers, est une preuve sensible de l'importance que Dieu a voulu nous y faire attacher. On dirait que Jésus-Christ ne saurait trop, à son gré, se montrer enfant sur le sein de sa Mère. C'est dans cet état qu'il veut faire voir toute sa faiblesse; c'est sur ce trône qu'il veut faire adorer toute sa grandeur. Dans aucun temps de sa vie il n'a paru si homme, ni été reconnu si Dieu. Et comme c'est de Marie qu'il veut tirer le plus sensible témoignage de sa faiblesse humaine, c'est sur Marie qu'il reflète le plus vif éclat de sa Divinité.

C'est pourquoi ce n'était pas assez de l'adoration des Bergers, il fallait encore l'adoration des Rois; ce n'était pas assez de l'adoration des Juifs, il fallait l'adoration des Gentils; ce n'était pas assez de la nature angélique, il fallait encore la nature physique pour proclamer ce grand enseignement.

Et combien d'autres enseignements particuliers s'y trouvent contenus! Ne négligeons pas de les signaler; parce que, bien que nous nous proposions spécialement, dans l'étude de ce mystère, la gloire de Marie, tout ce qui concourt à nous le faire connaître profite à la part qu'elle y prend.

Sans vouloir diminuer le prodige céleste qui attira les Mages de l'Orient à Bethléhem, il faut rappeler cette grande circonstance historique au sein de laquelle il s'est produit et qui en était comme la préparation, que *c'était une opinion invétérée et accréditée dans tout l'Orient, sur le fondement d'anciens oracles, que de la Judée devait, en ce temps-là, surgir une Puissance dominatrice de l'univers.* Tacite, Suétone et Josèphe rapportent ce bruit dans des termes tellement identiques qu'on voit bien qu'ils n'en sont que les échos. Cicéron et Virgile, le premier dans son traité de la *Divination*, le second dans sa quatrième Églogue, témoignent aussi que c'était là la grande préoccupation de leur temps. Vespasien et Hérode cherchèrent à l'exploiter au profit de leur ambition. Toute la Judée enfin, d'où ce grand événement était attendu, en avait fait tellement son idée fixe, que, comme nous le voyons dans l'histoire de Josèphe, non moins que dans l'Évangile, ce n'était pas une question de savoir si le Messie allait venir, mais qui était le Messie entre tous les prétendants à cette grande destinée. « Si quelqu'un

« vous dit : Le Christ est ici, ou il est là ; ne le croyez « point, car il s'élèvera de faux christs qui feront des « choses étonnantes pour séduire s'il était possible les « élus mêmes[1]. » Tel était l'état des esprits dans la Judée et dans l'Orient ; et c'est là une des preuves les plus considérables de notre foi.

Ajoutons que, parmi les anciens oracles où ce grand témoignage prophétique de la venue de notre Dieu prenait sa source, Josèphe cite celui qui se lit au livre des Nombres : « L'*Étoile* se lèvera de Jacob et la Verge se « dressera d'Israël, » et c'est cet oracle qui fit la fortune du faux Messie Barkochebas, dont le nom signifie *Fils de l'Étoile*.

C'est dans cette situation que, « du temps du roi Hé« rode, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem et ils « demandèrent : Où est le Roi des Juifs qui vient de « naître ; car nous avons vu son étoile en Orient, et nous « sommes venus l'adorer. »

On tient généralement que ces Mages venaient de l'Arabie, comme l'indique la nature de leurs présents. C'étaient des personnages considérables, des espèces d'Emirs, en qui s'alliait le triple caractère de la Science, de la Religion et de la Souveraineté. Ils professaient le Sabéisme ou le culte des astres, et représentaient ainsi, dans une de ses phases, et même dans sa phase originelle, l'erreur universelle dans laquelle était plongée la Gentilité. Et il est visible que la Providence, en les attirant aux pieds du berceau de Jésus-Christ, a voulu faire d'eux comme les députés de l'avenir, comme les prémices de la conversion du monde païen au Christianisme.

[1] Matth., XXIV, 24.

Ce dessein est rendu plus manifeste, quand on le rapproche de l'adoration des Bergers. Ceux-ci représentaient les Juifs. Et comme la foi du Messie devait réunir les deux peuples, le Juif et le Gentil, son berceau en reçoit les adorations. Seulement le Juif est l'enfant de la première Alliance, dont le Gentil a fui le joug : c'est pour cela que les Bergers sont appelés de fort près et du voisinage de Bethléhem, comme les domestiques de la foi; et que les Mages sont appelés de fort loin et du fond de l'Arabie, comme plongés dans les ténèbres de l'infidélité.

Par la même raison, les Juifs, accoutumés à un saint commerce avec Dieu et aux apparitions des Esprits célestes, sont avertis par les Anges, comme par leurs frères et par leurs égaux. Mais les Gentils n'ont que le spectacle de la nature, la lumière extérieure du soleil et des étoiles : ils en ont fait leurs dieux; c'est pourquoi la Providence se sert de ce sujet de leur égarement pour en faire l'instrument de leur retour. C'est une étoile qui les attire et qui les guide à Bethléhem; mais une étoile miraculeuse, une étoile intelligente, ou plutôt une Intelligence étoilée. C'est ce qu'ils donnent eux-mêmes à entendre en disant : *Nous avons vu son Étoile;* l'Étoile de Jésus : cette merveilleuse Étoile qui ne faisait que poindre et que scintiller, paraissant et disparaissant aux yeux des Mages; mais qui grandissant ensuite, est devenue cet éclatant et permanent Soleil de la foi chrétienne qui illumine toutes les nations.

Il y a tout lieu de croire que cette Étoile, outre l'attrait intérieur que Jésus exerçait sur le cœur des Mages, trouvait un concours puissant dans cette préoccupation générale qui tournait alors tous les yeux de l'Orient et de

l'Occident vers la Judée, comme vers le pôle de l'accomplissement de l'antique Prophétie : *L'Étoile se lèvera de Jacob, de Jacob sortira le Dominateur*[1].

C'est ce qui se fait voir dans la suite du divin récit :

« Ce que le roi Hérode ayant appris, il en fut troublé, « et toute la ville de Jérusalem avec lui. Et ayant as- « semblé tous les Princes des prêtres et les Scribes du « peuple, il s'enquit d'eux où devait naître le Christ. « Et ceux-ci lui répondirent : En Bethléhem de Juda, « selon qu'il a été écrit par le Prophète : *Et toi, Beth-* « *léhem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre d'entre les* « *principales villes de Juda; car c'est de toi que sortira* « *le Chef qui conduira mon peuple.* Alors Hérode, ayant « fait venir les Mages en particulier, s'enquit d'eux, avec « grand soin, du temps que l'Étoile leur était apparue; « et les envoyant à Bethléhem, il leur dit : Allez, infor- « mez-vous de cet enfant; et lorsque vous l'aurez trouvé, « rapportez-m'en la nouvelle, afin que j'aille, moi aussi, « l'adorer. »

Ce n'est pas un récit : c'est l'action même qui se passe sous nos yeux; et une action tellement publique et historique, que saint Matthieu la rapportant au sein du pays, et dans sa langue, en est évidemment le narrateur naïf et fidèle. Ce trouble d'Hérode et de toute la ville de Jérusalem avec lui, à la venue et à la question des Mages, est tout à fait conforme à cette préoccuppation générale des esprits concernant la venue du Messie, dont l'Evangéliste ne nous parle pas, mais qui, nous étant attestée par toute l'histoire profane, confirme d'autant plus son récit. Hérode, en particulier, qui était un des plus ambi-

[1] Nomb., XXIV, 17.

tieux compétiteurs de la royauté du Messie, et qui parvint à recruter, comme tant d'autres, une secte de fanatiques sous le nom d'*Hérodiens*, dut surtout être troublé; et Jérusalem, dont la destinée politique et religieuse était suspendue à ce grand événement, dut l'être avec lui. C'est pourquoi les conseils publics sont convoqués : l'un, celui des Princes des prêtres, qui était comme un sénat ecclésiastique; l'autre, celui des Scribes du peuple, qui était sans doute une magistrature civile.

La réponse qu'ils font est nette et prompte. Il n'est personne qui ne l'eût faite aussi bien qu'eux, tant elle était clairemement dictée, depuis trois cents ans, par le Prophète Michée. Cette prophétie du lieu précis, quoique obscur, où devait naître le Dominateur que toute la terre attendait, et que toute la terre adore, est une de ces mille preuves éblouissantes de la vérité de notre foi, qui font de l'incrédulité un mystère plus grand que ceux qu'elle refuse de croire.

Mais ce qu'il nous faut considérer, c'est le sort de cette incrédulité dans les Juifs, et le dessein de Dieu tel qu'il avait été annoncé et qu'il s'est accompli dans ce peuple infidèle, ressortant déjà de la circonstance que nous étudions.

Le Juif, comme dit saint Paul, est la tige primitive de notre foi, l'olivier franc. Le Gentil est l'olivier sauvage, qui doit être enté sur l'olivier franc, y être inséré comme un sauvageon, et en recevoir la séve et la fécondité divines. Pour cette raison, il faut que les Mages viennent à Jérusalem, qu'ils interrogent les Juifs, qu'ils reçoivent d'eux les prophéties et les saintes Écritures; que la perfection de la révélation particulière qu'ils ont reçue

vienne d'Israël, et que ce soit par sa conformité avec les prophéties qu'elle soit jugée digne et infaillible : c'est pour cela que l'Étoile miraculeuse qui les avait conduits de si loin ne les dispense pas de ce recours, s'efface pour les y obliger, et ne reparaît qu'après qu'ils ont reçu le *titre* en quelque sorte de leur destination.

Mais, dans les desseins de Dieu, les Gentils profiteront mieux des Écritures que les Juifs. Aveugles archivistes du Christianisme, ceux-ci les leur donneront sans les avoir altérées. Ils y laisseront tout ce qui regarde le Messie, ils conserveront religieusement les prédictions de sa naissance et de sa mort; mais il n'en feront aucune application à Jésus-Christ : les Gentils n'y verront que lui, mais les Juifs y verront tout autre chose. Il faut pour cela que les Juifs répondent bien sur le Messie en général, mais qu'ils ne tirent aucune conséquence pour Jésus-Christ de leur propre réponse; et il faut, au contraire, que les Mages déterminent la réponse générale des Juifs à la personne de Jésus-Christ, et qu'ils profitent seuls des Écritures que les Juifs consultent pour eux.

Quel dessein secret, quel plan suivi renferment ces mystères de l'Évangile dont le récit superficiel nous arrête si peu! Ainsi les œuvres de la nature cachent un art profond sous un jeu facile.

« Ayant ouï ces paroles du roi, ils partirent. Et, en « même temps, l'Étoile qu'ils avaient vue en Orient, « allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le « lieu où était l'Enfant, elle s'y arrêta. Lorsqu'ils virent « l'Étoile, ils furent transportés de joie ; et, entrant dans « la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa Mère,

« et, se prosternant, ils l'adorèrent. Puis, ouvrant leurs « trésors, ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'en- « cens et de la myrrhe. »

Il n'a fallu dire aux Bergers qu'un mot du Messie, et aussitôt ils l'entendent, ils se mettent en chemin pour l'adorer, sans avoir besoin de guide. La simplicité de leur âme et la familiarité des choses de Dieu le leur fait aisément trouver. Mais tout est nouveau pour les Mages. Il leur faut un guide dans une route nouvelle et inconnue; ils sont déconcertés dès qu'ils le perdent de vue, et transportés de joie de le retrouver et de le voir s'arrêter sur le point précis de leur recherche. Juste signification de la difficulté qu'ont les sages du monde, les rois de la science et de l'esprit, les mages de la philosophie de discerner les choses de la foi, et de la nécessité où ils sont de subordonner leurs lumières naturelles, si vastes qu'elles soient, à la lumière surnaturelle de l'enseignement divin, si petite qu'elle leur paraisse. C'est là le plan de la Révélation chrétienne qui, dès le berceau de Jésus-Christ, nous fait voir en action cette vérité qui sortira un jour de sa bouche divine : « Je vous rends grâce, ô « mon Père, Dieu du ciel et de la terre, de ce que vous « avez caché ces choses aux sages et aux prudents, « et de ce que vous les avez révélées aux petits. » Admirable économie qui met la plus grande soumission du côté où doit se trouver le plus grand orgueil, et le plus facile accès du côté de la plus grande ignorance !

Fidèles et soumis au céleste enseignement, les Mages entrèrent dans la demeure; ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa Mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent. Quelle merveilleuse leçon ! Voici les Mages qui n'entrent pas

dans la foi à d'autres fins ni à d'autres conditions que les Bergers. Ce n'est pas Jésus glorieux, ni même Jésus docteur qu'il leur est donné de trouver d'abord, c'est Jésus enfant. « Que faites-vous, ô Mages ? s'écrie saint « Bernard, que faites-vous ? Vous adorez un enfant à la « mamelle, sous un toit de chaume, dans des langes « misérables? Est-ce que c'est là Dieu ? Dieu, assuré- « ment, est dans son temple : le Seigneur est au ciel, « seule demeure digne de lui ; et vous, vous le cherchez « dans une vile étable, dans le sein de sa mère[1]. Com- « ment ces sages personnages sont-ils ainsi devenus « fous ?... Ils se sont faits fous pour devenir sages. L'Es- « prit de Dieu les a instruits à l'avance de ce que plus « tard l'Apôtre devait prêcher au monde, que *celui qui* « *veut être sage doit se faire fou pour devenir sage. Parce* « *que, dans sa fausse sagesse, le monde ne pouvant arriver* « *à connaître Dieu par la sagesse, il a plu à Dieu que ce soit* « *par la folie de sa prédication que ceux qui croiront seront* « *sauvés.* Celui-là même qui a conduit les Mages les a « ainsi instruits[2]. »

Et il nous instruit en eux de cette grande vérité que c'est l'Enfant Jésus que nous devons spécialement chercher et adorer, et que, par conséquent, nous ne pouvons le trouver qu'*avec Marie sa Mère.*

Comme Jésus Enfant ne peut se passer de sa Mère, nous ne pouvons nous passer de l'adorer dans ses bras, d'honorer par conséquent cette Mère du plus grand honneur qui puisse être décerné après celui de l'adoration, puisqu'il doit en approcher dans la proportion de l'union,

[1] In Epiph., *Serm.* I.
[2] *Ibid.*, *Serm.* II.

de la consanguinité et de l'affinité qui unit l'enfant à sa mère, et l'Enfant Dieu à sa Mère Vierge.

Et cela, pour un grand et touchant dessein, pour témoigner le Mystère des mystères, le Mystère de l'Incarnation, le Mystère de Dieu fait homme et Fils de l'homme. C'est là tout le Christianisme, qui est proprement le culte du FILS DE L'HOMME et de la MÈRE DE DIEU. Deux cultes qui s'appellent, qui s'embrassent, qui s'étreignent aussi étroitement que l'*Enfant et la Mère*.

C'est pour donner au monde ce grand enseignement, que Dieu a fait venir les Mages de l'Orient aux pieds de l'Enfant-Dieu, comme il avait fait venir les Bergers, et que l'Évangile nous a tracé ce double récit. C'est pour cela qu'il a voulu que le culte incontestablement le plus fervent et le plus solennel d'adoration que le Fils de Dieu ait jamais reçu durant sa vie mortelle lui ait été décerné en cet état, et lui ait été décerné par les Mages plus encore que par les Bergers.

Car l'Évangile nous donne simplement à entendre, mais il ne nous dit en aucune sorte que les Bergers adorèrent l'Enfant-Dieu : tandis que pour les Mages il tient, ce semble, à nous les montrer prosternés dans la poussière, à raison même de leur sagesse, de leur richesse et de leur grandeur, dont ils font à Jésus la symbolique offrande. Ils déclarent hautement à Hérode qu'ils sont *venus de l'Orient pour* L'ADORER ; et à peine furent-ils entrés et virent-ils l'Enfant avec Marie sa Mère, que, *se prosternant en terre*, ILS L'ADORÈRENT. *Puis, ouvrant leurs trésors, il lui offrirent pour présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe.*

O quelle foi ! quelle humilité! quelle fidélité ! quelle

simplicité! quel exemple de tous les sentiments que nous devons apporter au pied des autels de Jésus et de Marie nous offre ici l'Évangile dans la conduite des Mages? « A qui comparerai-je ces hommes-là? dit encore « saint Bernard : si je considère la foi du bon larron, la « confession du centenier, ils l'emportent de beaucoup, « en ce que, du temps de ceux-ci, Jésus avait déjà fait « de nombreux miracles, avait été préconisé par nombre « de voix, avait reçu maintes adorations... En tout cela « je vous prie de considérer et de remarquer combien la « foi, qu'on dit aveugle, est clairvoyante, combien elle « a des yeux de lynx, elle qui découvre le Fils de Dieu « dans un enfant à la mamelle, dans un supplicié, dans « un mourant. »

Les Mages découvraient ainsi dans cet enfant Celui qu'après eux toute la terre devait adorer. Et maintenant que cette adoration universelle de dix-huit siècles, que toutes les merveilles et que tous les bienfaits qui la justifient si prodigieusement sont venus nous manifester le Dieu et la Mère de Dieu, qui est sage, qui est clairvoyant et vraiment éclairé, de ceux qui ne voient pas encore, qui ne savent pas encore *trouver l'Enfant avec la Mère*, ou de ceux qui, se prosternant avec les Mages, lui offrent tous les trésors de leur cœur?

CHAPITRE XIII

LA PURIFICATION DE MARIE, LA PRÉSENTATION DE JÉSUS ET LA PROPHÉTIE DE SIMÉON.

Quand on lit et qu'on pénètre l'Évangile, comme nous essayons de le faire, on est de plus en plus étonné que les grandeurs de Marie et le culte qui lui est dû soient systématiquement méconnus par ceux-là même qui se piquent d'un zèle exclusif pour ce Livre de notre foi, et on admire comment la lumière même aveugle ceux qui veulent se la faire à eux-mêmes, au lieu de la recevoir.

Chacun des mystères de l'Annonciation, de la Visitation, de l'Enfantement de Jésus, que nous venons d'étudier, suffirait seul pour fonder le culte de louange et d'intercession que nous professons pour la Mère de Dieu. Qu'est-ce donc de leur réunion, de leur suite, de cette divine persistance de l'Esprit-Saint à manifester Marie avec Jésus, et à associer leurs destinées?

Pour que nous ne puissions pas nous méprendre à cet égard, Dieu a voulu forcer en quelque sorte notre attention aux mystères de l'Enfance de Jésus et de la Maternité divine de Marie, en les multipliant et en les illustrant par des témoignages célestes et prophétiques qui en fissent ressortir toute l'intention et toute la grandeur.

C'est ce qui nous apparaît dans les trois nouveaux mystères de la Purification de Marie, de la Présentation de Jésus, et de la prophétie de Siméon. « Mystères véné-« rables, dit Bourdaloue, où nous découvrons ce qu'il y

« a dans notre religion, non-seulement de plus sublime « et de plus divin, mais de plus édifiant et de plus tou- « chant : un Homme-Dieu offert à Dieu; le Saint des « saints consacré au Seigneur; le Souverain Prêtre de la « nouvelle Alliance dans un état de victime; le Rédemp- « teur du monde racheté lui-même; une Vierge purifiée; « et une Mère enfin immolant son Fils : quels prodiges « dans l'ordre de la grâce ! »

Rien n'est plus simple en apparence et plus sublime en réalité que le récit que l'Évangile nous fait de ces mystères. Il commence ainsi :

« Le temps de la purification de Marie étant accompli, « selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusa- « lem pour être présenté au Seigneur, selon qu'il est « écrit en la Loi, que *tout enfant mâle premier-né sera* « *consacré au Seigneur;* et pour offrir en sacrifice, comme « il est ordonné par la même Loi, deux tourterelles ou « deux pigeonneaux. »

Pour l'intelligence de ce récit, il faut rappeler ici deux lois que Dieu donna autrefois à son peuple par Moïse, et dont saint Luc n'a pas oublié de faire mention. La première est celle du *Lévitique*[1], d'après laquelle une femme, qui avait mis un enfant au monde, devait être séparée, pendant un certain temps, des choses saintes; c'est-à-dire qu'il lui était défendu, comme à une personne impure, d'entrer dans le temple et de toucher rien de saint, jusqu'au jour de sa purification, qui était le quarante-unième après la naissance d'un fils, et le quatre-vingt-unième après la naissance d'une fille. Ce temps expiré, la mère devait se présenter au temple, et offrir

[1] Lévit., XII.

pour son enfant un agneau d'un an en holocauste, avec un pigeonneau ou une tourterelle pour sa purification légale. Si, à raison de sa pauvreté, elle ne pouvait offrir un agneau, elle devait offrir seulement deux tourterelles ou deux pigeonneaux, l'un en holocauste et l'autre pour sa purification. — La seconde loi est celle de l'*Exode*[1], par laquelle Dieu ordonnait qu'on lui offrît tous les premiers nés, tant des hommes que des animaux, comme étant dévoués à son service. Toutefois, il était ordonné, par la même loi, de racheter les enfants premiers-nés pour un certain prix.

On comprend maintenant le récit de l'Évangile. Il se borne à nous faire connaître que Marie se soumit à la *purification*, et que Jésus, par Marie, se soumit à la *présentation*, comme le commun des femmes et des enfants de la Judée.

L'Évangéliste nous dit même cela transitoirement et comme une chose toute naturelle et ordinaire : .

« Après que les jours de la Purification furent accomplis, etc., etc. »

Qu'y a-t-il donc, en effet, en cela qui ne soit naturel et ordinaire, et qui doive nous arrêter ?

En effet, rien de plus ordinaire : mais ordinaire, tout comme il l'est que Marie ait enfanté Jésus, l'ait enveloppé de langes et couché dans une crèche. C'est la continuation, soit dans le fait, soit dans la manière de le raconter, de ce même cours ordinaire de la vie humaine en Jésus et en Marie.

Mais voulez-vous que ces mêmes événements, si ordinaires, deviennent ce qu'il y eut jamais de plus extraor-

[1] Exode, XIII, 12 et 13.

dinaire? vous n'avez qu'à considérer que cet enfant qui se fait présenter et racheter par sa mère est le Fils de Dieu, le Saint des saints, le Rédempteur du monde; et que cette mère, qui se fait purifier, est la Vierge des vierges, la Reine des Anges, la Mère de Dieu.

Après cela, je vous laisse adorer la sublimité de ces mystères, et la simplicité de leur accomplissement et de leur récit.

Quel prodige de discrétion, de soumission et d'humilité, nous y apparaît en Marie! Après tous les honneurs qu'elle avait reçus de l'Ange, d'Élisabeth, des Bergers et des Mages, après l'hymne, chanté par elle, de ses grandeurs, et la vue prophétique de tous les hommages que l'univers lui rend depuis dix-huit siècles, elle, la *Bénie entre toutes les femmes*, se soumet à la commune humiliation des femmes. Ne pouvait-elle pas redire en ce moment que *Dieu lui avait fait de grandes choses*, qu'elle était *Bienheureuse*, qu'elle était *Bénie*, et que le *Fruit de son sein était béni :* qu'elle venait, en un mot, apporter au monde la Purification, loin de la chercher, et le Rachat, loin de le demander? Les intérêts de son Fils ne semblaient-ils pas le lui prescrire; puisque son silence et sa conduite dérogeaient à sa divinité, et, en le faisant passer pour fils de l'homme, démentaient tant de prodiges et tant d'oracles qui l'avaient déjà proclamé Fils de Dieu?

Voilà sans doute comment eût agi toute autre que Marie, ou comment une invention humaine l'eût fait agir. Mais ne vous attendez, de la part de Marie et de l'Évangile, à rien que d'ordinaire et de commun, c'est-à-dire — relativement à ce qu'elle est — à rien que d'extraordinaire et de sublime. Dans une union merveilleuse avec

les vues d'abaissement et de sacrifice de son Fils, elle rabat toutes ses grandeurs, elle voile toutes ses gloires, pour s'assujettir et l'assujettir aux plus humiliantes prescriptions. Elle, qui naguère simple jeune fille, inconnue à elle-même comme elle l'était au monde, osait, dans sa jalouse fidélité à la virginité dont elle avait fait vœu, parlementer avec un Ange, et objecter à l'honneur de devenir Mère de Dieu qu'elle *ne connaissait point d'homme*, maintenant, de la hauteur de cette divine Maternité, et d'une Virginité qu'elle avait mise plus haut encore, elle descend jusqu'à paraître aux yeux des hommes dépouillée de cette double gloire, ou plutôt elle s'élève à la gloire des gloires, à celle de l'humilité.

Les grandeurs de Marie échappent à toute comparaison ; elles ne peuvent se mesurer que les unes par les autres, et c'est ce qui fait que nous ne les voyons pas. Ainsi, Marie professe la virginité au point de lui sacrifier l'honneur de devenir la Mère de Dieu, et elle pratique l'humilité au point de lui sacrifier l'honneur de cette virginité même : ce sont des hauteurs sur des hauteurs, dont le sommet dépasse toutes les vertus de la terre et des cieux, passe toute connaissance, la connaissance de Marie elle-même, et n'a pour spectateur que cet œil de Dieu qui contemple l'humilité de sa servante dans les grandeurs qu'il lui a faites. En se dépouillant elle-même de ces grandeurs par cette humilité, elle les justifie, elle les mérite, elle les consomme. Aussi ne saurait-on douter que, de la Purification, dont elle n'avait pas besoin, Marie ne soit cependant sortie plus pure Vierge, plus digne Mère de Dieu, étant sortie plus humble.

Voilà ce que contient le mystère de la *Purification*,

sous une simplicité qui ne laisse rien paraître, et qui efface jusqu'à ses traces.

Mais par un merveilleux enchaînement de mérites et de grâces, d'abaissement et de grandeurs en Marie, voici que, au moment même où elle sacrifie aux yeux des hommes la dignité de Vierge Mère de Dieu, elle est investie d'une grandeur nouvelle, de celle qui nous apparaît dans le mystère de la *Présentation*, et que nous devons maintenant contempler.

II. — Ce mystère est un des plus sublimes de notre foi. Il réitère le mystère de l'Incarnation; il anticipe celui de la Rédemption; et il les unit dans la plus auguste cérémonie.

Bourdaloue nous y dévoile tout le Plan divin avec une majesté de raison qui subjugue et ravit l'intelligence : « Dieu, dit-il, voulait que dans chaque famille le pre- « mier-né lui fût voué pour lui répondre de tous les « autres, et pour être comme un otage de la dépendance « de ceux dont il était le chef. Mais chacun de ces pre- « miers-nés n'était chef que de sa maison, et la loi dont « je parle n'obligeant que les enfants d'Israël, il n'en « pouvait revenir à Dieu qu'un honneur borné et limité. « Que fait Dieu? Il choisit dans la plénitude des temps « un homme, Chef de tous les hommes, dont l'oblation « lui est comme un tribut universel pour toutes les « nations et pour tous les peuples; un homme qui nous « représente tous et qui, faisant à notre égard l'office « d'aîné, répond à Dieu de lui et de nous, à moins que « nous n'ayons l'audace de le désavouer et que nous ne « soyons assez aveugles pour nous détacher de lui; « un homme, dit le grand Apôtre, dans qui tous les

« êtres réunis rendent aujourd'hui à Dieu le devoir de « leur soumission, et qui, par son obéissance, remet « sous l'empire de Dieu tout ce que le péché en avait « soustrait. Car, c'est ce que le Saint-Esprit a voulu nous « exprimer dans ces admirables paroles de l'Épître aux « Ephésiens : *Instaurare omnia in Christo;* et c'est aussi « sur quoi est fondé ce droit d'aînesse que Jésus-Christ « devait avoir au-dessus de toute créature : *Primogenitus* « *omnis creaturæ.*

« Je dis plus : toutes les créatures, prises même « ensemble, n'ayant nulle proportion avec l'Être de « Dieu, et, comme parle Isaïe, toutes les nations n'étant « devant Dieu qu'une goutte d'eau, qu'un atome et qu'un « néant, quelque effort qu'elles fissent pour témoigner à « Dieu leur dépendance, Dieu ne pouvait être pleine- « ment honoré par elles, et dans le culte qu'il en recevait, « il restait toujours un vide infini que tous les sacrifices « du monde n'étaient pas capables de remplir. Il fallait « un sujet aussi grand que Dieu, et qui, par le plus « étonnant de tous les miracles, possédant d'un côté la « souveraineté de l'Être, et de l'autre, se mettant en état « d'être immolé, pût dire, mais dans la rigueur, qu'il « offrait à Dieu un sacrifice aussi excellent que Dieu « même, et qu'il soumettait dans sa personne, non point « de viles créatures, non point des esclaves, mais le « Créateur et le Seigneur même. Or, c'est ce que fait « aujourd'hui le Fils de Dieu, et, par son unique oblation; « il donne à jamais à ceux qui doivent être sanctifiés une « idée parfaite du vrai culte qui est dû au Dieu vivant[1]. »

Esprits d'élite, qui avez l'ambition des grandes conceptions de la Divinité, et qui les poursuivez à travers mille

[1] Deuxième sermon sur la Purification de la Vierge.

systèmes dont cette poursuite même proclame l'inanité, arrêtez-vous à une sagesse si digne de Dieu que lui seul peut s'y être révélé, et confessez une Religion qui, d'une part, revêt au dehors les témoignages historiques les plus éclatants, et qui, de l'autre, s'atteste ainsi elle-même par la divinité interne de sa doctrine!

Cette doctrine ressort du mystère de la Présentation de Jésus au Temple. Ce qui s'y passe n'est pas une simple cérémonie, c'est une offrande réelle; la même offrande que le Fils de Dieu fit de lui-même pour toute la création lorsque, entrant dans le monde, il dit à Dieu son Père : *Vous n'avez pas voulu d'oblation ni de sacrifice ; mais vous m'avez adapté un corps* qui me rendit capable d'être moi-même offert, *alors j'ai dit : Me voici, ô Dieu, pour faire votre volonté;* la même offrande dont il prononça lui-même la consommation, en rendant le dernier soupir sur le Calvaire, et dont tous les instants de sa vie n'ont été que le déploiement. Le mystère de la Présentation au Temple en a été plus particulièrement la profession. C'est là en effet qu'il est expressément offert comme *Premier-né* de la maison; de cette maison de l'univers que lui-même a faite, et que nous composons, *quæ domus sumus nos*[1].

Or, gloire incomparable de Marie! fondement certain de notre confiance en sa médiation! c'est par elle que se fait cette grande offrande. Dans le mystère de l'Incarnation, c'est par sa coopération et de sa substance que le Fils de Dieu a revêtu la création et en est devenu le premier-né; dans le mystère de la Rédemption, ce sera en union avec elle au pied de la croix qu'il sera immolé; dans le mystère de la Présentation, c'est par elle qu'il

[1] Hebr., III, 6.

veut être offert dans le même dessein, par elle qu'il veut être porté dans le Temple, par elle qu'il veut être mis dans les mains du Grand-Prêtre.

Marie dans l'Incarnation a été comme l'autel où est descendue la Victime et qui l'a attirée par la flamme de sa charité; dans la Présentation elle est comme le prêtre qui en fait l'offrande; et dans la Rédemption comme le sacrificateur qui l'immole. A la vérité, c'est le Fils de Dieu lui-même qui est le Prêtre et le Sacrificateur, comme il est la Victime; mais lui par Marie, en participation avec elle de ce caractère de Prêtre et de Victime qu'il lui communique par une extension de son sacerdoce, par l'onction de sa grâce, et par l'impression même du caractère sacerdotal; non pas formel, dit Gerson, mais plus éminent que celui de tous les autres prêtres, afin qu'elle put concourir d'une manière plus noble et plus excellente à la réconciliation des pécheurs : *Non habuit caracterem formaliter, fateor; habuit tamen eminenter ad reconciliationem peccatorum*[1]. Ce qui avait déjà fait dire à saint Épiphane : *Virginem appello Sacerdotem pariter et Altare :* « Je ne crains pas d'appeler la Vierge du « nom de Prêtre et d'Autel. »

Et ne doutons point que Marie n'ait eu la conscience de ce grand ministère au moment où elle le remplissait : « Que si, en effet, dit Bossuet, les Juifs éclairés enten-« daient en un sens spirituel ce qu'ils célébraient cor-« porellement, à plus forte raison la très-heureuse Marie « ayant le Sauveur entre ses bras, et l'offrant de ses pro-« pres mains au Père éternel, faisait cette cérémonie en

[1] Gerson, Tract. q. super *Magnificat*.—Voir aussi Albert le Grand, *Magn. Stip. Hab.* 89, l. VI.

« esprit, joignait son intention à ce que représentait la « figure, c'est-à-dire l'Oblation sainte du Sauveur pour « tout le genre humain racheté miséricordieusement par « sa mort. Ce qui me fait dire, et ce n'est point une mé- « ditation creuse et imaginaire, que de même que la « Sainte Vierge, au jour de l'Annonciation, donna son « consentement à l'Incarnation du Messie, qui était le « sujet de l'Ambassade de l'Ange ; de même elle ratifia, « pour ainsi dire, en ce jour, le traité de sa Passion, « puisque ce jour en était une figure et comme un pre- « mier préparatif[1]. »

C'était en effet une profession d'holocauste de son Fils, comme Rédempteur du monde, que faisait Marie dans ce mystère. Cet holocauste ne devait se consommer que sur la croix; mais il était consenti par Marie dès la Présentation, dès l'Annonciation même. Aussi rachète-t-elle le Rédempteur en donnant pour lui deux pigeonneaux ; mais elle le rachète en figure, pour le livrer en réalité ; elle le rachète temporairement et sous condition, pour l'élever en vue de son sacrifice, pour l'y suivre et le partager avec lui.

Et dans toute cette conduite, Marie exerce un ministère capital et universel : ce qu'elle fait pour elle et en la personne du Chef, elle le fait pour nous et dans ses membres. Comme elle offre le Rédempteur, elle nous le rachète, elle en dispose, elle nous l'obtient au plus bas prix, grâce à la valeur de sa médiation souveraine : ce ne sont que des pigeonneaux, c'est-à-dire que nos faibles et timides mérites ; mais ils sont joints aux siens et offerts par elle.

[1] Troisième sermon pour la fête de la Purification.

« Ainsi, dit Nicole, ce mystère nous lie à la Sainte « Vierge d'une manière particulière. Elle y est la figure « de l'Église en présentant Jésus-Christ à Dieu au nom « de toute la société des Chrétiens : mais toute la société « des Chrétiens doit aussi se joindre à elle et s'unir à « son sacrifice, comme à celui du principal de ses mem- « bres agissant au nom de tout le corps, et chacun doit « tâcher d'entrer dans ses dispositions, et la prier de « nous en obtenir quelque participation[1]. »

Tel est l'enseignement, je ne dis plus seulement de l'Église, mais de l'Évangile; et ceux qui ne l'y voient pas; qui n'y voient que le fait extérieur et insignifiant d'une femme ordinaire, offrant un enfant ordinaire, à des conditions ordinaires, ceux-là ne sont point *Evangéliques*, ne sont pas Chrétiens. Ils ne savent pas lire, sous le texte de l'Évangile, l'Évangile même, en esprit et en vérité.

Au surplus, l'Évangile brise lui-même son enveloppe et laisse voir tout ce que nous venons d'y découvrir de manière à ne laisser aucune excuse ni aucun prétexte à la contestation. C'est ce qui ressort du troisième mystère de *la Prophétie de Siméon*, étroitement lié dans un seul corps de récit à ceux de la *Présentation* de Jésus et de la *Purification* de Marie.

III. — Citons toujours le texte de l'Évangile; outre son intérêt, il porte avec lui une vertu dont nous tenons à sanctifier nos pages, et qui leur gagne à l'avance les cœurs.

« Or, il y avait un homme à Jérusalem qui s'appelait « Siméon. Cet homme était juste et craignant Dieu. Il

[1] *Essai de Morale*, t. XIII, p. 318.

« attendait la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit « était en lui. Et l'Esprit-Saint l'avait averti qu'il ne ver- « rait point la mort, qu'auparavant il n'eût vu le Christ « du Seigneur. Mû par ce divin Esprit, il vint au Tem- « ple ; et comme le Père et la Mère entraient aussi avec « le petit enfant Jésus, afin d'accomplir pour lui ce « qu'ordonnait la loi, il le prit entre ses bras, et bénit « Dieu, disant : Laissez maintenant, Seigneur, votre « serviteur s'en aller en paix, selon votre parole, puisque « mes yeux ont vu le Sauveur promis de vous, que vous « avez préparé pour être exposé à la face de tous les peu- « ples, comme la Lumière qui éclairera les nations et la « gloire d'Israël votre peuple. — Et le père et la mère « de Jésus admiraient ces choses que l'on disait de lui. « Et Siméon les bénit et dit à Marie sa mère : — Voici « que Celui-ci a été posé pour la ruine et la résurrection « de plusieurs en Israël, et pour être un signe auquel on « contredira. Et votre âme à vous-même sera transper- « cée d'un glaive, afin que soient révélées les pensées de « beaucoup de cœurs. — Il y avait aussi une prophé- « tesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu « d'Aser. Chargée de jours, elle n'avait vécu, depuis sa « virginité, que sept ans avec son mari. Restée veuve, et « âgée alors de quatre-vingt-quatre ans, elle ne quittait « point le Temple, servant Dieu nuit et jour, dans le jeûne « et dans la prière. Survenant, elle aussi, à ce même « moment, elle se mit à louer Dieu, et à parler de lui à « tous ceux qui attendaient la Rédemption d'Israël. »

Ce serait là un texte inépuisable d'enseignement et d'admiration. Touchons-en seulement les principaux points.

Quel portrait que celui de ce saint vieillard Siméon ! Chaque mot est un coup de pinceau. C'était un homme

juste, expression qui peint moins une vertu que la fusion de toutes les vertus naturelles et surnaturelles dans une parfaite conciliation. Ce caractère général de la vertu de Siméon est admirablement relevé par le trait qui vient ensuite : dans un si parfait mérite, il était *timoré*. Lui qui avait vieilli dans la justice avait bien acquis, ce semble, le droit de se la rendre à lui-même, et de se reposer à l'extrémité de la carrière dans la confiance qu'il allait en toucher le prix. Mais non : il avait cette qualité qui semble ne convenir qu'à ceux qui y mettent pour la première fois le pied : il était *timoré*. Quelle délicatesse et quelle pureté de conscience ce trait ne révèle-t-il pas! Il était juste et timoré, ATTENDANT *la consolation d'Israël*. Que faisait-il si tard dans la vie? Il *attendait*; il attendait le Rédempteur : c'était là son occupation, sa profession, sa raison d'être, sa vie même : c'était un *Expectant* de Jésus-Christ. Sans doute, il n'était pas le seul : toute sa nation, nous l'avons vu, tout l'Orient, tout le monde romain attendait à cette époque celui que, dix-huit siècles avant, les premiers Patriarches avaient appelé l'*Attente des Nations*, et que depuis dix-huit siècles toutes les Nations adorent; mais il l'attendait dans un autre esprit, dans l'esprit d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, dans l'esprit de Job et de Moïse, dans l'esprit des Prophètes et de tous les Saints de l'ancienne Loi; dans l'esprit, enfin, qui faisait dire au Rédempteur lui-même, objet de cette grande attente : « En vérité, je vous le « dis, beaucoup de Prophètes et de Justes ont désiré voir « ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu ; et d'entendre ce « que vous entendez, et ne l'ont point entendu[1]. » Tout

[1] Matth., XIII, 17.

cet esprit des Justes de l'ancienne Loi était passé dans le saint vieillard : il en était la personnification vénérable. C'est ce que confirme ce nouveau trait : *et le Saint-Esprit était en lui.* Jugez par là des saintes dispositions de son âme. C'est pour cela qu'il était juste et timoré, attendant la consolation d'Israël, retenu à la vie par cette unique attente, détaché de tout le reste, et se rendant de plus en plus digne de ce divin objet de ses désirs, jusqu'à être dans le Temple comme un Temple lui-même, sanctifié par la présence continue de l'Esprit-Saint.

Mais enfin, ce grand bonheur lui sera-t-il accordé? Sera-t-il plus heureux que ses pères qui n'ont vu *le Desiré des collines éternelles* qu'en esprit ou en espoir : que Balaam, qui disait : « Je le verrai, mais non point « maintenant ; je le regarderai, mais non de près ; » que Job, qui disait : « Je crois que mon Rédempteur est vi- « vant, et qu'au dernier jour je me lèverai de terre, « et que de nouveau revêtu de ma peau, je le verrai dans « ma chair ; » que nous, enfin, qui ne le voyons que par la foi et par la même espérance? Arrivé à l'extrême limite des vieux temps, lui sera-t-il donné de voir l'aurore des temps nouveaux ; d'être le dernier et le premier ; le dernier de la loi de Moïse, le premier de la grâce de Jésus-Christ : Juif par sa religion, Chrétien par son amour et sa reconnaissance? Oui, car *il lui avait été révélé par le Saint-Esprit qu'il ne verrait point la mort, qu'auparavant il n'eût vu le Christ de Dieu ;* et la mort cédait le pas à celui qui était la Vie.

Dans cette confiance, mais dans l'ignorance du moment fortuné où elle se réaliserait, mû d'un saint pressentiment, il vient au temple comme le père et la mère de l'enfant Jésus l'y portaient : et aussitôt, d'un coup

d'œil infaillible, il reconnaît dans ce petit enfant le Sauveur du monde; et, d'un mouvement rapide comme l'amour, *il le prend lui-même entre ses bras*, et le pressant sur son cœur, il dit, les yeux au ciel, ce *Nunc dimittis servum tuum, Domine*, que tant de bouches rediront après lui comme la suprême expression de la satisfaction de l'âme...

Maintenant, laissez, Seigneur, votre serviteur s'en aller en paix, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous avez donné! Comme je ne faisais qu'attendre cette joie, je n'ai plus que faire de rester, maintenant que je l'ai goûtée, que tout ne m'est rien auprès d'elle, et que la mort ne fera que m'y envelopper et que la sceller à jamais dans mon cœur. J'ai hâte même d'échapper à tout ce qui pourrait me la faire perdre, et d'aller au plus tôt en porter l'Évangile à mes pères; de les faire tressaillir à la venue prochaine de ce Sauveur, dans l'espérance duquel ils se sont endormis, qui viendra bientôt lui-même les réveiller, et dont je vais être auprès d'eux l'heureux précurseur : oui, maintenant, laissez, Seigneur, votre serviteur s'en aller en paix.

Telle est la merveilleuse figure de Siméon, et c'est de la bouche de ce saint Patriarche que va sortir la prophétie des grandeurs de Jésus et de sa divine Mère.

Admirez la constante économie de Dieu à l'égard de Marie et de Jésus, qui est celle dont il use envers tous les chrétiens. Marie et Jésus, dans le mystère de la Purification et de la Présentation, cherchent l'obscurité et l'humiliation, et ils rencontrent l'éclat et la gloire. Ils sont relevés par leurs propres abaissements. Vierge, Marie sacrifie sa réputation de virginité; Mère, elle sacrifie son Fils : et voilà que, par une rencontre providen-

tielle, ce Fils, élevé dans les bras de Siméon, est proclamé le Sauveur du monde; et Marie elle-même, rétablie et maintenue dans la gloire de sa Maternité divine, qu'elle avait voulu cacher sous le voile de la condition la plus humiliante, est, de plus, solennellement déclarée Coadjutrice de notre Rédemption.

C'est ce qui résulte de la prophétie de Siméon.

Jésus, en effet, dans la première partie de cette prophétie, est proclamé le Sauveur du monde, et avec quel transport! quel éclat! C'est là une prophétie qui, comme le *Magnificat* et le cantique de Zacharie, à l'époque où elle a été proférée, à l'époque même où elle a été rapportée par saint Luc, emporte la démonstration de la divinité du Christianisme.

Sa force ne vient pas seulement de son expression, dont la clarté et la plénitude sont égales à l'événement, mais de la situation et de l'accent du Prophète. Nous avons déjà fait sentir ce mouvement de Siméon. Qu'il est éloquent, et qu'elle idée absolue il nous donne de son divin objet, et par son attente, et par ce *Nunc dimittis*, qui est comme la détente de la prophétie!

« Maintenant, laissez, Seigneur, votre serviteur s'en aller en paix;

« Puisque mes yeux ont vu le Sauveur promis de vous;
« Que vous avez préparé, pour être à la face de tous les « peuples,

« La lumière qui éclairera toutes les nations, et la « gloire d'Israël votre peuple. »

Ces courtes paroles disent tout. Elles illuminent tout l'horizon du Christianisme, et en découvrent les plus lointaines profondeurs.

Il n'y a pas d'excuse rationnelle pour l'incrédulité en

face d'une telle prophétie. La résurrection d'un mort ne paraîtrait pas plus décisive. Où est l'équivoque, où est le doute, où est l'explication possible d'une si pleine clarté de prédiction dans une si complète obscurité de situation, autrement que dans l'inspiration divine?... Comment nous, qui sommes ces peuples, ces nations, *assis* alors *dans les régions de l'ombre de la mort*[1], et à la face de qui le Christ luit depuis dix-huit siècles comme le foyer de toute lumière, ne sommes-nous pas frappés du double prodige, et de l'événement et de la prophétie? Il faut le redire, il y a un prodige plus grand encore, c'est celui de notre aveuglement, et de la patience de Dieu qui le permet pour la justification de sa justice, ou l'exercice de sa miséricorde.

L'Évangile ajoute : *Et le père et la mère de Jésus admiraient ces choses que l'on disait de lui.*

Ce que j'admire, moi, c'est l'admiration de Marie. Remarquez dans tous ces récits, qui sont faits en quelque sorte par elle-même, de qui seule saint Luc les tenait, comme nous l'avons déjà montré, combien elle s'efface, en se mettant toujours sur la même ligne que Joseph, et même après lui : le Père *et la Mère de Jésus,* etc. : elle ne veut pas paraître en savoir plus que lui; elle se met à son ombre, et lui laisse l'honneur d'une paternité qui lui enlève à elle-même celui de sa virginité, de sa maternité divine. Quelle mère n'eût pas trahi dans cette circonstance, si critique pour l'orgueil de son cœur, le secret du mystère qui faisait sa gloire, n'ayant pour cela qu'à adhérer à la révélation qu'en faisait Siméon? Mais non, elle ne se départ pas de son humble discrétion, elle s'y

[1] Prophétie de Zacharie.

enfonce ce semble davantage, elle ne dit rien, elle se met au nombre des écoutants au sujet de son Fils, et nous scandalise presque par une admiration qui ferait croire qu'elle ignorait Jésus-Christ, si les mystères précédents de l'Annonciation, de la Visitation et de la Nativité n'interdisaient une telle pensée.

Gardons-nous de croire, en effet, que cette admiration fût une admiration de surprise, de la part de Celle qui avait déjà reçu les hommages de l'Ange, d'Élisabeth, des Bergers et des Mages, et qui avait elle-même chanté dans le *Magnificat* que toutes les générations l'appelleraient Bienheureuse. « Il faut joindre cette admiration, dit « Nicole, avec ce qui est dit dans un autre lieu que *Marie « conservait tout ce qu'elle apprenait de son Fils et le repas- « sait dans son cœur*. Car l'admiration dont il est parlé « dans cet Évangile n'est point une admiration passa- « gère, mais une admiration stable et permanente qui « servait de nourriture continuelle à son esprit[1]. » C'est aussi le sentiment de Grotius, qui dit sur ce passage : « Il faut prendre ceci sans acception de temps, et com- « prendre tant ce qui avait été dit par l'Ange, que par « Élisabeth, par Zacharie et par Siméon[2]. »

Au surplus, Dieu ne sera pas vaincu dans ce combat entre l'humilité de Marie et la gloire dont il la poursuit. Voici, en effet, que : *Siméon les bénit* (le père et la mère de Jésus) *et dit à Marie sa Mère :*

C'est à Marie seule que Siméon adresse la seconde partie de sa prophétie. Pourquoi cela? Pourquoi ne con-

[1] *Essai de Morale*, t. IX, p. 272.

[2] Sumendum sine temporis definitione, ut intelligantur tam quæ ab Angelo erant dicta quam quæ ab Elizabeta, Zacharia, Simeone. — *Annot. in quat. Evang.*

tinue-t-il pas à parler au père et à la mère de Jésus, ou même au père seul, comme chef et représentant de la destinée de Jésus : « C'est, dit justement Grotius, qu'il « était instinctivement averti par le Saint-Esprit que « Marie était la Mère de Jésus sans le concours de l'homme, « puisque, autrement, c'est au père qu'il aurait dû s'a- « dresser [1]; » et par là la Maternité divine de Marie, déjà signalée par la proclamation de la divinité du Sauveur, est directement manifestée.

Mais il y avait une autre raison de s'adresser à Marie, raison qui ajoute une nouvelle gloire à celle de sa Maternité : la gloire de Corédemptrice du monde avec Jésus-Christ : cette gloire qu'on nous reproche tant de lui décerner, et qui, comme toutes celles qui sont l'objet de son culte, est solennellement déclarée dans l'Évangile.

C'est à cette intention, comme on va le voir, que Siméon s'adresse à Marie seule et lui dit :

« Voici que Celui-ci a été posé pour la ruine et pour la « résurrection d'un grand nombre en Israël, et pour être « en signe de contradiction; et votre propre âme à vous- « même sera transpercée d'un glaive, afin que soient ré- « vélées les pensées de beaucoup de cœurs. »

Après toutes les prophéties, celle-ci nous paraît devoir faire une profonde impression. Prédire la gloire et le règne éternel du Christ dans le monde, du fond de son obscurité et en face du paganisme universel, est une prophétie merveilleuse sans doute; mais prédire que cet empire du Christ sera toujours attaqué et toujours vain-

[1] Spiritus instinctu edoctus eam esse matrem sine patre, cum alioqui priores esse patris partes debuissent. — *Annot. in quat. Evang.*

queur, que le propre de sa destinée sera d'être toujours en question, toujours en discussion, et le grand signe de contradiction entre les hommes, pour leur perte ou pour leur salut : voilà qui confond.

L'accomplissement de cette prophétie est aussi manifeste que prodigieux. Il commence à la naissance même de Jésus-Christ. Nous le voyons dès lors éconduit de Béhtléhem et réduit à la demeure des animaux ; mais célébré par des Anges et adoré par les Bergers : recherché par les Mages qui viennent de loin pour l'adorer ; mais poursuivi par le glaive d'Hérode, et obligé de fuir lui-même au loin pour l'éviter. Tout le reste de sa vie n'est qu'un enchaînement des mêmes vicissitudes : il est toujours en butte à la contradiction des Juifs, à leurs questions, à leurs alternatives d'ovation et d'anathème, depuis l'*Hosanna* jusqu'au *Crucifige*. « Jusques à quand « nous tiendrez-vous l'esprit en suspens? lui disent-ils ; « si vous êtes le Christ, dites-nous le clairement[1]. »

Combien d'autres esprits ont été depuis lors en suspens, concernant *Celui qui est le sujet de doutes d'un grand nombre*, comme l'Infidèle lui-même désigne le Fils de Marie [2]? Combien le sont dans ce siècle? Et n'avons-nous pas vu naguère une grande intelligence poétique, enivrée des doutes de son temps, aller interroger le Christ au pied du saint tombeau, et lui dire aussi : *Jusques à quand me tiendrez vous l'esprit en suspens? Si vous êtes Dieu, dites-le-moi clairement*[3]. S'il eût bien écouté, dans le silence de l'orgueil, il eût entendu cette même réponse que le divin interpellé faisait au Juifs : *Je vous parle, et*

[1] Jean, x, 24.

[2] Propres expressions du Coran, chap. XIX, intitulé *Marie*, verset 35.

[3] Lamartine dans son *Voyage en Orient*.

vous ne croyez pas : les œuvres que je fais rendent témoignage de moi[1]. C'est la seule réponse que fait Jésus-Christ : celle de ses œuvres, du miracle du Christianisme dans les âmes et dans le monde : témoignage assez grand pour déterminer la croyance sans la forcer, et pour laisser à l'incrédulité la responsabilité funeste de ses résistances. C'est là ce qui fait que Jésus-Christ est *posé pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre*, parce qu'il éprouve les âmes, qu'il les met en demeure de se déclarer pour ou contre la Vérité, *afin que soient révélées les pensées de beaucoup de cœurs.*

Ce n'est pas que Jésus soit venu pour le mal de personne ; « car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le « monde pour juger le monde, mais pour que le monde « soit sauvé par lui[2]. » Mais il ne pouvait être un sujet de mérite et de résurrection pour ceux qui le reçoivent, sans être un sujet de crime et de ruine pour ceux qui le rejettent. La loi de la responsabilité, grandeur de l'âme humaine, le veut ainsi. C'est pourquoi, disait-il lui-même : « Si je n'eusse pas fait au milieu d'eux des « œuvres que personne autre que moi n'a faites, ils « n'auraient pas le péché qu'ils ont; mais maintenant « ils ont vu et ils ont haï moi et mon Père[3]. » Combien d'âmes qui ne croient pas, ce semble, en Jésus-Christ, et qui cependant confessent la vérité de cette parole et la divinité de son auteur par leur haine contre lui ! Car ils ne le haïssent pas gratuitement. Pourquoi donc le haïssent-ils, si ce n'est « parce que la Lumière est ve-

[1] Jean, x, 25.
[2] Jean, III, 17.
[3] Jean, xv, 24.

« nue dans le monde, et qu'ils aiment mieux les té« nèbres que la lumière; parce que quiconque fait le « mal hait la lumière et ne vient point à la lumière, de « peur que ses œuvres ne soient arguées[1]. » C'est là ce qui fait que le Christ est discuté : c'est que lui-même discute les âmes. En ce sens le blasphème le confesse autant que l'adoration; et comme il est toujours un sujet de blasphème ou d'adoration, toujours il est confessé dans le monde : toujours il est *posé* pour la ruine ou pour la résurrection du grand nombre, sans que cette éternelle discussion puisse l'entamer, puisse autre chose que le confirmer.

Elle éclata d'abord en grand dans le monde par la réprobation des Juifs et par la vocation des Gentils. Puis, parmi ceux-ci, au sein du monde païen, quel sujet de discussion, quel signe de contradiction n'a pas été Jésus-Christ? Quels combats, quels chocs n'ont pas été livrés autour de lui, sur lui? Que de marteaux n'ont pas été brisés sur cette enclume? C'est sur elle que le monde a été refait, que nous avons été forgés, et elle n'a pas cessé d'être battue par ceux même qui sont sortis de cette grande discussion. La lutte n'a pas cessé par le triomphe : elle continue, pour qu'il soit éternel. Elle s'est prolongée à travers dix-huit siècles, et l'on peut affirmer qu'elle ne finira qu'avec le temps. Sous mille formes changeantes, elle fait le fond de toutes les contradictions qui partagent les hommes, de toutes les révolutions qui les agitent. Hier, aujourd'hui, demain, c'est éternellement la question du jour : question des sociétés, question des âmes; question du temps, question

[1] Jean, III, 19.

de l'éternité; question qui soulève les masses, question qui fait songer les individus; question pour laquelle nous écrivons, question pour laquelle vous nous lisez. En soi, je dis que cette destinée de Jésus-Christ est un prodige à la plus haute puissance.

Mais ce qui élève prodige sur prodige, ce qui est absolument divin, ce qui fait de l'incrédulité une stupeur d'insensibilité ou une fureur d'aveuglement, c'est que cela a été prédit dès la première heure du Christianisme; c'est que l'horoscope en ait été fait par le vieillard Siméon sur Jésus enfant, dans les termes les plus exprès et les plus solennels, et que toutes les contradictions dont le Christ est l'objet et dont les hommes qui se succèdent sont les acteurs n'ont toujours été et ne seront jamais que l'accomplissement sans fin et journalier de cette étonnante prophétie : VOICI : CELUI-CI A ÉTÉ POSÉ EN FACE DE TOUS LES PEUPLES POUR LA RUINE ET POUR LA RÉSURRECTION D'UN GRAND NOMBRE, ET POUR ÊTRE UN SIGNE AUQUEL ON CONTREDIRA.

Et maintenant, ce qui est souverainement glorieux pour Marie, c'est que cette prophétie la regarde seule en union avec son Fils, et fait d'elle sa coparticipante et sa coadjutrice dans ce grand caractère d'être en butte à la contradiction des hommes, et d'être posé pour leur ruine ou pour leur résurrection.

Le texte et le sens de l'Évangile ne permettent pas d'élever le plus léger doute à ce sujet.

Que l'on remarque bien, en effet, que la prophétie de Siméon a deux parties bien distinctes : la première par laquelle il publie que le Sauveur sera *exposé à la vue de tous les peuples pour être la lumière qui éclairera toutes les nations;* cette prophétie n'est pas propre à Siméon;

elle a été déjà faite par Zacharie, par l'Ange de l'Annonciation, et par tous les Prophètes antérieurs. Il y a cependant ceci d'unique à Siméon dans cette partie de sa prophétie, qu'il précise et qu'il montre le divin Enfant qui en est l'objet. La seconde partie de la prophétie de Siméon est proprement la principale, dont la première n'est que le prélude. Là il signale et il caractérise d'une manière incomparable la mission et la destinée du Rédempteur : *Voici : Celui-ci a été posé pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre et pour être un Signe auquel on contredira.*

Or ces deux parties de la prophétie de Siméon sont surtout distinctes en ceci, que la première s'adresse à tous les assistants, sans y distinguer Marie de Joseph, unis dans la bénédiction du Patriarche; et que la seconde, au contraire, s'adresse à Marie seule : *Et Siméon le bénit* ET DIT A MARIE SA MÈRE... Tous les autres assistants disparaissent aux regards du Prophète; Joseph disparaît avec eux : il ne reste que l'*Enfant Jésus* et *Marie sa Mère*, et c'est à celle-ci seule qu'il est *dit : Celui-ci est posé*, etc.

Et pourquoi est-ce à Marie seule? C'est que Marie est impliquée dans la prophétie, c'est qu'elle y est identifiée avec son Fils. Après avoir dit en effet : *Celui-ci est posé pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre et pour être un Signe auquel on contredira*, Siméon ajoute sans interruption : ET *votre propre âme à vous-même sera transpercée du glaive.*

La conjonction ET, qui unit Marie à Jésus dans cette prophétie, paraît à Grotius avoir tellement cette valeur, qu'il n'hésite pas, en s'autorisant de l'acception hébraïque, à lui donner pour équivalent celle-ci : *à ce point*

que; ADEO UT TUUM QUOQUE ANIMUM GLADIUS SIT TRANSITURUS [1]; c'est-à-dire que Jésus doit être en butte à la contradiction à ce point, que l'âme de Marie elle-même sera transpercée du même glaive qui le percera.

Et la fin de la prophétie : *afin que soient révélées les pensées de beaucoup de cœurs*, confirme au plus haut degré cette glorieuse association; parce que, comme l'observe encore Grotius, il est manifeste que ces paroles se rapportent à toutes celles qui précèdent, et qu'elles enveloppent ainsi Marie dans cette même destinée de Jésus, de révéler le fond des cœurs et d'en être l'épreuve.

Cette destinée s'est surtout consommée dans la grande Immolation du Calvaire : c'est là qu'ont abouti toutes les contradictions précédentes de la vie mortelle de Jésus, et c'est ce sacrifice, c'est Jésus crucifié, *folie aux Juifs et scandale aux Gentils*, qui est resté le grand Signe de contradiction parmi les hommes, et qui a été posé à la face de tous les peuples pour leur ruine ou pour leur résurrection.

De sorte que ce *Glaive* dont il est parlé dans la prophétie est, à n'en pas douter, la passion et la mort du Sauveur, à laquelle Marie a été tellement associée, que les mêmes traits qui l'y ont percé l'ont transpercée.

Comment maintenant, je le demande, ne pas unir à Jésus dans notre culte celle qui lui a été unie à ce point dans notre rédemption? Comment séparer ce que Dieu a uni à la vie et à la mort pour la même fin générale : *afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées?* Et n'est-ce pas aller se heurter contre cette prophétie, n'est-ce pas *révéler des pensées* qui ne sont pas selon l'Évangile,

[1] *Annot. in quat. Evang.*

selon Jésus-Christ, selon Dieu, que de se scandaliser du culte de ce cœur de Marie transpercé du même glaive que Jésus ?

Et comme l'événement vient héroïquement confirmer cette seule manière possible d'interpréter l'Évangile ! Il n'y a proprement que la Sainte Vierge que Jésus-Christ ait faite participante de ses douleurs. La foi des Apôtres était trop faible pour cela. Elle seule demeura ferme à sa croix. Elle seule assista au sacrifice d'un Dieu mourant, pendant que la foi des autres était couverte d'un nuage, et presque éteinte. C'est ce qui donne lieu de croire qu'il n'y a qu'elle aussi qui ait ressenti la contradiction que Jésus-Christ a soufferte de la part des pécheurs jusqu'à sa mort, et qu'elle a reçu cette grâce de son Fils d'être la compagne de cette souffrance pendant tout le temps de son passage sur la terre. Grâce singulière, qui convenait bien à celle qui était pleine de grâce, et que Dieu avait rendue la plus favorisée de toutes les pures créatures, et la première après son Fils. Et cette association ne s'est pas bornée à la vie et à la mort de Jésus. Marie, justification admirable de la prophétie ! n'a jamais cessé d'être la compagne des contradictions de son Fils à la face de tous les peuples et dans toute la succession des âges. Toutes les hérésies qui ont percé le Fils ont percé la Mère ; et on ne les a jamais séparés dans l'affirmation ou dans la négation, dans le culte ou dans le blasphème. C'est un fait aussi certain que la prophétie en est expresse.

Cette prophétie est d'accord avec l'événement en ce trait singulièrement glorieux pour Marie, que, parlant des gloires et des douleurs de Jésus, elle associe plus particulièrement Marie aux douleurs. Elle nous la mon-

tre au Calvaire et non pas au Thabor, où en effet elle ne fut pas. C'est que, comme l'a dit une humble fille qui avait le génie de l'amour divin, *Pour les grandes âmes, le Thabor est sur le Calvaire*[1]. Parole sublime, que les grandes âmes seules comprendront, et que Nicole se trouve avoir commentée en un style qui en respire le sentiment : « Dieu, dit-il, fait prédire à la Sainte Vierge « ce glaive de douleur par saint Siméon, au même temps « qu'il publiait la gloire et la grandeur de son Fils, pour « nous faire entendre que toutes les grandes grâces qu'il « fait en ce monde à ses élus se terminent à la souffrance. « Plus il augmente les lumières des Saints, plus il les « remplit d'amour, et plus il les rend sensibles aux « injures de Dieu et aux désordres du monde. Il ne les « *élève* en quelque sorte dans ce monde-ci *que pour les* « *briser*. Les grâces consolantes sont réservées pour « l'autre vie, ou ne sont que pour les âmes faibles, qui « ont besoin de ce soutien : mais pour les âmes fortes et « généreuses, comme celle de la Sainte Vierge, il ne leur « donne ordinairement dans cette vie que des grâces qui « produisent un surcroît d'affliction. Il est vrai que les « autres ne s'en aperçoivent pas toujours, et que peu de « personnes conçoivent cette persécution intérieure des « grands justes : mais elle n'en est pas moins grande ni « moins réelle, et c'est un très-grand malheur d'y être « insensible, comme c'est un très-grand bonheur de la « ressentir[1]. »

Le récit de l'Évangile se termine par l'introduction d'un autre personnage qui est comme le pendant de

[1] *Marie Eustelle*, CLVIII[e] lettre.

[2] *Essais de Morale*, t. IX, p. 241.

Siméon : c'est la Prophétesse Anne, qui, survenant elle aussi à ce même moment dans le temple, se mit à louer Dieu et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la Rédemption d'Israël. Ces diverses rencontres dans le temple ont fait donner au mystère de la Présentation le nom de mystère ou de fête des *Rencontres*. Non qu'il y ait eu rien de fortuit dans cet événement, mais pour exprimer au contraire tout ce qu'il y avait de *providentiel* dans ce concours de louanges prophétiques qui viennent préconiser l'Enfant Jésus et Marie sa Mère, au moment même où ils s'humilient, en se soumettant, la Vierge à la Purification, et le Rédempteur à se faire racheter lui-même.

Dieu a voulu que tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions, tous les états de la vie humaine fissent accueil à la venue de son Fils. Déjà l'enfance l'a salué dans le tressaillement de Jean-Baptiste, et la vieillesse dans le saint transport du vieillard Siméon; déjà les Bergers et les Rois sont venus lui payer tribut; déjà le mariage, dans Élisabeth et Zacharie, a été gratifié d'un enfantement miraculeux pour lui donner un Précurseur. La virginité, comme l'état le plus éminent et le plus parfait, avait été réservée à sa divine Mère. Restait la viduité; et c'est Anne qui la représente. Et comme elle en est le portrait touchant! « Chargée de jours, dit « l'Évangile, elle n'avait vécu, depuis sa virginité, que « sept ans avec son mari. Restée veuve, et âgée alors de « quatre-vingt-quatre ans, elle ne quittait point le temple, « servant Dieu nuit et jour, dans le jeûne et dans la « prière. »

Ce qui est admirable et tout à fait divin, c'est le caractère auguste d'humilité, de simplicité et de sainteté de

tous ces personnages de l'Évangile auxquels il est donné de fêter la venue de l'Enfant-Dieu. Assurément, disons-le toujours, ce n'est pas ainsi qu'on invente; et je plains ceux qui verraient dans ces récits la moindre couleur de légende, qui n'en baiseraient pas les pages véridiques et saintes avec foi et avec amour.

Terminons l'étude de celle-ci par une remarque que nous avons déjà faite, mais dont l'objet a grandi par tout ce que nous avons observé depuis : c'est le silence de la Sainte Vierge au milieu de tout ce concert de louanges et de prophéties touchant son Fils, touchant elle-même. Tout parle autour d'elle, jusqu'aux pierres du temple, ce semble : elle seule se tait. Nous avons déjà admiré ce silence, après la première partie de la prophétie de Siméon, alors que l'Évangile nous dit seulement que le père et la mère de Jésus admiraient tout ce qu'on disait de lui. Mais combien ce silence devient-il plus sublime, alors que la prophétie prend Marie seule à partie, qu'elle ne lui annonce plus ces joies et ces gloires auxquelles on peut dire qu'elle est déjà habituée par tout ce que lui ont déjà témoigné et l'Ange, et Élisabeth, et les Bergers, et les Mages; mais qu'elle fait briller pour la première fois à ses yeux ce glaive de douleur, que ces joies et ces gloires mêmes ne font que rendre plus aigu et plus étincelant; alors surtout que cette prophétie ne s'explique qu'à demi, soit sur son Fils, soit sur elle-même, et la tient suspendue sur un océan de sinistres conjectures dont les flots amers viennent battre son âme en tous sens. Et dans une telle situation Marie se tait : elle reçoit les avertissements de la Providence dans la mesure et dans l'état où il plaît à Dieu de les lui notifier, sans chercher à les démêler et à

en anticiper le cours : calme, résignée et sublime sous la menace comme sous le coup, jusqu'à y paraître insensible, à force de ne vouloir que ce que Dieu veut : « O prévoyance! ô surprise! ô ciel! ô terre! ô nature! » s'écrie Bossuet hors de lui, « étonnez-vous de cette « constance! »

CHAPITRE XIV

LA FUITE EN ÉGYPTE ET LE MASSACRE DES INNOCENTS.

Le glaive que le saint vieillard Siméon avait prophétisé à Marie, et qui devait la percer au Calvaire d'une si ineffable douleur, ne tarda pas à être levé sur sa tête et à la poursuivre dans la personne de Jésus.

Le bruit même de cette prophétie et les louanges qui éclatèrent autour du divin Enfant à sa présentation au temple, réveillant celui qu'avait déjà fait la venue des Mages, put lui attirer ce danger.

Quoi qu'il en soit, en ce temps-là, dit le divin récit, « l'Ange du Seigneur vint dire en songe à Joseph : Lève-« toi; prends l'Enfant et sa Mère, et fuis en Égypte, et « demeure là jusqu'à ce que je te reparle; car Hérode va « chercher l'Enfant pour le perdre. — Joseph, s'étant « levé, prit l'Enfant et sa Mère durant la nuit, et se re-« tira en Égypte, où il demeura jusqu'à la mort d'Hé-« rode, afin que s'accomplît ce qu'avait dit le Seigneur « par le Prophète: J'ai rappelé mon Fils de l'Égypte. — « Hérode, en effet, se voyant moqué par les Mages, entra « dans une extrême colère, et il envoya tuer les enfants « qui étaient à Bethléhem et dans les environs, depuis « l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps « dont il s'était enquis des Mages. Alors fut accompli ce « qu'avait annoncé le prophète Jérémie : Une voix a été « entendue dans Rama, des pleurs et de longs sanglots.

« la voix de Rachel pleurant ses fils; et ne voulant pas « être consolée parce qu'ils ne sont plus. »

L'Impiété ancienne et moderne, Celse et Voltaire, se sont moqués de cet Évangile. S'adressant au Christ lui-même, le premier lui disait : « Qu'avais-tu besoin, « petit enfant, d'être transporté en Égypte? Pour que tu « ne fusses pas égorgé? mais la peur de la mort peut-elle « émouvoir un Dieu? Un Ange envoyé du ciel t'ordonne, « à toi et aux tiens, de fuir pour ne pas être surpris par « la mort. Mais ce grand Dieu, qui t'avait déjà envoyé « deux fois un Ange, ne pouvait-il pas te prémunir dans « ta demeure, toi, son propre Fils[1]? » Origène, qui rapporte ces blasphèmes de son adversaire, ne les laisse pas sans réponse. Nous suspendrons la nôtre pour tirer de ce blasphème lui-même un argument en faveur du divin récit.

Il est certain que rien n'est plus contraire à l'idée naturelle que nous nous faisons de la divine Puissance, à l'idée surtout qu'en avait le monde juif et païen, que de nous la représenter dans la personne d'un petit enfant, fuyant dans les bras de sa mère la mort qui le poursuit, et recevant le secours de l'avertissement d'un Ange, qui aurait aussi bien pu lui prêter celui de son bras.

Cette conception rentre tout à fait, il faut le dire, dans celle d'un Dieu naissant dans une étable et mourant sur une croix : c'est toujours la même *folie* de l'Évangile, en qui l'on ne saurait méconnaître, à cet égard, une grande unité. Ce n'est donc pas à la fuite en Égypte seulement, c'est à toute l'histoire de la vie de Jésus-Christ qu'il faut

[1] Origène contre Celse.

étendre ce blasphème de Voltaire : « A quel imbécile « aura-t-on pu persuader une telle absurdité? Et quel « imbécile peut la lire sans en être indigné[1]? »

Au point de vue de Voltaire et du monde juif et païen, ce sentiment est plausible et naturel. Aussi saint Paul en prend son parti; il s'en *glorifie* même *dans le Seigneur :* « Il a plu à Dieu, dit-il, de sauver le monde par « la *folie*[2]. »

Mais de ce sentiment, sur la disposition duquel les impies et nous sommes d'accord, je tire contre eux deux conséquences invincibles en faveur de notre foi :

La première, c'est que le récit de l'Évangile est *vrai;* par la raison toute simple que, s'il n'y a pas *d'imbécile à qui on ait pu persuader une telle absurdité*, il n'y a pas d'insensé qui ait pu tenter, à plaisir, cette persuasion, et qui, ayant à sa disposition tout le champ des inventions, ait choisi, entre toutes, celle qui ne pouvait tromper personne, et qu'on *ne pouvait lire sans en être indigné.*

La seconde conséquence, c'est que l'Évangile est *divin;* par la raison non moins simple que, malgré cette indignation qu'elle a dû rencontrer, et qu'elle a rencontrée d'une manière si formidable dans le monde juif et romain, l'absurdité apparente de l'Évangile ayant cependant prévalu, jusqu'à prendre à jamais la place de la sagesse, ne peut être que divine; et que c'est cette sagesse humaine qui est convaincue d'être absurde, Dieu seul ayant pu retourner le sens humain à ce point renversé.

Voilà ce que nous pouvons conclure hautement de

[1] *Histoire de l'établissement du Christianisme*, chap. VI.

[2] I Corinth., I, 21, etc., etc.

chaque page de l'Évangile, et en particulier de la fuite du Fils de Dieu; fuite sublime, nous le verrons, et quant à présent, au moins, fuite vraie; *moralement* vraie, par la raison que nous venons d'en donner.

Historiquement, elle ne l'est pas moins. L'impiété moderne a tenté encore de la ruiner sur ce terrain de l'histoire, en rejetant le fait du Massacre des innocents comme contraire à toute vraisemblance.

Après avoir dit que le récit des Mages, si beau d'enseignement, nous l'avons vu, est *un conte plus digne de Rabelais et de Sterne qu'un ouvrage sérieux*, Voltaire ajoute : « L'histoire des enfants de Bethléhem égorgés plusieurs « milles à la ronde par l'ordre d'Hérode, qui croit égor- « ger le Messie dans la foule, a quelque chose de plus « ridicule encore, au jugement des critiques; mais ce « ridicule est horrible. Comment, disent ces critiques, « a-t-on pu imputer une action si extravagante et si « abominable à un roi de soixante-dix ans, réputé sage, « et qui était alors mourant? »

Ce roi était-il en effet réputé sage? Sa vieillesse et les approches de la mort le protégent-elles contre la supposition d'avoir été capable de faire massacrer les enfants de Bethléhem, à ce point que cette supposition soit *ridicule et même horrible?*

L'histoire tracée par une main non suspecte répond :

« Ce monstre, composé d'artifice et de barbarie, joi- « gnait toujours la peau du renard à celle du lion. On « sait par quelle barbarie il fit tuer sa femme Marianne, « et comment il fit ensuite égorger les deux enfants « qu'il avait eus d'elle, de peur qu'ils ne la vengeassent

« un jour. La cruauté devint en lui une seconde nature, « un besoin toujours renaissant, comme les tigres ont « besoin de dévorer pour vivre. Hérode, dans sa der- « nière maladie et cinq jours avant sa mort, fit encore « tuer un de ses enfants. Ce mot célèbre d'Auguste, qu'il « valait mieux être son cochon que son fils, n'était que « trop juste. Néron fut un homme doux en comparaison « d'Hérode. »

Tel est le client de Voltaire contre l'Évangile.

Et qui a tracé ce portrait? — C'est Voltaire lui-même[1].

On le reconnaît bien à cette impudence.

Ce portrait d'Hérode du reste n'est pas le moins du monde chargé. Il y manque même un trait important, rapporté par tous les historiens, c'est que, comme il prévoyait que la fin de son règne serait un sujet de joie à tous les Juifs auxquels il était odieux, il imagina de faire venir de tous les endroits de la Judée les personnes les plus considérables, les fit enfermer dans l'Hippodrome, et dit à ses successeurs : « Je sais que les Juifs feront de « grandes réjouissances de ma mort; mais, pour les « obliger à répandre des larmes et honorer grandement « mes funérailles, aussitôt que j'aurai rendu l'esprit, « vous ferez égorger par mes soldats tous ceux que j'ai « fait enfermer dans l'Hippodrome, afin qu'il n'y ait « point de maison dans la Judée qui n'ait sujet de « pleurer[2]. »

Cet ordre, dont rien n'approche dans les fastes de la férocité humaine, ne fut pas exécuté. Mais il l'aurait été par Hérode s'il avait pu se survivre à lui-même. Voilà ce

[1] La Bible enfin expliquée par plusieurs membres de S. M. le roi de Prusse, art. HÉRODE, t. XLIX, p. 416. Ed. Beuchot.

[2] FLAVIUS JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, liv. I, chap. XXI.

roi *réputé sage*, auquel il est ridicule et horrible d'imputer la mort des petits enfants d'une petite localité, dans le même temps où il égorgeait, autant qu'il était en lui, les personnes les plus considérables de son royaume, pour qu'il n'y eût pas de maison dans la Judée qui ne retentît de sanglots.

Ce fait du massacre des innocents n'a pas été mentionné par Josèphe, il est vrai. Mais, d'abord, cet historien juif est suspect, pour tout ce qui touche au Messie, par la basse flatterie qui lui a fait dépouiller sa nation de la gloire de le donner au monde pour transporter dérisoirement cette gloire à Vespasien. Ensuite, plutôt favorable qu'hostile à la mémoire d'Hérode, dont il a fait le panégyrique, on conçoit que, parmi tant d'atrocités de ce roi, qui s'effacent les unes les autres, il n'ait pas cru devoir ou daigné faire mention de la mort des petits enfants de Bethléhem. Enfin il ne faut pas oublier une considération importante tirée des mœurs antiques, et qui explique et la facilité du massacre de ces enfants, et le silence que l'histoire profane a gardé sur cet événement : c'est le peu de cas qu'on faisait alors de l'enfance. L'Enfant-Dieu, seul, lui a donné du prix, et a glorifié à jamais la mémoire de ces pauvres petits *Innocents* qui sont morts pour lui.

Cette considération, et l'événement qu'elle explique, empruntent une grande valeur d'un fait analogue qui a exercé la critique historique, et lui a fait tirer des conclusions conformes à la vérité de notre foi : c'est ce fait rapporté par Suétone que, « peu de mois avant la nais-
« sance d'Auguste, un prodige ayant annoncé publi-
« quement à Rome que la nature était en travail d'un
« Maître pour le peuple romain, le Sénat épouvanté or-

« donna qu'aucun enfant mâle né dans l'année ne serait « conservé[1]. »

Ne pas conserver un enfant, *non educare*, c'est-à-dire le mettre à mort, l'infanticide, était un droit incontesté des pères, dans l'antiquité, et qui ne fut aboli que par les empereurs chrétiens[2]. L'État, dans son omnipotence, pouvait l'exercer, à l'instar de Lycurgue, et les mœurs générales ne s'en offensaient pas. Cette extermination, prescrite par le Sénat, ne fut pas suivie d'effet, il est vrai; mais ce ne fut aucun soulèvement d'humanité qui y mit obstacle; ce fut l'intrigue de l'ambition qui en fit avorter l'exécution : « Ceux dont les femmes étaient enceintes, « dit Suétone, se trouvant intéressés à la prédiction, « firent si bien que le sénatus-consulte ne fut point porté « aux archives. » Le calme et l'absence de toute réflexion de l'historien racontant ce fait en dit peut-être plus que le fait lui-même sur cette disposition des mœurs publiques à ne pas s'en indigner.

Et maintenant, si le Sénat romain, au siècle d'Auguste, a pu décréter ainsi la mort de tous les enfants mâles de Rome, comment un monstre comme Hérode se serait-il fait scrupule de prescrire celle des enfants de Bethléhem?

Et ce qu'il y a de frappant dans l'analogie de ces deux

[1] Ante paucos, quam nasceretur, menses, prodigium Romæ factum publice, quo denuntiabatur regem populo Romano naturam parturire : senatum exterritum censuisse ne quis illo anno genitus educaretur. Sueton, *in Vita Octav. Aug.*, cap. XLIV. — Cet ordre s'étendait à tout Rome, qui comprenait, dans son étendue *civique*, dix millions d'habitants.

[2] Quand le père *n'élevait* pas l'enfant du sol, sur lequel il était posé en naissant, l'enfant n'était pas conservé; d'où le mot *educare*, *nourrir*, *élever*.

faits, c'est que le motif était le même. Ce *Maître*, dont l'annonce prodigieuse et l'avénement extraordinaire effrayaient tant le Sénat, était celui que tout le monde romain attendait à cet époque, selon que nous l'avons déjà vu[1], celui qui devait être l'*Attente des nations*, selon les prophéties rappelées à ce sujet par Josèphe, Tacite et Suétone, et qui s'est si merveilleusement rencontré en Jésus-Christ.

C'est donc Jésus-Christ que le Sénat à Rome et Hérode à Bethléhem poursuivaient également dans la destruction de tous les enfants de son âge; et il est trop aisé de concevoir comment cette terreur qui agitait la puissance romaine a autorisé et exalté celle du roi juif.

Celui-ci, d'ailleurs, devait être d'autant plus ému que, comme nous l'avons déjà dit, il s'était posé en compétiteur personnel du *Roi-Messie*, qu'il était parvenu à se faire passer pour tel par la secte des *Hérodiens*, qui dura jusqu'à la destruction de Jérusalem, et qui avait consacré une fête en son honneur jusque dans Rome même[2].

C'est donc avec la plus grande vérité historique que l'Évangile, parlant de l'arrivée des Mages à Jérusalem pour s'y enquérir où était l'Enfant-Dieu afin de l'adorer, dit qu'Hérode en fut *tout troublé;* que feignant hypocritement de vouloir, lui aussi, aller l'adorer, il s'enquit *secrètement* auprès des Mages des circonstances de leur venue, et leur fit promettre de venir lui rendre

[1] Telles sont les conclusions d'un Mémoire littéraire lu le 6 juin 1833 à la Société littéraire de Londres. Voir le *Mémorial encyclopédique* du mois d'août 1853.

[2] Perse en parle dans ses satires : *Herodis venere dies.*

compte du divin Enfant à leur retour; qu'enfin, trompé par eux, le *Renard* devint *Lion*, et, entrant dans une grande colère, envoya tuer tous les enfants de Bethléhem.

Enfin, le silence de Josèphe sur cet événement se trouve racheté par des témoignages formels. Macrobe, écrivain païen, le rapporte comme un fait divulgué à Rome dans le temps, et qui aurait fait dire à Auguste le mot que rapporte Voltaire, qu'*il valait mieux être le pourceau d'Hérode que son fils*[1]. Celse, qui avait lu ce fait dans saint Matthieu et qui le met dans la bouche d'un Juif contre Origène, n'y oppose rien, ce qu'il n'eût pas manqué de faire s'il eût été faux; enfin saint Justin, né dans la Syrie, théâtre de l'événement, où avait dû s'en conserver le souvenir, l'allègue encore dans le premier siècle au Juif Tryphon, qui ne le conteste pas.

En voilà, pensons-nous, plus qu'il n'en faut pour venger la vérité de notre Evangile, et pour avoir le droit de nous écrier avec Bossuet : « Où sont ici ceux qui vou-« draient, pour assurer leur foi, que les histoires pro-« fanes de ce temps eussent fait mention de cette cruauté « d'Hérode ? Comme si notre foi devait dépendre de ce « que la négligence ou la politique affectée des histo-« riens du monde leur fait dire ou taire dans leurs his-« toires ! Laissons là ces faibles pensées. Quand il n'y « aurait ici que les vues humaines, elles eussent suffi à « l'Évangéliste pour l'avoir empêché de décrier son saint

[1] Il résulterait de cette anecdote qu'Hérode, jaloux de son fils, l'aurait fait tuer dans le même temps que les enfants de Bethléhem et pour le même motif. Cette coïncidence est inexacte; mais cette inexactitude ne touche en rien aux deux faits du massacre des Innocents et de celui du fils d'Hérode, pris en eux-mêmes, également attestés par Macrobe.

« Évangile en y écrivant un fait si public qui n'eût pas « été constant[1]. »

La vérité historique du mystère de la fuite en Égypte ainsi dégagée, appliquons-nous à en pénétrer le sens.

II. — Après l'explication que nous avons déjà si souvent donnée des abaissements du Fils de Dieu, il est superflu de dire que sa *fuite* en Égypte rentre dans cette explication, comme sa naissance dans une crèche, et sa mort sur une croix : c'était la condition de son humanité, et c'en était par conséquent la manifestation, comme la faim, la soif, la lassitude et tous les autres besoins, tous les autres maux de la vie humaine, sous lesquels il a voulu être et paraître *Fils de l'homme*.

Aussi, remarquez comme l'Évangile reflète parfaitement cette intention. Il n'a pas honte de faire fuir un Dieu ; il n'a pas peur de tous les aboiements de l'impiété, de tous les scandales même d'une foi chancelante ; il ne déguise pas cette faiblesse du Tout-Puissant. Pesez toutes ses paroles, et vous verrez que toutes inspirent la frayeur : *Levez-vous*, dit l'Ange, *hâtez-vous de prendre l'Enfant et sa Mère, et fuyez en Égypte*. Il ne dit pas : allez ; mais *fuyez* et *hâtez-vous*. L'Ange paraît lui-même alarmé du péril de l'Enfant ; et *il semble*, dit un ancien Père, *que la frayeur ait saisi le ciel avant que de se répandre sur la terre*.

Mais dans une si grande éclipse de la Divinité, n'y aura-t-il pas quelque rayon de gloire, quelque miracle, quelque témoignage qui viendra relever cette faiblesse

[1] *Élévation sur les mystères*, IVe *Élévation*. — La dernière réflexion de Bossuet est d'autant plus juste que l'Évangéliste est saint Matthieu, le plus ancien de tous, et celui qui a écrit son Évangile pour les Juifs et dans leur langue.

de Jésus et sauver l'honneur de son nom adorable, comme nous en avons vu à sa naissance et à sa présentation? Nullement. Comme pour lui retirer, au contraire, la gloire de ces précédents témoignages, l'Évangile dit avec une vérité désespérante : *Se levant donc, Joseph prit l'Enfant et sa Mère pendant la nuit, et se retira en Égypte.* Voyez-vous ce pauvre enfant qu'une femme tremblante, sous la conduite d'un vieillard, emporte, la nuit, loin de ses foyers, avec toute la précipitation de la peur et tout le dénûment de l'exil? C'est Celui dont il a été dit par l'Ange à Marie : *Il sera Grand et sera appelé le Fils du Très-Haut, et son Règne n'aura point de fin;* Celui dont Marie a dit elle-même : *Il a déployé la puissance de son bras; il a dispersé les superbes; il a jeté bas de leur trône les puissants;* et dont Siméon vient de dire : *Celui-ci est venu pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre, et pour être devant tous les peuples la Lumière qui éclairera toutes les nations.* O démenti de ces hautes prédictions! O avortement de cette grande destinée!

Convenez que c'est bien ainsi qu'on peut éprouver la foi; mais bien évidemment que ce n'est pas ainsi qu'on la capte; et que la vérité de l'Évangile a au moins pour elle son austère désintéressement. « En voyant la cause « céleste ainsi compromise, dit un Père, le sens humain « est confondu, l'esprit se décourage, l'intelligence souf- « fre, la foi s'ébranle, l'espérance chancelle, la crédulité « elle-même succombe à ce renversement d'un Dieu « fuyant un homme, du Ciel tremblant devant les me- « naces de la terre, et de la peur du Père trahie par la « fuite du Fils[1]. »

[1] Saint Pierre Chrysologue, *Serm.* 150. — Quid est quod sic cœ-

Mais ne vous laissez pas tromper par les apparences de la faiblesse dans le Dieu véritable, comme dans tous les faux dieux on est trompé par les apparences de la grandeur.

« Quand un vaillant guerrier fuit à la guerre, continue « le même Père, c'est par artifice et non par crainte. « Quand Dieu fuit l'homme, c'est un sacrement et non « la peur qu'il faut voir; quand il se replie devant l'en- « nemi, ce n'est pas qu'il redoute sa poursuite, mais c'est « qu'il veut l'attirer au dehors, qu'il veut le vaincre ou- « vertement et remporter sur lui un triomphe public : « c'est pour cela que le Christ fuit; il prend son temps « plutôt qu'il n'évite d'être pris par Hérode[1]. »

Comprenez cette divine stratégie. Le Fils de Dieu est descendu dans l'arène de l'humanité pour engager, comme Fils de l'homme, une lutte avec l'Ennemi de notre salut, et nous affranchir de sa tyrannie. Cette lutte commence dès son entrée dans la carrière; mais ce ne sont encore que des préludes, et, si j'ose ainsi dire, des *feintes* de la suprême action qui ne doit avoir lieu que sur la Croix. Jusque-là l'Ennemi, à qui le Fils de Dieu n'opposait que son humanité, et qu'il amorçait en quelque sorte par elle, s'attaquait à lui, comme à l'un de nous, et s'engageait de plus en plus dans cette erreur que notre

testis causa tristatur, ut humanus se confundat auditus, lassetur animus, laboret intelligentia, fides nutet, spes titubet, credulitas ipsa succumbat? persequente homine Deus fugit, sæviente terra cœlum trepidat, et Patris Filio fugiente monstratur.

[1] Bellicosus quod in bello fugit, artis est, non timoris; Deus quando fugit hominem, sacramenti est, non pavoris potens; quando se subducit infirmo, insequentem non pavet, sed foris producit : vult enim in aperto vincere, qui publicam referre cupit ex hoste victoriam : hinc est quod Christus fugit, ut cedat tempori, non Herodi.

divin Libérateur n'était qu'un homme, qu'il pouvait tout sur lui jusqu'à oser le tenter. Il ne se doutait pas, dans son aveuglement, que chaque pas dont il poursuivait l'homme le précipitait sur le Dieu, jusqu'à ce que, attiré au grand jour de la Passion de notre Sauveur, et croyant l'avoir à jamais vaincu sur le Calvaire, il se trouva avoir reçu lui-même le coup fatal de ce Fils de l'homme qui, dit saint Paul, *a aboli la sentence de notre condamnation en la clouant à sa Croix, et qui, dépouillant les principautés et les puissances de l'Enfer, par sa mort, les a menées captives et a triomphé d'elles, à la face de l'univers, en sa personne*[1].

Tel était le dessein de Dieu, que rien ne devait venir déranger, et à qui tout devait servir; jusqu'aux crimes des hommes.

C'est pourquoi le Christ ne devait, ni succomber sous le fer d'Hérode, ni s'en défendre par le miracle.

Il ne devait pas succomber : non qu'il dût être affranchi de la mort, lui qui n'était venu que pour mourir, et dont la mort devait être la victoire; mais il devait mourir *quand tout serait consommé*, à son temps, à son heure, à son gré; en maître de la vie et de la mort; en Dieu; conformément à cette déclaration qu'il en a faite lui-même : *Personne ne m'enlève ma vie, mais c'est de moi-même que je la quitte; j'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre de mon chef*[2]. Ce qui a fait dire excellemment à saint Fulgence : « Il a daigné fuir en « Égypte, pour plus tard daigner monter sur la croix : « ce qui le fait mourir, en effet, c'est sa propre bonté,

[1] Coloss., II, 15.
[2] Joan., IL, 17.

« et non la méchanceté des autres[1]. » Ainsi ne devait-il pas succomber sous le fer d'Hérode.

Mais il ne devait pas non plus se défendre par le miracle : d'abord, parce qu'il ne convenait pas qu'il anticipât, encore enfant, cette manifestation de sa puissance miraculeuse qui était réservée pour être le témoignage de son apostolat ; ensuite, parce que, à l'époque même où il exerçait cette divine puissance par tant de guérisons et de bienfaits envers les hommes, nous ne voyons pas qu'il en ait fait usage pour sa défense ; enfin, par la raison admirable de cette économie, qui était, à la fois, de manifester sa parfaite humanité à notre faiblesse qui en aurait douté si le miracle fût venu en suspendre pour lui les lois ; de nous donner, en subissant la misère humaine sous toutes ses faces, de grands exemples qui nous apprissent à la supporter et à l'aimer par le charme de ce divin partage ; enfin, selon que nous l'avons déjà dit, que ce fût l'homme, le Fils de l'homme, qui terrassât l'Ennemi de l'homme, et qui en triomphât en son humanité, par sa fuite comme par sa mort.

Quel luxe de raison et de sagesse se trouve caché sous la pauvreté et sous la folie de l'Évangile !

Pour toutes ces raisons, on peut dire à ceux qui se scandalisent de la fuite du Christ ce que lui-même disait à ceux qui se scandalisaient de sa mort : « O cœurs « pesants et tardifs à croire ! ne fallait-il pas que le « Christ souffrît ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa « gloire[2]. »

[1] Dignatus est in Ægyptum fugere, ut postea Crucem dignaretur ascendere : facit enim eum mori benignitas propria, non malignitas aliena.

[2] Luc, XXIV, 25.

Mais il faut surtout leur faire voir que cette fuite, comme cette mort, est plus digne de la majesté de Dieu que sa préservation par le miracle.

Pour cela, que l'on comprenne bien que ce n'est rien à Dieu que d'agir par puissance; mais que c'est une chose admirable qu'un Dieu s'anéantisse et s'humilie. En agissant par puissance, en effet, il ne fait qu'une chose toute naturelle, comme il l'est pour nous d'agir par faiblesse; et il ne domine que ce qui lui est inférieur. Tandis que, quand il *s'anéantit lui-même*, il se domine lui-même; il s'attaque à son égal, et il nous fait voir le plus grand et le plus touchant de tous les prodiges : la Toute-Puissance, maîtresse d'elle-même, jusqu'à se réduire à la plus extrême faiblesse, et à s'anéantir ainsi par amour. Aussi le langage des livres saints est d'une admirable conformité avec cette doctrine. Nous représentent-ils le Tout-Puissant créant des mondes? ils sont, disent-ils, l'ouvrage de ses DOIGTS : *Opera* DIGITORUM *tuorum sunt cœli*[1]. Mais parlent-ils du Tout-Puissant s'anéantissant lui-même? alors il lui font déployer toute la puissance de son BRAS : *Fecit potentiam in* BRACHIO *suo*[2]. C'est ce prodige du Tout-Puissant qui nous apparaît en Jésus fuyant dans les bras de Marie, comme il nous apparaît en Jésus mourant sur la croix.

Que maintenant, dans cet état d'extrême faiblesse, il ébranle tout l'univers et qu'il en renouvelle toute la face, rien ne sera plus divin et plus marqué au coin de la Toute-Puissance.

Le Fils de Dieu se faisant recevoir sur les nuées du ciel, environné de ses Anges, armé de ses foudres et dans

1 Psal. VIII, 4.
2 Luc, I, 51.

tout l'éclat de sa Majesté, n'aurait rien fait que de facile, et, si j'ose ainsi dire, que de vulgaire; puisque c'est ainsi, en effet, que le vulgaire s'est toujours représenté la Divinité. Il viendra sans doute à la fin des temps dans cet appareil, mais ce ne sera pas pour convaincre, ce sera pour juger la terre. Ayant donc à nous convaincre de sa divinité, c'est-à-dire à nous en donner la persuasion tout à la fois souveraine et facultative, qui nous ôtât toute raison en nous laissant toute liberté de la méconnaître, il ne pouvait pas nous donner un plus grand témoignage de puissance, que de réduire sa puissance même à l'anéantissement de la croix, et de la déployer ensuite sur cette croix, jusqu'à lui soumettre tout l'univers.

Or, ce que nous disons de la croix, nous pouvons le dire de tous les autres anéantissements du Fils de Dieu, qui n'ont été que les degrés de ce suprême anéantissement : nous pouvons le dire en particulier de sa fuite en Égypte.

Ce n'est pas Hérode qui réduit le Fils de Dieu à fuir; c'est le Fils de Dieu qui s'y réduit lui-même : il fuit, non par crainte, mais par dessein; non par nécessité, mais par puissance. Et quelle puissance que celle qui donne sur la Divinité même un tel avantage à un simple mortel; qui réduit l'Immense à n'avoir ni feu ni lieu; qui plie le Tout-Puissant à fuir, petit enfant, entre les bras d'une mère? Mais, dans cet état de fuite, cet enfant, remarquez-le bien, est déjà la terreur des rois, l'ébranlement de ces puissances du monde qu'il vient abattre, comme aussi la gloire des humbles qu'il vient sauver.

Pour relever l'humiliation de cette fuite, on s'est attaché à des traditions douteuses, à des inventions même

puériles, d'après lesquelles l'Enfant-Dieu aurait, dans cette circonstance de sa vie, manifesté sa divinité par des miracles. L'un de ces miracles consisterait en ce que, pendant sa fuite en Égypte, des idoles se seraient ébranlées et renversées d'elles-mêmes sur son passage. Un autre nous le représente se jouant à modeler avec la terre de son exil de petits oiseaux qui prennent vie dans ses divines mains, et qui s'envolent vers le ciel. L'Évangile a dédaigné ces ajustements pour s'en tenir au vrai, qui est bien plus sublime. Deux prodiges analogues, mais bien plus certains, bien plus dignes du Fils de Dieu, ont révélé sa divinité dans cette fuite. Le premier, c'est que, tout enfant, il ait agité déjà, non pas des dieux de pierre ou de métal sur leur base, mais des dieux de chair, des potentats sur leur trône, et qu'il leur ait renversé le sens jusqu'à la folie. C'est ce qui nous apparaît dans ce *trouble* d'Hérode dont parle l'Évangile, et dans cette horrible extravagance du massacre de Bethléhem ; c'est ce qui nous apparaît plus encore dans cette *épouvante* du colosse romain, qui, pour se prémunir contre ce petit enfant à naître, décrète l'immolation de tous les enfants mâles qui naîtront dans un an : vaines fureurs qui commencent cette série de persécutions mémorables que le paganisme opposera à Jésus-Christ, et qui n'empêcheront pas l'accomplisse-de cette parole de Marie, dont elles sont déjà le prélude et le pressentiment : *Deposuit potentes de sede.* — Le second miracle qui signale la divinité de Jésus enfant dans la persécution d'Hérode, et le premier accomplissement de cette autre parole de Marie : *Exaltavit humiles*, c'est que, prenant en main et modelant en quelque sorte sur sa propre destinée celle de ces pauvres petits innocents

immolés pour lui, et qui étaient méprisés et foulés aux pieds, comme la terre, dans les jugements des hommes, il ait fait envoler pour ainsi dire leur mémoire angélique dans le ciel de l'Église jusqu'à nous, comme celle des premiers martyrs et compagnons de sa persécution, devenus à jamais ceux de sa gloire; gloire bien inconnue au siècle d'Auguste, mais saluée ainsi dans le siècle de Louis XIV par le génie de Bossuet : « Enfants bienheu-« reux dont la vie a été immolée à conserver la vie de « notre Sauveur ! Si vos mères avaient connu ce mystère, « au lieu de cris et de pleurs, on n'aurait entendu que « bénédictions et que louanges. Nous donc, à qui il est « révélé, suivons de nos cris de joie cette bienheureuse « troupe jusque dans le sein d'Abraham. Allons la bé-« nir, la glorifier, la célébrer jusque dans le ciel; sa-« luons avec toute l'Église ces premières fleurs, et « écoutons la voix innocente de ces bienheureuses pré-« mices des martyrs[1]. »

Tel est le mystère de la fuite en Égypte. Il nous reste à considérer la part de gloire que la Vierge Marie y prend.

III. — C'est un des plus glorieux et des plus touchants témoignages que le Fils de Dieu pût nous donner de la suréminente dignité de sa Sainte Mère, après celui d'avoir voulu prendre la vie dans son sein, que de faire de ce sein maternel le refuge et l'asile de cette vie, qui doit être celle du monde, contre ceux qui veulent la lui ravir.

Ce n'est pas par nécessité, comme nous l'avons vu, c'est à dessein qu'il a choisi, entre tous les moyens de

[1] *Élévation sur les mystères*, IVe *Élévation*.

se défendre d'Hérode, celui de la fuite. Or il l'a choisi bien évidemment avec toutes les circonstances qui l'ont accompagné et à toutes les fins qui en ont été le résultat. Le témoignage qui en résulte pour Marie est donc un témoignage d'intention et de choix de la part de Dieu. Cela ne saurait être douteux. Je ne dis pas que ce soit la seule fin de ce mystère : Dieu a toujours des fins infinies; mais je dis que c'est une des fins qui nous apparaissent le plus, et que par conséquent Dieu a voulu nous faire le plus remarquer et honorer.

Jésus pouvait anéantir Hérode; il pouvait échapper à ses embûches autrement que par la fuite ; il pouvait fuir en un pays ami, comme celui des Mages, et non dans un pays étranger, barbare et ennemi des Juifs, comme l'Égypte, où Marie ne trouvera ni parents, ni amis, ni connaissances ; il pouvait fuir en société de son cousin saint Jean, exposé comme lui à la persécution, et d'Élisabeth sa parente, qui aurait partagé avec Marie l'honneur de le servir, de le sauver et de le garder. Mais non : Jésus ne veut que Marie ; parce que Jésus affectionne Marie souverainement, singulièrement, et, en quelque sorte, uniquement. Il veut passer son enfance en un pays étranger pour n'avoir point d'autres parents, ni d'autres amis que Marie ; il veut ne dépendre que d'elle, ne relever que d'elle, et qu'elle seule le conserve comme elle seule l'a engendré. Il veut qu'elle puisse dire de lui ce que son Père dit de ses créatures : *Ego feci, ego feram, ega portabo et salvabo :* « C'est moi qui t'ai fait, « c'est moi qui t'enlèverai, moi qui te porterai et qui te « sauverai[1]. »

[1] Isaïe, XLVI, 4.

O touchant privilége de Marie, bien digne de la Vierge des vierges, de la Reine des Anges, de la Mère de Dieu! Mais privilége qui la rend plus digne encore de toutes ces gloires par toutes les épreuves et les douleurs qui en sont le prix. Qui dira ces épreuves de la foi, de la constance et de la résignation de Marie, lorsque, l'oreille encore toute remplie et le cœur tout ravi des accents de louange prophétique dont le temple de Jérusalem vient de retentir sur son Fils et sur elle-même, elle se voit plongée soudain avec lui dans ce gouffre de terreurs et de dangers! Quelle grâce que cette union d'infortune avec Jésus! mais quel mérite de correspondance elle suppose! Comme c'est bien là déjà l'accomplissement de cette parole, que le même glaive de douleur qui percera le cœur de Jésus transpercera le cœur de Marie! Quelle épreuve pour ce cœur que ce glaive, ou plutôt que ces mille glaives d'Hérode levés sur sa tête et la perçant d'autant de terreurs qu'ils font de victimes! *O pleurs et longs sanglots de Rachel pleurant ses fils et ne voulant pas être consolée parce qu'ils ne sont plus*, quel lugubre écho ne trouvez-vous pas dans l'âme de Marie! Et, dans un si extrême péril, pour toute défense, un vieillard plus propre à le partager qu'à le conjurer. Mais le ciel peut-être enverra son Ange, l'Ange de l'Annonciation, qui viendra sauver l'honneur de sa prophétie et la destinée de ce Fils du Très-Haut dont il a évangélisé la grandeur : un Ange vient en effet ; mais c'est pour ajouter la terreur même du ciel, en quelque sorte, à celle de la terre, et pour la porter à son comble en soufflant la fuite et l'exil.

Il faut donc fuir, et fuir en toute hâte, elle timide vierge, pauvre, simple, dont toute la vie s'est passée à

l'ombre du foyer, et qui ne connaît de l'Égypte que les persécutions que ses pères y ont endurées, et qui semblent la menacer. L'Évangile, selon sa sobriété ordinaire, ne nous fait connaître aucun détail de cette fuite et de cet exil : il laisse à notre piété et à notre foi le soin de se les représenter. En les réduisant à ce qu'il y a de plus simple et de plus vrai, nous y voyons bien des alarmes, bien des fatigues, bien des privations, bien des dangers : alarmes, fatigues, privations, dangers qui ne sont rien pour Marie elle-même et pour son fidèle Joseph ; mais qui sont infinis par la valeur du divin dépôt qui est commis à leur tendresse, et en qui ils souffrent mille douleurs. Joseph souffre dans sa sollicitude d'adoption pour Jésus et pour Marie. Mais Marie souffre dans sa sollicitude naturelle pour Jésus : sollicitude maternelle, virginale, divine et infinie pour son objet; qui le lui fait serrer sur son sein, qui voudrait pouvoir l'y faire rentrer, et qui le lui identifie jusqu'à faire de lui et d'elle ce composé d'amour et de confiance, de nature et de grâce, de maternité et de divinité que l'Évangile appelle *l'Enfant et la Mère :* expression dans laquelle on sent comme les étreintes de l'amour filial et du sentiment maternel resserrées par le péril et par le malheur. Si une mère et un enfant ordinaires, dans une telle situation, nous offrent ce qu'il y a de plus touchant, qu'est-ce donc de la Mère Vierge et de l'Enfant-Dieu! de ce merveilleux Enfant, soupir des Patriarches, attente des nations, le prix du monde, les délices du ciel, le bien-aimé du Père, n'ayant d'autre asile et d'autre foyer que ce sein virginal, si faible pour le défendre et si bien fait pour en sentir le prix! Sans doute la foi devait couvrir Marie de son bouclier; elle ne devait pas

craindre à l'abri des célestes promesses : mais ce bouclier était invisible, ces promesses étaient obscurcies; ces promesses mêmes renfermaient *un glaive de douleur* toujours suspendu sur sa tête, et qu'elle croyait voir à chaque instant lui percer l'âme dans ce divin Enfant *qui doit être en butte à la contradiction.* Ces garanties de salut étaient donc elles-mêmes des épreuves pour la foi de Marie. Elles la laissaient avec toutes ses terreurs, ses anxiétés et ses tristesses pour Jésus.

Mais Jésus ne la laissait pas sans force, sans consolation et sans charme pour les supporter. Qui dira tout ce que dans cette fuite et dans cet exil il versa de grâces dans ce cœur de Marie qui souffrait tant pour lui ; de quels retours de bénédictions et d'onction divine il paya ses alarmes et ses soins? O caresses, ô baisers de Jésus! ô regards! ô sourires! ô balbutiements du Verbe de vie répondant aux étreintes, aux larmes et aux tendresses de Marie! « O heureux baisers, dit saint Augustin, im« primés d'une bouche humide de lait, lorsque, parmi « ces mille indices d'une enfance qui ne se soutient pas « encore, Jésus se jouait, vrai fils de Marie, dans son « sein ! » *O felicia oscula lactentis labris impressa, cum inter crebra indicia reptantis infantiæ, utpote verus ex te filius, tibi matri alluderet !*

Puérilité, dira-t-on, enfantillage digne de risée!

« Puérilité, je l'avoue, répond Gerson, mais puérilité « de Dieu ; enfantillage plus sublime, plus fort, plus « sage, croyez-le bien, que le monde entier. Il n'y a « pas de cœur si pervers ni si endurci qui ne s'amollisse « par le sentiment d'une éminente piété, lorsqu'une « ferme foi lui fait voir le Souverain Être réduit à cet « état d'enfance pour nous, hommes misérables, et pour

« notre salut. Il a voulu se faire enfant comme nous, « parce qu'il a voulu que qui prétend gravir au faîte des « cieux se fasse petit enfant comme lui ; soit innocent, « pur, humble, simple par-dessus tout. Oui, comme de « petits enfants qui viennent de naître, demandez le « lait ; le lait de la vertu, de la sagesse et de la vie[1]. »

C'est ce lait céleste de sa grâce, de sa force et de ses suaves consolations que Jésus versait dans le cœur de Marie en recevant celui de ses mamelles, et qui faisait goûter à cette Vierge sainte et au bienheureux Joseph, parmi tant de cruelles vicissitudes, les charmes du plus céleste repos. O repos en Égypte, ô sainte Famille, qui

[1] Dixerit hoc aliquis totum puerile relatu
Nullo, sed risu dignum : puerile fatemur.
Sed puerile Dei, sed stultum, et debile, majus,
Fortius, et sapientius isto est, credite, mundo.
Nil duro corde pejus, nil tetrius ; at quid
Majori pietate facit, mollescere corda,
Quam dum certa fides cernit, puerescere Summum
Propter nos homines miseros nostramque salutem.
Vult similis fieri nobis, vult sit puero par
Scandere qui satagit cœli fastigia parvus ;
Innocuus, purus, humilis, super omnia simplex.
Infantes quasi nunc geniti lac poscite, nempe
Lactescit vobis virtus, sapientia, vita.

JOANNIS GERSONIS *Josephina*.

Ces beaux sentiments n'étaient pas pour Gerson un sujet d'amplification poétique ; on sait comment il les mit en pratique, lorsque ce chancelier de l'Université, cette grande lumière de la France et de l'Eglise, cet oracle des conciles de Pise et de Constance, que la Providence, dit Bossuet, avait élevé au-dessus des autres par son caractère et son esprit, pour l'opposer aux erreurs de son siècle, se réduisit, par humilité, à la fonction de maître d'école ou de catéchiste des enfants, qu'il rassemblait chaque jour dans l'église de Saint-Paul, à Lyon, et dont il n'exigeait d'autre salaire que cette simple prière adressée à Dieu, et qui fut encore répétée par eux la veille de sa mort : *Seigneur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Gerson !*

vous retracera, lorsque, fatigués des chemins, nos exilés s'arrêtaient à l'aspect encore lointain des villes, et, sous un bouquet retiré de verdure, jouaient avec le Dieu-Enfant, ou le regardaient dormir, Marie avec une attention émue, Joseph avec une sereine contemplation! Albane! Raphaël! prenez vos pinceaux les plus suaves, évoquez les plus pures inspirations du génie catholique, et faites-nous voir, sur vos toiles immortelles, ce repos divin, dont le charme religieux atteint les cœurs les plus impies, et ne trouve que des croyants. Ne craignez pas de nous y représenter les Anges adorant leur Dieu et servant leur Reine; car, visibles ou invisibles, ces Esprits célestes étaient là assurément, s'approchant et se pressant autour de Jésus et de Marie, autant que daignait le leur permettre l'anéantissement du Verbe qui les avait quittés pour nous.

Respectons nous-même ce sujet divin. Ne cherchons pas à l'épuiser; et, laissant le lecteur le considérer et le méditer en silence, retournons avec la Sainte Famille à Nazareth.

CHAPITRE XV

SAINT JOSEPH.

« Hérode étant mort, l'Ange du Seigneur apparut à « Joseph pendant son sommeil en Égypte, disant : Lève-« toi, prends l'Enfant et sa Mère, et va dans la terre « d'Israël ; car ceux qui cherchaient la vie de l'Enfant « sont morts. Et, se levant, Joseph prit l'Enfant et la « Mère, et vint dans la terre d'Israël ; mais apprenant « qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode son « père, il appréhenda d'y aller, et, averti pendant son « sommeil, il se retira en Galilée, et y demeura dans la « ville appelée Nazareth[1]. »

Ce qui ressort le plus dans ce mystère du retour en Judée, et ce qui a déjà paru dans celui de la fuite en Égypte, c'est la parfaite simplicité de Joseph dans son obéissance à la volonté de Dieu et dans sa fidélité à la Providence, comme gardien et conducteur de Jésus. On lui dit d'aller en Égypte, il y va ; on lui dit d'y rester jusqu'à ce qu'on lui reparle, il y reste ; on lui dit de revenir en Judée, il y revient ; on lui dit de se retirer en Galilée, il s'y retire. Il suit ainsi tous les mouvements de Dieu, comme l'ombre suit le corps, sans opposer jamais le moindre retard, sans demander jamais la moindre explication, quelles que soient les difficultés et les impossibilités apparentes. Et remarquez ce caractère

[1] Matth., II, 13, 21.

de tous les avertissements qui lui sont donnés : c'est toujours *pendant son sommeil* que le Ciel les lui envoie, et cela suffit à sa parfaite obéissance. Il n'attend pas d'être favorisé d'une apparition éclatante, il ne s'arrête pas au doute spécieux de prendre ses propres songes pour des révélations : *se levant, il prend l'Enfant et la Mère, et il va*... Vit-on jamais une plus parfaite simplicité! C'est par elle que le Fils de Dieu a voulu être conduit; c'est là le gouverneur du Prince de la Paix, du Roi de gloire.

Remarquez cet autre caractère de Joseph : il n'a jamais rien dit; pas une parole n'est rapportée de lui dans l'Évangile. Bien qu'il soit nommé le premier par les Évangélistes et par Marie elle-même, ce n'est jamais lui qui parle; et Marie, toute modeste et humble qu'elle est, est obligée en quelque sorte de lui prêter sa voix. Enfin il disparaît de la terre sans qu'on sache quand ni comment : on a dit qu'il était charpentier; on sait qu'il soutenait Jésus et Marie de son travail; il est fait une dernière fois mention de lui dans la recherche et dans la rencontre de Jésus au temple : et puis après cela on n'en parle plus.

Nous avons été frappé du caractère de cette figure éminemment simple, tranquille, silencieuse, surtout obscure, moins une figure qu'une ombre, et nous nous sommes proposé de l'étudier.

Or, il nous a paru qu'elle était merveilleusement appropriée à sa fonction, qui était de cacher le Fils de Dieu, et en quelque sorte de l'obscurifier.

Représentez-vous toute l'économie du mystère de l'Incarnation comme un grand tableau dans lequel vous verrez dépeints Dieu le Père, son Fils unique, le Saint-Esprit et la Sainte Vierge, et ces quatre personnes écla-

tantes d'autant de lumière qu'elles opèrent de prodiges dans ce mystère. Mais, tandis que dans un tableau matériel l'ombre a toujours pour objet de faire ressortir les figures en repoussoir ou en relief; ici, au contraire, il faut une ombre pour tempérer et pour éteindre leur trop grand éclat, de peur qu'elles n'éblouissent ou qu'elles n'aveuglent les yeux des mortels; et le seul Joseph a une vertu d'obscurité si étendue, qu'elle suffit pour les voiler toutes, jusqu'au temps où il plaise à Dieu de les manifester.

La très-Sainte Vierge, en effet, est cachée à l'ombre de saint Joseph : sa virginité, sa maternité divine sont enveloppées du voile de son mariage avec lui. Le Saint-Esprit est pareillement caché sous cette même ombre; car ce qui est né de Marie, dit l'Évangile, est l'ouvrage du Saint-Esprit : c'est là son chef-d'œuvre, sa gloire, dont l'humble époux de Marie éteint en lui les rayons. Que dirai-je de ce chef-d'œuvre lui-même, de l'Homme-Dieu, enseveli dans cette obscurité jusqu'à passer pour fils du charpentier? Enfin, Dieu le Père est tellement dérobé par saint Joseph, qu'il aura besoin, en quelque sorte, de venir revendiquer lui-même son Fils au jour de son baptême, par cette parole céleste : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mes complaisances*[1].

Les Apôtres et tous les autres Saints, les Docteurs, les Pasteurs, les Confesseurs, les Martyrs, ont eu tous pour mission de prêcher Jésus-Christ à toute créature, de répandre au loin la bonne odeur de son nom, de le faire retentir devant les puissances, et d'en porter le son jus-

[1] Luc, III, 22.

qu'aux extrémités de la terre. Mais Joseph est un saint tout singulier, prédestiné pour un ministère tout contraire, pour cacher la gloire de Jésus-Christ jusqu'au temps de sa manifestation, pour en assourdir les reflets, pour en favoriser les retards et les surprises.

L'Homme-Dieu, pour bien des raisons que nous avons déjà admirées, ayant voulu réserver à sa mort et à sa croix le miséricordieux prodige d'attirer à soi toutes choses et de triompher hautement des puissances du siècle, si les mystères de sa conception divine et de sa naissance d'une Vierge eussent été divulgués avant ce temps, ces puissances, *qui ne l'eussent pas crucifié*, dit saint Paul, *si elles eussent connu en lui le Roi de gloire*[1], auraient cédé prématurément et trop ouvertement à sa divinité. Mais, dans l'idée qu'il est né d'un mariage ordinaire, elles prennent le Dieu pour un enfant. Il vient à petit bruit exécuter ses grands desseins en les cachant à l'ombre de Joseph qu'on prend pour son père, et qui écarte ou déconcerte les soupçons, jusqu'au jour où faisant tout à coup éclater sa force et sa gloire dans la faiblesse et dans l'ignominie de sa mort, on reconnaîtra les divins stratagèmes de ce puissant Réparateur de l'homme, qui se sera servi d'un Joseph pour les cacher, comme d'une croix pour les faire à jamais triompher dans le monde.

Tel est le rôle unique de Joseph : rôle obscur, mais d'autant plus sublime. Comme c'est un plus grand prodige de voir la gloire de Dieu anéantie que de la voir éclatante de majesté, la Toute-Puissance de Dieu s'est montrée plus miraculeuse en un sens dans le seul Joseph

[1] I Corinth., II, 8.

dont elle s'est servi comme d'un voile pour cacher sa gloire, que dans tout le reste des Saints qu'elle a employés pour la manifester; et l'on doit regarder et vénérer ce grand Saint comme ces augutes ténèbres dont parle l'Écriture, sous lesquelles la Majesté de Dieu a voulu se retirer[1].

Mais, comme ces nuages, dont le soleil n'éclaire que la partie que nous ne voyons pas, et qui sont d'autant plus lumineux du côté du ciel qu'ils sont plus obscurs à la terre, la gloire de Joseph éclate aux yeux de Dieu et des Anges en raison de son obscurité aux regards des hommes.

Essayons de la pénétrer en considérant ce grand Patron des âmes cachées et suréminentes, soit comme époux de Marie, soit comme père, comme nourricier, comme gouverneur de Jésus.

I. — Époux de Marie, il est le fidèle dépositaire de sa virginité, le gardien de sa réputation, et le chaste ami de cette Vierge Sainte. Non qu'il ne soit son véritable époux : il l'est, comme nous l'avons dit ailleurs, dès lors que Marie et Joseph se sont donné l'un à l'autre leur virginité par un vrai mariage. Mais, dans la fin même de ce mariage, ils se la sont donnée à garder, en vue d'avoir Jésus-Christ, qui est le fruit merveilleux de cette Virginité conservée, et en qui ils s'aiment d'un amour conjugal dont la chaste ardeur les unit et les confond dans ce qui les sépare.

Nous lisons dans l'Exode que, sur l'arche d'Alliance, étaient deux Chérubins, étendant leurs ailes pour cou-

[1] Posuit tenebras latibulum suum. Ps. XVII, 12.

vrir, chacun de son côté, le *propitiatoire*, partie supérieure de l'Arche, où Dieu se plaisait à rendre ses oracles et à se montrer propice aux prières qu'on lui présentait. L'un des Chérubins avait la figure d'une jeune fille et l'autre d'un homme, selon la remarque du savant auteur des *Antiquités judaïques*[1]; et tous deux, placés à l'opposite l'un de l'autre, tenaient leur face penchée et leurs yeux arrêtés sur le propitiatoire, fait d'une grande plaque d'or très-fin, et dans lequel ils se voyaient toujours l'un l'autre comme dans un miroir. Le vrai Propitiatoire, dont l'ancien n'était que la figure, est Jésus-Christ, qui nous a réellement rendu Dieu propice, et par qui seul nos prières sont exaucées; et alors Marie et Joseph, liés ensemble par le nœud d'un sacré mariage, sont les deux Chérubins qui couvrent le propitiatoire de leurs ailes. L'un et l'autre tendaient les bras et se donnaient les mains pour la protection, le soutien, la garde et le service de Jésus. L'un et l'autre n'avaient des yeux que pour le voir, des cœurs que pour l'aimer, et, sans se regarder directement l'un l'autre, ils se voyaient toujours en Lui comme dans le miroir de la Divinité, dans lequel Dieu le Père se contemple éternellement, et tous les bienheureux se connaissent et s'aiment parfaitement. C'était dans ce miroir ardent de la Charité divine que Joseph et Marie se voyaient et s'aimaient d'un céleste amour, et contemplaient la Majesté de Dieu anéantie pour l'amour des hommes.

II. — Parfait époux de Marie, Joseph n'est pas moins père de Jésus. Sans doute il ne l'a pas engendré de sa

[1] Arias Montanus.

substance : en ce sens, il n'est pas proprement le père de celui qui est *sans père*[1] dans son humanité, comme il est *sans mère*[2] en sa divinité. L'Homme-Dieu n'a qu'un Père et qu'une Mère qui sont Dieu et Marie ; et Joseph, en ce sens, est l'ombre de Dieu le Père, dont il prend la figure et suit les mouvements avec une merveilleuse fidélité, dans toute sa conduite envers Jésus ; gloire déjà bien grande, puisque autant l'ombre est unie au corps, le reproduit et en participe, autant, par sa fidélité et sa simplicité incomparables, Joseph participe du Père éternel de Jésus. Mais admirez tout ce qu'il y a de gloire cachée dans ce grand Saint ! Il n'a pas été seulement l'ombre passive du Père céleste, il en a été l'ombre animée : « Il a été, dit « M. Olier, comme un sacrement du Père éternel, sous « lequel Dieu a porté, engendré son Verbe incarné dans « Marie. » A cet effet, dit Bossuet, d'après saint Jean Chrysostome, Dieu a donné à Joseph tout ce qui peut appartenir à un père sans blesser la virginité ; et cela même, de ne pas blesser la virginité, loin de diminuer cette auguste Paternité, la consacre, puisque Jésus est le fruit de cette intégrité qui est le bien de Marie, mais qui est aussi le dépôt et le bien de Joseph, et qui a été gardé par leur fidélité commune. De telle sorte qu'on peut dire que ce n'est que pour mieux accomplir les fins du mariage qu'ils n'en usent pas, puisque c'est pour avoir l'Enfant-Dieu. C'est pourquoi Joseph avait pour ce divin Enfant un vrai cœur de père, un cœur d'autant plus parfait dans ces sentiments, que Dieu, au défaut de la nature corrompue, qui ne le donne pas toujours comme il convient, lui avait fait un cœur exprès, et à la dimension, si je

[1] Hebr., VII, 3.
[2] *Ibid.*

peux ainsi parler, de son divin objet, en y versant le propre amour dont il aime son Fils unique. « Car, dit « encore excellemment M. Olier, le Père, en lui-même, « aime son Fils comme son Verbe éternel, et, dans saint « Joseph, il aime ce même Fils comme Verbe incarné. « Il résidait dans l'âme de ce grand Saint et la rendait « participante non-seulement de ses vertus, mais encore « de sa vie et de son amour de Père. » — « C'est pour-« quoi, observe supérieurement Bossuet, c'est pourquoi « Jésus obéit, et Joseph ne craint pas de lui commander. « Et d'où lui vient cette hardiesse de commander à son « Créateur? C'est que le vrai Père de Jésus-Christ, ce « Dieu qui l'engendre dans l'éternité, ayant choisi le « divin Joseph pour servir de père au milieu des temps « à son Fils unique, a fait en quelque sorte couler en « son sein quelque rayon de cet amour infini qu'il a « pour son Fils : c'est ce qui lui élève le cœur; c'est ce « qui lui donne un amour de père, si bien que le juste « Joseph, qui sent en lui-même un cœur paternel, formé « tout exprès par la main de Dieu, sent aussi que Dieu « lui ordonne d'user d'une autorité paternelle; et il « ose bien commander à celui qu'il reconnaît pour son « maître[1]. »

C'est ce qui fait que, dans l'Évangile, Joseph est constamment appelé sans réserve et sans réticence le père de Jésus, qu'il en exerce tous les droits comme il en a tous les sentiments; que Marie non-seulement n'hésite pas à les partager avec lui, mais à l'en reconnaître le chef, et que Jésus enfin s'y soumet lui-même. Ce n'est donc pas une pieuse imagination qui nous représente Jésus

[1] *Panégyrique de saint Joseph.*

enfant entre Marie et Joseph, ou dans les bras de ce Patriarche, recevant et donnant tous les témoignages de la plus naïve et de la plus tendre relation d'un enfant avec son père. Qui pourrait comprendre quelles étaient les délices du cœur de Joseph, quand il portait ainsi Jésus sur son sein et qu'il recevait ses divines caresses ! Le vieillard portait l'Enfant, et l'Enfant gouvernait le vieillard ; le vieillard était la force de l'Enfant, et l'Enfant était la sagesse du vieillard ; le vieillard enfin obscurcissait l'Enfant, et l'Enfant glorifiait à jamais le vieillard. O mystères de l'Évangile, que vous cachez de trésors, et que vos harmonies sont touchantes !

III. — Là ne se borne pas la gloire du plus obscur et du plus simple des hommes. Joseph n'est pas seulement le père du Verbe incarné, comme il est l'époux de la Vierge Marie : il en est encore le nourricier : et combien ce nouveau titre ajoute-t-il à sa gloire !

Le Fils de Dieu aurait pu naître sur la terre dans une condition aisée ; il a voulu naître dans la gêne et dans la pauvreté. Il a fallu dès lors que Joseph, qui avait la mission de l'élever, fût un pauvre artisan, qui épuisât ses forces dans le travail, et qui, à force de fatigues et de sueurs, tirât de lui-même le pain qui était nécessaire pour fournir à une nourriture de telle importance, afin qu'il fût vrai qu'il nourrissait de sa substance, en quelque sorte, celui qui nourrit toute la nature par la grande main de sa Bonté.

Par là on peut dire, merveilleuse dispensation ! que l'humble Joseph a été associé à Dieu le Père, à son Fils unique, et à la très-Sainte Vierge, pour coopérer avec tous les trois à la Rédemption du monde, en nous dispo-

sant un Sauveur qui fût la victime de notre salut. Dieu le Père a donné la Divinité à son Fils; la Sainte Vierge lui a fourni sa très-sainte Humanité; mais elle n'a fait que la former dans son chaste sein, puis la nourrir du lait de ses mamelles durant sa première enfance. Cette sainte Humanité attendait son accroissement et sa perfection entière, avant que d'être immolée sur le Calvaire pour notre rédemption. Qui lui donnera cet accroissement et cette perfection? Qui lui fournira les forces de l'âge parfait? Qui remplira ses veines de ce précieux sang qui doit être versé sur la Croix pour le salut du monde, sinon le travail des mains du grand Saint Joseph? Ces mains calleuses nous apparaissent ainsi toutes rayonnantes de gloire, comme étant, après le sein adorable du Père céleste et le sein virginal de Marie, la troisième source de notre salut.

Qui dira la consolation et la joie intime que le charpentier de Nazareth trouvait dans son travail, lorsqu'il avait sous les yeux ce divin Enfant pour lequel il s'y dévouait? Qui dira ses célestes délices lorsque, aux heures du repos, il le prenait dans ses bras épuisés, ou lorsque, le faisant asseoir à sa table, il lui répétait, dans cette humble condition, ces grandes paroles que le Père Éternel lui dit dans sa gloire : *Sede à dextris meis :* « Asseyez-vous, mon Fils, à mon côté droit[1]? » Est-ce le Père Éternel, est-ce saint Joseph qui parle ainsi? C'est l'un et l'autre; c'est l'ombre qui suit le corps, c'est l'ombre du Père qui parle comme le vrai Père. Oh! quelle extase pour les Anges du ciel, qui savent tout le prix de l'humilité et de toutes les vertus qui l'accompa-

[1] Psal. 109.

gnent, de voir Celui qu'ils adorent régnant dans la gloire entre le Père et le Saint-Esprit, assis en terre et mangeant à une pauvre table, entre Marie et Joseph! Oh! quel repos! quel entretien! quelle union de cette trinité créée!

IV. — Enfin, la gloire de ce saint artisan n'est pas moins admirable comme gouverneur du Fils de Dieu, et cette gloire se tire toujours de l'obscurité dont il le couvre. Comme les enfants des princes sont mis entre les mains de leurs gouverneurs, pour les former à vivre en monarques, ainsi, mais en sens contraire, le Fils de Dieu s'est mis entre les mains de Joseph pour être formé par lui à vivre en sujet; pour nous y paraître dans l'obscurité, dans la pauvreté, dans le travail. Il a été mis chez Joseph en apprentissage de la vie humaine, dont il venait partager et refaire les fatigues et les labeurs, pour s'y montrer façonné en quelque sorte à notre manière simple et naturelle, comme l'ouvrier de notre salut, et en ce sens comme l'ouvrage de saint Joseph. Lui-même semblait favoriser ce sentiment lorsqu'il se comparait à l'ouvrage d'un charpentier et qu'il disait: *Ego sum ostium*, « Je suis une porte. » Saint Augustin relève, il est vrai, dignement cette parole, disant qu'il ne faut pas la prendre à la lettre, qu'il n'est pas vraiment une porte, parce qu'il n'est pas fait par un charpentier : *Ostium non est, quia faber eum non fecit;* c'est-à-dire qu'il n'est pas le fils propre de Joseph, mais du grand Architecte du monde. Il est vrai, Jésus-Christ, considéré comme Fils de Dieu, comme tout-puissant créateur du monde, égal à son Père et possédant comme lui l'immortalité, l'immensité, la divinité, ne nous est pas une porte pour entrer au ciel : il est le

Ciel même. C'est là qu'il faut entrer, mais ce n'est pas par là qu'on peut passer. Mais quand vous considérez ce même Jésus-Christ comme pauvre, obéissant, humble, patient, charitable, méprisé du monde, plié en un mot à toutes nos misères et à toutes les vertus qui doivent les sanctifier, alors il vous apparaît bien véritablement dans toute la sincérité de la qualification qu'il s'est donnée; il est pour nous une *porte* accessible à notre infirmité, surbaissée et façonnée à cet effet par le charpentier Joseph, dont il voulait aussi qu'on le crût le Fils : *Ostium est quia faber eum fecit.*

Et voilà le plus haut comble d'honneur où saint Joseph pouvait être élevé, d'avoir ainsi Jésus-Christ dans ses mains, à sa garde, sous sa conduite; « Car, » dit magnifiquement M. Olier, « si Dieu commet à la conduite et à « la protection des royaumes des Anges très-puissants, « et même des premières de ces grandes et sublimes « intelligences; si même il députe de ces plus purs « Esprits pour la conduite des sphères célestes et de ces « corps immenses, quelle doit être la grandeur de ce « Saint à qui Dieu commet la conduite de son Fils, infi« niment plus précieux que tous les royaumes et que « tous les mondes ! »

Saint Joseph est un saint, si j'ose ainsi dire, de choix, comme le plus caché de tous les saints, et par cela même, au sens chrétien, comme le plus illustre; le plus digne de tous les honneurs, parce qu'il n'a jamais été touché de l'honneur[1]. Aussi toutes les âmes vraiment grandes, qui sont toujours les plus simples, ressentent son attrait, et

[1] L'Église, dans sa liturgie (oraison *pro cunctis*), le fait passer avant tous les Saints : les Apôtres S. Pierre et S. Paul ne sont nommés qu'ensuite.

se font gloire d'avoir pour patron dans le ciel celui qui a été le patron de notre Dieu lui-même sur la terre. Gerson avait pour lui une dévotion singulière; il a composé des discours latins et français, des poëmes et des offices en son honneur; il a stimulé les princes de son temps à lui vouer des fêtes, à bâtir des temples sous son invocation. Bossuet lui a consacré les prémices de son éloquence, et il fit tellement partager à la Reine Mère et à Louis XIV sa vénération pour ce glorieux dépositaire de la virginité de Marie et de l'humanité du Fils de Dieu, que, sur lettres closes et ordres très-exprès du grand Roi, les Cours souveraines ordonnèrent que sa fête serait *chômable et obligatoire, avec interruption de travail et cessation entière des affaires*, par tout le royaume[1].

Nous ne pouvions pas moins faire que de l'honorer, nous aussi, de ces quelques considérations. Nous le devions à notre sujet. Nous devions à la Vierge Marie de glorifier son fidèle époux : c'était la glorifier elle-même au plus haut point, puisque Joseph n'est si glorieux que parce qu'il est l'époux de Marie, et le père adoptif de cet adorable Fils dont elle est la très-auguste et très-sainte Mère.

[1] Floquet, *Études sur la vie de Bossuet*, t. II, p. 134.

CHAPITRE XVI

JÉSUS CROISSANT EN SAGESSE. — JÉSUS RETROUVÉ PARMI LES DOCTEURS. — VIE CACHÉE A NAZARETH.

Ces divers mystères, fondus dans l'unité d'un même récit, ne veulent pas être séparés : ils s'entrelacent sans se confondre, et nous offrent un sujet d'étude complexe et délicat, mais qu'un grand intérêt d'instruction vivifie.

I

« Cependant l'enfant croissait et se fortifiait, *plein de* « *sagesse*, et la grâce de Dieu était en lui[1]. — « Et « Jésus, » dit plus loin le même Évangéliste, « *avançait* « *en sagesse*, et en âge, et en grâce devant Dieu et devant « les hommes[2]. »

Il est remarquable qu'entre ces deux traits du caractère de l'enfance de Jésus, qui diffèrent l'un de l'autre en ce que, par le premier, il nous apparaît déjà *plein de sagesse*, et, par le second, *avançant en sagesse*, se trouve le mystère de sa manifestation parmi les docteurs.

Cette observation vient porter un jour plus vif dans ce mystère, déjà éclairci par les leçons des Pères et des Docteurs.

Le sens en est admirable, mais toujours à la confusion

[1] Luc, II, 40.
[2] *Ibid.*, 52.

de la fausse sagesse, qui ne paraît jamais plus courte que lorsqu'elle vient se mesurer à l'Évangile.

Comment, dit-elle, un Dieu peut-il *avancer* en sagesse, lui qui est la Sagesse infinie?

Assurément, Jésus-Christ était la Sagesse infinie : *Il était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde,* dit saint Jean ; il était toute lumière : la lumière naturelle *luisant déjà dans les ténèbres qui ne la comprenaient pas*, et la lumière révélée venant nous *apparaître en toute grâce et toute vérité*, pour nous éclairer à jamais du phare immuable de son Église.

Voilà ce que proclame hautement l'Évangile, par la bouche de saint Jean ; voilà ce qu'il rappelle par ces paroles de saint Luc : l'*Enfant croissait* PLEIN DE SAGESSE ; ET LA GRACE DE DIEU ÉTAIT EN LUI.

C'est donc sans préjudice de cette vérité que le même Évangéliste dit peu après : *Jésus* AVANÇAIT *en sagesse et en grâce*.

Il ne s'agit que de concilier ces deux vérités également et simultanément professées par l'Évangile. C'est ce que nous allons faire en les considérant, soit en elles-mêmes, soit dans leur rapport avec la manifestation de Jésus parmi les docteurs, d'où nous tirerons des éclaircissements sur la conduite et les sentiments de Marie.

Considérons d'abord ces deux vérités en elles-mêmes.

Pourquoi et comment Jésus avançait-il en sagesse étant déjà plein de sagesse?

Jésus avançait en sagesse, comme il avançait en âge, deux croissances que l'Évangile fait marcher en lui du même pas, pour nous donner le témoignage le plus complet et le plus touchant du grand mystère chrétien de l'Incarnation ; pour le montrer, en cela comme *en tout*

(*hors le péché*), *à notre ressemblance*[1]. « Ayant pris la forme « d'esclave, dit saint Augustin, il n'est pas seulement « descendu en cette forme, mais en cette forme il a profité « en sagesse, en cette forme il a été patient, en cette forme « il a vaillamment combattu, en cette forme il est mort, « en cette forme il a vaincu la mort et il est ressuscité, « en cette forme enfin il est retourné au ciel[2]. »

Que l'on ne perde pas de vue que cette forme d'esclave, qu'a prise le Fils de Dieu, c'est notre humanité complète: c'est-à-dire, non-seulement le corps, mais l'âme, et celle-ci comme celui-là avec toutes ses facultés, tous ses âges et tous ses états; que si, par conséquent, sa divinité eût fait briller, dès son union avec son âme, toute la sagesse dont elle est la source infinie, elle eût effacé complétement cette âme humaine : de même que sa transfiguration eût éclipsé toutes les propriétés naturelles de son corps. Il fallait donc que toute son humanité, corps et âme, fût respectée et ménagée par sa divinité, de manière à subsister et à se produire à notre confiance et à notre imitation, comme la nôtre, et dans toute la perfection de la nôtre. Ainsi devait-il être un parfait enfant à l'âge de l'enfance, comme un homme parfait à l'âge viril. Par la même raison que le Dieu ne devait pas effacer l'homme, l'homme même ne devait pas devancer l'enfant; sinon, il n'eût pas été enfant. C'est pourquoi il devait offrir cette *croissance* en âge et en sagesse qui fait le caractère et la grâce de l'enfance.

Sa divinité devait se faire jour sans doute; mais avec tempérament et dispensation, de manière à nous éclai-

[1] Hebr., IV, 15, 16.

[2] *In Sermone* 57, *de diversis.*

rer, sans nous aveugler de son éclat : comme un maître qui paraît apprendre avec son élève pour exciter son émulation sans le décourager. Cette méthode, qui fut celle de la sagesse humaine dans tout ce qu'elle eut jamais de plus élevé, devait d'autant plus être celle de la Sagesse divine, qu'infiniment plus élevée elle-même, il lui convenait plus qu'à la nôtre de s'abaisser. Enfin, n'oublions pas que le plan de cette divine Sagesse étant de différer sa merveilleuse propagation jusqu'à la croix, et de ne se produire jusque-là que par échappées et en *paraboles*, ne devait pas trop soulever cet étonnement qui faisait déjà dire aux contemporains de son apparition : « Comment cet homme est-il si savant, lui qui n'a point « étudié[1]? »

Voilà pourquoi il convenait que Jésus, *plein de sagesse* EN LUI-MÊME, *grandît en sagesse* DEVANT LES HOMMES.

Mais l'Évangile dit : *devant Dieu* et devant les hommes : pourquoi *devant Dieu?* Par la simple et haute raison que Jésus-Christ n'était pas seulement le grand Précepteur du genre humain, mais qu'il en était aussi le Rédempteur, et que, Victime expiatoire du grand péché de l'homme, qui avait été de goûter de l'arbre de la science, il devait volontairement et par dispensation goûter, dans son humanité, de l'arbre de l'ignorance ; il devait réparer l'offense de l'homme d'avoir voulu se passer de Dieu pour avoir les *yeux ouverts*, *comme Dieu*, en progressant, lui Dieu, et en ouvrant peu à peu les yeux à la lumière, comme l'homme. Voilà pourquoi la Sagesse éternelle croissait en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

[1] Jean, VII, 15.

Mais comment cela pouvait-il se faire?

Cela se faisait au moyen de la distinction en Jésus-Christ de la divinité et de l'humanité. Dieu et homme, mais distinctement, il pouvait, par cela même, être plein de sagesse, et croître en sagesse. Il en était de la sagesse en lui comme de l'âge. Par l'âge, il n'avait que douze ans, et cependant *il était avant qu'Abraham fût.* Il avait de même la sagesse de toute éternité, dès le sein de son Père céleste, et par conséquent dès le sein de sa mère; et c'est en vue de cette sagesse accomplie que le Prophète avait prédit comme une merveille qu'*une femme environnerait un homme*, VIRUM[1]; enfermerait dans ses flancs un homme fait et parfait. Il faut donc entendre que la sagesse et la grâce, qui étaient en lui dans leur plénitude, *se déclaraient*, par une sage dispensation, avec le temps, et de plus en plus, par des œuvres et par des paroles plus excellentes devant Dieu et devant les hommes, mais toujours à sa volonté. Il faisait preuve en cela de la sagesse la plus consommée, d'une sagesse maîtresse d'elle-même jusqu'à se réduire et se produire selon le plan qu'elle-même avait conçu. « Toi, homme, « dit saint Bernard, quand tu progresses, ce n'est ni « quand, ni autant que tu veux que tu progresses; « mais à ton insu ton progrès est mesuré et ta vie est « disposée. Mais l'enfant Jésus, qui dispose ta vie, « disposait lui-même la sienne, et quand et à qui il vou- « lait il paraissait sage, quand et à qui il voulait plus « sage, quand et à qui il voulait très-sage, quoique « lui-même il ne fût jamais que très-sage. Comment en « effet douter qu'il n'eût eu toute la sagesse d'homme

[1] Jérémie, XXXI, 22.

« dès le sein de sa mère, celui que dans ce sein même « je n'hésite pas à reconnaître pour Dieu? C'est moins « d'être homme, en effet, que d'être Dieu [1]. »

C'est ainsi que se concilient en *elles-mêmes* les deux vérités énoncées par saint Luc, de la plénitude et du progrès de la sagesse dans l'Enfant-Dieu.

Il nous faut voir maintenant comment elles se concilient par rapport à l'événement de sa manifestation parmi les docteurs, et donner toute notre attention à ce nouveau mystère.

II

Après avoir dit que l'enfant était plein de sagesse et de grâce, l'Évangéliste poursuit ainsi :

« Lorsqu'il eut atteint sa douzième année, ses parents « étant montés, suivant leur coutume, à Jérusalem, au « temps de la fête de Pâques, et s'en revenant, après « que les jours de la fête furent passés, l'enfant Jésus de- « meura à Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent « point. Mais, pensant qu'il était avec ceux de leur com- « pagnie, ils marchèrent tout un jour, et ils le cher- « chaient parmi leurs parents et leurs connaissances, et, « ne le trouvant point, ils revinrent à Jérusalem pour le « chercher. Et, après trois jours, ils le trouvèrent assis « au milieu des Docteurs, les écoutant et les interro- « geant. Et tous ceux qui l'entendaient étaient confon- « dus de sa sagesse et de ses réponses. — Et le voyant,

[1] Super *Missus est*, Homilia II.

« ils furent étonnés; et sa Mère lui dit : Mon Fils, pour-
« quoi avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà que, affligés,
« votre père et moi nous vous cherchions. — Il leur
« dit : Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas
« qu'il faut que je sois aux choses qui regardent mon
« Père? — Et ils ne comprirent point ce qu'il leur disait.
« — Et il descendit avec eux, et vint à Nazareth; et il
« leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces
« choses en son cœur. — Et Jésus avançait en sagesse,
« et en âge, et en grâce devant Dieu et devant les
« hommes[1]. »

Les pensées et les sentiments se pressent, se partagent et se déconcertent à l'exposé de ce mystère, un des plus grands et des plus riches en instruction que nous offre l'Évangile : élucidons-le donc peu à peu, et comprenons déjà qu'il y a lieu de le faire, que la légèreté la plus impardonnable et la plus indigne d'ouvrir l'Évangile peut seule s'arrêter à la lettre de cette page, et ne pas y sentir respirer et palpiter l'esprit.

Nous y voyons d'abord la pieuse *coutume* de la Sainte Famille d'aller tous les ans, comme les autres Juifs, au temps de la fête de Pâques, célébrer cette fête à Jérusalem, et effacer les hauts et divins mystères qui s'étaient déjà accomplis, qui devaient s'accomplir en elle, sous la simple et commune observance de la loi. Marie et Joseph y conduisaient l'Enfant-Dieu, et le soumettaient à cette observance comme un enfant ordinaire, lui qu'ils savaient être le Fils du Très-Haut, la Loi vivante, la Gloire d'Israël, la Lumière du monde.

[1] Luc, II, 41-52.

Mais tant était grande leur simplicité, leur humilité, leur soumission à la Providence, qu'ils portaient le poids de ces hautes destinées sans impatience de les voir s'accomplir, et marchaient dans la vie comme s'il n'en était rien.

Cette simplicité nous apparaît à ce point que Marie et Joseph, dépositaires d'un enfant si cher, intéressés à ses moindres gestes, marchent tout un jour sans le voir, pensant qu'il était *avec ceux de leur compagnie, parmi leurs parents et leurs connaissances*, où ils reviennent le *chercher*. Quel touchant et sublime effacement de Jésus-Christ! Quelle admirable et naïve familiarité que celle qui le mêle tellement avec ses parents et ses connaissances qu'il peut disparaître dans leur compagnie tout un jour sans qu'il y soit fait attention! Il suffit de mettre l'esprit et le cœur sur la voie de ces réflexions.

Mais cet oubli de Jésus-Christ n'était-il pas répréhensible de la part de Joseph et de Marie? A cela répond éloquemment l'empressement qu'ils mettent à le chercher, et ce cri de la nature que nous allons entendre sortir du cœur de Marie.

« Après trois jours de recherche, ils le trouvèrent « assis au milieu des Docteurs, les écoutant et les in- « terrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient étaient con- « fondus de sa sagesse et de ses réponses. »

L'usage était, dit Grotius, que les jeunes gens fussent séparés des vieillards dans le temple de Jérusalem, ou bien, s'ils s'en rapprochaient pour recevoir leur enseignement, ils se tenaient debout ou par terre à leurs pieds, comme saint Paul le raconte de lui-même recevant l'enseignement de Gamaliel. On peut juger par là

de tout ce qui devait s'être révélé de merveilleux dans cet *enfant de douze ans*, pour que ces Docteurs juifs si orgueilleux et si formalistes, comme l'Évangile nous les fait voir plus tard, aient dérogé à leurs prérogatives, jusqu'à ce renversement de faire *asseoir* cet enfant au milieu d'eux comme un vieillard, et de se presser eux-mêmes autour de lui comme des enfants.

L'Évangile ne nous fait pas connaître ces questions et ces réponses de l'Enfant-Dieu : elles devaient être sans doute de la nature de celles qu'il faisait plus tard aux Scribes et aux Pharisiens dans ses diverses rencontres avec eux, et qui sont restées les oracles éternels de la Sagesse. Jésus, à cet âge de douze ans où l'enfance se dénoue et laisse entrevoir le fruit dans sa fleur, préludait à sa mission divine; il faisait éclater, comme par un coup d'essai, au matin de sa vie, quelque chose de cette grande lumière qui devait éclairer dans son midi la face de tous les peuples et la marche du genre humain. Quelles célestes clartés devaient rayonner de ses lèvres, de ses yeux, de son front, de toute sa personne attrayante du double charme de la sagesse et de l'enfance, de la naïveté et de la profondeur, de la divinité et de la faiblesse! contrastes touchants que faisaient ressortir la curiosité, l'étonnement, l'admiration, la stupéfaction de tous ces Docteurs vieillis dans la science, se pressant autour de lui, oublieux de leur gravité, et reflétant ces divers sentiments dans leurs attitudes et sur leurs visages! *Stupebant autem omnes qui audiebant eum, super prudentia et responsis ejus.*

Tel est le tableau que nous fournit l'Évangile, dans la simplicité de son récit, et qui s'offrit aux yeux de Joseph et de Marie :

« Et le voyant, ils furent saisis d'admiration, » *Et videntes admirati sunt.*

Ce saisissement de Marie et de Joseph semble leur faire injure : ne savaient-ils pas que cet enfant était l'*Admirable?* Ils le savaient assurément; mais ils ne le savaient que par la foi, et non encore par l'expérience : ils ne voyaient rien en lui d'extraordinaire dans le commun de la vie, tant cette divine sagesse, qu'il avait en plénitude, avait été enveloppée jusque-là sous le voile de l'enfance. Mais à ce moment elle éclatait subitement pour la première fois; elle prenait son essor : aussi est-ce à partir de ce jour que l'Évangile nous dit : *Et Jésus avançait en sagesse, et en âge, et en grâce devant Dieu et devant les hommes;* c'est-à-dire en *témoignage* de sagesse, comme l'expriment ces paroles *devant Dieu* et *devant* les hommes, par opposition à tout ce qu'il y avait eu de caché jusque-là dans cette sagesse, dont l'Évangile nous a dit qu'il était rempli.

Ainsi se concilient, encore une fois, ces deux vérités de la plénitude et du progrès de la sagesse en Jésus, par rapport à l'événement de sa manifestation parmi les docteurs ; ainsi s'explique l'étonnement de Joseph et de Marie surpris, non de la sagesse de Jésus, mais de sa *subite* manifestation. Et ce caractère miraculeux de *soudaineté*, en même temps qu'il justifie Marie et Joseph de leur étonnement, atteste ainsi la plénitude antérieure de la sagesse en Jésus.

« Et sa mère lui dit : *Mon Fils, pourquoi avez-vous « agi ainsi avec nous? voilà que, affligés, votre père et moi « nous vous cherchions.* »

Ce langage de Marie est un rayon de lumière qui nous fait pénétrer dans l'intimité des relations qui existaient

entre Jésus, Marie et Joseph. Ces mots, *Mon Fils*, et le ton des paroles qui suivent, nous font voir l'autorité ordinaire de Marie sur Jésus, dans son exercice : autorité qui va trouver tout à l'heure sa consécration dans la soumission de Jésus. Le reproche qu'elle fait à son divin Fils s'explique par deux raisons touchantes qui respirent dans sa parole, et qui la purgent, si je peux ainsi dire, de toute imperfection. La première, c'est la tendresse maternelle qui inspire ce reproche, et qui en fait un témoignage précieux de ce cœur de Mère en Marie pour Jésus, de ce cœur qui renferme ordinairement en lui ses sentiments jusqu'à nous les laisser ignorer, et qui se trahit ici, de manière à nous donner de sa constance, dans tant de grandes circonstances où il a été éprouvé comme nul autre, la plus sublime idée. La seconde explication est tirée de la tendresse filiale de Jésus pour Marie et Joseph, tendresse à laquelle il les avait habitués au point de les autoriser à se plaindre de la première douleur dont il était pour eux la cause, dans l'ignorance où ils étaient du motif supérieur qui l'avait fait agir. Ce reproche de Marie est donc un double témoignage de la tendresse maternelle de Marie et de la tendresse filiale de Jésus. Il est dicté par la nature, il est vrai; mais par la nature dans ce qu'elle a de plus légitime et de plus pur, par cette nature que le Fils de Dieu lui-même a voulu revêtir et ressentir, dont il partageait les sentiments avec Joseph et avec Marie, jusqu'à leur donner le droit d'y faire appel : *Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ?*

Et admirez, avec Bossuet, combien, dans ce mouvement de la nature, Marie se montre mesurée, humble et sage, en faisant à Joseph la première part de l'autorité

et de la douleur qui la fait parler. *Voici que* VOTRE PÈRE ET MOI, *affligés, nous vous cherchions.* Elle l'appelle son père : il l'était, en effet, nous l'avons vu, à sa manière; père, non-seulement par l'adoption du Saint Enfant, mais encore vraiment père par le sentiment, par le soin, par la douleur ; ce qui fait dire à Marie : *Votre père et moi affligés:* pareils dans l'affliction; puisque, sans avoir part dans votre naissance, il n'en partage pas moins avec moi la joie de vous posséder et la douleur de vous perdre. Cependant, femme obéissante et respectueuse, elle nomme Joseph le premier, et lui fait le même honneur que s'il était père comme les autres. O Jésus! que tout est réglé dans votre famille! Comme chacun, sans avoir égard à sa dignité, y fait ce que demande l'édification et le bon exemple! Sainte Famille, c'est la Sagesse éternelle qui vous règle!

« POURQUOI ME CHERCHIEZ-VOUS? NE SAVIEZ-VOUS PAS « QU'IL FAUT QUE JE SOIS OCCUPÉ DE CE QUI REGARDE MON « PÈRE? »

Voici donc cette réponse sublime de l'Enfant, qui est comme le nœud de ce mystère, et que nous avons à expliquer.

C'est la première parole de Jésus qui nous soit rapportée par l'Évangile. Elle respire le Dieu, et elle se ressent de la situation où il l'a fait entendre : elle est au ton de cette *sagesse et de ces réponses* qui faisaient l'étonnement et l'admiration des Docteurs.

La première lumière qui en sort, c'est que Jésus a voulu témoigner par là que, dès son enfance et sous l'assujettissement de cet âge qu'il a voulu consacrer, il était, il se sentait le Fils de Dieu : il n'avait en vue que

la mission de glorifier son Père, comme étant la seule raison de sa venue, la seule occupation de la vie qu'il avait prise. Il a voulu relier cette première partie de sa vie avec la dernière, et nous faire bien voir l'admirable unité de cette divine existence dans le seul but qui fût digne d'elle et qu'on pût lui supposer : *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde mon Père?*

En même temps, il a voulu donner au monde son premier enseignement, qui est que la première occupation du chrétien doit être *ce qui regarde son Père;* qu'il relève de ce *Père qui est aux cieux*, au-dessus des parents que lui a donnés la nature, et que les liens qui l'unissent et le subordonnent à ceux-ci seront d'autant plus étroits et sacrés, qu'ils seront eux-mêmes rattachés et subordonnés à Celui *de qui est toute Paternité au ciel et sur la terre*[1], et dont *le Nom* doit être par-dessus tout *sanctifié*.

C'est là, dis-je, le grand enseignement que le Fils de Dieu a voulu donner au monde, non-seulement en parole, mais en exemple; et c'est pourquoi il l'a donné à cet âge où l'enfant ne s'appartient pas, pour nous faire bien voir, jusque dans les liens de sa dépendance filiale par rapport à la plus auguste de toutes les parentés, sa dépendance plus éminente de ce qui regarde son Père céleste. Exemple fécond, qui se reproduit depuis dix-huit siècles, sur tous les points de la catholicité, dans cet acte solennel qui inaugure la vie religieuse de l'homme, où tout enfant de douze ans, en *communion* avec l'Enfant-Dieu, est retrouvé au temple par ses parents, *occupé de*

[1] Ephes., III, 15.

ce qui regarde son Père, et n'en revient que plus soumis sous leur toit, pour y croître en grâce et en sagesse, dans la céleste liberté de sa vocation.

Telle est la grande portée de la réponse de Jésus à sa sainte Mère. Ceux qui veulent la réduire aux étroites proportions d'un reproche individuel adressé à Marie et à Joseph ont bien peu le sens évangélique. Le Verbe éternel ne parle jamais au particulier; et là surtout où il dit qu'il est occupé des affaires de son Père, on ne peut lui supposer une moindre occupation. Sans doute, il s'y trouve une apparence de reproche; mais ce n'est là que la lettre de l'Évangile, que le vêtement de la parole du Sauveur, que le vase qui en contient l'esprit, que le texte de son enseignement. Ce n'est pas à Marie qu'il parle dans Marie, c'est à la famille humaine, c'est au monde chrétien; et Marie, dans cette circonstance, comme dans d'autres, a toute la grâce et tout le mérite de l'humiliation, sans en donner le motif.

Laissez-moi vous citer là-dessus une excellente page de Nicole : « La réponse que Jésus-Christ fit à la Vierge, « dit-il, paraît forte : mais c'est qu'il parlait en sa per- « sonne à tous les pères et à toutes les mères qui feraient « par de mauvais motifs ce que la Vierge faisait par de « bons. C'est à eux que s'adresse ce reproche : *Est-ce « que vous ignoriez, etc.?* Jésus-Christ traite sa mère « comme une femme ordinaire, parce qu'il lui a voulu « faire part de ses rabaissements, et que, comme il a « bien voulu porter sans péché la figure des pécheurs, « il a souffert aussi que la Vierge sans péché portât en « quelques occasions la figure des mères ordinaires, qui « agissent par des vues humaines, et qu'elle donnât lieu « de lui dire ce qui ne convient qu'à celles-ci. Mais la

« Sainte Vierge comprenait sans peine l'intention et le « sens du langage de son Fils; et quand elle ne l'aurait « pas compris, elle aurait toujours été persuadée de la « vérité et de la justice de ses paroles, et elle les aurait « *conservées dans son cœur* avec respect, jusqu'à ce qu'il « plût à Dieu de lui en faire comprendre le sens. Aussi « ne voit-on pas que dans aucun endroit où Jésus-Christ « l'ait traitée avec une sévérité apparente, elle ait jamais « répliqué. Ce qui fait voir que, lors même qu'elle com- « mandait à Jésus-Christ dans les affaires de sa famille, « c'était uniquement pour lui obéir et pour suivre sa « volonté, et qu'ainsi, quoique Jésus-Christ lui fût exté- « rieurement soumis, parce que l'état extérieur où il « était l'exigeait, il y avait en même temps dans cette « sacrée Famille un autre ordre intérieur, selon lequel « Jésus-Christ, comme Sagesse, commandait à Marie et « à Joseph, et était la règle de toutes leurs actions et de « toutes leurs paroles[1]. »

C'est le sens chrétien qui a dicté cette page si judicieuse. Nous la recommandons aux Protestants, et à tous ceux qui prennent texte contre le culte de la Sainte Vierge de ces sévérités apparentes de Jésus-Christ à son égard, au lieu d'y voir l'épreuve de son mérite et le relief de ses grandeurs.

Cette belle explication va au-devant de cette remarque dont l'Évangile fait suivre la réponse de Jésus :

« Et ils ne comprirent pas ce qu'il disait. »

Cette remarque de l'Évangile paraît bien humiliante pour la Sainte Vierge, comprise avec saint Joseph dans

[1] *Essais de Morale*, t. IX, p. 299.

cette inintelligence de la parole de son divin Fils. C'est encore là un de ces *rabaissements* qu'il faut savoir envisager, et qui, sous un œil religieusement attentif, se transfigurent en glorieux témoignages.

Il faudrait peut-être, avec Grotius et la généralité des interprètes, réduire d'abord la portée littérale de cette parole de l'Évangile à une signification conforme à son esprit. Sans vouloir raffiner sur ce texte, ce serait refuser à Marie et à Joseph, je ne dis pas l'intelligence surnaturelle, mais le sens le plus commun et le plus vulgaire que de supposer, dans Marie surtout, l'ignorance de la divinité et de la mission de son Fils, après les mystères de l'Annonciation, de la Visitation, de la Nativité, de la Présentation, où de si éclatants témoignages lui en furent donnés, témoignages que Marie *conservait et repassait dans son cœur*, et qu'elle avait elle-même publiés d'une bouche si inspirée dans son cantique. Et cette réflexion a d'autant plus de portée que c'est le même Évangéliste, saint Luc, qui, après nous avoir fait connaître cette fidélité de Marie à garder les mystères de son divin Fils, et nous avoir fait entendre ce cantique si admirable où elle en dévoile l'intelligence la plus prophétique et la plus sublime, nous dit qu'elle et Joseph *ne comprirent* pas la réponse de Jésus. L'inintelligence de cette réponse doit donc s'entendre, comme leur premier étonnement à la vue de Jésus parmi les docteurs, non d'une manière absolue, mais relative à l'âge de l'Enfant, à ce qu'il y avait de subit et de prodigieux dans cette transfiguration de Jésus, enfant ordinaire, en Docteur des docteurs, en Verbe de Dieu. Ils ne comprirent pas que *tout à coup*, et *dès lors*, il dût entrer avec éclat dans l'exercice public de sa mission évangélique.

Et l'événement devait justifier ce sentiment, puisque, en effet, ce ne fut qu'à dix-huit ans de là que Jésus commença ostensiblement à *s'occuper des affaires de son Père*. Cette interprétation, parfaitement plausible, fait ainsi disparaître ce qu'il peut y avoir de choquant dans cette inintelligence des paroles de Jésus par sa sainte Mère.

La manière de dire de l'Évangile: *Et ils ne comprirent pas ce qu'il disait*, ne ménage rien, il est vrai; elle est humiliante pour Marie; mais cette humiliation même la relève à nos yeux, lorsque nous venons à remarquer, avec Grotius, que c'est Marie elle-même qui est l'auteur de ce récit, par la plume de saint Luc. Marie, seul témoin survivant de ces choses qu'elle avait *conservées dans son cœur*, comme le dit cet Évangéliste, a pu seule les lui dicter, surtout en ce qui touche ce trait, qui lui est absolument personnel. C'est donc Marie qui, dans la parfaite simplicité et humilité de son âme, vient dire au monde qu'elle et Joseph, dont elle ne se sépare pas, ne comprirent pas la réponse de Jésus. Humilité profonde, qui la relève autant qu'elle s'abaisse, et qui la recommande à notre admiration, bien plus que l'intelligence la plus pénétrante du mystère qu'elle adore sans le comprendre

Je dis qu'elle adore sans le comprendre, et c'est là ce qui achève de transfigurer ce trait de l'âme de Marie. C'est en effet après avoir dit : *Ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait*, que l'Évangéliste ajoute : *Et sa Mère conservait toutes ces choses dans son cœur*. Dès lors nous n'avons plus à nous préoccuper de ce qu'il peut y avoir d'humiliant pour Marie à ne pas comprendre les paroles et la conduite de son Fils. Prenons cela à la lettre; n'en

rabattons rien : Marie n'a pas compris, soit; mais elle a conservé dans son cœur ce qu'elle ne comprenait pas : elle n'a pas été curieuse; mais elle a été d'autant plus soumise : elle n'a pas été savante; mais elle a été d'autant plus croyante. Et ainsi tout dans la conduite de Marie est édifiant et admirable, et la fidélité de son cœur, dans l'épreuve de son intelligence ; et son humilité, dans la naïve confession qu'elle nous en fait.

Mais ce n'est pas à nous, c'est à son divin Fils à honorer cette humilité et cette fidélité admirables, et nous allons voir comment il l'a fait.

III

Après la réponse si haute de Jésus-Christ : *Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas*, etc., et cette observation si rabaissante pour la Sainte Vierge : *Et ils ne comprirent pas ce qu'il disait*, l'Évangéliste ajoute :

Et l'Enfant Jésus descendit avec eux et vint a Nazareth, et il leur était soumis...

Ajoutons que cette sujétion de Jésus à Marie se prolongea au delà de son enfance, durant dix-neuf ans, et jusqu'à sa pleine virilité.

C'est là un des mystères évangéliques les plus sublimes et les moins étudiés, les moins compris : le grand et magnifique mystère de la soumission et de l'obscurité du Fils de Dieu jusqu'à l'âge de trente ans, sous l'aile de Marie. Puissions-nous en communiquer quelque chose à nos lecteurs !

Remarquons d'abord que, dans cette circonstance,

comme aux noces de Cana et généralement dans tous les rapports de Jésus-Christ avec sa sainte Mère, c'est comme une règle de sa conduite de la rabaisser avant de l'élever, et de faire de ses rabaissements comme les fondements de ses grandeurs.

Remarquons, en second lieu, que ces grandeurs de Marie se composent des abaissements de Jésus-Christ lui-même, de telle sorte que nous ne pouvons professer les abaissements de Jésus-Christ sans honorer Marie de l'honneur même que Jésus-Christ le premier lui a rendu par ces abaissements.

Remarquons enfin que ces abaissements de Jésus-Christ sont toujours précédés ou accompagnés des plus grands témoignages de sa divinité, comme pour leur donner plus de prix, plus de prix par conséquent aux grandeurs de Marie.

Tout ceci va s'expliquer.

L'Évangile est d'autant plus sublime qu'il l'est simplement; il faut le remarquer, et en quelque sorte le surprendre dans cette sublimité, tant il cherche peu lui-même à nous surprendre. C'est ce que nous avons déjà fait ailleurs pour ce trait admirable du *Lavement des pieds*, où, avant de nous représenter le Fils de Dieu descendant à cet humble office, l'Évangéliste dit : JÉSUS, SACHANT QUE SON PÈRE LUI AVAIT MIS EN MAINS TOUTES CHOSES, ET QUE, SORTI DE DIEU, IL ALLAIT RETOURNER A DIEU, *se leva de table, ôta ses vêtements, se ceignit d'un linge, puis, ayant versé de l'eau dans un bassin, il se prit à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer*... relevant ainsi ce profond abaissement par la pleine et haute conscience de sa Majesté.

C'est un trait semblable qui s'offre à notre admiration

et à notre instruction dans le mystère de *Jésus trouvé parmi les docteurs.* Enfant obscur et perdu dans la compagnie de ses proches et de ses connaissances qui ne remarquent ni sa présence ni son absence, il nous apparaît tout à coup à Jérusalem, et dans le temple, et parmi les Docteurs, assis, et les confondant de sa sagesse et de ses réponses. A ses parents qui veulent exercer sur lui l'autorité de la sollicitude à laquelle sa soumission les a habitués, il répond comme du haut ciel : POURQUOI ME CHERCHIEZ-VOUS? NE SAVIEZ-VOUS PAS QU'IL FAUT QUE JE SOIS AUX CHOSES QUI REGARDENT MON PÈRE? et il les confond par cette soudaine manifestation de sa Majesté, jusqu'à leur ôter l'intelligence de ses paroles. Ce n'est plus le fils de l'homme, c'est le Fils de Dieu, Dieu même qui se découvre : *patet Deus.*

Et pourquoi cette éclatante manifestation de divinité? Pourquoi cette hauteur céleste? Est-ce pour y régner déjà? Non, c'est pour en descendre, et pour donner plus de prix à ce grand exemple d'abaissement : ET IL DESCENDIT *avec eux, et vint à Nazareth*; ET IL LEUR ÉTAIT SOUMIS : il descendit de Jérusalem à Nazareth, du temple à la boutique, du Père céleste à Joseph le charpentier.

Et IL LEUR *était soumis.* Qui était soumis? Était-ce le fils de Joseph et de Marie qui avait été avec eux au temple? Non : c'était le Fils de Dieu qui en revenait, qui avait déchiré un moment le nuage de son obscurité, pour mieux y rentrer, et pour nous faire mieux voir que cette obscurité était pleinement volontaire. — Et à qui était-il soumis? A Marie, en qui il honorait par cette prodigieuse soumission la Maternité divine : à Marie, qui vient de le rappeler à cette soumission, et en quelque sorte qui l'y ramène, tout Fils de Dieu qu'il est : à Marie,

qui s'en montre si digne par sa propre et humble soumission à ce même Fils en tant que Dieu : à Marie enfin dans Joseph son époux, qui tire de cette qualité les droits et les sentiments de père de Jésus, et que Jésus honore d'une soumission qui revient encore à Marie.

« Qui était soumis et à qui soumis? dit saint Bernard. « Dieu aux hommes, Dieu, dis-je, à qui les Anges sont « soumis, à qui les Principautés et les Puissances obéis- « sent, soumis à Marie, et non-seulement à Marie, mais « encore à Joseph à cause de Marie. Admire donc ce qui « te plaira et choisis ce que tu dois admirer davantage, « ou de l'infinie bénignité de cette soumission du Fils, « ou de la suréminente dignité de la Mère. Des deux « parts, égal sujet d'admiration, égal prodige : dans cet « assujettissement de Dieu à une femme, humilité sans « exemple ; et dans cet ascendant d'une femme sur Dieu, « grandeur sans rivale[1] ! »

Et combien, en effet, la sujétion de Jésus-Christ n'honore-t-elle pas Marie, puisqu'elle honore Dieu lui-même, plus que ne l'honore toute la création, et que c'est par elle que toute la création l'honore ! *Per quem Majestatem tuam adorant cœli et terra.*

Telles sont les belles harmonies que nous présente le mystère de Jésus retrouvé au temple, et *descendant, soumis à Marie, à Nazareth.*

Mais le mystère de ce mystère, si je peux ainsi dire, sur lequel nous devons concentrer notre attention, c'est le prolongement de cette soumission, de cette obscurité de Jésus-Christ, de cette gloire de Marie.

Après le retour du temple à Nazareth, l'Évangile ne

[1] Homilia I, super *Missus est.*

dit plus rien de Jésus-Christ jusqu'à dix-neuf ans de là, où le Fils de Dieu reparaît *sortant de Nazareth*, et entrant dans sa vie publique par le Baptême qu'il reçoit de Jean, et par son premier miracle à Cana. *Alors il arriva que dans ces jours où tout le monde recevait le Baptême, Jésus* VINT DE NAZARETH *en Galilée*, etc.

Que fit Jésus pendant ce long temps? l'Évangile ne nous dit rien qui s'y rapporte; parce que sans aucun doute Jésus ne fit rien qui fût à remarquer. La mention que fait l'Évangile de sa manifestation au temple parmi les docteurs autorise à conclure que, s'il y eût eu quelque autre trait extraordinaire dans sa vie durant ce temps, il en aurait été fait également mention. Ce qui est certain, c'est que Jésus a voulu nous paraître n'avoir rien fait; et ce qui est admirable, c'est la simplicité de l'Évangile qui passe sur ces dix-neuf ans de la vie de Jésus-Christ sans en dire un mot, et continue son récit comme si cette lacune était toute naturelle.

Nous savons seulement, accidentellement, par l'Évangile, que Jésus est resté jusqu'à trente ans *le fils du charpentier*[1], charpentier lui-même[2], dans toute l'humble domesticité de cette vie ouvrière; et que c'était là le grand scandale qui nuisit le plus au succès de sa prédication, et qui l'empêcha d'*être prophète dans son pays*[3].

Ce scandale qui, après dix-huit siècles du règne de Jésus-Christ, vient encore alimenter l'incrédulité ou éprouver la foi des hommes, est une belle preuve de la vérité de l'Évangile. Un inventeur n'aurait assurément

[1] Matth., XIII, 55.
[2] Marc, VI, 3.
[3] Matth., XIII, 55.

pas fait chômer ainsi son héros : il eût été plus habile et moins sublime ; plus humain et moins divin.

Cette conduite de Jésus-Christ, abstraction faite de l'événement qui en a justifié la divinité, eût été en effet tout ce qu'on peut concevoir de plus contraire aux visées d'un simple homme qui aurait voulu se poser en réformateur du genre humain. Remarquez bien la folie de cette prétention, dont rien n'approche dans les fastes de l'ambition humaine ! Les plus célèbres législateurs ou philosophes se sont contentés d'instruire leurs concitoyens et contemporains dans le cercle étroit de leur école ou de leur nationalité, sans entreprendre de persuader leurs sentiments et d'étendre leurs lois à toute la terre. Jésus-Christ seul, parlant à ses envoyés, fait entendre cette parole inouïe: *Allez* PAR TOUT LE MONDE, *et prêchez mon Évangile* A TOUTE CRÉATURE[1]. Et quelle autorité, humainement parlant, leur donne-t-il pour cela ? L'autorité d'un homme qui, ne vivant que trente-trois ans, en a passé trente dans la basse obscurité d'une boutique de charpentier ; obscurité qui a discrédité sa propre parole jusqu'à l'empêcher de convertir les siens à sa doctrine, et à lui attirer la mort la plus ignominieuse. Je le demande, qu'y a-t-il de plus pauvrement ajusté qu'une telle conception, si elle est humaine ? Mais, par cela même, qu'y a-t-il de plus propre à faire ressortir la divinité de son issue? Qu'arrive-t-il, en effet ? Le charpentier meurt ainsi, disant que quand il serait élevé de terre il attirerait tout à lui, et laissant sur les bras à ses apôtres, hommes de rien, cette conversion de l'Univers païen à l'adoration et au partage de sa croix : ceux-ci

[1] Marc, XXI, 16.

osent croire et tenter l'entreprise: et de leur vivant, on peut le dire, l'Univers est pour jamais aux pieds de leur maître. Incrédules, tombez-y vous-mêmes, au nom de ce prodige, qui n'a d'explication possible que dans la vérité de cette grande parole prophétique de son Auteur: *Toute Puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre: comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie... Allez donc... et comptez que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde*[1].

La vie obscure de Jésus-Christ entre ainsi pour une large part dans les preuves de sa divinité.

Mais sa divinité vient à son tour répandre le jour le plus merveilleux sur sa vie obscure.

Jésus-Christ étant Dieu, en effet, ce n'est point la manifestation de sa sagesse dès l'âge de douze ans qui est admirable, c'est cette longue suspension qu'il en a faite jusqu'à l'âge de trente ans: c'est le calme et la confiance dans ce long temps perdu pour l'homme : c'est ce retard divin. Suétone rapporte que César, jeune encore, étant questeur en Espagne, et voyant auprès du temple d'Hercule, à Cadix, la statue du grand Alexandre, soupira comme pour déplorer son inaction; il se reprochait de n'avoir rien fait encore à l'âge où Alexandre avait déjà soumis la terre. Aussitôt il demanda son congé, afin de venir à Rome, saisir le plus tôt possible les occasions de faire quelque chose de grand[2]. Voilà bien l'homme, qui a besoin de se hâter, parce que le temps lui manque, les occasions lui échappent, et la mort l'attend. Jésus, qui se proposait quelque chose de bien plus grand que

[1] Matth., XXVIII, 18-20.
[2] C. Julius Cæsar, c. VII.

César et qu'Alexandre, sait attendre, lui, le temps, les occasions, la mort ; et la vie qu'il doit en tirer pour le monde : parce qu'il est souverain maître de la vie et de la mort, du temps et des événements. Il est patient parce qu'il est puissant. Il avait bien fait attendre déjà le monde pendant quarante siècles ; il avait bien laissé se grossir pendant ce temps les difficultés de son entreprise, jusqu'à cet amas d'erreurs et de corruption que présentait le monde païen, et dont il devait purger la terre. Les traditions païennes elles-mêmes avaient conservé quelque intelligence de la majesté de ce retard : *Le Dieu*, disaient-elles, *qui aura ouvré*, *fait et procuré cela*, CHÔME CEPENDANT, ET SE REPOSE UN TEMPS NON TROP LONG POUR UN DIEU[1]. Comme donc notre divin Libérateur avait chômé et reposé dans le sein de son Père céleste pendant quarante siècles, il chômait et reposait encore dans le sein de sa très-Sainte Mère pendant *un temps non trop long pour un Dieu*. Ce temps de trente ans, mesuré sur une vie qui ne devait en avoir que trente-trois, est bien long sans doute ; mais remarquez que ces trois ans qui restent n'ont guère été plus fructueusement employés par Jésus-Christ que les trente ans de son inaction, à en juger par le résultat immédiat de sa prédication ; puisque nous le voyons mourir, à vrai dire, sans un disciple. Toute sa vie n'a en quelque sorte été qu'une attente du seul moment de sa mort, qui devait être celui de sa victoire. L'inaction à Nazareth n'est donc rien pour celui qui, de la grande inaction de la mort, devait tirer la plus puissante et la plus salutaire action qu'ait jamais ressentie le monde.

[1] Plutarque, *Isis et Osiris*, XLIII.

Mais une objection sort de cette considération. Si la vie cachée à Nazareth a été si inactive et si inutile, elle a été indigne du Fils de Dieu, qui disait de lui : « Mon « Père agit sans cesse : pareille est mon action[1]. » Son inaction, en faisant ressortir sa puissance, fait donc injure à sa sagesse, et dément cette belle profession de divinité?

A cela nous répondons : Jésus-Christ n'a pas agi, sans doute, pendant qu'il végétait dans l'obscurité de sa condition de charpentier à Nazareth ; mais c'est au sens humain qu'il n'a pas agi ; car, au sens divin, Jésus-Christ n'a jamais plus agi que dans ce temps perdu de sa vie.

Comment cela?

L'histoire raconte que le sophiste Libanius, se flattant, dans son impiété, d'une prochaine victoire sur les chrétiens, que semblaient lui garantir les menaces fulminées contre eux par Julien l'Apostat, son maître, persiflait notre religion par cette apostrophe qu'il adressa à un philosophe chrétien : *Eh bien! que fait maintenant le Fils du charpentier?* Le chrétien, inspiré de Dieu, lui fit soudain cette réponse foudroyante : *Il fait un cercueil, le constructeur de l'Univers, que dérisoirement tu appelles charpentier.* A quelques jours de là, un cercueil recevait le tout-puissant empereur Julien. A ceux qui nous demanderaient ce que faisait le Fils du charpentier pendant les trente années de son obscurité dans cette condition, nous dirions aussi qu'il faisait un cercueil : non plus seulement pour un empereur, mais pour le monde païen ; qu'il façonnait un joug pour le monde moderne ; qu'il

[1] Jean, v, 17.

disposait la charrue avec laquelle il devait labourer le Monde comme un champ; qu'il taillait la croix sur laquelle il devait se faire adorer : en d'autres termes, qu'il nous donnait la suprême leçon de la grande vertu qui est la mort et la régénération de la nature, et le fondement de tout le Christianisme, de l'humilité, de la soumission, de la vie cachée dans le devoir; de ce que l'auteur de son *Imitation* préconise si bien par ces paroles : *Ama nesciri, et pro nihilo reputari.*

Il était au suprême degré important que celui qui venait instruire les hommes de tous leurs devoirs, leur marquât par son exemple ce que Nicole appelle si heureusement l'*instinct naturel* du Christianisme ; qu'il consacrât la plus grande partie de sa vie à l'obéissance, qui est la condition commune du salut des hommes, et comme la voie royale des chrétiens, par laquelle tous doivent passer, et ceux qui obéissent, et peut-être encore plus ceux qui commandent; parce qu'ils ne doivent le faire, ni plus ni moins, que quand Dieu le veut.

C'est donc ce grand exemple que nous a donné le Fils de Dieu pendant les trente ans de sa soumission à Marie.

Il ne s'est pas proposé d'autre fin par son incarnation dans le sein de Marie, que de réparer, par l'excès admirable de son humilité, l'excès prodigieux de notre orgueil. L'humilité était donc devenue la tendance, et, comme dit excellemment saint Augustin, l'*inclination* de la divine Majesté par sa naissance même de la Vierge Marie, *Inclinatio Majestatis hæc est, natus ex Maria Virgine*[1]. C'est pourquoi, suivant le dessein de cette nais-

[1] S. August., *De Symb.*

sance, le Fils de Dieu a voulu s'anéantir, non-seulement comme Dieu, mais encore comme homme : le Fils de Dieu s'est fait homme, et le Fils de David charpentier. Et comme le Fils de Dieu élève à lui tout ce à quoi il s'abaisse, il a consacré, divinisé, non-seulement l'humanité qu'il a prise, mais l'obscurité, le travail, la pauvreté, l'obéissance de l'humble condition qu'il a épousée dans cette humanité : il n'est pas seulement l'Homme-Dieu, il est l'Ouvrier-Dieu : l'Ouvrier-Dieu sur la terre, comme il est l'Ouvrier-Dieu dans le ciel : dans le ciel, ayant fait la charpente de l'Univers; et tenant boutique de charpentier sur la terre.

« Orgueil, s'écrie Bossuet, viens crever à ce spectacle : « Jésus, fils d'un charpentier, charpentier lui-même, « connu par cet exercice, sans qu'on parle d'aucun autre « emploi, ni d'aucune autre action! On se souvenait, « dans son Église naissante, des charrues qu'il avait « faites, et la tradition s'en est conservée dans les plus « anciens auteurs. Que ceux qui vivent d'un art méca- « nique se consolent et se réjouissent : Jésus-Christ est « de leur corps... Qu'ils apprennent en travaillant à « louer Dieu, à chanter des psaumes et de saints can- « tiques, et ils seront devant lui comme d'autres Jésus- « Christ... Et toi, orgueil humain, encore une fois de « quoi te plains-tu avec tes inquiétudes? De n'être rien « dans le monde? Quel personnage y faisait Jésus? Quelle « figure y faisait Marie? C'était la merveille du monde, « le spectacle de Dieu et des Anges : et que faisaient-ils? De « quoi étaient-ils?... Je sèche, dis-tu, je n'ai rien à faire; « ou mes emplois trop bas me déplaisent : je m'en veux « tirer et tirer ma famille. Et Marie et Jésus songent-ils « à s'élever? Regarde ce divin charpentier avec la scie,

« avec le rabot, durcissant ses tendres mains dans le
« maniement d'instruments si grossiers et si rudes. Ce
« n'est point un docte pinceau qu'il manie, ce n'est point
« une docte plume qu'il exerce par de beaux écrits : il
« aime mieux l'exercice d'un métier plus humble et
« plus nécessaire : il s'occupe, il gagne sa vie : il accom-
« plit, il loue, il bénit la volonté de Dieu dans son
« humiliation. »

Telle est la grande leçon que le Fils de Dieu a donnée au monde pendant les trente ans de sa profession de charpentier à Nazareth. Convenez qu'il ne pouvait pas mieux employer son temps, ni mieux remplir sa mission de précepteur et de correcteur des hommes.

IV

Que dirons-nous maintenant, en finissant, de la glorieuse part de Marie dans ce mystère?

C'est elle qui le détermine. Jésus, à douze ans, est déjà en disposition de *s'occuper des choses qui regardent son Père;* il débute dans sa vie publique, et il confond déjà les docteurs dans le temple même de Jérusalem. marie vient l'interrompre, le revendiquer : elle fait éclipser ce bel astre; elle met la Lumière du monde sous le boisseau : elle désire qu'il retarde son lever de dix-huit années, et Jésus retourne en arrière : il descend à l'horizon de Nazareth. Obéissant à la voix de l'homme, dit saint Thomas d'Aquin, le soleil un jour s'arrêta : Obéissant à la voix de Marie, le Christ trente ans s'arrêta. *Obediente Deo voci hominis sol stetit : Obediens Christus*

voci Mariæ per triginta annos stetit. A trente ans, ce Soleil de justice dira que son heure n'est pas encore venue d'éclater par des miracles aux noces de Cana, *Nondum venit hora;* et Marie lui fera avancer l'heure de ses prodiges, comme elle lui a fait retarder celle de ses enseignements. Elle dispose ainsi de la Lumière éternelle, comme l'Écriture nous dit que Dieu dispose de celle du jour, « qu'il cache dans ses mains, et à qui il prescrit de « reparaître. » *In manibus abscondit lucem, et præcipit ei ut rursus adveniat* [1].

Assurément, Marie n'a pas ce pouvoir par elle-même : ce serait gratuitement qu'on nous prêterait une si folle pensée : elle le tient de la munificence de Celui même qui lui obéit, et qui lui commande de l'exercer. Mais pourquoi ce pouvoir lui est-il donné? Pourquoi Jésus-Christ n'a-t-il pas voulu *de lui-même* retourner à Nazareth, *de lui-même* éclater à Cana? Pourquoi a-t-il voulu nous faire voir Marie disposant ainsi de ses lumières et de ses grâces, si ce n'est pour honorer Marie, pour la désigner à notre confiance, pour paraître son Fils, non-seulement dans les choses de la terre, mais dans les choses du ciel? Qu'on trouve une autre explication possible de la conduite de Jésus-Christ, ou qu'on lise en traits éclatants, dans l'Évangile, les titres de notre culte de filiale vénération envers Marie, et de pleine confiance en son pouvoir.

Et combien, ensuite, ce culte n'est-il pas consacré par le long effet de ce pouvoir, par la durée de la soumission de Jésus à Marie, et par extension à Joseph ; à Marie qui survivra bientôt à ce fidèle époux, et qui aura seule l'honneur de cette soumission à une époque où la viri-

[1] Job, XXXVI, 32.

lité de Jésus la rendra plus extraordinaire. Ce mot : *Il leur était soumis*, est court dans l'Évangile ; mais la soumission qu'il exprime est longue : elle dure trente ans. Trente ans d'une vie qui n'en a que trente-trois ! Quel exemple, quelle leçon plus considérable Jésus-Christ pouvait-il nous donner de notre mission, de notre dévotion envers Marie ! Comment ! les moindres paroles, si j'ose ainsi dire, les moindres gestes de Jésus-Christ sont pour nous des oracles que nous nous empressons de recueillir et de professer : et ce qu'il a dit et fait trente ans durant n'aurait sur nous aucun empire ! On prend à la lettre, sans en scruter l'esprit, un mot de sa bouche divine qui n'abaisse Marie que pour la relever, et on n'entend pas ce sublime panégyrique que lui fait sa silencieuse soumission de trente années ! On ose dire que Marie n'a été l'objet d'aucun égard de la part d'un Fils qui lui consacre l'enfance, la jeunesse et la virilité de sa vie ! Et remarquez combien cette soumission se trouve consacrée par ce qui la précède et par ce qui la suit. Si la divinité de Jésus-Christ n'avait reçu aucun témoignage jusqu'à l'âge de trente ans, on pourrait chercher à infirmer la signification de sa soumission; mais après les mystères de l'Annonciation, de la Visitation, de la Nativité, de la Présentation où cette divinité a reçu de si éclatants hommages, ces hommages entrent pour ainsi dire dans celui de sa soumission à Marie, d'autant que c'est en union avec elle qu'il les a reçus. Et quant à ce qui suit cette soumission, je n'ai qu'à rappeler ce mot des peuples qu'il évangélisait : *Celui-ci n'est-il pas le Fils du charpentier ? Sa Mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ?* comme si sa sujétion à Marie avait fait sur lui une telle impression, qu'il ne pût s'en dépouiller par les plus éclatantes marques de divi-

nité, et que sa qualité, indélébile en quelque sorte, qu'il emporte avec lui jusque dans la gloire, soit d'être le Fils de Marie.

Mais ce qui consacre par-dessus tout la soumission de Jésus à Marie, c'est la soumission de Marie à Jésus : c'est que pendant que Jésus lui était soumis, elle recueillait, conservait et repassait toutes les grâces de cette divine soumission dans son cœur. L'Évangéliste saint Jean termine son Évangile en disant : « Jésus fit encore beaucoup « d'autres choses, et, si on les écrivait en détail, je ne « pense pas que le monde entier pût contenir les livres « qu'il faudrait écrire. » Manière de dire littéralement hyperbolique, qui, par son contraste avec la simplicité ordinaire de l'Évangéliste, fait admirablement sentir toute la grandeur, toute l'infinité divine des actes de Jésus. Eh bien, de ces actes infiniment adorables, c'est Marie qui a eu la plus grande part; c'est pour elle seule qu'ils ont été faits dans cette vaste proportion; c'est son cœur qui en a été le seul spectateur, le seul possesseur. Combien ce cœur devait-il être digne, pur et saint, pour que le Fils de Dieu fît trente ans pour lui seul ce qu'il n'a fait que trois ans pour le monde! pour qu'il y versât une mesure de lumières et de grâces dix fois plus spacieuse que celle dont il a ensemencé la terre! Et quels fruits de gloire ce cœur si fidèle n'a-t-il pas dû en retirer! Ah! si une autre Marie, un moment *assise aux pieds du Sauveur et écoutant sa parole* pendant que Marthe sa sœur s'occupait avec empressement de beaucoup de soins, *a choisi la meilleure part*, *qui ne lui sera point ôtée*, selon la parole même du Sauveur, quelle moisson merveilleuse n'a pas recueillie, n'a pas portée ce cœur de la Bienheureuse Vierge Marie si longtemps

seule aux pieds de son Fils, si longtemps occupée de son service? Car la Vierge Marie a eu l'insigne privilége de réunir à elle seule les deux parts de Marthe et de Marie, meilleures encore toutes deux que la meilleure des deux : la vie active et la vie contemplative; le soin et la méditation de Jésus; et, par la pénétration réciproque de ces deux grandes opérations de son âme, soignant Jésus en le méditant, et le méditant en le soignant, elle a offert aux Anges et aux hommes le spectacle de la plus complète, de la plus éminente, de la plus glorieuse perfection.

CHAPITRE XVII

LES NOCES DE CANA.

Nous sommes arrivés au seuil de la vie publique de Jésus : Il jette enfin le rabot; il sort enfin de ce bourg de Nazareth, qui n'était connu que par ce proverbe : *Que peut-il sortir de bon de Nazareth*[1]*?* « Jésus, en ce com-« mencement avait environ trente ans[2]. » Il est préconisé et baptisé par saint Jean, dont deux disciples se détachent pour, les premiers, suivre le Christ. Deux autres disciples se joignent à lui, parmi lesquels Simon, auquel il donne déjà le nom emblématique de *Pierre*[3]. Et cependant il suit encore Marie : il n'en est pas encore émancipé : et c'est Marie qui va déterminer sa divine manifestation, et lui ouvrir en quelque sorte la carrière.

Mettons sous les yeux de nos lecteurs le divin récit de ce grand mystère.

« Trois jours après, il se fit des noces à Cana, en Ga-« lilée; et la Mère de Jésus y était. Jésus fut aussi con-« vié aux noces avec ses disciples. Et le vin venant à « manquer, la Mère de Jésus lui dit : Ils n'ont point de « vin. Et Jésus lui dit : Femme, qu'y a-t-il de commun « entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue. « Alors sa Mère dit à ceux qui servaient : Faites tout ce « qu'il vous dira. Or, il y avait six urnes de pierre

[1] Jean, I, 6.
[2] Luc, III, 23.
[3] Jean. I, 1 à 44.

« pour la purification usitée parmi les Juifs, contenant « chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : Em« plissez d'eau ces urnes; et ils les remplirent jusqu'au « bord. Et Jésus leur dit : Puisez maintenant et portez« en au maître d'hôtel; et ils lui en portèrent. Sitôt que « le maître d'hôtel eut goûté l'eau changée en vin, et « ne sachant d'où il venait (mais ceux qui avaient puisé « l'eau le savaient bien), il appela l'époux, et lui dit : « Tout homme sert d'abord le bon vin; et après qu'on « a beaucoup bu, il sert alors celui qui vaut moins : « mais vous, vous avez gardé le bon vin jusqu'ici.

« Ce fut le premier des miracles de Jésus, qui fut fait « à Cana, en Galilée; et il manifesta sa gloire; et ses « disciples crurent en lui [1]. »

Ce recit défraye, comme on sait, l'opposition au culte de la Mère de Dieu; il est le scandale des faibles et l'épreuve même des fidèles. Pour nous, après l'avoir bien étudié, nous n'hésitons pas à penser, avec les plus savants Docteurs, comme nous croyons, avec l'Église, que c'est là un des fondements les plus édifiants du culte de la très-Sainte Vierge; et nous espérons en convaincre bientôt le lecteur.

Reprenons le récit de l'Évangile.

La localité où se passe l'événement, *Cana*, était un bourg mentionné par l'historien Josèphe, et qui devait être proche de Nazareth. Sur la présence de la Mère de Jésus à ses noces, Grotius observe que la mort de Joseph, dont il n'est plus fait mention, l'avait laissée veuve, et qu'elle avait sans doute été appelée à ce mariage par droit de proximité, et pour y faire l'office de compagne et de matrone de la mariée.

[1] Jean, II, 2, 11.

Quoi qu'il en soit, c'est sa présence qui amène celle de Jésus : « Jésus fut *aussi* convié aux noces avec ses dis- « ciples. » *Jésus est ici mis*, observe Calvin, *comme faisant compagnie à sa Mère*[1] ; ce qui nous le fait voir encore dans cette dépendance filiale où il avait vécu jusque-là. Quant à ses disciples, invités de même, cela nous les montre déjà en vie commune avec lui, comme ses frères et les enfants puînés de Marie.

Le vin venant à manquer, la Mère de Jésus s'intéresse charitablement à l'embarras des époux ; car elle est femme, elle est mère, elle sait compatir, par expérience, à ces imprévus de la vie domestique, et enfin elle entrait, elle, son Fils et ses disciples, pour une part assez notable parmi les convives qui étaient la cause et l'objet de cet embarras. « Comment d'ailleurs, observe saint Ber- « nard, *la Mère de Jésus* n'aurait-elle pas été mue de « sympathie et de compassion ? Qu'aurait-il pu sortir de « la source de la miséricorde, que de la miséricorde ? « Est-ce que la main qui a tenu un fruit pendant un « demi-jour, n'en retient pas la bonne odeur tout le « reste de la journée ! Combien donc la Miséricorde « n'a-t-elle pas dû imprégner de sa vertu ces entrailles « de Marie où elle a reposé pendant neuf mois ? D'autant « qu'elle a rempli son âme avant son sein, et qu'en « sortant de son sein elle ne s'est pas retirée de son « âme[2]. »

Il n'y a donc rien que de très-légitimement naturel pour Marie, que de très-louable, de très-pur et de très-saint à s'intéresser à cette situation, et à appeler sur elle

[1] Calvin, *Comm. sur saint Jean.*

[2] Dom. I post. octav. Épiphan., *Serm.* I.

l'intérêt et la puissance de son divin Fils, comme elle va le faire.

Se tournant vers lui, elle lui dit pour toute requête : Ils manquent de vin.

Croirait-on qu'il y a des esprits ainsi faits qu'il leur a paru que cette parole n'avait été inspirée à Marie que par un vain sentiment d'ambition maternelle, que pour donner en spectacle la divinité de son Fils et en avoir le reflet ?

Cette parole brille, au contraire, de tout ce qui exclut la vanité, le bruit, l'éclat, la préoccupation personnelle qu'on lui suppose; dans sa sublime brièveté, elle respire la charité, la discrétion, la confiance, la foi, l'abandon, la dignité modeste et patiente, toute l'âme de Marie. Elle ne commande pas, elle ne demande même pas : elle se borne à exposer, ou même à informer la divine Bonté que le vin fait défaut; parce que, à ceux qui sont portés par nature à la bienfaisance, il n'y a pas d'instance à faire, mais seulement l'occasion à proposer.

Et comme ici la bienfaisance de Jésus ne peut se faire jour que par un miracle, et un miracle qui n'a pas eu de précédent, la parole de Marie est d'une foi merveilleuse en la divine puissance de son Fils : elle lui dit : *Ils manquent de vin*, comme qui parle à la source créatrice de toutes choses, qui n'a qu'à suivre son penchant de puissance autant que de bonté pour les répandre. Il y a en même temps dans cette parole une admirable confiance de Marie dans son crédit auprès de Jésus : mais une confiance toute de soumission; parce que son ascendant consiste surtout dans le sentiment de sa dépendance. Enfin on y sent une sorte d'intime intelligence entre Marie et Jésus, qui la dispense de longs discours, et dont

elle use au profit de son humilité, qui lui fait aimer le silence.

Voilà quelques-uns des grands sentiments qui respirent dans cette simple parole de Marie. Elle n'est que de quatre mots : mais c'est cette brièveté même qui en fait l'étendue.

« Et Jésus lui dit : « FEMME, QU'Y A-T-IL DE COMMUN « ENTRE VOUS ET MOI ? MON HEURE N'EST PAS ENCORE « VENUE. »

Voilà donc cette réponse de Jésus, si offensante pour la Sainte Vierge, d'après les censeurs de son culte. Étudions-la avec impartialité; la même impartialité qui l'a consignée dans l'Évangile.

Remarquons d'abord à ce sujet que l'Évangéliste qui nous rapporte cette réponse est saint Jean, le fils substitué de la Sainte Vierge, qui *l'a reçue pour sienne*[1], avec le dernier soupir de Jésus au Calvaire, et a professé toute sa vie pour cette Mère de Dieu, devenue Mère des hommes, les sentiments de la piété et de la vénération la plus filiale. Ajoutons que c'est très-probablement sur le rapport de la très-Sainte Vierge, et très-certainement de concert avec elle, qu'il a révélé au monde cette réponse de Jésus, et trouvons déjà, dans cette révélation, un témoignage de parfaite véracité et humilité, digne du plus religieux respect, et dont nous ne saurions abuser sans injustice.

Dans ces mots : *Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?* nous avons suivi les traductions françaises ordinaires. Il nous serait, comme on le verra, tout à fait indifférent de nous y tenir; mais la vérité nous oblige à

[1] Jean, XIX, 27.

dire que ce ne sont pas là les termes mêmes de l'Évangile, et que le sens en est notablement modifié. Les termes mêmes sont ceux-ci, au rapport de tous les interprètes les moins suspects, notamment de Calvin, de Grotius et de M. de Lamennais depuis sa chute : *Que fait cela à moi et à vous*[1]*?*

Grotius, avec sa judicieuse érudition, fait observer que si on prend ces mots : *Quid mihi et tibi est*, dans le sens reçu chez les Latins, ils emportent une acception de mépris et signifient : *Quid tibi mecum est ?* Mais que dans la locution hébraïque que saint Jean a portée dans son Évangile, ils signifient autre chose, savoir : *Cur mihi negotium exhibes? Pourquoi m'entretenir de cette chose ?* (*Qu'est-ce que cela a de commun à moi et à vous?*) C'est ce qui apparait clairement, dit-il, dans plusieurs passages des Livres saints, où cette même locution est employée, tels que II *Samuel*, XVI, 10. — *Paralipomen.*, XXXV, 21. — *Joel*, III, 4. — Et dans l'Évangile même, *Matth.*, VIII, 29.

Il n'est personne qui ne sente maintenant la grande différence qu'il y a entre cette version : *Qu'y a-t-il de commun entre moi et vous?* et celle-ci : *Qu'a cela de commun à moi et à vous?* Car dans la première il y a une disjonction de *moi* et de *vous*, qui ne se trouve pas dans la seconde.

Cette dernière version, outre qu'elle est textuelle, s'accorde d'ailleurs bien mieux avec la suite de la réponse du Sauveur, qui en est le motif : *Mon heure n'est pas encore venue.* Ce motif n'est pas absolu, il est relatif : il

[1] CALVIN, *Comment. sur saint Jean.* — GROTIUS, *Annot. in quat. Evang.* — M. DE LAMENNAIS, Note de sa traduction.

enlève par conséquent à la première partie de sa réponse le caractère absolu de ces paroles : *Qu'y a-t-il de commun entre moi et vous?* et s'accorde bien mieux avec celles-ci : *Que fait cela à moi et à vous?* qui sont relatives à la circonstance. Car, s'il n'y a rien de commun entre Jésus et Marie, cela doit être toujours, et on ne comprend pas *mon heure n'est pas encore venue;* tandis que l'on comprend très-bien que l'heure ne soit pas encore venue pour Jésus de mettre sa puissance au service de sa miséricorde, et que, sous ce rapport, il n'était pas *opportun* de l'invoquer.

Telle est la vérité littérale de l'Évangile. Elle résiste matériellement à l'abus qu'on en fait lorsque, sans tenir compte d'ailleurs de la conduite de Jésus-Christ, qui vient immédiatement en fixer le sens, on veut donner à sa réponse la signification d'un principe, et, en quelque sorte, d'un dogme exclusif de toute relation de culte entre lui et sa sainte Mère.

Nous ne nous sommes pas proposé autre chose, dans cet éclaircissement préliminaire, que de dégager le texte de l'Évangile de cet abus. Du reste, et ce point expliqué, il est très-vrai que la réponse de Jésus, même ramenée à son texte pur, implique une improbation et une sorte de désaveu humiliant pour Marie. Ce mot *Femme,* surtout, semble lui enlever le titre de *Mère,* qui est le fondement de sa confiance et de la nôtre : d'autant que l'Évangéliste, en la désignant, avant et après la réponse de Jésus, sous ce titre de *Mère de Jésus*, fait ressortir l'intention de cette expression de *Femme*, par laquelle Jésus semble la confondre avec tout son sexe, et l'anéantir, en quelque sorte, de toute la hauteur et de tout le poids de sa Divinité. Et ce qui rend cette ré-

ponse plus affligeante pour Marie, c'est qu'elle a lieu au moment où Marie veut faire usage de son crédit de Mère sur Jésus, et qu'elle rabat sa confiance comme téméraire, et pour ainsi dire impie. Nous croyons rendre, sans la diminuer, l'impression générale de cette parole de Jésus.

Est-ce là cependant la conclusion finale qu'il faut en tirer? Aucun interprète n'a osé le dire, aucun n'a donné à cette réponse de Jésus la portée d'un reproche d'impiété contre Marie : tous ont tempéré la rigueur de cette réponse par le sentiment qu'elle avait une signification moins personnelle et plus générale, qu'en un mot elle offrait un mystère dont l'esprit était autre que la lettre; n'en avait pas au moins toute la portée. « La Vierge « était si modeste, et craignant Dieu, dit Calvin lui-« même, qu'elle n'avait pas besoin d'une correction si « sévère [1]. »

Mais ce n'est pas assez : et, dès lors que l'esprit est autre que la lettre, il faut nous en rendre un compte plus précis. Nous allons voir ici en action le dessein évangélique par nous exposé au commencement de ce volume, sur le traitement de Jésus à l'égard de sa très-Sainte Mère.

La parole de Marie : *Ils manquent de vin*, dont nous avons déjà admiré la charité, la discrétion, la foi, la confiance et l'humilité, semblait devoir lui attirer une réponse, non-seulement moins sévère, mais toute contraire; la réponse que Jésus a constamment faite dans le cours de sa vie à tous ceux qui venaient lui demander des miracles de guérison : *Ayez confiance : votre foi vous*

[1] CALVIN, *Comment. sur saint Jean.*

a sauvé. — Je n'ai jamais rencontré une si grande foi dans Israël. — O Femme, votre foi est grande; à cause de ce que vous venez de dire, ce que vous souhaitez va s'accomplir, etc. Avoir confiance en Jésus, quelque misérable, quelque indigne qu'on fût d'ailleurs de ses grâces, était un moyen infaillible de les obtenir, avec ce considérant, *votre foi vous a sauvé,* par lequel il se plaisait toujours à louer, à exalter cette confiance et cette foi, qui avaient tant d'empire sur son cœur, et qui semblaient disposer de sa puissance. Mettez donc la parole de Marie dans une autre bouche, dans la bouche de la Madeleine ou de la Chananéenne, d'une pécheresse ou d'une étrangère, et, au lieu de ce reproche si humiliant, vous entendrez sortir de la bouche de Jésus une exclamation de louange. C'est donc parce que Marie n'est pas pécheresse, n'est pas étrangère, c'est parce qu'elle est sainte, parce qu'elle est mère, et la digne Mère de Jésus, que ce Jésus lui infligerait le plus humiliant reproche? Le dire serait un blasphème, puisque ce reproche retomberait sur Jésus comme la plus amère injure à sa sagesse, à sa justice et à sa bonté.

Ce n'est donc pas l'honneur de Marie, c'est l'honneur de Jésus qui nous oblige à voir dans sa réponse une tout autre intention.

Ce sentiment s'élargit lorsqu'on vient à remarquer que Jésus a toujours parlé à sa Sainte Mère sur ce ton; que c'est là sa manière générale de la traiter, et qui n'a par conséquent aucun fondement particulier dans la circonstance. Ainsi, à la plainte si naturelle et si légitime de Marie, au sujet de sa disparition au temple, nous l'avons déjà entendu lui dire avec le même accent: *Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses qui regardent mon Père?* Plus tard,

lorsqu'on viendra lui dire que *sa Mère et ses frères cherchent à le voir*, il répondra : *Ma Mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu.* Lorsqu'une voix s'élevant de la foule s'écriera : *Bienheureux le sein qui t'a porté et les mamelles que tu as sucées!* il répondra encore : *Plutôt bienheureux ceux qui reçoivent la parole de Dieu et qui l'observent.* Enfin, sur la croix même, où cette Mère incomparable lui donne le témoignage de la plus héroïque fidélité, il fera tomber sur elle, de ses lèvres mourantes, ce même mot de *Femme* qui, dans le récit que nous étudions, caractérise cette sorte de désaveu qui en fait le mystère.

Bien évidemment, Marie n'a pas mérité ces sévérités de Jésus dans toutes ces circonstances; et, comme, ne les ayant pas méritées, Jésus ne saurait avoir voulu systématiquement les lui infliger, il faut conclure, non-seulement du mystère de Cana, mais de toutes ces pages de l'Évangile, que la réponse de Jésus est exempte de cette intention de sévérité qu'on y relève contre Marie.

Ainsi purgée de cet esprit de blâme, la parole de Jésus en laisse voir un autre qui s'accorde aussi merveilleusement avec la raison que le premier y répugne absolument.

Donnons-y toute notre attention.

Cet esprit est d'abord un esprit d'enseignement général, dont vous et moi sommes l'objet, et dont Marie n'est que le texte. Cette explication, que nous avons déjà donnée avec Nicole, au sujet de la réponse de Jésus retrouvé au temple, s'applique à tous ces passages de sévérité apparente envers Marie, que nous avons rappelés. Elle s'applique surtout à celui que nous étudions; tellement, que la force de la vérité a entraîné Calvin à le reconnaître : « Ce que Christ a ainsi parlé, dit-il, n'a

« pas tant été pour le regard d'elle que pour les autres[1]. » Et quel est cet enseignement, qui a été pour le regard des autres? C'est que, comme *Sauveur*, Jésus-Christ est à nous tous, sans acception de personne, même de sa Mère : c'est que tout le monde peut être, comme il l'a dit lui-même, *sa mère, ses frères et ses sœurs*, moyennant qu'on écoute et qu'on observe sa parole : c'est, même, que les plus égarés et les plus perdus ont des droits plus particuliers à sa tendresse, puisque, pour les poursuivre et les ramener au bercail, il abandonnera les brebis fidèles, et jusqu'à sa Mère : c'est par conséquent que cette Mère, par cela même qu'elle est innocente et pure, et qu'elle s'approche de plus près de sa Sainteté infinie, n'a rien à voir avec lui comme Sauveur, *n'étant venu que pour les brebis perdues d'Israël*, comme il le proclame lui-même[2] : c'est que, tout à son Père céleste dont il a reçu cette mission de *Sauveur*, et dont *la volonté fait sa nourriture pour l'accomplissement de cette œuvre*[3], sa Mère terrestre disparaît à ses yeux, en comparaison de cette importante affaire, qui est la règle souveraine de toute sa conduite, de tous ses prodiges, et qu'il ne saurait se plier à des considérations privées, étant moins le Fils de Marie que le Médiateur universel du monde, ou, pour mieux parler, n'étant son Fils *que pour* être notre Médiateur. Ce n'est donc pas, dit saint Ambroise, qu'il se refuse aux pieux égards dus à une si Sainte Mère; mais c'est qu'il doit les subordonner à ce grand ministère dont son Père l'a investi, à ce caractère *public* de Sauveur qu'il ne saurait

[1] Calvin, *Comment. sur saint Jean.*

[2] Matth., xv, 24.

[3] *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus. Joan.*, iv, 34.

jamais dépouiller, et qu'il devait par conséquent professer et réserver au moment où il allait déférer à la demande de Marie. *Non quod materna refutet pietatis obsequia; sed quia Patris se ministerio amplius, quam maternis affectibus, subesse cognoscat :* c'est enfin qu'en cela il a voulu, non-seulement exciter au plus haut degré notre confiance en son amour et en son dévouement absolu pour nos âmes, mais se donner en exemple de l'amour et du dévouement que nous lui devons en retour, en exemple de ces paroles qu'il a fait retentir dans son Évangile : *Si quelqu'un vient à moi et ne hait point son père, et sa mère, et sa femme, et ses fils, et ses frères, et ses sœurs, et sa vie, il ne peut être mon disciple*[1], c'est-à-dire : *Qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi*[2]. Telle est la mesure de l'amour qu'il nous demande, et que pour cela il nous donne le premier, par cette parole à la plus tendre, à la plus sainte, à la plus admirable des Mères : *Femme, mon heure n'est pas encore venue.*

Voilà une première explication de cette parole. Mais il faut nous attendre à en trouver d'autres; car la lumière a plus d'un rayon.

Une seconde explication, c'est que Jésus a voulu nous montrer la foi, la constance de Marie à leur plus haute puissance, en les soumettant à la plus forte épreuve : et qu'en cela il la traite avec la plus grande distinction; comme il traite les grandes âmes, celles qu'il chérit le plus, par des rebuts, qui ne sont que des stratagèmes de sa tendresse. Nous avons déjà l'exemple de cette con-

[1] Luc, XIV, 26.
[2] Matth., X, 37.

duite dans cette dure parole qu'il adressa à la Chananéenne, qui le suppliait de délivrer sa fille : *Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens;* et dans cette exclamation dont il accompagna le miracle qu'il accorda à son humble constance : *O Femme, votre foi est grande, à cause de ce que vous venez de dire, allez, que ce que vous souhaitez s'accomplisse!* L'épreuve est infiniment plus forte pour Marie, en raison de sa dignité, de sa sainteté. La plus douce, la plus pure, la plus admirable et la plus éminente des femmes et des mères, la Mère de Dieu, pleine de grâce, bénie entre toutes les femmes, l'objet de la vénération, de l'amour, de la confiance de l'univers, exposée à la face de cet univers par l'Évangile, est désavouée par ce Jésus qui est toute sa gloire, est rejetée par lui dans le commun de son sexe, est précipitée, de la hauteur incomparable où sa divine Maternité l'a fait asseoir, dans la masse confuse des créatures, et, cruelle blessure pour l'humilité de son cœur! est taxée, ce semble, de présomption et de témérité par celui qui est la Justice même, et qui, par cela seul qu'il la reprend, la fait paraître répréhensible. Quelle épreuve ! et comme elle est à la hauteur de Marie ! Elle est telle que dix-huit siècles de bénédictions n'ont pu l'effacer, qu'elle suivra partout et toujours Marie auprès des esprits faibles ; qu'elle deviendra le texte de l'hérésie, le mérite de la fidélité, et que nous avons besoin enfin de l'expliquer pour l'instruction de ceux qui s'en scandalisent. Quelle foi, donc, que celle que nous allons voir sortir d'une telle épreuve, et qui, par une glorieuse récompense, va faire fléchir à sa considération ce Dieu lui-même sous la rigueur duquel elle n'a pas fléchi !

Une troisième explication, c'est que Jésus, allant élever Marie à cette gloire insigne que nous allons voir, l'y prépare par la plus profonde humiliation. C'est une conduite constante, et comme une loi de la Providence, dans son action sur les âmes, de faire de l'humiliation le fondement de la gloire véritable et l'écueil de la fausse gloire. Et la raison en est sensible : c'est que la gloire n'est véritable qu'autant qu'elle relève de Dieu qui en est la source ; que, par conséquent, plus nous relevons de Dieu par notre abaissement devant lui, plus nous sommes en disposition et comme en situation de recevoir sa gloire. Et comme cette gloire porte avec elle, durant cette vie d'épreuve, un grand vertige de complaisance en nous-mêmes, et comme un poids d'orgueil qui tend à nous soustraire à son suprême Auteur, il est d'autant plus nécessaire qu'un contre-poids de passagères humiliations nous y assujettisse et nous y retienne. De là ces belles paroles de l'Écriture : « L'humiliation marche « devant la gloire, » *Gloriam præcedit humilitas* [1] ; « et « elle suit les pas du Superbe. » *Superbum sequitur humilitas* [2]. Cette grande loi, si monstrueusement outragée dans tout le monde ancien par la déification de la créature, a été rétablie par le suprême abaissement du Créateur humilié dans le sein de Marie, et par la glorification de l'humanité qu'il a prise dans ce sein virginal. Le Christ est la personnification de cette loi divine qu'il a lui-même promulguée ainsi : *Celui qui s'abaisse sera élevé, et celui qui s'élève sera abaissé.* Le premier il s'est abaissé, le premier il a été élevé. *Exinanivit semetipsum... Pro-*

[1] Prov., xv, 33.
[2] *Ibid.*, xxix, 23.

pter quod et Deus exaltavit illum[1]. C'est pourquoi, conforme à lui-même, sa grâce procède toujours par l'humiliation des âmes qu'elle veut élever : tellement que, comme on peut mesurer la hauteur d'un monument à la profondeur de ses fondations, on peut calculer, approximativement, la gloire que Dieu nous réserve, à la mesure de l'humiliation par laquelle il nous y prépare, quand cette humiliation est réellement une opération de sa grâce, et non le fruit et le juste châtiment du péché. Âmes fidèles, âmes humiliées, rendez témoignage à ce que je dis ici, et soyez confirmées vous-mêmes dans cette sainte vérité par le grand témoignage de Marie! Si, en s'abaissant dans son sein, le Verbe l'a élevée à l'incommensurable gloire de Mère de Dieu, c'est qu'*il a regardé la bassesse de sa servante*[2] et que l'abîme infini de sa gloire a été attiré par cet abîme inconcevable d'humilité. Par suite de la même conduite, Marie a dû être rabaissée, par son divin Fils, plus qu'aucune autre sur la terre, parce qu'il devait l'élever et la glorifier plus qu'aucune autre dans le ciel. Et comme, dans cet abaissement général où il a dû la tenir ici-bas, il a voulu cependant donner à notre amour et à notre confiance envers elle des gages éclatants de la gloire et de la puissance qu'il lui réservait, il a dû faire, pour chacun de ces gages, ce qu'il a fait pour cette gloire et pour cette puissance mêmes, les faire précéder d'une humiliation particulière qui en fût comme le fondement et le contre-poids. Aussi n'est-ce pas au hasard que les sévérités apparentes de Jésus-Christ pour Marie se rencontrent dans l'Évangile :

[1] Philip., II, 9.

[2] Cantique de Marie.

remarquez-le bien, c'est toujours immédiatement avant de lui décerner une gloire, de l'élever à une grandeur. C'est ce que nous avons vu dans ces paroles de Jésus : *Pourquoi me cherchiez-vous? Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon Père?* après lesquelles, SOUMIS A MARIE, il descendit à Nazareth : c'est ce que nous allons voir après celles-ci : *Femme, que fait ceci à moi et à vous?*

Enfin, une quatrième intention de la parole du Sauveur, que nous allons voir manifestée dans sa conduite, c'est de relever la grâce qu'il allait accorder à Marie, en montrant cette grâce comme hors de proportion avec ce qu'on pouvait lui demander. La parole de Jésus n'abaisse Marie qu'en élevant au plus haut point l'objet de la demande qu'elle lui fait, et en le mettant hors de toute portée. De sorte que, autant il l'abaisse par cette haute difficulté qu'il lui oppose, autant il lui prépare de gloire à en triompher : pour nous faire bien voir, par un grand exemple, qu'il n'est rien qu'elle ne puisse obtenir de sa miséricorde. Sans doute, le miracle qu'elle lui demande ne se recommandait pas en lui-même par un grand intérêt. On doit même observer qu'il se distingue, à cet égard, de tous les autres miracles du Sauveur dans l'Évangile, qui, tous, avaient un sujet plus grave ; ce qui est d'autant plus à remarquer, que c'est par ce miracle que Marie lui demande d'ouvrir la carrière de ses prodiges. Et c'est ce que Jésus semble lui répondre par ces paroles : *Qu'importe à moi et à vous?* C'est-à-dire, comment pour un si mince intérêt faites-vous appel à ma puissance, et lui demandez-vous sa première manifestation ? Mais, moins ce miracle se recommandait par lui-même, plus il apparaissait comme fait à la considération

et à la faveur de Marie. C'était là son objet capital, dont l'importance prend dès lors la place que lui laisse tout autre intérêt. Mais cela ne suffisait pas encore à ce grand objet; Jésus le fait ressortir par une difficulté de plus haute nature, et telle qu'elle semble le lier lui-même: *Mon heure*, dit-il, *n'est pas encore venue.*

Quelle est cette heure que Jésus appelle *son heure ?* Il n'est pas absolument nécessaire de le savoir pour apprécier la portée de sa parole au point de vue où nous l'envisageons. Cependant, il résulte de la répétition fréquente de ce mot dans l'Évangile, que *l'heure* de Jésus était celle de sa mort, c'est-à-dire de sa gloire, qui devait éclater par cette mort. C'est ce que lui-même fait entendre lorsque, s'en allant à sa Passion, il dit: « Père, « *l'heure est venue*, glorifiez votre Fils pour que votre « Fils vous glorifie [1]. » Par ces mots : *Mon heure n'est pas encore venue*, on peut donc entendre: l'heure de ma manifestation divine, de ma gloire, que le miracle que vous me demandez ferait éclater avant le temps. Sans doute, Jésus devait faire d'autres miracles avant le grand miracle de sa résurrection; mais ces autres miracles n'étaient que comme les anneaux d'une chaine dont le miracle de Cana était *le premier* [2]. De sorte que ce premier miracle, rompant l'obscurité humaine de Jésus-Christ, le faisait entrer, avant le temps, dans cette carrière de prodiges dont l'éclat blessait son humilité et semblait anticiper sa gloire.

Quelle est donc, à ce grand point de vue, l'importance du miracle que Marie demande à Jésus par ces simples

[1] Jean, XVII, 1.
[2] *Ibid.*, II, 11.

paroles : *Ils manquent de vin;* puisqu'on peut dire que tous les autres miracles de sa vie y sont représentés et, en quelque sorte, contenus comme dans leurs prémices, et vont dépendre ainsi du crédit de Marie!

Telle est la quatrième signification de la parole de Jésus. Ces quatre explications sont diverses, mais elles ne sont pas contraires, elles sont pour ainsi dire sœurs, et dès lors elles sont toutes également recevables : leur diversité même est un témoignage de leur vérité ; parce que c'est le propre de la divine parole de rayonner en sens divers, comme le soleil qui en est l'image.

Il en résulte que la réponse de Jésus à Marie présente à notre méditation comme les *premiers considérants* de la grande décision qu'il va prendre, et dont nous allons voir le *dispositif*. Il serait absurde de s'arrêter à ces considérants sans tenir compte du dispositif, ce que font cependant les hérétiques. Le dispositif détermine la portée des considérants, autant que ceux-ci éclairent celle du dispositif. Il est contre toute justice et contre toute raison de les séparer, et, si on pouvait le faire, qui ne voit que c'est le dispositif qui devrait prévaloir, puisque ce n'est pas le dispositif qui est fait pour les considérants, mais les considérants qui le sont pour le dispositif.

De là va donc dépendre leur véritable signification : de la conduite de Jésus, le vrai sens de ses paroles.

Mais, avant, cette signification va dépendre de la parole et de la conduite de Marie.

Que va dire Marie à une telle épreuve, dans une telle humiliation, sous le poids accablant de cette hauteur divine qui semble devoir l'anéantir?

Faites ce qu'il vous dira.

O foi, ô sublime confiance de Marie! ô prophétique intelligence du cœur de son divin Fils! « La parole de « ce Fils peut paraître dure et sévère, dit saint Ber- « nard; mais c'est qu'il connaissait celle à qui il par- « lait, et qu'elle n'ignorait pas celui qui lui parlait. En « résultat, pour que vous sachiez comment elle a pris sa « réponse et ce qu'elle a présumé de la condescendance « de son Fils pour elle, elle a dit aux serviteurs : Faites « ce qu'il vous dira[1]. »

Quelle majesté humble et sublime dans ces deux seules paroles de Marie : *Ils manquent de vin*, pour demander le premier des miracles; et : *Faites ce qu'il vous dira*, après la réponse si accablante de Jésus! Que de choses Marie aurait eues à dire, ce semble, pour s'excuser ou pour insister, dont elle ne dit aucune! Quelle sainte économie de paroles!

On a observé que Marie n'a parlé que quatre fois dans l'Évangile, elle qui avait enfanté la Parole. C'est pour cela même qu'elle n'avait pas à parler. Elle ne parlait pas au dehors, parce qu'elle s'entretenait au dedans avec cette Parole, ce Verbe, ce Fils qu'elle avait engendré, et qui, sortant de son sein, était resté dans son âme. Dans ce sanctuaire intime, elle était en perpétuel colloque avec Lui. Pendant qu'il paraissait l'oublier, la désavouer au dehors comme *Sauveur*, il ne cessait de lui parler, de lui complaire au dedans comme *Dieu*. Au dehors il lui disait : *Femme, que fait ceci à moi et à vous? mon heure n'est pas encore venue;* mais au dedans il lui disait : *Mère, demandez, je ne saurais détourner de vous ma face*[2]*!*

[1] Dominic. I post. octav. Epiph., *Serm.* I.

[2] III Rois, II, 10.

Évidemment c'est à cette dernière parole intime de Jésus que fait suite celle de Marie : *Faites ce qu'il vous dira.* On entend pour ainsi dire celle-là dans celle-ci. Comment l'expliquer autrement? Comment, au rebours de la réponse extérieure de Jésus, Marie aurait-elle compris qu'il allait accomplir immédiatement ce miracle qu'il paraissait si hautement lui refuser? Comment aurait-elle averti les serviteurs d'avoir à se tenir prêts à l'exécuter, si intérieurement l'esprit de Jésus, l'Esprit-Saint ne le lui eût révélé ; si, dans cet Esprit de foi, d'amour, et de vérité, elle n'eût été d'intelligence avec Jésus?

Mais ce qui est admirable, entre tant de choses admirables, c'est la relation qu'il y a entre la parole extérieure et la parole intérieure de Jésus à Marie. Ces deux paroles, qui paraissent se contredire, sont dans le plus harmonieux accord. Comment cela? Parce que la parole extérieure de Jésus étant, comme nous l'avons montré, une parole d'*épreuve* pour la foi de Marie, d'abaissement et d'humiliation pour son cœur, la merveilleuse disposition avec laquelle elle l'avait reçue l'avait rendue aussitôt digne de la parole intérieure, digne du miracle qu'elle demandait, avait fait déjà pour ainsi dire ce miracle, en changeant la sévérité de Jésus en condescendance, comme il allait changer l'eau en vin.

C'est ce qui respire encore dans la parole de Marie : *Faites ce qu'il vous dira*, dans laquelle on retrouve, et le pouvoir et la soumission, et la majesté et l'humilité de Marie : *Faites*, parole de commandement et de confiance : *ce qu'il vous dira*, parole de soumission et d'humilité.

Cette parole : *Faites ce qu'il vous dira*, et la première : *Ils manquent de vin*, expriment parfaitement, toutes les

deux, le caractère de l'intercession de Marie et du culte que nous lui rendons : caractère de médiatrice auprès du médiateur, *ad mediatorem mediatrix*. Par la première, *Ils manquent de vin*, elle expose nos besoins avec un intérêt et un crédit maternels, étant à la fois notre mère et celle de Jésus ; et par la seconde, *Faites ce qu'il vous dira*, elle nous soumet à Jésus pour la satisfaction qu'elle en obtient : elle ne commande que pour nous porter à lui obéir, et nous en donne elle-même le premier exemple.

Voilà l'Évangile en esprit et en vérité.

La conduite de Jésus, dans l'opération du miracle obtenu par la foi et l'humilité de Marie, est maintenant aussi complaisante pour l'exaucer qu'elle avait été décourageante pour l'éprouver, et nous fait voir la vérité de cette belle parole de l'Écriture : *Voluntatem timentium se faciet*. « Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent[1]. » Marie vient de dire aux serviteurs : *Faites ce qu'il vous dira;* et, avouant, exécutant, si j'ose ainsi dire, cette parole, *Jésus leur dit : Emplissez d'eau les urnes; et, les urnes remplies, Jésus leur dit : Puisez maintenant, et portez au maître d'hôtel*, etc., etc.

Voilà le dénoûment de tout ce mystère, par lequel on doit en juger les implications.

En somme, qu'y voyons-nous? Marie demande et Marie obtient le miracle de Jésus. Entre la demande et la satisfaction, il y a, il est vrai, un réponse sévère de Jésus. Mais qui ne voit que la véritable réponse de Jésus est le *fait* et non la parole, et que, comme dit saint Justin, il ne peut avoir voulu blesser par la parole cette mère

[1] Psal. CXLIV, 19.

qu'il honorait tellement par le fait : *Non verbo matrem objurgavit qui facto honoravit?* Qui ne voit que la parole était pour nous, et le fait pour Marie? Qui ne voit plus? qui ne voit que la parole grandit le fait, grandit Marie de toute la sévérité qu'elle ne lui oppose d'abord que pour la faire mériter, que pour la glorifier davantage, que pour mettre le miracle à la hauteur de sa sainteté, et pour nous montrer sa sainteté à la hauteur du miracle?

Supprimez la réponse de Jésus, ne laissez subsister que la demande de Marie et son accomplissement immédiat, et vous aurez diminué le témoignage de ce miracle en faveur de Marie. Il ne nous apparaîtra que comme un miracle ordinaire, auquel Jésus était enclin par sa bonté pour ses hôtes, et dont Marie n'aura proposé que l'occasion. Tandis que si vous rétablissez la réponse de Jésus, vous ôtez toute explication extérieure à ce miracle, vous l'élevez au-dessus de la circonstance, au-dessus de Marie, au-dessus, ce semble, de Jésus, *dont l'heure n'est pas encore venue;* vous faites éclater, par suite, dans cette sublime parole : *Faites ce qu'il vous dira*, la foi, la constance, l'humilité, la charité de Marie; et vous faites enfin de ce miracle le prodige de son crédit.

C'est ce qu'achève de démontrer cette conclusion du récit évangélique : *Ce fut là le premier des miracles de Jésus qui fut fait à Cana, en Galilée, et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.*

L'Évangéliste ne nous laisse pas remarquer que ce miracle a été le premier des miracles de Jésus : il nous le fait remarquer lui-même : ce qui nous autorise, nous oblige même à y voir une intention, qui ne peut être que le rapport de ce miracle avec tous les autres. L'Évangile

ne dit pas *le premier miracle*, considérant ce miracle en soi; mais le *premier des miracles*, ou, plus littéralement, *le commencement*, *l'ouverture des miracles*, INITIUM SIGNORUM. C'est-à-dire que l'Évangile, considérant tous les miracles de Jésus dans un seul cours de miracles, les rapporte au miracle de Cana comme à leur premier écoulement : de même que le cours des grâces spirituelles que Jésus-Christ devait répandre dans les âmes a eu son premier écoulement dans celle qu'il apporta à Jean-Baptiste dans le mystère de la Visitation. Or, dans ce mystère de la Visitation, c'est par l'entremise, c'est *à la voix* de Marie que cette première des grâces de sanctification a été communiquée par Jésus à son Précurseur. Pareillement, dans le mystère de Cana, c'est par l'entremise, c'est à la voix de Marie que Jésus entreprend le cours de ses miracles. Marie nous est donc intentionnellement recommandée par l'Évangile comme l'instrument, le canal et, pour ainsi dire, l'orifice, tant des grâces temporelles que des grâces spirituelles de Jésus, dans leur dispensation générale : ce qui est toute la doctrine catholique. Cette doctrine résultait déjà du mystère de l'Incarnation, où nous voyons Dieu donner au monde toutes ses grâces par Marie, dans Jésus, leur Auteur : d'où saint Augustin et Bossuet tirent si justement cette conséquence, que « Dieu ayant une fois voulu nous donner « Jésus-Christ par la Sainte Vierge, cet ordre ne se « change plus, et que, comme Marie a contribué à notre « salut dans l'Incarnation, qui est le principe universel « de la grâce, elle y contribuera éternellement dans « toutes les autres opérations, qui n'en sont que les « dépendances. » Mais ce n'est là qu'une déduction théologique, tandis que c'est un *fait évangélique*. L'Évan-

gile vient donner raison à la doctrine. Il nous fait voir Jésus, non-seulement se donnant au monde une première fois par Marie; mais, après ce don de sa personne, donnant encore par Marie ses grâces, tant spirituelles que temporelles, dans leur premier écoulement, et par conséquent dans leur cours. C'est là, dis-je, un fait évangélique : le fait de la première des sanctifications, le fait du premier des miracles de Jésus également opérés par l'entremise de Marie, comme témoignage de son influence dans toutes les grâces particulières et subséquentes dont celles-là sont la signification. Que les protestants, que les opposants au culte de la très-Sainte Vierge veuillent bien y réfléchir, l'Évangile, dans lequel ils se retranchent, s'élève contre eux.

L'Évangile ajoute : ET IL MANIFESTA SA GLOIRE. Ce mot confirme l'explication que nous avons donnée de cette parole de Jésus : *Mon heure n'est pas encore venue*, en venant se rapporter à celle-ci d'où nous avons tiré cette explication : *Père, l'heure est venue; glorifiez votre Fils pour que votre Fils vous glorifie.* Il démontre que par ces mots : *Mon heure*, etc., c'est bien de sa manifestation glorieuse que Jésus entendait parler, laquelle, ne devant *venir* qu'à sa mort, paraît ainsi anticipée par le miracle de Cana, et par conséquent à la considération de Marie. Quelle plus extraordinaire idée, quel témoignage plus considérable Jésus-Christ pouvait-il nous donner de la puissance qu'il a dévolue à la supplication de sa divine Mère, que d'avancer pour elle l'heure de sa gloire, et de la manifester avant le temps? Non que Dieu ait changé de dessein, et refait son plan; mais c'est que, dans ce dessein et dans ce plan, il a fait entrer la supplication de Marie comme moyen déterminant de son économie,

qui, sans ce moyen, n'aurait pas été ce qu'elle est. Selon cette économie, l'heure de la manifestation de Jésus-Christ ne serait pas venue sans l'entremise de Marie : comme la grâce de Jésus-Christ ne serait pas venue à Jean-Baptiste sans sa Visitation : comme Jésus-Christ lui-même ne serait pas venu sans son consentement virginal. Ainsi, chose admirable, et qui nous ramène encore au Plan divin, Marie influe sur toute l'économie de ce Plan : dans l'ordre de la Nature, dans l'ordre de la Grâce, et dans l'ordre de la Gloire. Dans l'ordre de la Nature, elle met Jésus-Christ au monde et donne ainsi au monde la cause finale de sa création : dans l'ordre de la Grâce, elle porte Jésus-Christ dans nos âmes et nous donne à manger de ce fruit de l'arbre de vie dont la première elle a goûté : dans l'ordre de la Gloire, elle manifeste Jésus-Christ, elle détermine sa glorification, gage de la nôtre ; elle la fait éclater. C'est ce qui nous apparaît dans les trois mystères évangéliques de l'Annonciation, de la Visitation, et du miracle de Cana. Ce qui a lieu dans ces circonstances solennelles de l'Évangile ne nous y est montré avec une si visible intention, que comme signification de ce qui doit avoir lieu toujours dans le monde. Ce ne sont pas de simples faits historiques, ne cessons de le faire observer : ce sont des *Mystères ;* c'est-à-dire des monitions, des dogmes de ce qui se passe constamment : constamment Jésus-Christ vient au monde par Marie ; constamment Marie le porte dans nos âmes par sa visitation ; constamment elle manifeste sa gloire par les prodiges qu'elle obtient de sa miséricorde.

SES DISCIPLES CRURENT EN LUI. Comment ne croyaient-ils pas en lui, puisqu'ils étaient *ses disciples ?* Ils y croyaient

sans doute, mais d'une foi chancelante. On croit à nouveau, quand on vient à croire fermement. Il n'y a pas d'incrédule si incrédule qui n'ait de la foi plus qu'il n'en laisse paraître, plus qu'il ne le sait lui-même, souvent. Par contre, il n'y a pas de croyant qui ne puisse croire encore et dire à Jésus-Christ, comme ses disciples : *Seigneur, augmentez ma foi*[1]. Mais surtout, dernière conclusion de notre récit, il n'y a pas de foi qui ne soit en quelque sorte nulle, en comparaison de celle qu'on obtient par l'entremise de Marie, par les manifestations divines, intérieures ou extérieures, dont elle est l'auguste promotrice. L'expérience en est infaillible et journalière. *Disciples de Jésus* qui croyez en lui comme si vous n'y croyiez pas ; qui manquez de foi comme *ils manquaient de vin :* voulez-vous réellement croire en lui ; voulez-vous être enfantés à la foi chrétienne? soyez-le par Marie, par son culte, par son intercession, par sa gracieuse et maternelle influence. Ces miracles de foi et de conversion des hommes à son divin Fils, de conversion d'eau en vin, sont proprement ses miracles, ses victoires.

[1] Luc, XIII, 5.

CHAPITRE XVIII

MARIE DURANT LA VIE PUBLIQUE DE JÉSUS.

Le lecteur qui nous aura suivi avec quelque attention aura dû retrouver dans l'étude précédente, comme nous l'en avons averti, quelques-uns des aperçus généraux par lesquels nous avons ouvert ce volume, pour expliquer la sévérité apparente de Jésus-Christ à l'égard de sa Sainte Mère.

Ces aperçus s'appliquent surtout à la vie publique et évangélique de Jésus.

C'est là surtout que, faisant l'*Affaire dont son Père l'a chargé*, accomplissant l'office de Sauveur du monde, de Précepteur du genre humain, de Médiateur universel des créatures, il doit nous apparaître tout à tous, sans acception de personnes, sans égard à la chair et au sang; et par conséquent sans acception, à ce point de vue, de Celle pour laquelle on pourrait lui supposer le plus de prédilection humaine et terrestre, de sa Mère.

Jésus, pendant sa vie publique, devait donc négliger sa Mère, comme *Mère,* par cette première raison.

Par une seconde raison, il devait la négliger, non plus comme Mère, mais comme *Sainte.* Parce que, ainsi que nous l'avons exposé, Jésus venant comme Sauveur, comme Médecin, comme Pasteur, devait avoir une plus grande propension pour les brebis perdues, pour les malades, pour les pécheurs, que pour les justes. Il devait négliger Marie, parce qu'il avait prévenu en elle le

mal dont il venait nous guérir; parce que, même, l'éminente sainteté de Marie devait lui valoir les délaissements, les rebuts, les humiliations, qui sont les grâces de Dieu pour les justes; comme les recherches, les attraits, les encouragements sont celles qu'il dispense aux pécheurs.

A la lumière de ces deux raisons, toute la conduite de Jésus-Christ à l'égard de Marie s'explique, de manière non-seulement à ne nous laisser aucune impression douteuse de ses sentiments pour elle, mais à nous en donner la plus haute idée.

Deux grandes paroles de Jésus au sujet de sa Mère, et deux grandes circonstances, où il a voulu qu'elle ne figurât pas, vont servir d'épreuve à cette doctrine.

Ces deux paroles sont : l'une quand « parlant au peuple « qui était assis autour de lui et quelqu'un venant lui « dire : *Voilà votre mère et vos frères qui cherchent à vous « parler*, il répondit : QUI EST MA MÈRE ET QUI SONT MES « FRÈRES? et étendant la main sur ceux qui étaient au- « tour de lui : VOILA MA MÈRE ET MES FRÈRES : CAR, QUI- « CONQUE FAIT LA VOLONTÉ DE MON PÈRE, ÉCOUTE ET OBSERVE « SA PAROLE, CELUI-LA EST MON FRÈRE, ET MA SŒUR ET MA « MÈRE [1]; » — l'autre parole, lorsque, comme il parlait, « une femme élevant la voix du milieu de la foule, lui « dit : *Heureux le ventre qui t'a porté et les mamelles que « tu as sucées !* et Jésus repartit : PLUTÔT HEUREUX CEUX « QUI ÉCOUTENT LA PAROLE DE DIEU ET QUI LA GARDENT [2]. »

Les deux circonstances où l'effacement de la Sainte Vierge est le plus sensible, sont la transfiguration de

[1] Matth., XII, 47, etc.; Marc, III, 34; Luc, VIII, 21.
[2] Luc, XI, 27.

Jésus sur le Thabor, et l'institution de l'Eucharistie à la sainte Cène.

C'est à ces deux paroles et à ces deux circonstances qu'il faut éprouver la vérité de la doctrine que nous professons.

I

Donnons en premier lieu notre attention aux paroles.

Il n'est pas à négliger d'abord que Jésus-Christ les a prononcées, l'une et l'autre, dans une circonstance des plus publiques de sa prédication, parlant à la foule, dont il était tellement environné que *sa mère et ses frères ne pouvaient pénétrer jusqu'à lui*[1].

Il faut même remarquer, en ce qui regarde la première de ces paroles, qu'il venait de faire entendre à cette foule, et en elle à la foule humaine de tous les temps et de tous les lieux, cet appel, grand comme la misère universelle qu'il convie à la guérison : « VENEZ A MOI, VOUS TOUS QUI « PLOYEZ SOUS LE FAIX, ET JE VOUS SOULAGERAI[2] ; » et, en ce qui regarde la seconde parole, qu'il venait de proposer à la multitude la grande parabole de la semence qui, jetée largement dans ce champ QUI EST LE MONDE, rapporte en raison unique des dispositions de ceux qui la reçoivent, et ne porte tout son fruit de grâce et de gloire que dans ceux qui LA CONSERVENT DANS UN CŒUR BON ET EXCELLENT ET LA FONT FRUCTIFIER PAR LA PATIENCE[3].

[1] Luc, VIII, 19.
[2] Matth., XI, 28.
[3] Luc, VIII, 15.

C'est au fort de cet appel à toutes les misères et à toutes les volontés qu'on vient dire au *Fils de l'homme* que *sa mère et ses frères* cherchent à lui parler. Qui ne comprend toute l'inopportunité, toute la dissonance de ces mots de *mère* et de *frères*, dans un sens privé, avec ce public et universel caractère de la prédication de Jésus? et qui n'admire ce parti sublime qu'il en tire aussitôt pour confirmer sa doctrine et la porter à sa plus haute expression : *Qui est ma mère, qui sont mes frères? Voilà ma mère et mes frères. Car* QUICONQUE *fait la volonté de Dieu, écoute et observe sa parole, celui-là est mon frère, et ma sœur et ma mère.* « O douces et ravissantes paroles! « s'écrie ici Bossuet : les fidèles sont ses frères, ses « sœurs et sa mère. Notre Sauveur nous aime si fort, « qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'affinité, ni au- « cun degré d'alliance[1]. »

Pareillement lorsque, dans une même circonstance, Jésus convie la foule au bonheur céleste, à des conditions *spirituelles* de fidélité à sa parole égales pour tous, et qu'une femme, une mère sans doute, mue d'un sentiment d'envie ou d'admiration terrestre, vient restreindre ce bonheur *aux entrailles qui ont porté* Jésus, *aux mamelles qu'il a sucées*, qui ne sent tout ce qu'avait d'à-propos et de divin cette repartie de Jésus : *Plutôt bienheureux*, QUINIMO BEATI, *ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent!*

Il serait superflu d'insister pour convaincre le lecteur que, par ces paroles, Jésus, n'a désavoué que l'intention humaine, que le sens privé, charnel et terrestre dans lequel on venait lui parler de sa Mère, par opposition au

[1] IIIe Sermon sur la Nativité

sens public, spirituel et céleste de son caractère et de sa prédication de Dieu Sauveur.

Comme l'observe très-judicieusement Grotius, il ne désavoue pas cette louange de sa Mère, il ne dément pas que par son divin enfantement elle ne mérite d'être appelée Bienheureuse, ce que l'Ange dans sa salutation, ce qu'Élisabeth et Marie elle-même dans la plénitude de l'Esprit-Saint, avaient déjà publié : mais il ajoute quelque chose de plus grand, savoir, que la béatitude éternelle et solide ne consiste pas dans ce fait seul de l'avoir enfanté et, en ce sens, n'est pas propre à Marie. *Non negans quod esset dictum (nomine tanti partus felicem esse matrem) quod Angelus quoque et Elisabetha Spiritu sancto plena dixerat : sed majus aliquid addens, beatitudinem scilicet æternam ac solidam neque in hoc esse sitam, neque Mariæ esse propriam*[1].

Mais ce qui est à considérer et à admirer, c'est que, en effaçant, en déprimant ainsi Marie, en la faisant disparaître en quelque sorte dans le commun des fidèles, Jésus-Christ, de la même parole la relevait infiniment, faisait d'elle le panégyrique le plus magnifique et le plus sublime : tellement que tout ce qu'on a dit et tout ce qu'on peut dire de la grandeur et de la gloire de Marie n'approche pas de cette parole de Jésus, et n'est vrai qu'autant qu'il en approche. C'est ici le fondement de toute la doctrine catholique sur le culte de la très-Sainte Vierge; on ne saurait trop y appliquer son attention.

Être mère de Jésus, d'une maternité ordinaire et purement charnelle, comme l'entendait cette femme de l'Évangile, dans l'ignorance où elle était du caractère

[1] Hug. Grotii *Annot. in quat. Evangelia.*

virginal et divin de la maternité de Marie, ne devait pas être considéré comme le suprême sujet de louange, au sens chrétien, et Jésus-Christ devait en proposer un plus relevé et dire : *Quinimo beati*, « Bien plutôt heureux, etc. »

Être mère de Jésus, même avec ce caractère virginal et divin que nous admirons en Marie, n'est point proprement et dans la rigueur ce qui fait sa gloire et ce qui doit lui valoir les hommages de l'univers; car c'est absolument et sans réserve que Jésus dit : *Quinimo beati*, « Bien plutôt heureux. »

Telle est en effet la portée de cette divine parole, de mettre par-dessus toute béatitude, toute prérogative, toute grandeur, la fidélité à écouter et à observer la parole de Dieu. C'est là la vocation qui domine tout, qui s'étend à tout, qui comprend tout, et dont la lice, pour ainsi dire, est ouverte à toutes les âmes sans acception de la maternité de Marie, puisque Jésus ajoute, par allusion à cette auguste maternité : *Ceux-là sont ma mère, mes frères et mes sœurs*. Et, en effet, observe Grotius (renversant par cette parole toute la doctrine protestante sur l'inutilité des *œuvres*), « écouter la parole, « *audire verbum*, c'est concevoir le Christ ; et l'observer, « *observare*, c'est l'enfanter[1]. » Ainsi tous les fidèles conçoivent, enfantent le Christ dans leur âme et dans le monde, sont les *parents* du Christ, et, sous ce rapport essentiel et fondamental, il n'y a pas eu de privilége pour Marie.

[1] *Annot. in quat. Evang. ad Lucam.* — Pour bien faire ressortir sa pensée, Grotius renvoie à ces passages de saint Paul et de saint Jacques, *Rom.*, II, 13, et *Jac.*, I, 22, où il est dit : « *Faites* la parole et ne « l'écoutez pas seulement, vous trompant vous-mêmes ; » et lui-même ajoute : *Observare, custodire verbum*, idem est FACERE.

Mais, s'il n'y a pas eu de privilége pour Marie, il n'y a pas eu non plus d'exclusion : elle était bien évidemment comprise dans la réponse générale de Jésus-Christ ; et elle y était d'autant plus comprise qu'elle en était personnellement le sujet, d'où il résulte manifestement que Jésus-Christ ne désavoue pas la béatitude et la gloire de Marie, mais qu'il lui donne un plus large fondement. « C'est comme s'il disait, observe saint Augustin, ma « Mère que vous appelez heureuse, ne l'est pas parce « que le Verbe de Dieu a pris chair dans son sein, mais « parce qu'il a été gardé dans son âme. Ce qui lui vau- « dra d'être glorifiée par le Seigneur, c'est de l'avoir « glorifié elle-même en faisant la volonté du Père par « son humble obéissance, plus qu'en engendrant le Fils « de sa chair. » *Hoc in eam magnificavit Dominus quia fecit voluntatem Patris, non quia caro carnem genuit.*

Et admirez comme viennent se rapporter à cette parole de Jésus toutes les autres paroles de l'Évangile d'où nous tirons les fondements de notre culte pour Marie. Si l'Ange la salue *Bénie entre toutes les femmes*, ce n'est pas pour avoir engendré le Christ, puisque le mystère de l'Incarnation n'est pas encore accompli, c'est parce qu'elle est *pleine de grâce* et que *le Seigneur est avec elle.* — Si Élisabeth se confond de voir la Mère de son Seigneur venir la visiter, et si, remplie du Saint-Esprit et élevant la voix, elle la proclame *Bienheureuse*, ce n'est pas proprement et uniquement parce qu'elle porte le Christ dans son sein, mais *parce qu'elle a cru à sa parole:* BEATA QUÆ CREDIDISTI. C'est pour cette foi à la parole du Seigneur que les choses merveilleuses qui lui ont été dites s'accompliront. *Beata* QUÆ CREDIDISTI, *quoniam perficientur* EA QUÆ DICTA SUNT TIBI A DOMINO. — Si Marie, reprenant

aussitôt, *est ravie de joie en Dieu son Sauveur et le glorifie* dans une sainte extase, ce n'est pas proprement et en soi parce qu'elle a été remplie de la divinité du Verbe, saluée par l'Ange et par Élisabeth comme Mère de Dieu, comme Reine du ciel et de la terre, mais parce que le Seigneur a été *touché de l'humilité de sa* SERVANTE ; c'est pour cela, et pour cela spécialement, que toutes les générations la diront à jamais Bienheureuse : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ : Ecce enim* EX HOC *beatam me dicent omnes generationes.* — Si enfin, dans les diverses circonstances où la gloire de Jésus-Christ vient illuminer la Maternité de Marie, l'Évangile fait admirer quelque chose en elle, c'est qu'*elle* CONSERVAIT *toutes ces choses en elle-même et les* REPASSAIT DANS SON CŒUR.

On le voit, toutes les fois que Marie est glorifiée dans l'Évangile, ce n'est pas tant comme mère de Dieu que comme fidèle à écouter et à garder sa parole. Cette grande repartie du Fils de Dieu, « *Bien plutôt heureux* « ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent, » tout en s'adressant à la généralité des fidèles, porte donc en plein sur Marie, et ne la confond dans la multitude que pour l'y faire briller. Marie n'est pas élevée à un autre titre que celui auquel nous pouvons l'être ; mais elle l'est à un degré incomparable, et dont n'approche aucune sainteté de la terre, aucune Vertu des Cieux ; parce qu'elle a été la plus fidèle et la plus humble des créatures. Sa grandeur s'élève sur le fondement commun, mais elle domine toutes les autres par le faîte.

Et ce fondement, pour être commun, n'en est que plus riche pour Marie, autant qu'il est encourageant pour nous ; car c'est le fondement du *mérite.* C'est là ce qui fait paraître le culte de Marie impie aux yeux des Pro-

testants, qui n'admettent aucun mérite humain devant Dieu, et ce qui le recommande à la raison et à la conscience par le plus universel et le plus imprescriptible de tous les dogmes et de tous les instincts : le dogme, l'instinct de la *responsabilité et du mérite de nos œuvres.* Assurément, que les Protestants veuillent bien encore une fois le comprendre, nous ne prétendons pas établir de proportion intrinsèque entre nos faibles œuvres et les récompenses infinies dont Dieu les couronne. Mais cette proportion, qui n'existe pas en soi, Dieu a voulu l'y mettre par les mérites infinis de son Fils. Ces mérites divins, loin d'anéantir nos mérites humains, les valident, les élèvent, les font entrer avec eux dans la béatitude et dans la gloire. Ils font du ciel et de Dieu lui-même le prix de notre conquête, sur les pas de notre Chef, qui ne le serait pas si nous ne devions pas marcher sur ses traces, mais être seulement portés par lui. De là ce langage continuel de *victoire* dont la Sainte Ecriture revêt nos bonnes actions unies à celles de Jésus-Christ, dont nous ne sommes les compagnons de gloire que parce que nous l'avons été de combat. Par le droit gratuit, mais *certain*, que nous constitue cette miséricordieuse économie, nous pouvons donc mériter les dons de Dieu, conquérir Dieu lui-même. Sur ce fondement commun, nous pouvons tous élever, avec sa grâce, l'édifice de notre éternelle destinée, les uns plus, les autres moins, selon cette grâce et selon notre fidélité. Tel est le fondement de la grandeur de Marie. Si haute, si prodigieuse que soit cette grandeur, elle part de là, de sa fidélité, de son humilité, non de sa Maternité divine.

Ne confondons pas les dons de Dieu. Avoir engendré selon la chair le Verbe éternel, et, par le plus inouï de

tous les miracles être devenue la Mère de son Créateur, c'est un *honneur* insigne que Marie a reçu de Dieu, mais ce n'est point, à le bien prendre, un mérite que Dieu ait dû, ni qu'il ait pu même, selon les lois de sa justice, récompenser dans Marie. Il n'a loué, il n'a recompensé en elle que ce qu'elle a fait pour lui. Cela est tellement vrai, que si, par une supposition qui ne peut tourner qu'à la gloire de Dieu et de Marie, puisqu'elle fait ressortir et la souveraine équité du jugement de Dieu, et le mérite inestimable de la parfaite coopération de Marie, que si Marie, après avoir conçu le Verbe de Dieu, n'eût pas été obéissante à sa parole, et se fût oubliée jusqu'à se complaire en elle-même, elle ne jouirait pas de la félicité et de la gloire où elle est assise dans les cieux, parce que Dieu n'eût pas trouvé en elle le caractère de ses élus, qui est la justice et la sainteté. Comme, au contraire, si Marie, sans avoir conçu le Verbe de Dieu eût été ou eût pu être aussi obéissante et aussi humble qu'elle le fut, aussi sainte et aussi fidèle, aussi consommée en vertu et aussi pleine de mérite; j'ose dire, après Bourdaloue, que, sans être Mère de Dieu, elle serait aussi élevée qu'elle l'est dans la gloire, aussi proche du trône de Dieu.

Voilà le vrai sens de la parole de Jésus-Christ : *Quinimo beati*, « Bien plutôt heureux ceux qui reçoivent la « parole de Dieu, et qui la mettent en œuvre. » Ma mère n'est pas tant heureuse, parce qu'elle est ma mère, que parce qu'elle est la *servante* du Seigneur, que parce qu'*elle a cru* à sa parole, que parce qu'elle l'*a gardée et repassée dans son cœur*, c'est-à-dire au même titre que tous les élus, dont le bonheur et le sien sont solidaires, et qui, par proportion, peuvent jouir des mêmes droits.

Mais une préoccupation du lecteur doit être satisfaite.

Que devient donc, dans cette doctrine, cette prérogative de Mère de Dieu, qui occupe tant de place dans le culte de Marie qu'on dirait qu'elle le constitue exclusivement? N'effacez vous pas, par là, tant de pages où vous avez exalté cette Maternité divine comme la source du crédit de Marie auprès de son Fils, le fondement de notre confiance en son intercession, le nœud de tout le Plan divin?

Nullement; et voici la belle conciliation de ces deux vérités :

La grandeur des Saints provient des grâces qu'ils reçoivent, et de la fidélité avec laquelle ils y correspondent; et, d'une autre part, les grâces qu'ils reçoivent sont en raison des fonctions auxquelles Dieu les prédestine. Marie, prédestinée à la plus éminente de toutes les fonctions, dans l'économie générale du Plan divin, au ministère sublime de Mère de Dieu, a reçu des grâces toutes spéciales en raison de cette auguste prédestination, des grâces extraordinaires, ou, pour mieux dire, *la plénitude* des grâces. Voilà en quoi le Fils de Dieu, agissant comme souverain et comme Dieu, a considéré d'abord Marie et l'a distinguée comme sa Mère. Cela ne porte nulle atteinte à la règle commune de béatitude que nous venons d'exposer, parce que cette règle, en posant pour condition générale de la béatitude, d'*écouter la parole de Dieu et la mettre en œuvre*, ne préjudicie pas à cette autre vérité de l'inégale dispensation des grâces, et de la hiérarchie céleste des élus, exprimée par cette divine parole : *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père*[1].

[1] Jean, XIV, 2.

Cette première distinction de Marie, comme *pleine de grâce* et *bénie entre toutes les femmes*, en vue de sa divine Maternité, ne constitue pas rigoureusement sa béatitude, puisque si elle n'y avait pas correspondu elle ne serait pas dans la gloire; mais Marie ayant correspondu à cette plénitude de grâce par une plénitude de fidélité, sa béatitude, fruit de l'une et de l'autre, se ressent de sa prédestination de Mère de Dieu. Elle n'est heureuse que parce qu'elle a été fidèle; mais comme sa fidélité a rempli la mesure des grâces qu'elle a reçues, et que celles-ci lui ont été départies dans la mesure de sa dignité de Mère de Dieu, elle est heureuse, glorieuse, puissante auprès de Dieu en raison de cette dignité : non pas purement et simplement comme Mère de Dieu, mais comme *la digne, la fidèle, la très-Sainte* Mère de Dieu. Sa Maternité n'est pas proprement sa grandeur; mais, si j'ose ainsi dire, la capacité de sa grandeur, laquelle consiste toujours dans sa fidélité, dans sa sainteté, qui en est la cause prochaine, et qu'on peut appeler la Grandeur de ses grandeurs.

Mais c'est surtout dans son humilité que cette grandeur consiste, et c'est en cela plus particulièrement que sa divine Maternité profite à sa béatitude. L'humilité étant, comme nous l'avons déjà expliqué, le fondement de la gloire, Marie est élevée en proportion de ce qu'elle a été humble. Or, s'il est vrai qu'elle a été Mère de Dieu en raison de ce qu'elle a été humble, et qu'elle a été humble en raison de ce qu'elle a été Mère de Dieu, sa divine Maternité sera dans un double rapport avec son humilité, et par conséquent avec sa béatitude.

C'est ce qu'il est aisé de montrer.

Marie d'abord a été Mère de Dieu, en raison de ce

qu'elle a été humble. Ce qui a déterminé en effet le Fils de Dieu à s'humilier dans son sein, c'est que ce sein était le plus humble qu'il y eût dans le monde : *Il a regardé la bassesse de sa servante*, et c'est cette bassesse qui a attiré son abaissement. La divine Maternité de Marie a été ainsi en raison de son humilité ; elle n'est pas tant un honneur pur, que le fruit de son mérite, *quem meruisti portare,* comme chante l'Église.

En second lieu, Marie a été humble en raison de ce qu'elle a été Mère de Dieu. Marie, en effet, dans cette dignité sublime de Mère de Dieu, étant restée la plus humble des créatures, a eu infiniment plus de mérite en cela que si elle n'eût pas été à l'épreuve de cette merveilleuse dignité. Sa Maternité a rehaussé le prix de son humilité. Ce qui fait que cette humilité est incomparable, c'est qu'elle a été jointe à la plénitude de la grâce, jointe à la plénitude des honneurs.

Ainsi, soit parce que sa Maternité a été en raison de son humilité, soit parce que son humilité a été en raison de sa Maternité, son élévation, bien que fondée uniquement sur cette humilité, se rapporte à cette Maternité sainte.

En un mot, revenant à la belle explication de Grotius, s'il est vrai qu'écouter la parole de Dieu soit *concevoir* le Christ, et que la mettre en œuvre soit *l'enfanter*, et qu'ainsi ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent soient *la mère et les parents* du Christ, Marie, mesurée à cette condition commune et générale de la grandeur chrétienne, est la Mère par excellence du Christ, et la plus élevée de toutes les créatures auprès de lui ; car elle ne l'a conçu que parce qu'elle a cru à la parole de Dieu, et elle ne l'a enfanté que parce qu'elle

y a été fidèle. Et si elle l'a conçu et enfanté plus excellemment, puisque c'est en personne, et que c'est par elle qu'il nous est donné de pouvoir l'enfanter en esprit, ce n'est pas seulement parce que l'Esprit-Saint est survenu en elle d'une manière suréminente, mais parce qu'elle a correspondu à cette divine opération par une coopération de foi, de charité, d'humilité, de sainteté incomparable, qui lui approprie cette merveilleuse prérogative, et en fait le véritable titre de sa béatitude et de sa grandeur.

C'est ainsi que les deux paroles que le Christ a fait entendre durant sa vie publique, au sujet de sa très-Sainte Mère, ne l'effacent que pour mieux la distinguer, et ne la font entrer dans la communauté des fidèles que pour l'y élever au premier rang; et c'est ainsi que la doctrine catholique sur l'élévation de Marie et le culte qui lui est dû, sainement entendue, trouve, encore une fois, son large fondement dans l'Évangile.

II

Il faut maintenant apprécier la conduite du Sauveur à l'égard de sa divine Mère dans les deux circonstances importantes de sa Transfiguration et de l'institution de l'Eucharistie.

Comment n'est-il fait aucune mention de Marie dans ces deux grands témoignages de la gloire et de l'amour du Christ en communion avec les hommes?

Cette négligence envers Marie s'explique par son éminente vertu, par son angélique sainteté, par son étroite communion avec son Fils.

Cette explication est des plus simples.

Pour la saisir, en ce qui touche la Transfiguration, il faut d'abord bien se pénétrer du récit de l'Évangile. Ce récit nous est donné par trois Évangélistes : saint Matthieu, saint Marc et saint Luc[1]. Tous trois indiquent clairement un même rapport entre ce grand événement et l'entretien que le Sauveur venait d'avoir avec ses disciples. Dans cet entretien, le Christ fait entendre à ses disciples, notamment à Pierre, qu'il vient de poser fondement de son Église, les vérités les plus austères de son Évangile, les plus rigoureuses conditions du salut : qu'il faut quitter tout, prendre la croix et le suivre; que qui voudra sauver sa vie la perdra ; qu'il ne sert à rien de gagner le monde entier, si l'on vient à perdre son âme. En exemple et en témoignage de cette doctrine, il déclare qu'il faut que lui-même aille à Jérusalem, qu'il y souffre, qu'il y soit mis à mort; après quoi il ressuscitera le troisième jour. Pierre, plus effrayé de cette annonce de mort qu'encouragé par cette promesse de résurrection, s'écrie : « Qu'ainsi ne soit, Seigneur ! cela n'arri« vera point. » Et Jésus, se retournant, lui dit : « Ar« rière, Satan ! tu m'es à scandale, parce que tu n'as « pas le goût des choses de Dieu mais des choses des « hommes. » Après avoir atterré ainsi ses disciples par ce langage de croix et de mort, il les relève et les soutient par la promesse d'une vision de gloire avant l'épreuve, comme gage de celle qu'il leur fait espérer après : « Je vous le dis en vérité, plusieurs sont ici pré« sents qui ne goûteront point de la mort avant de voir « le Fils de l'homme venant dans son royaume. »

[1] Matth., XVI, 21. — Marc, VIII, 71 ; — Luc, IX, 22.

« A peu de jours de là, disent les trois Évangélistes, « Jésus prit Pierre, Jacques et Jean son frère, les con- « duisit en un lieu écarté, sur une haute montagne, et « il fut transfiguré devant eux. Sa face resplendit comme « le soleil, ses vêtements devinrent blancs comme la « neige, et voilà que Moïse et Élie leur apparurent con- « versant avec lui. S'adressant à Jésus, Pierre lui dit : « Seigneur, il nous est bon d'être ici; si vous le voulez, « faisons-y trois tentes, une pour Vous, une pour Moïse « et une pour Élie. Il parlait encore, lorsqu'une nuée « lumineuse les couvrit. Et voilà que de la nuée sortit « une voix qui disait : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, « en qui j'ai mis toute ma complaisance. Écoutez-le. »

L'intention du Christ, dans cette transfiguration, est évidente : elle a été d'affermir la foi chancelante de ses disciples, de les armer pour la grande épreuve de sa mort, et pour celle de leur apostolat et de leur martyre. Parmi ses douze Apôtres il en prend trois, afin que, comme cette apparition de sa gloire avait trois témoignages du ciel : le Père céleste, Moïse et Élie, elle eût trois témoignages de la terre; témoignages que nous voyons lui être rendus plus tard[1]. Et le choix des trois disciples à ce dessein est remarquable : Pierre, le chef des Apôtres ; Jacques, qui devait le premier sceller la foi de son sang; et Jean qui, survivant à tous les autres, devait prolonger ce témoignage dans l'âge suivant, comme on le voit par ces paroles du début de son Évangile qui font allusion à la Transfiguration : « Et nous « avons vu sa gloire, sa gloire comme Fils unique du « Père, plein de grâce et de vérité. »

[1] Dans la deuxième Épître de saint Pierre, ch. I, 16.

C'était donc à raison de la faiblesse des Apôtres, de cette faiblesse qui, à l'annonce de la Passion, avait fait dire à Pierre : « Qu'ainsi ne soit, Seigneur ! » et Jésus-Christ lui répondre : « Arrière, Satan ! tu m'es à scan-« dale, » que le Christ avait voulu dorer, si j'ose ainsi dire, de quelques rayons de sa gloire les bords de ce calice d'ignominie qu'il leur offrait de partager. Et voyez aussi comme la même faiblesse, remarquable dans le chef futur des Apôtres, lui fait dire encore sur le Thabor : *Seigneur, il nous est bon d'être ici*, lui qui, malgré ce gage glorieux de la divinité de son Maître, devait le renier à sa Passion.

Qui ne comprend maintenant combien il était digne de la foi, de la fidélité, de la sainteté de Marie de ne pas avoir été au Thabor, elle qui devait être si ferme au Calvaire. Ce fut là pour cette grande âme le Thabor, où sa bienheureuse Maternité se transfigura dans son martyre, où elle fit entendre, elle aussi, par son attitude cette parole : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé;* et où ce Fils du Très-Haut, transfiguré lui-même en victime, lui rendit témoignage en nous disant : *Voilà votre Mère.*

Ainsi s'explique, à la gloire de Marie sur le Calvaire, son absence à la transfiguration de Jésus sur le Thabor.

Son absence à l'institution de l'Eucharistie ne s'explique pas moins admirablement et moins simplement.

On peut dire d'abord que, dans cette solennelle et mémorable circonstance, Jésus fondait le sacrement de l'Ordre, le Sacerdoce, auquel, par son sexe, Marie ne pouvait prendre part. Mais comme sa dignité surémi-nente de Mère de Dieu semblait devoir l'initier à cette

institution, il faut trouver à son éloignement une raison plus haute.

Cette raison se trouve dans cette dignité même : elle se tire toujours de ce que Marie, ayant été prévenue de la grâce que son divin Fils venait nous apporter, pour pouvoir nous Le donner elle-même, n'était pas, en cela, de même ordre que nous, de l'ordre des pécheurs, mais plutôt de celui des Anges ; qu'elle avait reçu tous les sacrements dans le Sacrement des sacrements, le Sacrement de l'Incarnation ; qu'elle n'avait pas à prendre part, dès lors, à tous ces témoignages du Sauveur pour les hommes.

Le rapport particulier de l'Eucharistie avec l'Incarnation rend cette explication plus rigoureuse. On a dit avec une parfaite raison que l'Eucharistie était une *extension de l'Incarnation*, parce que, en nous donnant sa chair à manger, le Verbe se fait notre chair, et étend à chaque fidèle qui le reçoit cette première incarnation qui a eu lieu en Marie. Par la même raison, l'Incarnation est la première Eucharistie, *la première communion* du monde avec Dieu dans le sein de Marie. Marie a communié la première, a reçu la première le *Pain vivant descendu du ciel.* Et comme Marie n'a pas laissé perdre la grâce de cette union ineffable, comme elle l'*a conservée et repassée dans son cœur*, comme en sortant de son sein le Christ est resté dans son âme, et y a même grandi incessamment jusqu'au jour où il l'a élevée dans les cieux, Marie a été en communion constante et croissante avec Jésus.

Il y a plus : non-seulement elle a reçu la première et plus personnellement que tout autre la chair du Verbe, mais elle lui a donné elle-même d'abord cette chair ; elle

nous l'a donnée, et c'est elle qui a communié le monde ; elle qui, prêtresse de ce grand Sacrement, a fait, avant l'institution de l'Eucharistie, ce que chaque prêtre a pu faire après, et qui nous dit : « Venez, mangez mon pain « et buvez le vin que je vous ai mêlé. » *Venite, comedite panem meum et bibite vinum quod miscui vobis*[1]. MON PAIN, car, n'hésite pas à dire saint Augustin, « le Christ ayant « pris sa chair de la chair de Marie, c'est la chair même « de Marie qu'il nous donne à manger pour notre « salut[2]. »

Voilà le sens profond et admirable de l'absence de Marie de la Cène ; elle en était absente à force, en quelque sorte, qu'elle y était présente, qu'elle y était en communion avec son divin Fils, jusqu'à lui avoir fourni elle-même de sa chair la substance de ce sacrement, dont la première elle avait reçu la grâce.

Les deux circonstances et les deux paroles de la vie publique de Jésus où Marie paraît le plus négligée et effacée se transfigurent ainsi en témoignages de gloire pour cette Vierge sainte.

Et, par un double sens, dont l'opposition fait l'harmonie entre la lettre et l'esprit, et qui est le propre des choses divines, Marie se trouve tout à la fois humiliée et glorifiée par cette conduite de Jésus ; humiliée au dehors, comme épreuve et fondement de la gloire qui lui est rendue au dedans.

Sous ce voile d'obscurité et d'effacement, il n'est pas fait d'autre mention de Marie pendant la vie publique

[1] Prov. IX, 5.

[2] De carne Mariæ carnem accepit et ipsam Mariæ carnem nobis manducandam, ad salutem dedit. *In Ps.* 95.

de Jésus, si ce n'est qu'elle le suivait dans toutes ses marches évangéliques ; et cela même a un sens glorieux pour Marie. Nous lisons dans l'Apocalypse que, dans les splendeurs de la Jérusalem céleste, « ceux qui sont vierges « suivent l'Agneau partout où il va[1]. » La Vierge des vierges faisait ainsi sur la terre ce qu'elle devait continuer dans le ciel : la Brebis vierge suivait l'Agneau sans tache : elle le suivait dans toutes ses fatigues, dans tous ses dévouements, dans toutes ses humiliations; mais elle le suivit surtout jusqu'à l'immolation, jusqu'au sacrifice : et c'est là qu'elle va nous apparaître et que nous devons la contempler.

[1] Apoc., XIV. 4.

CHAPITRE XIX

MARIE AU PIED DE LA CROIX.

« Debout, près de la croix de Jésus, étaient sa Mère « et la sœur de sa Mère, Marie, femme de Cléophas, et « Marie-Madeleine.

« Jésus, ayant vu sa Mère, et, debout près d'elle, le « disciple qu'il aimait, il dit à sa Mère : Femme, voilà « votre fils. Et ensuite au disciple : Voilà votre mère. « Et, à partir de cette heure-là, le disciple la prit pour « la sienne. »

Tel est le grand tableau que nous avons à contempler, et la grande leçon qui veut être recueillie.

Cette matière est vaste et profonde. Le Père Ventura a fait, sur ces deux versets, un livre qui est un chef-d'œuvre de doctrine[1]. Nous y adressons le lecteur, nous bornant ici à quelques considérations, fruit de nos études et de nos recherches personnelles, et qui ne pourront qu'éveiller l'attention et le goût, sans les contenter.

Trois sujets s'offrent à notre contemplation dans cette vaste scène : le premier est l'héroïque douleur de Marie; le second est l'objet et le fruit de cette douleur; enfin, notre attention devra s'arrêter sur les solennelles paroles par lesquelles le Christ mourant proclame et consacre cette doctrine.

[1] *La Mère de Dieu Mère des hommes, ou Explication du Mystère de la très-Sainte Vierge au pied de la croix.*

I

Tout est simple dans l'Évangile, mais tout est profond. Ces deux caractères y sont distincts et unis comme les deux natures humaine et divine en Jésus-Christ. Jésus-Christ est homme dans toute la simplicité de la nature humaine ; et c'est un Dieu dans toute la profondeur de la nature divine : et c'est un seul Homme-Dieu. Pareillement, l'Évangile est un récit dans toute la simplicité du sens historique; et c'est un mystère dans toute la profondeur du sens doctrinal : et c'est un seul Évangile. A première lecture, sa simplicité est telle que vous croiriez que l'historien n'a pas eu le sens doctrinal des faits qu'il nous raconte : il n'y laisse soupçonner aucune arrière-pensée, aucun mystère, tant il est historien! Faut-il cependant le prendre à la lettre, et s'arrêter à la surface, sans rien chercher au delà? Ce serait absurde; absurde, dis-je, de penser que les Évangélistes, dans ce récit de la passion et de la mort de leur divin Maître, et en particulier saint Jean, dans cet épisode du don qui lui est fait de Marie par Jésus mourant, n'ont pas ressenti plus d'émotion qu'ils n'en laissent paraître : cette absence si complète de réflexion et d'émotion dans la peinture d'un événement qui, selon l'historien, bouleversa toute la nature, et où lui-même prend une si grande part, est sublime de simplicité et de désintéressement historique, jusqu'à ne pouvoir s'expliquer que par une inspiration divine, ayant pris complétement en lui la place de l'inspiration humaine. Il n'écrit pas pour son compte : il est l'homme de l'Esprit-Saint. Ce silence du sens humain

dans l'Évangile nous montre ainsi, au plus haut degré, ce qu'il nous cache, la profondeur du sens divin : *Altum hic est Evangelistarum silentium.*

C'est à nous à le pénétrer.

Remarquons d'abord combien la présence de Marie au pied de la croix, et le caractère de cette présence, ressortent par le silence de l'Évangile sur cette Mère dans toutes les scènes de la Passion qui ont précédé, et dans toutes celles de la Sépulture et de la Résurrection qui vont suivre. Qu'une pieuse imagination se complaise à la faire figurer dans ces diverses scènes, cela lui est permis ; mais l'Évangile ne le fait pas, et tout est à remarquer dans l'Évangile. Il n'est fait mention de Marie qu'au pied de la croix, et debout, comme pour un office. Si c'eût été une pure sympathie naturelle que l'Évangile eût voulu nous faire voir en elle, il aurait dû nous la montrer plus tôt, nous la montrer au prétoire, à la flagellation, au portement de croix, au crucifiement; mais non, il ne le fait pas : ce qui est d'autant plus remarquable qu'il nous représente les femmes de Jérusalem suivant Jésus dans la voie de son supplice en *pleurant et se lamentant.* Marie était-elle parmi ces femmes, se livrant, comme elles, à ces lamentations? « Gardez-vous de le croire, dit Suarez ; ces femmes, en « effet, comme l'observe Léon pape, n'étaient mues « que par une sympathie humaine que le Christ ne ré- « prime pas dans sa source, parce que, bien qu'elle ne « fût pas surnaturelle, elle était pieuse cependant, mais « dont il redresse l'appréciation, parce qu'elle s'adres- « sait à lui comme à un être faible qui n'aurait pas pu « se défendre, ne comprenant pas la vraie cause de sa « mort, qui était les péchés des hommes. C'est pourquoi

« le Christ leur dit : *Ne pleurez par sur moi, mais sur « vos enfants.* Or, l'imputation d'une telle méprise ne « peut tomber sur la Bienheureuse Vierge. Et quoique « sa douleur fût immense au dedans, cependant au de- « hors, aucun éclat, aucun désordre ne l'accusait, et « on doit croire qu'elle porta le poids de cette véhémente « douleur avec dignité et avec constance[1]. »

C'est ce que signifie le *Stabat* de l'Évangile : simple trait qui s'accorde ainsi avec l'absence de la Vierge de toutes les autres scènes de la Passion, et qui en reçoit une valeur sublime. Nulle autre part elle n'a dû fléchir, puisque là même elle était debout. Et elle se trouvait là ferme, comme à un rendez-vous de sacrifice, dont l'intention surnaturelle ressort encore de son absence de toutes les autres circonstances de la Passion où la nature devait l'appeler.

La présence de Marie au pied de la croix éclate surtout de fidélité et d'héroïsme, par opposition avec son absence de toutes les scènes de gloire et d'amour où son divin Fils s'était révélé et donné à ses disciples. Ceux-ci y avaient puisé un enthousiasme de dévouement qui s'évanouit bientôt devant le péril et le malheur. « Quand « il me faudrait mourir avec vous, dit Pierre, je ne vous « renierai point, et tous les disciples dirent comme « lui[2]. » Mais Jésus ne s'y trompe pas : « Je vous serai « cette nuit à tous un sujet de scandale, dit-il, car il est « écrit : Je frapperai le Pasteur et les brebis du troupeau « seront dispersées[3]. » Debout, au pied de la croix, était

[1] Suarez, *quæst.* xlvi, *disput.* xxxvi, *sect.* ii.

[2] Matth., xxv, 35.

[3] *Ibid.*, 31.

cependant la Mère de Jésus, et, dans la défection universelle, comme une colonne, elle portait, elle soutenait, seule, le comble de la Foi.

L'Évangile nous dit qu'avec elle étaient sa sœur, Marie, femme de Cléophas, Marie-Madeleine et saint Jean. Mais il résulte de la contexture même de ce récit qu'ils n'y étaient que comme la suite de Marie, qui les soutenait de sa propre fermeté. Et encore est-il vrai de dire qu'ils n'y étaient pas dans l'esprit dans lequel Marie y était, en esprit de foi : comme le fit bien voir leur doute et leur étonnement aux scènes de la Résurrection. L'absence de Marie à ces dernières scènes éclaire encore d'un jour surnaturel sa présence au pied de la croix, et la rend unique.

L'auteur d'*Athalie* a fait à ce propos cette simple mais judicieuse réflexion : « La Sainte Vierge était debout, et « non pas évanouie, comme les peintres la représentent. « Elle se souvenait des paroles de l'Ange et savait la « divinité de son Fils. Et dans le chapitre suivant, ni « dans aucun Évangéliste, elle n'est point nommée entre « les Saintes Femmes qui allèrent au sépulcre : elle « était assurée que Jésus-Christ n'y était plus[1]. » Et Nicole en tire cette belle conclusion : « Le plus grand « spectacle qui fut jamais, qui a rempli d'étonnement « tous les Anges du ciel, et en remplira tous les Saints « dans toute l'éternité ; ce mystère ineffable, par lequel « les démons furent vaincus, et les hommes réconciliés « à Dieu : enfin, ce prodige étonnant d'un Dieu souffrant « pour ses esclaves et ses ennemis, n'eut alors pour té- « moin que la Sainte Vierge. Les Juifs et les païens n'y

[1] J. Racine, *Réflexions pieuses sur l'Écriture sainte.*

« virent qu'un homme qu'ils haïssaient ou qu'ils méprisaient attaché à la croix. Les femmes de Galilée n'y virent qu'un juste qu'on faisait mourir cruellement. Marie seule, représentant toute l'Église, y vit un Dieu souffrant pour les hommes[1]. »

Marie seule, par conséquent, compatissait à ces divines souffrances, et en a partagé l'immensité.

Je dis l'immensité. Nous entrons ici dans le Mystère.

Les souffrances et la mort de Jésus sur la croix ne nous émeuvent généralement que comme les souffrances et la mort d'un homme, auxquelles la Divinité a donné un prix infini; mais en elles-mêmes, je veux dire dans leur nature et dans leur intensité, elles ne sont pas assez méditées. Or, sans nous engager ici dans une longue dissertation, il est de foi que la seule personne en Jésus-Christ est divine, et que, sans cesser d'être Dieu, il s'est fait homme: c'est un Dieu-homme. Homme ressentant par conséquent tout ce que l'homme peut ressentir, mais en Dieu. Aussi dit-on que c'est Dieu qui a souffert, Dieu qui est mort : en tant qu'homme sans doute, mais Dieu. Ce qui rend la souffrance et la mort si affreuses pour nous, c'est qu'elles sont contre notre première nature et notre dernière fin, qui sont la félicité et l'immortalité. C'est de toute la puissance de ce sentiment de félicité et d'immortalité que nous souffrons et que nous mourons: et plus nous avons ce sentiment, plus grand est celui de la souffrance et de la mort. Aussi l'animal ne les ressent-il pas comme l'homme, et l'homme lui-même les ressent à proportion qu'il a conscience de la supériorité de son être. Qu'est-ce donc d'un homme-Dieu? de celui qui est

[1] Nicole, *Essais de Morale*, XIII, 375.

l'Être par essence, l'Être suprême, qui ressent la tristesse, la souffrance et la mort avec toute la conscience, toute la puissance de félicité et de vie que sa nature divine communique à sa nature humaine, et qui souffre, qui meurt infiniment? Mais surtout, qu'est-ce de la Sainteté infinie envisageant la mort par rapport au péché dont elle est le châtiment, et par conséquent avec toute l'horreur que ce caractère de malédiction lui imprime, et toute l'étendue des crimes du genre humain dont il s'est fait la rançon? On peut dire que toutes les tristesses, toutes les douleurs, toutes les morts de la nature humaine ont fondu sur Jésus-Christ comme sur le sujet le plus capable de les souffrir, et aussi le plus coupable, par imputation. C'est ce qu'il a dit lui-même, par son Prophète, en ces grandes paroles : « Les douleurs de la mort m'ont investi, et les « cataractes de l'iniquité ont fondu sur moi [1]. » Et ce qu'il a fait dire par celles-ci : « Il a vraiment pris sur lui « nos langueurs ; il s'est chargé lui-même de nos dou- « leurs : il a été percé pour nos iniquités, il a été broyé « pour nos crimes, et Dieu a fait venir sur lui seul l'ini- « quité de nous tous [2]. » En un mot, comme *il s'est fait péché*[3], il s'est fait douleur : douleur dès lors universelle comme le péché. Ses souffrances et sa mort n'ont donc pas été divines et infinies par leur vertu seulement, mais en quelque sorte aussi par leur étendue. Si elles ont charmé tant de souffrances, si elles ont rendu douces ou héroïques tant de morts, c'est parce qu'elles en ont pris toutes les amertumes et toutes les horreurs, et si elles

[1] Ps. XVII, 5.
[2] Isaïe, LIII, 4, 5.
[3] II Corinth., V, 21.

nous ont rachetés enfin de la mort éternelle, c'est parce qu'elles ont pesé sur la victime d'un poids infini.

C'est ce poids que Marie seule a porté avec Jésus : c'est cette Passion qui a été la mesure de sa Compassion : c'est cette attrition qui a fait sa contrition. Aussi le Prophète, après avoir cherché dans toute la nature à quoi il pourrait comparer l'immensité de cette douleur qu'il appelle de son propre nom (*de contrition*), ne trouve que la mer, dont l'étendue, la profondeur et l'amertume puissent la figurer : *Cui comparabo te, Virgo filia Sion ? Magna est sicut mare contritio tua*[1]. Non que la mer en soit la juste mesure, dit Hugues de Saint-Victor, mais parce que, comme la mer surpasse incomparablement le reste des eaux en profondeur et en étendue, ainsi les douleurs de Marie surpassent toutes les douleurs. C'est ce qu'elle publie elle-même du pied de la croix, par ces pathétiques et pénétrantes paroles que le même Prophète met dans sa bouche : *O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur*[2] ! Et c'est ce que l'humanité tout entière a ratifié en appelant Marie des grands noms de *Mère des douleurs*, de *Notre-Dame de pitié*, et en allant porter au pied de ses autels, pour les en rapporter tempérées et surmontées par son suprême exemple, les plus cuisantes de toutes les douleurs, qui, sans elle, n'auraient pas de modèle : celles que nous souffrons dans les êtres qui nous sont chers ; les douleurs de la compassion, du deuil et de la sympathie.

Essayons de sonder cet Océan des douleurs et des amertumes de Marie.

[1] Jerem. Lament., II, 13.
[2] *Ibid.*, I, 12.

Elle était mère : c'est déjà tout dire, ce semble ; car la même cause qui rend les mères fécondes pour produire les rend tendres pour aimer. Et telle est dans la mère la force de ce sentiment, que la pensée et le cœur ont applaudi à cette réponse d'une mère à qui on proposait l'exemple du sacrifice d'Abraham :

Ah ! Dieu ne l'eût jamais exigé d'une Mère !

Elle était mère : mais quelle mère ! et de quel fils ! la mère la plus parfaite, la plus pure, la plus fidèle, la plus tendre, la plus Mère, du fils le plus accompli, le plus beau, le plus aimable, le plus Fils.

Elle était Mère : mais mère vierge. Ici la pensée perd, pour ainsi dire, pied. Une mère vierge, une vierge mère ! d'autant plus mère qu'elle est vierge, et d'autant plus vierge qu'elle est mère ! Qui peut comprendre la richesse d'un tel cœur, en qui les contraires se multiplient pour produire un suprême amour ? Et la raison s'en laisse voir. Rappelant ce que nous avons dit ci-dessus, que la même cause qui rend les mères fécondes les rend tendres pour aimer, nous trouverons que, la cause qui a rendu Marie féconde étant le Saint-Esprit, l'Éternel Amour dont le Père aime le Fils, dont le Fils aime le Père, et dont tous les deux ont aimé le monde, c'est de ce même Amour qu'elle aime Jésus : sa tendresse est un rayonnement du principe de sa fécondité ; de l'Amour céleste.

Elle était Mère : mais Mère de Dieu : quel nouvel abîme ! Marie aimait son Dieu dans son Fils et elle aimait son Fils dans son Dieu. L'amour maternel et l'a-

mour divin se pénétraient en elle réciproquement, pour composer l'amour le plus délicat, le plus fort, le plus juste, le plus sacré, le plus naturel, le plus surnaturel, le plus absolu, en un mot, et le plus merveilleux de tous les amours.

Elle était Mère enfin : mais Mère du Rédempteur, de la Victime de notre salut; et, dès lors, Mère corédemptrice et compatissante en vue du sacrifice de son Fils. Le Fils de Dieu, ne pouvant souffrir et mourir dans sa nature divine, avait dû s'adapter un corps, une nature souffrante, une aptitude de victime. Et c'est dans Marie et de Marie qu'il a revêtu cette aptitude de victime, de Marie à laquelle il a pu dire comme à son Père : *Corpus aptasti mihi*. Mais Marie elle-même, prédestinée à ce divin ministère de la miséricorde, avait reçu préalablement de lui, comme Dieu, cette nature compatissante qu'il devait ensuite tirer de ses entrailles comme homme; de telle sorte qu'entre Marie et Jésus il y avait sous ce rapport une prodigieuse sympathie de complexion, de tempérament, de mœurs, qui faisait du cœur, des entrailles, de la chair de Jésus, le cœur, les entrailles, la chair de Marie. Mère prédestinée de Dieu à la même fin qui l'a porté à être son Fils, à une fin d'immolation et de sacrifice, ce qui l'a faite Mère de Dieu l'a faite en même temps Mère de compassion et de douleur; de telle sorte que tout ce qu'il y avait en elle d'amour, de gloire, de grandeur, par rapport à Jésus, ne lui avait été si largement départi que pour la rendre plus propre à souffrir avec Jésus les mêmes souffrances; que pour l'établir au pied de la croix comme le centre de toutes les misères et de toutes les calamités qu'il puisse être donné à une créature de porter. La grandeur de sa dignité, en un

mot, devait être celle de sa douleur, pour devenir celle de sa gloire. Aussi voyons-nous que cette douloureuse destinée de Marie se trouve tellement impliquée avec celle de Jésus, dans la grande prophétie de Siméon, que le même glaive de douleur qui percera le Fils transpercera la Mère : *et tuam ipsius animam pertransibit gladius.*

C'est ce qui se voit au pied de la croix.

Marie y souffre toutes les douleurs de la nature comme la plus tendre des mères, voyant expirer dans les plus cruelles et les plus ignominieuses souffrances le Fils le plus digne d'être aimé. Sa douleur étant en raison de son amour, nulle douleur n'est comparable à sa douleur, parce que nul amour n'est comparable à son amour : *Nullus dolor amarior quia nulla proles charior.* Et elle était bien plus torturée par les tourments qu'elle voyait que si elle l'eût été en elle-même, parce qu'infiniment plus qu'elle-même elle aimait celui qui les ressentait.

Mais, outre les douleurs de la nature, Marie ressentait des douleurs plus hautes, les douleurs de la grâce ; de la grâce qui, élevant, enrichissant la nature, lui donne plus de délicatesse, en même temps que plus d'énergie pour souffrir. Telle est la douleur des chrétiens. Toutes les puissances de leur âme, perfectionnées par la grâce, ont une trempe plus fine à la fois et plus forte. Ils ont plus de sensibilité en même temps que plus de courage. Ni cette sensibilité ne les abat, ni ce courage ne les endurcit. Ils contiennent plus de douleur. Aussi sont-ils inconsolables à toute autre consolation qu'à celle de Dieu. Qu'elle devait donc être l'immensité de douleur de Marie *pleine de grâce*, et, par

conséquent, élevée en sensibilité et en capacité de souffrir au-dessus de toutes les créatures! D'autant que cette même grâce lui découvrait dans ce Fils, objet de ses douleurs, la perfection infinie, la beauté éternelle, digne des adorations du ciel et de la terre, submergée dans l'océan des crimes du genre humain.

Aussi peut-on dire que, par delà les douleurs de la nature, par delà les douleurs de la grâce, Marie portait encore le poids immense des douleurs divines. Ce qui s'est passé dans son âme, à la passion et à la mort de Jésus, a dû être de la même nature et dans la même proportion que ce qui s'y est passé à sa conception et à sa naissance. Et de même que dans celles-ci l'Amour éternel est survenu, et la vertu du Très-Haut l'a couverte de son ombre pour la rendre Bienheureuse entre toutes les femmes; de même, dans celles-là, ils ont dû l'accabler et l'abîmer dans une douleur aussi divine que sa Maternité. Bénie comme son fruit d'une part, elle a dû être opprimée comme lui de l'autre, et le *Magnificat* de sa joie nous donne la mesure du *Stabat* de sa douleur.

Par cette vertu du Très-Haut, on peut dire que sa Compassion était à la hauteur de la Passion de l'Homme-Dieu, et qu'elle était montée en quelque sorte au même ton, comme deux luths dont les vibrations se confondent. Il en était comme de ces deux autels dont il est fait mention dans l'ancienne Loi : dressés vis-à-vis l'un de l'autre, sur l'un d'eux on entendait le bruit des couteaux et des autres instruments dont on égorgeait les victimes, et sur l'autre on voyait du feu et des flammes pour y brûler de l'encens. C'est là une fidèle peinture de ce qui se passe au Calvaire. Là aussi deux autels sont

dressés près l'un de l'autre : l'un est la croix du Sauveur où l'on immole cette victime innocente, l'autre est le cœur de Marie où le feu et les flammes de la charité font un second sacrifice. Et comme le bruit qui se faisait sur le premier de ces autels se faisait entendre sur le second, de même, dans le cœur de la Mère, il se forme un terrible écho de tous les coups que l'on décharge sur le Fils. Tous ces coups, toutes ces souffrances endurées par le Fils dans son corps se répercutent dans l'âme de Marie; ils la déchirent des mêmes épines, ils la percent des mêmes clous, ils l'abreuvent des mêmes amertumes, ils la crucifient et la font expirer sur la même croix. Et tel est l'effet de la sympathie entre une telle Mère et un tel Fils, que la Mère souffre dans la chair du Fils et le Fils dans l'âme de la Mère plus que dans les leurs propres, et que, loin de se tempérer par le partage, leurs douleurs ne font que se redoubler. A la différence de tous les autres martyrs, qui puisaient leur consolation en Jésus-Christ, Marie y puise ses souffrances, et Jésus-Christ puise à son tour dans la compassion de Marie comme une nouvelle passion. Ils se percent tous deux de coups mutuels. « Il est de ce Fils et de cette « Mère, dit Bossuet, comme de deux miroirs opposés « qui, se renvoyant réciproquement tout ce qu'ils re- « çoivent par une espèce d'émulation, multiplient les « objets jusqu'à l'infini. Ainsi leur douleur s'accroît « sans mesure, pendant que les flots qu'elle élève se « repoussent les uns sur les autres par un flux et reflux « continuel. »

Cependant, au plus fort de cette tempête d'inéluctables douleurs, parmi le sang et les larmes du supplice, les blasphèmes des bourreaux, les insultes du peuple, la

consternation des disciples, les lamentations des femmes pieuses, les dernières paroles et le grand cri de la Victime, la commotion et l'obscurcissement de la nature entière, Marie, au-dessus de son sexe, au-dessus de l'homme, au-dessus de l'humanité, seule avec la Divinité, immobile, se tenait debout : *Stabat*. Ne me la représentez pas évanouie ni même en sanglots, dit saint Ambroise, je lis dans l'Évangile qu'elle était debout: je n'y lis pas qu'elle fût en larmes : *Stantem lego, flentem non lego*. « Cette Mère affligée, ajoute-t-il, regardait avec « compassion les plaies de ce Fils qu'elle savait devoir « être la Rédemption du monde. Elle se tenait debout, « avec un courage qui ne dégénérait pas de celui qu'elle « avait devant les yeux, sans craindre de perdre la vie. » Tel était le poids de cette douleur portée par Marie qu'on peut dire, avec saint Bernardin de Sienne, que, s'il eût été réparti entre toutes les créatures, il n'en est aucune qui n'y eût succombé, étant une douleur divine et infinie, la douleur même du Fils de Dieu. Et si Marie y résistait, c'est que le même Esprit, la même Vertu, qui l'avait rendue Mère de Dieu, lui donnait la force d'en porter la charge. Cette divine Maternité, source de sa douleur, était en même temps celle de son courage.

Et qu'on ne pense pas que ce courage apportât une diminution à cette douleur : loin de là, elle la rendait plus haute et plus pesante, en l'empêchant de se décharger. C'était comme une digue qui grossissait le torrent, comme un rivage escarpé contre lequel s'élevaient les flots de cet océan, avec d'autant plus de violence qu'ils ne pouvaient déborder. Cette importante remarque, s'appliquant plus particulièrement à la douleur de Marie au pied de la croix, s'étend néanmoins à sa vie entière et

à tous les sentiments de sa grande âme. On se fait, en général, une très-fausse idée de la vie de la Vierge. On la regarde comme une vie paisible et peu traversée, pleine de calme et de douceur. Ç'a été au contraire la vie la plus éprouvée et la plus agitée sous l'apparence de la tranquillité; une vie de martyre, de souffrances, d'autant plus grandes et excellentes qu'elles n'ont paru qu'à Dieu seul. Nulle âme humaine n'a jamais été aux prises avec de plus grandes joies, de plus grandes craintes, de plus grandes admirations, de plus grandes consolations, de plus grandes douleurs, sans être jamais exaltée, éperdue, enivrée ou abîmée parmi tant de sentiments surhumains: que dis-je ? les contenant dans son cœur jusqu'à n'y laisser régner et paraître que le calme et l'uniformité. Elle avait des passions, mais si élevées au-dessus de toutes les faiblesses naturelles, qu'elles n'ont jamais servi en elle qu'à l'exécution des plus nobles desseins de la grâce. Il faudrait plutôt les nommer des *vertus animées* que des passions naturelles, parce qu'elles ne se ressentaient en rien de cette corruption de la nature qui est dans les autres et qui les entraîne vers la terre, étant toujours échauffées par un feu divin qui les enlevait vers le ciel, et que le Sage appelle *la vapeur de la vertu de Dieu*[1].

Telles doivent être les passions chrétiennes, telles étaient, au plus sublime degré, celles de la très-Sainte Vierge : tel était surtout le sentiment qui a dominé tous les autres dans son âme et dans sa vie : la douleur, le martyre de l'amour. Sur le Calvaire, il nous paraît à son comble : mais le glaive de douleur, qui l'y trans-

[1] Sap., VII, 25.

perça, ne fut pas un glaive passager, et qui n'ait agi sur elle que dans cette circonstance : il n'a cessé de traverser sa vie par la vue et le sentiment de ce que son Fils aurait à souffrir de la contradiction, de l'ingratitude et de la haine des hommes. Il a fait de toute cette vie le chemin de la croix, et de la croix la consommation de cette sainte vie. Là toutes les douleurs qu'elle avait ressenties, par avant-goût, se sont réveillées au contact de la suprême douleur : elles ont accouru comme des fleuves à leur océan : elles se sont dressées et concentrées comme mille glaives sur ce cœur maternel : et en le déchirant par les souffrances et la mort du Rédempteur. elles ont donné la vie au monde.

C'est ce fruit des douleurs de Marie qu'il faut maintenant considérer.

II

La passion et la mort du Fils de Dieu ne constituent pas un simple fait historique ou moral ordinaire, ni même extraordinaire. Il faut sortir des limites du naturel et du fini pour en trouver le sens : c'est un mystère : le grand et le divin mystère de la Rédemption du genre humain.

Ce mystère lui-même ne comprend pas seulement l'auguste Victime qui y est immolée ; mais le Père céleste, qui nous l'a donnée pour que nous puissions la lui offrir, et qui était dans cette victime même se réconciliant le monde; le monde, par conséquent, recevant dans ce grand sacrifice le bienfait de sa réconciliation : tous les élus y devenant, d'étrangers et de réprouvés, les

cohéritiers du Fils et les enfants du Père, dans l'esprit d'adoption et d'amour qui est le Saint-Esprit.

La Mère, par conséquent, ne peut pas ne pas y avoir une part; et cette part ne peut être évidemment que celle qui la constitue *Mère :* celle qui lui fut faite par Dieu dès le commencement : *Tu enfanteras des enfants dans la douleur*[1].

Il n'y a rien de conjectural dans cette déduction : elle repose sur les données les plus solides.

Le Fils de Dieu n'est pas devenu Fils de l'homme et rançon du monde sans mère : il l'est devenu par la divine conception et l'enfantement virginal de Marie. Il ne l'est pas devenu, même, par une conception, par un enfantement passif et involontaire, mais délibéré, voulu, consenti ; par un *Fiat* de Marie.

Or, cette Maternité, délibérée, consentie par Marie, ce *Fiat* qui a produit la victime de notre salut, s'applique et s'étend à toutes les conditions et à toutes les fins de cette production, de cette introduction du Fils de Dieu dans le monde : qui était d'être *Holocauste pour le péché*. Marie n'est pas Mère d'un Homme-Dieu, naissant d'abord, puis devenant victime : elle est Mère d'une victime de naissance et de prédestination. Sa Maternité a le même but que l'Incarnation qu'elle opère : la Rédemption. « Vous n'avez point agréé les holocaustes et « sacrifices qui vous ont été offerts jusqu'ici pour le « péché, a dit à son Père le Fils de Dieu ; mais vous « m'avez adapté un corps et alors j'ai dit : Voici, *je* « *viens*, ô Dieu, pour faire votre volonté[2] : » tel est le

[1] Genèse, III, 16.
[2] Hébr., x, 6, 7.

but de l'Incarnation; et tel est, par conséquent, le but de la Maternité de Marie et la portée de ces paroles qui en ont déterminé le grand événement : Voici, *qu'il me soit fait selon votre parole*. Ces deux Voici, ces deux Fiat du Fils et de la Mère sont conjoints, et coopèrent pour la même fin, qui est le salut du monde.

Tout ce que Marie a reçu, a mérité, a souffert, comme Mère du Fils de Dieu, a été à cette unique fin, y a contribué comme faisant partie de sa Maternité même, et procédant de son principe.

Cette conséquence est rigoureuse; la courte distance qui sépare la croix de la crèche, on le conçoit, ne peut pas interrompre ni même relâcher le moins du monde ce rapport, car si elle le relâchait pour la Mère, elle le relâcherait pour le Fils. Pour le Fils, la croix n'est que la *consommation* d'un sacrifice qui commence à la crèche : d'où suit que l'enfantant à la crèche, Marie l'a produit, l'a offert à la croix. Si l'*Agneau est immolé dès l'origine du monde*[1], il l'est à plus forte raison dès la Maternité de Marie, et l'immolation du Calvaire n'est pour elle que le terme, la crise, et, si j'ose ainsi dire, le paroxysme de son enfantement.

Chose touchante et admirable! le véritable enfantement de Marie, je veux dire celui qui est la fin de sa Maternité divine, est ainsi celui qui a eu lieu à la croix, et par lequel nous avons été engendrés à la grâce et à la céleste vie. Le premier n'a été pour elle que ce qu'il a été pour son *Fils premier-né*, le moyen du second. Elle n'a pas enfanté le Fils de Dieu pour qu'il vécût, mais pour qu'il mourût, afin de nous faire vivre. Et elle

[1] Apoc., XIII, 8.

ne l'a allaité, protégé, élevé, que pour cette même fin pour laquelle elle l'a enfanté, pour le sacrifice. Tout ce qu'a fait Marie a tendu à cette grande et unique fin de sa Maternité, qui y éclate par l'enfantement des hommes. Comme une terre vierge qui ne produit d'abord un grain de choix qu'à titre de semence, et pour que, retombant bientôt dans son sein, il y meure, et, par le travail d'une plus large germination, il y devienne le principe d'une moisson immense, ainsi Celui dont le nom par excellence est *le Germe*, n'a été produit virginalement de Marie que pour la rendre, par la compassion de sa mort, la Mère commune de ses frères, de ses membres, de tous les chrétiens; que pour être *le Premier entre plusieurs.*

Autant nous sommes unis à Jésus-Christ, en cette qualité, autant nous sommes unis à Marie. Nous ne sommes les frères du Fils que parce que nous sommes les enfants de la Mère. Et comme notre union à Jésus-Christ est encore plus intime, que nous sommes ses membres, et que nous ne faisons, avec lui, qu'un seul corps dont il est le Chef; c'est d'une Maternité aussi indivisible que la Mère de Jésus est notre Mère.

Seulement, l'enfantement de cette Maternité a été en deux actes, en deux mystères : le mystère de l'Incarnation et le mystère de la Rédemption ; la Crèche et la Croix : à la Crèche elle a enfanté le chef à la vie des hommes ; à la Croix elle a enfanté les membres à la vie de Dieu : à la Crèche elle a enfanté par l'opération du Saint-Esprit ; à la Croix, elle a enfanté par l'opération du Fils de Dieu. Cette dernière opération, comme la première, s'est associé la coopération de Marie, et n'a voulu être effective que par cette coopération, et c'est là proprement ce qui rend Marie notre Mère.

Dans ce grand mystère, nous avons été élevés à la dignité d'enfants de Dieu par l'opération de Jésus-Christ, par sa Passion; mais non sans la coopération, sans la Compassion de Marie : absolument de même, ne craignons pas de le redire, que dans le mystère de l'Incarnation le Fils de Dieu a été engendré à la condition de Fils de l'homme par l'opération du Saint-Esprit, mais non sans la coopération, sans la conception de Marie. Et certes, le prodige et la gloire de cette coopération avec le Saint-Esprit, qui a rendu Marie Mère de Dieu, sont assez sublimes pour nous disposer à croire cette coopération avec le Fils de Dieu qui l'a rendue Mère des hommes : d'autant que, comme nous l'avons exposé, la première de ces maternités n'a eu pour but que la seconde. De telle sorte que, comme l'a dit le cardinal Pierre de Damien, *comme rien n'a été fait sans le Christ, rien n'a été refait sans la Vierge*[1].

Marie a donc eu à la Rédemption la part qu'elle a eue à l'Incarnation, et elle la eue par une coopération non moins directe et non moins réelle.

Si d'une part elle a enfanté Jésus-Christ, d'autre part elle enfante les fidèles : d'une part l'innocent, de l'autre les pécheurs. Mais elle a enfanté l'innocent sans peine, et elle enfante les pécheurs parmi les douleurs et les tourments. Il faut qu'il lui en coûte son Fils unique pour être Mère des chrétiens, et c'est par le sacrifice et l'offrande volontaire qu'elle en fait qu'elle coopère à notre naissance : c'est là ce qui constitue son enfantement.

Le Père éternel du Verbe, par une divine inclination

[1] Sicut sine Christo nihil factum est, ita sine Virgine nihil refectum est. *Serm. de Annunt.*

de sa charité infinie, a voulu devenir le nôtre : il a voulu joindre à son propre Fils des enfants qu'il adopte par miséricorde, et, prodige d'amour, il a *tant aimé le monde qu-il a donné ce Fils unique* à la mort pour nous faire naître à la vie. La même charité du Père qui livre le Fils, qui l'abandonne et le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère.

Marie n'en est pas quitte à meilleur compte. Elle est l'Ève de la nouvelle alliance et la mère commune de tous les fidèles; mais pour cela il faut qu'il lui en coûte la mort de son premier-né; il faut qu'elle se joigne au Père éternel, et qu'ils livrent leur commun Fils d'un commun accord au supplice. C'est pour cela que la Providence l'a appelée au pied de la croix; elle y vient immoler son Fils véritable : qu'il meure, afin que les hommes vivent! Tel est le sens, la valeur et l'effet de la Compassion de Marie.

Et c'est là ce qui fait et ce qui explique le merveilleux caractère de cette douleur de Marie, tout à la fois si profonde, si immense, si amère, que la mer n'en est qu'une étroite figure; et si contenue, si généreuse, si héroïque, qu'un seul mot en résume l'attitude : *Stabat*, *Debout*.

C'est que cette douleur n'était pas passive seulement, elle était active; elle coopérait : comme les douleurs d'un véritable enfantement. « Une femme, lorsqu'elle « enfante, est dans la douleur, parce que son heure est « venue : mais lorsqu'elle a enfanté un fils, elle ne se « souvient plus de tous ses maux, dans la joie qu'elle a « d'avoir mis un homme au monde[1]. » Et dans le travail même de l'enfantement, ces deux états de douleur et de

[1] Jean, XVI, 21.

joie, de souffrance et de courage, de mort et de vie, sont dans une lutte héroïque.

C'est ce qui nous apparaît dans la Compassion de Marie. Dans son cœur, il y a deux amours, tous deux extrêmes, qui combattent ensemble : l'amour de la vie de Jésus-Christ, et l'amour de la rédemption des hommes et de la volonté de Dieu. L'un est plus tendre, l'autre est plus fort : l'un fait le martyre, l'autre le sacrifice : l'un agite cruellement l'âme, l'autre l'affermit : l'un fait la tempête dans cet océan, l'autre fait le calme.

Et pour apprécier l'un et l'autre, il faut en mesurer la portée. Il est dit, dans la Genèse, que Rébecca, se plaignant des douleurs de sa maternité, il lui fut dit par le Seigneur : « Deux nations sont dans votre sein, et « deux peuples sortiront de vos entrailles[1]. » La gestation de Marie était bien autre : non pas deux nations et deux peuples, mais toutes les nations, tous les peuples, le genre humain s'agitait dans les entrailles de son âme, qui allait enfanter le monde. Elle souffrait, pour ainsi dire, autant de fois les douleurs de l'enfantement qu'il y avait d'hommes qui devaient en naître: de telle sorte que chaque chrétien, chacun de nous a contribué à la douleur de Marie, est sorti de son âme en la déchirant. Cela n'est pas une imagination. La raison en est sensible. S'il est vrai, en effet, que Jésus-Christ a souffert et qu'il est mort pour chacun de nous en particulier, et que dans l'universalité de son sacrifice chacun de nous peut distinguer son individualité ; s'il est vrai que, par les péchés que nous commettons, nous le sacrifions autant de fois, c'est-à-dire nous entrons rétroactivement pour une part

[1] Genèse, XXV, 22.

proportionnelle dans les causes et les douleurs de sa Passion, dont les vraies épines, dont les vrais fouets, dont les vrais clous ont été ces péchés dès lors présents à sa divine prescience, et dont l'imputation sévissait sur lui : il est rigoureusement vrai que Marie, ressentant par sa Compassion toutes les douleurs de la Passion de son divin Fils, souffrant ses souffrances, souffrant sa mort, les offrant aux mêmes causes et fins que lui-même, nous a enfantés dans les tourments de son âme, comme il nous a rachetés par le sacrifice de son corps. Nous sommes les enfants de la Compassion de Marie. Elle est réellement la *Mère des vivants*, notre Mère, au même prix que nos mères, au prix de la douleur, et à un prix infini comme l'objet de cette douleur : son divin Fils. *Elle a tant aimé le monde*, *qu'elle a donné*, elle aussi, *ce Fils unique* pour que nous ayons la vie ; et qu'elle l'a donné avec toute la douleur d'un tel sacrifice, et toute la générosité d'un tel enfantement.

Quels ne doivent donc pas être nos sentiments de filiale vénération, d'amour et de reconnaissance pour une telle Mère ! Combien tout ce que nos cœurs peuvent renfermer de sentiments généreux, nobles, sacrés doit s'émouvoir et se porter vers elle comme vers l'objet le plus digne de leur culte. Ce culte que nous rendons à nos mères, selon la nature, avec une si jalouse fidélité, comment ne le ressentirions-nous pas pour la Mère entre toutes, celle qui nous a donné la vie éternelle dans des douleurs ineffables, par qui Dieu lui-même a voulu se faire notre Frère, et devenir notre Père, et dont il nous dit, à bien plus juste titre que Tobie à son fils : « Mon « fils, n'oublie pas les gémissements de ta mère, sou- « viens-toi toujours quels et combien de maux ses en-

« trailles ont soufferts pour toi, et que sans elle tu ne « verrais pas le jour[1]. »

Mais, quelque puissantes et abondantes que ces conclusions jaillissent de la Compassion de Marie, la Victime n'a pas voulu laisser le soin de les tirer : le Christ mourant a voulu pourvoir lui-même à ce culte filial des chrétiens envers Marie, il a voulu proclamer sa Maternité et notre dette, et nous donner l'un à l'autre, au moment même où nous naissions de tant de douleurs.

III

Jésus ayant vu sa Mère, et, debout près d'elle, le disciple qu'il aimait, il dit à sa Mère : FEMME, VOICI VOTRE FILS. *Et ensuite au disciple :* VOICI VOTRE MÈRE. *Et depuis cette heure-là le disciple la fit sienne*[2].

Si ces paroles ont un sens mystique, c'est-à-dire si, sous l'enveloppe d'un fait particulier, elles ont une signification générale, une application universelle à tous les hommes dans un seul, par rapport à Marie, toute la thèse catholique sur le culte dû à Marie par *tout disciple de Jésus* est une fois de plus justifiée, consacrée de la manière la plus expresse et la plus divine ; car c'est comme si la Vérité même avait dit : Femme, que tout chrétien soit votre fils, et vous, soyez sa mère.

Or, cela ne peut pas faire question.

Il ne peut pas faire question, disons-nous, que Jésus n'ait parlé au monde, dans saint Jean.

[1] Tobie, IV, 3. — Ecclesiast., VII, 29.

[2] Jean XIX, 27.

La raison en est péremptoire : c'est que Jésus n'a jamais parlé qu'au monde.

Comme il n'est venu que pour le salut du monde, tout ce qu'il a dit et tout ce qu'il a fait n'a pas eu une moindre portée. Affranchi qu'il était par sa Divinité et par sa Providence de tout besoin, il n'a pas eu à faire quoi que ce soit qui ait eu un intérêt privé pour objet, comme le serait la conservation de sa Mère. Loin d'avoir besoin de suppléant et de curateur pour prendre soin d'elle après sa mort, lui qui allait du sein de cette mort rejeter la pierre de son sépulcre et ressusciter à jamais dans la gloire, il avait plutôt à faire effort, si j'ose ainsi dire, pour ne pas y pourvoir en Dieu, comme il avait eu à faire effort pour ne pas pourvoir à sa propre défense. Il n'aurait eu qu'à ne pas vouloir souffrir, comme il l'a dit lui-même, pour qu'aussitôt *douze légions d'Anges* eussent préservé son humanité de toute atteinte[1]. Ces mêmes Anges eussent gardé sa Mère, comme ils l'ont portée à la fin dans les cieux. Mais *comment se seraient accomplies les Écritures*[2], c'est-à-dire le dessein de notre salut? C'est donc uniquement en vue de ce dessein que le Fils de Dieu a fait et dit tout ce qui nous est rapporté dans l'Évangile, dont le nom seul, *Évangile*, exprime l'universalité de tout ce qui y est contenu. En un mot, le caractère de Sauveur du monde étant le propre de Jésus, a imprimé son cachet et sa portée à toutes ses actions et à toutes ses paroles, et il n'en est aucune qui n'ait été l'action et la parole du *Sauveur*, et qui n'ait eu pour objet l'humanité tout entière. — On peut développer cette

[1] Matth., XXVI, 53.
[2] *Ibid.*

thèse plus que nous ne le faisons; mais cela serait inutile : il y a évidence.

Que s'il en est ainsi de toutes les actions et de toutes les paroles du Sauveur dans tout le cours de sa vie, qu'est-ce donc de celles qu'il a fait voir et entendre sur la croix, et au moment même où il opérait le salut du monde? L'instant de la mort est ordinairement celui où se font entendre les suprêmes paroles, celles où le mourant exprime ce qu'il y a de plus profond dans son âme, son âme même, en quelque sorte, dont il imprime le caractère dans ces *novissima verba* que l'histoire met un si curieux et un si religieux empressement à recueillir. Si donc le Christ n'a jamais eu dans son âme d'autre sentiment, d'autre ardeur que sa divine charité pour les hommes, comment lui en supposer un autre dans ce moment des moments, qu'il appelait *son heure*, où cette charité lui faisait donner volontairement sa vie pour nous, où il était dans sa suprême fonction de Sauveur, où il en consommait l'œuvre divine?

L'Évangile, du reste, le dit expressément. Immédiatement après ces paroles : *Voilà votre Mère*, nous lisons : APRÈS CELA, *Jésus voyant que* TOUT ÉTAIT CONSOMMÉ[1]... Évidemment, ce *tout était consommé* se rapporte à ce qui précède, et notamment aux dernières paroles *après lesquelles* tout est consommé. Et, par ce mot, *consommé*, Jésus a exprimé ailleurs ce qu'il entendait dire : « J'ai « consommé, ô Père! l'œuvre que vous m'avez donnée « à faire pour que vous soyez glorifié et qu'ils aient la « vie éternelle[2]. » Telle est donc manifestement la fin et

[1] Jean, XIX, 28.
[2] *Id.*, XVII, 1 à 4.

la portée de ces paroles : *Voilà votre Fils*, *voilà votre Mère :* la gloire de Dieu et le salut des hommes.

Enfin, comme pour exclure toute autre intention des actes et des paroles de Jésus sur la croix, et pour mettre le sceau de son caractère public de Sauveur sur tout ce qui précède, par une *formalité*, si j'ose ainsi parler, qui n'a pas d'autre but : « Afin qu'une parole de l'Écriture « fût encore consommée, Jésus dit : J'ai soif, puis, ayant « pris le vinaigre qu'on lui avait offert, il dit : Tout « est consommé, et, baissant la tête, il rendit l'es- « prit[1]. »

Ce dernier trait est divin. Il nous fait voir la toute-puissance de la Victime dans son suprême anéantissement. Maître des temps et des événements, il ne lui arrive rien, dans tout ce qui le fait souffrir et mourir, qu'il ne dispose lui-même par sa souveraine Providence, et que, dans la diversité infinie des choses, il ne fasse surgir et aboutir à son heure, qu'il suspend, avance ou retarde à son gré, justifiant ce qu'il dit ailleurs : *De moi-même je quitte la vie et de moi-même je la reprends.*

Mais nous y voyons surtout que l'unique but qu'il a en vue, dans cette direction des événements, est d'accomplir les Écritures, et de consommer l'œuvre de notre salut. S'il a soif, ce n'est pas par nécessité, mais par dispensation. La même dispensation qui l'a fait s'incarner et naître à la vie humaine, et qui le fait souffrir et mourir, avec une égale plénitude de puissance et de volonté, et à la même fin universelle.

Que si cela est vrai de cette simple circonstance de la

[1] Jean, XIX, 28-30.

soif du Sauveur sur la croix, et que si nous voyons par là qu'il n'y a pas un *iota* dans tout ce qui est rapporté de lui qui n'ait eu trait au salut du monde, combien, à plus forte raison, de ces grandes paroles : *Voilà votre Fils*, *voilà votre Mère !*

Prononcées du haut de la croix, et à ce dernier et suprême moment du divin Sacrifice, elles en sont inséparables, et en revêtent au plus haut point l'universalité.

Ce caractère leur étant ainsi assuré, étudions-les maintenant en elles-mêmes.

Ces paroles, *Jésus ayant vu sa Mère, et debout près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa Mère*, ont un rapport manifeste avec celles qui précèdent immédiatement : *Debout près de la croix de Jésus était sa Mère.* Il est évident que l'Évangéliste, en mentionnant cette présence et cette attitude de Marie au pied de la croix, dispose cette première partie de son récit en vue de la seconde. Et comme c'est l'Esprit de vérité qui conduit sa plume, il faut voir dans le fait la même relation qui se trouve dans le récit ; c'est-à-dire que la conduite de Marie que nous avons déjà méditée, son héroïque compassion, sa coopération maternelle au sacrifice de son divin Fils, lui attirent et nous attirent cette attention et ces paroles de Jésus et le mystère qu'elles renferment.

Ce mystère, avons-nous déjà dit, est celui de notre enfantement à la vie de Dieu. Or, il est extrêmement remarquable que c'est au moment même où, le sacrifice de Jésus se consommant, nous devenons les enfants de Dieu, que nous devenions en même temps les enfants de Marie. Dans le même moment, dis-je, où le Rédempteur nous introduisant à la vie de Dieu par sa mort pouvait

dire au Père céleste en lui présentant l'homme racheté : *Voilà votre Fils*, il le dit à Marie. Un même instant, un même mystère nous fait enfants de Dieu et de Marie. Il se passe là pour les membres ce qui s'est passé dans le mystère de l'Incarnation pour le chef. L'un et l'autre mystère donnent au Père céleste et à Marie un commun Fils : dans le mystère de l'Incarnation, c'est le Fils de Dieu fait homme ; et dans le mystère de la Rédemption, c'est l'homme fait enfant de Dieu. Et dans l'un et l'autre mystère, Marie est proclamée Mère, et le devient par sa coopération : Mère de Dieu, Mère des hommes.

Et que les paroles sacramentelles qui forment cette dernière relation ont de solennité et d'énergie ! *Femme* dit Jésus, *voilà votre Fils;* et au disciple : *Voilà votre Mère*. Jésus ne dit pas : *Qu'il soit comme votre Fils*, mais : *Voilà votre Fils*, en réalité et à la lettre, de même que, dans l'institution de l'Eucharistie, il avait dit : *Ceci est mon corps*. Et pour que cela soit bien véritablement, Jésus dit incontinent au disciple : *Voilà votre Mère;* réduplication qui affirme et confirme, l'une par l'autre, la qualité de Fils et la qualité de Mère, et qui donne au mystère qu'elle exprime le caractère le plus solennel et le plus absolu.

Et combien les dénominations préalables données à la personne de la Mère et à la personne du fils concourent à ce grand effet et respirent l'intention mystique que nous avons déjà démontrée ! Quel est ce fils donné à Marie? Est-ce la personne privée de Jean? Non, c'est *le Disciple* de Jésus, et *le Disciple qu'il aimait*, c'est *en tant que Disciple aimé de Jésus* que saint Jean est le fils de Marie : relation qui, dans saint Jean, comprend par conséquent tout disciple de Jésus, tout chrétien, à pro-

portion qu'il est aimé de Jésus et qu'il lui est fidèle.

Mais c'est surtout la dénomination de *Femme*, donnée à Marie, qui justifie et consacre la doctrine que nous professons.

Cette dénomination scandalise les faibles comme si elle était dure envers Marie, et on la relève dans cette circonstance, comme dans celle des noces de Cana, pour en conclure que, dans la conscience de sa divinité, Jésus désavouait en quelque sorte sa Mère et le culte qu'en cette qualité nous lui rendons.

Nous avons déjà fait trop large justice de cette fausse vue pour y revenir.

Nous ferons seulement observer que les mêmes Évangélistes qui rapportent cette manière de parler de leur divin Maître, la font toujours précéder et suivre de la qualification de *Mère de Jésus* donnée toujours par eux à Marie comme sa propre et exclusive qualité, qu'ils honorent ainsi, par l'inspiration de Dieu, dans ces mêmes circonstances où on tire de la parole de Jésus une intention toute contraire.

Mais ce qui est surtout à considérer ici, c'est que le principe d'où l'on tire faussement cette intention de Jésus, d'improuver le culte que nous rendons à Marie, devient le fondement de ce culte.

C'est dans la conscience de sa divinité, nous en convenons, lorsqu'il agit ou parle plus ostensiblement en Dieu, en Sauveur du monde, que Jésus nomme sa Mère du nom de *Femme*. Nous ferons même remarquer que les deux grandes circonstances où il l'a fait, aux noces de Cana et sur le Calvaire, témoignent que c'est en vue de *son heure*, de l'heure de son divin sacrifice, qu'il parle ainsi.

Mais que conclure de là, si ce n'est que c'est bien comme Dieu, comme Sauveur du monde, et dans toute la plénitude de ce suprême caractère, qu'il a proféré ces paroles : *Femme, voilà votre Fils;* et que par conséquent elles ont une intention mystique et une portée universelle?

Par ce mot *Femme*, dites-vous, il parle en Dieu : d'accord; mais reconnaissez conséquemment qu'il parle en Dieu, c'est-à-dire aux hommes, lorsqu'il ajoute : *Voilà votre Fils;* que ce Fils dès lors, c'est vous; vous-même à qui il dit : *Voilà votre Mère.*

Jésus ne peut pas tout à la fois parler et ne pas parler en Dieu : que s'il parle en Dieu en appelant sa Mère *Femme*, il parle en Dieu en l'appelant *Mère :* la vôtre par conséquent.

Ce mot *Femme* reflète sa généralité sur le mot *Mère* et sur le mot *Fils*, et il en étend la relation à l'humanité tout entière. Il ne paraît dépouiller Marie de sa qualité de Mère de Jésus que pour mieux la revêtir de celle de Mère des hommes, et que pour faire bien voir qu'elle ne l'est pas par le seul enfantement du chef, mais par l'enfantement des membres, par sa compassion, par sa coopération spéciale au mystère de la Rédemption, outre sa première coopération au mystère de l'Incarnation.

Sa signification embrasse un dessein plus complet : elle remonte à la première parole de salut que Dieu a fait entendre avec la sentence de notre condamnation, lorsque, parlant à l'auteur de notre chute, il dit : « Je « poserai des inimitiés entre toi et la *Femme*, entre sa se- « mence et la tienne : elle t'écrasera la tête, et tu cher- « cheras à la mordre au talon. »

Le moment de l'accomplissement de cette prophétie a

été celui de la mort de Jésus-Christ, ce moment vainqueur où, « effaçant la sentence de condamnation portée « contre nous, dit l'Apôtre, il l'a abolie, l'attachant à la « croix; et, dépouillant les puissances des ténèbres, il « les a menées captives, triomphant d'elles hautement « dans sa personne[1].

Et comme, d'après la prophétie, *les inimitiés* qui devaient être satisfaites par ce triomphe concernaient *la Femme*, aussi bien que sa Semence, et que l'une et l'autre devaient écraser la tête du serpent, pour que la régénération se consommât comme s'était consommée la chute, nous devions voir la *Femme* reparaître à ce grand moment, prendre part au sacrifice expiatoire de *sa Semence*, et y devenir l'Ève nouvelle, la *Mère des vivants*.

Quand Adam appela la femme de ce nom d'*Ève* ou *Mère des vivants*[2], il est à remarquer qu'il ne l'avait pas encore rendue mère, et que c'est immédiatement après la prophétie de notre délivrance. D'où il suit que c'est en vue de cette prophétie qu'il lui donna ce nom, dont le sens vient ainsi trouver son exacte application lorsque l'Adam nouveau appelle *la Femme* du nom de *Mère* des chrètiens, d'Ève de la nouvelle Alliance.

Ce nom de *Mère* en Marie est la réalité, comme dans Ève il était la figure. Aussi voyez comme l'expression en est bien plus positive dans la bouche de l'Adam nouveau que dans celle de l'ancien. Il est dit de celui-ci : « Et Adam appela la Femme du nom d'Ève, parce qu'elle « *serait* la Mère de tous les vivants. » Ce n'est là évidemment qu'un *nom*, qu'un emblème. Mais quand Jé-

[1] Coloss., II, 14, 15.

[2] Genèse, III, 20.

sus-Christ dit : « Femme, voilà votre Fils : Fils, voilà « votre Mère, » il n'est pas possible de ne pas y voir un événement qui s'accomplit, et qui s'accomplit en vue de l'Écriture, comme le prouve ce qui vient après : « Jé- « sus sachant que *tout était accompli*, afin qu'une parole « de l'*Écriture s'accomplît encore*, dit : J'ai soif. »

Marie est donc notre Mère en toute vérité. Et pourquoi, si ce n'est parce qu'elle l'est comme toute *femme* l'est, par l'enfantement et par la douleur ? Aussi est-ce au plus fort de ses douleurs, et au moment où sa Compassion nous enfante avec la Passion de Jésus-Christ à la vie de Dieu, au moment où nous sortons de son cœur déchiré, que le Rédempteur présente l'Enfant à la Mère, le Chrétien à Marie, et leur dit : *Voilà votre Fils : Voilà votre Mère.*

Et coïncidence admirable ! ces paroles sont à la fois le coup le plus déchirant pour Marie et le plus décisif pour notre salut ; ne sont-elles pas, en effet, plus déchirantes qu'un glaive qui transperce, qui pénètre jusqu'à l'intime division de l'âme et de l'esprit, ces paroles suprêmes de cruelle séparation, de dernier adieu, par lesquelles le Christ mourant rompt les liens naturels qui l'attachaient à sa Mère, et se substitue son disciple dans cette relation de Mère et de Fils qui les unissait? « O sub- « stitution navrante ! ô échange déchirant pour le cœur « de Marie! dit saint Bernard : Jean à la place de Jésus! « l'esclave à la place du Seigneur! le disciple au lieu du « Maître! le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu ! un « simple homme pour Dieu même! ah! cruel et funeste « échange! triste et malheureuse consolation[1] ! »

[1] In Sermone *de Duodecim stellis.*

« Je le vois bien, ô divin Sauveur, dit aussi Bossuet, « vous n'avez pas tant dessein de la consoler que de « rendre ses regrets immortels. Son amour accoutum « à un Dieu, ne rencontrant en sa place qu'un homme « mortel, en sentira beaucoup mieux ce qui lui manque ; « et ce fils que vous lui donnez semble paraître toujours « à ses yeux plutôt pour lui reprocher son malheur que « pour réparer son dommage. Ainsi cette parole la tue, « et cette parole la rend féconde : elle devient Mère des « fidèles parmi l'effort d'une affliction sans mesure. On « tire de ces entrailles ces nouveaux enfants avec le « glaive et le fer, et on entr'ouvre son cœur avec une « violence incroyable, pour y enter cet amour de Mère « qu'elle doit avoir pour tous les chrétiens. »

Cette même douleur, qui la rend Mère des hommes, lui en insère en effet l'amour dans le cœur : nouvel amour pour les membres, qui n'est qu'une transformation de celui qu'elle avait pour le Chef, comme cet amour n'était lui-même qu'une transformation de l'amour céleste. Trois phases, pour ainsi parler, de la vie de la très-Sainte Vierge, correspondent à ces trois états de l'amour divin dans son cœur : avant l'Incarnation, pendant l'Incarnation, et après la Rédemption. Avant l'Incarnation, Marie était *la Servante du Seigneur* à qui elle avait voué tout son être et qui *était avec elle*, comme dit l'Ange, par la plénitude des grâces dont il avait comblé son humilité. Par l'Incarnation, cet amour divin se transforma dans son âme en amour de Mère de Dieu, de Mère de Jésus, à qui elle fut si fidèle parmi tant de contradictions et de douleurs. Par la Rédemption, enfin, une troisième transformation de cet unique sentiment s'opère dans l'âme de Marie : il devient l'amour qu'elle

a pour nous, l'amour de Mère des hommes. Dans ces trois applications, c'est toujours Dieu qui est l'objet de ce merveilleux amour de Marie, soit comme Sagesse incréée, soit comme Sagesse incarnée, soit comme Sagesse communiquée ; et cette Sagesse, cette Sainteté brille aussi en elle de trois façons correspondantes à ces transformations : car on peut dire qu'avant l'Incarnation Marie résumait toute la sainteté des Patriarches dont elle était la Fille ; que durant les jours de l'Incarnation elle avait, au plus haut point, la sainteté des Apôtres dont elle était la Reine : et que par la Rédemption elle a acquis la sainteté de toute l'Église dont elle devenait la Mère[1].

C'est dans cet état resplendissant de triple sainteté que le même disciple qui représentait l'Église quand il lui fut dit : *Voilà votre Mère*, présente cette Mère à notre admiration et à notre amour, lorsque, dans son Apocalypse, il nous peint *une Femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête*[2]; car le croissant de la lune sous les pieds de Marie représente la Loi ancienne, dont la justice imparfaite ne devait trouver sa plénitude que dans l'Évangile ; le soleil est Jésus-Christ, lumière du monde, qui revêt de sa grâce sa très-Sainte Mère ; et les douze étoiles figurent l'Église, la société des Apôtres et des fidèles qui couronnent Marie comme étant sa postérité.

Et pour ne pas nous laisser ignorer à quel prix Marie est revêtue de tant de gloire et de sainteté, et tout ce qu'il y a de réel dans sa Maternité divine et humaine, le

[1] In Beata Virgine collecta est omnis Ecclesia et perfectio sanctorum. Unde Microcosmus Ecclesiæ dici potest. S. Thom. de Villan.

[2] Apocal., xiv, 1.

même disciple ajoute : « Elle était grosse et en travail, « et elle criait, tourmentée par les douleurs de l'enfan- « tement[1]. »

C'est au pied de la croix que Marie a été dans dans ce travail d'enfantement où elle est devenue notre Mère par la mort de Jésus-Christ, qui a déchiré son âme. Cette mort, qui a été sa grande douleur, a été notre enfantement; enfantement réel de la part de Marie, puisque cette immense douleur y a concouru dans la plus intime union avec la Victime.

Cette Victime lui a été un instrument de supplice, une croix, qui lui a fait souffrir dans son âme tout ce que ce cher objet souffrait dans son corps, offrant avec lui d'une même volonté un même holocauste, versant tous deux leur sang : l'un celui de ses veines, l'autre celui de son cœur; et mourant en quelque sorte tous deux pour le salut du monde, lui par une mort qui mettait un terme à ses souffrances, elle par une survie qui n'était plus qu'une mort.

C'est avec une grande raison que les peintres donnent à chacun de nos martyrs l'instrument propre de leur supplice (à saint Paul son glaive, à saint Laurent son gril). Quand il est question de la Reine des martyrs, ils lui mettent sur les genoux et dans les bras le corps inanimé de son Fils, comme pour nous dire que c'est là son tourment et le propre instrument de son supplice.

C'est là aussi le prix auquel nous avons été achetés et qu'elle présente à notre piété, comme étant son titre de Mère, pour nous porter à l'amour de son divin Fils.

« Enfants de Jésus-Christ et de la Vierge, dit à ce

[1] Apocal., XIV, 1.

« propos un vieil auteur, apprenez d'elle à n'être in-
« grats. *Empti estis pretio magno*[1]. Croyez que le prix
« avec lequel le Verbe incarné vous a racheptés de
« la servitude du péché n'est pas petit, ains très-grand.
« Je vous appelle à tesmoin, ô Creiche, vous pauvres
« drappeaux, où les sacrés membres de mon Rédemp-
« teur ont esté enveloppés durant les rigueurs du froid;
« vous cousteau, qui avez ensanglanté ses tendres mem-
« bres; vous chemins d'Égypte, vous montaignes,
« pleines, vallées, cités, chasteaux, désert et mers par-
« dessus tout: responds-moi, ô pays de Gethsemani! ne
« soyez muettes, ô cheisnes et liens! parlez-en, ô mai-
« sons des Juges, et vous colomne, espines et fouets!
« Que ton seul cri, ô Calvaire, serve de tesmoing pour
« toy; que les pierres, la croix, les cloux, les playes et
« les ruisseaux de sang, disent avec quel cher prix le
« Verbe incarné a rachepté les humains! Le Ciel mesme
« faict retentir d'une voix commune : *Vous avez été ache-
« tés d'un grand Prix!* Et la terre répond par écho:
« *D'un grand Prix*[2]*!* »

[1] I Corinth., VI, 20.

[2] *La Cité de Dieu Incarné*, t. I, p. 105, traduit de l'italien par Beaudouin, 1622.

CHAPITRE XX

MARIE APRÈS LA RÉSURRECTION ET L'ASCENSION.

C'est un sujet d'étonnement et de scandale, pour beaucoup d'esprits, qu'il ne soit fait nulle mention de la Sainte Vierge, par l'Évangile, dans les diverses apparitions du Christ après sa résurrection.

Plusieurs interprètes ont rougi de ce silence, et ont cru devoir être plus soigneux que l'Évangile de l'honneur de Jésus-Christ et de sa Sainte Mère, en soutenant qu'il s'était montré à elle avant de se montrer à nul autre, et qu'elle a été favorisée plusieurs fois de ses apparitions.

Nous respectons ces opinions; mais nous respectons encore plus l'Évangile; et nous ne saurions admettre, non-seulement que le silence qu'il garde à ce sujet soit offensant, mais même qu'il ne soit pas glorieux pour la très-Sainte Vierge, bien plus glorieux que ces pieuses suppositions.

Nous trouvons, en effet, que celles-ci ne disent pas assez lorsqu'elles font apparaître Jésus-Christ à Marie en premier lieu et plusieurs fois. Le silence de l'Évangile en dit bien plus; car il en résulte, selon nous, que le Christ ressuscité n'a cessé d'être présent à sa Sainte Mère, et que c'est pour cela qu'il ne lui a jamais apparu comme il l'a fait aux autres.

Pour démontrer cette vérité, nous n'aurons pas à faire de longs raisonnements : nous n'aurons qu'à faire une chose qu'on ne fait pas assez, et qui devrait être la

première et la dernière : lire l'Évangile; l'Évangile, qui est encore la *bonne nouvelle* à apprendre pour grand nombre de chrétiens.

C'est cette nouvelle que nous venons leur annoncer, touchant le glorieux témoignage que rend à la très-Sainte Vierge le silence que l'Évangile garde sur sa personne, dans les récits de la Résurrection.

Remarquons d'abord que ce silence est formel, et qu'il est impossible qu'il soit l'effet d'une omission. Les faits de la Résurrection sont tout ce qu'il y a de plus circonstancié. Tous ceux qui y prennent part, leur nom, leur caractère, leur conduite, leurs sentiments, les lieux, les temps, les particularités les plus singulières dans leur rapport avec l'événement, portent un cachet de précision et de naturel, d'exactitude et de naïveté, qui témoigne la vérité bien au delà d'un simple récit : c'est un tableau : c'est le fait lui-même qui se passe sous les yeux du lecteur ; et comme il n'y a pas la moindre trace d'art, ce ne peut être que la force de la vérité qui fait cette impression. Ces pages de l'Évangile sont décisives : je les signale aux incrédules de bonne foi qui ont le sens du vrai, le sens critique, et qui savent ce que peut valoir un récit comme témoignage d'un fait. Le témoignage *de visu*, je ne crains pas de le dire, serait moins convaincant, parce qu'il ne serait qu'individuel et qu'il serait sujet à illusion; tandis que le nombre, la diversité, le contrôle mutuel et réciproque des personnes et des choses, des paroles et des actes, des lieux et des événements, cet accord de tant de garanties sans aucun système d'arrangement, forme dans l'Évangile un tout de vérité que l'*Esprit de vérité* a évidemment inspiré pour la conviction de toute âme sincère.

Eh bien, dans tous ces récits si nets et si précis, il n'y a pas la moindre trace de la Sainte Vierge. Les femmes y ont cependant la première part, et ces femmes sont celles qui, avec le disciple que Jésus aimait, formaient la compagnie de la Mère de Jésus auprès de sa croix. L'Évangéliste prend même le soin de les nommer dans le récit de la Résurrection; c'était, dit-il : *Marie-Madeleine*, *Jeanne*, *Marie mère de Jacques*, *et les autres qui étaient avec elles* [1]. De la Mère de Jésus, pas un mot; elle qui, partout où elle figure dans les récits antérieurs, est toujours nommée la première.

Il n'est donc pas douteux que, suivant le divin récit, la Sainte Vierge n'a pris aucune part aux apparitions du Christ après sa Résurrection.

Qu'en faut-il conclure?

Pour répondre à cette question, il n'y a qu'à rechercher, dans l'Évangile, les causes de ces apparitions, et leurs effets sur ceux à qui elles s'adressèrent.

Or, ce qui ressort le plus de cette recherche, c'est l'inintelligence, l'incrédulité, l'infirmité, la grossièreté des Apôtres et des disciples de Jésus, aussi ignorants, aussi défiants, aussi confondus de l'événement de la Résurrection que si jamais leur divin Maître ne le leur eût annoncé, et ne leur en eût donné des gages. Et c'est eux qui portent contre eux-mêmes cet humiliant témoignage par leurs propres récits, et qui y impriment par là le cachet de la plus consciencieuse, de la plus naïve sincérité.

Et il y a là une économie admirable :

Pour être des témoins non suspects auprès de tous les

[1] Luc, xxiv, 9.

incrédules à venir, il fallait, non-seulement que les Apôtres fussent sincères, mais qu'ils ne fussent pas prévenus par une foi qui aurait dominé l'événement : il fallait qu'il fussent dans la même disposition d'incrédulité que tous ceux que leur témoignage devait convaincre; qu'ils en fussent comme les représentants; qu'ils vissent la Résurrection comme nous l'aurions vue, afin que nous la vissions nous-même en eux.

C'est pourquoi pas un des Apôtres, des disciples ou des saintes femmes, n'a pris part à l'événement de la Résurrection que pour y être convaincu d'une faiblesse qui fait la force de leur témoignage, mais qui eût été indigne de la Mère de Dieu. C'est en vue de cette faiblesse, et de celle de tous les incrédules à venir, que le Christ s'est fait voir après sa Résurrection d'une manière si sensible et si certaine, au-dessus de laquelle par conséquent devait être sa divine Mère.

Parcourons les diverses scènes de ce grand événement, pour bien nous convaincre de cette explication, de cette convenance de l'absence de la Sainte Vierge, et du glorieux témoignage qui en sort pour sa foi.

Ce ne sont pas les Apôtres d'abord, ce sont les femmes qui se rendent les premières au sépulcre, et Marie-Madeleine la première. Mais elles n'y sont pas conduites par l'espoir de la résurrection, bien que le troisième jour soit arrivé. Elles y vont embaumer le corps du Sauveur pour le préserver de la corruption. Elles ne le trouvent pas; elles voient la pierre qui le couvrait renversée : et la pensée ne leur vient pas, même alors, qu'il puisse être ressuscité. Madeleine *court* à Simon-Pierre lui dire : *Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne*

savons pas où ils l'ont placé[1]. Les deux autres femmes, Marie et Salomé, pénètrent dans le sépulcre : elles sont *consternées*[2] de ne pas y trouver le corps de Jésus. Deux Anges éclatants leur apparaissent. *Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant?* leur disent-ils : il est ressuscité, comme il l'a dit. *Souvenez-vous* de quelle manière il a vous a parlé... *Allez donc* vite dire à ses disciples et à Pierre qu'il est ressuscité... *Elles se ressouvinrent alors des paroles de Jésus*[3], et encore s'enfuirent-elles *toutes tremblantes, saisies de crainte et transportées de joie*[4].

Telle est la première impression produite par la Résurrection du Sauveur sur Marie-Madeleine et les saintes femmes. Assurément il n'y a rien là, dans cette grossière méprise, dans cet oubli, dans cette inintelligence des paroles de Jésus, dans ce trouble et ce désordre d'une foi éclipsée par la nature, rien qui n'eût été parfaitement indigne de la très-Sainte Vierge, de celle qui doit toujours nous apparaître pleine de grâce, bénie entre toutes les femmes, digne Mère de Dieu, comme nous l'avons vue dans toutes les circonstances de sa vie, notamment au pied de la croix. Celle que n'avait pas troublée la douleur ne devait pas être troublée par la joie : et comme elle n'avait pas cessé de voir Dieu dans le Crucifié, elle n'avait pas besoin de le revoir ressuscité pour y croire.

Cependant, avertis par Marie-Madeleine, Pierre et

[1] Jean, xx, 1, 2.
[2] Luc, xxiv, 4.
[3] *Ibid.*, 8.
[4] Matth., xxviii, 8.

l'autre disciple que Jésus aimait vinrent au sépulcre *en courant.* Mais cet autre disciple *courut plus vite* que Pierre, et arriva le premier au sépulcre [1]. Et, se baissant, il vit les linges à terre, mais il n'entra pas. Simon-Pierre vint après lui, et, s'étant baissé pour regarder, il n'aperçut que les linges placés à terre; puis *étant entré dans le sépulcre* [2], il vit le suaire qu'on avait mis sur la tête de Jésus, séparé des linges et plié dans un endroit à part. Alors cet autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, y entra, et il vit, et *il crut.* — Il crut quoi? que Jésus était ressuscité? Nullement. Il crut ce qu'il n'avait pas cru sur le rapport de Madeleine, et ce qu'il était venu vérifier : qu'on avait enlevé le corps du Sauveur; *car*, dit-il lui-même, comme historien, *ils ne comprenaient pas encore l'Écriture, selon laquelle il fallait que le Christ ressuscitât d'entre les morts* [3].

Comme cette conduite des Apôtres, inintelligents, curieux, défiants, précipités à voir, tardifs à croire, si convenable à des témoins historiques, l'eût été peu pour la Sainte Vierge; et comme elle relève son absence en la plaçant dans une région surnaturelle de foi et de vision mystique, seule digne de sa divine Maternité! Au pied de la croix, nous l'avons vue avec les autres femmes et le disciple que Jésus aimait; mais nous l'avons distinguée de cette compagnie par la foi qui seule la soute-

[1] Jean. xx, 3, 4. — Ce disciple est celui même qui rapporte le fait : Jean. Il courut *plus vite* que Pierre, parce qu'il était plus jeune, et aussi parce qu'il aimait davantage Jésus, mais, comme Marie-Madeleine, d'un amour encore bien naturel : précipité à voir, pesant à croire. Que de nuances de vérité dans l'Évangile!

[2] *Ætate prudentior*, dit Grotius, *ideoque diligentius omnia explorans.*

[3] Jean, xx, 9.

nait, parmi les sentiments de pure sympathie naturelle qui y retenait les autres. Combien cette interprétation ressort de cet épisode de la résurrection! A quelle distance la Sainte Vierge nous y apparaît de ceux qui étaient les plus fidèles à Jésus, de Madeleine, du Disciple que Jésus aimait! Ceux-ci ne voyaient encore que l'homme, malgré les indices de la résurrection : Marie seule voyait le Dieu, et n'avait pas besoin de ces indices.

Ces muets témoignages ne suffisant pas, il faut que Jésus-Christ lui-même apparaisse pour convaincre une incrédulité si naturelle. Il le fait une première fois à Madeleine. Les disciples s'en étant retournés chez eux, cette fidèle suivante de Jésus resta près du sépulcre pleurant, et en pleurant elle se pencha et regarda dedans. Elle vit deux Anges assis qui lui dirent : Pourquoi pleurez-vous? A quoi elle répondit : Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. Ayant dit cela, elle se retourna, et vit Jésus debout : et elle ne savait pas que c'était lui. Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous? Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. Jésus lui dit : Marie! Elle, se retournant, lui dit : Maître! Jésus lui dit : Ne me touchez point; mais allez à mes frères, et dites-leur : Je monte vers mon Père. Marie-Madeleine vint aux disciples, disant : J'ai vu le Seigneur, et il m'a dit cela [1].

Quel récit! quel tableau! comme la vérité y respire, et que l'art en est loin! Admirez-y le caractère de Madeleine, comme il est fidèle à lui-même, tel qu'il s'est

[1] Jean, xx, 10-18.

révélé la première fois, sous la plume d'un autre Évangéliste [1], lorsqu'elle vint baiser, arroser de ses larmes et essuyer de ses cheveux les pieds du Sauveur chez le Pharisien! comme c'est bien la même que nous retrouvons ici, et dans cette persistance au tombeau, et dans ces larmes qu'elle ne cesse de verser, et dans ces paroles si naïvement tendres : *Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.*

Que peut-on voir de plus vrai, de plus naturel, de plus touchant? c'est la perfection de la fidélité et de la sympathie; mais perfection humaine, terrestre, grossière, si j'ose ainsi dire, par rapport à la foi, à l'espérance, à la charité dont devait être animée la très-Sainte Vierge.

Une seconde apparition de Jésus eut lieu aux autres saintes femmes revenant du sépulcre où les Anges leur avaient apparu. Il se présente à elles sur leur chemin, et elles (déjà préparées à cette apparition par les paroles de l'Ange qui leur avait annoncé la résurrection) s'approchèrent de lui et l'adorèrent en lui baisant les pieds. Cependant les Apôtres, informés par elles et par Marie-Madeleine de ces apparitions de Jésus, *prirent ces propos pour du délire et ne les crurent point* [2].

Cette incrédulité des Apôtres, qui ne s'est pas laissé entamer par des témoignages si formels, par des messages de Jésus si exprès, va être enfin dissipée par la vue de Jésus lui-même; mais comment? et que cette

[1] De S. Luc, ce qui prouve manifestement la vérité du personnage de Madeleine et de tout ce qui est raconté d'elle par deux évangélistes si différents.

[2] Matth., XXVIII, 9-10. — Marc, XVI, 11. — Luc, XXIV, 9-11.

troisième apparition va faire ressortir cette incrédulité avant de la vaincre!

Ici vient se placer l'apparition de Jésus aux disciples d'Emmaüs, qui est dans toutes les mémoires, et qu'il faut relire tout au long dans le texte [1]. Malheur à qui ne voit pas la vérité sortir de chaque trait de ce vivant récit, et qui, sa lecture achevée, ne ferme pas le livre en s'écriant : Je crois! Quelle absence d'invention, quel charme de naturel dans cet acheminement des disciples vers Emmaüs s'entretenant de tout ce qui s'était passé; dans cette survenance de Jésus, les joignant dans la route et marchant avec eux sous la forme d'un voyageur que leurs yeux *retenus* ne reconnaissent pas; dans cette question par laquelle il lie conversation avec eux : *De quoi vous entretenez-vous ainsi tout tristes en marchant?* et dans cette réponse de l'un d'eux : *Êtes-vous seul si étranger dans Jérusalem que vous ne sachiez point ce qui s'y est passé ces jours-ci?* et enfin dans cet étonnement interrogatif de Jésus qui amène le récit de tout ce que nous avons déjà vu, mais qui reparaît dans la bouche des disciples avec un accent de découragement et d'incrédulité inimitable! C'est là le plus naïf miroir de l'âme des disciples de Jésus, la confession la plus humiliante de leur prostration morale, d'où le *fait* seul de la manifestation de Jésus pourra les faire revenir, et qui en est par conséquent le plus parfait de tous les témoignages. Voyez aussi comme, avant cette manifestation, Jésus confond tant d'incrédulité et l'accuse par ces paroles : *O insensés et de cœur lent à croire tout ce qu'ont dit les Prophètes! ne fallait-il pas que le Christ souffrît*

[1] Luc. XXIV, 10-32.

ces choses et entrât ainsi dans sa gloire? leur interprétant ensuite, en commençant par Moïse et les Prophètes, tout ce qui le concerne dans les Écritures! Cependant, malgré cette explication, malgré ce langage qui révèle le Dieu, malgré ce qu'ils se dirent plus tard : *Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous, lorsqu'il nous parlait dans le chemin et nous ouvrait les Écritures?* ils ne croient pas, ils ne reconnaissent pas encore ce Jésus dont la parole les embrasait, et il faut (enseignement adorable pour ceux qui attendent d'avoir une foi complète avant de la puiser aux sacrements qui la vivifient et la consomment), il faut que le Christ se donne en nourriture à leurs corps et à leur cœur pour apparaître enfin à leur esprit : alors seulement *leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent.*

Je le demande, cette troisième apparition ne justifie-t-elle pas encore au plus haut degré ce que nous nous sommes proposé de montrer dans cette étude, que les causes et les effets des apparitions de Jésus ressuscité ne pouvaient concerner la Sainte Vierge ? A moins qu'on ne veuille la ranger parmi ceux à qui le Christ disait : *O insensés et de cœur lent à croire!* C'est donc, encore une fois, parce que la très-Sainte Vierge avait l'intelligence des Écritures, parce qu'elle avait le sens des divines souffrances qu'elle avait si admirablement partagées, parce qu'elle était éclairée et animée de l'Esprit de foi et de charité dont elle était le sanctuaire, parce qu'elle était enfin la digne Mère de Dieu, qu'elle n'avait à prendre aucune part à ces apparitions de son Fils, comme les disciples.

Les autres apparitions ne démentent pas cette explication. Une quatrième apparition de Jésus à Simon-

Pierre est mentionnée sans autre détail[1]; mais nous avons déjà vu quelle avait été l'incrédulité de ce chef des Apôtres au tombeau du Sauveur. Quant aux onze autres Apôtres qui avaient connaissance de cette apparition et de celle que les disciples d'Emmaüs vinrent leur raconter, *ils ne pouvaient encore y croire*[2].

Ils étaient dans cette disposition, lorsque Jésus parut au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous! c'est moi : ne craignez point. Mais eux, pleins de trouble et de frayeur, croyaient voir un esprit[3]. Alors Jésus *leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur*, de n'avoir pas cru ceux qui avaient vu qu'il était ressuscité[4]. Et il ajouta : « Pourquoi ces pensées d'incrédulité « montent-elles encore dans vos cœurs? Voyez mes « mains et mes pieds, et que c'est bien moi : touchez et « et voyez : un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez « que j'ai. Et ayant dit cela, il leur montra ses mains et « ses pieds. Mais, *comme ils ne croyaient point encore*, hors « d'eux-mêmes d'étonnement et de joie, il dit : Avez-vous « ici quelque chose à manger? et lorsqu'il eut mangé de- « vant eux, prenant ce qui restait, il le leur donna, et leur « dit : Vous voyez ce que je vous ai annoncé lorsque j'étais « avec vous, qu'il fallait que tout ce qui était écrit de moi « dans la loi de Moïse et dans les Prophètes s'accomplît. « Alors *il leur ouvrit l'esprit*, pour qu'ils comprissent les « Écritures, et comment il fallait que le Christ souffrît « et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour[5]. »

[1] Luc. xxiv, 34.
[2] Marc, xvi, 13. — Luc, xxiv, 35.
[3] Luc, xxiv, 36, 37.
[4] Marc, xvi, 64.
[5] Luc, xxiv, 38, 46.

Cette scène de la cinquième apparition de Jésus se dénoue absolument de même que celle de la quatrième concernant les disciples d'Emmaüs. C'est une scène d'incrédulité opiniâtre que rien ne peut dissiper, même la vue et le toucher, et qui ne cède qu'à la manducation avec Jésus-Christ, qu'à *la communion*, et qu'à une ouverture surnaturelle d'esprit pour comprendre les Écritures sur la nécessité des souffrances du Christ et sur sa résurrection.

C'est donc toujours l'incrédulité qui est l'objet des apparitions de Jésus; et une incrédulité telle, qu'elle dut représenter l'incrédulité de tous les temps, pour la convaincre par son irrécusable témoignage. Aussi Jésus ajoute-t-il immédiatement : *Vous êtes témoins de ces choses. Allez par tout le monde, et prêchez l'Évangile à toute créature*[1]. Quelle admirable économie de preuves nous a préparée Jésus-Christ dans son Évangile, et qu'il est en droit de nous *reprocher*, à nous aussi, *la dureté de nos cœurs, de ce que nous ne croyons pas ceux qui l'ont vu ressuscité* d'une manière si convaincante et si palpable!

Que dire maintenant de la sixième apparition du Christ : celle qu'il fit pour Saint-Thomas? *Si je ne vois dans ses mains l'empreinte des clous*, avait dit cet Apôtre, *et ne mets mon doigt là où étaient les clous, et ma main dans son côté, je ne croirai point*. C'est cette incrédulité pesante et charnelle qui détermine la sixième apparition de Jésus, et ces paroles que tous les siècles émus ont redites et rediront : *Mets ton doigt là, Thomas, et vois mes mains; approche ta main et mets-la dans mon côté; et ne sois pas incrédule, mais fidèle*. Et Thomas s'écriant : *Mon Seigneur*

[1] Luc, XXIV, 48. — Marc, XVI, 15.

et mon Dieu! Jésus lui dit : *Parce que tu as vu, Thomas, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru*[1] *!*

Ces divines paroles mettent leur sceau sur notre doctrine. *Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru!* Heureuse dont la Vierge Marie *qui n'a point vu et qui a cru!* Au commencement de sa divine Maternité, Elisabeth, pleine du Saint-Esprit, s'était écriée en la recevant : *Heureuse vous qui avez cru, parce que ce qui vous a eté dit par le Seigneur s'accomplira*[2] *!* Marie elle-même, dans un prophétique transport de foi et d'humilité, avait chanté : *Voici que, pour cela, toutes les générations m'appelleront Bienheureuse*[3]. Le Christ à son tour, dans le cours de ses prédications, faisant allusion à ce qui constitue ce bonheur des *entrailles qui l'ont porté*, s'était écrié : *Heureux surtout ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent*[4] *!* Et enfin, dans la gloire de sa résurrection il fait entendre encore cette parole : *Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru!* Parole qui exalte la très-Sainte Vierge, en raison de son éloignement de toutes les apparitions du Sauveur, et qui la fait briller par son effacement même. Combien l'Église, recueillant tous ces titres, tous ces divins témoignages de la gloire de Marie, est-elle donc inspirée de l'Esprit-Saint, lorsqu'elle chante à travers les âges : *Regina Cœli lætare, quia quem meruisti portare resurrexit*... Reine du ciel, réjouissez-vous, parce que celui que vous avez mérité de porter est ressuscité : mais réjouissez-vous *parce que vous ne l'avez pas vu et que vous l'avez cru ressuscité!*

[1] Jean, xx, 25-29.
[2] Luc. i, 45.
[3] *Ibid.*, 48.
[4] Luc, xi.

Cette parole du Christ s'applique sans doute à tous les chrétiens fidèles qui croient à sa divinité, sur le témoignage des Apôtres. Mais combien s'appliquent-elles plus richement à la très-Sainte Vierge, qui croyait, même sans ce témoignage, sur le seul témoignage de son divin Fils ne s'adressant qu'à sa foi et qu'à son amour! Aussi la parole du Christ, par son mode passé, porte-t-elle capitalement sur la Sainte Vierge comme sur la seule, entre tous les Apôtres, les disciples et les saintes femmes, qui n'ait pas vu Jésus-Christ ressuscité, et qui y ait cru, par anticipation, comme devait y croire l'Église, dont elle était la figure et la mère.

Une septième apparition de Jésus-Christ à ses disciples, à laquelle Marie ne prit pas plus de part qu'aux précédentes, eut lieu près de la mer de Tibériade[1]: et là encore Jésus est obligé de se faire reconnaître à des signes palpables d'existence.

Enfin la huitième et dernière apparition fut celle qui eut lieu à son Ascension; et là, là même, Marie ne fut pas présente, tant son absence était voulue par sa foi, et la fait paraître! tant sa présence était incompatible avec l'incrédulité qui était l'objet de toutes ces apparitions!

L'événement de l'Ascension, tout grand qu'il est, ne déroge pas, en effet, à ce caractère de toutes les apparitions précédentes, et à la loi de mérite et de dignité qui en excluait Marie. Là, en effet, *il s'en trouva qui doutèrent*[2]. Là encore Jésus reprocha à ses disciples leur incrédulité et la dureté de leur cœur[3]; là, enfin, il leur

[1] Jean, XXI. 1-14.
[2] Matth., XXVIII, 17.
[3] *Ibid.*, XVI, 14.

ouvrit une suprême fois les Écritures[1], et les envoya porter dans le monde le flambeau de la foi qu'ils n'avaient pas eux-mêmes complétement encore, et qui devait être le don de ce Saint-Esprit, de cette Vertu d'en haut qu'il promet de leur envoyer en s'en allant.

Marie l'avait, ce don, cette vertu : elle en avait été remplie dès sa conception, revêtue surtout lorsque le Saint-Esprit survint en elle, lorsque le Très-Haut la couvrit de son ombre pour lui faire concevoir et enfanter le Verbe de Dieu. Aussi, à la différence de tous les Apôtres, avait-elle déjà professé et prophétisé la foi chrétienne dans le cantique de sa reconnaissance ; elle l'avait surtout témoignée et confessée dans le martyre de sa compassion et de sa douleur. Il n'était donc pas nécessaire pour la très-Sainte Vierge qu'elle fût présente aux apparitions de son divin Fils après la Résurrection et à l'Ascension, puisque, comme nous venons de le démontrer par le texte des Évangiles, ces apparitions n'avaient d'autre objet que de convaincre l'incrédulité des Apôtres, et que de les préparer à recevoir des dons qu'elle avait déjà.

Aussi est-il très-remarquable, qu'après nous avoir montré la très-Sainte Vierge au pied de la croix dans cette attitude si héroïque de Mère de Dieu et de Mère des hommes, et l'avoir fait disparaître complétement durant la Résurrection et l'Ascension, les divins récits la font reparaître après la disparition de son Fils, pour nous la montrer au Cénacle, *persévérant dans la prière* avec les Apôtres et les saintes femmes[2].

[1] Luc, XXIV, 45.
[2] Act., I, 14.

Marie est ainsi dans toutes les situations de foi et d'épreuve, et jamais à celles de manifestation et de réconfort : elle n'est pas au Thabor, elle est au Calvaire ; elle n'est pas à la Résurrection ni à l'Ascension, elle est au Cénacle. Qui peut ne pas voir, dans cette économie, le plus glorieux témoignage de la foi, de la force, de la fidélité de Marie? Elle est dans le secret : elle n'a pas besoin qu'on le lui explique. Elle n'a pas besoin de voir : elle croit.

Elle voit par conséquent, et elle voit bien mieux que ceux qui ne font que voir. Marie a vu le Christ ressuscité, elle l'a vu monter au ciel ; et elle l'a vu bien plus souvent et bien mieux que les Apôtres. Ceux-ci, en effet, ne l'ont vu qu'un certain nombre de fois : seulement lorsqu'il s'est montré à eux ; tandis que Marie n'a pas cessé un seul instant de le voir, puisqu'elle n'a cessé un seul instant de croire. En le voyant même, les Apôtres ne le voyaient pas : *leurs yeux étaient retenus*[1]. Ils croyaient voir un *étranger voyageur* ou *un esprit*[2]. Même après l'avoir touché, même en le voyant une dernière fois monter au ciel, ils doutaient encore ; et ils ne le virent parfaitement que lorsqu'ils ne le virent plus ; lorsque le Saint-Esprit leur donna l'intelligence, l'amour, et cette foi prodigieuse qui a gagné le monde. Marie avait avant ce qu'ils n'ont eu qu'après. C'est pourquoi elle voyait bien mieux qu'eux la gloire de son divin Fils, et bien mieux qu'eux elle était par lui visitée et consolée.

Enfin elle faisait plus que voir cette gloire, elle la partageait. Comme elle avait été compatissante à Jésus cru-

[1] Luc, xxiv. 16.
[2] *Ibid.*, 18.

cifié, elle était conglorifiée avec Jésus ressuscité. *Prédestinée* comme tous les chrétiens, mais bien au-dessus d'eux, *à être conforme à l'image de son Fils*[1], bien mieux que l'Apôtre elle pouvait dire : « J'ai été clouée à la croix « du Christ, et je vis, non plus moi, mais le Christ vit « en moi; car ce que j'ai maintenant de vie en la chair, « je l'ai dans la foi du Fils de Dieu[2], ayant été configurée « à sa mort par la participation de ses souffrances pour « parvenir à sa résurrection[3]. » *Non qu'elle eût encore*, pas plus que l'Apôtre, *atteint le terme; mais elle y tendait*, elle y touchait par la foi, par l'espérance, par l'amour, par l'esprit, et même par la chair.

Je dis par la chair, car ce n'est pas seulement comme Reine des Anges qu'elle approchait plus près qu'aucune créature de son divin Fils; ce n'est pas seulement comme ayant été plus *près de la croix* qu'elle était plus près de la gloire : mais c'est comme Mère du *Roi de gloire;* comme étant déjà glorifiée dans cette *chair de sa chair*. Cet amour merveilleux de Mère, cette consanguinité virginale qui identifiait en quelque sorte tout son être à celui de son Fils, et qui a fait dire à saint Augustin : *Le Christ ayant pris sa chair de la chair de Marie, c'est la chair même de Marie qu'il nous donne à manger pour notre salut*, nous permet de dire aussi, *c'est la chair même de Marie qui est ressuscitée pour notre salut.*

C'est donc, outre le sens de cette parole de l'Apôtre qui regarde tous les élus, et Marie comme leur Reine, c'est donc, dis-je, dans un sens tout exceptionnel, tout

[1] Rom., VIII-20.
[2] Galat., II; 10, 20.
[3] Philip., X, 11.

spécial, qu'il est vrai de dire que, comme digne Mère de Dieu, ce Dieu l'a *coressuscitée et l'a fait monter s'asseoir dans le Christ Jésus, au plus haut des cieux*[1], en attendant que ce qui restait d'elle ici-bas y fût porté par les Anges.

[1] Éphés., II, 6.

CHAPITRE XXI

MARIE AU CÉNACLE. — TÉMOIN FONDAMENTAL DE LA FOI CHRÉTIENNE.

Marie ne fut pas laissée en vain sur la terre après l'Ascension de son Fils. Elle avait à y accomplir une œuvre capitale, une œuvre qui devait ouvrir le chemin à celle de Dieu : l'œuvre de la foi chrétienne.

J'entreprends de montrer ici Marie sous le jour nouveau d'une antique vérité ; savoir : que Marie a coopéré d'une manière aussi efficace à la formation de la foi chrétienne au Cénacle, qu'à la Rédemption sur le Calvaire, et qu'à l'Incarnation à Nazareth.

Je m'explique :

Pour mieux nous faire sentir ce que nous devions à Marie, pour soutenir en elle l'honneur de Mère de Dieu, et pour rattacher par un nœud à jamais indissoluble son culte à celui de Jésus-Christ, Dieu a voulu que, comme nous devions Jésus-Christ à son consentement, nous dussions la connaissance de Jésus-Christ à son témoignage.

Par une admirable unité de dessein, il lui a assigné, dans la dispensation de la foi, la même place que dans la dispensation de la grâce : une place correspondante à celle qu'elle avait dans la production de l'Auteur même de cette grâce et de cette foi : il l'a faite l'unique *témoin* du grand mystère dont elle était l'unique coopératrice.

Ce riche aperçu nous a été suggéré par une des

lumières de l'Église de ce temps, son Éminence le cardinal Wiseman. Il est particulièrement fait pour toucher les Protestants et tous les esprits offusqués du culte de la très-Sainte Vierge. Car, comme ils retranchent leur opposition à ce culte dans la foi pure en Jésus-Christ, c'est une manière sûre de les faire revenir de cette opposition, que de leur montrer que cette foi même ils la doivent à Marie ; de les ramener au culte de Marie, Mère de notre Dieu, par le culte de Marie, Mère de notre foi ; et de leur faire sentir toute la sainteté et toute la dignité du premier de ces caractères par la valeur qu'il donne au second, sur lequel porte tout l'édifice de la foi chrétienne.

Essayons de dégager cette belle et importante vérité de l'inattention et de l'ignorance où elle est comme ensevelie. Comme son aperçu est nouveau, il a besoin de faire sa place dans les esprits, et d'y être introduit avec ménagement et avec mesure.

L'Incarnation du Verbe est le grand mystère de notre foi. La divinité de Jésus-Christ est le tout du Christianisme. Sa morale, ses œuvres, sa vie, sa mort, tirent tout leur prix de cette divinité. La doctrine chrétienne n'a plus de sens, la Rédemption s'évanouit, la croix tombe, si le crucifié n'est pas Dieu, s'il n'est qu'un juste, qu'un saint, qu'un prophète, qu'un homme plus ou moins uni à Dieu, et non *Dieu même.*

Or, Jésus ne nous apparaît complétement Dieu qu'en tant que Fils de Dieu fait homme par le mystère de son Incarnation. Il n'est pas devenu Dieu depuis sa conception : ce n'est pas un homme fait Dieu, c'est Dieu fait homme, par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la Vierge Marie. Ce qu'il a été dès lors, il l'est à jamais.

C'est donc par cette origine, par cette entrée du Fils de Dieu dans le monde que doit se juger tout le reste. C'est pourquoi les Juifs infidèles, ignorant ce mystère, avaient beau lui voir faire des miracles, rendre la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds, ressusciter les morts, faire trembler les démons, commander à la mer et aux tempêtes; ils s'écriaient : « Un grand Prophète a surgi au milieu de nous; » ils voulaient volontiers le faire Roi : mais l'adorer comme Dieu? dès qu'il en était question, ils opposaient sa naissance apparente : « N'est-ce pas là le fils du char- « pentier? » disaient-ils; « et ils se scandalisaient de lui[1]. » Et même, depuis la manifestation si éclatante de sa divinité par sa Résurrection, par son Ascension, par les prodiges de la prédication de ses Apôtres, la conversion de l'univers et le règne de la croix, cette divinité contestée par Nestorius n'a pas trouvé d'argument plus définitif, de sceau plus indélébile de sa décision et de sa certitude que la conception divine de Jésus-Christ, et la dignité de VIERGE MÈRE DE DIEU maintenue et proclamée en Marie.

La conception du Fils de Dieu dans le sein de Marie, *l'Incarnation*, tel est donc le grand mystère initial du Christianisme.

Nous en devons le bienfait, après Dieu, à Marie, qui l'a attiré par sa sainteté, qui l'a déterminé par son consentement, et qui, par l'entremise de sa charité, n'a cessé d'influer sur ses suites.

Mais, en outre, ce bienfait n'étant tel que par la foi qui nous l'approprie, et par conséquent que tout autant que nous en avons connaissance, l'auteur de cette connaissance est, en un autre sens, l'auteur du bienfait.

[1] Matth., XIII, 35. — Marc, VI, 3.

Or, cet auteur, ce témoin à qui Dieu a voulu que nous dussions la connaissance du mystère de l'Incarnation, est la même Vierge à laquelle, après lui, il a voulu que nous dussions l'Incarnation même.

Et ces deux obligations qu'il a voulu que nous eussions à Marie se font valoir réciproquement. Quelle manière plus frappante, en effet, de nous faire sentir que le mystère de l'Incarnation a dépendu de Marie, que, ce mystère accompli, de faire dépendre encore de Marie sa connaissance, sans laquelle il serait pour nous comme s'il n'était pas? — Et quelle manière aussi plus forte de nous faire sentir la valeur de cette connaissance, que d'en faire comme un corollaire de la coopération de Marie au mystère lui-même, et comme une extension de sa Maternité?

Il n'est personne qui ne sente, à tous ces points de vue, la grandeur, la haute importance que ce caractère de témoin fondamental de la foi chrétienne imprime à la Vierge Marie. Mais on en contestera la vérité, ou on la réduira, par la considération de cette multitude d'autres témoignages de la divinité de Jésus-Christ, dont les Évangiles sont remplis, indépendamment de celui de la très-Sainte Vierge; par la profession de foi des Apôtres, avant même qu'ils fussent éclairés du Saint-Esprit: et enfin, et surtout, par la connaissance de toutes choses, et à plus forte raison de la divinité du Sauveur, dont la descente de cet Esprit de Vérité remplit et enivra leur âme.

C'est à ces difficultés qu'il faut satisfaire.

Il ressort des Évangiles deux choses: premièrement, que, lorsqu'ils ont été écrits, on avait connaissance du

Mystère de l'Incarnation, puisque les Évangélistes le racontent ou y font allusion; secondement, que, durant la vie de Jésus-Christ, ce mystère était inconnu aux Apôtres mêmes.

Les témoins de la personne et des merveilles de Jésus-Christ ne pouvaient pas ne pas recevoir l'impression de sa divinité, et les Apôtres surtout, témoins privilégiés de sa transfiguration et de sa résurrection, confidents de son amour, conquête de sa grâce, hérauts de sa gloire avaient dû en être pénétrés jusqu'à s'écrier, comme Pierre : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu « vivant! » Mais c'était là une foi d'impression, une foi de fait, à laquelle manquait la connaissance du mystère de l'Incarnation, qui devait en être le fondement dogmatique.

Assurément les Juifs étaient coupables, même dans l'ignorance du mystère de l'Incarnation, de ne pas croire à la divinité de Jésus-Christ sur la déclaration solennelle que lui-même en faisait, appuyée de la sainteté de sa morale et de la puissance de ses miracles : cette sainteté et cette puissance toutes célestes ne pouvaient être au service du mensonge et de l'impiété; et cet argument rationnel de notre foi suffisait et suffira toujours pour convaincre la raison et confondre l'incrédulité. Mais, auprès même de cet argument, celui qu'apporte la connaissance de l'Incarnation du Verbe a une valeur explicative de la divinité de Jésus-Christ qui répand une vive lumière sur sa Personne, en nous la faisant voir dans sa divine filiation, et comme dans son trajet de descente sur la terre.

Afin d'exercer la foi des Juifs, qui avaient assez, sans doute, de la vue immédiate de sa Personne et de ses

œuvres pour croire à sa divinité, Dieu ne permit pas que cette divinité parût de suite dans tout cet éclat dont l'aurait éclairée la révélation du mystère de son Incarnation. Il voulut passer pour Fils de Joseph, par le même sentiment qui, après sa glorieuse Transfiguration, lui faisait dire à ses disciples : « Gardez-vous bien de « parler de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le « Fils de l'homme soit ressuscité [1]. » Il y avait là, de la part de Jésus-Christ, tout un plan d'obscurité, auquel s'est admirablement conformée la très-Sainte Vierge.

Mais, pour les siècles futurs, privés de la vue immédiate de sa Personne, l'épreuve d'avoir en outre à ignorer comme les Juifs l'événement de l'Incarnation, et à croire que, fils ordinaire de Joseph et de Marie, Jésus est cependant le Verbe éternel, devait être épargnée, et, dans la dispensation successive des lumières et des ombres de notre foi, la vive et pure connaissance de l'Incarnation du Verbe, dans le sein immaculé de la très-Sainte Vierge Marie, a été ménagée au monde privé de la vue même du Verbe en personne. C'est ce que l'Église a admirablement compris, en imprimant trois fois par jour sur les lèvres et dans le cœur des fidèles, et en répandant en quelque sorte dans les airs autant de fois par ses sonneries, la bonne nouvelle de l'Annonciation, de l'Incarnation, en laquelle consiste et se trouve substantiellement ramassé tout le Christianisme.

Il ne faut donc pas confondre la foi des fidèles contemporains de Jésus-Christ, et la foi de ceux qui sont venus après. Toutes deux ont eu le même objet : sa divinité; mais la première était une foi implicite et vir-

[1] Matth., XVII, 9.

tuelle, la seconde une foi explicite et doctrinale. Les Apôtres ont eu l'une et l'autre foi ; mais durant la vie de Jésus-Christ ils n'ont eu que la première. Ils ne savaient pas le *comment* de la divinité de Jésus-Christ, qu'ils professaient sous l'impression de cette divinité même.

Plus tard ils l'ont su et nous l'ont appris, comme nous le voyons dans les Évangiles, rédigés dans le cours et sur la fin de leur apostolat. Là le mystère de l'Incarnation du Verbe, tel qu'il a été annoncé par l'Ange et qu'il s'est accompli en Marie, est révélé et posé comme le fondement de la connaissance de Jésus-Christ. De plusieurs autres passages des Évangiles et des Épîtres résulte aussi la doctrine du Fils de Dieu fait homme; et saint Jean, dans le sublime début de son Évangile, proclame hautement la génération éternelle du Verbe et son Incarnation. Mais tous ces passages s'éclairent à nos yeux du plus fondamental et du plus explicite de tous ceux de cet ordre, qui est le récit de l'Annonciation, dont ils ne sont que le commentaire, et sans lequel ils deviennent énigmatiques. Aussi l'Église, dans la prière commémorative de ce fondement de notre foi, enchaîne-t-elle à l'*Ecce ancilla Domini*, *fiat mihi secundum Verbum tuum* de Marie, le *Et Verbum caro factum est* de saint Jean, comme ne faisant qu'un seul corps de récit avec cette grande parole de la très-Sainte Vierge.

Or, de ce grand événement de l'Incarnation, de ce mystère fondamental auquel vient se rapporter toute la doctrine des Apôtres, Dieu a voulu qu'il n'y eût qu'un seul témoin; de ses détails les plus caractéristiques, qu'un seul garant; et cet unique témoin, cet unique garant de notre foi, c'est Marie.

Le fait est incontestable. Marie était seule avec l'Ange quand le grand mystère fut annoncé. Ce n'est que d'elle seule que les Apôtres ont pu le tenir et nous le transmettre; et si saint Jean, observe saint Ambroise, a parlé plus clairement et d'une manière plus sublime que les autres des mystères du Verbe incarné, c'est qu'il a été plus en rapport avec Celle qui est comme le Temple même où ces célestes mystères s'étaient accomplis : *Mirum non est præ cæteris Johannem locutum esse mysteria divina, cui præsto erat Aula cœlestium sacramentorum*[1].

Pour faire ressortir en Marie ce grand rôle de Témoin du mystère fondamental de notre foi, Dieu a voulu qu'elle en fût la fidèle et muette dépositaire pendant tout le temps de la vie de son Fils; qu'elle en gardât le secret avec une inviolable discrétion pendant tant d'années. « Dieu, dit Calvin lui-même, a voulu que le tré- « sor d'un si haut mystère fût baillé en garde à la Vierge, « et comme enseveli dans son cœur, afin que, peu « après, en temps propre, il fût communiqué à tous les « fidèles[2]. » Tous les fidèles doivent ainsi à Marie la connaissance du mystère de Jésus-Christ. Comme c'est elle, de concert avec Dieu, qui la tenu secret, c'est elle qui l'a rendu public.

Pour bien juger de la grandeur de ce témoignage de Marie et de son prix, il est donc utile de considérer un moment cette admirable discrétion qui l'a tenu scellé sur ses lèvres pendant si longtemps, et dans des circonstances si méritoires.

En châtiment de l'incrédulité de Zacharie, et pour

[1] Lib. *de Inst.* v, cap. 7.
[2] Calvin, *Comm. sur l'harm. des Evang.*, p. 13.

qu'il ne révélât pas avant le temps l'annonce qui lui avait été faite de la conception miraculeuse du Précurseur, l'Ange le rendit muet; et encore cette privation de la parole ne l'empêcha pas de faire connaître au peuple, par des signes, qu'il avait eu une vision.

Pour Marie, cette précaution était inutile. L'Ange ne lui recommande pas même le secret. Le Verbe, dont la grâce l'inspirait, l'humilité, la foi, la fidélité, la patience, la discrétion, toutes les vertus qui gardaient son âme, n'en laissèrent jamais sortir ni même transpirer le glorieux dépôt, avant l'heure si éloignée où Dieu voulut qu'elle le remît au monde.

Elle vient de voir un Ange, de s'entendre saluer par lui Bénie entre toutes les femmes, d'apprendre le grand secret de Dieu, l'accomplissement de toutes ses promesses, l'événement de toutes les antiques espérances d'Israël, le salut de l'univers; c'est en elle que cette grande merveille lui est annoncée devoir s'accomplir, et qu'elle s'accomplit aussitôt par le plus grand et le plus glorieux des prodiges : sans cesser d'être vierge, elle est mère, et Mère de Dieu, Sanctuaire du Saint-Esprit, Épouse du Très-Haut, Tabernacle vivant du trois fois Saint : et sa bouche n'en dit rien, et sa physionomie ne trahit pas, même par la plus légère émotion, ce mystère auquel sont suspendues les destinées du monde et qu'elle porte en elle. Elle vaque, après comme avant, aux plus vulgaires nécessités de sa condition; ses compagnes ne la trouvent pas moins humble, son époux Joseph moins soumise, tout le monde moins calme, moins simple et moins ordinaire. Ce Dieu si caché alors dans son sein sera révélé un jour à l'univers : le Ciel, les Anges, une Étoile publieront sa naissance et sa

gloire; les Justes et les Prophètes le recevront dans son temple; les Apôtres et les merveilles du ciel et de la terre seront les hérauts qui feront retentir son Œuvre jusqu'aux extrémités du monde; et tous les grands, tous les saints, tous les savants, tous les rois, tous les peuples lui rendront témoignage et serviront sa grandeur : Marie le sait; l'Ange le lui a annoncé; l'Esprit-Saint en mettra tout à l'heure la prophétie sur ses lèvres, sans en rompre la discrétion : et Marie se contient, et Marie se tait... Elle se taira encore, elle se taira longtemps après que tant de signes auront parlé et l'auront, ce semble, déliée : la dernière elle parlera; et sa parole, donnant enfin leur sens propre à tant d'énigmes, deviendra le fondement et le couronnement de la foi chrétienne. O silence! ô humilité! ô discrétion magnanime! vraiment dignes de la Mère d'un Dieu humilié, que de prix vous donnez au témoignage de Marie!

Deux circonstances, diamétralement opposées, de la grossesse de Marie font plus particulièrement ressortir ce mérite de sa discrétion : la première, lorsque son époux Joseph, ignorant le mystère de l'Incarnation, conçoit des soupçons infamants sur elle et veut la répudier; la seconde, lorsque sa cousine Élisabeth se confond en sa présence et la proclame Mère de Dieu.

Dans la première circonstance, qui n'admirera l'héroïque patience de Marie, alors que, Mère du Saint des saints qu'elle porte dans ses flancs, Vierge jusqu'à avoir opposé l'amour de cette vertu à l'honneur de la Maternité divine, elle se voit tombée dans le cœur de son chaste époux au plus profond abîme du mépris? Un mot suffirait pour l'en retirer; mais ce mot l'élèverait trop haut dans l'admiration de Joseph, il livrerait le secret

du Ciel, il la ferait témoin dans sa propre cause; et par humilité, par discrétion, par confiance, Marie se tait : elle laisse à Dieu d'envoyer plutôt son Ange pour révéler à Joseph le mystère de sa glorieuse innocence, et elle reçoit de ce Messager céleste, avec d'autant plus de mérite que c'est à son insu, la plus juste, la plus noble, la plus sainte justification.

Dans la seconde circonstance, la discrétion de Marie se trouve à l'épreuve non plus de la honte, mais de la gloire. Marie va visiter sa cousine Élisabeth, et, dans cette entrevue si intime par la relation des deux mystères qui les ont rendues toutes les deux mères, l'une du Verbe, l'autre du Précurseur, Marie se borne à saluer Élisabeth; elle laisse à l'Esprit-Saint de révéler à celle-ci sa Maternité divine, et, sans lui en expliquer, même alors, l'événement, elle en renvoie à Dieu toute la gloire.

Dans les deux circonstances que nous venons de rapporter, tout en admirant la discrétion de Marie, on peut dire que, par la révélation de sa divine Maternité faite par l'Ange à Joseph, et par l'Esprit-Saint à Élisabeth, elle a cessé d'en être la seule confidente, et que, dès lors, le secret de ce mystère étant divulgué, ce n'est plus à Marie seule que nous en devons la connaissance. Pour fortifier cette difficulté, on pourrait ajouter la proclamation plus éclatante qui fut faite par les Anges du haut du ciel, lors de la naissance de l'Enfant-Dieu ; et après eux les Bergers, l'Étoile, les Mages et Siméon.

Mais nullement. Toutes ces circonstances, tous ces merveilleux témoignages de la divinité *native* de Jésus-Christ, non-seulement ne sauraient diminuer notre dette envers Marie, mais viennent l'accroître; car c'est à elle encore, à elle seule, que nous en devons la connaissance.

Élisabeth, déjà sur le déclin, ne tarda pas à mourir ; les Anges reprirent leur essor vers le ciel ; les Bergers s'en retournèrent dans leurs solitudes ; les Mages regagnèrent l'Orient ; l'Étoile disparut ; Siméon mourut en paix ; l'auréole de gloire, brillant au-dessus de Bethléhem, s'éteignit au souffle de la colère d'Hérode, et il ne resta plus durant trente ans que l'obscur ménage d'un charpentier, dont Jésus passait pour être l'enfant et Marie l'épouse. Marie seule, survivant à tous ces premiers témoignages de la divinité de son Fils, survivant à Joseph, dont il n'est plus question lorsque Jésus entre dans sa vie publique, nous apparaît donc comme le seul témoin, non-seulement de l'Incarnation divine, mais de la Visitation, de la Nativité, de l'Adoration des Mages, de la Présentation au Temple, de la Fuite en Égypte, de la Sagesse de Jésus parmi les docteurs, et enfin des trente premières années de la vie de notre Dieu sur la terre.

C'est ce qu'exprime l'Évangile même, avec sa sobriété et sa profondeur ordinaires, lorsque, parlant de ces grands témoignages de Jésus naissant ou enfant, il dit par trois fois : « Et Marie gardait toutes ces choses, et « les repassait dans son cœur ; » *c'est-à-dire*, fait observer une seconde fois Calvin, *que ce trésor a été baillé en garde à son cœur*, *pour le publier aux autres quand il serait temps*[1]. Et la réflexion de l'Évangile a d'autant plus cette portée, que, comme le remarque Grotius, elle est faite par saint Luc, Évangéliste plus spécial de ces mystères, voulant désigner par là Marie comme son autorité : *Quod ideo videtur a Luca expressum, quia* IPSAM *habebat harum narrationum* AUCTOREM[2].

[1] CALVIN, *Comment. sur l'harm. des Évang.*, p. 49.

[2] GROTIUS, *Annot. in quatuor Evangelia.*

Le *Cœur* de la très-Sainte Vierge est ainsi le premier Évangile de Jésus. C'est dans ce cœur virginal et maternel que nous lisons, à travers le récit de saint Luc, et consacré par toute une vie de silence, d'humilité et de discrétion, le grand événement de l'INCARNATION du Fils de Dieu, auquel se réfèrent, comme à leur point de suspension, tous les autres événements, tous les autres mystères évangéliques. De là cette belle parole de saint Ildephonse appelant la Vierge Marie « l'Évangéliste de « Dieu sous la discipline de laquelle le Verbe enfant a « été élevé, » *Evangelistam Dei sub cujus disciplina Deus infans versatur*[1].

Mais une difficulté plus spécieuse, la principale difficulté survit encore :

Après l'Ascension du Sauveur, quand les Apôtres réunis au Cénacle reçurent le Saint-Esprit, ils furent instruits de toutes choses, comme le leur avait annoncé leur divin Maître, et comme nous le voyons dans leurs écrits et dans leurs paroles. Cet Esprit d'Intelligence qui les inonda d'une manière si vive, qui les transforma en Docteurs des nations, et leur fit pénétrer d'un trait tous les plus hauts mystères de la foi chrétienne, dont ils sont restés les éternels oracles, leur aurait-il laissé ignorer le plus capital de tous ces mystères, et n'est-il pas évident que c'est de cette céleste révélation et non de la Sainte Vierge qu'ils en tiennent la connaissance?

Telle est la difficulté.

Voici la solution. La conduite générale de Dieu nous la fournit, et la conduite des Apôtres la confirme.

[1] Sermo de Assumpt.

C'est un caractère constant de la conduite de la Providence, de ne jamais rien faire d'inutile et de superflu, de ne pas rejeter les moyens naturels qui s'offrent sous sa main et qu'elle-même a formés, pour leur substituer gratuitement des agents surnaturels qui en usurperaient la place. Dieu fait tout servir à ses fins. La grâce dans ses œuvres ne détrône jamais la nature. Loin de là, elle l'élève, elle l'enrichit, elle la couronne. Lors donc que la grâce, que la vertu céleste intervient, elle ne fait qu'exhausser les éléments naturels, qu'en combler les vides, qu'en compléter les ressources, qu'en consommer la valeur. Il est inutile de donner plus de développements à cette belle vérité, il suffit de l'énoncer; elle porte avec elle-même son éclat, et c'est le grand caractère de la religion chrétienne d'en être la réalisation constante.

D'après cela, le Saint-Esprit, en descendant sur les Apôtres, leur apprit sans doute beaucoup de choses, puisque, de pauvres pêcheurs d'un lac de la Judée, il en fit les lumières des nations ; mais, quelque vaste et prodigieuse que fût la science qu'il leur apporta, il ne dédaigna aucun des moyens naturels qu'ils avaient de s'instruire ; il ne les en dispensa pas. Ils furent surnaturellement instruits de ce qu'ils n'avaient aucun autre moyen de savoir ; et seulement assistés, aidés et dirigés dans tout ce qu'ils pouvaient naturellement connaître, comme était le *fait* de l'Incarnation.

Il ne faut pas croire, en effet, que les Évangélistes aient été inspirés en ce sens que les *faits* qu'ils nous ont racontés leur aient été révélés directement par l'Esprit-Saint. Nullement. Comme ils avaient des moyens naturels de les connaître, l'inspiration en cela s'est bornée à

les assister dans l'emploi de ces moyens. Eux-mêmes nous le déclarent : « Plusieurs s'étant attachés à mettre « par ordre de récit les choses qui se sont passées parmi « nous, dit saint Luc, comme nous les ont fait connaître « ceux qui dès le commencement les ont vues, et ont « été ministres de la Parole, il m'a aussi semblé bon, « *après m'être enquis soigneusement* de tout depuis le « commencement jusqu'à la fin, de vous en faire un « récit suivi, ô très excellent Théophile, afin que vous « reconnaissiez la vérité de tout ce dont vous avez été « déjà instruit. »

Comme on le voit, loin que l'inspiration prenne la place de l'*inquisition* des faits dans l'Évangile, elle s'efface devant le caractère historique de l'écrivain. Sans doute, comme l'observe Grotius, il ne faut pas douter que Dieu n'ait dirigé son Évangéliste dans cette pieuse recherche des faits : *Dubitandum non est quin piam diligentiam Deus direxerit;* mais cette divine assistance n'a fait que seconder et que compléter les conditions ordinaires de la certitude humaine.

Et il y avait à cela une grande sagesse. L'inspiration, en effet, n'aurait pu faire foi d'elle même auprès d'un monde qui n'y croyait pas. Il fallait à l'incrédulité de ce temps, et de tous les temps, des preuves naturelles, palpables, qui fussent à l'épreuve de la critique, qu'on pût contrôler, discuter, torturer; et qui, victorieuses de toutes les attaques de la fausse science et de l'impiété, depuis Julien jusqu'à Voltaire, depuis Celse jusqu'à Strauss, forçassent d'abord la croyance à leur véracité historique, puis à leur inspiration.

Cette alliance des éléments naturels et surnaturels de la foi du Christianisme, analogue à celle de l'huma-

nité et de la divinité dans son auteur Jésus-Christ, avait été préordonnée par lui dans cette déclaration qu'il fit à ses disciples : « Lorsque le Consolateur, l'Esprit de vé-« rité qui procède du Père, que je vous enverrai de la « part de mon Père, sera venu, il rendra témoignage « de moi, ET *vous en rendrez* AUSSI *témoignage*, *parce que* « *vous êtes depuis le commencement avec moi*[1]. » Par où on voit clairement deux ordres de témoignages ménagés par Jésus-Christ dans l'établissement du Christianisme : le témoignage divin de l'inspiration, et le témoignage humain des Apôtres. Et l'on peut même dire que Jésus-Christ, en s'abstenant d'agir lui-même immédiatement sur le monde, et en se servant d'hommes et d'hommes les plus hommes, pour ainsi parler, comme étaient les Apôtres, pour convertir l'univers, a voulu plus particulièrement revêtir la divinité de son œuvre d'un appareil humain, naturel et historique.

Fidèles à cette économie, nous voyons toujours les Apôtres, même au plus fort de leur inspiration et de leurs miracles, invoquer ce caractère de *témoins* réels des faits de la vie de Jésus-Christ. Saint-Pierre le met toujours en avant, et saint Jean, après même les merveilles de la prédication apostolique, écrivait : « Nous « vous annonçons la parole de vie, que nous avons *ouïe*, « que nous avons *vue de nos yeux* et que nous avons *tou-* « *chée de nos mains*... Nous vous prêchons, dis-je, ce que « nous avons *vu*[2]. »

Mais où cette vérité, avec la conséquence que nous voulons en tirer, paraît dans tout son jour, c'est dans la

[1] S. Jean, xv, 26.

[2] 1re Épît., ch. I, v. 1.

conduite des Apôtres pour l'élection du successeur de Judas. Les conditions de cette élection furent ainsi posées par saint Pierre : « Qu'entre ceux qui ont été en « votre compagnie, pendant tout le temps que le Sei-« gneur Jésus a vécu parmi vous, *à commencer depuis le « baptême de Jean jusqu'au jour où il est monté au ciel* « en nous quittant, on en choisisse un qui soit avec vous « *témoin* de sa résurrection. »

Évidemment le témoignage *de visu*, le témoignage naturel et historique, n'était pas suppléé dans les Apôtres par l'inspiration : il est réservé par Jésus-Christ, il est pratiqué par les Apôtres dans toute l'étendue de son domaine. Aussi est-il circonscrit par eux *à commencer depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où Jésus est monté au ciel*, c'est-à-dire aux trois années de la vie publique de Jésus-Christ, seule partie de cette vie qu'ils aient connue.

Et maintenant, dans la compagnie des Apôtres, qui est-ce qui témoignera des trente années précédentes de la vie du Sauveur, des mystères prophétiques de son enfance, du mystère glorieux de sa naissance, enfin et surtout du grand et fondamental mystère de sa conception divine, *de l'Incarnation?* Quel heureux trésorier de cette richesse viendra la verser à la masse apostolique?

Manifestement, c'est là la part de la très-Sainte Vierge, de *Marie*, *Mère de Jésus*, que l'historien sacré nous montre dans le Cénacle *unie aux Apôtres dans un même esprit;* mention d'autant plus significative en ce sens, que cet historien est saint Luc, l'Évangéliste de ces mystères, voulant exprimer par là que c'est de Marie qu'en était venu le témoignage ; de Marie, qui, dit-il dans son Évangile, *les avait conservés dans son cœur.* Saint Anselme n'en doute pas : « Malgré la descente du

« Saint-Esprit, dit-il, plusieurs grands mystères furent « révélés aux Apôtres par Marie : *Plura tamen incom-* « *parabiliter per Mariam revelabantur*[1]. »

Dieu, en effet, qui, comme nous l'avons déjà dit, utilise tout ce qu'il y a de bon dans les moyens humains ; qui employait, en le purifiant, le langage grossier des Apôtres ; qui leur avait inspiré de remplacer le témoignage de l'apostat par l'élection d'un témoin du même ordre, n'aurait pas assurément mis de côté le témoignage de la plus sainte des créatures, de la mieux informée et de la plus fidèle. Il n'aurait pas dédaigné de se donner pour témoin Celle qu'il s'était donnée pour Mère.

Bien plutôt sommes-nous conduits, par la plus logique et la plus lumineuse induction, à considérer le témoignage de Marie comme une extension de sa divine Maternité.

Dans la chambre de Nazareth, nous la voyons coopérer avec le Saint-Esprit à l'Incarnation du Fils de Dieu : dans le Cénacle de Jérusalem, nous la voyons coopérer avec le même Esprit de vérité, à la manifestation de ce grand mystère. A Nazareth, elle fournit à Dieu son chaste sein, et le Saint-Esprit y opère l'Incarnation du Verbe : à Jérusalem, elle fournit à l'Église le témoignage de ce mystère, et le Saint-Esprit en opère l'intelligence dans les Apôtres. A Nazareth, l'Esprit-Saint survient en elle, et par son consentement elle devient Mère de notre Dieu : à Jérusalem le même Esprit survient en elle, et par son témoignage elle devient Mère de notre foi. « Votre voix, ô Marie, dit un vieil interprète (cette « même voix qui, dans la Visitation, avait rempli Éli-

[1] *Lib. de Excel. Virg.*

« sabeth du Saint-Esprit et de la connaissance de la Ma-
« ternité divine), a été la voix du même Esprit parlant
« aux Apôtres : en sorte que tous les mystères qui ont eu
« besoin de supplément, de confirmation ou de témoi-
« gnage, leur ont été éclaircis, développés et confirmés
« par votre bouche sainte, comme par le fidèle inter-
« prète de cet Esprit de vérité[1]. »

Il est donc vrai, notre foi, fondée, dit saint Paul, sur le témoignage des Prophètes et des Apôtres, l'est plus particulièrement sur celui de la très-Sainte Vierge, que l'Église salue si justement leur Reine.

Contrairement à la maxime : *Testis unus, testis nullus*, le Verbe des verbes est confirmé devant tout le monde et pour toujours par un seul témoin capital : la Bienheureuse Vierge Marie.

Enlevez cet unique témoignage, et non-seulement un anneau, mais l'attache principale de la chaîne évangélique manque : non-seulement une brèche est faite, mais le fondement est enlevé.

Ce qui est contre nature dans l'ordre physique constitue ainsi l'économie, et comme l'équilibre de notre foi : une pyramide reposant sur sa pointe. La foi au grand mystère chrétien, dans tout le monde et dans tous les siècles, repose sur *une seule pointe de témoignage*, sur une seule voix, sur cette même voix dont le *Fiat* avait déterminé ce mystère lui-même.

Quelle position sublime, incomparable ce caractère apostolique ne donne-t-il pas à Marie dans l'économie

[1] Vox tua, o Maria, fuit Apostolis vox Spiritus sancti, quidquid supplementi opus erat, vel testimonii, ad confirmandos singulorum sensus quod acceperant ab eodem Spiritu, ex religioso ore tuo perceperunt. RUPERT., lib. I, *in Cantic.*

de notre foi, et comme il réagit magnifiquement sur celui de Mère de Dieu, d'où il tire toute sa valeur!

Les Apôtres, témoins des seules trois dernières années de la vie de Jésus, comme ils nous le disent, ont cependant confessé les événements antérieurs qu'ils n'avaient pas vus, comme la Nativité et l'Incarnation, avec autant de fermeté que la Transfiguration et la Résurrection, qu'ils avaient vues. C'est même de là qu'ils tirent la notion du *Verbe fait chair*, qui circule dans toute leur doctrine : ce qu'ils ne pouvaient appuyer que sur le seul témoignage de Marie. Or, qui est-ce qui donnait tant de force à ce témoignage, d'équivaloir pour eux à ce qu'ils avaient vu, jusqu'à devenir le fondement de toute leur doctrine? Rien de ce qui recommandait leur propre témoignage ; ni pouvoirs miraculeux, ni dons surnaturels, ni le gage du martyre, si ce n'est le martyre intime de la douleur : Marie avait vécu tranquillement, elle allait mourir paisiblement. Qu'est-ce qui faisait donc la valeur de son témoignage? Une seule chose : sa sainteté suréminente, sa dignité de Mère de Jésus; sainteté et dignité qui ont été les seuls garants de la foi des Apôtres au mystère de l'Incarnation, et par conséquent de la foi de l'univers au Christianisme.

L'univers chrétien, donc, qu'il le sache ou qu'il ne le sache pas, rend à l'éminente sainteté et dignité de Marie un témoignage proportionné à sa foi au Verbe incarné; puisqu'il ne croit au Verbe incarné que parce qu'il croit la Vierge Marie.

CHAPITRE XXII

L'ASSOMPTION.

Nous sommes arrivés au terme de la carrière de la Sainte Vierge, à la consommation des mystères de toute sa vie, à l'issue de ses mérites, au triomphe de la grâce qui les a produits, à son Assomption dans la gloire qui les couronne.

Selon la loi que nous nous sommes faite de ne louer cette Vierge Bienheureuse que *d'après l'Évangile*, nous ne ferons que mentionner, sans nous y appuyer, la tradition apostolique concernant ce grand événement : tradition vénérable que toute l'antiquité certifie, que la foi du monde professe, que l'Église proclame, et qui, venue jusqu'à nous, d'acclamation en acclamation, a pris rang parmi les plus grandes solennités de la Religion et de la Patrie.

Cette tradition nous apprend que la Vierge Marie demeura longtemps sur la terre après l'Ascension de son divin Fils, environ vingt-trois ans, édifiant l'Église de Jérusalem, et achevant, dans la vie la plus humble et la plus résignée, d'amasser ce trésor de mérites dont elle devait toucher le prix. Parvenue à l'âge de soixante-douze ans[1], le bruit de sa fin éclata tout à coup dans le silence de sa vie, et rallia, auprès de sa couche, les

[1] S. André de Crète, Orat. 1, *in Dormitione SS. Deiparæ*, Biblioth. Patr., t. X, p. 655.

Apôtres déjà dispersés pour la conversion de l'univers. Là, une vision angélique leur apparut, et une céleste mélodie de ces puissances supérieures accompagna l'âme de la très-Sainte Vierge au sein de Dieu. Cependant son corps, ce corps très-pur qui avait reçu, pour nous l'enfanter, Dieu lui-même, transporté parmi les chants des Anges et des Apôtres, fut déposé à Gethsemani. Trois jours après, les Apôtres n'ayant pas quitté le virginal tombeau, l'Apôtre Thomas, revenant de plus loin que les autres, et n'ayant pu assister à la mort et à la translation du corps de Marie, demanda qu'il lui fût donné de contempler et d'honorer une dernière fois ce Temple de Dieu. On ouvrit le tombeau; mais le corps n'y était plus : on n'y trouva que les linges dont il avait été enveloppé, répandant au loin un parfum céleste. Saisis d'admiration à la vue de ce mystère, les Apôtres, assistés de l'Esprit de Dieu, l'interprétèrent ainsi : que Celui à qui il avait plu de prendre chair, en sa propre personne, dans le sein immaculé de Marie, le Verbe Dieu, le Seigneur de gloire, qui, par son enfantement même, n'avait pas voulu porter atteinte à l'intégrité de ce corps virginal, s'était complu, après sa propre Ascension, à le transporter incorruptible et immaculé dans la gloire, sans lui faire attendre la commune et universelle résurrection des élus. — Avec les Apôtres se trouvaient à ce grand événement le premier évêque d'Éphèse, Timothée, et Denys l'Aréopagite, qui en parle lui-même dans ses écrits[1].

Nous n'avons pas à discuter cette tradition : d'abord

[1] S. Jean Damascène, *Homil. secund. in Dormit. Beat. Mariæ Virginis.* — Nicéphore, — Sophronius, S. Athanase, etc. — Brev. Rom. xv Augusti.

par respect ; ensuite parce que, comme nous l'avons dit, ce n'est pas tant sur elle que sur l'Évangile que nous appuyons notre foi à ce glorieux mystère. Cependant nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer cette preuve morale de sa parfaite véracité, que si c'eût été une invention, on n'aurait pas manqué de rendre les Apôtres témoins du miracle même de l'Assomption comme ils l'avaient été de celui de l'Ascension ; et que, se bornant à l'induction de l'Assomption du fait seul de la disparition du corps de la très-Sainte Vierge et des circonstances qui avaient accompagné sa mort et sa translation, le récit imprime lui-même, par sa propre réserve, à ces circonstances surnaturelles et à cette induction de l'événement principal, un cachet de véracité plus convaincant que ne l'eût été le tableau de l'événement lui-même.

Cela dit, nous revenons nous renfermer dans l'Évangile, et c'est de là que nous allons voir la très-Sainte Vierge portée et enlevée dans le ciel.

L'induction que les Apôtres tirèrent de la disparition du corps de la très-Sainte Vierge, et des angéliques circonstances de sa mort, sort plus puissante de tous les mystères évangéliques de sa vie, et ce sont là les plus grandes preuves de son Assomption céleste, parce que c'en sont les grandes raisons.

Voici comment nous raisonnons pour établir cette vérité :

Toutes les œuvres de Dieu offrent une magnifique harmonie ; leur fin répond toujours à leur commencement, leur ensemble à leurs parties. C'est là la grande ressource des sciences naturelles pour pénétrer et devi-

ner les secrets de la création, pour en recomposer et évoquer les œuvres détruites. C'est là aussi une des raisons pour lesquelles les hommes du monde, et trop souvent les hommes de science, ont de la peine à croire aux miracles. Ils trouvent que les miracles intervertissent l'ordre que Dieu a établi, et troublent l'harmonie générale du monde : ce en quoi ils auraient raison, s'ils n'omettaient de considérer que ces mêmes miracles servent à établir une harmonie plus haute, puisqu'ils nous font connaître une perfection surnaturelle en vue de laquelle le monde lui-même a été fait. Mais la même loi, le même ordre universel, qui ne permet d'admettre le miracle que pour cet ordre surnaturel, exige que, dans cet ordre, il ait toutes ses suites et toutes ses fins : de telle sorte que, lorsqu'il est opéré, d'autres miracles le suivent pour accomplir ce qui a été commencé. Les miracles ne peuvent déroger au cours naturel des choses que pour une grande fin. D'où il suit que si les choses reprenaient leur cours naturel avant l'achèvement de l'œuvre commencée miraculeusement, cette interruption de l'ordre naturel serait gratuite, nous aurions de merveilleux fondements d'un édifice qui n'aurait pas de faîte : il y aurait désordre : ce qui est impossible dans l'œuvre de Dieu.

Cette vérité s'applique au plus haut degré à la destinée de la très-Sainte Vierge. Si, après une vie telle que la sienne, sa mort avait été semblable à celle des autres hommes, ç'aurait été un miracle plus étonnant que celui d'une mort analogue à sa vie. Une fois entré dans le surnaturel de cette vie, on ne peut en sortir que par le surnaturel : il devient en quelque sorte naturel ; et c'est le naturel même qui y serait un miracle, ou plutôt

une anomalie, puisque tout le repousserait sans que rien le justifiât.

Une application plus immédiate de cette vérité va en accroître la conviction, et nous faire admirer dans leur suite, dans leur enchaînement et dans toutes leurs belles harmonies, les grandeurs et les gloires de la très-Sainte Mère de Dieu.

La mort est l'écho de la vie. Toutes les gloires de la vie de la très-Sainte Vierge, tous ses mystères que nous avons contemplés successivement, doivent venir faire écho à sa mort, s'y accorder en un merveilleux concert, et y composer, dans sa céleste Assomption, comme le mystère de ses mystères, la gloire de ses gloires, la grandeur de ses grandeurs, de même que la voûte d'un vaste et religieux édifice n'est que le rendez-vous harmonieux et la concentration suréminente de toutes les lignes qui jaillissent de ses fondements.

I.—Le premier de tous ces mystères, par nous étudié, celui de sa *Prédestination*, y conclut manifestement. Comment, en effet, pourrions-nous laisser se corrompre dans la terre Celle que nous avons prise dans le ciel? Comment pourrions-nous séparer de son divin Fils montant au ciel, cette Mère, qui y a été prédestinée avec lui, et sans laquelle lui-même n'y aurait pas été prédestiné?

Rappelons-nous, en effet, que, selon que nous l'avons établi, Marie n'est pas seulement la première des créatures prédestinées comme la plus sainte et la plus parfaite image de son Fils, ce qui ne constituerait qu'un degré de supériorité hiérarchique par rapport aux autres élus, et ne suffirait pas rigoureusement pour l'affranchir

de la loi commune du tombeau; mais que sa prédestination sort de la condition de toutes les autres, forme à elle seule une hiérarchie, et se trouve étroitement connexe à celle de son divin Fils, à un titre unique entre toutes les créatures terrestres et célestes, au titre de *Mère de Dieu.*

On peut absolument, disions-nous, concevoir Jésus-Christ sans ses élus : on ne peut le concevoir sans Marie, puisqu'il est son Fils, et qu'il ne serait pas sans elle. Sans elle l'homme en lui ne serait pas Dieu; de telle sorte que c'est par elle qu'il est prédestiné Fils de Dieu. Sa prédestination appelle donc celle de sa Mère : elle l'implique dans un même décret.

Et maintenant, comment celle qui, par cette prédestination unique, se trouve associée à Jésus-Christ, serait-elle séparée de lui dans cette glorieuse destinée dont elle a été le volontaire instrument et qui est l'effet de son concours, pour être rejetée et confondue dans la destinée commune des hommes? La destination doit prendre son niveau, si je peux ainsi dire, avec la prédestination, comme l'eau jaillit à la hauteur de sa source qu'elle va chercher au milieu de l'air. Marie, prise au-dessus des hommes, au-dessus des Anges, au-dessus de toutes les Vertus des cieux par sa prédestination de Mère de Dieu, devait ainsi remonter à toute la hauteur de cette dignité, et y être portée par le poids en quelque sorte de cette dignité même.

Ainsi le premier mystère de la destinée de la Sainte Vierge correspond au dernier, sa Prédestination appelle son Assomption, qui y répond comme un écho.

II. — Le second mystère de cette merveilleuse desti-

née, celui de son Immaculée Conception, ne l'appelle pas moins.

Il y a un rapport naturel entre l'entrée et la sortie de cette vie, entre la conception et la mort : si bien qu'on peut dire que c'est une même chose dans ses deux termes : l'un par où elle pénètre, l'autre par où elle aboutit; et cette chose, c'est notre *mortalité*. La mort qui la consomme prend sa source dans la conception qui la produit. Nous recevons le germe, et comme le poison de la mort avec la vie, et *nous en mourons*, conformément à la sentence première : *Morte morieris*[1].

Et ce germe de la mort se trouve dans notre conception, parce que le péché, qui est lui-même une mort, l'y a déposé dans les premiers auteurs de notre race, en qui nous étions tous contenus. La mort a été l'effet concomitant du péché : *Au même temps que vous en mangerez, vous mourrez de mort*[2]. D'où cette parole de saint Paul : « Le péché est entré dans le monde par un seul homme, « et *la mort par le péché*, et ainsi la mort a passé dans « tous les hommes, par celui en qui tous ont péché[3]. »

La mort, qui termine la vie, est donc la fille du péché d'origine, dans lequel nous la puisons. De là cette belle prière de l'Écriture : *Dominus custodiat introitum tuum et exitum tuum*[4]! Elle demande à Dieu, pour l'homme, qu'il garde son entrée au monde et sa sortie du monde, car ce sont les deux pas les plus périlleux; l'un à l'entrée et l'autre à la sortie : deux piéges qui nous sont tendus et que nous ne pouvons éviter. A notre entrée au monde,

[1] Genèse, II, 17.
[2] *Ibid.*
[3] Rom., V, 12.
[4] Psaume CXX, 8.

le péché originel nous attend; à notre sortie du monde, la mort nous attend. Le péché fait périr nos âmes, et la mort fait périr nos corps; et ces deux morts de l'âme et du corps se relient par un rapport d'origine. Voilà le sort malheureux des enfants d'Adam.

La grâce de notre divin Sauveur Jésus-Christ est venue exaucer la prière du Roi-Prophète. Elle nous délivre de ces deux piéges, à notre entrée et à notre sortie : du péché originel par la renaissance spirituelle, et de la mort par la résurrection. Seulement elle en laisse subsister les suites temporelles : la concupiscence pour l'âme durant la vie, et la corruption pour le corps durant le temps, jusqu'au jour de l'éternité, où notre Rédempteur, les rejoignant à jamais dans sa gloire, nous élèvera, comme il s'est élevé lui-même, au trône de sa félicité.

Maintenant, la destinée de la très-Sainte Vierge ne devait-elle pas être différente en cela de celle de tous les élus? La question même ne peut pas être posée catholiquement; car elle est résolue d'avance par le dogme de l'Immaculée Conception. Préservée du péché originel, qui est la mort de l'âme, Marie a dû être préservée de la corruption qui est la mort du corps, par la même loi qui nous y assujettit. Cette loi, en effet, étant celle du péché, dont elle a été affranchie, il aurait fallu une autre loi toute particulière pour l'assujettir à cette corruption qui en est l'effet. Il aurait fallu un miracle de défaveur contre elle, dans la condition de grâce originelle où elle a été conçue. Dieu ne l'aurait élevée par cette angélique Conception que pour la précipiter de plus haut dans la corruption. Une telle supposition est un blasphème.

Sans doute elle a passé par la mort; mais elle n'y est pas restée. Elle a passé par la mort, non par la corrup-

tion. Elle y a passé parce que son Fils y a passé, et comme son Fils y a passé ; si ce n'est qu'en Lui c'est par sa propre vertu, et en elle par sa grâce : la même grâce qui a prévenu en elle la corruption, comme elle y avait prévenu le péché.

La mort a été dans la très-Sainte Vierge un *fait* non un *effet*. La mort, comme effet du péché, emporte avec elle la corruption de la chair, de cette *chair de péché*, de ce *corps de mort*, comme l'appelle l'Apôtre, qui est en nous un foyer de pestilence et de mauvais désirs, et qui, dans cet état, ne mérite pas d'être réuni à une âme bienheureuse, mais comme un vieux bâtiment insalubre, qu'on laisse tomber en pièces afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture, doit être refait selon le premier plan de sa création. Aussi est-ce à cette *corruption* de la mort qu'a été condamné le coupable auteur de notre race : «Parce que vous avez mangé du « fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger, « *vous retournerez en la terre* d'où vous avez été tiré : *Car « vous êtes poudre et vous retournerez en poudre*[1]. » C'est là ce qui fait proprement l'horreur et l'humiliation de la mort, que nous subissons comme enfants d'Adam, et par suite de sa révolte, dont nous sentons dans notre chair les soulèvements. Mais, d'autre part, Adam innocent n'était pas essentiellement immortel, comme le seront les justes dans la gloire; il était seulement *préservé* de la mort par le fruit de vie : *Habebat posse non mori*, comme dit saint Augustin. D'où il suit que la mort s'offre à nous sous un double caractère : comme condition naturelle et comme effet du péché. Comme effet du

[1] Genèse, III, 20.

péché, emportant avec elle cette corruption d'un corps rebelle, Marie en a été affranchie par sa pureté immaculée : comme condition de la nature première, elle lui a payé tribut. Tribut passager, pour l'acquit de la nature et non du péché, en vue de glorifier Dieu, de partager en tout la destinée de son Fils, et de témoigner que c'était bien notre humanité qu'elle lui avait transmise, dont il avait vécu, et dans laquelle il était mort comme elle mourait elle-même.

En mourant ainsi, la très-Sainte Vierge est moins morte qu'elle n'a déposé sa mortalité dans le tombeau, pour y revêtir la gloire. Elle a été conçue à la gloire à travers la mort, comme elle avait été conçue à la grâce à travers le péché. Conçue à la grâce sous l'enveloppe épineuse du péché sans en avoir reçu la piqûre, elle a été de même conçue à la gloire sous l'enveloppe de la mort sans en recevoir la corruption.

Telle est la belle relation entre le mystère de l'Immaculée Conception et celui de la glorieuse Assomption de Marie. Cette relation est éminemment philosophique, si par ce mot on entend le caractère d'une sagesse dont l'étude ravit l'esprit. Elle n'est pas moins évangélique, puisqu'elle prend sa source dans la virginale pureté de la *Mère du Verbe incarné Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

III. — Que dirons-nous maintenant du mystère central de l'Incarnation, par rapport au même mystère de l'Assomption? C'est de là surtout, comme des entrailles de l'Évangile, que jaillit la raison de ce glorieux mystère.

« Il y a un enchaînement admirable, disait Bossuet, « entre les mystères du Christianisme ; et celui de l'As- « somption de Marie a une liaison particulière avec

« l'Incarnation du Verbe éternel. Car si la divine Marie « a reçu autrefois le Sauveur Jésus, il est juste que le « Sauveur reçoive à son tour l'heureuse Marie ; et « n'ayant pas dédaigné de descendre en elle, il devait « ensuite l'élever à soi, pour la faire entrer dans sa « gloire. Il ne faut donc pas s'étonner si la Bienheu- « reuse Marie ressuscite avec tant d'éclat, ni si elle « triomphe avec tant de pompe. Jésus, à qui cette « Vierge a donné la vie, la lui rend aujourd'hui par re- « connaissance : et comme il appartient à un Dieu de se « montrer toujours le plus magnifique, quoiqu'il n'ait « reçu qu'une vie mortelle, il est digne de sa grandeur « de lui en donner en échange une glorieuse. Ainsi ces « deux mystères sont liés ensemble ; et, afin qu'il y ait « un plus grand rapport, les Anges interviennent dans « l'un et dans l'autre, et se réjouissent aujourd'hui, « avec Marie, de voir une si belle suite du mystère « qu'ils ont annoncé[1]. »

On conçoit tout ce que la poésie oratoire peut tirer de ces belles harmonies. Elles paraissent comme un jeu, tant elles sont faciles et consonnantes dans leurs accords : mais c'est le grand caractère de leur vérité. Cette harmonie se fait voir en toutes choses dans les œuvres de Dieu, et se révèle au savant et au philosophe, comme au théologien ; dans l'ordre intellectuel et moral comme dans l'ordre sensible ; dans l'ordre de la grâce comme dans l'ordre de la nature ; et plus encore dans l'ordre de la grâce, parce que, plus on s'élève, plus on se rapproche de Dieu, et plus on se rapproche de Dieu, plus on se rapproche de la source de toute harmonie.

[1] Premier sermon pour la fête de l'Assomption.

Celle que forment entre eux ces deux mystères de l'Incarnation et de l'Assomption a toute la beauté d'un concert céleste, et toute la rigueur d'une démonstration.

Si le Fils de l'homme, conviant les élus aux splendeurs de son royaume, doit leur dire : *Venez, les bénis de mon Père ; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger : j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire : j'ai été nu, et vous m'avez vêtu : j'ai été captif, et vous m'avez visité ; parce que, autant de fois vous avez fait ces choses au plus petit d'entre mes frères, autant de fois vous l'avez fait à moi-même,* avec quel empressement n'a-t-il pas dû aller au-devant de cette créature *bénie entre toutes*, qui l'a reçu en personne, qui lui a donné la vie même, qui l'a formé de son sang, vêtu de sa chair, nourri de sa substance, élevé pour le salut du monde, et pour cette gloire céleste dont son humanité jouit, et qu'en ce sens il lui doit?

« Venez, lui fait dire un pieux disciple de saint Bernard, venez, ô ma bien-aimée! Comme personne ne m'a plus donné que vous dans mon humilité, je ne veux aussi combler personne plus richement que vous dans ma gloire [1]. Vous m'avez communiqué dans mon Incarnation ce qui était de la nature de l'homme : je veux vous communiquer dans votre Assomption ce qui est de la grandeur de Dieu [2]. Vous avez renfermé le Dieu Enfant dans votre sein : vous recevrez le Dieu immense

[1] Veni, electa mea! Nullus mihi plus ministravit in humilitate mea, nulli abundantius volo ministrare in gloria mea. — L'abbé Guarric, *Serm.*, 2, *de Assumpt. B. Virg.*

[2] Communicasti mihi quod homo sum, communicabo tibi quod Deus sum. *Ibid.*

dans sa gloire. Vous avez été le logis du Dieu pèlerin : vous serez le palais du Dieu régnant. Vous avez été le pavillon du Dieu combattant : vous serez le char de triomphe du Dieu vainqueur. Vous avez été le lit de l'Époux incarné : vous serez le trône du Roi couronné. » O admirable réciprocité de réception! c'est ainsi qu'un Dieu rend l'hospitalité : c'est ainsi que l'amour s'acquitte.

Cette réception de Marie par son divin Fils dans le ciel, étant ainsi en raison de celle qu'elle lui a faite sur la terre, doit devancer celle de tous les élus. Comme elle l'a reçu la première et d'une manière ineffable, avant tout autre, dans l'Incarnation : avant tout autre, et d'une manière ineffable, elle a dû en être reçue dans son Assomption. Elle ne l'a pas seulement reçu, elle l'a attiré, attiré par l'humilité, la foi, la pureté, la charité de son âme : c'est pourquoi elle a dû être attirée, comme elle l'a attiré, par un mystère tout spécial de grâce et de gloire ; et elle a dû être attirée, élevée ainsi, dans son corps comme dans son âme, parce qu'elle l'a attiré par son âme comme dans son corps. Elle a dû porter dans le ciel la marque sensible de sa Maternité, qui est le titre de sa béatitude, ce corps, par lequel elle a conçu son Dieu par le plus grand de tous les prodiges. Elle a dû porter dans la gloire ce sein qui l'a porté lui-même dans son abaissement, qui l'a allaité dans son enfance, afin d'être honorée et fêtée par les Bienheureux dans sa prérogative de *Mère de Dieu*, comme Jésus a voulu l'être dans son titre de *Fils de l'homme*. Pour être glorifié dans ce titre de Fils de l'homme, le Christ est monté au ciel dans son corps. Par la même raison, il a dû élever à côté de lui ce corps de Marie qui a

fourni la matière du sien, pour témoigner de cette qualité de FILS dans laquelle il a voulu recevoir les adorations au plus haut des cieux, comme il les avait reçues sur la terre.

Ces belles inductions sont d'autant plus rigoureuses, que l'Incarnation a opéré entre le Fils et la Mère une communication, et comme une pénétration de propriétés physiques et morales qui ne permet pas d'admettre, sans atteinte à Jésus-Christ, que Marie ait été la proie du tombeau.

Selon que nous l'avons vu plusieurs fois, en effet, Marie a été faite par le Verbe lui-même en vue de le produire dans son humanité. Dieu lui-même a fait sa Mère de sa propre main; et il l'a faite comme il a voulu en être fait. Il a mis en elle comme la provision de toutes les propriétés qu'il devait y puiser dans sa conception et dans sa naissance. Il a préparé son humanité physique et morale dans l'humanité même de Marie. De sorte que Marie est comme un *Jésus-Christ commencé*, selon le mot de Bossuet. C'est ce *Tabernacle qui n'est pas de notre création*, cette *Arche* sainte, faite et ornée par son hôte, comme le temple et le sanctuaire d'où il devait sortir et venir à nous *plein de grâce et de vérité*[1]. C'est pourquoi, comme il devait être *plein de grâce*[2], elle a été *pleine de grâce;* comme il devait être le *fruit béni* de son sein[3], elle a été *bénie* pour le porter[4]; comme il devait être la *fleur*, elle a été la *tige*[5].

[1] Jean, I, 14.
[2] Luc, I, 28.
[3] Luc, I, 42.
[4] *Ibid.*
[5] Isaïe, II, 1.

De sorte qu'on peut dire que toute l'humanité du Verbe était impliquée en germe dans Marie, d'où elle est sortie comme la fleur de sa virginité.

Aussi voyez avec quel respect, avec quel soin pieux, si j'ose ainsi dire, il a préservé cette virginité de toute atteinte dans sa conception et dans son enfantement : il faut même dire qu'il l'a accrue, qu'il a élevé Marie à une union plus étroite encore avec sa Sainteté en sortant d'elle, en devenant son Fils, en accomplissant et consommant les mystères de salut pour lesquels il a voulu l'être.

Comment concevoir, après cela, que ce même sein virginal, prévenu de tant de pureté, orné de tant de grâces, comblé de tant de bénédictions, enrichi de tant de sainteté, comme la substance et la forme de Jésus-Christ lui-même, ait été livré à la corruption du tombeau, soit devenu cette horrible décomposition qui nous fait reculer d'horreur, *ce je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue?* Comment admettre que cette même puissance et ce même amour, qui ont conservé sa chaste intégrité avant l'enfantement, pendant l'enfantement et après l'enfantement, l'aient oubliée, ou plutôt se soient oubliés jusqu'à la laisser devenir l'opprobre de notre nature et l'infamie de notre condition dans le tombeau? Loin d'avoir la hardiesse de le dire, j'ai horreur de le penser, dit saint Augustin : *Sentire non valco, dicere pertimesco.* Si le Fils de Dieu, ajoute-t-il, a eu la puissance de conserver vierge le corps de Marie dans son enfantement, il a encore eu la même puissance pour la conserver incorruptible dans son tombeau. S'il en a eu la puissance, il en a eu la volonté; s'il en a eu la volonté, il l'a fait.

Il y a plus : s'il est vrai, d'après ce que nous avons établi ci-dessus, que Marie, pour être la digne Mère de Jésus-Christ, ait été comme un *Jésus-Christ commencé* avant la venue de Jésus-Christ, il est vrai qu'elle a été, après son Ascension, comme un *reste de Jésus-Christ*, comme le crépuscule de ce Soleil de justice, formé des mêmes rayons. Et en effet : la chair de Jésus ayant été tirée de la chair de Marie, la chair de Marie est la chair de Jésus, *caro Jesu*, *caro Mariæ;* et d'autant plus la chair de Jésus, qu'elle la lui a transmise vierge, et qu'il l'a gardée incorruptible. D'où il faut conclure que Jésus-Christ devait à sa propre chair de la conserver incorruptible dans sa Mère.

Et comme toute la confiance chrétienne repose sur la foi au *Verbe incarné*, le Fils de Dieu devait encore à cette confiance de témoigner que la chair qu'il avait emportée dans la gloire n'était pas une partie différente de son tout; tellement que, pendant qu'une partie de cette chair aurait été dans le ciel, l'autre partie aurait été la proie de la corruption sur la terre.

Enfin, saint Bernard, tirant une conséquence noble et hardie de ce principe que nous avons posé, de la communication des propriétés entre Jésus et Marie, a dit hautement que l'incorruptibilité du corps de Jésus-Christ, dans son sépulcre, procédait d'une vertu incorruptible qu'il avait tirée de celui de sa Mère : *Non poterat Sanctum videre corruptionem*, *quia de incorrupti uteri virore ortum est*[1]. Privilége qui, comme tous les autres priviléges de pureté, de bénédiction et de grâce, en Marie, provenait sans doute de Jésus-Christ

[1] Serm. 35, *in Cantic.*

en tant que Dieu, pour qu'il les reçût d'elle en tant qu'homme, mais dont, pour cela même, elle était pourvue, comme la tige est pourvue de toutes les propriétés qu'elle doit transmettre à la fleur.

Le Prophète, annonçant la résurrection de Jésus-Christ vainqueur de la mort, lui adresse ces grandes paroles : *Surge, Domine, in requiem tuam* : « Levez-vous, « Seigneur dans votre repos. » Puis il ajoute : *Tu et Arca sanctificationis tuæ*[1]. « Levez-vous, Vous et l'Arche « de votre sanctification. » Quelle est cette Arche, si ce n'est cette Vierge sainte qui a renfermé la Manne du ciel et les Tables de la loi de Dieu, en la personne de son Fils unique, quand elle l'a porté dans son chaste sein? La Manne et les Tables de la loi étant la figure de Jésus-Christ, l'Arche de l'Ancien Testament, qui les renfermait, ne pouvait être que la figure de Marie. Aussi Dieu avait-il expressément commandé qu'on la fît de bois incorruptible, en figure de l'incorruptibilité du corps de la très-Sainte Vierge. C'est pourquoi, exempte de corruption, elle est portée dans la gloire par une Assomption qui n'est que la suite et le complément de l'Ascension de son divin Fils, comme le signifie admirablement le nombre singulier du verbe par lequel le Prophète exprime ce double mystère, *Surge*. « Levez-« vous, Seigneur, dans votre repos, VOUS ET L'ARCHE « de votre sanctification! » Comme si le Seigneur ne se fût pas levé tout entier, s'il n'eût élevé après lui sa Sainte Mère.

Tel est le bel enchaînement, telles sont les riches harmonies des mystères de l'Incarnation et de l'Assomption,

[1] Psaume CXXXI, 8.

qui font de ce dernier mystère la conséquence philosophique autant qu'évangélique du premier, comme nous avons vu qu'il l'était des mystères antérieurs de l'Immaculée Conception et de la Prédestination de Marie.

IV. — Il ne l'est pas moins du mystère de la Rédemption. Nous avons déjà indiqué ce rapport dans le chapitre précédent. Qu'il nous suffise de dire que, la gloire de l'Ascension de Jésus-Christ étant le fruit de ses souffrances, il doit y avoir entre l'Ascension et l'Assomption le même rapport qu'entre la Passion de Jésus et la Compassion de Marie.

Le rapport direct de l'Ascension et de la Passion du Sauveur résulte de toute la sainte Écriture ; mais il a été plus particulièrement promulgué par cette parole que lui-même, après sa résurrection, fit entendre aux disciples d'Emmaüs, qui se scandalisaient de ses souffrances : « O insensés et de cœur lent à croire tout ce qu'ont dit « les Prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît « ces choses et entrât ainsi dans sa gloire[1] ? »

D'autre part, le rapport immédiat de la Passion du Fils et de la Compassion de la Mère a été promulgué de la manière la plus énergique dans l'Évangile, par cette prophétie du vieillard Siméon, parlant du Fils à la Mère : « Celui-ci a été posé pour être en butte à la con« tradiction, *à ce point que*[2] le même glaive qui percera « son âme transpercera la vôtre. » *Et tuam* IPSIUS *animam pertransibit gladius :* comme si l'âme du Fils et celle de la Mère fussent tellement unies et *conglutinées*, comme

[1] Luc, XXIII, 25, 26.
[2] Traduction de Grotius.

l'Écriture dit de l'âme de David et de celle de Jonathas, que la douleur de la Mère fût la plus haute expression de celle du Fils, et que le glaive qui témoigne cette douloureuse union dût la fixer et la consommer. Union merveilleuse, qui épuise toute énergie d'expression, et dont la justification nous apparaît dans cette parole de l'Évangile : *Stabat autem* JUXTA CRUCEM *Jesu Mater ejus*.

Nous avons sondé en partie la profondeur de cet océan de la Compassion de Marie, et nous avons reconnu tout ce qu'elle avait de sympathique à la Passion de l'Homme-Dieu, à ce point que cette Passion même a dû en être augmentée, et que Jésus a souffert, comme il avait été prédit, dans l'âme de sa Mère, autant qu'elle souffrait dans le corps de Jésus.

Pénétration sublime de souffrances, qui nous donne la mesure de la pénétration de gloire qui en a été le fruit! Car, si c'est par ces souffrances que le Fils est entré dans sa gloire, comment la Mère, si étroitement associée à celles-là, aurait-elle été étrangère à celle-ci? Comment, ayant été si vaillamment au combat, n'aurait-elle pas été au triomphe? Comment, ayant été si généreusement à la peine, n'aurait-elle pas été à l'honneur? N'en doutons pas : comme Marie était debout près de la croix au Calvaire, elle siége près du trône dans le ciel; d'autant que cette même croix, qui a fait le supplice de Jésus, faisant sa gloire et son triomphe, ce n'est pas autre chose en quelque sorte pour Marie de triompher avec Jésus-Christ que d'avoir compati avec lui : toujours jointe à sa croix, dans le ciel comme sur la terre.

La douloureuse Compassion de Marie entre donc, comme les autres mystères évangéliques de sa vie, dans sa glorieuse Assomption.

V. — Mais ce n'est pas seulement le rapport de chacun des mystères de la vie de la Sainte Vierge et de Jésus-Christ les uns avec les autres, qui produit cette conclusion. C'est aussi et surtout le rapport d'ensemble de ces mêmes mystères. Cet aperçu est puissant de vérité, et il est si évangélique qu'il suffit de l'énoncer pour le faire admettre.

Il n'y a pas un seul mystère de Jésus-Christ qui n'ait son accompagnement et comme son écho dans un mystère correspondant de la très-Sainte Vierge; et ce parallélisme des mystère du Fils et de ceux de la Mère est si constant, qu'il n'est pas possible de ne pas y voir une loi. Ainsi le premier de ces mystères, celui de la Prédestination de Jésus-Christ, implique nécessairement celui de la prédestination de Marie, puisque ce n'est qu'en tant qu'homme, Fils de Marie par conséquent, qu'il est Prédestiné. — Le second mystère de Jésus-Christ, celui de sa Préconisation prophétique, ne se présente pas à nous sans associer Marie à la même grandeur : la Femme, la Vierge, est toujours montrée par les Prophètes en même temps que sa Semence, que le Fils, dont le propre nom de *Fleur*, de *Germe*, de *Fils*, qui lui est toujours donné dans les Saintes Écritures, appelle nécessairement celui de *Tige*, de *Femme*, de *Mère* qui lui est correspondant : Marie peut dire comme Jésus-Christ : *C'est de moi que Moïse a écrit : En tête du livre il est question de moi*[1]. — Le mystère, le grand mystère de l'avénement de Jésus-Christ, de l'Incarnation du Verbe, ne fait qu'un avec celui de l'Annonciation, de la Maternité divine : le même mystère qui produit un Homme-Dieu fait une Mère de Dieu.

[1] Psaume xxxix, 8; Heb., x, 7.

— Le mystère de la Visite de Jésus-Christ à son Précurseur, et de la sanctification qu'il lui apporte, marche avec celui de la Visitation de Marie à Élisabeth ; et le Saint-Esprit, par la bouche de celle-ci, ne bénit pas le *Fruit* sans bénir le *Sein* de Marie. — Le mystère de la Nativité présente l'*Enfant avec Marie sa Mère*, reflétant sur elle l'éclat de sa divinité, et de la gloire que les Anges, les Bergers et les Rois lui décernent. — Le mystère de la Présentation s'enchaîne à celui de la Purification, et l'association de la Mère au Fils dans la grande destinée d'être *en butte à la contradiction pour que les pensées des cœurs soient révélées* va, dans la prophétie du vieillard Siméon, jusqu'à transpercer l'âme de la Mère du même glaive de douleur qui pénétrera dans celle du Fils. — La fuite en Égypte et le retour à Nazareth nous font voir l'*Enfant et la Mère* étroitement unis dans le péril et dans le salut, et confiés, comme un seul dépôt, à la garde et à la fidélité de Joseph. — La manifestation de la sagesse de l'Enfant-Dieu au Temple, parmi les docteurs, ne peut se séparer de la manifestation de sa soumission prolongée à Marie pendant vingt années, et de la fidélité avec laquelle cette *Mère gardait toutes ces choses en son cœur.* — Le début de Jésus-Christ dans la carrière de ses prodiges et la manifestation de sa gloire par le miracle de Cana, fait éclater le glorieux mystère de la puissante intercession de Marie qui l'obtient de ce divin Fils, jusqu'à lui faire avancer l'heure de cette gloire. — Enfin, quand cette heure est venue, cette grande heure de sa Passion et de sa mort qui doit être celle de notre rédemption et de son triomphe, le Sauveur du monde veut que sa Mère soit à ses côtés, qu'elle partage ses souffrances

libératrices, ce calice d'amertume et de mort qui doit épuiser la colère céleste : il veut que sa Compassion réponde à sa Passion, et qu'elles se redoublent réciproquement pour concourir à la même fin : nous enfanter à la vie de Dieu; jusqu'à constituer Marie *notre Mère*, par le même mystère qui rend Dieu *notre Père*.

On le voit : tous les mystères de Jésus marchent ainsi accompagnés d'un mystère correspondant de Marie. Ce sont comme deux voix, deux instruments, inégaux de ton, mais formant toujours un parfait accord d'harmonie. Marie est comme cette nuée sur laquelle le soleil, par la réflexion de ses rayons, vient se représenter lui-même en une clarté brillante formant un autre soleil autour de lui, par ce phénomène lumineux qu'on appelle *Parhélie*. Ainsi, autour de chaque mystère, de chaque grandeur et de chaque gloire de Jésus-Christ, il y a un mystère lumineux, une grandeur et une gloire correspondante en Marie. C'est un fait, et un fait si constant, qu'il suppose une économie, une loi.

Comment se pourrait-il maintenant que le mystère de l'*Ascension* fût le seul mystère de Jésus-Christ qui n'eût pas son *Parhélie* dans un mystère conforme en Marie? Comment deux destinées si merveilleusement entrelacées dès leur origine et dans tout leur cours feraient-elles divorce à leur terme : anomalie d'autant plus choquante, que c'est en vue du terme qu'elles ont été si étroitement associées dans leur prédestination et dans leur cours?

L'Assomption de la très-Sainte Vierge vient donc, avec l'Ascension de Jésus-Christ, compléter admirablement le merveilleux *duo* de leurs destinées, autant qu'elle sort, qu'elle s'élève, selon que nous l'avons vu,

de tous les mystères de la vie de la Sainte Vierge considérés séparément.

VI. — Le mystère général de cette angélique vie, je veux dire cette plénitude de grâces et de vertus qui la composent, a dû d'ailleurs aboutir et affluer à la gloire comme un fleuve à son Océan.

Il y a encore là pour nous une richesse de vérité qui tente notre exploration, et que nous ne saurions négliger dans ce chœur général des gloires de la très-Sainte Vierge.

La gloire répond à la grâce. La grâce est une gloire commencée, et la gloire est une grâce consommée. Il suit de là que si une existence se trouvait tellement pénétrée et investie de grâce qu'elle ne respirât pas en quelque sorte en dehors de ce divin élément, elle serait transfigurée en gloire sans passer par la corruption. Mais n'y aurait-il que le péché originel, qui touche tout enfant d'Adam, quelle qu'ait été sa renaissance et sa sainteté postérieure, cela suffit pour l'assujettir à cette loi de la mort qui en est le fruit, comme la vie est celui de la grâce.

Marie, conçue dans la grâce, a été, par cela même, préconçue dans la gloire, en ce sens que, sauf le passage de la vie humaine, elle appartenait dès lors à cette gloire, et que ce passage même n'a été qu'un acheminement, qu'un progrès, qu'une assomption, pour ainsi dire, de grâce et de vertu par où elle a été portée plus haut dans le ciel.

Pour mesurer cette merveilleuse assomption, dont l'Assomption dernière de Marie n'a été que le plus haut degré, il faut nous représenter que la première des grâces sanctifiantes qu'a reçues Marie, ou plutôt

qui a reçu Marie, qui l'a prévenue à son arrivée dans ce monde, si éloignée qu'elle soit en plénitude de celles qu'elle n'a cessé d'acquérir ensuite jusqu'à sa mort, passait cependant déjà toute proportion avec le comble de la grâce dans tous les autres Saints, dans les Anges et les plus hautes Vertus des cieux. Ceci n'est pas une creuse imagination : pour en faire sentir l'exactitude, il suffit de dire que ce premier degré de la grâce en Marie, ayant trait à sa vocation, était dans la proportion de son auguste dignité de Mère de Dieu, et que par conséquent, comme il n'y a aucune proportion entre la dignité de Mère de Dieu et toute la grandeur réunie des Anges et des Saints, cette dignité n'étant pas seulement supérieure, mais d'un autre ordre, il n'y a pareillement pas de proportion entre ce premier degré de grâce et de gloire en Marie et le comble de la grâce et de la gloire dans tous les élus.

Tel est le point de départ de l'Assomption de Marie.

N'aurait-elle reçu aucune autre grâce que cette première grâce, qu'elle primerait déjà toute la création; et comme elle a été tellement possédée et investie de cette vertu de Mère de Dieu, qu'elle a toujours agi dans cet ordre sans en être jamais sortie, elle aurait passé dans la gloire, au même degré, par la transfiguration naturelle en quelque sorte de cette grâce insigne.

Qu'est-ce donc si nous venons à considérer que cette grâce n'a cessé de croître en Marie, par la double action de l'opération de Dieu et de la coopération de Marie! Je dis n'a cessé, non de temps en temps, mais à toute heure, à tout instant, à tout soupir de sa vie; et de croître, non par addition, mais par multiplication : car tel est, pour ainsi parler, le calcul de la grâce, dont

chaque âme fidèle peut faire proportionnellement l'opération dans son commerce avec Dieu, que ce n'est pas seulement *une* grâce de plus que la munificence divine nous accorde, en retour de notre fidélité, mais le double, triple ou quadruple de la mesure de grâce que nous avions déjà. La grâce, en un mot, est essentiellement progressive, parce qu'elle se multiplie par la fidélité.

A quel degré inouï de grâce et de sainteté n'arriverait pas une âme fidèle! à quelle sublimité a dû arriver la très-Sainte Vierge Marie, elle qui n'a cessé de croître, non de grâce en grâce, mais de plénitude en plénitude de grâce, dont la première avance était déjà dans la mesure de sa prédestination de Mère de Dieu !

Quand l'Ange la salua *pleine de grâce*, et *bénie entre toutes les femmes*, il saluait déjà sa Reine, qui aurait été dès lors s'asseoir au plus haut siége de la Cour céleste si l'heure de son Assomption eût sonné. Mais qui dira ce que l'événement de l'Incarnation dut apporter de nouvelle plénitude de grâce dans son âme, en y apportant l'Auteur même de la grâce, le Verbe éternel, Dieu lui-même? Marie fut dès lors, ce semble, aussi comblée, aussi pénétrée de grâce et de sainteté qu'une pure créature puisse l'être. Mais non : Dieu peut toujours accroître indéfiniment la perfection de son ouvrage ; car, plus il l'élève, plus il le rend capable d'être élevé ; plus il le remplit, plus il l'agrandit : c'est un Océan dont les flots creusent le lit et reculent les rives en les remplissant ; et ainsi la plénitude de grâce en Marie accroissait toujours sa capacité.

Et cette plénitude ascendante de grâce en Marie correspondait à une plénitude coopérante de mérites et de vertus, fruits de cette grâce et de sa fidélité : vertus qui

ne ressemblaient pas aux nôtres, par ce malheureux alliage qui en fait si souvent des défauts, ou même par ces faiblesses et par ces chutes qui en renversent si souvent l'édifice et nous obligent toujours à le relever; vertus qui ne ressemblaient pas non plus à celles des Anges, qui n'ont pas la propriété de croître et de mériter : mais vertus qui étaient immuables comme celles des Anges, et méritoires comme celles des hommes; de sorte que, sans perdre le mérite des voyageurs, Marie avait l'avantage de ceux qui sont arrivés au terme bienheureux.

Ainsi Marie réalisait en perfection, par le secours de la grâce, ce vœu de son royal ancêtre : « Heureux l'homme « qui, par le secours que vous lui prêtez, dispose des « degrés dans son cœur, par où il s'élève de cette vallée « de larmes, allant ainsi, de vertu en vertu, jusqu'à la « vue du Dieu des dieux dans Sion [1]. » Ainsi Marie s'éleva jusqu'au jour de sa mort où, par l'effet inverse de cette parole du livre de la Sagesse, *Corpus quod corrumpitur aggravat animam* [2], son âme fut tellement sanctifiée, qu'elle souleva son corps : phénomène de grâce qui, dans quelques saints, s'est produit passagèrement et faiblement; mais qui, dans Marie, a dû l'élever au plus haut des cieux, de toute la légèreté d'un élément étranger à ce monde, et qui va trouver son niveau dans la céleste région.

J'ai dit de toute la légèreté, j'aurais dû dire de tout le *poids*, du poids de son amour, de son humilité, de sa fidélité, de sa sainteté. Laissez-moi vous exposer là-dessus une belle théorie de saint Augustin.

[1] Ps. LXXXIII, 6, 7.
[2] Sap., IX, 15.

Ce grand homme, dont le génie si complet participait du monde naturel autant que du monde surnaturel, dont il saisissait et rendait si admirablement les rapports, —commentant cette profonde parole de l'Écriture : *Dieu a fait toutes choses en nombre, en poids et en mesure*[1] : en nombre, parce qu'elles sont toutes rangées en un bel ordre comme les unités d'un nombre, dont chacune tient son propre lieu qu'elle ne peut changer ; en poids, parce qu'elles ont toutes une forte inclination de se mettre en leur rang et d'occuper la place qu'elles doivent tenir dans le nombre des œuvres de Dieu ; et en mesure, parce que ce poids leur est mesuré à proportion du rang qu'elles doivent tenir, — fait observer que toute chose a son poids, aussi bien les choses légères que les choses pesantes. Celles-ci ont de la pesanteur, qui n'est la propriété du poids qu'autant qu'il porte en bas, mais qui n'est pas le poids même, qu'il définit ainsi : *Pondus est impetus cujusque rei conantis ad locum suum.* « Le poids est la ten- « dance de chaque chose se hâtant de gagner son lieu. » Ainsi le plus léger des corps, le feu, a son poids qui le porte subtilement en haut, comme la pierre a le sien qui la porte pesamment en bas.

De cette vérité naturelle, ce beau génie s'élève à une vérité surnaturelle admirable : Mon âme, dit-il, a son poids comme tout le reste des êtres, et *le poids de mon âme, c'est mon amour;* c'est toujours lui qui l'entraîne partout où elle va. Mais quel amour a-t-elle reçu de son Créateur pour être son poids ? Est-ce l'amour des créatures ? Non, c'est le pur amour du Créateur. Tant qu'elle se laisse entraîner par cet aimable poids, elle est dans la

[1] Sap., XI, 21.

voie de son repos; si elle s'en détourne, elle entre dans un état de plus en plus violent de désordre et de trouble, étant hors de son centre : qu'elle y retourne, et aussitôt elle sera contente, parce que, selon la loi universelle des êtres, en rentrant dans l'ordre elle trouvera son repos : *Minus ordinata inquieta sunt, ordinentur et quiescunt.* O mon âme! laissez donc aller toutes les créatures où leur poids les emporte, mais suivez le vôtre, qui est votre amour. Votre poids, ô mon âme! ne peut jamais vous porter qu'à aimer le bien. Mais quel bien devez-vous aimer et rechercher de toutes vos forces, si ce n'est le Souverain Bien? Votre poids est l'amour, l'amour est un feu, et le feu ne peut tendre qu'en haut[1].

S'il nous était permis d'ajouter quelque chose à cette magnifique expansion de l'âme humaine, nous dirions que, comme chaque objet a son poids qui l'entraîne vers son centre, chaque centre aussi a ses attraits qui sollitent à y graviter. Et quand cela ne serait pas vrai pour le reste des créatures, cela est certain pour notre âme. Indépendamment de son amour, qui la porte à Dieu comme à son centre, ce divin centre l'attire puissamment à venir se reposer en lui; il l'attire ainsi par les charmes et les attraits de sa beauté souveraine, qui sont les grâces dont il la prévient, dont il la sollicite, dont il l'entraîne, pour opérer en elle ce *poids éternel de gloire* dont parle l'Apôtre[2], et qui est le prix de notre fidélité : attrait si fort, que cette liberté absolue, qui fait la noblesse et la dignité de l'âme, et qui, plus fière que tous les biens créés, peut toujours dire : Je n'en veux point, ne pourrait

[1] S. Augustin, *Confessions*.
[2] II Corinth., iv, 7.

pas tenir à la vision de Dieu, tant elle serait attirée, ravie, enlevée par ce centre de tout bien, avec tant d'impétuosité qu'elle y serait comme engloutie, et que, pour cela, Dieu a dû se cacher en partie à notre âme dans cette vie, pour lui laisser le mérite de sa recherche, et pour se réserver à la vertu.

La très-Sainte Vierge nous présente, dans sa glorieuse Assomption, le plus magnifique triomphe de ces grandes vérités. Elle monte regagner sa place, son rang, dans le nombre général des créatures, et dans l'arrangement de l'univers; son rang de Mère des hommes, de Reine des Anges, de Mère de Dieu. L'ordre universel, on peut le dire, aurait été troublé, et nul être n'aurait été à sa place, si Marie n'eût pas été à la sienne; car, de même que, selon la belle expression de saint Augustin, *la peine est l'ordre du crime*, de même la gloire est l'ordre de la vertu; et la suprême gloire, de la suprême vertu. Toutes les créatures, par ce sentiment et cet instinct de l'ordre, qui est leur loi, ont donc concouru à élever Marie. Mais surtout les créatures supérieures qu'elle devait dominer, les Anges, les Vertus des cieux ont dû incliner leurs phalanges ailées au-dessous d'elle, et la porter dans la plus haute région de la gloire, de tout le poids de leur déplacement.

Marie elle-même y a été portée par le poids de son amour. Cet amour de Marie pour son Dieu, si fort dans son principe qu'il a attiré ce Dieu à devenir son Fils, si prodigieusement accru par l'opération de l'Esprit-Saint qui l'en a rendue Mère, si consommé par toute une vie de fidélité et de martyre, cet amour de Fille, d'Épouse, de Mère de Dieu, le plus spirituel, le plus saint, le plus divin, et par conséquent le plus puissant de tous les

amours, parvenu à son comble, a dû rompre les liens qui le retenaient éloigné de son suprême objet, et emporter la Mère vers le Fils, l'Épouse vers l'Époux, la Fille vers le Père, de toute l'impétuosité, de tout le poids de la nature, de la grâce et de la gloire. C'est cet amour et non la mort qui a séparé l'âme du corps de la Sainte Vierge, et qui les a rejoints aussitôt pour les unir à jamais dans le sein de Dieu. Les traits de la mort sont des traits dissolvants qui amènent la corruption; ceux de l'amour sont des traits vivifiants qui opèrent l'union, la jonction de l'être aimant et de l'être aimé : qu'est-ce donc des traits de l'éternel Amour, unissant son plus digne sujet à son suprême centre!

Ce centre enfin, par ses attraits souverains, a dû enlever, précipiter Marie dans les abîmes infinis de sa beauté, de sa béatitude et de sa gloire. Pour en avoir quelque idée, il faut se représenter que Dieu se communique à sa créature en raison de l'amour, de l'humilité, de la fidélité qu'elle apporte dans son commerce avec lui. La beauté de Dieu répond à l'amour, sa gloire à l'humilité, sa félicité à la fidélité de l'âme. Si donc, d'une part, consumée du céleste amour, Marie exhale en mourant ce chant de son âme embrasée : *Ite, nuntiate Dilecto meo, quia amore langueo, mitigate flammas, temperate incendium, fulcite me floribus, stipate me malis, quia præ amore deficio!* « Allez, rapportez à mon Fils bien-aimé que je « languis d'amour : calmez les flammes qui me brûlent, « tempérez l'incendie qui me dévore, appuyez-moi de « fleurs, soutenez-moi de fruits, car je défaillis d'amour[1]! » d'autre part, le Bien-Aimé de son âme ne la laisse pas

[1] Cantic., II, 5.

*

longtemps dans ce spasme de son amour : il la réveille, de cette voix puissante qui fit sortir Lazare du tombeau, mais qui, prenant pour elle les accents de la plus suave tendresse : « Lève-toi, lui dit-il, hâte-toi, mon amie, ma « colombe, ma toute belle, et viens! » *Surge, propera, amica mea, columba mea, formosa mea, et veni*[1] ! — Si d'une part, après l'Ascension de son Fils, lorsque la gloire éclatante de Jésus reçoit les témoignages apostoliques et les adorations de l'univers, Marie se dérobe au reflet de cette gloire; si elle est plus humble que jamais, si plus que jamais elle est la servante du Seigneur, la servante de ses disciples, jusqu'à disparaître dans l'oubli et l'obscurité de cet anéantissement; d'autre part, le Seigneur *regarde* aussi plus que jamais *ce profond néant de sa servante*, plus que jamais *il élève celle qui s'humilie*, plus que jamais il lui *fait de grandes choses*, et, surprenant la terre, surprenant les cieux par la gloire dont il la couronne, il les fait s'écrier par un concert d'admiration unanime : *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata?* « Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'au- « rore, belle comme la lune, éclatante comme le soleil, « puissante comme une armée rangée en bataille[2]? » — Si d'une part enfin Marie, fidèle en tout et jusqu'à la fin, ne partage pas seulement toutes les contradictions, toutes les humiliations, toutes les souffrances de son Fils, à la vie et à la mort; mais si elle essuie ses sévérités et ses délaissements, si elle lui survit dans la résignation et dans la patience, si elle *soutient l'attente de Dieu* dans un

[1] Cantic., VI, 9.
[2] *Ibid.*, II, 10.

long exil, avec une fidélité incomparable; d'autre part, comme une semence hâtive lève tout à coup au premier souffle du printemps, et, devançant la floraison universelle, embaume l'air de ses parfums, Marie reçoit un effet plus prompt de la vertu vivifiante de son Fils, qui l'élève à cette Béatitude qu'elle a chantée elle-même aux premiers jours de sa Maternité, et dont elle prend possession à son Assomption bienheureuse.

L'Assomption de Marie est ainsi dans la proportion de ses vertus et des grâces qui les ont produites; comme nous avons vu qu'elle était dans le rapport de tous les mystères de sa vie et de ceux de son divin Fils.

VII. — Enfin, ce glorieux mystère est en rapport avec le ministère permanent de la très-Sainte Vierge, que nous avons considéré et justifié tant de fois; le ministère de Mère et d'Avocate des hommes auprès de son divin Fils, et de dispensatrice de ses grâces : objet du culte d'intercession et de louange que lui rendent, de génération en génération, les peuples chrétiens.

Pour remplir ce ministère, il fallait qu'elle fût près du trône de son Fils; — pour recevoir ce culte, il fallait qu'elle fût elle-même sur un trône.

Le concours de Marie au don de Jésus-Christ, dans le mystère de l'Incarnation, qui lui fait une si grande place dans ce mystère, devait lui en assurer une dans ses suites, comme nous en avons vu le témoignage évangélique dans les mystères de la Visitation et du miracle de Cana, et surtout dans celui du Calvaire. Ce concours continu lui assignait une place dans le ciel, et une place aussi élevée et aussi immédiate que l'objet de ce concours. De même, en effet, que l'avénement, et même la mort de Jésus-

Christ n'a pas suffi pour la consommation de son grand ouvrage, et qu'il fallait son Ascension au ciel pour qu'il pût *nous y préparer un lieu*[1], envoyer son Esprit-Saint, et épancher le trésor de ses mérites et de ses grâces sur la terre; de même le concours de Marie à l'Incarnation et à la Rédemption ne suffisait pas, et il fallait que par son Assomption elle pût suivre Jésus-Christ et achever de coopérer avec lui à la consommation du même ouvrage.

L'Ascension du Fils et l'Assomption de la Mère dans le ciel étaient ainsi nécessaires pour répandre une plus grande abondance de grâces sur la terre, en vertu de la même économie qui avait associé la Compassion de Marie à la Passion de Jésus, et son consentement à son Incarnation, pour nous obtenir ces mêmes grâces.

Aussi saint Bernard, considérant la liaison qui est entre ces deux mystères, a dit que si le Fils de Dieu devait retourner à son Père pour envoyer son Saint-Esprit à ses Apôtres, Marie devait retourner aussi à son Fils pour communiquer ses mérites aux hommes : *Maria, sicut et Christus*, dit-il, *ascendens in altum, dedit dona hominibus*[2].

Et elle devait évidemment monter ainsi auprès de son Fils, comme ce Fils était monté lui-même, en son corps, puisque c'est par ce corps virginal qu'elle est sa Mère, comme c'est par sa chair sacrée qu'il est son Fils. C'est sa divine Maternité qui est la source de son crédit, et qui devait par conséquent monter au ciel pour y exercer ce grand ministère d'intercession et de miséricorde qui en est l'apanage.

[1] Jean, XIV, 2, 3.

[2] Sermo 2, *super Missus*.

Elle devait y monter pareillement, et par la même raison, pour y recevoir les hommages et les vœux de l'univers, comme sa Reine et la Cause de sa Réparation.

Tous les siècles qui l'avaient précédée ne l'avaient tant associée à l'avénement et à la gloire du Rédempteur du monde, tous les Justes ne l'avaient tant désirée, tous les Prophètes ne l'avaient tant célébrée que parce qu'ils la voyaient de loin dans cette gloire. Tous les siècles qui ont suivi, toutes les générations qui se sont succédé et toutes celles qui passent ne l'appellent *Bienheureuse*, ne la bénissent et ne l'invoquent par des acclamations si unanimes, que parce qu'ils la voient pareillement dans ce siége céleste de la béatitude. Les Anges ne l'ont si profondément saluée par la bouche de l'un d'eux que parce qu'ils voyaient en elle leur Souveraine, et qu'ils devaient répéter en chœur, en la recevant dans le ciel, cet hommage que le divin Messager était venu lui apporter sur la terre : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Sei-« gneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les « femmes. » Les démons n'ont déchaîné contre elle tant de rage, et son culte n'a suscité de si noirs attentats de l'Enfer, que parce qu'elle lui écrase la tête, et qu'elle exerce sur l'ennemi de Dieu et des hommes la puissance de son divin Fils. Elle-même enfin n'a eu d'une manière si admirable la conscience des grandeurs que Dieu lui a faites, et des bénédictions que toutes les générations devaient lui adresser, elle ne les a chantées d'une manière si prophétique et si sublime dans son cantique, que parce que la Vérité même, le Verbe éternel qu'elle portait dans son sein, et l'Esprit-Saint qui transportait son âme, faisaient violence à son humilité pour lui faire confesser sa gloire. Tous les âges, tous les êtres ne la

contemplent ainsi comme l'Affaire de tous les siècles, et comme le Bien commun de toutes les créatures, que parce qu'elle leur apparaît, de toute part, élevée au-dessus de tout ce qui existe, dans les profondeurs de l'éternité, et dans les splendeurs de la béatitude et de la gloire.

Ce n'est donc pas un vain transport oratoire, c'est le sentiment de la vérité la plus universellement attestée, comme la plus philosophiquement appuyée sur l'Évangile, qui nous fait conclure cette étude par ce chant de la bouche la plus éloquente qui fût jamais :

« Cieux, s'il est vrai que par vos immuables accords « vous entreteniez l'harmonie de cet univers, entonnez « sur un chant nouveau un cantique de louanges : ces « Vertus célestes, qui règlent vos mouvements, vous in- « vitent à donner quelque marque de réjouissance. Pour « moi, s'il est permis de mêler mes conceptions à des « secrets si augustes, je m'imagine que Moïse ne put « s'empêcher, voyant cette Reine, de répéter cette belle « prophétie qu'il nous a laissée dans ses livres : *Il sor-* « *tira une Étoile de Jacob, et une branche s'élèvera d'Is-* « *raël.* Isaïe, enivré de l'esprit de Dieu, chanta, dans un « ravissement incompréhensible : *Voici cette Vierge qui* « *devait concevoir et enfanter un Fils.* Ézéchiel reconnut « cette Porte close, par laquelle personne n'est jamais « entré ni sorti, parce que c'est par elle que le Seigneur « des batailles a fait son entrée. Et au milieu d'eux, le « Prophète royal David animait une lyre céleste par cet « admirable cantique : *Je vois à votre droite, ô mon Prince,* « *une Reine en habillement d'or, enrichi d'une merveilleuse* « *variété. Toute la gloire de cette Fille de Roi est intérieure;* « *elle est néanmoins parée d'une broderie toute divine. Les*

« *vierges après elle se présenteront à mon Roi; on les lui* « *amènera dans son temple avec une sainte allégresse.* Cepen- « dant la Vierge elle-même tenait les esprits bienheureux « dans un respectueux silence, tirant encore une fois de « son cœur ces excellentes paroles : Mon ame exalte le « Seigneur de tout son pouvoir, et mon esprit est saisi « d'une joie infinie en Dieu mon Sauveur; parce qu'il a « regardé le néant de sa servante, et voici que toutes « les générations m'estimeront bienheureuse[1]. »

[1] Bossuet, *Premier sermon sur la fête de l'Assomption.*

CONCLUSION

Nous avons entrepris, dans cette seconde partie de notre ouvrage, de faire disparaître l'objection la plus banale, et tout à la fois la plus spécieuse, qui se produise contre la doctrine dont nous avons exposé le plan dans la première Partie; objection qui se trouve à divers dergés dans tous les esprits, et qui fait le mérite de la fidélité, quand elle n'en est pas l'écueil, quand elle n'est pas l'arme de l'opposition et de l'hérésie, l'objection tirée du peu d'état qui est fait de Marie dans l'Évangile, et des sévérités divines dont elle y est l'objet.

Cette objection n'existe plus.

A sa place, sur le même terrain où elle se retranchait, s'élève, nous le croyons, la justification complète de la doctrine catholique concernant la très-Sainte Vierge, ses grandeurs et ses gloires, le culte d'honneur et d'intercession qui lui est dû.

Cette doctrine plonge ses racines dans le sol de l'Évangile, elle les y étend, elle les y entre-croise et entrelace à tous les fondements de la foi, à tous les mystères du Sauveur, et elle s'en élève comme un arbre vigoureux, qui pompe le suc évangélique, et qui, étendant ses branches dans toutes les directions du Christianisme, porte au loin le fruit de vie : Jésus-Christ.

Ce résultat, en faisant disparaître l'objection qui l'a provoqué, nous autorise à adresser nous-même une objection à ceux qui nous l'ont faite : c'est de ne pas savoir lire dans l'Évangile; d'oublier que c'est un livre divin, c'est-à-dire spirituel et mystique, dans le bon sens du mot, un livre dont *la lettre tue et dont l'esprit vivifie.*

Car, d'où tire-t-on cette objection, cette impression contre la Sainte Vierge, dans l'Évangile, si ce n'est de *la lettre*, de la lettre seule ; de ce qu'elle ne dit rien de la Vierge ou de ce qu'elle en parle médiocrement? Et d'où avons-nous tiré nos réponses, si ce n'est de *l'esprit*, qui de toute part la préconise et la glorifie?

Sans doute on peut abuser du procédé d'interprétation mystique, du procédé de *l'esprit :* mais il a toujours cet avantage sur le procédé exclusif et judaïque de *la lettre*, que l'usage même de celui-ci ne vaut rien.

Et quant à avoir abusé du procédé de *l'esprit*, nous ne croyons pas en avoir encouru le reproche.

Ce reproche pouvait nous venir de trois côtés : des sages sectateurs de la lettre, des orthodoxes de l'esprit, et des tenants de la raison.

Or, nous osons le croire, les sectateurs de la lettre reconnaîtront que nous ne l'avons pas dissimulée ni négligée, que nous l'avons religieusement suivie, et que ce n'est même qu'en la serrant de près et qu'en l'exprimant que nous en avons fait surgir l'esprit ; — les orthodoxes de l'esprit ne trouveront rien dans nos interprétations qui sorte de la doctrine consacrée, et qui ne s'inspire de ses oracles les plus purs; — et enfin les

tenants de la raison apprécieront la part continue que nous lui avons faite dans ces *Études*, et la justification du titre de *philosophiques* que nous leur donnons.

Si nous ne nous abusons pas dans cette appréciation de notre travail, par les dispositions que nous y avons apportées, il offre donc toutes les garanties évangéliques, dogmatiques et philosophiques de vérité : garanties qui, en se confirmant et en s'éprouvant les unes les autres, forment une plénitude de conviction.

Cette conviction, c'est que la Mère du Christ est avec lui dans un tel rapport, que nous ne pouvons séparer la bénédiction et l'invocation de la Mère de l'adoration du Fils : non-seulement par devoir pour la Mère, mais par devoir pour le Fils, pour Dieu : par l'unité même de ce religieux système.

Comme Dieu a voulu se communiquer à nous par son Fils Jésus-Christ, ce Fils a voulu se manifester et se donner à nous par sa très-Sainte Mère : celle-ci fait partie de la manifestation de Jésus-Christ, et de ses opérations divines.

C'est ce qui résulte de cette pénétration de tous les mystères du Christ et de Marie que nous avons constamment observée et admirée dans l'Évangile. C'est là proprement la démonstration que nous nous sommes proposée, et qui sort de toutes les pages de ce volume.

Pour la concentrer en un dernier aperçu qui en formule brièvement la vérité et qui la fixe dans les âmes, nous dirons que les grandeurs que nous révérons en Marie ne se composent que des abaissements de Jésus-

Christ : de sorte que ce sont ces divins abaissements que nous professons dans le culte de ces grandeurs.

Tous les abaissements du Fils de Dieu sont contenus dans son incarnation, dans son anéantissement de Fils de Marie. Et comme c'est ce divin anéantissement qui produit en Marie la souveraine grandeur de Mère de Dieu (Dieu ne pouvant qu'élever à soi tout ce à quoi il s'abaisse), nous avons raison de dire que les grandeurs de Marie ne sont que les abaissements de Dieu.

Mais ces abaissements sont tout le Christianisme : c'est par eux que l'Inaccessible et l'Invisible, que la nature et le péché nous dérobaient, *s'est fait chair et a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité :* c'est par eux qu'il est venu nous relever jusqu'à son Père, et qu'il s'offre à nos prises comme Sauveur.

Le culte des grandeurs de Marie, qui manifeste ces divins abaissements, et qui les assujettit en quelque sorte à notre portée, est donc par excellence le culte chrétien.

Et comme il n'y a que ce qui est élevé qui s'abaisse, les élévations du Verbe se font sentir dans ses abaissements, et sa divinité n'est pas moins professée que son humanité dans ce culte de Marie, qui est ainsi comme le virginal réflecteur de Jésus-Christ.

Aussi, chose significative, plus on s'éloigne de la foi en la divinité de Jésus-Christ, plus on est antipathique au culte de Marie.

Et cependant, chose étrange, on ne fonde cette opposition au culte de Marie que sur ce qu'il usurpe, dit-on,

celui de Jésus-Christ : on nous reproche de mettre la Mère à la place du Fils, comme si l'on était plus jaloux que nous de défendre cette place.

Cette subtilité n'est pas difficile à démêler.

Nous mettons en effet la Mère à la place du Fils : vous avez parfaitement raison : mais à la place du Fils telle que vous la faites vous-même ; à une place de simple honneur, non d'adoration. D'où il suit que nous ne paraissons mettre la Mère à la place du Fils, que parce que vous ne mettez pas vous-même le Fils à sa place : nous ne paraissons mettre la créature à la place du Créateur, que parce que vous mettez le Créateur à la place de la créature.

Philosophes, vous ne voyez en Jésus qu'un grand homme : Protestants, vous voyez en lui le Fils de Dieu, mais non l'*Égal*, le *Consubstantiel* du Père ; non Dieu, par conséquent. Je conçois dès lors que le culte que vous lui rendez ainsi n'étant qu'un culte d'*honneur*, si grand qu'il soit, vous trouviez que celui que nous rendons à sa Mère usurpe ce culte. Je conçois que vous soyez jaloux de le défendre, comme le poste de votre incrédulité à Jésus-Christ. Mais cessez de vous poser en zélateurs d'un culte que nous n'usurpons que parce que vous le rabaissez, et souffrez que nous le relevions par cela même ; que nous relevions l'adoration du Fils par la vénération de la Mère ; que nous professions le culte de Jésus-Christ DIEU, par le culte de Marie MÈRE DE DIEU.

Le culte de la Maternité divine de Marie est ainsi par

excellence le culte de la Divinité de Jésus-Christ. Il n'épuise pour elle l'honneur et la vénération que parce qu'il réserve pour lui l'adoration; qu'il la présuppose et qu'il y oblige : il n'élève la Mère que pour exalter le Fils.

Et en exaltant ainsi Jésus-Christ, le culte de Marie superexalte Dieu. Car Dieu est d'autant plus relevé par nos adorations, que le Christ, Pontife par lequel nous les lui rendons, est Dieu lui-même; et qu'en se mettant à leur tête, il leur donne un prix infini.

Ainsi ce grand culte de Marie, qui abaisse Dieu jusqu'à notre plus humble portée, le relève par delà toutes nos conceptions. Il rehausse tout le système religieux autant qu'il l'incline. Il embrasse tout le plan divin. Il glorifie tout à la fois le Très-Bon et le Très-Haut :

Magnificat Dominum.

FIN DU SECOND VOLUME ET DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES

Appréciation de ces nouvelles études VII

Avertissement de l'auteur XXVII

Chapitre Premier. Rapport des trois Parties de cet ouvrage. — Caractère de la seconde Partie. — Problème de l'obscurité évangélique de la Sainte Vierge 1

Chapitre II. Solution du problème de l'obscurité évangélique de la Sainte Vierge 13

Chapitre III. Prédestination de la très-Sainte Vierge 53

Chapitre IV. Préconisation prophétique de la très-Sainte Vierge 74

Chapitre V. Conception immaculée de Marie 113

Chapitre VI. Nativité de la très-Sainte Vierge 152

Chapitre VII. De la condition et de l'éducation de la très-Sainte Vierge. — De son mariage et de sa perpétuelle Virginité 165

Chapitre VIII. L'Annonciation 188

Chapitre IX. Marie Mère de Dieu 218

Chapitre X. La Visitation 224

Chapitre XI. Le Magnificat 245

Chapitre XII. Naissance de Jésus. — Adoration des Bergers et des Mages 261

Chapitre XIII. La Purification de Marie, la Présentation de Jésus, et la prophétie de Siméon 295

Chapitre XIV. La fuite en Égypte, et le massacre des Innocents 325

Chapitre XV. Saint Joseph........................ 349
Chapitre XVI. Jésus croissant en sagesse. — Jésus retrouvé parmi les Docteurs. — Vie cachée à Nazareth... 362
Chapitre XVII. Les noces de Cana...................... 395
Chapitre XVIII. Marie durant la vie publique de Jésus...... 421
Chapitre XIX. Marie au pied de la croix................. 441
Chapitre XX. Marie après la Résurrection et à l'Ascension.... 478
Chapitre XXI. Marie au Cénacle. — Témoin fondamental de la foi chrétienne........................ 496
Chapitre XXII. L'Assomption....................... 516
Conclusion.................................. 552

FIN.

Paris. — Imp. de P. BOURDIER, CAPIOMONT fils et Cie, rue des Poitevins, 6.

